This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

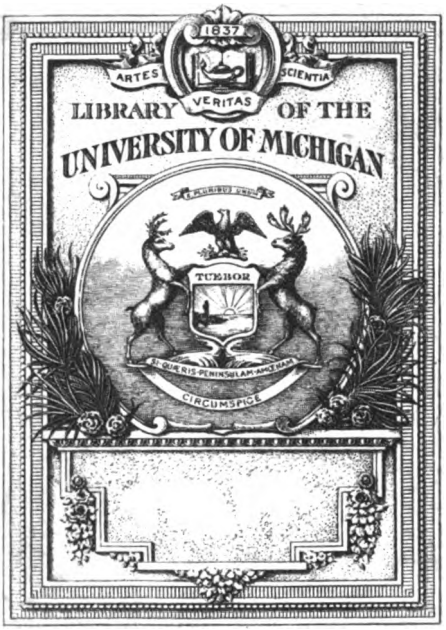
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

B 1,076,796

Digitized by Google



Digitized by Google

AP
20
R48

AP. Oct. 46 K.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

XLVI.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cᵉ,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1837.

TOME QUARANTE-SIXIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

QUAI MALAQUAIS, 17.

1837.

Digitized by Google

Digitized by Google

Contin.
Hiersemann
2-14-29
17800

SCÈNES

De la Vie Dalmate et Vénitienne.

LES TROIS AMOURS

D'UN PHILOSOPHE VÉNITIEN.[1]

Imaginez un homme grand et brun, à la figure pâle, à l'œil fixe, au regard perçant, à la démarche lente; il porte, vers l'année 1780, la majestueuse perruque de 1735, les boucles d'or d'un vieux sénateur, et le rabat à l'antique. Il habite un palais ruiné dans cette ruine de république qui porte encore le nom de Venise, et ne sort que pour aller rendre visite à ses acteurs et à ses actrices. Paraît-il dans les coulisses? Tout ce petit monde est à ses pieds; l'Arlequin se prosterne, la première femme s'humilie, le directeur fait apporter des sorbets, et les rivalités des dames se taisent ou se dissimulent. Admirez cette grande figure sévère et mélancolique, et la vénération qu'elle inspire à toute la famille de Tartaglia et de Pantalon! D'où vient ce grand respect? Vous allez le savoir.

Relever un théâtre, alimenter des acteurs, attirer la foule, exciter la curiosité, faire couler l'argent et l'or des poches du public dans celle des artistes, c'est beaucoup sans doute; un auteur qui possède ces titres, peut prétendre à la considération du peuple dramatique.

(1) Voyez les divers articles que *M. Philarète Chasles* a publiés dans la *Revue de Paris*, sur *Carlo Gozzi*, ses œuvres, ses mémoires et sa vie.

Digitized by Google

Mais donner ses drames, et non les vendre; ne prélever aucun tribut sur des produits qui font germer l'or dans les poches des autres; les enrichir et ne prétendre à rien; c'est vouloir être Dieu. Le capricieux bonhomme dont j'ai parlé tout à l'heure, en agissait ainsi. Carlo Gozzi était adoré : son théâtre était à lui, corps et ame, acteurs et actrices, décorateurs et coulisses, souffleurs et musiciens.

Les hommages qu'il recevait de sa troupe, n'eussent pas été aussi obséquieux s'il eût été nonce du pape, ou membre de la Quarantie. Ses cinquante drames, qui composent douze volumes assez rares, avaient non-seulement exhumé la pauvre troupe Sacchi, fait vivre une infinité d'orphelins et de petits enfans attachés à ce respectable corps, donné des ressources à ces dames, un public à ces messieurs, mais ranimé les languissans plaisirs de Venise, qui s'éteignait dans le pharaon, la bouillotte et les Casini. Ces pièces, la plupart écrites en beaux vers, que Gœthe daignait admirer, n'avaient pas accru d'un denier le petit revenu de l'auteur; il avait tout juste assez pour acheter des rabats, des plumes, de l'enere, vivre en ermite dans un coin de son palais ruiné, et faire quelques petits cadeaux à la troupe Sacchi.

S'il avait suivi son penchant, s'il l'avait osé, je crois qu'il aurait soldé volontiers ce groupe d'acteurs et d'actrices, tant il était charmé de se trouver dans leur ruche, de les voir de près, de les observer curieusement, de les confesser, de se sentir nécessaire et de rire en dedans, ce qui était son plus grand plaisir. Il n'avait pas de besoins, pas d'enfans, pas de vices, pas de travers, et dans ce singulier monde il trouvait, comme il nous l'apprend lui-même, « des cœurs si enveloppés de mystères, couverts de tant de voiles, tellement usés par la crainte, l'intrigue, les voyages, les chances, les hauts et les bas de la vie, les rivalités mordantes, les poignantes jalousies, les *affres* de l'amour-propre et les nécessités toujours renaissantes, » qu'il aurait vainement cherché une meilleure école d'observation. Il se tenait donc là, philosophe rêveur, comme l'araignée au milieu de sa toile, maître de ce qui l'entourait et parfaitement heureux. Il savait tous les amours, pénétrait toutes les menues scélératesses, écoutait les ardens soupirs des actrices qui toutes régulièrement tombaient malades d'amour pour sa personne, en riait comme un fou, leur promettait une dot, c'est-à-dire un rôle fait à leur taille, les mariait à quelque bourgeois de Venise, et reprenait son métier de *rieur mélancolique*, métier d'Aristophane et de Molière, et qui est peut-être, hélas! le dernier point de l'humaine sagesse.

Digitized by Google

Cette analyse philosophique n'était pas sans quelques dangers pour le cœur et pour les sens; mais le philosophe avait vu le monde et s'était cuirassé de bonne heure contre toute séduction. Il restait froid au milieu de ces femmes (1) pétries d'amour (*impastate d'amore*), comme cet Espagnol dont le corps endurci bravait les flammes qui le pressaient sans l'atteindre. Il voyait venir par tous les courriers des lettres de Milan, de Parme, de Vicence, de Venise; et quand il demandait ce que pouvait signifier cette grande correspondance, on lui répondait que c'étaient des jeunes commerçans, de riches citoyens, quelquefois des cavaliers de Turin, de Milan, de Parme, de Modène, de Gênes, qui professaient le plus vif et le plus honorable désir de contracter mariage avec les susdites dames; que d'ailleurs ils attendaient tous le décès, qui d'un oncle, qui d'une mère, quelques-uns d'une femme, pauvres êtres à l'agonie, moribonds, et qui allaient céder le pas à la jeune épouse aussitôt que l'hydropisie, l'étisie ou l'apoplexie les aurait envoyés de ce monde dans l'autre (2).

Le philosophe demeurait, nous l'avons dit, froid comme marbre dans ce tourbillon d'ardeurs romanesques. C'était alors que, pour lui inspirer une jalousie qu'il ne voulait pas se laisser inoculer, on lui communiquait à plaisir la volumineuse correspondance de ces messieurs; les uns céladons, les autres poétiques, tous ridicules et dupes (3).

Ainsi, Charles Gozzi se donnait la comédie dans les coulisses; je ne doute pas que Molière et Shakspeare n'en aient fait autant. Mais sa situation indépendante lui assurait un pouvoir, une autorité, un sang-froid qui n'avaient pas appartenu à ces grands maîtres. Tous les intérêts n'avaient que lui pour centre. Le directeur s'abaissait en sa présence. De lui seul tout ce monde attendait la vie. Indépendant, railleur, possesseur d'une royauté sans limites et sans contrôle, ne

(1) « S'inganna chi crede di poter praticare con delle comiche senza far all'amore. Convien farlo, o fingere di farlo. Questa è la via di ridurle al lor bene. Esse sono impastate d'amore. Amore comincia ad essere la lor guida principale da loro cinque o sei anni d'età, e da questa parte conobbi ben tosto, che l'austerità della compagnia dei Sacchi era infruttuosa come aveva veduta inutile, sopra a tal punto, anche la rigidezza delle private famiglie. »

(2) Protestavano che le lettere che avevano ricevute, e alle quali rispondevano, erano di giovani mercanti, o di ricchi cittadini, e talora di cavalieri torinesi, milanesi, parmigiani, modenesi, genovesi, ec., i quali avevano una viva onorata intenzione di sposarle, ma che quelli attendevano la morte chi d'un zio, chi d'un padre, chi d'una madre, chi d'una moglie, tutti presso che agonizzanti d'apoplesia, d'etisia, d'idropisia.

(3) Nuova sorgente di divertimento per me. Legeva le lettere amatorie a loro dirette. Trovava i loro amanti o caloandri, o romancieri, o libertini, e con mio stupore, di lombardi ipocriti beccarellisti.

Digitized by Google

relevant que de lui seul, tenant quarante destinées dans ses mains, il vécut long-temps de cette manière, dans un vrai paradis d'observations philosophiques; et lorsque la rivalité de deux actrices et les prétentions d'un fat eurent dispersé la troupe Sacchi et mis fin à cette singulière existence; le voilà dans la solitude, pendant que les armes de Bonaparte achèvent la destruction du lion de saint Marc, écrivant les charmans Mémoires que j'ai essayé de faire connaître. Il ressuscite ses aventures et mésaventures théâtrales; il introduit le lecteur dans les petites passions vénitiennes du XVIIIe siècle; il double son ancien plaisir en griffonnant ses *Mémoires inutiles*, écrits, dit-il, par humilité. Là se trouveraient, sur l'état moral de Venise en décadence, les renseignemens les plus précis, ceux qui serviraient le mieux à une histoire des mœurs nationales de l'Europe moderne, si quelqu'un avait la patience de rechercher ces documens et la conscience d'exécuter ce travail.

Il nous explique, dans les *Mémoires inutiles*, tous les détails de son caractère, et nous dit surtout par quel progrès singulier il a fini par atteindre la froideur glaciale, égide contre la licence vénitienne, qui lui a permis de traverser, en conservant la santé de son cœur et le flegme de ses sens, l'atmosphère de voluptés qui était devenue l'air vital pour ces bienheureux enfans du nord de l'Italie. De là l'histoire de ses trois uniques amours, qu'il raconte avec un sang-froid ironique et le plus calme mépris de ses folies. Certes, je ne m'amuserais pas à vous redire des contes purement grivois; ce serait trop peu de chose. Mais ces détails recèlent quelques grains d'or, un filon vraiment historique, de l'instruction et de la nouveauté. Vous y trouvez la gondole, la casino, la vraie femme de Venise, qui n'est pas celle des romans.

Gozzi, le philosophe, est tout honteux des historiettes qu'il raconte; je m'empare de ses excuses et je les présente en mon nom à ceux qui me lisent. « Je vais vous dire en rougissant, moi, vieux barbon, et avec toute la sincérité possible, comment il est arrivé que je me suis dégoûté de l'amour. De bonne heure, ma sympathie pour les femmes les offrait à mes regards comme des déités terrestres. Je n'ai pu retomber de ce céleste et magnifique empyrée, jusqu'aux réalités et aux fragilités de la vie, sans que le cristal de mon illusion se brisât. Voici comment.

« Oh! quelle grande, quelle haute idée ne me faisais-je pas de ce sexe! Sa vertu me plaisait et m'enivrait. Je rêvais les langueurs suaves d'une affection pure; je ne concevais la passion que comme l'entraînement des ames; je ne pardonnais aux transports des sens

Digitized by Google

qu'en faveur des platoniques douceurs, qui me semblaient seules dignes d'un homme sensible. J'aurais déchiré mes entrailles et versé mon sang pour la femme qui aurait partagé mes sentimens à cet égard. Les raffinemens de ma métaphysique amoureuse me donnaient, à seize ans, un sérieux, une gravité, une mélancolie apparente, qui ne laissaient pas que de contraster avec l'âge où le sang est de feu, et avec le pays sauvage qui fut l'écueil de ma vertu puérile.

« Ce pays fut la Dalmatie. Que les gens graves me pardonnent l'ingénuité de ce que je vais dire, en faveur de la moralité que mes historiettes renferment; que les gens qui ne sont pas graves me pardonnent mon platonisme en faveur de mes jeunes erreurs.

« J'avais beaucoup souffert à mon arrivée à Zara : mais ma santé s'était par degrés raffermie. Mon petit logement, situé sur les remparts de la ville, dominait un point de vue magnifique, et celle des fenêtres qui ouvrait sur la rue voisine se trouvait faire face aux fenêtres d'un logis habité par trois jeunes filles nobles, très pauvres, qui recevaient quelques rares secours d'un jeune frère officier, et vivaient du travail de leurs mains. L'une, l'aînée, aurait été jolie, sans deux yeux à la chinoise, que je ne pouvais souffrir, et dont le cadre rouge me déplaisait. La seconde était réellement un de ces *diablotins* de l'autre sexe qui sont faits pour être détestés et adorés. Petite, bien prise dans sa taille, brune de peau, les cheveux noirs tombant jusqu'à terre, et les yeux du noir le plus étincelant. Une troisième petite fille n'était encore qu'une promesse ou une menace, un joli prélude dont il fallait attendre la suite.

« Ces trois graces m'apparaissaient seulement lorsque j'ouvrais la fenêtre de la rue, et que leurs fenêtres étaient ouvertes. Elles me saluaient en baissant doucement et décemment la tête, mouvement que j'imitais comme il convenait à un jeune homme enflammé par la beauté idéale, la vertu personnifiée dans la femme. Je remarquai pourtant que la seconde, le *diablotin* aux yeux noirs, ne manquait jamais d'entr'ouvrir sa fenêtre quand je paraissais à la mienne, et que ce beau visage s'abaissait en rougissant, et que ces magnifiques yeux noirs paraissaient avoir quelque chose de particulier à me dire. Il y avait de quoi faire rêver un platonicien de cet âge. Mais hélas! tout ce qui touchait au corps, tout ce qui ne se rapportait pas à l'ame seule, m'était devenu odieux; je me repliais dans le centre de mes réflexions austères; et, sans manquer de politesse, j'affectais la plus civile et la plus grave indifférence.

« Voici qu'un jour ma blanchisseuse génoise m'apporta mon linge

Digitized by Google

dans la petite corbeille accoutumée, et sur ce linge le plus bel œillet du monde.

— Pourquoi cet œillet? lui demandai-je.

— Il s'adresse à monsieur; il a été cueilli par une fort jolie personne, voisine de monsieur, qui a la cruauté de ne pas s'occuper d'elle.

— Dites-lui que je la remercie infiniment, mais que ses fleurs s'adressent mal, répliquai-je en prenant mon air le plus grave.

« Déjà ma fermeté était attaquée, et la tête commençait à me tourner. Je le sentis, et le fantôme du mariage vint m'effrayer; je crus devoir fuir le danger et les deux yeux du diable, en ne me faisant plus voir à la fenêtre. Inutile retraite, remède pire que le mal!

« Jean Apergi, officier, mon camarade, d'une bonne famille, avec lequel je m'étais lié, et qui m'avait dirigé dans mes études militaires, ne partageait pas le moins du monde le platonisme de mes goûts, et devait à son système, mis en pratique d'une façon trop assidue, la goutte et plusieurs calamités qui le retenaient au lit. Il me pria de venir le voir. Il demeurait à peu de distance, chez la femme d'un notaire, d'un âge déjà raisonnable.

« J'y allai. Je trouvai la dame assise dans la chambre de mon ami. Elle m'accueillit comme un vénérable ecclésiastique accueille un pécheur qu'il veut ramener à la morale et à la vertu. D'un ton grave, maternel et un peu amer, elle me reprocha mon impolitesse, mon peu d'usage, le ridicule de parodier à seize ans la gravité d'un homme de cinquante ans; et divisant son sermon en trois points, elle finit par une péroraison dans laquelle elle me représentait pathétiquement l'absurdité que je commettais en sacrifiant à mes dédains et réduisant au désespoir les jeunes personnes honnêtes et belles qui avaient du goût pour moi. Ce n'était rien (disait-elle éloquemment) qui ressemblât à de la sagesse, mais grossièreté pure, folie et tyrannie évidente.

« Quant à l'officier étendu sur son lit de douleur et poussant de temps à autre un soupir, un gémissement, quelques cris aigus, que lui arrachait non le remords, mais la douleur, il accompagnait de beaux commentaires le sermon moral de la femme du notaire, s'exclamait sur ma folie, sur ma niaiserie, sur le tort que j'avais, sur la nécessité d'aimer, et ne s'arrêtait qu'au moment où une angoisse imprévue le faisait bondir sur sa couche.

« Je m'apprêtais à répondre de mon mieux, lorsque deux petits coups frappés à la porte annoncèrent l'arrivée d'un nouveau per-

Digitized by Google

sonnage, et je vis entrer la périlleuse beauté qui venait savoir des nouvelles de mon ami l'officier. Je crois que cette visite au malade s'adressait à l'homme en santé. On était venu seul, la servante avait été obligée de garder à la maison une sœur qui avait la fièvre. On parla modestement, doucement, de choses indifférentes, mais de manière à me prouver que l'on avait de l'esprit et du sens. Les yeux noirs me disaient éloquemment que j'étais un ingrat. L'entretien fini, elle ne pouvait partir seule; je m'offris. La jeune Dalmate résista un moment par convenance. Je pris son bras, qui trembla violemment; c'était au cœur de juillet; la traversée n'était pas longue, et nous nous en allâmes muets comme des statues. Nous voici devant la porte de sa maison : d'une voix humble et timide, « Vous ne me refuserez pas, me dit-elle, d'entrer et de vous reposer quelques momens! »

«Tout respirait l'indigence dans ce malheureux asile. Dans la chambre où je me trouvai bientôt, la sœur aux yeux chinois était couchée et souffrante. Pour ne pas réveiller la malade, on parle bas. Je m'assieds sur un petit sofa jaune et ridé, et la Dalmate, prenant son ouvrage, se met à travailler à l'aiguille. Les yeux baissés, à demi-voix, elle me dit alors que depuis quelques mois elle a conçu pour moi la plus grande estime; mais qu'elle craignait bien de ne pouvoir mériter de ma part le plus léger sentiment de gratitude en échange d'un sentiment très vif. Je lui répondis aussi à demi-voix, mais en fixant sur elle un regard assuré, que ne pas croire à ses paroles eût été une insulte, mais que j'étais curieux de savoir comment avait pu naître une partialité de cette nature en faveur d'un jeune homme tout-à-fait inconnu, et qui ne méritait, certes, pas l'honneur insigne qu'on lui faisait. Elle répliqua, en relevant les yeux vers moi, qu'elle était fort sincère, que l'émotion dont elle me parlait avait commencé au théâtre en me voyant jouer un rôle de soubrette, et que cette émotion était devenue plus vive en me voyant jouer au ballon. — O Dieu! est-il possible; quelle honte! Ce qui lui a plu en moi, ce qui a fait naître une passion dans son cœur, c'est une partie de ballon et un pauvre rôle de soubrette. Mobiles frivoles! Une femme civilisée les eût dissimulés, et la Dalmate les avouait ingénument. Ils m'humiliaient si fort, que je l'écoutai d'un air tout-à-fait farouche, et je repris en disant :

— J'aurais pensé qu'une jeune personne distinguée ferait moins d'attention aux niaiseries dont vous me parlez, et beaucoup plus aux qualités intérieures.

— Je vous rends compte sincèrement de ce que j'éprouve, répon-

Digitized by Google

dit-elle toute mortifiée et avec une naïveté fine; il m'a semblé d'ailleurs que j'étais de l'avis de tout le monde, et à force d'entendre dire du bien de vous, je me suis habituée à en penser. Les continuels éloges que l'on a faits de vous ont accru ma préférence, et si je me vois méprisée, je ne sais à quoi me réduira mon désespoir.

« Ses yeux se mouillaient de quelques petites larmes qu'elle cherchait à me cacher, mais que j'apercevais. L'amour-propre était flatté, la sensibilité émue, et la beauté du diablotin brun avait produit son effet. J'appelai toute ma raison à mon secours, et je fis remarquer à la Dalmate, que je ne voulais pas me marier, que je ne le pouvais pas, que j'étais pauvre, et que son affection me touchait; qu'en la voyant plus souvent je pourrais nuire à sa réputation et à sa fortune, et que je la priais de regarder comme une preuve d'estime et de dévouement, le soin que je mettrais à m'éloigner d'elle.

« Elle laissa tomber à terre la toile et l'aiguille qu'elle tenait. Elle prit une de mes mains et l'approcha de sa poitrine; puis elle pleura amèrement en appuyant une de ses belles joues sur mon épaule; parlant toujours à demi-voix, pour ne pas réveiller sa sœur, et cessant d'employer la troisième personne, comme le cérémonial italien l'exige, pour me tutoyer à la dalmate :

— Ami de mon ame, me dit-elle, tu ne me connais pas; la délicatesse et la sagesse de tes paroles augmentent encore mon amour. Crois-tu donc que ma pauvreté tend des embûches à ta jeunesse économe? Me juges-tu vicieuse, ou supposes-tu que je cherche un mari? Tout cela pourrait être. Mais tu te trompes, et je te pardonne. Par pitié, tâche de me connaître, accorde-moi quelques instans de ta conversation qui m'est délicieuse; si tu n'es pas un tigre, tu n'abandonneras pas à une douleur insupportable une ame pleine de toi.

« Ses larmes coulaient abondantes. Pour moi; j'étais ravi. Le voilà donc trouvé, le rêve de mes jeunes pensées; voici la femme qui aime mon ame, et qui veut être aimée avec une ardeur idéale et métaphysique. Je me livrai sans crainte à ce sentiment qui me charmait, et nos mains serrées, et nos regards remplis de passion, et nos tendres discours, étaient dignes, en vérité, des bergers du Lignon et de l'Astrée.

« Pourquoi rire de ce paradis qui coûte si peu? N'est-ce pas le bonheur! Causeries folâtres, gaies, savoureuses, échange de sentimens, soupirs qui partaient du fond du cœur, langueurs adorables, longues confidences, regards tremblans, pâleur soudaine, nous

Digitized by Google

épuisâmes toutes ces délices innocentes, que je regarde encore, moi, vieillard, comme les plus délicates et les plus durables délices de l'amour. Un sentiment de pudeur semblait nous retenir l'un et l'autre; était-il réel chez tous les deux? C'est ce dont on jugera tout à l'heure.

« Un soir, la femme du notaire, qui faisait de si beaux sermons, mon ami le goutteux et la jeune Dalmate, allèrent se promener avec moi sur les remparts. Il marchait lentement parce qu'il avait la goutte et d'autres peines. Je marchais lentement aussi, parce que le petit diable brun se trouvait suspendu à mon bras. Aussi notre procession était-elle assez majestueuse. Je restais le plus loin possible du couple qui nous précédait. La nuit tombait, le ciel devenait obscur, mon ami se plaignait de la goutte; il rentra en boitant et nous laissa seuls.

« Il n'y eut pas de conversation entre nous; c'étaient des exclamations interrompues et à peine formées, et nous marchions sans nous apercevoir que nous marchions. Nous nous aperçûmes du danger que courait notre platonisme, et le frais de la nuit n'exerçant sur nous aucune influence heureuse, nous résolûmes de cesser une promenade trop périlleuse. Mais pour la reconduire chez elle, il nous fallait passer tout près de chez moi.

— Fais-moi une grace, dit le diablotin brun, laisse-moi voir ton logement?

« Je tirai la clé, j'ouvris, nous entrâmes. Une petite veilleuse brûlait sur un guéridon, près de mon lit. La jeune fille s'assit sur le lit.

— C'est donc là que tu dors seul? me dit-elle.

« Les deux cœurs battaient, à rompre les poitrines. Cette solitude, la nuit, la débile lueur de la veilleuse, tout semblait devoir nous perdre; mais nous résistions à cet entraînement, et nous demeurions presque muets. Les imbécilles! les niais! diront quelques sensuels vicieux, ils nous font pitié; que de scrupules et de lenteurs! O stupides et fous que vous êtes; vous ignorez, je le jure, ce qu'il y a de meilleur et de plus exquis dans l'amour.

« Mais la jeune Dalmate, rompant la première le silence, et cachant dans mon sein son beau visage enflammé :

— Tu es plus sage et plus cruel que moi, me dit-elle; je t'aime davantage et je dois te sacrifier jusqu'au secret de mon honneur. Ce que tu respectes en moi, cette innocence que tu aimes m'est étrangère; ton colonel m'a trompée, et trois jours après avoir été séduite, ou plutôt victime d'une violence exécrable, je me suis vue abandonnée. Ah! pourquoi tous les hommes ne te ressemblent-ils pas? Je regarderais comme un crime de te rien cacher, et il me semble moins

Digitized by Google

heureux encore d'être sincère et déshonorée que de mentir et te tromper. Ne m'abhorre pas, ou tue-moi.

« Mes vêtemens étaient tout mouillés de ses larmes. Je n'ignorais pas l'abus que le colonel avait toujours fait de son pouvoir en Dalmatie, et les nombreuses violences qui lui étaient reprochées. Je restai frappé de stupeur, et la jeune fille, levant vers moi ses yeux humides :

— Tu me détestes! tu me détestes! Tue-moi! tue-moi! s'écria-t-elle.

« Je me baissai pour la consoler, ne sachant ce que je faisais ni ce que je disais. Son souffle me brûlait. Je n'étais plus à moi, la lumière s'éteignit, les nymphes gémirent.

« Ce que le lecteur aura peine à croire, c'est qu'elle avait menti, menti contre son propre honneur. Aucune liaison n'avait existé entre elle et le colonel. Ce premier phénomène de l'ame féminine me frappa de la manière la plus étrange, et me fit beaucoup réfléchir, tout jeune que j'étais, sur la route bizarre que suivent les passions. Mais le dénouement de l'aventure me mit au courant d'un phénomène nouveau que les métaphysiciens de l'amour expliqueront s'ils le peuvent.

« Pendant deux mois, deux mois entiers, nous cédâmes à cette influence, et notre barque vogua sur cet océan de délices qui, en dépit des précédens, furent toujours beaucoup plus platoniques que sensuels. Elle était pauvre, je le savais, et j'en souffrais mille peines. Je la priais de me laisser partager ma pauvreté avec elle; ressources faibles sans doute, mais qui, enfin, pouvaient être de quelque secours. Mes prières et mes argumens étaient repoussés. Elle raisonnait là-dessus comme un véritable docteur; elle prétendait qu'elle voulait garder son amour et non faire un trafic; qu'il y avait, selon elle, antipathie invincible entre les rapports du cœur et toute espèce d'intérêts. Ma métaphysicienne avait raison; elle argumentait très bien, de même qu'elle avait très bien raisonné en se prétendant coupable d'avance pour me rendre coupable à mon tour. Son instinct lui disait que l'amour est libre, et que la plus légère chaîne de l'intérêt l'écrase. Mais, hélas! écoutez ce qu'il en advint, quelles sont les chances de la vie, et comment se termina tant de bonheur idéal, par un dénouement auquel personne ne se serait attendu.

« Il fallut faire, dans les montagnes, un voyage de quarante jours. Nous nous quittâmes; Dieu sait avec quelle tristesse. Chaque journée me parut un siècle. A peine débarqué, ce fut elle que je cherchai. Mais je rencontrai sur la plage un de mes amis, qui me tira

Digitized by Google

à part et me parla avec précaution. — « Gozzi, me dit-il, je sais que vous avez de l'affection pour une des plus belles personnes du pays; mais je dois vous avertir que votre absence vous a été funeste. L'intendant militaire, qui était depuis long-temps épris d'elle, a saisi le moment favorable et vous a supplanté. Soyez-en sûr, et croyez à ce que je vous dis! »

« L'idée seule de cette infidélité me révolta. Me voilà plongé dans la rêverie la plus triste et la plus profonde. Non-seulement je n'allai plus la voir, mais je fermai ma fenêtre, et j'évitai toutes les occasions de la rencontrer. En vain la porteuse d'œillets fut chargée de plus d'une ambassade, je repoussai toutes les avances, je renvoyai les billets. Mais la vérité, comment la connaître? Lecteur, qui que vous soyez, vous ne l'imaginerez pas, vous ne la devinerez pas, vous ne l'inventerez pas. J'aurai tout à l'heure, je le crois, le plaisir de vous faire rire aux dépens de ce même amour qui peut-être vous a fait pleurer.

« Comme je passais un jour devant la maison du notaire, la femme aux sermons me vit et m'appela. Bientôt introduit dans une chambre, j'y vis assise dans un canapé et baignée de larmes celle que j'avais tant aimée. On nous laissa seuls, et je demeurai immobile en face de cette beauté qui me charmait encore. Ce furent d'abord, de sa part, les reproches les plus vifs et les plus sanglans. Je l'arrêtai :

— Ah ça! et l'intendant militaire? lui dis-je.

Elle pâlit en m'écoutant, et s'écria :

— Quel est le calomniateur infame...

— Oh! ne vous fatiguez pas à vous justifier; je ne suis ni ingrat, ni injuste : je sais tout.

« Ce ton décidé l'attéra d'abord; puis, baissant la tête, comme honteuse d'être aperçue, soupirant à chaque mot et interrompant ses phrases par de longs sanglots :

— Tu as raison... Je suis indigne... indigne de toi... Deux sacs de farine!... Ma scélérate de sœur!... Elle m'a priée... j'ai résisté long-temps... Mon aversion était horrible..... Maudite sœur!.... Maudite farine!... Maudite indigence!...

« Ses larmes l'étouffaient.

« O philosophes! ô rêveurs, ô platoniciens, ne seriez-vous pas tombés, comme frappés de la foudre, sous le poids de cette farine. Un tel dénouement réduisait mon cœur métaphysicien et platonique à un état d'angoisse et de fureur que je ne saurais exprimer. Je res-

Digitized by Google

tai muet. J'avais une vingtaine de ducats dans mon escarcelle; je les laissai tomber l'un après l'autre dans son sein, et je me sauvai à toutes jambes, en pleurant et criant comme un damné : Maudite sœur! maudit intendant! maudite farine! »

Ce fut la première expérience du philosophe amoureux.

Passons au second amour. Notre héros, auquel cette première aventure avait donné quelques lumières sur la vie et le monde, vivait dans l'intimité d'un autre officier nommé Maxime, avec lequel il s'en alla loger lorsqu'il plut au provéditeur-général de disposer du logement où le petit diable brun était venu lui rendre visite. Les deux amis commencèrent par aller se percher au sommet des murailles, dans une espèce d'observatoire d'où ils bravèrent Borée et la tempête, mais qu'ils abandonnèrent bientôt, fatigués d'être exposés à tous les vents. Maxime avait pour ami un boutiquier de Zara, dont la maison était commode, vaste, et dont la femme, comme s'exprime Gozzi, était *grassotte* et fraîche (*grassotta e fresca*).

— « Je crois, que Dieu me pardonne, dit-il, que Maxime avait encore plus d'amitié pour la femme que pour le mari, et cette bonne famille nous loua sans peine deux chambres, en nous donnant, moyennant un petit salaire, la table et le logement. Pour faire une action chrétienne et charitable, le marchand qui n'avait pas d'enfans, avait adopté une jeune fille pauvre, qui était *sa fille d'ame* (figlia d'anima), comme on dit en Italie avec une tendresse si délicate, et qui mangeait à la même table que nous. Elle pouvait avoir treize ans, avait les cheveux blonds, les yeux grands et bleus, le regard suave et languissant; le visage pâle, avec une légère teinte d'incarnat au milieu de cette blancheur de cire; d'ailleurs modeste, avec peu d'embonpoint, mais svelte, élégante, gracieuse, et d'une taille bien prise, qui joignait la délicatesse à la majesté.

« Lorsqu'il était question de remplir mon rôle comique, c'était cette jeune personne qui me servait de femme de chambre, qui m'arrangeait les cheveux, qui les bouclait, les frisait, les couvrait du *zendaletto;* elle jouait comme une jeune chatte, riait en me regardant. M'échappait-il quelque plaisanterie sans conséquence? elle riait de plus belle. Enfin un soir, après m'avoir bien coiffé, elle s'avisa tout à coup de m'accorder trois ou quatre baisers petits, jolis. Elle m'étonna : je la croyais la plus insouciante du monde. C'était une vraie sainte. — « Sans doute, me dis-je, elle me prend pour une femme; mon costume la trompe. » — Mais tous les jours le même manége recommençait, et de profonds soupirs témoignaient hautement contre

Digitized by Google

l'innocence que j'attribuais à la belle. Je respectais les droits de l'hospitalité; à ma sagesse naturelle se joignait l'expérience que je venais d'acquérir; je lui fis observer, d'un ton bien grave, que le confesseur défendait absolument ces sortes de choses; ce qui n'aboutit qu'à la faire rire. « Taisez-vous, me dit-elle, et ne faites pas de bruit; laissez seulement la porte de votre chambre entr'ouverte ce soir, quand tout le monde sera endormi : que je puisse vous dire un secret. »

« La curiosité, et surtout le singulier contraste qui se trouvait entre sa sainteté apparente, le profond sérieux qu'elle affectait, et ses manières nouvelles me déterminèrent. La moitié de la nuit se passa en contes folâtres et innocens et en paroles enfantines, et je commençais à sommeiller lorsque, m'arrachant à cet insolent sommeil :

— « Pauvre petit imbécille, me dit-elle, tu crois donc que le maître de la maison est mon père adoptif, parce qu'il me prêche toute la journée, et qu'il m'ordonne d'avoir l'air grave et de bien me tenir? C'est tout simplement un vieux pendard, qui, sous ombre de charité, m'a recueillie dans sa maison; je ne suis pas *sa fille d'ame,* mais la fille de ses plaisirs. Sa bonne femme d'épouse croit tout ce qu'il veut, et lui, jaloux comme un tigre, me tourmente horriblement. Tu me plais et je t'aime avec passion (*innamorata morta*); console-moi un peu de l'ennui que me cause ce misérable : j'espère que tu me veux du bien? »

« Elle ne me laissa pas le temps de la réflexion. Cet esprit follet qui avait, comme on le voit, les manières assurées, à peine vêtu, audacieux, ardent, et se moquant de ma froideur, força bientôt tout mon platonisme de s'évaporer; étourdissement, ivresse, délire, entraînement, composèrent d'une manière exclusive le second chapitre de mes amours. Adieu, chère métaphysique! Il faut que vous disparaissiez toujours en face des réalités! Je ne pouvais revenir de mon étonnement. Le matin, mon farfadet vainqueur redevenait sainte, les yeux baissés, l'air grave et contrit, le visage composé, à lui donner le bon Dieu sans confession.

« Mon platonisme était bien déchu, et le plaisir étendit son voile complaisant sur des délits qui ne laissaient pas que d'exciter en moi quelques remords. J'allais partir pour Venise, et j'avoue que l'idée de renoncer à ces conversations intéressantes me contrariait singulièrement, lorsque, trois jours avant mon départ, un accident comique vint me guérir subitement de ma seconde maladie et me fit bénir ce départ que je n'avais pu voir sans terreur.

Digitized by Google

« Pour raconter cette aventure, il faut d'abord que je décrive la maison habitée par nous. Un grand escalier de marbre conduisait à une vaste salle; de cette salle on passait à la chambre à coucher des deux époux, et de là, dans une autre chambre à coucher, habitée par mon ami Maxime. En montant l'escalier, on trouvait, à main gauche, la porte de ma chambre, et tout à côté un second escalier, ou plutôt une échelle de bois fort longue, qui conduisait à un étage supérieur. C'était au bout de ce second escalier que se trouvait la porte de la chaste cellule où reposaient mes amours. A côté de cette porte s'ouvrait une fenêtre extérieure, qui servait à monter sur le toit lorsqu'il fallait réparer les ardoises ou la charpente de la maison.

« Le charitable père adoptif, qui avait tant de complaisance et une ame si chrétienne pour les jeunes filles de treize ans, ne me soupçonnait pas le moins du monde; nous avions tous deux quelque chose de si posé dans la démarche et le regard, et le rôle que je jouais était si bien calqué sur le modèle qu'elle m'offrait, qu'il était difficile au marchand de concevoir le moindre ombrage. Mais, ainsi que me l'avait dit la demoiselle, notre homme était jaloux jusqu'à la rage; il lui était venu dans la pensée qu'un jeune voisin, qui la lorgnait depuis long-temps, pouvait bien entrer la nuit par l'ouverture que j'ai décrite, et s'approprier l'usufruit du bien qu'il s'était réservé. Quelques indices l'avaient mis sur la voie, et la jalousie, industrieuse comme les autres passions, lui fournit un moyen d'éclaircir ses doutes. Il ferma la fenêtre, mais de manière à ce qu'on pût l'ouvrir du dehors. Un énorme bloc de pierre, placé à l'intérieur, devait rouler le long de l'escalier, si l'on essayait d'ouvrir la fenêtre en son absence. Au moyen de cette invention, le père gardien espérait que les coupables seraient dévoilés, et s'apprêtait à les rendre victimes de sa colère, rendue féroce par la jalousie.

« En effet, un soir que j'avais fermé ma porte, et que n'ayant pas reçu du démon nocturne le signal auquel j'obéissais, je dormais du sommeil le plus savoureux, un bruit infernal m'éveilla en sursaut. L'escalier de bois se trouvait placé tout à côté de la cloison à laquelle était adossé mon lit; et vous pouvez imaginer le tapage que faisait en descendant une énorme pierre qui dansait sur les degrés. Me voilà qui sors du lit en chemise, et qui, saisissant mon flambeau, m'empresse d'aller secourir la pauvrette, que je croyais en danger. Le premier personnage que j'aperçus fut le père gardien, le bougeoir d'une main, un cimeterre de l'autre, et qui, tout furieux, montait l'escalier à grands pas, pour se venger du séducteur. Derrière lui,

Digitized by Google

sa femme, légèrement vêtue, le tirait de toutes ses forces, pour l'empêcher d'accomplir ses funestes desseins; et Maxime enfin, dans le même équipage, brandissant son épée, criait : « Qu'est-ce que c'est? Qu'y a-t-il? laissez-moi faire! » Au pied de la fenêtre, on apercevait la jeune fille, vrai démon cette fois, mais démon vaincu, agenouillée, racoquillée, et comme frappée de la foudre. Le crime était évident. Nous eûmes tous les trois grand'peine à retenir ce père adoptif, devenu furieux, et qui voulait couper la tête de son honorable fille. Alors ce furent menaces sur menaces, gémissemens, douleurs, supplications; et en fin de compte, l'enquête, dans laquelle on ne pensait pas à me mêler, aboutit à nous faire comprendre que la jeune et modeste vierge, non-seulement ouvrait la fenêtre tous les soirs à un personnage qui courait les toits, mais qu'elle descendait la nuit, ouvrait la porte de la rue, et commençait je ne sais quelle Odyssée nocturne d'assez mauvaise apparence. On pria, on pleura, on gronda; la jeune sainte changea de chambre, et tout fut dit. Quant à moi, je gardai dans ma mémoire le souvenir de cette terrible fille de treize ans.

« Il y avait, comme vous voyez, de quoi prendre en dégoût l'amour platonique, après ma première aventure, dont le dénouement fut provoqué par un sac de farine, et raison de répudier l'autre amour terminé par un coup de tonnerre sous la forme de cette grosse pierre roulant à travers les escaliers. Mais l'affection, la sympathie, le bonheur de l'ame, les délices de ce paradis des foux, ont quelque chose de si attrayant, qu'il m'a fallu, lecteurs, le croiriez-vous? une troisième et dernière expérience pour me désabuser. J'ai promis ma confession complète et mon histoire véritable. Voici donc la troisième et dernière épreuve à laquelle furent soumis les sublimes sentimens de mon ame et la métaphysique délicate qui remplissait mon cœur. Boccace aurait fait de ce petit drame un conte excellent, et je vais le raconter avec une complète exactitude.

« Je revins à Venise singulièrement désillusionné; j'allai habiter le vieux palais paternel, et ce fut dans l'étage le plus élevé de ce palais que je fis mon cabinet d'étude. Là je préparais mes frivoles chefs-d'œuvre, là je passais des journées entières. De temps à autre une voix sonore et mélancolique se faisait entendre; des ariettes tristes, chantées avec le goût le plus pur et une expression à fendre l'ame, parvenaient jusqu'à moi, et il n'était pas étonnant que j'en entendisse toutes les paroles, car la personne qui les prononçait se trouvait aussi rapprochée que possible de ma fenêtre. On sait combien sont étroites les rues de Venise qui ne sont pas traversées par

Digitized by Google

des canaux; une de ces rues séparait notre habitation de celle où logeait la cantatrice. En effet, en m'approchant un jour de ma croisée, j'aperçus une figure triste, blanche, couronnée d'une forêt de cheveux très noirs, retenus par un ruban ponceau, avec un œillet rouge sur le côté. Il était impossible d'être plus belle qu'elle ne l'était, difficile de mêler plus de gravité et de majesté à une physionomie plus agréable et à des traits plus réguliers.

« Une taille moyenne, un bras arrondi et potelé, une poitrine qui annonçait fraîcheur et fermeté, un regard calme, suave et languissant; tout cela aurait pu s'emparer de mon cœur, sans les deux bonnes leçons que j'avais reçues et qui m'avaient donné une certaine expérience. Instruit par ces accidens, je ne m'avançai donc pas; seulement lorsque j'ouvrais ma fenêtre et que je la voyais occupée à travailler auprès de la sienne, je lui disais quelques-uns de ces mots qui servent de conversation à ceux qui n'en ont pas; il s'agissait du siroco, du beau temps, du mauvais temps, de la neige, de la pluie; et cette causerie insignifiante nous laissait croire à tous deux que nous devions passer pour absurdes aux yeux de la voisine et du voisin. Je lui demandai donc un jour pourquoi tous les airs qu'elle chantait étaient si tristes, et d'où venait qu'une si belle voix se trouvait ainsi consacrée à des paroles lugubres et à une lugubre musique. Elle me répondit que son tempérament était mélancolique, qu'elle chantait pour se distraire, et que son goût particulier lui faisait préférer les airs tristes et les paroles tristes.

— Quoi! si jeune, et vous qui me semblez dans une situation heureuse, vous dont la physionomie annonce de l'intelligence et de l'ame! comment se fait-il que vous ne puissiez dominer la tristesse que je lis toujours dans vos regards et qui cause mon étonnement?

— Je ne prétends pas, me répondit-elle avec un demi-sourire à rendre fou le plus sage; je ne prétends pas, moi, qui suis femme, deviner les sentimens et les impressions des hommes. Faites de même, et n'imaginez pas pénétrer les sentimens et les idées des femmes.

« Cette réplique avait quelque chose de presque philosophique qui me toucha le cœur. Ce n'était plus la barbare naïveté dalmate; si je condamnais mes premières erreurs, je ne pouvais en comparer la cause à celle qui s'offrait à mes yeux : une jeune Venitienne bien élevée, modeste, observatrice, sérieuse, honnête. O chimère de mon esprit romanesque! te voilà donc trouvée! Tout me porte à le croire. Voilà la femme pure, idéale, le phénix que je désespérais de rencontrer!

Digitized by Google

« Cependant une foule de réflexions venaient m'assaillir, et le résultat définitif de ces réflexions, fut que je devais ouvrir la croisée le moins souvent possible et rendre mes causeries les plus brèves possible. Quant à elle, il paraît que le nombre de ses travaux à l'aiguille augmentait chaque jour, et elle ne quittait plus son poste; sans cesse je la voyais assise à sa fenêtre, d'un air mélancolique et sérieux. Je ne pouvais m'empêcher de réfléchir que c'était chose tout-à-fait incivile de ne pas lui adresser quelques paroles de consolation ; et mon pauvre cœur attendri cherchait à la soulager par des récits philosophiques, par des réflexions sur la vie et les hommes, causeries plus graves qu'amusantes et auxquelles elle ne répondait que par un doux et léger sourire. Il y avait toujours de la réserve, un tour ingénieux et une grace parfaite dans ses réponses; et souvent lorsque la discussion était établie entre nous, elle quittait l'aiguille, me regardait fixement et écoutait ce que j'avais à lui dire comme si elle eût étudié un livre. Des idées que je jugeais folles me traversaient le cerveau ; je voulais les étouffer et restreindre encore le nombre et l'étendue de nos conversations charmantes, honnêtes, mais périlleuses, et qui avaient duré un mois. J'avais grand soin de ne parler que de choses générales. Un jour que je reprenais la conversation qui nous avait intéressés trois jours auparavant, je la vis rougir tout à coup et baisser les yeux d'un air distrait.

— Vous êtes occupée d'autre chose, lui dis-je, et je ne veux pas vous être à charge.

« Elle se leva toute troublée :

— Un moment! me dit-elle; n'avez-vous pas reçu, il y a deux jours, de moi, un billet et un portrait en réponse à votre lettre? —

— Quel billet? quel portrait? Je ne sais ce que vous voulez dire.

« Elle pâlit.

— Quoi! vraiment!

— Je vous assure, sur mon honneur, que je ne puis deviner à quelle circonstance vous faites allusion! —

« Elle tomba sur sa chaise à demi pâmée, poussant un grand soupir :

— O Dieu ! malheureuse que je suis! perdue et trahie!

« Puis, après une pose de profonde douleur, se levant :

— J'ai grand besoin de conseil, me dit-elle; j'ai obtenu de mon mari la permission d'aller ce soir chez une de mes tantes, religieuse à la Giudecca. Soyez, à la vingt-unième heure, sous le *Ponte Storto* de Saint-Apollinaire, vous y verrez une gondole; et, à la fenêtre de cette gondole, un mouchoir blanc; vous y entrerez et j'y serai; vous

Digitized by Google

saurez à quel péril mon imprudence m'a exposée; vous êtes la seule personne qui puisse me donner conseil; si vous croyez que je mérite votre pitié, ne manquez pas de vous trouver là; je suis persuadée que ma confiance est bien placée.

« A ces mots, elle s'envola et disparut. Je restai comme un homme de stuc, mon cerveau tournant comme une roue de moulin et bien déterminé à pénétrer le mystère de la gondole. Je dînai avec tant de précipitation, que je pensai m'étouffer. Me voilà sous le *Ponte Storto*, et bientôt après dans la gondole. J'y trouvai cette beauté resplendissante sous le *zendale* avec beaucoup de brillans aux oreilles, au cou et aux doigts.

— Fermez le rideau, cria-t-elle au gondelier, et dirigez-vous vers la Giudecca. Mille pardons, dit-elle de la manière la plus douce, pour la peine que j'ose vous donner. Je vous en supplie, n'allez pas prendre une mauvaise opinion de mon caractère, à cause de ce rendez-vous qui semble en effet fort équivoque de la part d'une femme d'honneur, femme mariée! Je n'aurais pas eu recours à votre conseil, si je n'avais, monsieur, très haute opinion de votre sagesse, de votre prudence et de vos mœurs. Je me trouve aujourd'hui dans le plus grand embarras, et je vais vous en dire la cause. Ne connaîtriez-vous pas un homme et une femme qui habitent le rez-de-chaussée de notre maison, gens mariés et très pauvres?

— Pas le moins du monde.

— Allons! reprit-elle en fermant avec angoisse les paupières et les lèvres. Ce personnage m'a cependant dit positivement qu'il vous connaissait, qu'il avait toute votre confiance, et que le billet que voici était de vous.

« Elle tira de son sein un papier à lettre plié et me le présenta. Je ne savais où j'en étais. J'ouvris le précieux papier dans lequel je trouvai des protestations d'amour absurdes, des *hélas* et des soupirs ridicules, le tout lardé de vers de Métastase. On disait à la dame qu'on l'aimait avec passion, et que, ne pouvant la voir sans cesse, on lui demandait son portrait, remède contre les tourmens de Cupidon, « cataplasme d'amour, disait l'épistolographe, que l'on ne manquerait pas de porter tout près du cœur pour en affaiblir les souffrances. »

— Ah! ça, lui dis-je en terminant la lecture de ce beau billet, c'est donc la lecture de ce chef-d'œuvre qui vous a donné, madame, une idée si favorable de ma sagesse et de ma prudence.

— Mon Dieu! nous autres femmes, nous ne pouvons guère, toutes tant que nous sommes, nous dépouiller de cet amour-propre effréné,

Digitized by Google

qui nous rend folles ou aveugles. J'ai peur que l'imprudence que j'ai commise ne me coûte bien des larmes ; croiriez-vous que j'ai répondu d'une manière assez civile à cette déclaration prétendue et que j'ai ajouté à ma réponse l'envoi de mon portrait garni de diamans?

« Cette narration, mêlée de larmes abondamment versées par la dame, m'apprit à n'en pouvoir douter, que le ménage des coquins logés au rez-de-chaussée avait convoité la garniture de diamans qui entouraient le portrait ; que la jeune femme ayant fait à l'épouse du fripon confidence de je ne sais quelle inclination pour moi, cette dernière avait, de concert avec son mari, inventé l'admirable moyen dont j'ai parlé, pour confisquer au profit du ménage diamans et portrait. Je donnai à l'imprudente femme les meilleurs conseils du monde; je lui recommandai de ne plus se montrer à la fenêtre, de continuer à traiter sa confidente avec tous les égards imaginables, de lui dire en grand secret que le commencement d'inclination qu'elle avait pour moi s'était complètement effacé; enfin de regarder le portrait volé comme tout-à-fait perdu. J'ajoutai que le meilleur moyen de se tirer de ce mauvais pas était de tromper les fripons par de fausses confidences, de leur sacrifier même quelques ducats dans l'occasion; de leur apprendre surtout qu'on avait de mes nouvelles, que j'étais un fort mauvais sujet et que l'on renonçait pour toujours à moi.

« Tout réussit comme je l'avais prévu; les billets reparurent avec leur caricature accoutumée d'amour et de sentiment, et la jeune femme, suivant mes conseils, s'en débarrassa par quelques sacrifices. Bientôt le mari et la femme, enhardis par un premier vol, fouillèrent le secrétaire du mari, y trouvèrent quelques sequins et furent chassés à jamais de la maison. Tous ces évènemens, assez heureux pour la dame, elle-même me les apprenait pendant nos voyages en gondole; car nos promenades continuaient toujours. A la fin de la troisième de ces promenades, nous étions arrivés à l'église de Sainte-Marguerite qui en était le but; elle tenait ma main serrée dans une des plus belles mains du monde. Je voulus baiser cette main; elle la retira, prit la mienne, en voulut faire autant, et j'imitai son mouvement. Quand je quittai la gondole, toutes mes idées étaient brouillées; cette beauté de dix-sept ans, cette amitié toute platonique, cette résolution de sagesse, cette simplicité, cette force d'ame, me plaisaient infiniment; les rendez-vous au *Ponte Storto* continuaient : un billet lancé par elle et attaché à une pierre m'arrivait par la fenêtre : gondole de marcher, conversations d'aller leur train, toujours plus gaies qu'amoureuses, sans autre crime qu'un échange de sentimens

Digitized by Google

tendres et respectueux, sans autre inconvenance qu'un serrement de mains plus ou moins passionné. Les choses durèrent ainsi, parfaitement niaises, et d'une niaiserie délicieuse. Je ne sais pas combien de visites de toute espèce elle eut à rendre à ses parentes et à ses amies; mais à chaque nouveau rendez-vous elle changeait de gondole et de gondolier, et ce que nous faisions de plus coupable, c'était d'aller ensemble à Murano ou à la Giudecca faire un petit repas bien simple, accompagné de rires joyeux, de protestations d'amitié, de soupirs quand on se séparait, quelquefois même d'une audace qui allait jusqu'à poser la main sur le cœur de l'un et de l'autre. Cependant la troisième personne de la conversation italienne s'était transformée en *vous*, et le vous s'était changé en *tu*. La familiarité croissait. Je lui demandai un jour l'histoire de son mariage.

— Tu vas me rire au nez, me dit-elle; mais je suis fille de noble. Mon père, dissipateur, et qui ne manque pas de vices, n'ayant pas un sou de dot à nous donner, accepta les propositions d'un négociant assez riche qui s'était épris de moi. J'avais quinze ans lorsque je l'ai épousé; il y a deux ans de cela, et bien qu'il soit austère et à la vieille mode, je suis parfaitement heureuse avec lui.

— Et depuis deux ans vous n'avez pas d'enfans?

« Cette réponse parut la blesser; elle rougit, je crus lui avoir fait peine, et je lui en demandai pardon. Quand on aime, on craint souverainement.

« A son tour elle pensa m'avoir offensé, et me serra la main.

— A un ami tel que toi, je ne dois pas cacher la situation douloureuse où je me trouve; mon pauvre mari est phthysique, en proie à une fièvre continue, et ne fait que pleurer toute la nuit en me demandant pardon de m'avoir enchaînée à un cadavre. Il y a tant de cœur dans ces paroles, qu'elles me font pleurer aussi, moins à cause de ma peine que de la sienne. J'essaie de le consoler et de lui donner l'assurance d'une guérison impossible. Si tout mon sang pouvait le sauver, je le verserais avec plaisir. Il a voulu me constituer un douaire de huit mille ducats que j'ai refusé. Chaque jour ce sont des pièces d'or, des diamans, des perles, des bijoux, dont il me fait présent, « afin que je ne le déteste pas, me dit-il; » ou des étoffes coûteuses des ornemens de prix, du linge très fin qu'il veut que j'accepte. « Mettez cela en réserve, chère fille, me dit-il, vous serez bientôt veuve. Puisse Dieu vous donner des jours plus heureux que ceux qui vous enchaînent à un mariage fatal! »

— Je crains, continua-t-elle en me regardant fixement d'un air

Digitized by Google

grave, que l'aveu que tu viens de m'arracher ne fasse naître dans ton esprit des soupçons injurieux pour moi, et que tu ne penses que j'ai recherché ton amitié dans des vues déshonnêtes. Si je pouvais te croire capable de me juger ainsi, je perdrais bientôt le sentiment qui me fait t'aimer, et notre amitié serait brisée à jamais.

« Rien ne pouvait mieux me convenir que de telles dispositions chez une femme; aussi nos sentimens mutuels ne faisaient-ils que s'accroître, bien que nous ne leur donnassions pour aliment que quelque petit sonnet platonique qu'elle regardait comme une perle et qu'elle plaçait entre sa robe et une poitrine plus belle que le sonnet.

« Hélas! pourquoi dois-je raconter la dégénérescence de ce bel amour idéal? Les historiens doivent être fidèles, et quiconque a vu le monde doit bien penser qu'entre un jeune homme de vingt ans et une belle personne de dix-sept, qui se sont fait l'aveu d'une passion mutuelle, la vertu rigide ne peut se maintenir long-temps. Il faut cependant achever cette narration, tout en avouant que ce qui me reste à dire, est loin de valoir ce que j'ai dit.

« Nous étions au milieu du mois d'avril, mois dont le souvenir restera gravé dans ma mémoire; nous nous voyions un jour ensemble dans la gondole, moi et la jeune femme, vêtue de rose avec une négligence délicieuse. Nous nous rendîmes, comme à l'ordinaire, à Murano, où se trouvaient un petit jardin et une maison qui nous servaient de lieu de repos. Là, nous avions coutume de prendre quelques alimens; tout était propre, soigné, silencieux. Nous collationnâmes, comme à l'ordinaire, mais avec plus de gaieté de part et d'autre et une vivacité de reparties qui nous charmait tous les deux, Que dire au lecteur? Un amour ardent, une attraction irrésistible, la solitude et le charme du lieu; un *non* qui pouvait passer pour le plus beau *oui* du monde; tout nous perdit. Je ne parlerai pas de ce mélange de pudeur et de transport, dont ma dernière vieillesse est encore émue. Toutefois je ne puis guère me rappeler sans rire le singulier débat qui s'éleva entre nous :

— Je suis coupable! s'écria-t-elle; pardonnez-moi, ô mon ami! C'est moi, moi seule qui vous ai séduit. Ne m'ôtez pas votre estime?

— Ah! c'est moi seul qui suis criminel, m'écriai-je à mon tour; ne me haïssez pas!

« A six mois de platonisme qui avaient charmé mon ame succédèrent six mois de plaisirs non moins vifs, dont nos cœurs n'eurent pas tout le bénéfice. La maladie du mari suivit son cours ordinaire. Bientôt les médecins désespérèrent de lui, et furent obligés de lui faire

Digitized by Google

quitter Venise et de le conduire à la campagne. Une intimité plus douce et plus vive perpétua nos rapports. Hélas! qui aurait pu croire à la fin de cette nouvelle aventure? Celle-ci dépasse, en vérité, le sac de farine, quelque beau que le sac de farine pût être. Que ceux qui se fient du soin de leur bonheur à la plus faible créature de la terre reçoivent, comme moi, une dernière leçon. On a beaucoup péroré contre le mariage; mais, en vérité, les dangers qu'il entraîne sont encore au-dessous des périls et des angoisses attachés aux liaisons illégitimes.

« Un de mes amis vint me voir et logea chez moi. Plus âgé que je n'étais, mais vif et ardent, Lovelace accompli, fort incrédule quant à la vertu des femmes, et singulièrement hardi dans l'attaque, il m'enleva celle-ci, et il ne lui fallut pour cela qu'une soirée. Bacon aurait tout dit; je n'ose aller plus loin. »

. . . . . .

Ainsi s'essayait à l'observation des hommes et des passions cet esprit sagace, mais non ironique, cette ame douce et capable de comprendre toutes les émotions. En croyant reproduire seulement les erreurs de sa jeunesse, Gozzi a fait la peinture la plus exacte de la vie vénitienne, de ses mœurs puériles et de ses faiblesses passées non-seulement en coutume, mais en loi. Que l'on juge ce pays et sa décadence, en réfléchissant que ces historiettes rapportées par nous et souvent adoucies dans l'expression, affaiblies quant à la couleur, sont sorties de la plume la plus philosophique et la plus grave qui ait honoré Venise à la fin du XVIIIe siècle.

PHILARÈTE CHASLES.

Digitized by Google

VOYAGES.

Tanger et Gibraltar.

En rade de Tanger, 30 juillet.

C'est en face de la riante et jolie ville de Tanger, avec ses maisons blanches étalées en éventail au milieu des jardins d'orangers, et sous les canons de sa redoutable *Kasaubah*, que je suis réduit à vous dépeindre de loin cette cité africaine, que je ne verrai probablement que du pont de mon navire. Comme l'ange à l'épée flamboyante qui fermait à nos premiers parens l'entrée du paradis, le choléra et la quarantaine, plus redoutable encore, nous ferment les portes de l'Afrique. Le choléra, disent quelques rumeurs bien vagues, bien incertaines, aurait éclaté à Fez, à six journées de marche de Tanger, et la seule crainte d'une quarantaine qui pourrait être établie à Gibraltar nous décidera probablement à repartir demain, comme l'hirondelle de mer, sans avoir même posé le pied sur la plage.

Et c'est dommage cependant, car notre voyage avait si bien commencé! Sortis ce matin à midi des passes de Cadix, sur le beau brick de guerre *le Griffon*, qui allait montrer aux Maures les couleurs de la France, nous avions longé, avec une brise constamment favorable, toute la côte de l'Andalousie, presque aussi nue et aussi désolée que la plage de Cadix. J'avais passé, le cœur serré, à quelques milles de ce cap Trafalgar, si tristement célèbre, sur ces flots où sont ensevelis tant de braves, Espagnols et Français, réunis dans un même tombeau avec les glorieux débris de ces bâtimens qu'ils firent couler plutôt que de les rendre. Le matin même nous avions vu encore dans la baie de Cadix des bateaux espagnols occupés à repêcher les

Digitized by Google

canons du *Bucentaure*, navire français échoué sur ces roches, à l'entrée du port où il venait chercher un asile après cette sanglante journée. Mais bientôt ces tristes impressions s'étaient effacées à mesure que fuyait devant nous ce cap de mauvais augure, et l'Afrique, la redoutable Afrique, s'était enfin montrée à nous, parée de tous ces charmes qui la rendent, comme la syrène de la fable, douce et terrible à la fois au voyageur.

On me pardonnera cette comparaison toute classique, car, en conscience, il est impossible de se trouver en face des colonnes d'Hercule sans que tous les souvenirs de l'ancienne mythologie ne ressuscitent tout d'un coup, et que l'Olympe tout entier ne défile devant vous. Peut-on, en effet, se décider à donner à cette belle montagne qui se dresse, blanche et verte, à la pointe africaine du détroit, l'ignoble nom moderne de *Montagne des Singes*, tandis que l'antiquité vous prête le nom sonore d'*Abila?* De l'autre côté, quelque illustre que soit le nom donné par Thareck, le conquérant de l'Espagne, à la roche massive et carrée qui domine Gibraltar (*gebel Thareck*, la montagne de Thareck), le nom de Calpé vient de lui-même se placer sur vos lèvres en contemplant la moins haute et la plus fameuse des deux colonnes d'Hercule.

Au reste, il suffit d'un coup d'œil jeté sur ce détroit fameux où finit si longtemps le monde pour s'assurer que la menteuse antiquité a dit vrai cette fois en prétendant que naguère l'Europe fut unie à l'Afrique par cette étroite langue de terre, que la pression des deux mers allait rétrécissant chaque jour. Une série d'auteurs anciens que j'ai cités ailleurs atteste que le détroit, aussi loin que remontent les souvenirs de l'antiquité, avait été de siècle en siècle s'augmentant de largeur, depuis deux milles jusqu'à douze et quatorze qu'il compte aujourd'hui.

Maintenant, la rupture de l'isthme fut-elle brusquement opérée par quelque grande commotion du globe, ou peu à peu effectuée par la lente action des flots; ou l'homme aida-t-il à l'œuvre de la nature et traça-t-il sur cet isthme ruiné de toutes parts une voie aux flots qui cherchaient à se réunir? Hercule, c'est-à-dire ces hardis navigateurs de la Phénicie qui se sont eux-mêmes chargés de leur apothéose, n'ont-ils ouvert la voie à des conquêtes nouvelles que pour la fermer à tout autre qu'à eux? et ces immortelles colonnes dont parlent tous les vieux auteurs, et qu'aucun d'eux n'a vues, ont-elles jamais existé autrement que dans le cerveau des poètes et sur les sommets déchiquetés de Calpé et d'Abila?.... Sur toutes ces questions l'histoire est muette, et la science ne nous en apprend guère davantage. Tout ce que celle-ci a établi, c'est que les gisemens géologiques des deux grands promontoires qui terminent les deux continens, et leur végétation, offrent des caractères d'identité tellement frappans, qu'on ne peut douter que l'Europe et l'Afrique ne se soient touchées naguère, comme la France et l'Angleterre, comme l'Italie et la Sicile.

Mais qu'ajouteraient les doutes et les conjectures des savans à ces vives et confuses sensations qui vous assiégent en présence de ces lieux à la fois célé-

Digitized by Google

brés par la fable, par l'histoire et par la poésie; de cette grande route du genre humain où tout a passé, depuis Tyr jusqu'à Albion, depuis l'Hercule phénicien jusqu'au vainqueur de Trafalgar, enterré là sous sa victoire? Là ce n'est pas seulement l'Europe, c'est la civilisation, c'est le christianisme qui finit, ce sont les mœurs douces et la vie molle et élégante des cités; c'est la vieille Europe qui s'arrête à la limite extrême de ses domaines, et regarde d'un œil de méfiance cette terre d'Afrique, sœur et ennemie à la fois, dont sept lieues à peine la séparent. Franchissez ces sept lieues qui suffisent pour diviser deux mondes, et hors le ciel, toujours le même pour tous deux, tout a changé en un instant. Une autre religion, d'autres lois, d'autres mœurs, une autre race d'hommes habite sur ce sol africain que la mer a bien fait de séparer de l'Europe, comme l'en séparent à jamais les haines de ses habitans.

Vers cinq heures du soir, nous arrivâmes enfin sous les canons du fort barbaresque qui ferme l'entrée de la rade de Tanger et dérobe la vue de la ville. Ce fort n'est lui-même qu'une dépendance de la *Kasaubah* ou *Casbah*, vaste et massive citadelle qui sert de résidence au gouverneur, et contient dans son enceinte une ville presque entière. Ce premier coup d'œil jeté sur une plage africaine n'était pas sans charme, surtout pour des yeux fatigués encore des stériles plaines de sable et des coteaux brûlés de l'Andalousie. Les montagnes qui ceignent la petite base semi-circulaire à l'entrée de laquelle est situé Tanger, sont entièrement couvertes d'une végétation peu élevée, mais touffue et vivace; de larges guérets couronnés d'épis et semés comme des plaques d'or sur ce vert tapis, attestent les penchans agricoles de leurs habitans. Mais aucune habitation isolée n'apparaissait sur toute la côte : aux portes de la ville était le désert, mais un désert cultivé et qui n'avait rien de repoussant ni d'aride. Partout où les champs de blé ne jaunissaient pas les croupes des coteaux, d'épais buissons, semblables aux *maquis* de la Corse, les revêtaient d'une couche épaisse de verdure; çà et là cependant, s'étendaient, comme pour nous rappeler que nous étions en Afrique, quelques plages de sable, où se dessinaient tantôt quelques cavaliers maures, revêtus de leurs *bournous* éclatant de blancheur, tantôt quelques chameaux chargés qui cheminaient à pas lens. Derrière les coteaux qui entouraient la baie, s'élevaient d'étage en étage les cimes du petit Atlas, dont les plus distantes et les plus hautes dressaient dans le lointain leurs têtes grises et vaporeuses, tandis que leurs derniers gradins descendaient en pentes douces jusqu'à la mer.

Après avoir doublé la pointe de la *Kasaubah* dont nous n'apercevions que les longs murs, imposans de loin et à moitié ruinés de près, malgré la chaux blanche qui cachait leurs cicatrices, comme le fard cache les rides d'une vieille coquette, nous découvrîmes enfin Tanger. La vue d'une ville arabe que l'on aperçoit pour la première fois a réellement quelque chose qui sort tout-à-fait de vos sensations ordinaires. Ces maisons éclatantes de blancheur, mais petites et basses, avec des terrasses au lieu de toits, et

Digitized by Google

des bouquets de verdure sombre, où chacune d'elles s'enchâsse comme un brillant au milieu de cette noire monture; les tours massives des mosquées, qui remplacent le minaret dans les états barbaresques; le contraste que forment avec cette fourmilière de toits bas et carrés les hautes maisons à l'européenne des consuls, avec les tours qui les surmontent, est des plus agréables à l'œil. Tous les pavillons de l'Europe, rapprochés l'un de l'autre dans un court espace, flottent au haut de ces tours, et semblent régner en maîtres sur la ville musulmane.

A droite et entièrement séparée de la ville s'élève la *Kasaubah*, qui, s'étalant jusqu'au sommet de la colline sur un immense espace, laisse voir dans son enceinte, au lieu de casernes, une foule de petites maisons ou cases isolées, qui servent sans doute à loger la garnison. Le drapeau rouge de l'empereur de Maroc flotte sur ce fort gigantesque, mais en ruine, hérissé comme les batteries basses du port, de vieux canons rouillés sur des affûts pourris, et qui seraient, en cas d'attaque, plus à redouter pour leurs artilleurs que pour l'ennemi. Tanger d'ailleurs, bien qu'un peu mieux défendu du côté de la mer, étant partout dominé, à portée de fusil, par les hauteurs qui l'entourent, n'est pas susceptible, du côté de la terre, d'une défense sérieuse. Un bataillon et quelques obusiers en auraient bientôt raison.

La quarantaine, cet autre fléau qui marche à la suite de la peste et qui empoisonne tout le plaisir d'un voyage dans le Levant, faillit, comme je l'ai dit, nous priver de descendre à Tanger, la seule ville vraiment mauresque que je pusse rencontrer sans me détourner de ma route. Cependant, sur l'assurance que l'on nous donna, le lendemain matin, que tous ces bruits de choléra n'étaient qu'une fausse alarme, et qu'il n'y avait pas de quarantaine établie à Gibraltar, nous nous empressâmes de descendre, et je mis le pied, le lundi 1er août, sur le sol africain.

J'ai, en voyage, une étoile qui me protége et à laquelle j'ai foi. J'ai fait, dans ce petit coin du globe qu'on appelle l'Europe, quelques douze ou quinze mille lieues, sans éprouver jamais un accident sérieux, ni sur terre ni sur mer. Si je n'ai qu'un jour à passer dans un endroit, ma bonne étoile arrange les choses de manière que, dans ce court espace de temps, quelque circonstance heureuse mette en relief, tout exprès pour moi, la population que je veux étudier, ou anime le paysage que je viens voir. C'est ainsi que, le jour même où je débarquai à Tanger et le seul que je dusse y passer, l'empereur avait jugé à propos de changer le gouverneur de la province, qui réside dans cette ville, et d'y envoyer un nouveau pacha, avec deux ou trois mille hommes des troupes plus ou moins régulières de l'armée de sa majesté marocaine.

Au moment même où nous débarquions, son excellence le nouveau pacha débouchait sur la plage étroite qui s'étend au sud de Tanger, le long de la mer, à la tête d'une division de son petit corps d'armée, campé à un quart de lieue. Quand les canons du fort n'auraient pas salué le nouveau gouver-

Digitized by Google

neur, les coups de fusil et les cris plus bruyans encore des hommes de l'escorte nous eussent annoncé son arrivée. Les mieux montés de ses cavaliers, pour lui faire honneur, couraient en avant bride abattue, en tenant leur fusil à bras tendu, et finissaient par le tirer au moment où leur bras fatigué n'en pouvait plus supporter le poids. Leur agilité, leurs cris sauvages, leurs gestes convulsifs, la vive allure de leurs chevaux, qu'ils arrêtaient quelquefois tout court au plus fort de leur carrière, l'éclat mat de toutes ces draperies blanches ondoyant sous les feux du soleil levant, formaient un ensemble fantastique et bizarre, mais dont la distance malheureusement diminuait pour nous l'effet. Rien de plus gracieux à l'œil que cette longue troupe de cavaliers défilant à la suite du pacha, sur une ligne sinueuse qui suivait les courbures de la plage, ou s'élançant au-devant de lui dans le plus pittoresque désordre. Mais le cortége se perdit bientôt dans les rues étroites de la ville, qui dut faire alors l'effet d'une fourmilière envahie par une tribu ennemie, et nous nous dirigeâmes à notre tour, à travers ces tortueux labyrinthes, vers la demeure du consul de France, malheureusement absent de Tanger.

Les sensations sont toujours vives en raison de leur nouveauté. Pour moi, qui vis en quelque sorte depuis six mois avec ces farouches Berbères dont j'essaie d'écrire l'histoire, j'éprouvais une impatience, que l'on comprendra sans peine, de contempler de près cette race indomptée et sans foi qui conquit l'Espagne pour le compte des Arabes, et arracha deux fois à ses maîtres la proie qu'en chien fidèle elle avait déposée à leurs pieds. Aussi ai-je rarement, dans ma vie, été plus vivement ému qu'en apercevant pour la première fois, sous les draperies bouffantes du bournous, ces figures haves et basanées, au regard fauve, à l'œil jaune et aux dents blanches, perçant sous leurs lèvres épaisses, que semble entr'ouvrir un ricanement sauvage.

On aurait tort de se figurer cependant l'ensemble de ces physionomies si énergiquement dessinées comme désagréable à l'œil : somme toute, c'est une forte et belle race d'hommes que celle qui habite Tanger et la pointe nord-ouest de l'Afrique. Ici, comme sur toute la côte de Barbarie, le sang est mêlé, mais les types (on me pardonnera, je l'espère, ces éternelles préoccupations de physiologie historique), les types peuvent se réduire à trois principaux, sans compter les métis. D'abord, les Maures proprement dits, ou habitans de la côte, de haute taille pour la plupart, piétons et cavaliers agiles, à l'ovale alongé, aux cheveux noirs sans être crépus, et au teint au moins aussi blanc que les Andalous; c'est avec eux que se sont fondus probablement les Arabes et les Maures d'Espagne, lorsqu'ils ont été, il y a peu de siècles, expulsés de ce pays par l'imprévoyante politique des souverains de la Castille. Quant aux femmes, enfermées dans leurs étroites casines, presque sans fenêtres sur la rue et ouvertes seulement sur une petite cour intérieure, nous n'avons pu juger que d'après la noble démarche et les traits expressifs des hommes, de la beauté du moule où ils ont été formés. Les seules femmes que nous ayons rencontrées dans les rues étaient des Juives, des esclaves maures-

Digitized by Google

ques ou nègres, ou appartenant aux classes inférieures. Une ample couverture blanche, d'une étoffe de laine souple et légère, nous cachait, d'ailleurs, tous leurs traits et ne laissait que les yeux à découvert. Une seule fois, j'entrevis à une fenêtre, dans une maison un peu plus belle que les autres, une femme de trente ans environ, d'une beauté mâle et sévère, et d'un admirable caractère de tête, le front haut, l'œil perçant et le nez aquilin. Comme elle était sans voile, je dois penser qu'elle était Juive, bien que l'ineffaçable empreinte de la race hébraïque ne fût nullement gravée sur ses traits.

La seconde race, qu'un heureux hasard m'a mis à même d'étudier, est celle des montagnards de l'Atlas ou *Djebaly*; race plus grossière et moins bien traitée de la nature que celle des habitans de la côte. L'empreinte africaine est ici bien plus visible : le visage est plus rond, le nez plus épaté, les lèvres plus gonflées; un air de férocité sans intelligence règne sur toutes ces figures basanées qui cessent complètement d'appartenir au noble type caucasien répandu sur notre Europe et dans le nord de l'Afrique. On m'a expliqué cette prédominance du type africain parmi les montagnards des environs de Tanger, par les habitudes arbitraires de l'empereur de Maroc, qui a déplacé des populations tout entières et réparti dans les villes du nord un grand nombre d'habitans des parties méridionales de l'empire.

Cette race, d'un caractère plus sauvage que les habitans de Tanger, est cependant énergique et belle; j'en ai vu défiler devant moi plus d'un millier, et j'ai rarement aperçu une réunion d'hommes d'un aspect aussi martial. J'étais dans la maison consulaire de France, ne pouvant me consoler de n'avoir pas vu de plus près l'entrée du pacha et de son escorte, lorsque des cris bruyans et des coups de fusil, tirés sous nos fenêtres même, nous apprirent que les cérémonies de l'inauguration du pacha n'étaient pas encore terminées. Je me hâtai de monter sur la terrasse, et je vis de là défiler, au son d'une musique barbare composée d'un mauvais tambour et de deux hautbois criards et fêlés, la plus étrange procession à laquelle j'aie assisté de ma vie. La cavalerie s'avançait la première, sans aucun ordre apparent, sur deux files où l'on ne distinguait ni chefs, ni soldats; l'uniforme, si l'on peut donner ce nom au sauvage mais élégant costume de ces enfans du désert, était invariablement le même, quant à la forme, et ne variait que par la couleur. Pour la plupart, c'était une longue couverture blanche, d'une étoffe semblable à l'étamine, admirablement drapée, et qui tombait en plis pleins d'ampleur et de grace, qu'un sculpteur eût pu étudier. C'était le costume oriental dans toute sa simplicité antique et tel qu'on se le figure porté par les enfans d'Israël, sur leur terre natale. Un pli léger de ce manteau, plus simple et plus gracieux que le *bournous*, natif des environs d'Alger, enveloppait la tête et le léger turban blanc qui la recouvrait. Ces fronts sanés, aux yeux expressifs, à la barbe noire, ressortaient en tons d'une ueur admirable, sous cette blanche et flottante draperie, si légère que la indre brise en faisait voltiger les plis.

hez quelques cavaliers, et même chez une bonne partie de la popula-

Digitized by Google

tion de Tanger, cette belle draperie blanche était remplacée, à mon grand regret, par une vilaine couverture rayée noire et grise, d'une étoffe lourde et sale, qui formait l'ensemble le plus disgracieux que l'on puisse imaginer. Quant aux armes, elles consistaient dans un de ces longs fusils qui sont, d'un bout à l'autre de la côte nord de l'Afrique, l'arme classique des Bédouins, plus un yataghan court et droit, sans aucun ornement et caché sous les plis du manteau. La selle haute et étroite, comme toutes les selles arabes, emboîtait le cavalier de manière à rendre une chute presque impossible. On connaît la forme des étriers arabes; mais ceux de Tanger, au lieu d'être tranchans à l'extrémité, étaient armés d'une longue et formidable pointe en fer de six pouces environ, qui labourait sans pitié les flancs du cheval de manière à y laisser un sillon sanglant. Les chevaux, sans être d'une race bien fine, étaient en général vigoureux et agiles, et leurs cavaliers les maniaient avec beaucoup de dextérité. Le costume et les armes des fantassins étaient exactement les mêmes, et dans cet Orient où rien n'a changé depuis l'âge héroïque d'Antar jusqu'à nos jours, je suis convaincu que, au fusil près, les Berbères que j'avais sous les yeux étaient exactement les mêmes que ceux qui conquirent l'Afrique avec Thareck, et décidèrent, sur les bords du Guadaleto, du sort de l'empire gothique.

Tout d'un coup des cris de joie plus sauvages et des coups de fusil plus fréquens m'annoncèrent l'arrivée du pacha. Au milieu d'un groupe pressé de cavaliers, que pouvait à peine contenir cette rue étroite et montueuse, j'aperçus le nouveau gouverneur, monté sur un beau cheval gris, et s'avançant avec une gravité orientale qui contrastait vivement avec les bruyantes démonstrations de la foule. C'était un gros vieillard à barbe grise et à l'œil sévère, simplement vêtu, et qu'on n'eût pas distingué du reste de son cortége sans l'espace vide que le respect avait tracé autour de lui. Au moment où il passa devant la maison de France, sans daigner même y jeter un coup d'œil, les salves et les cris de joie devinrent plus fréquens et plus animés. Les milices marocaines, sans doute pour pouvoir se vanter ensuite d'avoir effrayé ces *chiens de chrétiens*, dirigeaient toutes sur nous le bout de leurs longs fusils au moment où elles les déchargeaient. Probablement ces fusils étaient chargés à poudre, mais on ne nous engagea pas moins à nous retirer prudemment, de peur qu'un oubli, peut-être involontaire, ne nous fît faire connaissance avec les balles barbaresques.

Lorsque enfin le tumulte fut un peu apaisé, nous pûmes nous rassasier à l'aise du ravissant spectacle que présente, du lieu élevé où nous la dominions, cette ville musulmane, vue à vol d'oiseau, avec ses petites maisons blanches, aux formes carrées, aux toits plats, s'élevant comme ces forteresses de bois blanc qui servent de jouet aux enfans, au milieu d'épais massifs de verdure. Ces maisons, presque sans fenêtres sur la rue, avaient toutes une cour intérieure, comme les maisons de Pompeïa, avec lesquelles elles offrent la plus frappante ressemblance. C'est là que se passe, loin des regards

Digitized by Google

et du soleil, cette vie toute cachée du musulman, toujours pressé de dérober à l'œil jaloux du maître le peu qu'il possède. C'est là qu'il vit dans une molle indolence couché avec ses femmes sur ses nattes de jonc, au pied de la vigne ou du figuier héréditaire où s'abrite cet asile de fraîcheur et de paix, qui est pour l'homme du Midi ce qu'est pour nous le foyer domestique. C'est là seulement qu'il échappe à cette inquiète surveillance du despotisme, qui partout ailleurs entrave tous ses pas, et pèse sur toutes les actions de sa vie; c'est là qu'il vit obscur et résigné, jouissant de ses richesses, s'il en a, comme d'un larcin qu'il dérobe à son maître, et attendant patiemment l'heure où il faudra les lui restituer peut-être avec sa vie.

La troisième race que l'on trouve à Tanger est celle des Juifs, qui y forment au moins un bon quart de la population, et ont attiré à eux, là comme partout, le monopole du commerce et de toutes ces petites et lucratives industries qui naissent du rapport des Européens avec les indolens sectateurs d'Islam. Leur costume, comme celui des juifs d'Orient, est riche et de couleurs variées. Mais l'emblème caractéristique de la race juive en Barbarie est la calotte de drap noir, à laquelle on les reconnaît tout d'abord. Leur type de figure, complètement distinct de celui des Juifs de France et d'Allemagne, m'a paru, chose étrange! beaucoup moins méridional. On n'y trouve pas ce nez aquilin, ces yeux fendus et cet ovale allongé avec le bas du visage maigre et proéminent, qui semblent les traits distinctifs de la famille d'Israël. La figure est plus arrondie, les cheveux moins noirs et moins luisans. Les femmes juives de Tanger ne démentent pas la réputation de beauté qui appartient à cette moitié privilégiée de la race juive; leur beau costume oriental fait encore ressortir le caractère énergique et fier de leur figure, et la blancheur mate de leur teint. La langue dont les Juifs se servent entre eux est l'espagnol corrompu, bien qu'ils sachent aussi l'hébreu qu'ils parlent rarement.

Après avoir rassasié notre curiosité du piquant aspect de cette ville, ramassée à nos pieds comme une fourmilière bruyante et affairée, nous nous mîmes en route pour aller faire à tous les consuls notre visite officielle. Nous circulâmes, guidés par le juif-interprète de l'ambassade, à travers un labyrinthe de petites rues tortueuses, étroites, montueuses, mais parfaitement appropriées au climat; car le soleil n'y parvenait guère, et une brise fraîche circulait sans cesse dans leurs étroits défilés. Nous traversâmes le marché de la ville, qui présentait le spectacle le plus pittoresque et le plus étrange : les femmes, bien entendu, en étaient bannies, et, dans ce bazar tout masculin, les marchands, accroupis à l'ombre d'une toile, devant leurs piles de fruits amoncelés, attendaient patiemment les acheteurs sans les provoquer de la voix ou du regard. Nous nous arrêtâmes quelque temps auprès de la fontaine, où des cavaliers altérés venaient rafraîchir eux et leurs montures; des femmes esclaves et de jeunes garçons à moitié nus et la tête rasée, sauf une touffe de cheveux qu'ils laissent croître pour que l'ange gardien

Digitized by Google

puisse les saisir au jour du jugement, venaient puiser de l'eau pour les besoins du ménage. L'uniforme des officiers qui m'accompagnaient était pour eux tous l'objet d'une curiosité muette et respectueuse, mais nullement bienveillante. Quant à moi, mon pacifique frac bourgeois était loin de leur inspirer le même respect, et, s'ils daignèrent s'occuper de moi, ce fut sans doute pour me considérer comme le domestique ou tout au plus comme le secrétaire des hommes d'épée que j'avais l'honneur d'accompagner.

La petite colonie européenne que les consuls forment à Tanger, se ligue de son mieux contre les Maures et contre l'ennui, et réserve sans distinction à tous les voyageurs que le hasard y amène l'accueil le plus gracieux. L'union la plus intime règne entre tous ces consuls et les console de la monotonie d'un exil qui, pour être situé sur le seuil de l'Europe, n'en est pas moins pénible à supporter. Il y a vraiment un charme piquant à retrouver, dans ces belles maisons consulaires et au milieu des aimables familles qui les habitent, l'élégance et les arts de l'Europe, dont chaque nation a envoyé à Tanger un représentant. Nous n'avons pu qu'entrevoir, dans un rapide passage, quelques-unes de ces familles, mais nul de nous n'oubliera à coup sûr l'accueil tout fraternel de l'excellent consul de Suède, M. Ehrenhof, ni l'admirable jardin où il a rassemblé tous les végétaux les plus rares des deux continens, et où nous passâmes, au milieu de sa famille, quelques-unes de ces douces heures qui font oublier tous les ennuis du voyage.

Malheureusement, les portes de Tanger ferment à la nuit, et il nous fallait retourner à bord, opération qui, par la brise d'est carabinée qui s'était mise à souffler depuis quelques heures, n'était pas sans difficultés. Nous mîmes une grande heure à franchir les quelques centaines de pas qui nous séparaient de notre maison flottante, et nous l'atteignîmes enfin, trempés comme si nous y étions venus à la nage.

Mais ce n'était là que le prélude de nos peines. Le lendemain, à trois heures du matin, je dormais paisiblement, lorsqu'un bruit inusité sur le pont m'apprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire : l'ancre qu'on levait alors venait de casser, engagée sans doute dans les vieilles ancres rouillées qui pavent le fond de la baie, et attestent les dangers de ce détestable mouillage. La brise d'est, qui soufflait avec une violence toujours croissante, nous avait fait culer vers les roches, dont nous n'étions plus qu'à dix-huit brasses, quand nous parvînmes à mouiller une seconde ancre. La position, cette fois, n'était plus tenable : un pilote que nous avions à bord nous décida à en sortir au prix de notre seconde ancre, avant que le flot en montant nous poussât sur les roches. Quelques minutes qui nous restaient à peine ne suffisaient pas pour retirer notre ancre; il ne nous restait donc plus qu'à l'abandonner, ce que nous fîmes à notre grand regret, heureux encore de ne laisser que nos deux ancres dans cette baie maudite, où le bâtiment avait été si près de rester.

Digitized by Google

Gibraltar, 3 août.

Si ce détroit fameux est la porte du monde ancien, cette porte, il faut l'avouer, est plus souvent fermée qu'ouverte, et le vent d'ouest et les courans la gardent beaucoup mieux que les colonnes d'Hercule. Ce n'est pas moi, ignorant, qui chercherai à expliquer par quelle force inconnue les eaux de l'Océan sont incessamment entraînées à se déverser dans le bassin de la Méditerranée, dont le niveau pourtant ne s'est élevé que de quelques pouces depuis des siècles. Le seul fait que je puisse attester, c'est que, malgré un fort vent d'est, nous avons pu, grace au courant qui nous aidait, gagner la baie de Gibraltar, tandis qu'avec le vent opposé, les bâtimens restent souvent, en hiver, emprisonnés plusieurs semaines devant ce redoutable détroit. Au reste, j'aurais mauvaise grace à me plaindre du vent contraire, puisqu'il m'a fourni l'occasion de comparer successivement l'une à l'autre, dans toute leur longueur, les deux rives d'Afrique et d'Europe, qui se regardent à sept lieues de distance, éternellement séparées l'une de l'autre, comme deux ennemis sous les armes.

J'en suis fâché pour l'Espagne; mais elle ne gagne pas à la comparaison. A voir ces montagnes nues et désolées, et ces landes jaunâtres qui s'étendent de Tarifa au cap Trafalgar, on ne se croirait certes pas en face de cette fabuleuse Bétique, tant chantée par les poètes; on la chercherait bien plutôt sur l'autre rive, au milieu de ces coteaux verdoyans, demi-sauvages, demi-cultivés, qui courent en une longue et sinueuse ligne de Tanger au vieux cap d'Abila. Je doute qu'il soit au monde un plus beau promontoire que ce noble pic, moitié d'une montagne restée debout, et fendu dans toute sa hauteur par quelque grande convulsion du globe. Comme un rempart écroulé, mais inaccessible encore, cette colonne gigantesque, qui semble avoir fléchi, comme Atlas fatigué sous le poids du ciel, élève encore à six mille pieds de hauteur sa tête chauve et blanchie, où flotte, même sous le ciel limpide de l'Andalousie, une brume éternelle. Ce mur colossal, semé sur une partie de sa hauteur d'une splendide végétation, alternant avec les flaques grisâtres de granit qu'on voit percer çà et là, contraste avec la roche aride et pelée de Calpé au pied de laquelle s'abrite Gibraltar, comme une nichée d'alcyons dans le creux de la lame. A peine avez-vous doublé la pointe derrière laquelle se cache la geolière du détroit, que vous êtes frappé du coup d'œil de misère et de désolation que présente la côte de l'Espagne. Sauf Algesiras et la petite ville de San-Roque, située au fond du golfe sur une éminence peu élevée, vous ne voyez devant vous que le désert. Ce désert est-il cultivé? Je l'ignore, mais aucun arbre, même aux portes d'Algesiras, n'en couvre l'aride et monotone surface.

Cette affreuse nudité du sol, nudité volontaire qui tient à je ne sais quelle superstition populaire que les siècles affermissent, au lieu de la déraciner, s'harmonie profondément avec le caractère espagnol, morne et triste comme le sol qui l'entoure. Point de campagnes; point d'habitations isolées; de

Digitized by Google

gros bourgs ou des villes constituées, non pas pour la société, mais pour la défense, et à leurs portes le désert, où le laboureur va, le fusil à la main, confier aux champs une semence qu'il n'est pas même sûr de recueillir. A voir cette triste côte de l'Andalousie, on se croirait en face d'une de ces *pobalciones*, jetées naguère par les premiers rois de Castille et de Léon, sur le terrain arraché aux Maures, en attendant qu'ils vinssent le reprendre; sortes de forteresses agricoles, où l'homme naissait à la fois cultivateur et soldat, où l'état normal de la société, c'était l'état de guerre, et où la moisson avait rarement le temps de mûrir avant que les chevaux du Berbère ne vinssent la fouler aux pieds. De là cette dignité fière du paysan espagnol, habitué à ne se reposer que sur lui et sur ses co-bourgeois (*vecinos*) du soin de la défense commune; de là cet amour étroit du municipe qui tue si souvent en lui l'amour de la patrie; de là ce penchant à se réfugier, comme l'oiseau en danger, sous l'aile de sa cité natale, et cette haine instinctive pour la campagne ouverte, qui n'a pour lui que des dangers, et un abri que pour ses ennemis. Aujourd'hui même, à quoi serviraient au riche habitant des cités des *villas* qu'il n'oserait habiter? Pour qui embellirait-il ce frais asile où il craindrait d'aller reposer sa tête, quand toutes les routes sont infestées de bandits, décorant leurs brigandages du nom de guerre civile, et prenant, en quelque sorte, comme des corsaires terrestres, leurs lettres de marque au nom du prétendant, pour courir sus à leurs malheureux concitoyens?

Au reste, une conviction que partagera avec moi quiconque étudie l'histoire d'Espagne autre part que dans Mariana et dans Ferreras, c'est que les Arabes n'avaient pas trouvé et ne laissèrent pas l'Espagne dans cet état de nudité où on la voit aujourd'hui, sans une feuille même de figuier pour la voiler, comme nos premiers parens exilés de leur paradis. A coup sûr, il y a loin de cette aride Andalousie, où les poètes seuls peuvent rêver encore des bois de citronniers, à cet Eden enchanté que Monza, de l'autre côté du détroit, regardait d'un œil de convoitise, en demandant au khalife Yezid la permission de conquérir cette terre « semblable à l'Yemen par ses parfums, à l'Égypte par sa fertilité, et à la Syrie par la beauté du ciel. »

On sait le penchant des Goths pour l'agriculture, où la vie pastorale les avait amenés par une transition insensible; les savantes traditions d'irrigation et de culture que les Arabes ont laissées après eux dans les *huertas* de Murcie et de Valence prouvent que l'héritage des Goths était tombé dans des mains qui ne devaient pas le laisser dépérir. Les pompeuses descriptions que les auteurs arabes nous font des campagnes de Cordoue, de Séville, de Tolède, et de presque toutes les villes habitées par eux, leur poésie où se reflètent, comme dans un miroir, les vives images de cette nature luxuriante, attestent assez quel fut sur ces ardentes imaginations l'effet des riches paysages de l'Espagne. Comment s'est flétrie toute cette moisson de fleurs et de poésie? Comment se sont dépouillés ces champs na-

Digitized by Google

guère si richement vêtus, ces monts dont la nature a dessiné à si larges traits les lignes fières et hardies? Comment?... Huit siècles de guerre, et trois de despotisme plus flétrissant encore, sont là pour répondre à cette question du voyageur et de l'historien, et il est plus facile d'expliquer comment s'est étendu sur la face de l'Espagne ce désert fait de main d'homme, que de prévoir l'heureux concours de circonstances et l'influence vivifiante qui pourraient seuls la faire disparaître.

Des Maures à Gibraltar la transition est toute naturelle, car on sait que c'est dans cette baie fameuse que débarquèrent Thareck et ses Berbères, sur la petite île verte qui est au sud d'Algesiras (*al sjezirat al ghadra*, l'île verte). Mais bientôt, avec la conscience de leur petit nombre et de la faiblesse de leur position, ils se retirèrent sur le mont de Gibraltar, forteresse naturelle que la mer cerne de tous côtés, comme Ceuta, son pendant, sur la rive opposée. C'est du haut de ce nid d'aigle qu'ils se répandirent sur toute la côte d'Andalousie, se multipliant par leur rapidité et par leur audace, et qu'ils ouvrirent la voie, par leurs incursions hardies et la terreur qu'elles répandaient, à la conquête de l'Espagne. Mais combien a changé depuis onze siècles cette côte enchantée dont la fraîche végétation avait tant de charmes pour ces yeux fatigués des sables du Sahara? Un monotone désert sans arbres, sans habitations, sans verdure, cerne maintenant tous les contours de ce golfe où s'élève solitaire la ville d'Algesiras. Les belles lignes des montagnes subsistent toujours, mais comme la charpente dépouillée d'un corps où la vie a cessé de circuler, et la roche pelée de Gibraltar garde, comme une sentinelle immobile, tout ce rivage frappé de mort.

Et pourtant, c'est sur ce golfe étroit que l'histoire a vu dérouler quelques-unes de ses pages les plus sanglantes. C'est dans cet espace resserré que trois grandes nations, la France, l'Angleterre et l'Espagne, ont dépensé, pour conquérir et pour défendre une roche aride, plus d'or et de sang qu'il n'en faudrait pour changer le sort d'un empire. Cette mer si calme et si bleue a vu des flottes entières disparaître dans ses abîmes, et au lieu des paisibles bâtimens marchands qui y dorment à l'ancre, sous les canons de la citadelle, l'œil cherche encore ces fameuses batteries flottantes, effort inutile de science et de courage qui vint échouer devant l'imprenable rocher que l'art et la nature ont fortifié à l'envi. Ici, il n'y a pas un coin de terre, pas un pouce de rocher qui n'ait été labouré par les boulets et par les bombes; le vieux château moresque à demi ruiné, qui s'élève à mi-côte de la montagne, porte partout sur ses flancs noircis les cicatrices du combat, et cependant l'indestructible ciment, qui forme du tout une masse compacte, a résisté aux boulets comme aux siècles. Ses immenses débris ont servi à construire des batteries échelonnées l'une sur l'autre à triple et quadruple étage, et que domine la tour massive dominée elle-même de quelques centaines de pieds par les parois à pic de la montagne.

A vrai dire, le mont de Gibraltar tout entier n'est de la base au sommet,

Digitized by Google

surtout du côté qui fait face à l'Espagne, qu'une gigantesque citadelle. En le regardant de ce côté, on voit serpenter sur le flanc de la montagne les longues lignes des chemins creux, péniblement taillés dans le roc; on voit s'ouvrir les gueules béantes de ces cavernes que la mine a creusées, et dont chacune renferme une bouche à feu prête à vomir la mitraille sur l'étroite langue de terre qui unit seule Gibraltar à l'Europe. Deux grandes galeries couvertes, l'une de 1500, l'autre de 1200 pieds de long, découpent dans toute sa hauteur ce mur presque perpendiculaire; et cet immense travail, postérieur au siége, a été achevé en six ans.

A côté de ces batteries voûtées, destinées surtout à battre la mer devant Gibraltar et l'isthme étroit qui en ouvre l'entrée, s'élèvent, sur des plateformes, de vastes batteries découvertes, dont les longues pièces portent au loin dans la campagne jusqu'aux anciennes lignes espagnoles, dont on nous montra les limites. D'énormes mortiers de douze pouces, échelonnés en batteries jusque sur la plateforme qui domine le mont, complètent ce système de défense, le plus formidable que l'art ait jamais inventé. La côte ouest, la seule habitée, n'est qu'une batterie continue qui s'étend sur une longueur de trois ou quatre milles, hérissée partout de canons et de parcs d'artillerie qui se mêlent d'une façon étrange et pittoresque aux arbres et aux sentiers de la promenade, jetés, à force de travail et de dépense, sur ce sol ingrat. Le port, à lui seul, est dominé par quatre étages de batteries superposées l'une à l'autre. Le chiffre total de toutes ces bouches à feu s'élève, dit-on, à près de huit cents; et l'Angleterre, qui se repose pour défendre Gibraltar sur sa vieille réputation d'*imprenable*, le laisse se garder tout seul, et n'y entretient pas, nous dit le sergent anglais qui nous conduisait, quatre cents artilleurs, c'est-à-dire un homme par deux canons.

Maintenant, en cas de siége régulier et sérieux, ce dispendieux système de défense atteindrait-il le but qu'on s'est proposé? Il est permis d'en douter, au moins quant aux galeries couvertes creusées dans une roche qui s'enlève par écailles, et à laquelle manque le solide ciment qui lie la maçonnerie arabe. Les détonations répétées de l'artillerie sous ces voûtes profondes les ébranleraient bientôt, et entraîneraient des éboulemens plus dangereux cent fois que tous les boulets de l'ennemi. Des accidens graves, que les Anglais dissimulent, ont déjà eu lieu, m'assure-t-on, pendant l'exercice à feu. Ensuite la fumée, en s'engouffrant dans ces voûtes, malgré toutes les issues qu'on a cherché à lui ménager, ne tarderait pas à rendre toute manœuvre impossible. Enfin, si l'on suppose huit hommes seulement employés au service de chaque pièce, on peut se faire une idée du nombre immense d'artilleurs qui seraient nécessaires pour défendre Gibraltar, que, heureusement pour l'Angleterre, personne en ce moment, et l'Espagne moins que tout autre, ne songe à attaquer.

J'ai peu de chose à dire de la ville, poudreux et populeux amas de maisons, dont la teinte jaunâtre affecte désagréablement un œil habitué aux

Digitized by Google

blanches maisons de Cadix. La grande rue, qui la traverse tout entière par une ligne longue et tortueuse, n'offre pas un édifice remarquable; mais ce n'en est pas moins un spectacle curieux que celui que présentent les rues de cette ville, véritable bazar du commerce du monde qui entre et sort librement de ses murs, espèce de caravansérail situé sur le seuil de l'Europe et de l'Afrique, entre deux continens et entre deux mers. Ici ce sont les Barbaresques avec leurs faces basanées et leurs yeux étincelans sous ces longues draperies blanches que la main du sculpteur semble avoir disposées; là le juif, en costume oriental aux couleurs tranchantes où dominent le jaune et le rouge; plus loin, des Grecs avec leurs larges pantalons flottans, leurs petites vestes étroites et leurs figures expressives que relève une épaisse moustache. Puis, au milieu de toute cette foule bigarrée, causant affaires dans toutes les langues et tenant sa bourse en plein vent, vous voyez passer un peloton de soldats anglais avec leur allure raide et guindée, leurs figures immobiles et leurs joues rosées, que le soleil même de l'Afrique ne parvient pas à brunir. De jeunes et fringans officiers, dandies tout étonnés encore d'avoir changé les trottoirs de *Bond-Street* pour ceux de Gibraltar, passent sur leurs longs chevaux anglais à côté du *majo* andaloux, à la face cuivrée, au costume étroit qui dessine ses formes nerveuses, et montant, sur la selle haute et les larges étriers que lui ont laissés les Arabes, son étalon andaloux, mal dressé, mais plein de feu. Les femmes indigènes, couvertes de leur mante de drap brun et rouge, à peu près aussi bien appropriée au climat que le manteau des femmes de Lisbonne, se croisent avec la jeune miss anglaise, portant invariablement le costume comme les habitudes de son pays natal sous le ciel brûlant de Gibraltar.

En sortant de la ville par la porte qui fait face à l'Afrique, vous trouvez à chaque pas des traces de la patiente industrie de ce peuple, qui, à force d'or et de travail, a su fertiliser un rocher, ou le rendre du moins habitable. La terre végétale y a été transportée à grands frais; et, soutenus par des terrasses péniblement échafaudées jusqu'à mi-hauteur de la montagne, de beaux arbres étalent leur verdure grise, mais vivace, au milieu des flots de cette poussière jaunâtre qui se mêle, dans Gibraltar, à l'air que l'on respire. Malheureusement les tempêtes de l'équinoxe enlèvent de temps en temps à cette promenade, véritable triomphe de l'art et de la patience sur une nature ingrate, quelques-uns de ses plus beaux ornemens; et des bandes de singes, seuls habitans indigènes de cette roche, dont on n'a jamais pu les chasser, viennent la nuit dépouiller les vergers de leurs fruits, qu'ils emportent de l'autre côté dans leurs retraites inaccessibles.

A un quart de lieue de la ville se trouve l'arsenal, nom pompeux dont on décore une darse étroite et quelques modestes bâtimens qui l'entourent. Plus loin s'élève une magnifique caserne, récemment construite, et entourée d'un village ou plutôt d'une petite ville, presque toute composée des maisons des officiers. Ces maisons, entourées de jardins qui leur donnent l'as-

Digitized by Google

pect le plus pittoresque, s'élèvent par gradins jusqu'aux deux tiers de la hauteur du mont; et le jardin de l'amiral, le plus élevé de tous, étale sur une vaste étendue de terrain ses noirs massifs de verdure. Ce serait vraiment un lieu de délices, si la roche, calcinée par les feux d'un soleil africain, ne gardait la nuit, pour vous la renvoyer, toute la chaleur qu'elle a reçue le jour. A minuit, en me promenant sous ces épais ombrages, une chaleur sèche et dévorante sortait encore, comme de la gueule d'un four, de ce roc aride, que couvre, au lieu de terre, une poussière épaisse. La brise même de la mer, toute fraîche qu'elle fût, ne pouvait rafraîchir cette atmosphère brûlante, qui brûle et dessèche les poumons qui la respirent.

Aussi tous les arbres des tropiques croissent-ils sur ce sol vraiment africain. Le poivrier (*piper falsus*) qui en quatre ans atteint trente pieds de hauteur; le dragonnier, arbre étrange et effrayant à voir, avec sa couronne de feuilles hérissées et pointues, ramassées par pelotes, comme les dards d'un porc-épic; d'énormes cactus dressant comme des fers de lances leurs cierges épineux; des nopals, des agavés gigantesques avec leur svelte et gracieuse tige, s'élançant jusqu'à vingt pieds de hauteur; enfin toute cette aride et forte végétation de l'Afrique, qui n'a besoin pour croître ni des pluies du ciel, ni des rosées de la nuit, croît là comme sur son sol natal, et n'attend pas même la main de l'homme pour germer. Au lieu de la pluie, presque inconnue sous ces climats, d'épaisses brumes enveloppent souvent toute la crête de la montagne, et l'humide vent d'est qui les amène semble détendre les ressorts qui font mouvoir tous vos nerfs. Ce vent, malheureusement assez fréquent, est le fléau le plus redouté des habitans de Gibraltar : vient-il à souffler, tous ceux que vous rencontrez ne vous parlent plus que de lui; le corps semble devenir un baromètre douloureux, et annonce, plusieurs heures à l'avance, ce vent maudit, qui, après avoir passé sur les sables de l'Afrique, vous en apporte la brûlante haleine.

Cette brume, présage assuré du vent d'est, m'a empêché de jouir de l'admirable vue qu'on trouve au sommet de cette roche isolée, haute à peu près de trois mille pieds, et qui domine à la fois le détroit, la pointe de l'Afrique depuis Ceuta jusqu'au cap Spartel, l'Andalousie depuis la *pointe d'Europe* jusqu'à Cadix, et la côte de Grenade jusqu'à Malaga avec les belles montagnes de Ronda, et ce sommet arrondi en forme de bosse qu'on appelle la *Tête du Maure*. A cette distance où les détails s'effacent, et où disparaît l'affreuse nudité de la Péninsule, ce doit être un magique spectacle, surtout sous ce beau ciel, et sous cet air transparent qui dessine les moindres objets et rend les couleurs si nettes et si tranchées. Mais je ne décrirai pas ici ce que je n'ai pas vu, bien qu'après avoir passé en revue tous les détails du tableau, il ne me fût peut-être pas impossible d'en deviner l'ensemble.

Gibraltar, grace à la franchise de son port, est le centre d'un commerce assez animé, et le point de départ de cette immense contrebande qui inonde toutes les côtes de l'Espagne. Maintenant les fruits de ce commerce valent-ils

Digitized by Google

pour l'Angleterre les frais énormes que lui ont coûtés les fortifications de Gibraltar et que lui coûte encore leur entretien? C'est là matière à controverse; mais ce qui ne l'est pas, c'est l'importance de ce point comme position maritime et militaire. Clé de la Méditerranée, Gibraltar en livre réellement l'entrée à l'Angleterre, et la porte est si étroite, qu'il est facile au geolier, le vent d'ouest aidant, de le fermer à qui bon lui semble. Mais Ceuta, sur sa roche isolée comme celle de Gibraltar, pourrait, dans d'autres mains que dans celles des Espagnols, devenir pour Gibraltar un redoutable pendant. L'empereur de Maroc, qui probablement ne comprend pas grand' chose à la politique européenne, paraît du moins avoir senti l'importance dont serait pour lui la possession de Ceuta, et la honte de laisser aux mains de ses voisins de l'autre côté du détroit ce Gibraltar espagnol, qui pourrait devenir presque aussi redoutable que l'autre. Sans doute aussi, en voyant l'état d'abaissement où se trouve réduite cette grande nation espagnole, sa majesté marocaine aura voulu donner au lion malade le coup de pied de l'âne. La garnison que l'Espagne entretient à grands frais dans Ceuta pour y garder son bagne, a été resserrée dans les murs de la ville et insultée par les milices de l'empereur. Un instant aussi on a pu avoir quelques craintes sérieuses, et l'on parlait déjà d'une expédition contre la ville avec toutes les forces de l'empire; mais Ceuta, heureusement, en a été quitte pour la peur, et l'on parle même déjà de détacher une partie de sa garnison et de la faire venir à Cadix et à Malaga pour appuyer le ministère qui se fait en ce moment à Madrid, et le parti modéré dans les élections qui se préparent. Il est du reste assez douteux que ces nouveaux hôtes soient bien reçus à Cadix, où il n'y a pas en ce moment un soldat, et où la milice nationale règne en maître. Mais je m'arrête de peur d'entamer la politique, car ma lettre est déjà bien assez longue.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

Digitized by Google

LES INCONVÉNIENS

D'UNE

FAUTE D'IMPRESSION.

« Puisse-t-il (le typographe détestable !) tomber de l'abomination dans la désolation, et de la désolation des désolations dans l'éternelle damnation !... »

Mais cette formule d'imprécation, qui pouvait suffire au docteur Sloop, dans sa colère contre Obadiah, serait trop vulgaire pour l'indignation d'un auteur offensé dans ce qu'il a de plus sensible ! J'aime mieux en emprunter une autre à Belzébut lui-même, quoique celle-ci ne soit pas consacrée par le rituel.

Tout le monde sait que les innocentes victimes de l'indigne prêtre Gaufridy, brûlé comme Urbain Grandier, quelque soixante ans avant Urbain Grandier, et coupable comme lui, furent exorcisées par le révérend père Sébastien Michaëlis, inquisiteur pour la foi dans le pays de Provence; tout le monde sait qu'en cette occasion solennelle, Belzébut, ou Béelzébub qui vaut mieux, quoi qu'en disent les jésuites de Trévoux, fut vaincu à outrance par le bon dominicain, et réduit à évacuer honteusement son dernier fort retranché, lequel était une certaine Verrine, la plus jolie brune du diocèse. Ce que tout le monde ne sait pas, et qui peut tout savoir? c'est que la force de l'exorcisme contraignit Béelzébub à confesser en partant le principal secret de son empire, et à l'exécrer lui-même. C'est à cette dernière impréca-

Digitized by Google

tion que je m'en tiens, comme je le disais, avant d'entrer dans cette longue parenthèse.

« Maudit soit celuy qui premier commença d'escrire! Maudit soit l'imprimeur qui premier l'imprima! Maudits soient les docteurs qui examinèrent le contenu du premier livre imprimé! Maudits ceux qui le mirent en œuvre! Maudit qui inventa l'art détestable d'imprimer! Maudit le pape qui l'approuva! Maudits les cardinaux, archevesques et évesques qui l'assistèrent, parce que depuis le monde commencé iusques au iour du iugement, iamais n'est arrivé ni n'arrivera chose plus abominable! »

Ceci se lit dans l'*Histoire admirable de la possession et de la conversion d'une pénitente*, imprimée à Paris, 1614, in-8°, page 81, et ce sont les propres paroles de Béelzébub qui ne montra jamais plus de bon sens et plus d'esprit. Je pose en fait que le révérend père Sébastien Michaëlis était incapable de les inventer.

De tels préliminaires semblent annoncer un acte d'accusation complet contre l'imprimerie, et je me réserve bien de le dresser un jour, si j'en ai le temps. Je ne parlerai aujourd'hui que de la plus innocente de ses peccadilles, *la faute d'impression*, cette élucubration n'ayant point d'autre fin que de prouver, par des exemples, combien la funeste industrie dont les moindres erreurs ont de pareilles conséquences, est digne de l'animadversion des hommes. Je m'en tiendrai même à la faute d'impression pure et simple, qui prouve seulement dans le compositeur barbare une profonde ignorance de la valeur des noms et des mots, et qui mérite à la vérité plus de pitié que d'horreur. *La faute d'impression intelligente*, dont Dieu veuille vous préserver, est celle du compositeur narquois qui raffine à dessein sur le texte de sa copie, et qui prête malignement à son auteur les graces mystérieuses du non-sens et l'audace romantique du barbarisme. Vous avez tous connu cette fameuse Mme Saqui, citoyenne énergique et fière qui, pendant quinze ans, avait sauté pour la branche aînée sur la corde périlleuse des *acrobates*, mais en faisant des vœux secrets pour la chute de la monarchie dont l'équilibre constitutionnel l'empêchait souvent de dormir. La monarchie tomba en essayant un tour de force, et son heureuse rivale s'associa sans balancer aux triomphes du peuple (je prie l'imprimeur de ne pas mettre, *sans balancier*). Elle dédia sa première affiche *aux journées mémorables de juillet*. L'intention était bonne, sans doute, et Mme Saqui doit en être louée mais elle avait malheureusement affaire à un compositeur d'imprimerie plus zélé qu'elle-même, et aussi habile

Digitized by Google

qu'homme qui vive à forger un néologisme. Il trouva *mémorable* trop mesquin pour le sujet, et avisa, dans sa prudente cervelle, de le pousser au superlatif par quelque paragogisme ingénieux, si bien qu'on lut le lendemain, à la porte du théâtre, en lettres cyclopéennes ou atlantiques, cette belle inscription : AUX JOURNÉES IMMÉMORABLES, etc., épithète saugrenue qui leur restera peut-être. Voilà ce que j'appelle une *faute d'impression intelligente.*

Je reviens maintenant à l'autre. Il n'est personne, parmi les innombrables faiseurs de riens, qui parcourent à leurs risques et périls la scabreuse carrière des lettres, dont la réputation et la fortune n'aient failli trébucher cent fois contre une faute d'impression. A quel homme d'esprit, grand Dieu, l'imprimerie n'a-t-elle pas prêté une bêtise? Je n'en veux pour témoin que ma dernière brochure philosophique, publiée à Pont-Saint-Maxence.

J'avais jugé à propos de rappeler à mon lecteur (je mets toujours *lecteur* au singulier pour être plus sûr de mon fait), j'avais trouvé convenable, dis-je, de lui remettre en mémoire que Virgile et Horace étaient, de leur temps, bien accueillis de Mécène; et j'aurais, en vérité, aussi bien fait de m'en taire, car cette particularité d'histoire littéraire n'offre pas, à beaucoup près, le mérite de la nouveauté; mais, enfin, cela était écrit, *quod scriptum, scriptum*, et il fallait que cela fût imprimé. Savez-vous ce que fit mon Elzevir? Le traître lut *Horace*, car j'écris fort lisiblement, mais il imprima *Homère.* Voyez-vous d'ici Mecenas, le *presidium* et le *dulce decus* d'Homère, ce qu'Homère ressuscité aurait tout au plus dit, en grec, de Pisistrate ou d'Alexandre! Cependant, je suis de bonne composition, de meilleure composition, grace au ciel, que les feuilles de mon typographe, et je cherchai un motif de consolation jusque dans l'énormité de sa balourdise. « Passe encore pour Homère! m'écriai-je, on ne s'y méprendra pas; mais si le bourreau s'était pris à Stace ou à Lucain, comment me serais-je lavé d'un anachronisme d'un demi-siècle, dans ce temps de belle érudition et de graves études historiques, où Pradon serait inexcusable d'ignorer la chronologie? »

Je commençais donc à me rassurer, sur la foi de mon impeccabilité, et il n'y a pas un grimaud des petites écoles qui n'eût fait comme moi, quand un journal doucereux, qui va, furetant par circonstance dans les chiffons de la littérature infime, ramena ma triste brochure au bout de son crochet, y promena la lanterne délatrice, et parvint à y épeler la faute fatale. Elle ne lui échappa point, car on peut poser en fait qu'elle n'échapperait à personne. A cet aspect, un zèle tout

Digitized by Google

nouveau pour les belles études, enflamma subitement le critique patriote, et il se hâta de soumettre à qui de droit l'importante question de savoir si les intérêts d'une partie notable de l'enseignement pouvaient être confiés sans danger au malencontreux écrivain qui prend Homère pour un poète latin du siècle d'Auguste. Sa dénonciation héroïque éveilla la pâle envie qui ne dort jamais qu'à demi. L'université en frissonna dans ses fourrures, et maintenant, *sub judice lis est*. J'attends ma destitution d'un jour à l'autre.

N'est-ce pas une destinée bien fâcheuse pour un homme qui a pâli quarante ans sur les difficultés les plus ardues de l'histoire littéraire, que de se voir mis à la porte des colléges pour s'être mépris sur la langue que parlait Homère? C'est cependant le produit net d'une faute d'impression.

Je n'y perdrai toutefois que les avantages très bornés d'une doctrine de peu de valeur, dont j'aurais fait bon marché d'avance à la postérité. Il faillit en coûter davantage à Rabelais; et nous avons peine à comprendre, aujourd'hui, la délicatesse des casuistes qui, parmi tant d'impiétés, allèrent se prendre à celle-ci. C'est dans les plaisans chapitres où Panurge s'indigne avec tant de verve contre le poète Raminagrobis : « Son ame, dit-il, s'en va à trente mille panerées de diables.... Au moins, s'il perd le corps et la vie, qu'il ne damne son ame. » L'imprimeur écrivit *son asne;* pure ânerie typographique, qui passa pour un sacrilége en Sorbonne. La censure ecclésiastique, trop indulgente jusqu'alors pour les bouffonneries libertines de l'épopée pantagruélique, ne crut pas devoir tolérer une équivoque indécente en matière si sérieuse. Elle jeta feu et flammes, et, en ce temps-là, cette expression figurée se traduisait par le sens propre. Les bûchers allaient s'allumer, quand le bon roi François Ier conçut l'heureuse idée d'appeler la cause devant lui, en sa qualité de grand justicier du royaume, et de se faire lire les pièces du procès « par un docte et fidèle anagnoste », messire Pierre Chastelain, évêque d'Orléans, homme consommé aux bonnes études, et notamment aux arcanes exquis du pantagruélisme. François Ier n'était vraiment pas dégoûté; il s'amusa comme un roi, et renvoya l'accusation au terme que Panurge assignait à ses créanciers, c'est-à-dire aux calendes grecques. Bien en prit à Rabelais et à nous-mêmes, car, sans cet équitable appointement, nous n'aurions ni Dindenaut et ses moutons, ni Grippeminaud et ses chats fourrés, ni Papefiguière et ses diableteaux; et je vous demande, en conscience, mes amis, si nous pourrions nous en passer?

Digitized by Google

L'incroyable maladresse d'un typographe étourdi faillit être plus fatale encore au gracieux poète Jean Bonefons. Tout son crime était cependant d'avoir apostrophé, en termes trop véhémens, une de ses propres dents qui avait offensé le beau sein de sa Pancharis :

O Dens improbe, dire, ter sceleste,
Dens sacerrime, Dens inauspicate,
Tun' tantum scelus ausus, ut papillas
Illas Pancharidis meæ papillas,
Quas Venus veneratur et Cupido,
Feris morsibus ipse vulnerares?

Ce passage, un peu vif, à la vérité, n'a rien toutefois qui sente l'hérésie; et si quelqu'un avait droit d'y mordre, ce n'était certainement pas la Sorbonne. Cependant l'honnête M. Jean Vogt, érudit fort distingué du XVIIIe siècle, n'hésite pas à dire, en le citant : *Blaspheme, et plus quam blaspheme, hæc dicta sunt.* Je vous laisse à juger de l'effet qu'il dut produire deux siècles auparavant; et si le sens impie qu'il présente à la pensée ne vous a pas frappé encore, je vous expliquerai l'énigme en deux mots. L'imprimeur, que le ciel confonde, avait lu *Deus* où Bonefons avait mis *Dens,* et c'était le nom sacré du Seigneur qui se trouvait accolé à ces abominables épithètes : *inauspicatus, sacerrimus, ter scelestus, dirus, improbus,* auxquelles on peut déjà trouver, dans leur application à une dent amoureuse, tout le luxe de l'hyperbole. Bonefons s'était enfui à la première nouvelle du scandale qu'excitait son crime involontaire; il avait délaissé son siége de lieutenant-général du bailliage de Bar-sur-Seine, car l'élégant rival de Catulle sacrifiait à Thémis comme aux Graces. Nos gens de robe sont moins aimables. Heureusement pour lui, son manuscrit n'était pas perdu. Il fut soumis, par les soins du président Achille de Harlay, à la faculté de théologie, qui le lut, sans doute, *cum summâ voluptate,* et le censeur pour la foi daigna écrire sur la dernière page ce judicieux *erratum* :

Deus, leg. *Dens : idque rectissime juxta contextum.*

Si le feuillet incriminé ne se fût pas retrouvé dans ce chaos de papier, monstrueux *caput mortuum* des imprimeries, le lieutenant-général du bailliage de Bar-sur-Seine était brûlé en Grève.

Le pauvre abbé Martini, doyen d'Asello en Calabre, joua moins gros jeu que Bonefons à la loterie des erreurs typographiques, mais il y perdit davantage. C'était, en son temps, un poète qui savait l'orthographe et la ponctuation, genre d'érudition que la

Digitized by Google

plupart des poètes modernes ont jugé surabondant; mais il faut avouer que cette science lui avait nui en quelque chose, et que le bon homme qui avait foi dans le point et dans la virgule, leur confia trop aveuglément la destinée de sa poésie et de sa logique. Une virgule causa sa ruine. Parmi ses vers léonins, imprimés je ne sais où, se trouvait celui-ci qu'il avait composé pour servir d'inscription à la porte de son abbatiale :

Porta patens esto, nulli claudatur honesto.

Ce vers n'est pas fort remarquable sous le rapport de l'invention et du style; mais on conviendra du moins qu'il serait irréprochable sous le rapport de la morale, si la morale la plus pure était à l'abri d'une faute d'impression. Le compositeur et le prote en décidèrent autrement, et il ne leur fallut pour cela qu'un des *sbagli* les plus communs de leur industrie infernale, le déplacement de cette virgule vertueuse et hospitalière qui était, en son lieu, un titre incontestable au prix Monthyon; de sorte que la pieuse inscription de l'abbaye d'Asello, fut changée, sans y modifier d'ailleurs un seul mot, en cette boutade impertinente et grossière :

Porta patens esto nulli, claudatur honesto.

Le sens était complet et horrible; la virgule le voulait ainsi, virgule scélérate que l'abbé Martini ne put effacer avec ses larmes. Que dirai-je, hélas! le pape qui était alors de loisir, tomba par malheur sur le monostique fatal, et, indigné contre l'égoïsme cynique du poète, il le dépouilla de son abbaye d'Asello. Martini se consolait de tout avec des monostiques. Il improvisa celui-ci qui est plus célèbre que l'autre :

Pro solo puncto, caruit Martinus Asello.

C'est ce que nous avons fort élégamment traduit en français par ce proverbe qui enrichit depuis tous les trésors de la sagesse des nations : *Faute d'un point, Martin perdit son âne; Asellus* et *Asello* ayant la même signification qu'*âne* ou *ânon* dans leurs langues respectives.

De notre temps, on ne compte plus les fautes d'impression dans les livres. Un honnête libraire déclarait dernièrement à la barre d'un grave tribunal, qu'il ne savait pas lire; j'y attends un compositeur à la presse qui avoue qu'il ne sait pas signer. Quelques-uns de ces non-sens typographiques dont les ouvrages modernes sont remplis, décèlent le mécanisme aveugle d'une main illitérée. On ne serait pas

Digitized by Google

étonné de voir éclore des phrases pareilles du simple caprice d'une combinaison fortuite. C'est de la littérature aléatoire. Quand on reproche aux imprimeurs une de ces effroyables bévues, ils ne manquent pas de s'en prendre aux auteurs eux-mêmes, et d'accuser la mode qui le veut ainsi. C'est étrange, mais il ne faut jurer de rien.

La plus innocente des erreurs de composition, c'est ce qu'on appelle la *coquille*, c'est-à-dire le faux emploi de certaines lettres qu'une *distribution* étourdie a mal placées dans le cassetin, et dont un prote, plus étourdi encore que le *distributeur*, n'a pas reconnu l'usurpation. Cette complication de maladresse a quelquefois des conséquences incalculables; heureux et mille fois heureux quand elle ne dénature pas complètement l'idée en substituant un sens apparent au sens de l'écrivain. *Ame* pour *âne*, *Deus* pour *Dens*, pourraient n'être que des *coquilles* involontaires; il ne faudrait pour cela qu'un *m* ou un *u* égaré dans le cassetin de l'*n*. Voltaire mit sur la scène sous le nom de *Frélon*, un journaliste de son temps qui s'appelait *Fréron*. C'est une *coquille* intelligente.

Qui se souvient aujourd'hui de mon ancien ami Joseph Despaze, poète toulousain? C'était cependant le Juvénal du directoire. *Sic transit gloria mundi*. Joseph Despaze était un jeune homme de talent, le compatriote et l'émule de Lormian, son maître et le nôtre; il eut le malheur de critiquer dans ses *Cinq Satires* des écrivains et des artistes d'un mérite supérieur; il eut le malheur de louer dans ses *Cinq Hommes* des méchans et des sots, et ses *satires*, d'abord bien accueillies des lecteurs, furent tuées par ses panégyriques. Je citerai quelques vers de la *Satire des Arts*, non parce qu'ils sont les meilleurs, il s'en faut de beaucoup, mais parce qu'ils se rapportent à mon sujet. Le poète parle du salon de peinture :

En effet, j'oubliais qu'un ordre d'Apollon
Vient d'ouvrir au public les portes du salon.
M'y voilà. Dieu des arts! Quel horrible mélange!
Quoi! l'on vénère ici l'ombre de Michel-Ange!
Et l'on y laisse entrer Laurent, Le Doux, Mirvaut,
Petit, Lucas, Gensoul, Colas, Dubos, Ravault,
Absurdes écoliers, sans goût, sans élégance,
Débiles en talens, mais forts en arrogance,
Qui, pressés, entassés dans le même chemin,
Se disputent la palme, une croûte à la main!

Il faut savoir, pour l'éclaircissement de cette historiette, que Paris possédait alors deux peintres presque homonymes, le bon Dabos,

Digitized by Google

peintre renommé de *trompe-l'œil* qui faisaient l'ornement des salles à manger, et le brillant Dubos, petit-maître français perfectionné à l'école des *fashions* anglaises, célèbre en ce temps-là par le bon goût de sa toilette, par la beauté de ses chevaux, par sa petite maison des Champs-Elysées, par ses bonnes fortunes et par ses duels. Dubos était absorbé tout entier par la peinture *équestre*, et les excellentes manières dont il faisait profession ne lui auraient pas permis d'exposer au salon le portrait de ses maîtresses. Il n'y avait exposé que le portrait de ses jumens, qui réunissait les suffrages de tous les amateurs de l'équitation. Despaze ne pensa pas à lui. Je suis caution qu'il écrivit *Dabos*, mais un démon ennemi avait fait tomber un U dans le cassetin de l'A, et tout Paris fut dupe de cette *coquille* fatale dont il était trop facile de prévoir les résultats, car Dubos n'était pas homme à perdre l'occasion d'une rencontre meurtrière, et Despaze était Gascon. Le poète a raconté le dénouement de cette affaire dans la *Satire à Sicard* :

. . . . . Dubos voulut punir l'audace,
D'un U qui, dans mes vers, d'un A surprit la place,
Et, pour ce grand forfait, atteint d'un plomb brûlant,
Sur un lit de douleur je fus jeté sanglant.

On voit par là que l'imprimerie vend quelquefois bien cher ses *coquilles*.

Ce qu'il y a de prodigieux dans cette erreur typographique, c'est qu'elle s'est perpétuée dans toutes les éditions postérieures, nonobstant les réclamations de l'auteur, deux ou trois fois répétées dans les *notes*. Il semble qu'un *erratum* contresigné par une balle de pistolet devait tenir avertie l'attention du compositeur; mais on peut dire de la plupart de ces gens-là ce que disait de son secrétaire un habile diplomate : « L'homme dont je me sers est si bête qu'il ne comprend pas même ce que je lui dicte maintenant. »

Il n'en était probablement pas ainsi du temps où Lascaris, Erasme, Badius, Turnèbe, Henri Estienne, Casaubon, daignaient donner leurs soins à la correction d'un texte, comme de simples ouvriers; cependant, dès le premier âge de l'imprimerie, elle a porté dans son sein, comme la boîte de Pandore, le germe de tous les vices honteux qui devaient en faire un fléau pour le genre humain, et la faute typographique n'y manquait pas. Croirait-on qu'il y a jusqu'à trois volumes connus qui démentent, par l'antériorité de leur date, les notions établies sur l'époque de son invention? Ces dates anticipées sont

Digitized by Google

des fautes d'impression, sans doute; mais les livres empreints, par la fourberie ou par la sottise, de ce faux matériel, subsistent encore; mais je me flatte, dans ma colère, qu'ils survivront peut-être à toutes nos fastidieuses recherches *De Originibus et incunabulis typographiæ*; mais j'espère qu'ils iront convaincre de mensonge, devant la postérité, les apothéoses et les monumens de Guttemberg, et qu'il ne restera pas même à sa mémoire la hideuse célébrité d'Erostrate. *Deus omen non avertat.*

Je n'ai pas besoin de dire que cette dissertation, écrite *ab irato*, pouvait devenir un ouvrage énorme; il ne fallait que feuilleter quelques volumes pour la grossir indéfiniment, et j'y serais facilement parvenu si j'avais tiré à la page, comme cela se pratique dans la littérature marchande. Tout réfléchi pourtant, j'imagine qu'elle doit paraître assez longue pour un *errata*.

CH. NODIER.

Digitized by Google

BULLETIN.

Il paraît certain que le jour est fixé pour l'ordonnance de dissolution et pour les élections générales. Le *Journal des Débats*, qui s'était trompé il y a quelques jours, annonce que la dissolution de la chambre sera proclamée le 4 octobre, et que les colléges doivent être convoqués pour le 4 novembre. Il faut l'en croire cette fois, à moins qu'il ne lui arrive encore un *erratum* par l'intermédiaire d'une des feuilles quotidiennes, ses rivales de faveur auprès du ministère; car il n'est plus, comme autrefois, toujours le mieux informé, ce qui devrait l'étonner beaucoup, s'il s'étonnait aujourd'hui de quelque chose.

Au point où en sont les affaires, le ministère du 15 avril, si les rapports de ses préfets ont été fidèles, doit savoir à peu près ce qu'il aura d'amis et d'ennemis dans la nouvelle législature. Jamais, à aucune époque, le gouvernement n'aura été en mesure d'exercer sur les élections une influence plus étendue et en même temps plus incontestée. La désorganisation de tous les partis est si profonde, que bien peu de comités électoraux ont pu se constituer, en dehors du pouvoir, sur des bases solides; il n'y a guère que les comités légitimistes, et ils ne s'entendent pas entre eux, ni avec les groupes d'électeurs qu'ils ont la prétention d'enrôler et de retenir sous une commune bannière. Dans un pareil état de choses, le ministère n'a pas besoin d'un grand héroïsme de probité politique pour s'interdire les manœuvres et les brigues électorales qui répugneraient, nous le savons, à la délicatesse personnelle de M. de Montalivet; tant de candidats, qu'il pouvait croire ennemis ou équivoques, viennent eux-mêmes le prier d'user en leur faveur de la légitime influence qui sera toujours dévolue naturellement à un ministère dans ces crises ordinaires du gouvernement représentatif! Si nous répétions les noms qui nous ont été cités, on verrait avec surprise quelles adhésions inespérées le ministère de l'amnistie a amenées ou rendues au pouvoir de juillet. Il est bien peu d'hommes assez puissans par eux-mêmes, ou assez

Digitized by Google

hostiles décidément, pour n'être pas venus réclamer son appui ou au moins sa neutralité. On peut bien dire qu'il sera responsable de la chambre qu'il aura. Il ne nous est pas aussi facile de pressentir ce que sera cette chambre. Nous en sommes réduits, nous l'avouons, à des conjectures qui ne sont pas de nous.

Le cabinet du 15 avril, dit-on, espère trouver dans la chambre une centaine d'hommes tout-à-fait nouveaux, et, parmi eux, peut-être soixante-dix députés composant pour lui un noyau de majorité et une force qui lui appartiendra en propre. Autour de ce centre, qui ne sera ni celui de gauche, ni celui de droite, que nous connaissons aujourd'hui, mais un point de ralliement pour tous deux, il compte rassembler un grand nombre de membres de l'ancienne majorité qui lui devront en partie l'avantage d'une réélection, facile à combattre et non combattue par le pouvoir. Nous souhaitons que la chance tourne selon le vœu du ministère, et nous avons dit qu'il pouvait beaucoup lui-même pour réaliser ce qu'il saura vouloir avec force. L'avénement du 15 avril a délivré la France des périls d'une vive opposition où déjà elle s'engageait contre son gouvernement, dont elle se méfiait; la confiance est revenue avec le 15 avril; s'il expirait bientôt, nul ne sait ce que deviendrait la réconciliation commencée entre des partis qui étaient prêts naguère à s'attaquer avec la fureur d'une autre époque. Dans les circonstances actuelles, et pour long-temps encore, il est à nos yeux le ministère nécessaire.

Mais s'il tombait, ce qu'à Dieu ne plaise! nous ne voulons pas qu'il tombe du côté où les doctrinaires l'attirent; ce serait périr tristement dans une embuscade, qui a bien été assez signalée, et y laisser presque tous ses titres de gloire. Si nous avons bonne mémoire, les doctrinaires ont souvent répété, en d'autres temps, cette grande vérité : « On tombe du côté où l'on penche.» Précisément pour cette raison, et non pour satisfaire de pauvres rancunes personnelles, nous verrons avec plaisir tous les actes qui montreront le mimistère inclinant plutôt d'un autre côté.

Voici, au reste, à ce qu'il semble, les exclusions qui frapperont l'église doctrinaire. Ceux que l'on nous a nommés ont bien mérité du ministère, à divers titres, ce témoignage de sa reconnaissance; l'un par son persiflage de tous les instans, qui, à vrai dire, n'épargne quelquefois pas même des amis; l'autre par son activité malveillante dans les bureaux de la chambre et de l'administration; celui-ci par sa violence; celui-là par ses motions loyales, mais vraiment trop fréquentes et impitoyables, contre quiconque n'a pas le bon goût d'être doctrinaire. M. de Rémusat, M. Renouard, M. Augustin Giraud, M. Piscatory, M. Ardaillon, paraissent irrévocablement inscrits sur la liste de proscription que le ministère présente aux électeurs. Nous ne connaissions, il y a huit jours, que M. Augustin Giraud; espérons que la liste s'alongera encore de quelques autres noms. On cite M. Anisson-Duperron, qui pourrait bien manquer cette fois à sa pacifique motion annuelle sur le défrichement des bois; M. Guizard, dont le diplôme de doc-

Digitized by Google

trinaire date de la *Revue française*, et a été maintes fois confirmé depuis; M. Duchesne, M. Boigues, M. Muret de Bort, enfin M. de Magnoncour, moins coupable toutefois qu'on ne l'avait supposé, en attribuant à sa générosité d'homme de parti une si forte part dans le subside du *Journal de Paris*.

On ne parle plus de MM. Jaubert et Duvergier de Hauranne, nous avons dit pourquoi. Le même motif fait négliger M. d'Haubersaert; il est presque sûr, dit-on, d'être réélu par son collége de Cambrai, et nous le croyons bien. Il lui apporte, comme trophées, quelques discours faibles, mais persévérans, en faveur d'une mauvaise loi, la loi des sucres, si populaire aujourd'hui dans le département du Nord. D'ailleurs, M. d'Haubersaert a pour seul concurrent possible un homme de l'extrême gauche, et la politique électorale du cabinet n'est pas une politique de pis-aller.

Il y a encore M. Janvier, qui nous a déjà beaucoup occupés; sa réélection nous semblait un grand problème, comme son élection à Montauban a toujours passé pour un grand mystère. Mais on nous rapporte que le gouvernement l'aidera à résoudre à son avantage le problème qui l'embarrasse. M. Janvier a fait sa soumission, il a renoncé à l'appui des doctrinaires, qui ne peuvent plus appuyer personne; plaise à Dieu que sa conversion soit sincère et durable! Il n'est pas, du reste, le seul qui ait renié son maître. On raconte qu'un député de beaucoup d'esprit et d'avenir, dont les preuves ont été faites jusqu'ici ailleurs qu'à la tribune, s'est vu forcé récemment, dans une réélection partielle pour cause d'avancement, de séparer hautement sa cause de celle de M. Guizot, avec lequel on le croyait lié par des engagemens personnels qui datent de loin.

Plusieurs autres doctrinaires sont dans la même position et auront le même courage; dès-lors le ministère les verra reparaître à la chambre sans déplaisir. On espère que M. Vitet sera de ce nombre. Il a, d'ailleurs, un titre qui le couvre et le protége; il a été, il est encore l'inséparable ami de M. Duchâtel, qu'il a suivi au département du commerce et plus tard aux finances. Peut-être faut-il ménager l'un pour achever de se concilier l'autre. Tout le monde, dans le cabinet du 15 avril, comprend sans doute de quel prix serait l'adhésion de M. Duchâtel; elle est bien près de lui être acquise. Le jeune ministre des finances, le premier et le plus habile promoteur de la réforme commerciale en France, hésite encore; mais c'est qu'il se sent digne de ne faire alliance qu'avec un pouvoir déjà fort et sûr de son existence. Il trouvera bientôt cette garantie dans le 15 avril, et, désormais assuré d'avoir devant lui un espace de quelques années pour l'exécution de ses plans si étendus et si réfléchis, il offrira lui-même son concours : or, il est de ces hommes qui donnent une nouvelle force à tout ce qu'ils embrassent. Les doctrinaires le savent, ils le sauront mieux dès qu'ils n'auront plus dans leurs rangs cet homme d'affaires éminent, le seul dont ils n'aient pas compromis la popularité.

Dans la nouvelle promotion de pairs qui se prépare, on compte plus de vingt députés, et quelques-uns entre autres dont les droits à la reconnaissance d'un cabinet doctrinaire seraient incontestables : il suffit de nommer

Digitized by Google

M. Pavée de Vandœuvre et le baron de Daunant. On ne se plaindra pas de leur changement de situation. La pairie est excellente pour absorber et amortir tous les députés qui veulent être conservateurs plus que de raison, conservateurs même de ce qui n'est plus. Là ils sont mieux placés, là ils ne sauraient nuire, et ils peuvent devenir utiles. Il serait heureux pour tout le monde que les doctrinaires les plus remuans de la chambre élective consentissent à aller prendre quelque repos au sein de cet Élysée paisible. Ils y seraient en face d'opinions semblables à la leur, mais qui s'expriment sans aigreur ou qui se taisent la plupart du temps. N'y rencontrant pas d'objections, ils se calmeraient et feraient les affaires du pays, au lieu de chercher à les brouiller. De rares et solennelles circonstances pourraient s'offrir; et la pairie, réveillée alors par leur ardeur, s'apercevrait de l'avantage qu'il y a pour elle à recevoir de temps à autre un sang plus jeune et plus actif dans ses artères où la circulation est si lente. Mais c'est en vain que nous prêcherions des gens qui ont résolu de ne pas reconnaître où est vraiment leur place. Les jeunes doctrinaires, dont le bonheur est de faire du bruit, ne se condamneront pas au silence; ils suivront le conseil que lord Chatam donnait à son fils, en le formant, dès l'enfance, à conquérir et à garder le pouvoir : « Ne vous laissez jamais nommer membre de la chambre des lords. »

Il ne suffit pas de recevoir et de suivre ce sage conseil; tous ne sont pas appelés à en profiter. Cependant il y a des députés de la gauche assez éloignés du pouvoir, selon toute vraisemblance, qui ont refusé le même honneur. M. Bignon, dit-on, l'a accepté; il juge, apparemment, qu'il est temps de songer à une honorable retraite. La pairie a bien été jusqu'ici une pépinière assez féconde en ministres des relations extérieures; mais pour des opinions comme celles de M. Bignon, il n'y a pas de succès possible, si elles ne gardent pour point de départ la tribune plus populaire de la chambre élective. C'est donc un opposant qui se résigne au repos, et presque au silence, dès-lors qu'il se soumet à cette faveur du gouvernement; sa nomination n'a pas d'autre sens pour l'un et pour l'autre; elle est de bon exemple vis-à-vis de quelques hautes célébrités de la gauche, si elles voulaient enfin se calmer et renoncer à un rôle politique désormais impossible, et qu'elles ont manqué.

En général, le ministère nous paraît avoir reconnu ses adversaires partout où ils sont en réalité, et avoir fait tout ce qu'il y avait à faire pour les affaiblir, en les combattant ou les désintéressant. A en juger d'après ses actes, il veut éclaircir les rangs des deux extrémités, et se renfermer dans les deux centres; quiconque exerce un empire sur l'une ou l'autre de ces fractions imposantes de la chambre, est sûr d'être ménagé et recherché par le ministère, et nous croyons bien que son penchant l'entraînerait plus vers le centre gauche, s'il osait déjà manisfester ses prédilections naturelles et le sentiment qu'il doit avoir de sa vraie situation politique.

Malheureusement, on ne le jugera pas seulement d'après ses actes ou d'après ses pensées secrètes que chacun devine comme il peut; beaucoup de

Digitized by Google

gens le jugeront témérairement d'après ses journaux, qui continuent de le compromettre. Ne voilà-t-il pas M. Thiers signalé, dans un de ces journaux, au pays, au roi et au ministère même, comme un ennemi public! Mais M. Thiers, apparemment, ne marche pas seul dans la chambre; il y a été long-temps un des deux chefs les plus puissans de la majorité, il avait rallié autour de lui, pendant sa présidence, une assez imposante réunion de volontés. On l'attaque aujourd'hui sans ménagement, on oublie qu'il est encore le chef avoué du centre gauche, où le ministère n'est pas dispensé de prendre une partie de sa majorité nouvelle; on ne craint pas d'offenser, dans la personne de M. Thiers, tous ceux qu'il a attachés à sa fortune politique. Pour mieux dire, on veut essayer s'il n'est pas possible d'éloigner de lui ses amis les plus désintéressés, mais aussi les plus timides, en leur faisant peur des projets absurdes qu'on lui prête; on va jusqu'à révéler au monde que le moment est venu d'opter entre M. Thiers et la royauté. Cette tentative, pour séparer tout ce qui doit être uni, n'est encore, il est vrai, que la tentative d'un journal aventureux et ami du parodoxe; mais n'a-t-elle pas été assez hardie et malveillante pour mériter que le cabinet du 15 avril la désavoue, en son nom, dans ses feuilles officielles?

Certes, nous n'aurions rien dit, si on s'était contenté de reprocher à M. Thiers ce qu'il a fait ou négligé de faire dans l'administration du 22 février. Il y a, dans le cabinet actuel, un homme mieux placé que nous pour justifier son ancien collègue et se justifier lui-même de n'avoir pas donné alors l'amnistie, d'avoir ajourné la revue du 28 juillet et laissé exécuter la sentence de la cour des pairs contre un furieux qui n'avait pas eu un mouvement de repentir. Nous savons que M. de Montalivet s'honore de tous les souvenirs du 22 février, et serait prêt au besoin à les expliquer tous, à les prendre tous sous sa responsabilité individuelle. Il a raison : le 22 février est le père du 15 avril. Tous ceux qui ont pris part à l'administration du 22 février, ou qui l'ont défendue de près ou de loin, dans la presse ou ailleurs, peuvent se glorifier de leur essai, quoiqu'il n'ait pas réussi alors. Ils ont voulu, ils ont pressenti ce qui n'était pas réalisable encore, ce qui devait l'être un an plus tard, grace à leurs efforts peut-être; je veux dire l'apaisement presque miraculeux des partis, la facilité de donner la vie à un assassin, en lui jetant de plus quelque argent pour l'aider à vivre; enfin l'amnistie générale et tout le système nouveau de gouvernement qu'elle doit enfanter. Ceux qui ont prévu tout cela, même avant que tout cela fût possible, et qui ont, dès l'abord, embrassé la défense du 22 février, pour ses intentions honorables, contre tous ses ennemis, ont eu le mérite de ne pas attendre que la cause fût gagnée pour s'y dévouer. Si la polémique eût continué plus long-temps contre M. Thiers, sur les principes et les actes du 22 février, M. de Montalivet ne pouvait manquer de prendre la parole dans la presse officielle, comme il la prendrait, avec sa loyauté ordinaire, à la chambre même, si ce qu'un journaliste a dit, un député s'avisait de le répéter à la tribune.

Mais, parce que la polémique a changé de direction, et qu'au lieu de s'en

Digitized by Google

prendre au passé de M. Thiers, on lui attribue des pensées monstrueuses d'ambition pour l'avenir, faut-il que le ministère le laisse ainsi accuser, sans rien dire? Veut-il lui abandonner le soin de se défendre lui-même? C'est faire encore assez beau jeu à M. Thiers. Ses ennemis, — et ce ne sont pas les ministres du 15 avril, nous nous hâtons de le dire, — ont imaginé de le représenter comme l'homme le plus dangereux qu'il y ait à cette heure pour la France et pour la royauté, qui serait poussée par lui, s'il était encore une fois ministre, à un coup d'état ou à une abdication. Il ne lui serait pas difficile de rappeler quels périls il a courus autant que personne pour la royauté! Ce sont des antécédens qui l'engagent et par lesquels il se croit sincèrement engagé à la servir encore, avec la liberté de ses propres inspirations sans doute, mais avec un dévouement dont nul n'a donné plus de preuves. On l'appelle un *petit Necker*, auquel les partis prêteront assez d'éclat et de durée pour qu'il ait le temps de faire ployer le sceptre, c'est-à-dire de le briser. Il ne serait pas non plus malaisé à M. Thiers de prouver que la nature du pouvoir royal est, au contraire, de plier pour ne pas rompre, non pas, il est vrai, lorsqu'un seul homme politique lui donne ce conseil, mais lorsque les chambres et les électeurs le demandent avec force; ce qui n'est pas encore arrivé depuis 1830, nous en convenons volontiers. Quant au *petit Necker*, tout le monde rend justice à l'intelligence de M. Thiers, surtout à sa vivacité, à sa netteté parfaite : s'il prenait ce rôle qu'on rêve pour lui, et qui n'est réservé aujourd'hui à personne, il le remplirait dans des proportions plus grandes, il lui donnerait surtout une couleur différente; mais ce ne sera jamais le modèle proposé à son imitation. Necker, par ses formes empesées, par ses lourdes combinaisons, par sa volonté impérieuse dont rien n'adoucissait la disgracieuse et pédantesque manifestation, est bien plutôt le digne patron, comme il est l'aïeul de la petite famille doctrinaire.

M. Thiers se chargerait bien de répondre tout cela lui-même; mais s'il faut qu'il entreprenne sa propre défense et qu'on le croie délaissé par le ministère du 15 avril; si le ministère ne trouve pas un mot de désaveu contre tant d'accusations offensantes et injustes, ce peut être une cause de désunion dans le centre gauche. Le ministère même en souffrira, car la tâche de gouverner lui est imposée, et M. Thiers, qui de toute manière est assez loin du pouvoir maintenant, n'est pas intéressé au même degré à conserver l'harmonie entre toutes les fractions du centre gauche destinées à constituer la force du gouvernement. Dans ceci, l'intérêt du cabinet du 15 avril nous touche plus que toute chose, et c'est pour lui que nous parlons.

Tous les coups portés vers le centre gauche, n'importe à qui, encourageront les doctrinaires, même les légitimistes. Ceux-ci, dit-on, sans ordre, sans discipline régulière, s'enhardissent néanmoins assez pour porter M. de Peyronnet à la candidature d'un collége dont ils se croient assurés. S'il était nommé, si ce scandale avait lieu, il ne nous resterait qu'à changer de tactique; et comme M. de Villèle souhaitait, en 1827, soixante *libéraux* au Palais-Bourbon pour faire comprendre à son parti, victorieux et divisé, la néces-

Digitized by Google

sité de se serrer contre l'ennemi commun, nous dirions, à notre tour : « Il nous faut soixante *carlistes* dans la chambre élective de la révolution de juillet. »

Les légitimistes ont conservé en France, par leur fortune, de grands moyens d'influence; on nous communique une note qui montre avec quelle incurie le ministère des finances, depuis plusieurs années, a laissé s'accroître, aux dépens du trésor de l'état et de la paix publique, les ressources dont le parti de l'ancienne dynastie dispose sur notre sol. La branche aînée des Bourbons, lors de son expulsion, possédait en France dix à onze mille hectares de forêts. Une loi de 1831 a ordonné que, dans l'espace de deux années, tous les biens de la famille déchue seraient vendus. Cette loi a reçu son exécution pour une partie de bois de la valeur de plus de deux millions, qui ont profité à Charles X ou à ses héritiers, et servi surtout à payer les instrumens des manœuvres carlistes dans le pays. En 1832, la direction de l'enregistrement et des domaines vint s'opposer à la vente de six à sept mille hectares, frappés d'engagement, conformément à la loi du 14 ventose an VII. C'était bien; l'administration agissait dans l'intérêt public et selon son droit, en s'opposant à la vente du fonds. Mais il fallait encore arrêter les exploitations que les agens de la branche aînée ont continuées, au préjudice de l'état, aussi librement que si ces bois n'étaient pas engagés; il fallait du moins, si de telles exploitations ne devaient pas nuire à l'aménagement forestier de ces domaines, faire verser à la caisse des consignations le prix des coupes qui ont eu lieu. Loin de là, on a permis aux princes exilés d'en disposer; cet argent n'est peut-être pas sorti de notre territoire, mais s'il y est demeuré, c'est pour l'agiter. Plus d'une candidature carliste trouvera ainsi le chemin frayé devant elle dans les élections prochaines : comme on le sait, les voix qui vont aux légitimistes n'ont pas toujours été trop très pures.

Le ministère a été bien avisé, au reste, de ne pas se soucier des succès ou des défaites des carlistes d'Espagne, pour décider les élections en France. Don Carlos s'approche quelquefois à deux lieues de Madrid, puis il s'en éloigne à vingt lieues, après la plus légère escarmouche. En ce moment, c'est à peu près la distance où il est de sa prétendue capitale. On ne saurait trop féliciter M. Molé d'avoir voulu la dissolution de la chambre avec énergie et persévérance par des motifs purement français, sans admettre que cette grande décision de notre politique intérieure pût dépendre des événemens si mobiles qui se succèdent en Espagne.

Il y a eu, à la fin de cette semaine, quelques nuages du côté de l'Afrique, mais rien de sérieux au point d'empêcher, ni de retarder même, nous l'espérons, une résolution aussi bien prise, une affaire aussi avancée que la convocation des colléges. De ce côté encore, l'activité de M. le président du conseil a dû pourvoir subitement à beaucoup de choses, en l'absence du ministre de la guerre et du directeur du personnel, le général Cubières. Tous deux étaient allés au camp de Compiègne, dont les manœuvres ont continué sous les yeux du roi.

A propos du camp de Compiègne, nous n'avons aucunes nouvelles des

Digitized by Google

concours ouverts par le prince royal, et qui sont fermés depuis dix jours. Les juges sont assemblés, sous la présidence du général Baudrand. Il nous tarde d'apprendre à nos lecteurs le nom de l'économiste militaire auquel doit être décerné un sabre d'honneur pour avoir le mieux traité la question des caisses d'épargne.

—Un voyageur français qui parcourt la Bavière, nous écrit de Munich : « Le roi de Bavière se bâtit une capitale; il fait tracer de belles rues, il bâtit des hôtels, des palais, des églises, des marchés; il ne lui manque plus qu'un peuple pour habiter cette capitale, à moins que le roi n'ait eu l'intention de bâtir un Herculanum neuf. Le Musée sera une fort belle collection de tableaux, lorsqu'il y aura des tableaux; jusqu'à présent, il n'y en a qu'un : c'est beaucoup. Le roi compte sur une de ses provinces, qu'on nomme la Grèce, pour se faire une belle galerie de statues. Il a envoyé deux artistes bavarois au Péloponèse, pour ramasser les reliques oubliées par lord Elgin, et glaner, après lui, dans la moisson des ruines. L'ordre de sa majesté voulait que les deux artistes fouillassent spécialement la campagne où fut Sparte. Ces messieurs se sont rendus à Sparte; ils ont trouvé une belle plaine couverte d'oliviers et un fleuve de lauriers roses sur l'emplacement de Lacédémone. Ils ont demandé le nom de ce fleuve qui devait être l'Eurotas; on leur a répondu que c'était le *Vasili-Potamos* : les naturels du pays n'ont jamais entendu parler de Sparte. Ombre de Léonidas, qu'en dis-tu? Les deux artistes ont envoyé au Musée de Munich une branche de laurier royal, un cigne de l'Eurotas empaillé, une pierre calcaire du *Paleochorium*, et un autographe de Canaris; c'était là tout ce qui restait de Sparte. Le Musée attend encore et compte sur Athènes pour s'enrichir. Athènes n'a conservé que son nom; lord Elgin et les Turcs lui ont tout enlevé. Athènes n'est plus sur le Pirée; elle est à Londres, dans la maison de lord Elgin, qui s'est approprié la ville de Minerve, sans être plus sage pour cela; on admire, à *Pall Mall*, tous les bas-reliefs de Phidias, lesquels avaient été terriblement écaillés par le canon d'Ibrahim, avant de tomber aux mains du noble lord spoliateur. Les plâtres de ces belles sculptures ont été moulés, et notre Musée des Petits-Augustins doit s'en enrichir. Nous pourrons en tirer un second exemplaire pour l'offrir à la galerie de Munich. La Bavière offre, en ce moment, deux particularités remarquables, une capitale sans peuple et un Musée sans tableaux. »

Théatres. — L'unanime succès que *la Muette* vient d'obtenir pour la seconde fois sur la scène de l'Opéra, n'a rien qui nous étonne. On pouvait s'y attendre d'avance. En effet, s'il est au monde une musique faite pour vivre toujours en France, une musique qui ne s'oublie jamais et revient à toute occasion comme un refrain, certes c'est bien celle de M. Auber. Comment ne pas aimer cette inspiration si vive et si charmante, ce luxe heureux de mélodies,

Digitized by Google

cette instrumentation si facile, tous ces motifs, enfin, si limpides et si clairs, qu'ils ont fini par filtrer dans les cerveaux les plus grossiers. Aussi, si depuis long-temps *la Muette* n'attirait plus personne à l'Opéra; si cet appareil, tant fêté jadis, de révolte et de triomphe, avait lieu désormais dans une salle vide, si tout cela se passait devant des banquettes garnies, çà et là, de quelques rares curieux, qui pouvaient se compter en prenant le frais, ce n'était pas à la musique qu'il fallait s'en prendre de cet abandon où cette gloire était déchue, mais au temps qui ne respecte rien, et qui, de toute cette mise en scène si variée et si coquette, avait fait ce qu'il fait des choses les plus grandes et les plus belles, des oripeaux et des haillons. Et puis, quelle exécution, mon Dieu, en quelles mains, ou plutôt en quelles voix étaient tombés ces rôles! C'était M. Lafont qui jouait Masaniello et se débattait dans le vide avec une voix de stentor, qu'il a perdue depuis, à ce qu'on assure; nous l'en félicitons bien sincèrement, si c'est pour en retrouver une autre; c'était aussi Mlle Nau qui chantait en tremblottant la partie d'Elvire, qui, dès-lors, pouvait passer pour supprimée, comme toutes les parties que chante Mlle Nau. Quant à Mlle Legallois, qui ne chantait rien et ne dansait guère plus, hélas! il n'en faut pas parler. Il n'y avait pas jusqu'à l'orchestre, cet orchestre si soigneux et si intelligent de l'Opéra, qui n'eût renoncé à *la Muette*. Cette musique revenait si souvent et presque toujours accompagnée de circonstances si fâcheuses, que c'était à vous en donner le dégoût. Dans ces derniers temps, le chef-d'œuvre de M. Auber ne servait plus guère qu'à parer aux relâches imposés par les indispositions des cantatrices ou la mauvaise humeur des danseuses. Si le pied tournait à Mlle Taglioni, *la Muette;* si Mlle Falcon s'enrhumait, *la Muette;* toujours *la Muette*. Impossible de l'éviter; elle vous arrêtait à la porte sous la forme d'une bande collée à l'improviste sur l'affiche, qui, le matin, portait *les Huguenots* ou *la Sylphide*. Ces soirs-là, le silence et la solitude régnaient aux environs de l'Opéra, et les habitans de la rue Lepelletier s'endormaient tranquilles.

Cependant il y avait encore des richesses enfouies sous cette partition. Cette musique n'a rien perdu de sa fraîcheur, de son air de jeunesse, de ses premiers attraits. A ces cavatines si coquettes, à ces chœurs si merveilleux, à ces barcaroles si bien trouvées, il ne fallait, pour revivre au milieu de l'enthousiasme des anciens jours, il ne leur fallait qu'un rayon de soleil plus doré, des arbres moins poudreux, du satin et du velours lamé d'or et d'argent, quelque chose enfin de tout cet appareil qui la rehaussait autrefois, et dont elle est restée digne, malgré le temps. M. Duponchel a compris l'affaire de la sorte, et, pour notre part, nous l'en félicitons vivement, d'autant plus qu'à tous ces élémens de succès il en a joint deux autres inappréciables, Fanny Elssler et Duprez. C'est là une idée heureuse, ou plutôt de l'habileté; autrefois on n'eût pas manqué de dire du bonheur, mais aujourd'hui que M. Véron s'est retiré, et que son *étoile* dont on a tant parlé l'a suivi

Digitized by Google

dans ses nouvelles entreprises, c'est tout simplement au plus ou moins d'habileté du directeur qu'il faut attribuer les évènemens heureux ou funestes qui surviennent à l'Opéra. Le succès va au succès; quand une œuvre s'est arrêtée dans sa première course, après deux cents représentations glorieuses, c'est une raison pour qu'elle en ait deux cents autres plus tard; si l'on sait choisir le moment. Voilà *la Muette* qui, depuis tantôt trois ans, traînait sur les planches avec ignominie, exposée à toutes les injures du temps et de la critique; un beau jour elle sort de ce misérable linceul qui lui était resté pour vêtement, et vous apparaît dans toute la fleur de sa jeunesse et de sa grace. On s'empresse, on accourt, chacun la retrouve avec joie; les plus maussades s'efforçent de lui faire bonne mine. Savez-vous qu'il n'y a guère que les chefs-d'œuvre qui résistent à de pareilles épreuves et se relèvent après dix ans dans leur jeunesse et leur fierté? La soirée de lundi était décisive pour la musique de *la Muette;* elle en est sortie vaillamment, et on peut le dire, à la gloire de M. Auber, qui se trouve avoir écrit là tout simplement un chef-d'œuvre. Il n'est plus permis désormais de divertir le public avec de belles paroles, sur cette *petite musique* qui peut manquer d'idées philosophiques, mais où en revanche la mélodie abonde; ce qui vaut mieux. Certes, le *Freyschütz* semble avoir épuisé la somme de succès réservé aux chefs-d'œuvre les plus fortunés. Eh bien! qu'il prenne un jour fantaisie à l'Opéra de remettre à la scène la partition sublime de Weber; que Duprez se charge de la partie de Max, qu'une cantatrice de la trempe de la Sontag ou de la Devrient crée en France le rôle d'Agathe, et vous verrez où s'arrêtera cette veine. Le succès se meut dans l'infini.

Duprez a tenté dans le rôle de Masaniello des effets auxquels Nourrit ne nous avait point accoutumés; il le joue en vrai lazzarone, qui se dandine sur ses jambes, branle la tête, cligne de l'œil et se gratte l'oreille à tout propos. Cette manière, assez commune d'ailleurs, paraît avoir séduit beaucoup certaines gens qui se passionnent pour le vrai, et se pâment d'aise d'avance, toutes les fois qu'il s'agit de Duprez. Pour nous qui aimons mieux voir la vérité dans son puits que sur la scène de l'Opéra, nous avouons franchement que cela ne nous plaît guère. En général, depuis quelque temps, Duprez, sans doute pour rompre en visière avec l'école de Nourrit, affecte un singulier penchant vers une réalité triviale, et dont on se passerait à merveille. Ainsi, dans *la Juive*, à certains momens, sa tenue et son air ont quelque chose de misérable et de sordide qui vous répugne. Quoi qu'on dise, la musique ne s'accommodera jamais de ces sublimes théories inventées par le drame moderne. Que voulez-vous que la vérité vienne faire à l'Opéra, sur un théâtre où l'on soupire en récitatif, où l'on meurt en arrondissant les bras avec grace, où les bergères ont encore des houlettes, Dieu merci, et les amoureux des talismans, où jusqu'au public, tout est convention et recherche? Nourrit se préoccupait sans doute un peu trop de l'idéal, mais après tout, le mal n'était pas grand, car si l'on excepte Masa-

Digitized by Google

niello et le juif Éléazar, les caractères de cet emploi se meuvent presque tous dans une sphère élevée. Don Juan, Arnold et Robert ne touchent guère plus au monde réel qu'Alceste, Faust ou Macbeth.

La partie de Masaniello, écrite dans les cordes vibrantes de la voix de Nourrit, se maintient presque constamment en des régions que Duprez n'aborde pas volontiers. Aussi l'on a peine à voir se dépenser en des artifices laborieux, et dont on ne peut lui tenir compte, ce magnifique talent si admirable lorsqu'il se développe librement dans la mesure de ses forces. C'est qu'en vérité les difficultés se renouvellent à tout instant pour lui en ce rôle dont tous les effets sont placés dans des notes de faucet au-dessus de sa portée, ou bien dans des émissions impétueuses et puissantes auxquelles on ne peut se préparer, et qui, dès-lors, ne sauraient convenir à sa voix, qui tire sa puissance de la modération des mouvemens. Le morceau où Duprez réussit le mieux est, sans contredit, la célèbre barcarole d'entrée. Il chante ces couplets avec un esprit, une finesse, un tact, une fantaisie, qui rendent à cette musique rebattue toute sa jeunesse et sa fraîcheur. Il faut dire aussi qu'il en agit délibérément avec elle; il transpose le ton, il pointe les notes du refrain, il bouleverse la mesure avec un caprice charmant; n'importe, sa verve donne une chaude couleur de vie à ce motif épuisé de succès; on dirait un rayon de soleil qui touche une fleur flétrie à force d'avoir été respirée; cela vous pique et vous intéresse, et vous applaudissez, tout heureux de retrouver des sensations que vous croyiez perdues. Je l'aime moins dans le duo qui suit; il attaque la première phrase avec puissance et grandeur, mais plus tard, quand vient le tour du faucet, sa voix lui fait défaut, et, dès-lors, on n'entend plus que M. Massol, qui profite de cette occasion pour crier à tue-tête. Je ne parle pas de la scène du marché, où sa voix se dérobe encore, complétement étouffée par les masses qu'elle devrait dominer et conduire. C'est surtout dans cette partie toute dramatique de *la Muette* que Duprez devait s'attacher le moins à lutter avec les souvenirs de Nourrit, si fougueux, si transporté, si admirablement maître de la scène et des chœurs. Il faut dire aussi que Duprez prend bien sa revanche dans l'air qui ouvre le quatrième acte; il chante cet *agitato* avec une chaleur, une énergie, un entraînement irrésistible. Par malheur, cette musique véhémente, écrite encore trop haut pour lui, épuise en un instant toutes ses forces, et plus tard, quand vient la cavatine du *Sommeil*, sa voix le trahit, et les efforts de sa poitrine se laissent sentir. Mais où Duprez est admirable, où ce grand talent se relève dans toute sa fierté, c'est dans le court morceau d'ensemble qui suit, lorsque Pietro et ses compagnons veulent exiger de Mazaniello des proscriptions nouvelles. Il y a dans ce morceau une de ces phrases simples et belles qui semblent s'exhaler du cœur; Duprez la chante tout entière de pleine voix de poitrine, et cette manière donne à la mélodie une expression suppliante et mélancolique qu'on ne soupçonnait pas en elle. Voilà de ces mouvemens spontanés par lesquels les grands chanteurs se montrent, de ces

Digitized by Google

efforts imprévus comme Duprez seul en sait trouver, et qui l'empêcheront toujours d'échouer, si ingrat que puisse être le rôle qu'on lui donne.

Quant à Mlle Elssler, elle est admirable dans *la Muette*. Son geste vaut la voix de Duprez dans ses plus beaux momens. A force d'intelligence, d'expression et de vrai talent, elle a fait du rôle si monotone de Fenella une création qui vous charme et vous intéresse entre toutes. Le regard et le geste se combinent chez elle si harmonieusement, qu'il semble que la voix serait de trop pour rendre sa pensée. Quelle douce teinte de mélancolie elle répand sur tout ce caractère! Mlle Elssler ne se contente pas d'exprimer avec son art merveilleux les plus délicates intentions de la musique, elle trouve des effets dont l'honneur lui revient tout entier. Ainsi, chaque fois que Pietro s'approche de Masaniello, le visage de Fenella se couvre d'une tristesse inquiète; on voit que la belle jeune fille redoute d'avance pour son frère la compagnie de cet homme méchant. Il y a, dans cette expression, quelque chose de la Marguerite de Goëthe, lorsqu'elle voit Faust aller si souvent avec Méphistophélès. Rien n'est curieux comme les étonnemens de certains critiques à propos de ce nouveau triomphe de Mlle Elssler : ils appellent cela une révélation. Depuis trois ans que Mlle Elssler est à l'Opéra, ils n'avaient pas découvert en elle la moindre trace de ce magnifique talent d'expression dramatique dont elle n'a cessé de donner des preuves chaque jour. En vérité, voilà qui est de la clairvoyance, on peut le dire. Nous voudrions bien ne point parler du pas au moins extravagant que les deux sœurs Noblet dansent au premier acte. Cette danse effrénée, que rien n'excuse, ni la souplesse du corps, ni la grace du geste, ni la volupté du regard, a quelque chose de désespéré qui vous afflige. On a peine à voir des talens que le public affectionne et que le temps consacre, s'oublier de la sorte. Rien ne convient moins à la raideur puritaine de Mlle Noblet que ces allures agaçantes et folles pour lesquelles il faudrait l'agilité d'une couleuvre; quant à Mme Dupont, tel est le délire où elle s'abandonne, qu'elle en perd la mesure, accident doublement fâcheux, si l'on pense qu'elle tient entre les mains des castagnettes qui dès-lors s'entrechoquent à contre-temps avec un cliquetis insupportable. Du reste, ce pas est placé tout au commencement du premier acte à l'heure où les spectateurs convenables dînent encore, et dans quelques jours, lorsque le premier enthousiasme se sera refroidi, les sœurs Noblet le danseront tout simplement devant le parterre, ce qui ne veut pas dire qu'il en ait moins d'applaudissemens, attendu que tous ceux qu'il recueille lui viennent de là.

— La Comédie-Française semble fatiguée de l'activité qu'elle a déployée pendant une ou deux semaines. A l'heure qu'il est, on reprend les premières pièces venues, bonnes ou mauvaises, qu'importe? ne faut-il pas bien que tout le monde vive? — Il y a quinze jours, au moins, que l'on a rien donné du beau répertoire. Corneille s'est effacé devant M. Casimir Delavigne, Ra-

Digitized by Google

cine devant M. Hugo, Molière devant M. Rosier. Tristes éclipses! La Comédie-Française a reçu avec acclamation le *Caligula* de M. Alex. Dumas. Cette pièce, au dire de ceux qui en ont entendu la lecture, montrera l'histoire de l'empire romain sous son point de vue domestique. Cette innovation, si elle est réalisée en effet dans *Caligula*, sera pour le drame un véritable progrès. La société antique n'a été interprétée sur la scène, jusqu'à ce jour, que par le côté idéal. *Cinna, Britannicus,* et toutes les tragédies faites dans ce système ne nous ont rien appris sur les coutumes privées de la Rome impériale, qui cependant ne prêteraient pas moins au drame que les luttes de la place publique ou du forum. Suétone vaut bien Tacite. Espérons que M. Alexandre Dumas aura compris l'importance de l'œuvre qu'il a tentée.— La Comédie-Française a reçu aussi un drame de M. Adolphe Dumas, intitulé *le Camp des Croisés*, et tiré de la *Jérusalem* du Tasse. Plaise à Dieu qu'il n'arrive pas du *Camp des Croisés* comme de *la Fin de la Comédie,* du même auteur, reçue, il y a un an, aussi avec acclamation, et repoussée quelques jours après comme injouable. — *La Popularité* de M. Casimir Delavigne est ajournée.

— On assure que le Gymnase a joué hier une pièce nouvelle dont on ignore généralement le titre et l'auteur.

— Les Variétés promettent une série de vaudevilles. Les Variétés devraient bien commencer le plus tôt possible à tenir cette promesse, car la destinée de *Résignée* ne saurait briller long-temps.

— Le *Tourlourou* fait toujours fureur au Vaudeville, grace au débutant, M. Ravel, et à Mlle Mayer, dont le jeu plein de finesse est de jour en jour plus applaudi.

—*Une Vie de Jeune Fille* (1), de Mme Joséphine Junot d'Abrantès, se distingue, de la foule des romans publiés chaque jour, par une grande simplicité de détails. Les développemens de l'action sont naturels et vrais. Le style manque parfois de fermeté, mais du moins il n'est pas surchargé d'ornemens de mauvais goût. Le récit offre une lecture intéressante, et, à tout prendre, c'est un heureux début.

(1) Chez Francis Bouasse et Ce, éditeurs, rue Neuve-Madame, 1 (bis).

F. Bonnaire.

Digitized by Google

SOUVENIRS D'ESPAGNE.

II.[1]

Route de Saragosse à Madrid.

Il y a un service de diligence de Saragosse à Madrid, qui correspond avec la ligne de Barcelone, et qui dépend d'une compagnie catalane. Je n'avais trouvé de place que dans la rotonde, encore n'avait-ce pas été sans peine. Voici le colloque que j'eus avec l'un des administrateurs; en Espagne, tout le monde est administrateur.

— Je voudrais une place pour Madrid.

— Il n'y en a plus.

— Comment, pas une pauvre petite place!

— Pas une.

— Et pour quand y en a-t-il?

— Je ne sais pas.

Mon laconique interlocuteur n'avait pas daigné lever une seule fois les yeux sur moi. Je fus illuminé comme d'une soudaine révélation, un voile tomba de mes yeux; je compris.

— Est-il possible, répétai-je, qu'il ne vous reste pas une seule place? Et

(1) Voyez la livraison du 20 août.

Digitized by Google

en disant cela, je tirai de ma poche une piastre que je posai sur le bureau de manière à ce que mon homme l'entendît.

— Au fait, répondit-il en ayant l'air de consulter son registre, je crois me rappeler qu'il en reste une dans la rotonde. Je vais m'en assurer. Ah! vous avez du bonheur; il y en a encore une, en effet, mais c'est la dernière.

— Ce n'est pas trop mon affaire; il me serait indifférent d'être dans la rotonde, si seulement j'avais un coin.

— Impossible.

— Veuillez vous en assurer, continuai-je en tirant une seconde piastre que je posai sur la première en ayant soin de lui faire rendre un petit bruit argentin.

— Au fait, voyons. Mieux vaut regarder deux fois qu'une. Tiens! comment donc avais-je vu? *Si señor*, vous aurez un coin; ce n'est pas la dernière place de rotonde qui est libre, c'est la première.

Quand je payai, il se trouva dans le compte deux piastres de plus. Personne n'eut l'air de s'en apercevoir; seulement, quand je sortis, l'administrateur leva son chapeau, ce qu'il n'avait pas fait quand j'étais entré, et il m'accompagna jusqu'à la porte.

— *Muchas gracias, caballero.*

— *Caballero, le beso la mano.*

Et j'allai faire ma malle pour le lendemain. Un honnête Flamand, qui n'avait pas le secret, fut retenu près de quinze jours à Saragosse; il n'y avait jamais de place.

Selon l'usage, nous étions sur la grande route long-temps avant le jour, qui nous prit au milieu de la Sierra de la Muela. La première chose que je vis en mettant la tête à la portière fut un *milagro* entouré d'un tas de pierres; chaque passant en jette une en prononçant un *ave* pour l'ame du trépassé (1). La croix paraissait fraîchement plantée et annonçait un assassinat récent. Ce pays n'est plein que d'images funestes.

Le théâtre est bien fait pour éveiller à lui seul des idées tragiques; la montagne est aride et solitaire, et la plaine qui suit est non moins inculte, non moins stérile, non moins dépeuplée. Le soleil se leva morne et pâle sur ces déserts désolés. La campagne ne s'anime un peu qu'aux approches de la Xiloca; les oliviers commencent à revêtir les vallées, la culture s'empare des champs, et, le relai d'Almunia passé, le pays devient successivement champêtre, pittoresque, grandiose; une large montagne se présente, on la franchit et l'on descend comme une avalanche au Frasno. C'est la première étape marquée depuis Saragosse.

On met pied à terre, on déjeune; soudain un grand bruit d'hommes et de chevaux se fait entendre; le tocsin sonne et tout le village est bientôt sur pied criant à tue-tête : *los facciosos! los facciosos!*

(1) J'ai plus tard retrouvé le même usage au Maroc.

Digitized by Google

Un parti de carlistes venait de paraître sur la montagne, et, au premier avis, la milice urbaine du village en masse, fantassins et cavaliers, avait pris les armes pour leur donner la chasse. Elle se mettait en campagne à l'instant même. Les factieux s'étaient montrés dans la direction que nous devions suivre, il s'en était fallu d'un quart d'heure tout au plus que nous ne les rencontrassions. C'est peut-être à nous qu'ils en voulaient; car indépendamment des voyageurs, la diligence portait de l'argent et les dépêches du capitaine-général de Saragosse. Condamné au lazaret à Gerone, reçu à Barcelone par le choléra, dévalisé par les brigands, arrêté par les christinos à Saragosse, il ne me manquait plus que de tomber aux mains des carlistes pour compléter l'histoire de mes mésaventures. C'était prendre, en vérité, bien mal son temps que de choisir un moment pareil pour courir l'Espagne; mais c'est dans ces jours de crise et de passions qu'on apprend à connaître les peuples, et le voyage, d'ailleurs, n'en est que plus riche d'émotions.

Nous repartîmes quelque temps après les urbains; quoiqu'ils couvrissent notre marche et balayassent la route devant nous, nous n'étions pas, cependant, sans quelques appréhensions, car ils pouvaient être repoussés, nous pouvions, nous, être pris par derrière, et, dans tous les cas, nous risquions de tomber au milieu d'un engagement. Il y avait dans la rotonde un jeune Catalan, qui faisait partie de la milice urbaine de Barcelone, et qui portait la moustache afin de se donner un air plus martial. Il avait parlé fort lestement des factieux toute la matinée et professé pour eux un mépris profond. Mais ce n'était plus cela. L'alerte du Frasno avait opéré chez lui une révolution complète; de bavard il était devenu muet, il était pâle, inquiet, et ne cessait de regarder par la portière; il avait peur.

Nous roulions depuis une demi-heure environ, et rien n'annonçait une fâcheuse rencontre; mais voilà que le mayoral jette tout d'un coup l'alarme. Une grande masse d'hommes est arrêtée sur la route à deux cents pas de nous; elle est immobile, elle nous attend, ce sont les factieux, il n'y a pas à en douter, le passage est intercepté. Que faire? On arrête, on tient conseil; chacun veut donner son avis; tout le monde parle à la fois. Aller en avant? quelle imprudence? Retourner en arrière? il est trop tard. Cependant le temps presse, l'ennemi est là, il faut prendre un parti.

L'alarme était au camp, mais nul n'était plus effrayé que le petit urbain de Barcelone; il était vert, il tremblait, tous ses traits étaient renversés; il mit la tête à la portière comme pour reconnaître la position; quand il la retira les moustaches avaient disparu. Il avait craint que ce signe trop guerrier ne trahît sa qualité d'urbain, et il sentait déjà le plomb carliste dans sa cervelle.

Enfin, comme on était là, délibérant à creux sans prendre aucune détermination, le postillon prit sur lui la responsabilité de l'évènement. Il piqua des deux, lança ses mules au grand galop, et nous tombâmes comme la foudre au milieu du groupe tant redouté.

Digitized by Google

C'était un bal champêtre. Des musiciens ambulans passaient sur la route en jouant de la guitare, de la musette et du tambourin; quelques filles dispersées dans les champs s'étaient rassemblées autour d'eux; les garçons les avaient suivies, et le bal avait commencé au beau milieu du chemin. Nous arrivâmes au moment le plus animé; c'était une scène charmante, plus charmante encore par le contraste et l'imprévu, et j'en garderai un long souvenir. Les musiciens ne s'épargnaient pas, et la poussière du chemin volait sous les pas des danseuses. Elles y allaient de si bon cœur, que cela faisait plaisir à voir, sans compter que dans le nombre il y en avait de fort jolies. Il est dommage que leurs charmes fussent ensevelis dans le costume le plus disgracieux et le plus ingrat de toute l'Espagne. Je fus frappé de la bonne grace des hommes et de leur galanterie. Il y avait de la liberté sans licence, de l'entrain sans grossièreté, et les *boleros* se succédaient sans interruption; d'abord le *bolero* simple à un seul couple, puis l'*alza pilili* à trois, puis le *cachucha*, puis les *habas verdes* de Salamanque, danse à six, comme l'*alza pilili*, mais bien plus piquante, bien plus passionnée et à la fin passablement vive, car elle se termine par un dos-à-dos plus qu'indiqué. La danse qui avait les honneurs du bal était la *jota aragonese;* on y revenait toujours, car c'est la danse nationale, et on le voyait bien à la manière dont la dansaient les belles Aragonaises. La *jota* est tout-à-fait rustique; elle n'en est que plus amusante et plus originale.

Tandis que la musique et la danse allaient leur train, des fusils brillaient sur la colline qui domine la route. C'étaient les urbains du Frasno qui s'étaient arrêtés au milieu de leur battue pour contempler le bal à leurs pieds; plus d'un même, posant ses armes, était venu s'y mêler, et les factieux, ma foi! auraient eu beau jeu. Mais qui sait si, arrivant là, ils ne se seraient pas mis eux-mêmes à danser? O pays de contrastes et de contradictions! peuple élégant et féroce qui fait marcher ensemble le bal et la guerre civile, et pour qui le meurtre et la danse ont un charme égal! Si je repasse jamais en cet endroit, j'y ferai planter en guise de *milagro* un poignard couronné de myrte.

Ce gracieux épisode m'a fait faire un pas de plus dans la connaissance du caractère espagnol; j'ai compris comme par intuition que le sentiment révolutionnaire n'était pas encore descendu dans ce peuple; qu'il ne s'était pas encore mêlé à sa vie, à son sang; que, sous ce rapport, l'Espagne actuelle est profondément dissemblable de la France de 1789. Si on cherche des analogies entre les deux pays, et qu'on veuille juger l'un par l'autre, on ne comprendra rien à ce qui se passe ici, et l'on tombera dans des erreurs grossières.

Nous atteignîmes Calatayud sans rencontre. C'est une ville suspecte et mal bâtie, à l'endroit où la Xiloca se jette dans le Xalon, fleuve excellent, à ce que dit Pline, pour la trempe des armes. Calatayud est l'ancienne Bilbilis, patrie du poète Martial, et les modernes habitans s'appellent encore aujour-

Digitized by Google

d'hui Bilbilinos, comme ceux de Cadix se nomment Gaditanos, de l'ancien nom de leur ville, Gadès. L'édifice le plus apparent de Calatayud est la maison des jésuites, immense bâtiment de brique d'un caractère assez sévère.

Une des infirmités de la diligence espagnole est la longueur des relais; il faut tant de cordes et de palonniers pour atteler six mules, que ce n'est jamais fini. Toute la population, selon l'usage, s'était attroupée autour de nous, et elle eut tout le temps de nous inspecter à son aise. Ces inspections sont toujours dangereuses, car il est rare qu'il ne se trouve pas parmi les curieux des espions de la bande prochaine ou des bandits eux-mêmes, qui prennent les devans pour attendre la diligence au premier détour. Il y avait là d'assez mauvaises figures pour que la supposition ne fût pas calomnieuse. Nous avions, il est vrai, pour nous escorter deux gardes, *escopeteros*, juchés au haut de la voiture au milieu d'une demi-douzaine d'escopettes, chargées et braquées sur l'impériale comme des pièces de siége aux créneaux d'une forteresse. Ces *escopeteros* sont fort bien payés, et ce sont assez souvent des voleurs en retraite ou en activité. Dans le dernier cas, leur présence est une rançon déguisée que l'administration paie à la bande, et vaut un sauf-conduit; et puis ils sont toujours bons contre les *rateros*, petits voleurs isolés, qui font le métier selon l'occasion et pour leur compte particulier. Les voleurs en bandes, ou *caballistas*, comme ils s'appellent eux-mêmes, professent pour les *rateros* un profond mépris, et les fusillent partout où ils les rencontrent; car en Espagne, pays d'étiquette, il y a une hiérarchie des grands chemins.

En sortant de Calatayud on passe devant un couvent de capucins. Un troupeau de gueux en guenilles était accroupi à la porte, attendant la soupe, et se roulant dans l'ordure au milieu des pourceaux et des bœufs qui bivouaquaient sur la place. Je ne saurais dire quels étaient les plus brutes des brutes ou des hommes. Faites donc résonner aux oreilles de pareils êtres les saints mots de patrie, de gloire, de liberté; ils vous répondront par ce mot animal, mais sans réplique : *Comer*.

A Ateca, le relai suivant, nouveaux mendians, nouvelles scènes de dégradation et de misère. Un garçon à tête de singe (1) battait du tambour sur son menton avec un gros caillou; c'était un bruit affreux; un vieillard faisait la roue; une vieille femme chauve chantait des *coplitas* amoureuses; une jeune fille, que ses haillons laissaient à demi nue, nous faisait des gestes obscènes, tout cela pour obtenir l'aumône d'un *cuarto*. Essayez de rappeler ces ames dégradées à la dignité, à la pudeur, au respect de soi,

(1) Plus tard, quand je visitai le musée de Madrid, je retrouvai trait pour trait la même figure dans le tableau des *Muchachos* de Villa-Vincenzio, disciple de Murillo. C'est le petit voleur de droite, et sa ressemblance est si frappante, qu'on dirait que mon singe d'Ateca a posé pour le peintre.

Digitized by Google

elles vous répondront, elles aussi : *Comer*. Hélas! hélas! combien de siècles faudra-t-il pour guérir des plaies de tant de siècles?

Traversant ces groupes immondes, une jeune femme en mantille et d'une démarche élégante alla s'asseoir sur un banc de pierre au bord de la route, à l'ombre d'un olivier. Elle agitait son éventail d'une main dolente, et son grand œil noir, fixé sur nous, nous suivit mélancoliquement jusqu'à ce qu'elle nous eût perdus de vue. Victime de l'absence, attendait-elle quelque être chéri? Est-ce l'attente trompée qui répandait sur ses traits cet air de tristesse qui m'avait frappé? Peut-être était-ce une femme supérieure et passionnée qui se mourait de langueur et d'ennui dans ce misérable village, et qui aspirait à briller sur quelque grand théâtre, comme l'aigle aux fers aspire au soleil. Condamnée au repos et à la captivité, elle venait chercher là peut-être des émotions de voyage, elle s'envolait par la pensée dans cette voiture qui fuyait loin d'elle; et consolée par ce moment d'illusion, la belle captive rentrait moins triste dans son cachot.

Tandis que j'échafaudais tout un poème sur cette rapide apparition, j'aperçus le zagal qui marchait en ce moment à côté de la portière.

— Quelle est cette femme? lui demandai-je.

— Quelle femme?

— La femme qui est venue voir passer la diligence à la sortie d'Ateca.

— Ah! ah! vous avez donc remarqué la conchita.

— Elle est assez jolie pour cela.

— En effet, elle est *muy gitana*, littéralement, très bohémienne, c'est-à-dire très avenante.

— Mais qui est-elle donc?

— Votre merci ne devine pas?

— Non.

— Eh! c'est une...

— Allons donc! m'écriai-je en l'interrompant, que viendrait-elle faire là?

— Elle jette ses filets sur sa route, cela lui a réussi quelquefois.

Je me renfonçai dans mon coin, désolé d'avoir interrogé le rustre; d'un souffle il venait de renverser tout mon roman. Réalité, sèche et dure pédante, que de fois tu nous fais regretter les belles et poétiques visions de l'erreur! Sur la branche où notre imagination mettait un rossignol, tu nous montres, toi, un reptile.

En ce moment, une forte odeur de soufre me prit si violemment au nez, que je pus me croire un instant dans le cratère de l'Etna. Un volcan venait-il de s'ouvrir sous nos pas? ce n'était rien d'aussi tragique; il arrivait tout simplement que nous passions devant les eaux sulfureuses d'Alhama, lesquelles descendent comme des ruisseaux de lait des flancs d'un mont aride et bouillonnent au milieu des rochers. Le lieu est sauvage, la route fait à chaque pas des coudes brusques et inattendus; le Xalon que l'on côtoie depuis Calatayud, roule avec fracas au fond de la gorge; les montagnes qui

Digitized by Google

la ceignent sont nues et grises; et tandis que les lieux bas étaient déjà plongés dans les ombres du soir, toutes les crêtes étaient embrasées par les feux ardens du soleil couchant. Ces teintes rouges, unies à l'odeur du soufre, donnaient au site quelque chose d'infernal, et Dante en eût fait, sans nul doute, une de ses *bolges* fantastiques.

Nous arrivâmes de nuit à Ariza, c'est là qu'on soupe et qu'on couche. La posada est tenue par un Maltais qui passe pour le plus grand empoisonneur de toute la route qui mérite sa réputation. Le *comedor*, ou salle à manger, est assez propre, la table est ornée de fleurs; mais tout cela n'est qu'une infâme déception; le souper est un meurtre; tout nage dans l'huile rance, et le vin pue le bouc à plein gosier. Malheur à qui touche à ce banquet d'Atrides!

Quand on arrive à onze heures du soir et qu'il faut être sur pied à deux heures du matin, il ne vaut pas la peine de se mettre au lit; j'attendis l'heure du départ assis sur une chaise au coin du feu; et gagnant le coche avant tout le monde, j'étais blotti dans mon coin que le reste de la compagnie dormait encore à moitié. Cela me permit de me mettre à mon aise et de m'adjuger la part du lion. On n'est nulle part plus égoïste qu'en diligence, et je recommande comme une bonne recette de monter toujours le premier.

Cette fois la précaution ne me servit guère; à peine étions-nous en route, que je fus obligé de descendre; j'étais malade du souper de mon empoisonneur d'Ariza, quoique je l'eusse à peine effleuré du bout des dents; et puis la diligence montait alors une côte longue et rapide, il avait plu, la route était glissante, et malgré un renfort de mules, la voiture se mouvait à peine, et s'arrêtait court, vingt fois par minute, comme un omnibus, menaçant à chaque pas de s'en aller à reculons; il n'en fallait pas davantage pour me rendre malade, alors même que le Maltais de malédiction n'eût pas pris les devans. Je descendis donc malgré la nuit qui était profonde et la pluie qui était froide, et je gravis la côte à pied.

J'arrivai au haut de la montagne bien avant la diligence, et j'entrai pour l'attendre dans une auberge isolée, la venta de San-Martino. Quel fut mon étonnement en entendant une voix invisible m'adresser la parole en français! C'était le *ventaro* qui me faisait les honneurs de sa maison du fond de son lit. Encore une de ces existences violemment déplacées par le tremblement de terre de l'empire. Mon hôte avait été lancé jusqu'en Russie; au retour de cette campagne désastreuse et à la suite de tous les autres désastres qui l'avaient suivie, il avait jeté le casque aux orties, et il était venu planter une auberge sur cette montagne. Il se leva pour m'en faire mieux les honneurs, il alluma un grand feu de bruyères tout en me contant ses aventures, et il fallut boire à la santé de la France un grand verre d'eau-de-vie exécrable, qui, à entendre mon vétéran, ne m'en devait pas moins servir d'antidote contre les poisons du Maltais. Jointe à la marche et au grand air, la médecine agit en effet, elle me guérit.

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, le jour s'était levé, la diligence m'avait rattrapé, et je repris ma place au grand désespoir de mes voisins. Nous venions de quitter l'Aragon et nous entrions dans la Castille-Vieille. Nous voyageâmes toute la matinée dans un pays sauvage à travers des montagnes arides sillonnées de gorges étroites, profondes, arrosées toutes par le Xalon. Quelques villages, qu'on prendrait d'en haut pour des rochers éboulés, sont jetés pêle-mêle au fond des précipices, et les hauteurs sont couronnées de ruines féodales, dont la présence est un démenti au vieil adage, qu'il n'y a pas de châteaux en Espagne. La ville de Medinaceli reste à droite, égarée dans la sphère des orages; et plus loin, du même côté, est Siguenza, cette fille de Sagonte, conquise sur les Maurès par un évêque français, don Bernard d'Angers. Mais de la route, on n'aperçoit ni l'une ni l'autre ville; le temps d'ailleurs était nébuleux, le soleil invisible, la nature morne, et la route est détestable.

Nous étions à l'étape d'Alcolea del Pinar, au milieu du jour. La table était dressée, mais le dîner me parut trop proche parent du souper d'Ariza pour que j'y voulusse toucher; l'un m'avait fait trop souffrir pour me risquer à l'autre. C'était bien le moins que la leçon me servît, je l'avais payée assez cher; je dus donc me contenter d'un morceau de pain comme un écolier en pénitence.

D'ailleurs ces repas en commun sont peu engageans. En Espagne, on n'y regarde pas de si près : indépendamment de plusieurs autres inconvéniens que je tais, tout le monde met la fourchette au plat; c'est tout au plus si on ne boit pas dans le même verre et si l'on ne mange pas dans la même assiette.

On sort de la Castille-Vieille en sortant d'Alcolea del Pinar, et l'on entre dans la Castille-Nouvelle. La première chose qui me frappa fut une forêt de *carrascas*, yeuses. La rencontre, en effet, est assez remarquable, car c'est le premier bois que je rencontrai depuis mon départ de France. L'Espagne est le pays le plus nu de l'Europe. Les paysans ont une superstition contre les arbres. Les arbres, disent-ils, attirent les oiseaux, et les oiseaux mangent le blé. Forts de ce bel axiome, ils coupent tout sans pitié; c'est tout au plus s'ils font grace aux oliviers et aux arbres fruitiers, et il a fallu des peines sévères pour les empêcher d'abattre les ormeaux et les charmes que Charles III a fait planter sur quelques grandes routes; encore n'ont-ils pas tous été respectés.

Sorti de ce vestibule, on retrouve l'Espagne tout entière avec sa désespérante nudité. On est là sur ce vaste plateau de Castille, qui s'étend jusqu'à la sierra Morena. Une bruyère triste, solitaire, se déroule devant nous à perte de vue. Un troupeau de moutons noirs y pâture en silence; un berger les garde; il est seul et debout; son chien noir dort à ses pieds; le soleil darde à plomb sur le chapeau qui couvre son front basané (1); le vent soulève les plis de son manteau. Immobile comme un terme antique ou une colonne milliaire, il

(1) Le chapeau castillan a la forme ronde et basse comme le chapeau aragonais, mais il es ailes deux fois moins larges. Le manteau et la chaussure sont les mêmes.

Digitized by Google

s'appuie nonchalamment sur sa houlette; cette houlette est une carabine. Il nous regarde passer d'un air indifférent et sans faire un mouvement. Aussi insouciant que le maître, le chien se réveille à peine au bruit des mille sonnettes de nos mules, il soulève à demi la tête, entr'ouvre un œil paresseux, le referme et se rendort. Voilà la véritable idylle espagnole, prise sur nature.

Un voyageur aborde un de ces pâtres taciturnes; il l'interroge sur ces troupeaux, et l'accable de questions.—Combien donnent-ils de laine? Combien valent-ils la pièce? Comment vivent-ils? Que mangent-ils en hiver? Que mangent-ils en été? A quelles maladies sont-ils sujets? En meurt-il beaucoup?

— *Señor*, répond froidement le pâtre à l'intarissable interrogateur, *aquì nacen, pacen, mueren* (1).

Cette vie immobile convient à l'oisiveté séculaire de ce peuple indolent qui hait par-dessus tout la fatigue et qui s'est fait, comme les Hindous, un dieu du repos. Un officier français était logé chez un paysan à son aise; le toit de la cabane était crevé, les murs lézardés, une mare infecte croupissait devant le seuil. Le maître du logis ne s'en apercevait pas; à peine levé, il allait s'asseoir sur un banc de pierre à la porte de la maison, et il fumait là toute la journée, son escopette à côté de lui.

— Mais enfin, lui dit un jour l'officier, si, au lieu de passer votre temps comme vous le faites, vous vouliez vous occuper un peu, vous dessècheriez cette mare, vous raffermiriez votre mur et boucheriez votre toit.

— Seigneur français, lui répondit le paysan en ôtant la pipe de sa bouche avec un flegme imperturbable, l'homme est sur la terre pour ne rien faire et pour adorer Dieu.

La diligence m'emporta tout le reste du jour à travers ces plaines taciturnes, sans qu'un village, un arbre, aucun mouvement du sol vînt rompre la monotonie de l'horizon. Sur le soir, cependant, nous entrâmes dans un pays moins uniforme; le terrain s'accidente; le ligne droite du chemin se brise entre une chaîne de collines et le vaste chateau ruiné de Torija qui commande au loin la route, anime le paysage devenu tout d'un coup pittoresque et le peuple des belliqueux souvenirs du moyen-âge. Les turbans maures couronnent les créneaux, les chevaliers chrétiens sont au pied, les échelles sont dressées; l'assaut commence, grands coups de lance, grands coups d'épée, cris confus, voix terribles, *vive Allah! Gloire à Christ!*..... Au premier détour du chemin la vision s'évanouit.

J'oublie une scène d'un autre genre, à laquelle j'ai assisté à l'un des relais de la route, je ne me rappelle plus lequel. Une chaise de poste dételée était arrêtée à la porte, et le voyageur, qui était étranger, se fâchait pour avoir des chevaux.

(1) Ici ils naissent, ils paissent, ils meurent.

Digitized by Google

— Quand je vous dis que je n'en ai point, disait le maître de poste avec un grand calme.

— Comment, point! Et ces quatre qui sont à l'écurie?

— Ils sont fatigués. Demain matin ils seront reposés et pourront marcher.

— Et vous vous imaginez donc que je veux passer la nuit ici? je vous dis que je suis pressé.

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Je paierai double poste s'il le faut.

— Cela ne donnera pas des jambes à mes chevaux.

— Savez-vous bien que je suis secrétaire d'ambassade?

— Je vous crois sur parole.

— Et que j'ai un ordre du ministre pour avoir des chevaux partout où je passe? En disant cela, il tira une circulaire ministérielle de son porte-feuille et la mit sous les yeux du maître de poste.

— Très bien! dit celui-ci après l'avoir lue, mais le ministre ne dit pas qu'il me remplacera mes chevaux si on me les tue; d'ailleurs je ne vous en refuse pas; demain vous en aurez tant que vous voudrez. Ce soir, c'est impossible.

— Je te donne un louis si tu veux doubler la poste, reprit le voyageur en se tournant vers le postillon qui l'avait amené.

— Je ne peux pas, répondit le postillon en allumant sa cigarette de papier Valence; mes chevaux sont tués, *mis cabalos son matados*. Là-dessus il remonta tranquillement en selle et s'en retourna à petits pas sans s'inquiéter de ce qu'allait devenir le voyageur. Celui-ci était exaspéré, mais sa colère, ses menaces venaient se briser contre cette force d'inertie qui est la puissance de l'Espagnol; le maître de poste était impassible.

— Chien d'Espagnol! s'écria le voyageur hors de lui, je te forcerai bien à obéir, et il sauta sur un pistolet. Ce mouvement fut suivi de l'apparition immédiate de deux ou trois palefreniers armés de fourches, dont la présence imposa à l'étranger, car il était là seul avec un valet qui n'avait pas l'air martial, et il jouait évidemment sa vie. Quant au maître de poste, il n'avait pas sourcillé; il ne dit que trois mots : *Hombre, no te incomodes!* l'ami, ne nous fâchons pas! mais il les accompagna d'un regard dont je n'oublierai jamais l'expression puissante et terrible; on voyait bien qu'il n'aurait pas ajouté un mot de plus, mais qu'à la première démonstration du secrétaire d'ambassade, l'imprudent était mort.

Les négociations étant rompues de manière à ne pouvoir plus être renouées, toute conciliation était devenue impossible. Le maître de poste rentra chez lui avec ses garçons, et le voyageur demeura seul sur la grande route. Il dut s'estimer heureux qu'un meunier voulût bien consentir à lui louer sa mule pour tirer sa chaise au pas jusqu'au premier relai.

— Tout cela vient, me dit le *mayoral*, de ce qu'il a mal pris le maître de poste; car, au fond, c'est un bon enfant. L'Espagnol veut qu'on le res-

Digitized by Google

poete et il ne souffre pas qu'on le maltraite; on obtient tout de lui par les bons procédés, rien autrement; vous autres étrangers, vous ne mesurez pas assez vos paroles, et vous vous faites souvent ainsi de mauvaises affaires. Il y a quelques jours qu'il est arrivé une aventure de ce genre dans un des villages que nous avons traversés; trois ou quatre de vos compatriotes qui retournaient chez eux s'y arrêtèrent pour y passer la nuit; ils étaient de belle humeur et disposés à rire; ils voulurent plaisanter avec la servante, et l'un d'eux l'embrassa de force; la fille qui, à ce qu'il paraît, a son *novio* (1) dans la maison, prit la chose au sérieux et alla se plaindre au *posadero* de l'outrage qu'on lui avait fait. Le posadero est un Espagnol de la vieille roche, fort délicat sur le point de l'honneur (*muy pundonoroso*), et il n'entend pas qu'on prenne sa maison pour autre chose que ce qu'elle est. Il monta dans la chambre des jeunes gens avec son grand couteau de cuisine: « Quel est le coupable? dit-il en entrant; qu'on me le désigne, je veux le savoir; où est-il? que le lui coupe l'oreille! je la clouerai à la porte de ma posada, et j'écrirai dessous: ceci est l'oreille d'un Français insolent. » On eut beaucoup de peine à l'apaiser, et j'espère que vos compatriotes profiteront de la leçon; car, voyez-vous, je le connais, le vieux loup, il l'aurait fait comme il le disait. Et, quant au voyageur de ce soir, il doit remercier la Vierge de s'en être tiré à si bon marché: il pouvait lui arriver pis que de courir la poste avec la mule d'un meunier.

En arrivant à Guadalaxara, nous avons trouvé une grande confusion dans la cour de l'auberge; la diligence de Madrid arrivait en même temps que nous, elle était pleine; j'ai compris le péril du premier coup d'œil: les lits, me suis-je dit, vont être rares, et, fatigué d'une nuit blanche, je n'étais pas fâché de reposer quelques heures. Je n'ai donc fait qu'un saut de la voiture dans la meilleure chambre de la posada, et je m'y suis installé en vertu du droit naturel de premier occupant. Mais à peine étais-je en possession de ma conquête que la *posadera*, grande et grosse brune à moustaches, vint me prier de vouloir bien la céder à une dame qui arrivait par la diligence de Madrid. — Ma foi! lui dis-je avec humeur, il n'y a pas de dames en voyage, il n'y a que des voyageurs. Mais, apercevant dans le corridor la dame en question, je me suis exécuté de bonne grace; c'était Judith Grisi.

Je l'avais connue à Florence, à l'époque où elle était la reine du Cocomero; elle revenait de Madrid, après une campagne qui, à ce qu'il paraît, l'a peu satisfaite, quoique sa voix, vivifiée et rajeunie aux feux inspirateurs du soleil méridional, y eût repris toute sa fraîcheur et son éclat. Mais elle n'a pas été comprise, Madrid est la ville du monde la moins musicienne. Elle retournait en Italie avec son mari le jeune comte B., de Milan.

Il va sans dire que, pendant nos pourparlers, tous les lits avaient été envahis; à moins de partager celui d'un inconnu, il fallait me résigner encore

(1) Fiancé.

Digitized by Google

aujourd'hui à passer la nuit dans mon manteau; mais au lieu de la passer dans l'air enfumé de la posada, j'aimai mieux la passer à la belle étoile; tandis que tout le monde allait chercher son lit ou sa moitié de lit, je sortis pour courir la ville, *embossé* dans mon manteau, ni plus ni moins qu'un hidalgo qui s'en va en bonne fortune.

Guadalaxara est une vieille ville qui fut conquise sur les Maures par un cousin du Cid, don Alvar Fañès. Bien des siècles auparavant, Sertorius avait illustré par sa présence le site qu'elle occupe; son nom veut dire en arabe, fleuve pierreux; il serait plus exact si, au lieu de fleuve, on mettait rues, car elles sont si pierreuses, qu'il faut avoir le pied montagnard pour n'y pas trébucher à chaque pas; sans compter qu'elles sont escarpées au point que quelques-unes en sont inaccessibles et tellement tortueuses, tellement étroites, qu'on s'y coudoie en passant deux, et qu'on s'y perd quand on n'a pas le fil de ce labyrinthe inextricable. Jetées au hasard les unes par-dessus les autres, sans plan, sans ordre, les maisons sont dignes des rues; vu la nuit, au clair de lune, tout cela a une physionomie étrange, mystérieuse; c'est bien la vieille ville du moyen-âge. Je n'ai pas besoin de dire qu'elle n'est éclairée que par les lampes des madones; mais une lune resplendissante rendait peu sensible la privation des réverbères.

Malgré la lune, je me perdis. Un homme en capuchon, armé d'une lanterne et d'une pique, s'approcha de moi, c'était le *sereno* (guet); il me tira d'affaire et me mit dans le bon chemin, car le *sereno* ne sert pas seulement à crier les heures et le temps qu'il fait, cet enfant de la nuit cumule bien d'autres fonctions. Pour une piécette, il accompagne chez lui le citadin attardé, et le rassure contre la crainte des voleurs; il réveille avant le jour les voyageurs et les chasseurs; il tue les chiens errans dont les hurlemens troublent le sommeil du quartier; il fait la garde aux portes galantes et protége les amours hasardeuses.

— *Caballero!* me dit le *sereno* en s'arrêtant devant un grand bâtiment, voilà ce qu'il faut voir : c'est le palais de son excellence le duc del Infantado.

L'édifice est en effet grandiose et d'un haut style; les pierres extérieures sont taillées en diamant, comme le palais de Florence, mais la galerie supérieure et les balcons sont murés, et l'harmonie de l'ensemble est détruite par cette œuvre de barbarie. La couleur, qui joue un si grand rôle dans l'architecture, me parut magnifique, autant que j'en pus juger à la clarté de la lune; ce sont ces fortes teintes jaunes qui ajoutent tant de prestige aux monumens de Rome. On vante la cour du palais et les fresques du peintre florentin Romulus Cincinnatus. Voilà deux bien grands noms réunis pour un peintre médiocre.

C'est d'ici que partit la première protestation de l'infant don Carlos contre l'abolition de la loi salique; c'est donc ici qu'est née la guerre civile, ce monstre à la gueule béante qui dévore depuis quatre ans les hommes et les trésors de la monarchie espagnole.

Digitized by Google

— C'est dommage, me dit le *sereno* resté muet à côté de moi, que votre merci ne puisse pas voir le Panthéon.

— Le Panthéon à Guadalaxara! Qu'est-ce donc que cela?

— C'est la sépulture héréditaire de cette illustre famille del Infantado. Il est tout de marbre et rivalise en magnificence avec le Panthéon de l'Escurial, où dorment les rois nos seigneurs qui sont en gloire.

En Espagne, on n'écrit jamais, dans les actes officiels, le nom d'un roi mort, sans le faire suivre des quatre majuscules sacramentables (Q. E. E. G.) *qui est en gloire*, c'est-à-dire dans le paradis. S'il s'agit du roi régnant la formule est (Q. D. G.) *que Dieu garde!* Il ne faut pas oublier que le *sereno* est un fonctionnaire public.

O orgueil castillan! me disais-je en rentrant dans la posada, orgueil de Titan! Il faut venir en Espagne pour voir une famille sans génie et sans gloire se décerner aussi naïvement l'apothéose et faire de sa bière un Panthéon.

Quand nous partîmes de Guadalaxara, la lune était couchée et le soleil n'était pas encore levé; nous avons fait les premières lieues à la clarté des étoiles. Au soleil levant, je vis étinceler au bout de la plaine une forêt de clochers, de dômes, de coupoles, qui me rappelèrent tout d'un coup les campaniles de la Terre d'Otrante, dont ils ont les formes pittoresques et la physionomie orientale; les uns sont de pierre, les autres en faïence peinte comme les minarets maures. Des croix brillaient sur toutes ces crêtes. Cette ville, étincelante comme une cité des *Mille et une Nuits*, est Alcalà de Henarès. Nous n'y entrâmes point; la diligence est dans l'usage de la tourner et de passer au pied de ses murailles. Je regrettai vivement de ne pas m'y arrêter; car ce lieu, deux fois illustre, mérite les honneurs d'un double pélerinage : Cervantès y naquit, Ximenès y est enseveli.

Nés l'un et l'autre dans la pauvreté, ces deux grands hommes furent les enfans de leur génie; seulement la gloire eut pour eux des fruits bien différens, la vie de l'un fut une longue épreuve, la vie de l'autre une longue prospérité; obscur camérier d'un cardinal italien, soldat à Lépante, esclave à Alger, et au retour, pauvre percepteur de bulles en Andalousie, Cervantès mourut comme il avait vécu, dans la misère et l'abandon. Il n'a pas même un tombeau dans son ingrate patrie. Ximenès, au contraire, repose dans le mausolée le plus magnifique qu'il y ait en Espagne, et l'on conserve comme une relique sa crosse épiscopale à côté d'un crucifix d'ivoire sorti de l'oratoire de Sixte-Quint, autre grand homme de ce grand siècle.

La vie de don Francisco Ximenès de Cilneros est écrite dans ce distique de son épitaphe :

PRETEXTAM JUNXI SACCO GALEAMQUE GALERO
FRATER, DUX, PRÆSUL CARDINEUSQUE PATER.

Simple franciscain d'abord, puis provincial de l'ordre, il fut successive-

Digitized by Google

ment confesseur d'Isabelle-la-Catholique, cardinal, archevêque de Tolède et grand-inquisiteur. Il fonda l'université d'Alcalà et fit la conquête d'Oran en personne et à ses frais. Régent du royaume pendant la minorité de Charles-Quint, il conserva la couronne à ce prince à force d'habileté, et pour prix d'un pareil bienfait, il mourut en disgrace, quelques-uns disent empoisonné! Il avait quatre-vingts ans, n'avait jamais quitté sa robe de moine et ne laissa rien. Malgré la haine et l'envie qui s'attachent aux grandes positions politiques, il conserva tant de prestige sur l'imagination des peuples, qu'il passa jusqu'à son dernier jour pour posséder le don des miracles. C'est bien certainement le seul ministre qui soit mort avec cette réputation.

Ximenès est le plus grand homme d'état qu'ait eu l'Espagne; plus que tout autre, il a contribué au grand œuvre de son unité politique. A peine cette unité était-elle constituée par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle et par la conquête de Grenade, qu'elle fut compromise par la mort du mari de Jeanne-la-Folle; la Péninsule fut menacée alors d'un démembrement, et Ximenès la sauva de cette catastrophe imminente en maintenant le trône à cet ingrat monarque qui ne tarda pas à abuser de cette unité en la tournant au profit d'un despotisme jusqu'alors sans exemple.

Venu un demi-siècle après Ximenès, l'auteur de *Don Quichotte* fit une œuvre tout autre; en réagissant contre cette chevalerie qui, jointe au génie chrétien, dont elle était fille, voire même à l'inquisition, avait tant contribué à l'unité péninsulaire, il brisait un instrument devenu inutile après la victoire. La chevalerie n'avait plus de raison d'être; c'était une institution désormais sans objet, et partant puérile et souvent ridicule. Allah était vaincu, la croix triomphait, l'Espagnol était maître chez lui. L'esprit de conquête et d'aventure avait changé de forme; n'ayant plus de cités maures à conquérir, comme le Cid, on allait chercher des mondes sur les pas de Christophe Colomb.

Seulement une question délicate reste à résoudre, un doute à éclaircir; c'est de savoir si la réaction de Cervantès n'a pas été trop forte, si en arrachant violemment du cœur de sa patrie ce vieux levain chevaleresque qui avait sa grandeur et sa poésie, il ne l'a pas jetée d'un excès dans l'autre, et précipitée dans le grossier égoïsme, dans les intérêts cupides et matériels où croupirent depuis, l'une après l'autre, tant de générations. La chevalerie était un fleuve dévié qu'il ne fallait peut-être pas tarir, mais seulement diriger vers un nouveau but.

La plaine d'Alcalà est coupée par le fleuve Henarès et toute semée de chapelles; là haut, sur ces collines à gauche, était un ermitage bâti en mémoire d'une croix miraculeuse qui apparut dans le ciel à l'évêque Bernard pour lui annoncer la prochaine destruction des Maures. *Hoc erat signum Dei*. Quel nouveau talisman viendra annoncer à l'Espagne la fin de la guerre civile?

Le pays est toujours plus laid à mesure qu'on approche de Madrid; c'est

Digitized by Google

le plus insignifiant et le plus nu de toute l'Espagne. Il faut ajouter à cela que le chemin devient sablonneux, et que, forcé d'aller au pas, on n'a pas même la ressource d'échapper par la vitesse des chevaux à cette affreuse nature. On est condamné à boire le calice à fond.

Torrejon est le dernier relai avant d'arriver à Madrid. Toutefois, rien n'annonce la capitale; le pays est aussi nu, aussi solitaire que si l'on était à cent lieues de toute ville. Seulement, on aperçoit à quelque distance la fabrique de San-Fernando, et, de l'autre côté, une maison de campagne, l'Alameda, qui appartient à la famille Osuna, et qui est une véritable oasis dans le désert. Mais tout cela est aride; l'eau manque partout. De temps en temps passe un calesse enluminé comme ceux de Naples, où quelque vieux berlingot à cinq mules enharnachées comme des chevaux à la foire. Ce sont là les seuls signes précurseurs de la capitale des Espagnes et des Indes.

La diligence est dans l'usage de s'arrêter à Torrejon, et les voyageurs font toilette afin d'entrer à Madrid décemment. Aussi n'en finit-on pas. L'heure passe, la halte se prolonge; le mayoral s'impatiente; mais il a beau faire retentir la posada du cri de : *Bamos! bamos! Al coche, caballeros! Al coche, señoras!* personne ne paraît, personne ne bouge; les hommes se rasent, les femmes se chaussent, premier soin d'une Espagnole, et le mayoral, poussé à bout, menace de partir seul; le postillon est déjà en selle et fait claquer son fouet; alors seulement l'armée retardataire commence à s'ébranler. Dans les petites choses comme dans les grandes, ce peuple est toujours et partout le même, ajournant tout, remettant tout, comme s'il craignait de compromettre sa dignité en arrivant trop tôt.

Enfin, l'on part, et deux heures après on est à la porte de Madrid.

CHARLES DIDIER.

Digitized by Google

SALVADOR.

Il y a aux environs de C... une petite maison de campagne dont les derniers arbres de la forêt abritent le toit. Un rosier grimpant étend ses rameaux tout le long de la façade et couronne d'une fraîche guirlande la porte cintrée. La maison est entourée d'un jardin capricieusement planté; l'érable et le cerisier ombragent ses allées; le noyer mêle son feuillage noir aux bourgeons argentés des saules qui bordent la fontaine; l'humble liseron serpente sur des ronces, et, à côté de ses touffes agrestes, s'épanouissent de belles et délicates fleurs, l'œillet couleur de pourpre, le jasmin d'Espagne et l'immense famille des géraniums odorans. Personne, point de bruit sous ces mystérieux bosquets; les persiennes vertes de la maison restent toujours fermées, et les hirondelles suspendent leurs nids sous le balcon. Si quelque promeneur égaré hors du vaste parc de C... s'arrête en passant devant cette grille qui tourne en criant sur ses gonds rouillés, s'il jette un regard dans ces allées désertes, il entrevoit, parmi les saules, un mausolée de marbre blanc surmonté d'une urne cinéraire. Alors un vieux jardinier en habit de deuil s'approche lentement et raconte, sans se faire prier, une lamentable histoire, l'histoire de deux amans qui, après avoir mis fin à leur vie par un double suicide, reposent réunis pour toujours dans cette tombe. Une lettre tracée de leur main et trouvée près d'eux, manifesta cette dernière volonté, que les exécuteurs testamentaires ont religieusement accomplie.

Digitized by Google

Depuis cinq ou six ans, l'honnête jardinier, toujours en grand deuil, cultive les fleurs, sable les allées de ce jardin funèbre, et raconte aux passans curieux l'histoire des deux amans et l'exemple mémorable qu'ils ont laissé de leur fidélité, exemple touchant et auquel il ne manque rien que d'être vrai : le dénouement de ce drame terrible fut un mensonge fait en face de la mort.

Cette jolie maison de campagne, ce jardin semé de tant de fleurs, ces rians bosquets appartenaient, il y a quelques années, à une jeune femme qui venait y passer les mois d'été. Mme de Laudon était restée veuve à vingt ans avec une assez belle fortune; elle n'avait point de famille ni personne auprès d'elle qui eût le droit de conseil et de surveillance. Dès-lors elle jouit de l'indépendance et des avantages de sa position dans toute leur plénitude; elle arrangea sa vie selon ses goûts, ses caprices, ses passions, et fit, avec le moins de bruit possible, des fautes qui eussent ruiné la réputation d'une femme honnête. La sienne resta à peu près intacte, grace à son habileté, à ses charmes, et surtout à l'inconstance de son cœur. C'était un type unique peut-être que Mme de Laudon; elle pratiquait l'amour comme heureusement peu de femmes l'entendent; ce sentiment était le but et l'unique occupation de sa vie; pour elle, ce n'était point un jeu; elle y allait toujours de bonne foi, avec des transports, des douleurs, des joies et des larmes véritables; mais sa passion n'avait de durée que le temps de rendre un homme fou. Elle s'emparait d'un cœur, l'enivrait, le brûlait, le déchirait, le tordait et le rejetait sans calcul, sans méchanceté, par instinct, comme le renard étrangle les poules. Elle avait au cœur des trésors d'amour et de dévouement qu'elle donnait sans réserve, et qu'elle reprenait sans miséricorde. Beaucoup d'hommes l'avaient aimée; jamais nul ne l'avait quittée, et, chose inouie, tous étaient restés ses amis à la vie et à la mort. C'est qu'elle entendait merveilleusement la péripétie de ces drames dont elle jouait de verve toutes les scènes. Quand son cœur s'était épuisé dans tous les emportemens d'une passion, quand une mortelle lassitude succédait à ses transports, lorsqu'un amant devenait impuissant à ranimer ses flammes éteintes et qu'elle avait tout à redouter de sa douleur et de son ressentiment, elle déployait des ressources miraculeuses. Le dénouement s'opérait sans cris et sans secousses; ce n'était pas une rupture, c'était un adieu. Elle trouvait toujours de si grandes raisons, des motifs de fierté, d'honneur, de délicatesse si puissans pour faire ce sacrifice, que l'amant désespéré la quittait en jurant à ses genoux de l'aimer jusqu'à son dernier jour, et s'en allait

Digitized by Google

un peu consolé par la ferme persuasion qu'il n'aurait point de successeur. L'impression que laissait cette femme était indélébile; ceux qui l'avaient aimée ne pouvaient plus aimer ailleurs, et jamais ils ne se retrouvèrent en face d'elle sans émotion, sans regrets, sans retours vers l'immense bonheur qu'elle leur avait donné. Elle n'avait point l'air de ce qu'elle était, et elle passait aux yeux des indifférens pour une femme froide, indolente et même un peu prude. Son parler était doux et voilé, ses manières nonchalantes, sa conversation fine et naïve. Elle était d'une beauté frêle et languissante qui ne frappait point au premier abord, mais dont on découvrait une à une toutes les perfections : pour ceux qui l'avaient aimée, nulle autre femme n'était belle.

Mme de Laudon était veuve depuis quatre ans, et elle commençait à sentir cette fatigue, cette impuissance de l'ame qui suit les émotions coup sur coup renouvelées, lorsqu'elle rencontra un homme à la vue duquel son cœur se réveilla avec les transports et les illusions d'un premier amour. C'était un Espagnol nommé don Salvador de la Vega. Les évènemens politiques de la Péninsule l'avaient jeté en France avec les débris de sa fortune; il y vivait dans la situation humble et précaire d'un proscrit que les rancunes du pouvoir poursuivent jusque sur un terrain neutre.

Salvador n'était point beau, il n'avait pas non plus un esprit très remarquable, mais quelque chose en lui révélait une ame courageuse, énergique, emportée dans son amour et dans sa haine. Il avait la dignité fière, l'air noble, les manières froides et polies d'un Espagnol de bonne race, et sa réserve dissimulait assez ce qui lui manquait de grace et de culture d'esprit. Son attitude dans le monde frappa Mme de Laudon; elle devina sous ces formes graves et à travers cette tenue impassible une ame ardente, des passions inquiètes, flottantes, cherchant un but et ne sachant où le prendre. Elle comprit que la femme aimée de cet homme deviendrait sa religion, son dieu, l'arbitre souverain de sa vie et de sa mort, et elle n'eut pas peur d'un tel amour. Alors, avec toutes les graces, tout le laisser-aller de sa coquetterie, elle vint à lui; elle recommença son rôle; elle fut faible, ingénue, timide et passionnée de bonne foi, comme à son premier amour, et, comme tous les autres, Salvador y fut trompé, il l'aima et il fut heureux.

Les commencemens de cette liaison ne ressemblèrent à rien de ce qu'avait expérimenté Mme de Laudon; elle était aimée avec des transports de bonheur, de jalousie, de fureur, de repentir et de tendresse

Digitized by Google

qui ne lui laissaient nul repos, nulle trève entre des scènes effroyables et les heures d'extase que Salvador passait à ses genoux. Il la subjugua autant par ses défauts que par son amour; elle avait besoin de ces émotions violentes; il fallait à son ame blasée les luttes incessantes d'une passion aussi orageuse.

Tout cela durait depuis six mois; on était au commencement de l'été. Mme de Laudon vint habiter sa maison de campagne; Salvador s'établit à C... Alors ils vécurent pour eux seuls. L'amour de l'Espagnol était d'une trempe à résister long-temps au repos de ce continuel tête-à-tête; mais Mme de Laudon ne tarda pas à ressentir les premiers symptômes de cet allanguissement qui la prenait au cœur dès qu'elle allait cesser d'aimer.

D'abord elle avait été heureuse de faire tous les sacrifices qu'exigeait la jalousie effrénée de son amant; elle s'était sans regret éloignée du monde, elle avait renoncé d'un cœur plein de soumission et de joie, à ses relations, à ses amitiés; elle avait consenti à ne plus vivre que pour son amour; mais le moment était venu où tout ce qu'elle avait donné, elle allait le reprendre. L'ennui l'avait gagnée; les exigences de Salvador lui semblaient exorbitantes; elle sentait son joug, et elle était près de s'y soustraire avant que l'Espagnol eût seulement soupçonné ce qu'elle avait au cœur d'indifférence et de dégoût.

Un soir, Salvador l'avait menée jusqu'à la lisière du bois de C...; ils marchaient lentement, lui, heureux des émotions que donne un amour exalté, plein de dévouement et de foi; elle, languissante et silencieuse. Le soleil venait de disparaître à l'horizon; l'air était calme et transparent. Les plaines unies et verdoyantes du Valois se déroulaient vers le nord, jalonnées de clochers dont la flèche hardie dominait quelques humbles villages cachés entre les quinconces de pommiers; la forêt élevait ses cimes touffues et secouait l'ombre et la fraîcheur sur le sentier bordé de saxifrages et de grandes scabieuses.

— Que cette soirée est belle! qu'il fait doux ici, près de toi, ma Flavie! s'écria Salvador en passant un bras autour de la taille souple de Mme de Laudon.

Elle pressa faiblement la main qui tenait les siennes, soupira et ne répondit rien.

Un moment après, elle dit dans un élan de sincérité :

— Que la vie est une chose stupide! Qu'il est difficile d'être heureux!

Digitized by Google

Salvador s'arrêta inquiet et surpris.

— Eh quoi! dit-il, notre bonheur ne te semble-t-il pas désormais assuré? Que peux-tu désirer ou craindre? Penses-tu que je cesserai jamais de t'aimer? As-tu quelque jalousie au cœur, quelque doute? Mon Dieu! parle-moi... D'où vient ta tristesse? Pourquoi n'es-tu pas heureuse?

Elle soupira encore plus profondément et baissa la tête sans répondre. Elle était bien décidée à manifester tout ce qu'elle éprouvait d'abattement et de souffrance, mais elle n'en pouvait pas avouer le motif; elle se contenta de dire avec une franchise qui gardait la moitié de ce qu'elle avait dans le cœur :

— Mon Dieu! je suis triste jusqu'à la mort! L'avenir m'effraie.

— Que faut-il donc pour te rassurer? répondit Salvador; ne sommes-nous pas l'un à l'autre maintenant? Le monde n'est plus entre nous; nous n'y retournerons jamais; c'est pour nous seuls que nous avons juré de vivre. Quel bonheur est comparable au nôtre? Cachés dans ce paradis et pour toujours ensemble, pour toujours! il y a dans ce mot la promesse de toute une vie d'amour et de bonheur! Ne le sens-tu pas, mon ame?

Elle s'appuyait distraite au bras de l'Espagnol et réfléchissait aux moyens de se soustraire à cette passion obstinée. Salvador crut comprendre ce silence; il sentait que les paroles manquent aux émotions intimes et profondes; heureux, plein de ferveur et d'amour, il murmura en pressant Mme de Laudon contre son cœur :

— C'est pour la vie!... Oui, mon bonheur est grand! Peu m'importe ce que j'ai perdu! Ma fortune, mon pays, ma famille, je ne regrette rien; tu as tout remplacé, tu es tout pour moi... Auprès de ton amour, que sont les autres biens de ce monde!

A ces mots, Mme de Laudon sembla se réveiller, elle entrevoyait un moyen d'en finir avec cet amour opiniâtre, et entrant aussitôt dans son rôle, elle dit avec un accent triste et ferme :

— Mon ami, voici déjà long-temps qu'un affreux souci me ronge...

— Toi, Flavie? interrompit Salvador avec une surprise pleine de douleur et de reproches, tu as une peine que j'ignore?

— Oui, j'ai un grand chagrin, un remords...

Et comme il l'interrogeait d'un regard défiant et triste, elle ajouta :

— Tu as reçu hier des lettres d'Espagne!

— Je les ai là, répondit-il rassuré. Veux-tu les voir?

Digitized by Google

— Pourquoi? tu m'as dit tout ce qu'elles contenaient. Hélas! quelles tristes nouvelles!

— Il est vrai, tous mes biens sous le séquestre; mais en ceci que te reproches-tu? Je ne te comprends pas.

— Hélas! j'aurais dû plus tôt accomplir la résolution que me dictait mon dévouement, s'écria Mme de Laudon; ta générosité veut en vain le dissimuler; tu m'as fait un sacrifice immense et que je ne devais pas accepter; j'ai été un obstacle dans ta vie... Il est temps que tu reprennes dans le monde la position que tu n'aurais jamais dû perdre, et dont je t'ai privé...

— Que veux-tu dire? interrompit-il avec véhémence; que parles-tu de rang, de fortune? Ce n'est pas toi qui me les a ôtés!...

— Non, mais je t'empêche de les reprendre. N'est-ce pas pour moi que tu as refusé d'épouser ta cousine, doña Inès? Toi, le marquis de la Vega, toi, le petit-fils d'un grand d'Espagne, tu végètes dans l'exil, tes titres sont abolis, ta fortune confisquée, tu vis obscur et pauvre... ce mariage aurait changé ton sort, toi-même me l'as dit...

— Je l'ai refusé, interrompit-il, je l'ai refusé sans hésiter; ne l'as-tu pas voulu?

— Dieu me pardonne de n'avoir pas pris alors la résolution que je prends aujourd'hui! Salvador, il faut que tu épouses doña Inès de la Vega, il faut que le grand majorat, la belle fortune dont elle est l'héritière ne sortent pas de ta famille...

— Ainsi, tu penses que je devrais renoncer à toi! s'écria Salvador, tu penses que pour une misérable ambition d'argent, je pourrais étouffer les sentimens les plus chers et les plus profonds de mon cœur? Et quelle femme, grand Dieu! épouserais-je avec cette magnifique fortune! Sais-tu bien ce qu'est doña Inès? Une pauvre créature dont la plus riche dot ne saurait couvrir les difformités. Voici tantôt deux ans qu'elle est entre les mains des médecins de Montpellier qui travaillent à redresser son cou de travers et ses épaules inégales; elle est laide, contrefaite; non, non, ce n'est pas moi qu'elle fera duc de la Vega...

— Ainsi, quand même nous ne nous serions pas aimés, Salvador, vous auriez refusé la main de doña Inès? dit Mme de Laudon en le regardant en face.

L'Espagnol ne mentait jamais; il réfléchit un moment; puis il répondit :

— Je crois que non.

— Vous vous trompez, Salvador; l'ambition, la nécessité, eussent

Digitized by Google

fait taire les répugnances de votre cœur. Si nous ne nous étions pas connus, vous seriez aujourd'hui duc de la Vega, vous seriez riche et puissant, vous feriez envie à vos ennemis.

— Eh bien! laisse-moi le bonheur de t'avoir tout sacrifié. Oui, je pouvais me faire une fortune plus grande, une situation plus élevée que celle dont on m'a dépouillé; j'ai préféré ton amour.

Ce mot était une arme dont Mme de Laudon devait se servir sans miséricorde. Elle fit un étalage immense de douleur et de dévouement; elle persista dans son sacrifice. L'Espagnol le refusait avec des transports de reconnaissance et d'amour; mais cette femme, qui fut si faible pour celui qu'elle aimait, avait une volonté de fer contre celui qu'elle n'aimait plus. A l'abri d'un si beau prétexte, elle ne craignit plus le désespoir de Salvador, elle se sentit à l'abri de ses soupçons et de sa vengeance; dès-lors rien ne l'arrêta pour en finir.

Ils rentrèrent. Salvador était triste, effrayé, et Mme de Laudon très fatiguée. Ils s'assirent sous les tilleuls de la terrasse, et la jeune femme appuya sa tête sur l'épaule de l'Espagnol. Le vent du soir déroulait les boucles soyeuses de sa chevelure; elle se voila de l'écharpe transparente qui tombait autour de ses épaules, et demeura immobile aux bras de Salvador.

— Quelle cruelle preuve d'amour tu voulais me donner, ma Flavie! dit-il en la baisant au front à travers le léger tissu qui couvrait ses beaux yeux.

Et long-temps il lui parla tout bas avec une tendresse, un bonheur, des larmes indicibles; mais cette voix n'avait plus d'écho. En vain elle murmurait émue et frémissante, nulle autre voix ne lui répondait, et le doux bruit du feuillage et des eaux soupirait seul à l'oreille de Salvador : Mme de Laudon s'était assoupie en l'écoutant.

Enfin, après un silence, il dit doucement en la serrant contre son cœur :

— Tu ne me parles pas; à quoi penses-tu, mon amie?

Ce mouvement la réveilla.

— A toi, répondit-elle avec un long soupir; à toi, toujours.

— Mais tu ne veux plus que j'épouse doña Inès? tu renonces à tes résolutions?

— Tu verras de quels sacrifices je suis capable.

— Va, je saurai les refuser! s'écria-t-il heureux et inquiet; je renonce à ma fortune, à ma carrière politique, à tout ce qui n'est pas toi; je t'appartiens pour toujours; mon avenir, ma vie, je te donne tout!

Digitized by Google

— Mon Dieu! qu'en ferais-je? pensa Mme de Laudon.

Puis, elle dit en se levant :

— Adieu, Salvador. Voyez, il se fait tard; minuit déjà, et demain vous devez vous lever avec le soleil pour cette partie de chasse.

— J'ai bonne envie d'y renoncer.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle durera jusqu'à la nuit, et que je serais de retour trop tard près de toi.

— Ah! dit Mme de Laudon, vous ne reviendriez que le soir?

Puis elle reprit après réflexion :

— Eh bien! cela vaut mieux. Depuis tantôt trois mois, nous ne nous sommes pas quittés un seul jour; j'ai renvoyé d'une semaine à l'autre quelques visites de voisinage que je ne pouvais faire avec vous...

— Des visites? interrompit Salvador avec un sourd mécontentement. Ah! Flavie, vous voulez donc que nous ne soyons plus seuls?

— Il faut que j'aille voir la sœur du curé, reprit-elle sans s'émouvoir; c'est une vieille fille paralytique qui, depuis trois ans, n'est sortie de la chambre que pour se faire porter à l'église le jour de Pâques. Il faut que je fasse aussi une visite à la femme du percepteur, une bonne dame à laquelle j'ai mille obligations. C'est fort mal de ma part de l'avoir tant négligée.

— J'irai donc chasser, dit l'Espagnol en soupirant.

Elle lui tendit la main avec un petit geste d'adieu.

— A demain soir, dit-il. Que je serai heureux de te retrouver après cette longue journée! Ma Flavie, adieu!

Elle se laissa emmener jusqu'à la grille du jardin. Là, ils se quittèrent. Elle suivit l'Espagnol du regard jusqu'au détour de l'allée; puis, quand il eut disparu, elle murmura :

— Ce pauvre Salvador! s'il pouvait se consoler sur-le-champ!.... Allons, il faut en finir. Dans un mois, dans un an, cette situation serait ce qu'elle est aujourd'hui. Il vaut mieux couper court à tous ces tiraillemens et prendre une résolution.

Mme de Laudon rentra sur-le-champ pour donner ses ordres; il n'y avait pas un moment à perdre.

— Je retourne demain à Paris, dit-elle; je n'emmène que Juliette. Nous irons par la diligence.

— Madame veut prendre la voiture qui passe au bout de l'allée à sept heures? dit la femme de chambre étonnée.

— Oui; il y a toujours des places. Je l'attendrai sur le chemin.

Digitized by Google

Faites ma malle pour un voyage de quelques semaines; nous irons plus loin que Paris peut-être.

Mme de Laudon passa le reste de la nuit à écrire une longue lettre pour Salvador. Elle arrangea laborieusement trois pages de regrets, de protestations, de vœux sincères et d'adieux pathétiques, toutes phrases banales, saupoudrées de points d'exclamation : « Mon sacrifice sera complet, disait-elle en finissant. Je n'emporte pas même l'espoir de vous revoir; je vais m'ensevelir dans quelque retraite où votre nom même ne saurait arriver. Salvador, je vous en supplie à genoux, aidez-moi à accomplir cette cruelle résolution; je me dévoue à votre avenir, à votre bonheur. Ne me rendez pas cet effort plus douloureux et plus difficile par une persistance qui ferait beaucoup de mal à tous deux, sans ébranler ma détermination. Mon ami, vous ne m'écrirez point, vous ne chercherez pas à savoir ce que je serai devenue; ce n'est qu'après plusieurs années d'absence que nous pourrons nous revoir. Partez sur-le-champ pour Montpellier; accomplissez votre destinée, comme j'accomplis mon devoir, avec fermeté. Adieu pour long-temps, mais non pas pour toujours peut-être! adieu, mon Salvador! »

Mme de Laudon avait raison de compter sur un premier mouvement de douleur pour être obéie sur-le-champ. Le lendemain, lorsque Salvador ne la trouva plus, lorsqu'il eut achevé de lire cette lettre d'adieu, il devint comme fou. Pendant deux jours, il ne prit point de repos; il vint à Paris, il retourna encore à C..... Il chercha partout Flavie, et personne ne put lui dire où elle était allée. Le troisième jour, il se jeta dans la malle-poste, et partit pour Montpellier.

Environ six mois plus tard, Mme de Laudon revint à Paris, après un voyage en Angleterre; elle en rapportait les impressions les plus pâles et les plus insignifiantes que son cœur eût jamais éprouvées. Elle était languissante, éteinte, à bout de toute puissance d'émotion, telle enfin que quand Salvador avait donné une si vive impulsion aux facultés émoussées de cette étrange organisation.

Mme de Laudon n'avait eu aucune nouvelle de l'Espagnol; elle ne savait pas, même indirectement, ce qu'il était devenu, et d'abord elle s'en inquiéta peu. Elle se souvenait pourtant de lui dans ses momens de désœuvrement et d'ennui, quand elle se trouvait en face d'un certain Anglais qui l'avait suivie sur le continent pour lui prouver le dévouement d'un amour dont elle n'avait pu venir à bout de se soucier. Lord Wilson était un de ces hommes peu embarrassans qu'il n'est jamais urgent de congédier. Il n'était ni susceptible, ni

Digitized by Google

exigeant, ni jaloux; il ne regardait pas en dehors de lui-même, ne demandait la raison de rien, et ne sourcillait pas devant les plus étranges caprices; il s'en allait, revenait, restait, à la volonté de Mme de Laudon, et sans jamais solliciter l'explication d'une foule de réticences et de contradictions évidentes dans les procédés et les sentimens de la jeune femme. Elle était si sûre de le congédier d'un mot, sans secousse et sans effort, qu'elle n'en prenait pas la peine. Lord Wilson semblait comprendre tout ce qu'il y avait de provisoire dans cette situation; car, après s'être hasardé à faire quelques propositions de mariage, il avait dit fièrement :

— Ma chère, vous ne me répondez ni oui ni non; eh bien! je ne vous en parle plus. Si quelque jour vous vous décidez, vous me le ferez savoir.

Mme de Laudon finit par éprouver une certaine curiosité d'apprendre ce qu'était devenu Salvador, et un jour qu'elle était encore plus ennuyée que de coutume, elle songea à aller dans la maison où elle l'avait vu pour la première fois; c'était chez une de ses amies de pension.

— Bonjour, ma pauvre belle! s'écria Mme D... en la voyant; mais d'où viens-tu donc? voilà des années que tu as quitté Paris. Tu n'es pas mondaine comme moi; la retraite, la vie des champs, voilà ce que tu aimes; tu es bien heureuse d'être si sage.

— J'ai voyagé, dit languissamment Mme de Laudon, je ne me porte pas bien; les médecins m'avaient conseillé d'aller en Angleterre.

— Allons donc! tu es comme une rose, tu as quelque chose de frais, de serein dans le teint et la physionomie, qui repose la vue de ceux qui te regardent; la quiétude, la douce mélancolie du veuvage respirent en toi; va, tu fais bien de ne pas te remarier; tu ne serais pas si jolie avec tous les soucis que donnent ces abominables maris, surtout quand on les aime un peu. Tu es bien heureuse de ne rien aimer.

— Tu crois? dit Mme de Laudon entre un soupir et un sourire; puis elle reprit : Donne-moi donc des nouvelles de ce monde qui a pu me croire morte et au milieu duquel je vais arriver comme un revenant; tes soirées étaient charmantes; te rappelles-tu cet Espagnol?...

— Don Salvador de la Vega? il avait pour toi une passion malheureuse, je m'en suis douté tout d'abord. Il ne t'en a sans doute jamais rien dit. C'est passé maintenant. Il a voyagé, mais depuis deux mois le voici de retour à Paris; il vient me voir souvent.

Digitized by Google

— Ah! et n'est-il pas marié? demanda Mme de Laudon; on disait qu'il devait épouser une de ses cousines.

— Tu savais cela? Je croyais qu'il n'en avait pas été question avant ton départ: il paraît que la négociation a fort traîné en longueur; mais c'est décidé à présent, tu arrives à point pour assister au bal de noce; M. de la Vega se marie après la quinzaine de Pâques.

— Tant mieux! s'écria du fond de l'ame Mme de Laudon.

— C'est un fort grand mariage; il doit être tout étourdi de son bonheur.

— Mais il me semble qu'il y a là tout un système de compensations; un beau titre, une grande fortune et une femme...

— Une femme charmante, belle comme un ange!

— Comment! interrompit Mme de Laudon stupéfaite, elle est bossue!

— Mais ce n'est pas la bossue qu'il épouse, répliqua Mme D... Tu ne sais pas toute cette histoire; c'est un roman. Je vais t'expliquer cela. Le duc de la Vega avait deux filles; l'aînée, qui a hérité du majorat, est, dit-on, une pauvre petite créature laide et mal faite; sa sœur doña Theresa, celle qui n'avait rien qu'une dot assez mince pour entrer au couvent, est au contraire une belle jeune fille. On l'avait laissée en Espagne, et Mlle de la Vega était venue depuis quelques mois à Montpellier pour sa santé, lorsque don Salvador entama les négociations de mariage. Tout était décidé lorsque la duchesse de la Vega prit subitement une grande résolution. Elle considéra les disgraces de son chétif individu, les petites chances de bonheur qu'elle aurait dans le monde, et le peu de place qu'elle occuperait dans le cœur de son mari; soit frayeur, soit grandeur d'ame, elle renonça à tout et déclara fermement qu'elle allait prendre au couvent la place de sa sœur à laquelle, par acte public et authentique, elle voulait céder sa fortune et son titre. Il fallut l'agrément du roi d'Espagne pour cette espèce d'abdication; ensuite les deux sœurs vinrent à la frontière. Leur entrevue a été fort touchante; elles ont passé quelques jours ensemble; puis l'une est allée s'enfermer dans son couvent, et l'autre, accompagnée d'une vieille parente qui lui sert de dame de compagnie, est venue à Paris où M. de la Vega l'avait précédée de quelques jours. Je lui ai fait une visite; elle ne parle pas français, elle a l'air fort espagnol; mais elle a des yeux..... et puis seize ans; son fiancé doit en être amoureux.

— Tu crois? dit Mme de Laudon avec une sorte de malaise.

— Il me paraît fort heureux d'épouser avec ce beau titre et cette

Digitized by Google

grande fortune une belle jeune fille, qui vaut encore mieux que sa dot.

— Il mérite son bonheur, et je désire fort le revoir pour lui faire mon compliment.

— Tu le verras ce soir même si tu veux; il vient toujours à mes samedis; tu resteras à dîner avec moi.

— Mais je suis dans un négligé à faire peur! s'écria Mme de Laudon en jetant un coup d'œil sur la glace.

— Quel scrupule de coquetterie! Tu es fort bien ainsi, je t'assure. Va, nous n'aurons que des gens qui ne valent pas tant de frais. Je ne sais où se tiennent les dandies, les beaux fils, qui venaient jadis à mes samedis; j'ai pourtant toujours mes jeunes femmes, mes jolies veuves, mes nobles douairières; mais cela ne suffit pas pour faire un salon; il faut des hommes, de jeunes hommes, et nous n'avons plus que de vieux garçons; M. de la Vega seul nous est resté fidèle.

— Je te présenterai un Anglais, lord Wilson; il n'est pas beau, mais il n'a que vingt-huit ans.

— Bon! répondit Mme D..., j'aime les Anglais; il font très bien dans un salon. Leur tenue est parfaite; s'il manque un quatrième au whist ou à la bouillotte, ils sont toujours prêts. A la vérité, ils ne causent pas; mais il faut de ces hommes qui font tapisserie; on les a pour l'ornement, comme ces fleurs sans parfum qu'on met dans les jardinières.

Après le dîner, Mme de Laudon s'établit dans une causeuse au fond du salon, et resta là livrée à une préoccupation profonde. Elle s'étonnait de l'espèce d'émotion qui s'éveillait en son cœur; elle était distraite, animée, elle tressaillait chaque fois que la porte s'ouvrait. Quelque chose du passé venait de renaître; mais une certaine amertume dominait toutes ces impressions.

Il y avait beaucoup de monde déjà quand on annonça Salvador. Mme de Laudon se retira dans l'angle de la cheminée, à l'abri d'une table de jeu; d'abord l'Espagnol ne la vit point; c'était bien lui, tel qu'elle l'avait aimé, toujours grave et fier, avec son beau regard et sa noble physionomie; seulement il semblait plus animé, plus empressé de répondre à l'accueil qu'on lui faisait; il était mieux dans le monde. Mme de Laudon devint tremblante quand il s'approcha; elle sentit les battemens de son cœur se réveiller au son de sa voix. Il passait devant elle sans la voir, alors elle quitta sa place et se montra subitement à lui. L'Espagnol s'arrêta, nul mouvement ne décela son étonnement et sa profonde émotion; mais il devint excessivement

Digitized by Google

pâle et put à peine balbutier quelques mots. Mme de Laudon avait repris un peu de sang-froid.

— Je ne pensais pas, monsieur, avoir le plaisir de vous rencontrer ici ce soir, dit-elle; vous avez voyagé?

Il ne répondit que par un geste affirmatif.

— J'arrive aussi, reprit-elle, j'ai passé quelques mois en Angleterre, je comptais y demeurer un an; mais j'y serais morte de consomption; il a fallu revenir. Vous avez fait, vous, monsieur, un plus heureux voyage.

— Je vous ai obéi, répondit-il en espagnol.

Mme de Laudon s'appuya au coin de la cheminée; et jetant un coup d'œil rapide autour d'elle pour s'assurer que personne ne l'observait, elle dit avec mélancolie:

— Oui, parlons cette belle langue que vous m'avez apprise. Combien ces accens me sont doux! Qu'il y a long-temps que je ne les entends plus! Dites-moi tout ce qui vous est arrivé pendant cette longue absence. Vous êtes heureux, Salvador, plus heureux encore que je ne l'avais espéré....

— Oui, très heureux, interrompit-il vivement; Mlle de la Vega est un ange de beauté, d'innocence. Quel cœur misérable, flétri, déchiré, ne retrouverait un peu de bonheur en face d'une si pure et si charmante créature! Il faudrait être maudit pour ne pas l'aimer. Oh! oui, je suis heureux!

A ces mots, Mme de Laudon leva sur l'Espagnol un long regard, et répondit avec un soupir:

— Hélas! tant mieux!... Vous viendrez me voir, Salvador?

Il ne répondit que par une inclination de tête, et s'éloigna, comme s'il eût craint de prolonger cette situation. Mme de Laudon ne tenta point de se rapprocher de lui, et le reste de la soirée ils ne se parlèrent plus.

Il y a dans certaines organisations un besoin d'émotion si effréné, qu'elles ne souffrent véritablement que du repos, où parfois elles tombent par impuissance. Comme les plantes qui croissent aux lieux élevés, elles ne vivent que battues par le vent et les orages; elles résistent aux peines cuisantes, à la douleur qui ronge et, entre toutes les tortures morales, l'ennui seul est capable de les tuer. Mme de Laudon avait l'ame ainsi trempée; il lui fallait les agitations, les larmes, les joies amères que donnent les passions; depuis long-temps elle ne s'était trouvée si heureuse que pendant cette nuit qu'elle passa tout entière à pleurer après avoir revu Salvador. Le passé revenait

Digitized by Google

à sa mémoire avec ces alternatives de désespoir et de bonheur qui, pendant long-temps, avaient fait un drame dans chaque jour de sa vie. Elle était encore sous l'influence de ces souvenirs lorsque lord Wilson se présenta le lendemain matin. En apercevant cette figure débonnaire et souriante encadrée dans de grands cheveux blonds symétriquement bouclés, la jeune femme éprouva un mouvement d'impatience. Elle prit d'une main distraite l'inévitable bouquet que l'Anglais lui apportait chaque jour depuis cinq mois, et lui fit signe de s'asseoir sans le regarder ni lui sourire. C'était un importun qui venait se jeter au travers de ses préoccupations; la veille, il l'ennuyait; ce jour-là, il la gêna, et elle résolut d'en finir. Mais ce n'était pas chose aussi aisée qu'elle l'avait pensé d'abord; lord Wilson n'offrait aucune prise, aucun prétexte; tout en lui était si uni, si poli, qu'on ne savait de quel côté saisir l'occasion d'une rupture; tout glissait sur cette inaltérable surface. Mme de Laudon vit bien qu'il n'y avait pas deux moyens de se débarrasser d'un tel amant; et prenant sur-le-champ son parti, elle se décida, pour la première fois de sa vie, à faire une espèce de confidence. En ceci, elle fut poussée d'abord par le désir de changer une situation qui lui pesait, ensuite par le besoin d'épancher son cœur et de parler de Salvador.

Elle était si sûre de la discrétion et du dévouement de l'Anglais, qu'elle n'hésita pas.

— Mon cher George, lui dit-elle après un silence, voici bien long-temps que j'ai sur les lèvres un aveu pénible, douloureux, un aveu que je ne puis faire qu'à mon meilleur ami... Vous êtes mon meilleur ami, George...

Il s'inclina en ouvrant de grands yeux étonnés, et Mme de Laudon reprit :

— Avant de vous connaître, George, j'avais rencontré un homme que j'aimais avec toute la tendresse, tout le dévouement dont le cœur d'une femme est capable, comme on n'aime qu'une fois...

— Est-il possible! s'écria lord Wilson avec une grande bonne foi.

Puis comme il s'aperçut que Mme de Laudon avait les larmes aux yeux, il se hâta d'ajouter :

— Ne pleurez pas, ma chère, c'est un malheur; qu'y faire à présent? Dites-moi comment cela s'est passé.

Alors Mme de Laudon raconta ses amours avec Salvador, leur séparation, qu'elle expliqua comme un grand acte de dévouement de sa part, et la rencontre de la veille. Elle parlait avec ferveur et les larmes aux yeux, car tout cela était vrai pour le moment. Qui n'au-

Digitized by Google

rait cru que cette femme avait au cœur un amour constant et profond, une de ces passions qui peuvent sommeiller, mais qui ne meurent jamais? Ce long récit était entremêlé de distinctions subtiles et de profonds raisonnemens adressés à lord Wilson, pour lui prouver que son bonheur avait été l'erreur d'un moment, et qu'il devait se résigner, sans rancune et de bonne grace, à son rôle d'ami. Le pauvre homme écoutait d'un air consterné, et murmurait de temps en temps en hochant la tête :

— Je comprends, je comprends très bien!... Ah! je ne m'en étais pas douté!...

— Que je suis malheureuse! dit Mme de Laudon en finissant, c'en est fait, il va se marier! Je l'ai voulu... Hélas! où trouverai-je la force de supporter une si grande douleur!...

— Il faut voyager, ma chère, dit vivement l'Anglais; quand on a des peines, le meilleur moyen de les soulager, c'est de les fuir. Je vous accompagnerai.

— Non, mon cher George, répondit-elle, je veux boire le calice jusqu'à la lie, je veux connaître celle que va épouser Salvador; je veux voir leur mariage. Mon Dieu! donnez-moi la force et le courage dont j'ai tant besoin!

Dès ce moment, George Wilson devint le confident patient et discret de tout ce que voulut bien lui dire Mme de Laudon; il oublia avec une grande générosité son rôle d'amant, et fut pour elle un ami tout dévoué. Elle y avait compté, car son habileté consistait surtout à tirer parti de ces crises qui perdent, en général, les autres femmes.

Le lendemain, Salvador se présenta chez Mme de Laudon; elle savait bien qu'il viendrait, elle était seule, et sans arrière-pensée, sans plan arrêté, elle s'était environnée de tout ce qui pouvait rappeler le passé. Elle reçut l'Espagnol dans son boudoir; tout y était comme un an auparavant, quand elle l'y attendait chaque soir. Les fleurs qu'il prenait plaisir à effeuiller sur les beaux cheveux de Flavie s'épanouissaient encore dans cet air tiède, tout imprégné des parfums qu'elle aimait, le livre où ils avaient souvent lu ensemble, était ouvert sur le pupitre et elle était là comme naguère, languissante et belle.

Salvador se sentit troublé jusqu'au fond de l'ame; les heures les plus douces, les meilleures de sa vie, revinrent à son souvenir; ce fut comme un éclair qui illumina tout le passé et le lui rendit un moment. Éperdu, tremblant, il regarda, les larmes aux yeux, tout ce qui

Digitized by Google

l'environnait; puis, tendant les bras à Mme de Laudon, il la serra contre sa poitrine avec une sorte de fureur et s'écria : Flavie, que de mal nous a fait ton dévouement!... Ah! malheureux que je suis!...

Alors elle pleura, appuyée sur lui, en l'appelant son Salvador.

— Et ma parole est donnée! dit-il avec désespoir.

— Tu la tiendras! s'écria-t-elle avec énergie, tu épouseras Mlle de la Vega; mais tu m'aimeras toujours.

— Quel sort tu nous as préparé! Ah! Flavie, ton malheur, le mien, celui de cet ange que je vais tromper!...

— Elle t'aime? demanda Mme de Laudon.

— Je ne sais, répondit-il; elle est si fière, si timide! Songe quelle a été la vie de cette enfant, élevée loin du monde dans la solitude et les austères habitudes d'un couvent; elle ose à peine lever les yeux sur moi; son innocence ignore jusqu'à ce mot d'amour. C'est un ange, et je l'eusse adorée si ton souvenir n'eût toujours été là!...

Ces mots firent mal à Mme de Laudon, un subit retour sur elle-même l'humilia; elle eut la conscience de ce qu'elle valait en comparaison de cette haute vertu, de cette innocence virginale. Elle éprouva la sombre jalousie, l'envieuse haine de l'ange déchu qui voit planer au-dessus de lui les voiles blancs et la lumineuse auréole des séraphins.

— Hélas! dit-elle, notre destinée va s'accomplir : à toi, Salvador, les joies de la vie; à moi d'éternels regrets...

— Crois-tu que je me consolerai jamais de t'avoir perdue? répondit-il d'une voix sourde; j'épouserai Theresa, mais c'est toi que j'aime, c'est toi que j'aimerai jusqu'à mon dernier jour. Il y a entre nous des liens que rien ne peut rompre; ce fatal mariage auquel tu m'as poussé ne te rendra pas ta liberté; tu ne seras plus à moi, mais tu ne seras jamais à un autre : jure-le, Flavie....

— Je le jure! répondit-elle sans hésiter. Les sermens ne lui coutaient rien; elle en avait tant fait en sa vie qu'elle n'avait pas tenus!

Il n'entra point dans l'esprit de Mme de Laudon de rompre ce mariage; elle se connaissait trop bien pour accepter la responsabilité d'un tel sacrifice; mais elle triompha d'avoir retrouvé le cœur de Salvador, et elle s'abandonna, sans réserve et sans prudence, aux chances d'une si périlleuse situation. Elle se fit une joie cruelle du trouble qu'elle allait jeter dans cette union qu'elle voyait maintenant avec un affreux dépit. Certainement elle n'eût pas voulu épouser elle-même cet homme qu'elle trompait, qu'elle avait toujours trompé, et, par une

Digitized by Google

étrange inconséquence, elle ne pouvait souffrir qu'une autre l'aimât et le rendît heureux.

Ce fut à une soirée de Mme D... que Mme de Laudon vit pour la première fois la fiancée de Salvador. Doña Theresa de la Vega, l'héritière d'un des plus beaux majorats de la principauté de Catalogne, était une belle jeune fille de dix-huit ans. Le costume espagnol, qu'elle n'avait pas voulu quitter, prêtait à sa physionomie sérieuse, à sa taille élevée, quelque chose de prestigieux; sa beauté avait une grace austère qui n'appartenait à nulle autre femme; son sourire était fier, sa contenance froide; mais la douceur infinie de son regard révélait une ame triste et timide. Mme de Laudon fut frappée, à son aspect, du sentiment le plus pénible qu'elle eût jamais ressenti; c'était une sorte de jalousie envieuse, une douloureuse curiosité; c'était une humiliation intime dont elle ne pouvait se relever à ses propres yeux. En ce moment elle douta de son empire sur Salvador, elle comprit qu'il aurait pu aimer Mlle de la Vega et qu'elle devait se croire aimée.

— Oh! non, pensa-t-elle en levant sur lui un regard fixe, non! qu'il l'épouse, j'y consens; mais qu'elle m'ôte son amour, jamais!...

Dès ce jour, Mme de Laudon ne laissa plus échapper une occasion de se mettre entre Salvador et sa fiancée; elle attisa, sans pitié pour lui et pour elle-même, cette passion désormais sans espoir. Le malheureux s'imposait une contrainte qui trompa tous les yeux; mais il était dévoré de chagrin et de remords. Cent fois il eut la pensée de se jeter aux genoux de Mlle de la Vega, de lui dire que ne pouvant l'aimer il renonçait à elle : le respect qu'il avait pour sa parole donnée le retint.

Theresa ne se doutait point de ces tristes combats; elle aimait avec toute la confiance d'une ame chaste et fervente. L'éducation austère du couvent, les idées où on l'avait élevée lui avaient laissé des habitudes réservées qui dissimulaient un caractère exalté, des passions ardentes. D'abord elle avait vu, avec plus d'étonnement que de joie, sa nouvelle situation. Enfermée depuis sa naissance dans l'étroit horizon du cloître, elle ignorait ce qu'elle allait trouver dans le monde; mais dès qu'elle eut respiré l'air libre, dès qu'elle eut connu Salvador, elle comprit à quelle nouvelle vie on l'avait rendue : elle aima avec toute la puissance d'une ame jeune, pleine de chaleur et d'illusions. Mme de Laudon vit, du premier coup d'œil, jusqu'au fond du cœur de sa rivale, et elle lui disputa, sans miséricorde, l'amour de son fiancé : elle se livra à l'instinct de sa jalousie, sans songer que

Digitized by Google

dans cet effroyable jeu il y allait du bonheur de Theresa, de l'avenir de Salvador et de sa propre tranquillité.

On était au commencement d'avril, les soirées devenaient courtes et horriblement vides ; on s'ennuyait les samedis chez Mme D..., où ne venaient plus que les amis intimes et quelques étrangers. Le printemps commençait si serein, si doux, qu'on songea à aller jouir des premiers beaux jours à la campagne. Mme D... avait une jolie terre aux environs de Fontainebleau ; elle invita une partie de sa société à l'y accompagner. On dressa un magnifique programme : il était question de s'amuser comme à Paris, d'avoir de la musique tous les soirs, de danser, et de jouer la comédie. Mme D... tint conseil avec Mme de Laudon avant de faire ses invitations.

— Je suis d'avis de convier Mlle de la Vega, dit-elle, elle viendra avec sa vieille dame de compagnie et son fiancé ; sa maison sera fort agréable l'hiver prochain, nous y serons très bien, et je ne suis pas fâchée de trouver d'avance l'occasion de lui faire quelques politesses, d'autant plus que je suis invitée au mariage ; toi aussi, sans doute?

— Mais je pense que oui, répondit négligemment Mme de Laudon ; M. de la Vega compte inviter tout le monde à ses noces.

— Il est étrange! on dirait que son bonheur lui a tourné la tête. Je l'ai vu hier, ce n'est plus le même homme ; il parle sans se soucier de ce qu'il dit ni de ce qu'on lui répond ; il a l'air de ne pouvoir tenir en place, lui qui était autrefois si mesuré, si grave. Tiens, je crois que cet homme est un peu fou : il a parfois une physionomie, un regard...

— Quelle idée! dit Mme de Laudon, je le trouve comme tout le monde.

— C'est que tu ne le vois pas souvent; mais observe-le pendant les trois ou quatre jours que nous allons passer ensemble; tu le trouveras au moins fort original. A propos d'original, j'ai invité lord Wilson!

— Je ne vois pas ce que nous en ferons.

— Il nous manquait un souffleur pour notre comédie, et puis il sera ton chevalier. Honni soit qui mal y pense!

— Oh! certainement, fit Mme de Laudon avec un sourire.

— Tu es véritablement une femme sage, dit Mme D... avec conviction ; ah! si toutes te ressemblaient, il n'y aurait pas tant de scandale dans le monde ; tu n'as jamais eu de peines, tu n'as jamais aimé.....

Digitized by Google

— Qui sait? répliqua Mme de Laudon en hochant la tête; quelque jour, quand nous serons vieilles, je te dirai cela.

Mlle de la Vega se laissa emmener chez Mme D..., parce que Salvador y venait aussi; mais elle se trouva tout d'abord mal à l'aise dans cette société, qui lui était si étrangère, et elle garda dans le laisser-aller de la campagne son attitude réservée et timide. Là, comme ailleurs, elle ne voyait que Salvador, et tout ce qui n'était pas lui n'obtenait de sa part qu'une attention indifférente et distraite. Sa confiance était si grande, sa sécurité si complète, qu'elle resta sans jalousie et sans soupçon en présence d'une rivale qui avait repris ses anciens droits. Il y a des choses qu'une ame jeune et chaste ne saurait comprendre.

Salvador était dans une de ces situations violentes où l'on s'épuise en inutiles combats. Mme de Laudon mettait une habileté cruelle à se rapprocher de lui; sans cesse il la retrouvait à côté de Theresa, elles semblaient inséparables. Cette espèce d'intimité parut naturelle à tout le monde; lord Wilson seul s'en étonna; il n'entendait rien à cette façon d'aimer, et il crut tout-à-fait dans son rôle de confident et d'ami de hasarder quelques conseils.

— Ma chère, dit-il à Mme de Laudon, voilà une passion qui vous cause de grandes peines; à votre place, j'y renoncerais, je partirais, ne fût-ce que pour ne pas être témoin de ce mariage qui vous met au désespoir...

— Non, non, s'écria-t-elle en pleurant, je suis bien malheureuse, mais, n'importe, je resterai; je l'aime, je l'aimerai toujours!

A quoi George Wilson répondit d'un air convaincu :

— Voilà une raison!

Au bout de huit jours, on n'avait encore ni dansé, ni joué la comédie; mais on avait joui de la campagne et fait de longues promenades. La veille du départ, on sortit de bonne heure pour aller faire une dernière course dans la forêt, où déjà fleurissaient des tapis de violettes. Theresa marchait appuyée au bras de Salvador; Mme de Laudon allait seule : elle était d'une gaieté étourdie et contrainte, qui dissimulait mal les amertumes de son cœur. Ils suivaient de loin les promeneurs, qui couraient joyeusement sur la lisière de la forêt.

— Si nous les laissions aller? dit Mme de Laudon en s'arrêtant. Concevez-vous rien d'insipide comme de courir ainsi pendant deux heures à travers les taillis comme des limiers découplés? Il fait si bon ici.

Digitized by Google

Le lieu où ils se trouvaient était parfaitement solitaire; d'un côté s'élevaient de grandes futaies dont le jeune feuillage commençait à poindre; les rayons du soleil se jouaient entre les rameaux d'un vert naissant et formaient sur le gazon un réseau de délicates ombres. Un petit étang roulait ses flots indolens jusqu'au pied de la forêt; ses bords, où voletaient quelques bergeronnettes, étaient plantés de saules, et de grands joncs balançaient au-dessus des eaux leurs têtes flexibles. On n'apercevait aux environs nulle trace humaine; ces lieux semblaient inhabités; seulement une barque amarrée au pied d'un grand saule qui baignait ses branches chevelues entre les roseaux, annonçait que l'on se promenait parfois sur ces ondes endormies.

Theresa s'assit sur le tronc renversé d'un peuplier, et jetant autour d'elle un long regard qu'elle reporta sur Salvador, elle dit :

— Que cette solitude est riante et belle! Je comprends les saints qui allaient vivre au désert.

— Eh quoi! interrompit Mme de Laudon, vous croyez qu'il est possible d'être heureux quand on est seul?

— Quand on est seul, non, répondit-elle ingénument; mais si l'on était deux dans un ermitage, au milieu de ces bois! Là, mieux qu'ailleurs, peut-être, on serait heureux, n'est-ce pas?

En disant ces mots, elle se tourna vers Salvador en baissant la vue; il ne l'avait pas entendue; il regardait Mme de Laudon qui, pensive et le front incliné, semblait perdue dans quelque profond souvenir. La jeune fille ne devina rien; elle était si heureuse en ce moment! L'aspect de cette nature fraîche et rajeunie l'impressionnait vivement; elle respirait comme enivrée le souffle des bois, et son regard errait ravi sur l'horizon immense; pendant toute sa vie la pauvre enfant n'avait vu de ce monde qu'un coin du ciel au-dessus des murs du couvent. Elle posa sa petite main au bras de Salvador, et dit timidement :

— Nous demeurerons à la campagne cet été? N'est-ce pas que vous le voudrez bien?

Il fit un geste affirmatif. Mme de Laudon se leva brusquement; elle avait besoin de mouvement, d'agitation; en ce moment, elle eût voulu trouver quelque péril à affronter, quelque terrible chance à courir; elle eût volontiers passé sur un abîme. Deux ou trois fois elle se suspendit hardiment aux branches du saule pour cueillir entre les roseaux quelques fleurettes pâles et inodores. Salvador frémissait de la voir se jouer ainsi, et elle jouissait de ses frayeurs.

Digitized by Google

— Il fait beau pour une promenade sur l'eau, dit-elle tout à coup en sautant légèrement sur le batelet amarré aux saules; allons!

— Ah! s'écria la jeune fille craintive, l'eau est profonde, peut-être...

— Et qui sait si nous serons en sûreté sur cette coquille de noix! observa Salvador.

— Vous avez peur! dit Mme de Laudon avec un certain sourire.

— Non pas pour moi! s'écria-t-il vivement, je sais nager. Et il sauta dans la barque, où Theresa le suivit aussitôt en disant :

— Alors, moi non plus, je n'ai pas peur.

Salvador prit la rame, et ils voguèrent jusque vers le milieu de l'étang, bercés par ces flots si calmes. Theresa fermait les yeux et frissonnait.

— Mon Dieu! vous n'êtes pas bien! s'écria l'Espagnol en s'apercevant qu'elle pâlissait.

— C'est que la tête me tourne, répondit-elle en essayant de sourire; je n'étais jamais allée sur l'eau.

— Mais il n'y a pas le moindre danger, dit Mme de Laudon, qui avait vu avec un mortel dépit l'inquiétude de Salvador.

Comme elle achevait ces mots, un homme, qui avait l'air d'un garde-chasse, parut sur la lisière du bois :

— Ohé! ohé! la barque! cria-t-il avec des signes d'effroi, ohé! revenez à terre! vous allez vous noyer!

Sans comprendre précisément quel danger les menaçait, Salvador ressaisit la rame. Au même instant, le bateau toucha contre un pieu qui s'élevait à fleur d'eau, et sa coque pourrie craqua et s'enfonça sous le poids de ceux qu'elle portait. Les deux femmes jetèrent un cri terrible et plongèrent ensemble...

— Flavie! cria Salvador en la saisissant, Flavie, n'aie pas peur! Je te sauverai!... Laisse-toi aller!

Il la soutint d'un bras et nagea de l'autre, avec des efforts désespérés, à travers les roseaux et les grandes herbes, où il faillit périr. Ce trajet dura dix minutes, un siècle d'horreur, de désespoir, d'agonie; enfin ils abordèrent.

Mme de Laudon tomba inanimée sur le rivage; Salvador haletant, les yeux hagards, les cheveux hérissés, regarda avec épouvante derrière lui; il n'y avait plus personne, plus rien sur ces eaux immobiles à la surface desquelles bruissaient plaintivement les feuilles sonores des roseaux.

Digitized by Google

— Theresa! cria Salvador, Theresa!.... et aussitôt il se rejeta à l'eau.

— Sainte Vierge! quel malheur! c'est fini! s'écriait le garde-chasse arrêté sur l'autre rive; mon bon monsieur, ne vous risquez pas ainsi pour rien!... Elle est au fond; elle est noyée!...

Salvador nageait toujours vers l'endroit où la barque avait coulé; là, il plongea à plusieurs reprises; chaque fois il disparaissait pendant deux ou trois minutes. Enfin, après de longs efforts, il ramena, par les cheveux, un cadavre. Cet horrible malheur s'était accompli dans l'espace d'un quart d'heure; il n'avait pas fallu plus long-temps au destin impitoyable pour frapper tant de beauté, d'innocence, de jeunesse, pour fermer ce long avenir que semblait éclairer tant d'espoir de bonheur. Mais l'infortunée avait compris peut-être à cette heure suprême le cœur de Salvador; elle était morte en entendant ce cri : Flavie, je te sauverai!...

Après cet affreux malheur, l'amour seul de Mme de Laudon pouvait rattacher Salvador à la vie; il n'oubliait qu'en sa présence les regrets qui le poursuivaient depuis le jour funeste où il n'avait pu sauver de la mort qu'elle seule. Sa passion s'exaltait de tout ce qu'il avait souffert par cette femme dont l'amour lui avait été si fatal; comme aux premiers temps de leur liaison, il ne la laissait pas respirer sous le coup de sa jalousie, de sa tendresse; il la gardait avec la sollicitude inquiète et sordide de l'avare assis nuit et jour à la porte de son trésor. Mais depuis long-temps il aimait seul, et il n'était encore heureux que parce qu'il était trompé. Mme de Laudon se mourait d'ennui et de satiété; c'était la jalousie qui avait réveillé l'amour dans son cœur: dès qu'une mort funeste l'eut délivrée de sa rivale, dès qu'elle se retrouva seule en face de Salvador, elle retomba dans les profonds dégoûts auxquels elle était sujette. En vain elle s'épuisait à chercher les moyens de rompre encore cette lourde chaîne. L'Espagnol la poursuivait d'une de ces passions implacables auxquelles on n'échappe pas deux fois.

Cependant, au bout de quelques mois, les évènemens politiques vinrent au secours de Mme de Laudon, une révolution s'était accomplie dans la Péninsule, et la mort de Ferdinand ramenait au pouvoir les hommes qu'il avait persécutés; don Salvador de la Vega fut des premiers rappelé en Espagne. Il ne voulait point partir, mais Mme de Laudon l'y décida; elle invoqua son patriotisme, l'honneur, le devoir, qui lui commandaient d'obéir aux ordres de sa souveraine, elle s'engagea par les sermens les plus solennels; elle jura de n'appartenir

Digitized by Google

jamais qu'à lui, et parvint ainsi à s'en séparer sans secousses et sans danger.

La jeune femme respira alors, elle jouit avec une sorte d'emportement de ce retour à la liberté; elle rentra dans le monde dont Salvador l'avait tenue long-temps éloignée; elle alla, insouciante du passé, au-devant d'une nouvelle chaîne. Plusieurs hommes l'aimèrent; mais son cœur était las, aucun ne lui plut; elle resta sans amant. L'Espagnol lui écrivait fort régulièrement des lettres passionnées, il vivait dans l'espoir de la revoir, il croyait à sa fidélité, à ses promesses; elle lisait tout cela, et ne se dispensait pas encore d'y répondre.

Au milieu de cette singulière existence, un grave souci vint préoccupper Mme de Laudon. Toute sa fortune lui venait de son mari, il la lui avait léguée en mourant; elle en jouissait sans contestations depuis son veuvage, et elle était dans une complète sécurité, lorsqu'un neveu attaqua le testament de M. de Laudon. La jeune veuve ne s'effraya pas, mais elle éprouva un vif ressentiment contre celui qui venait lui susciter les embarras d'un procès. Il arrivait du Mexique, où il était resté pendant plusieurs années, elle ne l'avait jamais vu, à peine savait-elle son nom. Bien qu'elle fût désintéressée, et même insouciante pour les choses d'argent, il fallut s'occuper de cette affaire dont dépendait toute sa position; pour se soustraire à la fatigue, à l'ennui, aux chances d'un procès, elle se résigna à faire un sacrifice, et dès que la procédure fut entamée, elle envoya son avocat proposer un arrangement à ce terrible parent. Elle attendait avec une certaine anxiété le résultat de cette démarche.

— Eh bien! dit-elle en allant au-devant de l'avocat, avez-vous vu ce bon monsieur qui veut me ruiner? Y a-t-il moyen de s'entendre avec lui?

— Je ne l'espère pas, madame; c'est un homme très froid, très entier, à cheval sur ses conclucions. Il croit avoir un bon procès; certes, il se trompe!

— J'aurais mieux aimé ne pas plaider, dit-elle avec dépit. Quel souci! Que je hais cet homme-là! Je veux le lui dire en face.

— C'est une satisfaction que vous pourrez vous donner peut-être aujourd'hui même; il a l'intention, madame, de vous faire une visite.

— Bien! s'écria-t-elle, je vais le traiter...

Elle s'interrompit subitement, et, jetant un coup d'œil sur la glace, qui réfléchissait sa gracieuse figure, une pensée soudaine la fit sourire.

Digitized by Google

— Oui, reprit-elle, je le traiterai fort mal, il se repentira d'avoir entamé ce procès! Comment est-il ce M. de Charlevanne?

— Comme tout le monde. Je ne lui ai rien trouvé de saillant que la parole; c'est un de ces raisonneurs subtils et serrés qui sont capables de répondre en quatre paroles à une plaidoirie de deux heures. Il tiendrait tête à dix avocats.

— Nous verrons s'il sera aussi fort devant une femme, dit Mme de Laudon avec un petit sourire fin et vaniteux.

Le lendemain, M. Alfred de Charlevanne se présenta chez elle. L'avocat s'était trompé en disant qu'il ressemblait à tout le monde; il avait, au contraire, une de ces figures qu'on n'oublie pas. C'était un homme de trente ans environ, d'une belle tournure et de fort bonnes manières. Ses cheveux étaient de cette rare nuance blonde dont les reflets sont comme bronzés; il avait l'air spirituel et froid, la parole un peu lente et un son de voix rempli de douces et sonores inflexions. On l'eût volontiers écouté sans se soucier de ce qu'il disait et pour le seul plaisir de l'entendre.

Mme de Laudon l'attendait sous les armes; elle déploya ces miraculeuses ressources de coquetterie qui lui avaient valu tant de triomphes. Jamais elle n'avait été si animée, si naturellement spirituelle et gracieuse. A peine s'il fut question de ce triste procès; les deux adversaires parlèrent de tout, excepté de leur différend.

Dès cette première entrevue, Mme de Laudon demeura livrée à ces agitations qui déjà tant d'autres fois avaient remué son cœur. Sa morte saison était passée; elle sentait revenir toutes ses illusions; son cœur se ravivait au souffle d'un nouvel amour, semblable à la terre, dont l'éternelle jeunesse renaît à chaque printemps. Bientôt elle rompit avec tous les souvenirs du passé; elle oublia Salvador et ce qu'il avait été pour elle, comme elle avait déjà oublié d'autres joies, d'autres peines et d'autres amans. Elle n'eut plus qu'une volonté, qu'une espérance, c'était d'être aimée d'Alfred de Charlevanne. Elle recommença pour lui ces habiles manœuvres auxquelles nul n'avait résisté; elle employa le plus puissant attrait, celui d'une passion ardente et contenue. Mais cette fois elle avait trouvé son maître; M. de Charlevanne resta coquet, réservé, parfaitement maître de lui-même, tel enfin qu'il avait été le premier jour.

L'amour de Mme de Laudon s'accrut de cette indifférence. Elle devint alors réellement malheureuse. Elle se soumit, elle attendit, elle aima presque sans espoir, en s'imposant une dissimulation absolue, car sa fierté voulait du moins cacher ces douleurs humiliantes. Mal-

Digitized by Google

gré les détestables habitudes de son cœur, elle avait conservé une certaine dignité de caractère; elle serait morte plutôt que d'avouer sa faiblesse à l'indifférence ou à la pitié d'un homme dont elle n'avait pu obtenir l'amour. Elle passait sa vie à attendre les rares visites de M. de Charlevanne, à écrire de longues lettres qu'il ne devait jamais lire, à pleurer, à se souvenir de lui. Elle subit avec patience les souffrances d'une telle situation, elle se contenta des chastes sentimentalités de cette passion malheureuse, comme si elle n'eût pas connu jadis un autre bonheur. Pourtant elle écrivait encore de temps en temps à Salvador quelques lettres menteuses.

Tout cela durait depuis environ deux mois, lorsque George Wilson revint de son voyage d'Italie.

— Ma chère, s'écria-t-il en voyant Mme de Laudon triste et abattue, je sens vos peines... Ce pauvre Salvador ne revient donc plus? A sa place, rien ne pourrait me retenir là-bas.... Il est bien heureux d'être aimé avec tant de constance! Voilà une passion! Mais, enfin, il ne faudrait pas en mourir.

— Hélas! ne parlons pas de cela! s'écria Mme de Laudon avec un profond soupir; certainement je suis bien malheureuse!

— Oui, c'est fini, ma chère, je ne vous parlerai plus de lui; je vois bien que vous l'aimez toujours : si cet amour vous tourmente trop, il faudra voyager, cela distrait beaucoup.

L'honnête George Wilson ne vit pas plus loin que cela dans le cœur de Mme de Laudon, et il s'attendrissait fort sur le sort de cette femme qui languissait, et succombait sans se plaindre, comme une victime de l'amour et des peines de l'absence. Elle lui avait vaguement parlé de ce procès dont elle semblait attendre l'issue avec une complète indifférence; en réalité, elle ne s'en occupait que parce que c'était une occasion de voir M. de Charlevanne, de lui écrire, d'avoir de ses nouvelles.

Un soir elle était dans sa chambre en triste tête-à-tête avec lord Wilson, qui depuis deux heures s'épuisait à lui donner des consolations indirectes; elle écoutait toutes ces banalités, languissante d'un mal que rien ne pouvait guérir. Depuis dix jours, M. de Charlevanne n'était point venu; il n'avait pas répondu à son dernier billet, elle ne l'attendait presque plus. George Wilson avait commencé une de ces périodes qu'il débitait d'une voix monotone et sourde comme le rouet d'une vieille femme, lorsqu'un bruit dans l'antichambre lui coupa la parole et fit tressaillir Mme de Laudon. C'était tout simplement un domestique porteur d'une lettre.

Digitized by Google

La jeune femme frissonna en reconnaissant l'écriture, et brisa le cachet d'une main tremblante. Apparemment elle lut toute cette lettre d'un seul regard, car après y avoir jeté les yeux, elle mit une main sur son cœur dont les battemens l'étouffaient, et s'écria :

— Mon Dieu! est-il possible!

— Qu'est-ce donc? dit George Wilson en se levant, une lettre de Salvador?

Elle ne répondit rien et lut attentivement, ensuite elle posa la lettre sur le guéridon, et la pressant sous ses deux mains jointes, elle demeura recueillie. On voyait battre son cœur; était-ce de joie? était-ce de peine? Elle avait pâli, des larmes roulaient dans ses yeux; mais il y avait comme un sourire d'orgueil et de joie sur sa bouche.

— Mon Dieu! qu'est-ce donc? répéta George Wilson inquiet et curieux.

— C'est une proposition de mariage, répondit-elle froidement; vous savez ce procès dont dépend toute ma fortune? Eh bien! M. de Charlevanne m'offre de le terminer en m'épousant.

— Au diable! quelle idée! s'écria lord Wilson fort étonné.

— Mon procès est mauvais, reprit Mme de Laudon; je suis à peu près sûre de le perdre, et alors il ne me restera absolument rien. Ce mariage me rendrait tout; il n'y a que ce moyen de sortir d'une position si critique; c'est un grand sacrifice, je le sens, mais il faudra s'y résigner...

— Dieu du ciel! et qui annoncera ceci à Salvador?

— Vous, mon ami.

— Moi! et comment?

— Vous lui écrirez la vérité, vous lui direz qu'une affreuse nécessité me force à ce sacrifice, que si je fusse restée riche, c'est lui, lui seul, que j'aurais voulu épouser; mais à présent que je suis pauvre, absolument ruinée, des motifs de délicatesse, d'honneur... Vous m'entendez, mon ami; ce n'est qu'à M. de Charlevanne que je puis porter en dot les chances de ce malheureux procès.

— Oui, je comprends, je comprends bien, dit George Wilson. C'était son mot chaque fois qu'il ne voyait pas clair dans quelque chose.

Ceci se passait vers le milieu du carême. Le mariage fut fixé à la seconde fête de Pâques. Mme de Laudon avait donné sa parole sans hésiter : elle allait avec joie au-devant de ce lien éternel, qu'elle avait tant d'autres fois repoussé. Elle aimait avec tout l'emportement d'une passion que rien n'avait assouvie. M. de Charlevanne avait les

Digitized by Google

procédés galans, les complaisances d'un fiancé, rien de plus; il se laissait aimer, mais il n'était pas amoureux; il épousait par arrangement, par convenance, parce que son avocat lui avait dit que son procès ne valait rien, et qu'il n'avait que ce moyen de le gagner.

Un matin, trois ou quatre jours avant le mariage, George Wilson entra tout effaré chez Mme de Laudon :

— Ma chère, lui dit-il, je viens vous annoncer que Salvador est ici; il est arrivé cette nuit; je l'ai vu... il ne m'a rien dit, il va venir...

— Ah! mon Dieu! s'écria Mme de Laudon en pâlissant, je ne veux pas le voir!...

— Il arrivera jusqu'à vous... quel moyen de l'en empêcher? dans un moment, peut-être, il sera ici...

— Il ne m'y trouvera plus! répliqua-t-elle en sonnant vivement; mon cher George, attachez-vous à lui... ne le quittez pas; surtout cachez-lui bien où je vais... Je pars pour C... M. de Charlevanne viendra m'y rejoindre; c'est là que nous nous marierons... Calmez Salvador; dites-lui bien que je me sacrifie encore une fois, qu'il m'oublie, qu'il soit heureux!

Une heure plus tard elle était partie, après avoir écrit à M. de Charlevanne de venir, le même soir, la rejoindre à C...

Ce soir, la lune se levait sereine au-dessus des bois; il faisait doux sous les tilleuls de la terrasse; les violettes et les primevères commençaient à fleurir dans le parterre, et l'air tiède emportait au loin leurs faibles parfums. Nul bruit ne troublait le silence de cette belle nuit; les vents et les eaux se taisaient endormis.

Mme de Laudon attendait appuyée au balcon; ses frayeurs étaient calmées; M. de Charlevanne allait venir. Jamais, même aux plus beaux jours de sa vie, au temps de ses premières amours, elle n'avait éprouvé des espérances si vives, un trouble si doux, un si complet bonheur.

Tout avait un air d'attente et de fête autour d'elle; son boudoir était éclairé d'une lumière douce; partout des fleurs, un charmant désordre; sur le divan était la riche corbeille que M. de Charlevanne lui avait envoyée, sur la table où elle venait d'écrire, le livre d'heures qui portait déjà le nom qu'elle allait prendre.

Tout à coup, le galop d'un cheval fit battre son cœur, elle regarda un moment le long de l'avenue; ensuite, elle rentra dans le boudoir, et attendit, une main sur la porte.

— C'est lui! dit-elle en entendant des pas sur l'escalier; ah! c'est lui!...

Digitized by Google

Puis, avant que la porte se fût ouverte, elle se rejeta au fond du boudoir avec un cri sourd; elle venait de reconnaître les pas qui s'approchaient. Par un mouvement instinctif, elle se mit à genoux au moment où Salvador entrait.

— Ce n'est pas moi que vous attendiez, dit-il en s'arrêtant devant elle, les bras croisés. Et comme il la vit défaillante, il ajouta : Ah! vous avez peur de moi!...

Elle essaya de soutenir son regard, et dit avec une apparence de fermeté : Salvador, que venez-vous faire ici? ne savez-vous pas le malheur qui nous sépare?.. N'avez-vous pas pitié de moi?...

— Pitié de vous! interrompit-il; pitié de vous, qui m'avez trompé?

— Salvador! s'écria-t-elle, non! je le jure.

— Oh! oh! dit-il en regardant autour de lui, vous le jurez en face des préparatifs de votre mariage!... Voici la parure que vous devez mettre, le livre qui déjà porte le nom de Flavie de Charlevanne! Mais devant tout cela, comment ne vous êtes-vous pas souvenue d'un autre serment; comment ne vous-êtes vous pas souvenue de cette jeune fille que j'ai laissé mourir!...

— Par pitié, interrompit-elle, par pitié, Salvador! assez! éloignez vous!...

— Je ne suis pas venu pour vous quitter si tôt! répondit-il violemment.

Alors elle se releva, et dit avec énergie : Monsieur, je suis ici sans défense, vous abusez de cette position, c'est une lâcheté... Sortez sur-le-champ si vous voulez que je vous tienne pour un homme d'honneur, sortez, monsieur!

— Pour faire place à un autre?...

— Il va venir, il me défendra contre vous!...

— C'est celui qui vous aime et que vous aimez, madame! interrompit l'Espagnol, les lèvres blêmes et serrées et en mettant une main sous son habit; c'est celui que vous trompez comme vous m'avez trompé! A tout cela il faut une fin digne de vous, il faut que votre mort mente comme votre vie...

— Salvador, interrompit Mme de Laudon épouvantée, si vous faites un pas, je crie au secours, j'appelle les domestiques...

Il s'approcha de la table sans lui répondre, et tandis qu'elle le menaçait encore d'une voix qui démentait la fermeté de ses paroles, il écrivit quelques lignes.

— Signez, madame! dit-il en lui présentant la plume.

— Sans lire! s'écria-t-elle, soit!...

Digitized by Google

Elle signa rapidement; puis, regardant l'Espagol en face, elle leva la main vers la fenêtre. Une voiture roulait dans l'avenue.

— C'est Alfred! dit-elle.

— Oui, cria Salvador, mais tu ne le reverras pas!

A ces mots, il l'atteignit au cœur d'un coup de poignard; elle tomba sans jeter un seul cri; puis il tourna son arme contre sa poitrine et se frappa à mort.

M. de Charlevanne arrivait avec George Wilson; ils trouvèrent les domestiques au bas de l'escalier; on avait entendu quelque bruit, et personne n'osa monter.

En entrant dans le boudoir, l'Anglais et M. de Charlevanne virent les deux corps sanglans étendus devant la table. Salvador avait un bras passé au cou de Flavie. Un papier posé sur le livre d'heures contenait ces lignes, signées par Salvador de la Vega et Flavie de Laudon : « Ne pouvant vivre l'un pour l'autre, nous allons mourir ensemble. Notre dernier vœu est qu'on nous ensevelisse sous la même pierre, dans ces lieux témoins de notre bonheur passé. Nous chargeons notre ami George Wilson de faire exécuter ces dernières volontés. »

— Pauvres amans! s'écria l'Anglais avec des sanglots, les voilà réunis pour toujours! oui, ils auront un magifique tombeau!..

M. de Charlevanne avait reculé, saisi d'étonnement et d'horreur; il jeta un dernier regard sur Flavie, et froissant convulsivement le livre d'heures où elle avait déjà pris son nom, il murmura : Nul ne comprendra jamais le cœur des femmes!

H. ARNAUD.

(Mme CHARLES REYBAUD.)

Digitized by Google

CROQUIS.

II.

M. LE DUC DECAZES.

Au temps le plus brillant de l'empire, dans une chambre toute parée encore pour les fêtes nuptiales, un jeune homme restait immobile, agenouillé devant un cercueil; une belle femme, de dix-huit ans à peine, venait d'expirer au bout de six mois d'un mariage d'amour le plus doux et le plus intime. Le jeune homme était plongé dans un profond désespoir; on ne pouvait l'arracher à ce lit funèbre; il baignait de ses larmes ce corps touché par la mort; sa famille, ses amis, cherchaient en vain à l'éloigner de ce spectacle de douleur. Ce jeune homme se nommait Elie Decazes; cette femme étendue là dans la bierre était Marie, fille du comte Muraire, premier président de la cour de cassation, jurisconsulte froid et méthodique de l'école de Merlin de Douai.

Élie Decazes est né à Libourne, dans cette province du Bordelais si fertile en orateurs, depuis les Girondins, de poétique et sanglante mémoire, jusqu'à l'école des Martignac et des Lainé. Sa famille sortait de race bourgeoise, de ces bons capitouls qui tenaient un rang si élevé dans la société compassée du moyen-âge. Quand plus tard toutes les destinées du jeune Decazes s'accomplirent, et quand le roi de France l'appela son *ami*, on voulut lui trouver une noble parenté; on fouilla, on rechercha, et un beau matin le ministre put dire à Louis XVIII qu'un de ses aïeux avait été anobli par

Digitized by Google

Henri IV; généalogie quelque peu plaisante que Louis XVIII, si fort en blason, n'admit que comme une maligne anecdote qu'il pourrait jeter dans ses entretiens moqueurs avec les gentilshommes de sa chambre.

Elie Decazes, tout jeune encore, avait plaidé au barreau de Libourne, avec assez d'éclat pour être remarqué; il avait toute la sévère beauté d'un homme fait pour dominer les hommes et pour plaire aux femmes, il portait en lui-même cette élégance de la jeunesse qui persuade l'esprit en touchant le cœur; il vint à Paris, poussé par le désir de faire sa fortune, non pas à l'aide de sa bonne épée, comme les braves cadets de Gascogne, mais avec les graces de sa personne, la généreuse ambition de ses vingt ans, beaucoup d'ame, beaucoup de feu, beaucoup d'esprit, et de l'espérance tant qu'un homme en peut contenir. Il commença par les rudes commencemens des obscurs employés du ministère de la justice. Déjà dans ces travaux sans gloire, il portait la justesse éclairée d'un esprit supérieur; il était déjà devenu un homme important lorsqu'il épousa Mlle Muraire, cette femme qu'il regretta tant, et dont le souvenir laisse encore une trace si profonde dans son cœur, car il se lie à sa première émotion dans la vie.

Deux ans plus tard, M. Decazes était conseiller à la cour royale de Paris; jamais personne ne remplit son devoir avec plus d'exactitude; homme du monde, et en même temps magistrat assidu, il faisait les charmes de cette société brillante de la cour impériale. Il avait alors vingt-huit ans; sa taille était bien prise, sa tête était belle; de beaux cheveux noirs ornaient son front, il se présentait avec noblesse, sa conversation était attentive; il avait un besoin de conciliation, une douceur de manières qui le mettait bien avec tout le monde. Tandis que la jeunesse brillante et fougueuse était à l'armée, les salons de Paris conservaient encore quelques rares jeunes hommes, auditeurs, conseillers, petits poètes, qui faisaient les délices des femmes et absorbaient les bonnes fortunes de salons, en l'absence des glorieux dandies de la grande armée.

M. Decazes gagna toute la confiance de Louis Bonaparte, caractère si malheureux, roi éphémère de la Hollande, tristement agité par sa royauté chancelante, et par des douleurs domestiques qui remontaient jusqu'à Napoléon. Un des côtés saillans du caractère de M. Decazes, c'est qu'il s'attache fortement; ses amitiés anciennes peuvent varier et se surcharger d'amitiés nouvelles, mais pourtant il reste toujours un ami dévoué, et tant qu'il se dit votre ami, il l'est en effet. Il eut donc pour Louis Bonaparte un dévouement sans bornes, qui lui valut plus d'une fois les bouderies de Napoléon. Néanmoins il devint secrétaire des commandemens de Mme Lætitia, cette femme si pleine de sens et d'expérience, la seule qui ne se laissa point éblouir par tous ces brillans oripeaux de royauté, et par ces diadèmes qui décoraient les fronts bourgeois de ses enfans. Mme Lætitia était bienfaisante, elle aimait les pauvres, elle protégeait les sœurs hospitalières, et M. Decazes eut plus d'une fois le bonheur de la seconder.

A la première restauration, M. Decazes était resté conseiller à la cour

Digitized by Google

royale de Paris; il accepta franchement les Bourbons, et lorsque l'empereur, déchaîné encore une fois dans ce monde plein de sa gloire, quitta l'île d'Elbe, son premier tombeau, M. Decazes organisa une compagnie de volontaires royalistes dans le barreau de Paris, pour marcher contre l'homme que le congrès de Vienne avait mis au ban de l'Europe. Cette conduite d'un royalisme si ardent le fit signaler dans les cent jours; il avait tenu, en pleine cour royale, des propos hostiles au gouvernement impérial. Un jour on parlait devant lui, pour prouver la légitimité de Napoléon, de la marche rapide de l'empereur, du golfe Juan à Paris; il répondit : « Je n'avais jamais pensé que la légitimité fût le prix de la course. » Ces propos furent rapportés au ministre Fouché, qui lui fit donner un ordre d'exil à quarante lieues de la capitale.

M. Decazes se retira dans sa terre natale, il y vécut tranquille en apparence, mais en effet s'agitant beaucoup au milieu de ce cercle de royalistes qui de la Guienne s'étendait jusqu'à la Vendée et la Bretagne. Le canon de Waterloo retentissait encore, que M. Decazes accourut à Paris pour reprendre son poste à la cour royale. Sa conduite dans les cent jours avait été trop favorable aux Bourbons pour ne pas être récompensée; le ministère lui fit offrir la préfecture de police. C'était l'habitude, sous l'empire, comme cela fut pratiqué également par la restauration, de toujours choisir les préfets de police parmi les magistrats. En effet, dans plusieurs des accidens de l'instruction, le préfet de police exerce un véritable pouvoir de magistrature; il faut nécessairement qu'une autorité aussi discrétionnaire que celle d'un préfet de police soit placée dans les mains d'un homme habitué à la gravité des fonctions judiciaires. C'était comme issu de race parlementaire que M. Pasquier avait été fait préfet de police par l'empereur, en 1811. Ce même motif fit désigner M. Decazes, conseiller à la cour royale, pour exercer la grande édilité de Paris.

Les temps étaient alors difficiles. Il faut se rappeler Paris occupé par les Anglais et par les Russes après la bataille de Waterloo; les débris de l'armée de la Loire murmuraient contre les trahisons et imposaient leur solde à coups d'épée; les officiers étaient irrités; on n'entendait que des rixes violentes avec l'étranger, maître et vainqueur. Paris, perdu dans cette défaite à laquelle il ne pouvait rien comprendre, était accablé de contributions arbitraires; les soldats de l'alliance campaient insolemment sur les places principales avec leurs canons tout chargés, comme à la veille d'une bataille. Un jour Blücher demandait qu'on lui livrât les caisses publiques, le lendemain il voulait faire sauter le pont d'Iéna et fondre l'airain de la grande colonne. Les devoirs du préfet de police étaient immenses. Il y avait aussi, au-dessous de ces barbares, une réaction de partis, une effervescence d'opinions, qui ne permettaient pas l'impartiale administration de la police.

M. Decazes partagea, en le contenant quelque peu, l'impitoyable esprit de réaction qui partout se manifestait. Les royalistes avaient souffert dans les cent jours; ils triomphaient alors, et les partis ne savent pas pardonner. Ce

Digitized by Google

fut M. Decazes, préfet de police, qu'on chargea de l'application de la liste des proscrits dressée par Fouché après les cent jours; Benjamin Constant et M. de Montalivet eurent l'insigne honneur d'être inscrits sur cette liste. M. Decazes obtint de Louis XVIII qu'ils en seraient rayés. Lorsque M. Decazes parla au roi de M. Benjamin Constant : « Je ne puis consentir à proscrire M. Constant de Rebec, dit le roi; c'est un écrivain distingué, et sa prose, quoique un peu nouvelle, m'a fait trop de plaisir pour que je le sacrifie à messieurs les ultrà. » On se rappelle toutes les prétentions littéraires de Louis XVIII, ce bel-esprit couronné.

M. Decazes était alors bien peu connu; je trouve la preuve même que M. de Talleyrand savait mal son nom, car j'ai eu sous les yeux une lettre qui porte en suscription : *A M. Caze, préfet de police.* Était-ce petit mépris aristocratique du premier ministre d'alors? Était-ce une de ces inadvertances qui arrivent toujours, et toujours à propos, à M. de Talleyrand? Et ce qu'il y a de curieux, la même faute se reproduit dans une lettre que M. de Richelieu écrivit à M. Decazes, devenu ministre de la police, pour laisser reparaître le journal *l'Indépendant*, devenu depuis *le Constitutionnel.*

Survint alors le lamentable procès du maréchal Ney, le héros de 1812, la gloire impérissable de notre défaite de Moscou. M. Decazes fut chargé de l'interrogatoire du maréchal Ney, en sa qualité de préfet de police; douloureux et inquiétant épisode dans la vie politique d'un fonctionnaire. Ces interrogatoires, que la postérité devait rendre si solennels, ne durèrent que deux jours. Les premières conversations furent tout entières en échange de politesses et de souvenirs. Ney raconta à M. Decazes le désastre de Waterloo; il en était vivement préoccupé. Il lui parla longuement en soldat de *la fatale journée;* c'est ainsi qu'il appelait le 13 mars : « J'ai perdu la tête un moment, j'ai été entraîné. » Le maréchal repoussa l'accusation d'avoir reçu de l'argent de Louis XVIII. Ney rappela ses souvenirs avec précision : « J'ai en effet, dit-il, baisé la main du roi, sa majesté me l'ayant présentée en me souhaitant un bon voyage. Le débarquement de l'empereur me paraissait en effet si extravagant, que j'en parlais avec indignation, et que je me servis de cette expression, *je le ramènerai dans une cage de fer.* Dans la nuit du 13 au 14 mars, époque jusqu'à laquelle je proteste de ma fidélité au roi, je reçus une proclamation toute faite par Bonaparte; je la signai. Avant de lire cette proclamation aux troupes, je la communiquai aux généraux de Bourmont et Lecourbe. De Bourmont fut d'avis qu'il fallait se joindre à Bonaparte, que les Bourbons avaient fait trop de sottises, qu'il fallait les abandonner. C'était le 14, à midi, que je fis la lecture de cette proclamation à Lons-le-Saulnier; mais elle était déjà connue. Avant le 15, je n'écrivis ni ne dépêchai personne à Bonaparte; j'avais même envoyé des gendarmes déguisés recueillir des renseignemens sur la marche, les forces et les dispositions de ses troupes. J'avais rassemblé les officiers de chaque régiment, et, après leur avoir rappelé leurs devoirs, j'ajoutai que si je voyais de

Digitized by Google

l'hésitation, je prendrais moi-même le fusil du premier grenadier pour m'en servir et donner l'exemple aux autres. » — « Comment, demanda alors M. Decazes, pouvez-vous donc expliquer le changement qui s'est opéré en vous, et comment justifier votre conduite du 14 mars? Vos devoirs n'étaient-ils pas toujours les mêmes? » — « C'est vrai, répondit le maréchal; j'ai été entraîné, j'ai eu tort, il n'y a pas le moindre doute. »

Cet interrogatoire intime n'est pas connu; il révèle mieux encore que le procès public les véritables sentimens du maréchal. M. Decazes avait de l'ardeur royaliste dans son dévouement; mais il avait contracté de longues habitudes de magistrat. Devant lui était une grande gloire de l'empire; devait-il partager toutes ces passions des partis qui grondaient autour de la seconde restauration? Hélas! la vérité est que M. Decazes s'associa à toutes les rigueurs de cette époque.

Quand M. de Talleyrand fut obligé de quitter la présidence du conseil, dans l'impuissance de traiter avec les alliés, M. le duc de Richelieu fut chargé de former un ministère, et M. Decazes remplaça Fouché dans l'administration de la police du royaume. Le nouveau ministre avait peu vu Louis XVIII, et il n'est pas sans intérêt de voir commencer cette faveur royale, qui plus tard fut si grande et si retentissante. Il faut rappeler que le parti royaliste s'était rapproché du préfet de police. A cause même des méfiances que Fouché inspirait, cette police, dans les mains d'un régicide, n'était pas propre à calmer les terreurs monarchiques. Fouché et M. Decazes ne s'aimaient pas. Dans le mois d'août 1815, un ministre d'état, alors en grand crédit à la cour, M. de Vitrolles, écrivit à M. Decazes : « Le roi n'a pas confiance en Fouché; il désire que vos rapports lui arrivent directement. Ayez la bonté de me les adresser, pour les mettre sous les yeux de sa majesté. » M. Decazes s'y engagea. Quelque temps après, M. de Talleyrand manda le préfet de police et lui annonça qu'il y avait eu une tentative d'empoisonnement sur l'empereur Alexandre. « Le roi est fort inquiet, dit le ministre; je désire que vous lui rendiez compte de vos démarches. Vous serez admis dans son cabinet. » M. Decazes alla chez M. de Nesselrode. L'alarme était dans la maison de l'empereur; on découvrit, d'après l'analyse, qu'une bouteille laissée dans l'office du czar contenait une substance pour nettoyer les meubles. La cour d'Alexandre fut ainsi rassurée, et M. Decazes se rendit au château. Il fut introduit immédiatement dans le cabinet, et rapporta au roi le résultat de sa mission. Louis XVIII, qui aimait les bonnes nouvelles, en fut enchanté : « Je suis charmé, monsieur, d'avoir un préfet de police aussi intelligent. Vous viendrez dorénavant me rendre compte des évènemens importans de ma capitale. » M. Decazes lui fit connaître ce que lui avait écrit, de la part du roi, M. de Vitrolles. « Non, et je vous le répète, point d'intermédiaire; quand vous aurez une affaire grave, vous me la communiquerez. » Puis le roi, avec un ton de familiarité charmante, demanda quelques renseignemens sur la famille de M. Decazes : « Êtes-vous parent de la belle Mme Case, femme du fermier-général? » —

Digitized by Google

« Non, sire. » — « Eh bien! dit le roi en souriant, on n'a pas besoin d'être le parent d'une jolie femme pour être un excellent préfet de police. » Depuis ce moment, M. Decazes chercha par son zèle et par son esprit plein d'urbanité et d'à-propos à conquérir tout-à-fait l'amitié du roi. Louis XVIII aimait la popularité : M. Decazes préparait les paisibles promenades. Jamais aucun accident n'inquiétait le roi; de petits rapports allaient souvent l'égayer, car Louis XVIII, comme tous les rois impotens, aimait les révélations de la police.

Alors s'agitait la plus vive des réactions; le parti royaliste ne pardonnait pas la défection des cent jours. Après avoir fait son procès au maréchal Ney, on fit le sien à M. de Lavallette; le jury du département de la Seine avait prononcé un verdict de culpabilité contre l'ancien directeur-général des postes, qui avait refusé des chevaux à Louis XVIII. Le dévouement de Mme de Lavallette est bien connu; je ne rappellerai pas cette belle et lamentable histoire d'une femme qui brava tout pour sauver le père de ses enfans; cette sublime action appartient tout entière à Mme de Lavallette; M. Decazes, ministre de la police, n'y fut pour rien. La chambre de 1815 se montra furieuse contre le ministre de la police; on l'accusa d'une noble complicité. Aujourd'hui que nous rachèterions à tout prix le sang versé dans ces misérables questions politiques, M. Decazes pourrait sans doute se vanter d'avoir prêté la main à Mme de Lavallette; c'eût été un mérite : eh bien! il rend à César ce qui appartient à César, à Mme de Lavalette il laisse tout entière cette gloire qu'elle a achetée assez cher.

Les fonctions du ministre de la police étaient plus actives et plus absolues que celles d'un simple préfet. Sous l'empire, Fouché leur avait donné une grande importance; le pouvoir du ministre de la police s'étendait sur toute la France, il s'exerçait dans chaque département par commissaires extraordinaires. Une haute partie des attributions qui dépendent aujourd'hui du ministère de l'intérieur, étaient placées dans les devoirs du ministre de la police; comme à toutes les époques exceptionnelles, on avait enlevé au pouvoir paisible de l'administration régulière toute l'action politique du gouvernement, pour la confier au ministre de la police. Revêtu de ce pouvoir extraordinaire, M. Decazes se trouvait en présence de toutes les exigences des partis et de toutes les opinions agitées; le parti royaliste avait en France une organisation complète et remarquablement forte. Le comte d'Artois présidait une sorte de gouvernement occulte, qui avait ses agens, ses fidèles, presque toujours en lutte avec les fonctionnaires publics désignés par le roi. M. Decazes, heureusement pour lui, n'était pas à la hauteur de ce dévouement-là, et, quoique fortement prononcé dans le sens des opinions d'alors, il ne partageait pas cette ardeur de principes, cette pureté blafarde du drapeau blanc de 1815, à un assez puissant degré pour que les comités de M. le comte d'Artois l'adoptassent comme un des leurs.

Louis XVIII, d'ailleurs, était en hostilité ouverte avec son frère; le ministre de la police connaissait ses devoirs; il était trop animé du désir de

Digitized by Google

plaire pour ne pas se mettre souvent en opposition avec les comités de M. le comte d'Artois, dont M. de Vitrolles était le ministre en titre. De là l'opposition invincible que M. Decazes trouva dans la chambre des députés de 1815, opposition qui amena l'ordonnance du 5 septembre.

Avant d'arriver à cet acte si tranché de politique ministérielle, il faut parler d'une fatale affaire qui pèse sur la vie administrative de M. Decazes; je veux parler du mouvement insurrectionnel de Grenoble, de la triste insurrection de Didier, dont le fils, si honorable d'ailleurs, a occupé, depuis la révolution de juillet, un poste important au ministère de l'intérieur. Le 5 mai, le ministre de la police reçoit une dépêche télégraphique ainsi conçue : « Dans la nuit du 4 au 5, un rassemblement d'environ quatre cents hommes a attaqué Grenoble de tous côtés; les insurgés ont été battus sur tous les points; on a fait un grand nombre de prisonniers; on est à la poursuite des fuyards dans les montagnes. » Le 6 mai, autre dépêche : « Chaque heure nous apporte de nouvelles découvertes; nous connaissons déjà plusieurs chefs qui devaient s'emparer des principaux postes de la ville; ces chefs sont des officiers supérieurs en retraite ou en demi-solde; bientôt, j'espère, ils seront en notre pouvoir : une prompte justice en sera faite. A l'instant on me donne avis qu'il se forme des projets dans la campagne de venir enlever les prisonniers et de mettre le feu à la ville; je prends toutes mes mesures pour que ces complots soient déjoués. »

En réponse à cette nouvelle télégraphique, M. Decazes fit parvenir la courte dépêche suivante : « Le département de l'Isère doit être regardé comme en état de siége. Le roi est content des magistrats et des militaires; des troupes sont en mouvement sur différens points pour occuper le département de l'Isère, et assurer la punition des rebelles. »

Des ordonnances royales élevaient le général Donnadieu au titre de vicomte; il recevait le grand cordon de la Légion-d'Honneur; plusieurs officiers obtenaient des décorations et de l'avancement. Un conseil de guerre, présidé par le colonel de la légion de l'Isère, condamna vingt-un individus à la peine de mort; cinq furent recommandés à la clémence du roi; deux dépêches émanèrent encore de M. Decazes, elles étaient courtes et significatives : « Aucune grace ne peut être accordée qu'à ceux qui auraient fait des révélations importantes; les vingt-un condamnés doivent être exécutés ainsi que David; l'arrêté du 9, relatif aux recéleurs, ne peut être exécuté à la lettre; 20,000 francs sont promis à celui ou à ceux qui livreront Didier. »

Est-il quelque chose de plus triste que cette sanglante dépêche de M. Decazes? Didier fut livré en effet, et mourut sur l'échafaud. Depuis une vive discussion s'est élevée entre le général Donnadieu et M. Decazes, sur l'impitoyable sévérité déployée contre la population de Vizile et de Grenoble. Le ministre a soutenu que le général Donnadieu l'avait trompé sur la gravité du mouvement; le général a dit, au contraire, que, chef de la force armée, il n'avait fait qu'exécuter les ordres que M. Decazes lui avait envoyés par le télégraphe. Ces récriminations eurent une grande pu-

Digitized by Google

blicité; hélas! lorsque la révolution de juillet a porté le fils du malheureux Didier aux affaires, il a dû être affreux pour M. Decazes de se trouver en présence du fils de l'homme que le ministre de 1816 avait livré à l'échafaud; la fureur aveugle des temps réactionnaires pouvait être invoquée comme une excuse, mais non comme une justification. — Voici, du reste, une anecdote peu connue et qui fait honneur à M. Decazes. En se rendant à Grenoble, Didier s'arrêta à la Grange, sur les bords de la Loire, chez M. de Montalivet, l'ancien ministre de Napoléon, et lui demanda de lui avancer 12,000 francs dont il avait besoin. M. de Montalivet, qui ignorait les projets de Didier, lui donna une traite de 12,000 francs sur Lyon, où elle fut payée. Après l'échauffourée de Grenoble, il arriva à Paris une dénonciation en forme qui représentait M. de Montalivet comme un des chefs de la conspiration. Louis XVIII voulait qu'on procédât sur-le-champ à l'arrestation de l'ancien ministre; M. Decazes s'y opposa : « Montalivet est un impérialiste sans doute, mais ce n'est pas un conspirateur, et je réponds de lui. » La fermeté de M. Decazes arracha ainsi le généreux protecteur de Didier aux aveugles persécutions de ce temps-là.

Le grand œuvre de M. Decazes fut l'ordonnance du 5 septembre qui mit un terme aux réactions du parti royaliste. Le ministre avait pris un grand ascendant sur Louis XVIII; il travaillait tous les jours avec le roi, lui communiquait toutes choses. Il faut savoir que, durant son ministère, M. de Talleyrand initiait à peine le prince aux affaires administratives; il soumettait les actes en masse à la signature royale, se contentant de quelques explications générales. M. Decazes prit une méthode contraire; il dit tout au roi, il lui soumit les moindres actes, les plus petites nominations. Louis XVIII avait pris un goût décidé pour son jeune ministre qu'il considérait comme son élève; il avait succédé dans son cœur comme dans son esprit *au tendre* d'Avarey, mort aux îles Canaries, au *cher* Blacas, disgracié depuis 1814. Le roi avait toujours eu besoin d'un favori, dans l'exil comme sur le trône : la soumission respectueuse de M. Decazes lui plaisait, son jeune et chaleureux dévouement faisait reluire un rayon de bonheur pour le roi souffrant et fatigué. M. Decazes lui avait présenté sa sœur, Mme Princeteau, aussi douce que son frère, d'une causerie aimable et facile; elle visitait souvent Louis XVIII, qui aimait à l'entretenir de sa famille, de ses tout gracieux enfans qu'il comblait de caresses et de bonbons.

Cette faveur subite de M. Decazes, une aussi rapide fortune avait ameuté contre lui toutes les plumes spirituelles du parti royaliste, les méchantes et gracieuses langues des grandes duchesses du faubourg Saint-Germain; on chantait les couplets les plus mordans contre le favori. Qui ne se rappelle encore les petites épigrammes de MM. de Salaberry et de Castel-Bajac, champions ardens de la majorité royaliste? On n'épargnait même pas à la sœur de M. Decazes de perfides insinuations, quand on se rappelle surtout les platoniques tendresses de Louis XVIII. Les partis n'ont-ils pas toujours des calomnies à leur aide? M. Decazes n'était pas de ces hommes que la petite

Digitized by Google

vengeance des grandes dames du faubourg Saint-Germain pût facilement immoler à ses innocentes épigrammes, mais Mme Princeteau n'échappait pas à leurs traits malins. Comme elle était fort pâle et le visage souffrant, les grandes dames avaient adopté une couleur jaune qu'elles nommaient jaune-Princeteau, comparaison impertinente qu'elles se permettaient à la face même du roi.

Aussi Louis XVIII, qui savait toute l'opposition de sa cour à son favori, leur rendait mystification pour impertinence. Voici une anecdote qui fit alors causer beaucoup de salons. Chacun sait que le roi avait des habitudes de promenade; l'étiquette voulait que le gentilhomme de service et le capitaine des gardes montassent dans la voiture du roi; il se trouvait que ces deux grands dignitaires, M. le duc d'H..... et le comte de G....., étaient des plus irrités contre M. Decazes et sa sœur. Le roi fait mettre les chevaux au galop comme de coutume; mais sur l'avenue des Champs-Élysées, il aperçoit la voiture de Mme Princeteau; alors, de sa toute petite voix criarde, il se met à dire : « Cocher, arrête, fais vite signe à la voiture de Mme Princeteau d'approcher. » Quand les deux voitures furent bien proches, le roi ordonna que les portières s'abaissassent; il prit les jolis petits enfans de Mme Princeteau avec lui, les caressa, puis s'écria avec une surprise affectée : « Ah! mon Dieu, mon cher duc, j'ai oublié aux Tuileries des joujoux que je destinais à ces enfans, prenez ma voiture de suite, et allez chercher ce que je leur ai promis. » Le pauvre duc fut obligé de subir la loi du maître, et s'en revint, tout murmurant, rapporter les joujoux aux enfans de la favorite si détestée.

Louis XVIII aimait ces petites oppositions à ses courtisans. Lorsqu'il voulait faire passer une loi à la chambre des pairs, il usait d'un moyen aussi ingénieux qu'infaillible. Tous les grands officiers du palais, en opposition avec M. Decazes, étaient membres de cette chambre; ils pouvaient donner dix ou douze voix contre le système ministériel; savez-vous ce que faisait Louis XVIII? Il leur écrivait un petit billet, tout juste à midi, pour leur dire qu'il avait besoin de leurs services pour le reste de la journée; il les rassemblait autour de lui, leur récitait quelques vers de Virgile ou d'Horace, si bien qu'ils ne pouvaient aller à la chambre des pairs et donner leur vote contre M. Decazes. Le roi était joyeux comme un enfant de ces petites malices, et il les contait, avec une gaieté folle, au ministre de sa prédilection.

Louis XVIII aimait beaucoup à écrire de petits billets, et, en effet, il en écrivait de charmans; son écriture était l'écriture d'une femme bien élevée; ses lettres avaient quelque chose d'ambré qui se ressentait de l'école des gentilshommes du XVIIIe siècle; il écrivait habituellement deux fois par jour à M. Decazes, le matin et le soir; il lui donnait les titres de *mon enfant, mon ami*. Le roi mettait un grand amour-propre à cette correspondance. Il fallait lui répondre sur-le-champ, le tenir au courant de tout ce qui se passait, recueillir les petites anecdotes, les gracieux scandales de sa cour, les aventures

Digitized by Google

amoureuses et galantes; il était malheureux lorsqu'il ne savait pas tout ce qui se faisait autour de lui. Cette faveur toujours croissante permit à M. Decazes d'obtenir, de concert avec le comte Pozzo di Borgo, l'ordonnance du 5 septembre, petit coup d'état contre les royalistes et la chambre introuvable.

C'est ici que commença le système de bascule dont M. Decazes fut le véritable inventeur; ce système consistait à aller de droite à gauche en faisant des concessions à chacun, tout juste pour ne mécontenter personne. M. Decazes donna, dès ce moment, une certaine existence à la coterie qui depuis a pris le titre de *doctrinaire*. M. Royer-Collard en était le pontife, Camille Jordan le plus fervent adepte, M. de Serre la plus éloquente parole. M. Guizot, réputation naissante qui ne s'était essayée, jusqu'alors, que dans des écrits de peu d'importance; M. Villemain, lauréat de l'Académie, entouraient aussi la fortune de M. Decazes et le secondaient de leurs talens d'écrivains.

Dans ce mouvement d'une grande faveur, M. Decazes était resté néanmoins avec le simple titre de *ministre de la police*, M. Lainé tenait le ministère de l'intérieur; mais dans la session qui venait de s'écouler, les chambres, par opposition à M. Decazes, avaient, en quelque sorte, décrété l'inutilité du ministère de la police, alors que les partis s'étaient calmés et que le pays reposait avec confiance dans le gouvernement établi. Il fallait trouver une position à M. Decazes, un ministère qui pût aller aux prétentions de l'homme si complètement agréable à Louis XVIII. Des dissensions s'étaient élevées dans le conseil des ministres, à l'occasion de la loi électorale; le duc de Richelieu s'en revenait d'Aix-la-Chapelle, fort mécontent de la tournure qu'avait prise l'opinion en France; les choses allèrent si loin, que les ministres donnèrent leur démission. Le roi, ainsi délaissé, arriva au désir de son cœur; il confia à M. Decazes la formation d'un nouveau cabinet. Le jeune ministre n'osa point prendre la présidence, il la fit conférer, pour la forme, à M. le marquis Dessoles, et se réserva pour lui le ministère de l'intérieur, comme l'action et la vie de tout le gouvernement politique.

Dans son administration de l'intérieur, si ses idées manquaient d'étendue, M. Decazes se montra actif et habile. Dénué d'une grande et sérieuse instruction, il la remplaçait par une attention de tous les momens à toutes ces petites choses qui brillantent un système. Il n'était pas un très habile littérateur, et pourtant il protégeait, il aimait les lettres; il n'avait pas à un haut point le sentiment des arts, et il fit du bien aux artistes; toutes les branches diverses du système administratif furent encouragées; des conseils d'agriculture, de manufacture et de commerce, furent organisés sous la présidence du ministre. M. Decazes montra une grande sollicitude pour toutes les sources de la richesse publique. Sa conversation n'était pas ce qu'on appelle une conversation spirituelle, mais elle était spéciale, c'est-à-dire qu'il disait bien tout ce qu'il fallait dire. Il vous écoutait; il s'enquérait de toutes choses; il avait le grand art d'obtenir un vote complaisant par des moyens honorables. Son esprit était d'une conciliation extrême. Il voulait fondre les nuances d'opi-

Digitized by Google

nions, et cela exigeait une extrême souplesse de principes. M. Decazes usa honorablement de son crédit sur l'esprit de Louis XVIII; il fit rentrer des proscrits, il répara les tristes actes de son administration de la police en 1815, ce qui faisait dire à une femme d'esprit « que son système était comme la lance d'Achille, qui guérissait les blessures qu'elle avait faites. »

Une union brillante vint couronner la faveur de M. Decazes; le roi demanda pour lui la fille de M. Saint-Aulaire, jeune personne de dix-huit ans alors (1818). Les Saint-Aulaire étaient d'une grande famille princière par les femmes. Le père de la jeune fiancée avait accepté une préfecture sous l'empire. C'était un esprit de bonne compagnie, un peu affecté dans sa politesse aristocratique, excellent au fond, et qui ne résista pas le moins du monde à la volonté du roi. Sa fille devint Mme Decazes, et ce fut l'époque brillante de la vie du ministre. Mme Decazes fut présentée au roi Louis XVIII, et le prince traita avec une magnificence pleine de galanterie la toute frêle personne qui est devenue depuis Mme la duchesse Decazes.

Cependant une opposition formidable grondait contre le ministre : les royalistes étaient plus que jamais soulevés contre lui, et M. Decazes ne pouvait aller assez loin pour contenter la gauche. De tous côtés on semait des alarmes. La loi de 1819 rendit la liberté à la presse; cependant les journaux n'épargnaient ni le ministre, ni la dynastie. La presse fermentait; les brochures de M. de Châteaubriand, ses articles dans *le Conservateur*, secouaient profondément ce favoritisme qui blessait le parti royaliste. Les élections de 1819 avaient jeté dans la chambre un grand nombre de membres de la gauche, l'abbé Grégoire à leur tête; combien de tels choix ne devaient-ils pas exciter les plaintes du parti royaliste! Louis XVIII s'alarma, et M. Decazes lui-même vit le danger. Ce fut alors qu'il songea à une modification dans la loi électorale. M. Dessoles offrit sa démission, et M. Decazes prit la présidence du conseil.

Il s'était formé chez le ministre un petit comité particulier, célèbre alors sous le nom du *canapé de M. Decazes*. Dans ce salon si brillant, si plein de luxe et de goût, on voyait une large causeuse sur laquelle s'asseyaient habituellement le grave M. Royer-Collard, Camille Jordan, M. Guizot, M. de Serre, aréopage babillard, dont M. Villemain était le spirituel secrétaire. C'était sur ce canapé que se délibéraient les questions du gouvernement; on y examinait les grandes théories politiques. Il était convenu qu'on ne pouvait plus aller avec les nouvelles élections, et le canapé doctrinaire délibéra une immense addition à la charte, dont j'ai copie, et qui ne contient pas moins de cinq cent quarante articles : je crois même savoir que les deux rédacteurs principaux furent M. Guizot et M. de Serre. Cet acte additionnel aurait exigé trois ou quatre années de discussion. Il embrassait un système municipal et départemental, une organisation de la société telle que l'entendait le parti doctrinaire. Ce fut un enfant mort-né; le conseil des ministres le repoussa : de là les premiers dissentimens entre M. Decazes et les doctrinaires.

Digitized by Google

A la fin de 1819, le ministre était parlementairement perdu. Détesté par les royalistes, son projet de modifier la loi des élections l'avait complètement séparé de la gauche; les doctrinaires, de leur côté, ne voulaient plus de M. Decazes, le roi seul lui restait.

Le 13 février, à onze heures et demie, le commissaire de police de l'Opéra arrive tout haletant au ministère de l'intérieur; il pousse un seul cri : « Le duc de Berry vient d'être assassiné! » Quelles douloureuses pensées durent agiter le ministre! Quel parti les royalistes n'allaient-ils pas tirer de cet évènement! N'était-ce pas les mauvaises doctrines qui avaient préparé cet attentat? Les ennemis si nombreux de M. Decazes n'allaient-ils pas le dénoncer à la face du monde? Le ministre courut chez le roi, qui déjà se préparait à partir pour l'Opéra. Il trouva Louis XVIII le visage tout en pleurs, qui lui dit : « O mon enfant! quel malheur pour nous et pour vous! » M. Decazes se rendit à l'Opéra pour assister aux premiers actes de l'instruction contre Louvel, et il put juger, sur son passage dans les antichambres pleines de royalistes, l'orage qui se préparait contre lui. Il fut accablé d'épithètes injurieuses et d'accusations outrageantes. A son retour au château, le roi lui dit affectueusement : « Mon ami, ils veulent nous séparer, mais ils n'y réussiront pas. »

Paroles vaines! Louis XVIII n'était plus maître de la position; le comte d'Artois en pleurs et la duchesse d'Angoulême elle-même étaient venus demander le remplacement du ministre qui, disait-on, avait favorisé les doctrines régicides. Le lendemain matin, le *Journal des Débats* publiait ce fameux article dans lequel M. de Châteaubriant disait de M. Decazes : « que le pied lui avait glissé dans le sang! » M. Clauzel de Coussergue l'accusa également de haute trahison. Le soulèvement fut tel que le ministre se crut obligé d'apporter sa démission aux Tuileries. « Ils le veulent, mon cher ami, lui dit le roi; je ne puis plus résister, mais je veux vous montrer que je vous aime toujours. » Et il le nomma duc; M. Decazes était déjà duc de Glukesbourg par sa femme; de plus, le roi lui donna l'ambassade d'Angleterre, au traitement de 300,000 francs. Il lui fit entendre que la séparation n'était que momentanée : « Je vous écrirai tous les jours sur mes affaires, et vous me répondrez exactement. » Le lendemain, une ordonnance du *Moniteur* nomma M. le duc de Richelieu président du conseil des ministres. J'ai entendu raconter au noble duc que les premières paroles que le roi lui dit, en lui montrant le portrait de M. Decazes, furent celles-ci : « Je vous avoue, mon cher duc de Richelieu, que c'est avec douleur que je me sépare de lui; vous ne vous en fâcherez pas, car vous savez que j'aime qui m'aime. »

Dans son ambassade à Londres, M. Decazes se montra fort libéral et très éclairé; il étudia avec ardeur les grands progrès de l'industrie, le vaste mouvement des capitaux; il prit goût pour les usines, pour la protection aristocratique du mouvement commercial, tel que l'entend l'Angleterre; il s'éclaira beaucoup sur diverses branches d'économie sociale. Bientôt le parti

Digitized by Google

royaliste, qui n'avait rien pardonné, le fit remplacer à Londres, et lui envoya pour successeur son adversaire, M. de Châteaubriant. Les études qu'il avait faites en Angleterre, loin de profiter à sa fortune, jetèrent M. Decazes dans des combinaisons hasardeuses; il n'avait pas vu la différence des pays, la dissemblance de l'esprit public. En Angleterre, une vaste aristocratie jette et multiplie les capitaux, féconde toutes les industries, tandis qu'en France nous avons aboli toutes les grandes fortunes; un amour indéfini d'égalité et de démocratie a morcelé la terre, les existences; nous n'avons encore qu'imparfaitement l'esprit d'association. M. Decazes ne comprit pas exactement cette différence; de là, ses spéculations malheureuses sur les usines, sa création de *Cazeville* et des mines de l'Aveyron.

Louis XVIII avait passé à d'autres affections; son amitié chaleureuse pour M. Decazes n'était plus qu'un souvenir; des mesures avaient été prises par les royalistes pour l'écarter du palais; il venait rarement aux Tuileries, et lorsque le vieillard couronné fut près de la mort, M. Decazes insista vainement pour le voir; il ne put obtenir cette dernière faveur. Un jour pourtant, c'était le 16 septembre 1824, le dernier bulletin venait d'être publié, le roi était mort! l'huissier, selon la vieille coutume, ouvrait les deux battans pour annoncer que Charles X régnait; un homme simplement vêtu fend la foule des gardes, se précipite au pied du lit de parade sur lequel reposait le roi défunt; il s'agenouille, saisit la main décharnée et à peine refroidie du monarque, il la couvre de larmes, manifestant un muet désespoir. Le capitaine des gardes reconnaît M. Decazes; il le laisse aux devoirs d'une religieuse reconnaissance. M. Decazes, en quittant cette chambre de mort, serra la main du capitaine des gardes. « Monsieur le duc, lui dit-il, vous me pardonnerez ce manque d'étiquette; car ce roi vénérable m'a fait ce que je suis; on ne dira pas que je viens mendier des faveurs auprès d'un cadavre. »

Depuis la mort de Louis XVIII, M. Decazes vint rarement aux Tuileries; tout entier à ses vastes établissemens industriels, à ses devoirs de la chambre des pairs, il n'avait plus d'autre espoir de faveur que dans M. le dauphin; entouré de cinq ou six pairs qui lui étaient restés fidèles, il faisait partie du petit comité tout d'opposition à M. de Villèle. Il parlait rarement à la chambre des pairs, et toujours sur les questions spéciales et administratives, avec une clarté remarquable; il votait avec l'opposition qu'on appelait *cardinaliste*, du nom du cardinal de Beausset; il rendait à M. de Villèle le mal politique que celui-ci lui avait fait lors de sa présidence du conseil. Quand le ministère Martignac vint au pouvoir, M. Decazes reprit quelque faveur; il avait acquis un certain ascendant sur M. le dauphin, il soutenait à la chambre des pairs le système ministériel contre les *ultra* royalistes, qui préparaient silencieusement le ministère Polignac. A cette époque, il put pousser quelques-uns de ses amis, et particulièrement M. d'Argout, au conseil d'état. Cette faveur s'éclipsa une fois encore sous le ministère Polignac. Cependant il fut question un instant de M. Decazes pour former un

Digitized by Google

ministère mixte, qui aurait adopté le système de droite et de gauche. Le roi Charles X n'en était pas alors très éloigné.

Survint la révolution de juillet. Dans cet immense bouleversement de la société politique, M. Decazes devait-il, pouvait-il trouver une place? Il est des esprits qui ne peuvent rester en dehors de la vie active des affaires; c'est ce qui explique le passage rapide de M. Decazes sous le drapeau de la monarchie nouvelle.

Le salon de M. Decazes devint encore une fois un salon politique. Après la révolution de juillet, il concourait à rattacher les esprits aux faits accomplis. Un député était-il mécontent? un écrivain murmurait-il? Aussitôt on cherchait à l'apaiser par les plus douces manières, par les plus agréables concessions; on le faisait trouver avec le ministre qu'il attaquait, on prévenait ses désirs, on allait au-devant de toutes les nécessités de la vie politique, et tout cela avec des formes si gracieuses, qu'il fallait avoir un bien grand stoïcisme pour repousser de si entraînantes avances.

C'est, dit-on, au patronage de M. Thiers que M. Decazes dut la place de grand référendaire; il la remplit avec dévouement. C'est un des traits saillans de certains caractères, comme je le disais en commençant, de se dévouer successivement, et avec un cœur et une ardeur sans pareils, à tout ce qui est *fait accompli*. Il y a des existences ainsi faites : elles pleurent ce qui s'en va, elles adorent ce qui vient, elles se préparent pour ce qui viendra, et toujours avec un sentiment exalté, avec une tendresse enthousiaste et vraie. Ce sont de ces existences dont parle La Bruyère, ces corps qui ont dix cœurs, et qui, bon gré, malgré, doivent se faire nécessairement aimer. Au reste, M. Decazes est un des hommes les plus attentifs à leurs devoirs, les plus prévenans, d'une obligeance noble et facile; ses rapports, dans la vie privée, sont aimables; son salon est un amusant pêle-mêle de toutes les couleurs, de tous les esprits, de toutes les conditions. A une époque comme la nôtre, c'est un peu l'image de notre société politique.

Depuis sa nomination au poste de grand référendaire, M. Decazes a eu plus d'une épreuve à subir; je ne parle pas seulement des mordantes épigrammes de M. de Sémonville, sorte de calamité de salon presque inévitable : je veux parler du procès d'avril et de l'affaire Fieschi. On ne peut dire l'activité que déploya M. Decazes dans ces tristes circonstances; il s'est usé au service de la justice, il en a contracté des infirmités, et puis il faudrait être sans entrailles pour ne pas être frappé à l'aspect de ces ardentes opinions qui venaient battre ces bancs de la pairie où siégent tant de vieillards politiques et tant d'existences molles et usées.

M. Decazes n'est plus appelé à un rôle ministériel; il appartient à une époque finie; sa vie n'est plus qu'un grand épisode à l'histoire de la restauration!

Digitized by Google

BULLETIN.

L'expédition de Constantine est commencée; l'armée s'est mise en marche le 1er octobre, par une belle journée. Il était temps que cette heureuse nouvelle vînt rassurer l'opinion publique, inquiétée par les mystérieuses et incomplètes révélations d'un journal semi-officiel, qui allait jusqu'à conseiller tout bas la remise au printemps prochain des hostilités, déjà presque engagées contre Achmet-Bey. Ce conseil de la peur, qui se dissimulait sous le nom de prudence, n'a pas été accueilli avec faveur dans le cabinet; et cela nous semble si simple, que nous ne ferons pas au ministère l'offense de l'en féliciter. Si le général Danrémont a retardé de quelques jours son entrée en campagne, c'est uniquement parce que le 12e de ligne, frappé d'une légère atteinte de choléra, et séquestré du reste de l'armée, le privait du service actif d'environ 1500 hommes. Un renfort équivalent lui a été expédié de France, et, à l'heure où nous écrivons, les deux bataillons de guerre du 61e de ligne, embarqués à Cette, doivent être arrivés à Bone. La campagne est ouverte, et pourvu que l'on ne se laisse plus arrêter par de fallacieuses propositions de paix, il reste assez de beau temps pour conduire nos soldats victorieux sous les murs de Constantine, où notre artillerie fera le reste.

Est-il donc, d'ailleurs, indispensable à l'armée d'Afrique d'avoir du beau temps pour vaincre? n'est-ce rien pour elle que d'avoir eu devant les yeux l'exemple de l'an passé, et d'être préparée à tout? Si l'expédition du maréchal Clausel a été battue par l'inclémence de la saison, c'est faute de l'avoir prévue; mais on ne tombera pas cette fois dans le même piége avec la même imprévoyance. Dès-lors que seront pour nous les injures des élémens conjurés avec les Turcs de Constantine? Un danger de plus, mais sans surprise; une occasion nouvelle de gloire.

Si les sages amis du ministère qui ont essayé de le détourner de l'expédition pour cette année, n'avaient eu d'autre but que de mettre plus en relief sa fermeté de résolution et son honorable persévérance dans une entreprise nécessaire, ils n'auraient pu s'y prendre autrement; mais c'est pousser loin le dévouement de l'amitié, et cet excès d'abnégation est inutile. On sait depuis long-temps combien le ministère que préside M. Molé tient à finir l'affaire de Constantine, comme tant d'autres choses qui ont attendu son avènement pour recevoir une solution définitive; on n'ignore pas avec quelle

Digitized by Google

activité le président du conseil a pressé tous les préparatifs de la guerre, dès qu'il a vu que, sans la guerre, nous ne pouvions espérer la paix qui nous convient, une paix dictée par la France, et puissamment garantie. Il ne sera pas dit qu'il était allé si loin pour reculer devant quelques obstacles, qui n'étaient pas sans doute au-delà de ses prévisions : sa longue expérience lui a appris qu'à chaque pas on rencontre un obstacle dans le chemin des affaires publiques, et il ne se décourage pas aisément. Passer à côté de la question de Constantine sans la résoudre sur-le-champ, c'eût été s'affaiblir beaucoup. Non pas toutefois que nous prétendions voir dans cette question, si grave qu'elle soit, une de ces œuvres qu'on ne peut laisser interrompues sans risquer d'être enseveli sous leurs ruines menaçantes; mais il ne s'agit pas seulement pour un ministère de veiller à n'être pas enseveli sous des ruines : il faut faire plus qu'exister, il faut vivre, et avec une certaine grandeur. C'est ce que le ministre des affaires étrangères a compris mieux que la presse la plus dévouée à sa fortune, en donnant l'ordre au général en chef de l'armée d'Afrique de pousser en avant.

Voudra-t-on nous rendre cette justice que nous n'accueillons pas volontiers les prédictions des alarmistes? On peut se rappeler comment nous avons parlé de Constantine, il y a huit jours. L'insurrection des chartistes en Portugal ne nous avait pas, dès son principe, effrayés beaucoup pour la constitution de 1822. Les maréchaux Saldanha et Villaflor, à tout évènement, même s'ils eussent triomphé, n'auraient jamais passé à nos yeux pour les libérateurs de leur pays. D'après les dernières nouvelles, il est permis de penser qu'ils ont échoué complètement dans leur aveugle entreprise. Une bataille décisive, gagnée par le baron Das Antas, dans le nord du Portugal, leur a enlevé toute espérance de proclamer la charte à Oporto ou à Lisbonne. Nous avions compté sur ce résultat définitif de tous leurs efforts, même alors qu'ils étaient à trois lieues de la capitale. Maintenant qu'ils sont vaincus, et n'ayant plus d'autre ressource que l'exil, il leur restera le remords d'avoir effacé, en quelques semaines, l'éclat dont leurs services patriotiques avaient brillé sous la bannière de don Pedro. Ce sont des hommes, apparemment, comme il s'en trouve en grand nombre, même dans les rangs supérieurs des armées, des hommes qui ont besoin d'être conduits par une tête intelligente, mais qui, abandonnés à eux-mêmes, ne sauraient comprendre la portée ni le but des choses qu'on leur fait accomplir. Avec leur empereur pour guide, ils ne se sont pas égarés, ils ont affranchi leur patrie de la tyrannie de don Miguel; mais don Miguel expulsé et leur empereur mort, ils n'ont pas vu que, s'il y avait encore pour le Portugal un joug à briser, c'était celui de la Grande-Bretagne. Cette seconde délivrance était commencée avec timidité et se continuait lentement à l'ombre de la constitution qu'ils sont venus combattre. Leur seule excuse, quel qu'eût été le succès de leur prise d'armes, c'est qu'on aurait toujours pu dire d'eux au peuple portugais : « Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Mais le duc de Palmella, qui se cachait derrière eux, devait savoir ce qu'il faisait, et il a grandement compromis dans tout cela sa réputation d'esprit et d'adresse. Pour ses sentimens de nationalité, il y a long-temps que le sacrifice est consommé, et que sa conduite ne se règle plus sur de telles chimères. Pourvu qu'il gouverne, il sera toujours disposé à prendre sa nation à bail des mains du gouvernement britannique.

Digitized by Google

En Espagne aussi nos espérances se réalisent; mais qui osera dire pour combien de temps? Dans cet incompréhensible pays, il faut se préparer à tous les retours de fortune les plus opposés, parce qu'il faut attendre indistinctement des deux partis qui se combattent, toutes les fautes, toutes les faiblesses, toutes les négligences après la victoire, qui la paralysent et la font passer d'un camp dans l'autre. Voici que Cabrera, séparé des autres bandes carlistes et presque de la sienne, tant elle est en désordre, s'est retiré à Canta-Vieja, poursuivi de près par Oraa; voici que, d'un autre côté, le prétendant et Zariateguy sont poussés par Espartero au-delà du Duero. Cela fait, les armées de la reine vont peut-être se reposer selon leur coutume; mais toujours est-il qu'il y a une grande activité dans les cortès pour désorganiser son gouvernement. Au moment où ses armes viennent de gagner du terrain, avec une certaine unité de mouvement qui ferait croire à une impulsion partie du pouvoir central, il faut que des intrigues parlementaires neutralisent ce qui a été fait de bien, en essayant de décomposer le nouveau ministère. M. Pio-Pita Pizarro, pour avoir pris sur lui hardiment de procurer de l'argent au trésor espagnol, qui en a tant besoin, sans observer religieusement les formes constitutionnelles, vient d'encourir le blâme des représentans du pays, et ce blâme a été exprimé par une formidable majorité, capable de renverser même un ministère qui serait né plus viable et plus homogène. A quoi bon un changement encore dans le ministère espagnol, s'il a lieu sur un pareil vote, formulé par une assemblée qui va elle-même céder sa place à une autre? Les élections peuvent donner la majorité au parti qu'on nomme *modéré*, au parti d'Isturitz, de Toreno, de M. Pio-Pita lui-même, dont la nuance se rapproche de la leur, et alors les faits prouveront qu'on s'est donné seulement la vaine satisfaction de repousser, pour quelques jours, dans des circonstances difficiles, des ministres qui doivent revenir, et qui déjà l'ont mérité un peu par leurs services. Espérons que M. Pio-Pita et ses collègues tiendront bon contre cette dernière manifestation d'une volonté parlementaire qui s'irrite à l'agonie. Qu'ils gagnent encore un peu de temps, et ils sauront s'ils ont eu raison de lutter.

Il est assez remarquable que, chez trois des peuples enrôlés sous le drapeau de la quadruple alliance, un nouveau parlement va s'assembler presque à la même époque. Les élections sont faites en Angleterre, et l'on en connaît déjà le produit, sauf à le mieux éprouver encore par l'usage. En Espagne, les élections sont commencées, non plus pour fournir des cortès constituantes, mais pour donner une assemblée qui entrera enfin dans la vie régulière et normale du gouvernement représentatif, sans en ébranler les bases en les renouvelant sans cesse. Chez nous, dans un mois, la chambre nouvelle sera connue; et grace à la publicité de toutes les démarches et de toutes les opinions politiques parmi nous, grace surtout à nos puissantes ressources de centralisation qui font converger bien vite en un seul point, à Paris, tous les renseignemens épars qu'on voudrait en vain garder secrets, nous saurons, à peu de chose près, ce que cette chambre pourra faire, ce qu'elle voudra, et si elle sera d'un tempérament à vouloir avec force. On prévoit qu'elle sera modérée et achèvera de faire dominer la politique de conciliation. A vrai dire, qu'est-ce qui n'est pas modéré aujourd'hui? quels loups ne se couvrent pas de la peau des brebis pour s'approcher doucement des électeurs qui veulent la paix et sont fatigués par-dessus tout?

Digitized by Google

Avec des mots d'ordre aussi faciles à prononcer que ceux de conciliation et de concorde, les candidats à la députation ne peuvent manquer. Dieu sait avec quelle affluence ils se présenteraient encore pour remplir tous les vides, si les cadres de la législature étaient élargis tout à coup comme par miracle. Le nombre des électeurs est bien près de n'être plus en proportion avec la multitude de ceux qui voudraient être élus. Si les électeurs de la chambre sont refroidis et doivent, comme ceux de la garde nationale et des conseils municipaux, arriver lentement et sans zèle à leur poste, il n'en est pas de même des candidats : leur ardeur est ce qui échauffera un peu les élections.

Par malheur, ce n'est pas, chez la plupart, une ardeur de bon aloi ; elle n'a même bien souvent rien de politique, c'est l'intérêt privé qui l'excite, c'est le besoin de conserver ou d'acquérir. La députation ne semble plus réservée, par préférence, aux hommes d'une véritable ambition, qui ont fait de l'existence politique leur seule existence possible, et ont mis tout d'abord, au début de la vie, tout leur avenir à la merci d'un coup de dé ; elle n'est plus même remplie, en majorité, par ces hommes laborieux, expérimentés, vieillis dans le détail des affaires administratives, hommes un peu étroits, sans doute, mais utiles, sérieux et honnêtes, qu'il faudra toujours consulter, s'ils restent au dehors, pour peu qu'on veuille faire marcher l'administration. Aujourd'hui, en place de ces deux classes d'hommes qu'on éloigne, ou bien qu'on étouffe dans une mêlée confuse et disparate, la chambre est menacée d'une invasion de propriétaires désœuvrés, de médecins sans malades, d'avocats sans causes, de spirituels écrivains, de jeunes élégans du beau monde, maîtres des requêtes au berceau, qui figureront dans les couloirs ou au pied de la tribune, tout aussi bien que dans je ne sais quels salons.

Nous offrons de parier qu'à la réélection générale qui viendra après 1837, si ce n'est même à celle-ci, M. Scribe entrera à la chambre, comme il est entré à l'Institut, et entraînera derrière lui M. Auber ; les auteurs de *La Muette* tous deux députés ! M. Véron les y aura devancés, s'ils tardent un peu ; mais au moins, M. Véron est un homme que la conduite habile d'une grande entreprise particulière a dû familiariser d'avance avec la gestion des affaires publiques, et c'est une opinion généralement reçue dans le monde qu'il doit être propre à tout ce qu'il voudra. Il n'y a pas à lutter contre l'opinion. Du reste, il est assez grand propriétaire pour contenter les plus exigeans et les plus superbes ; les terres dont il a besoin pour son élection, il les achète quand il veut, où il veut, en courant la poste, et il a ses courriers qui proclament sur son passage : « Ceci est à M. Véron, nouveau seigneur du domaine de B... en Bretagne. »

Les banquiers ne manqueront pas à la chambre. Si l'honorable M. Laffitte, sans en sortir tout-à-fait, s'éloigne de plus en plus des débats parlementaires et donne presque tout son temps à sa nouvelle banque du commerce et de l'industrie ; si d'autres, tels que MM. Odier, Paturle, Humann, Camille Périer, sont nommés pairs, il s'en présente une foule pour les remplacer. Qu'on en arrache un seul de son siége au Palais-Bourbon pour le transporter au Luxembourg, son successeur est aussitôt trouvé dans la même famille vivace, dans la finance : *non deficit alter aureus*. On cite, par exemple, M. Lebœuf, qui se porte au collége de Fontainebleau, avec peu de chances, il est vrai, mais il y en a plusieurs qui réussiront, et tous travaillent au succès de leur candidature, comme s'il s'agissait d'une fortune à faire. Les banquiers de pro-

Digitized by Google

vince même prennent la file. Tout le monde veut arriver, tout le monde veut être à portée des chemins de fer, des canaux, des docks, qui seront discutés dans la prochaine législature, et voir faire au moins les concessions, s'il n'est pas donné à tous de les emporter de vive force en leur nom. Nous attendons avec curiosité M. Dupin, pour voir la contenance qu'il se donnera; il doit s'apercevoir que l'apostrophe aux *loups-cerviers* a vieilli et n'a corrigé personne. Il reprendra sa verve, il sera moins que jamais l'*avocat patelin*.

Avec tous ces élémens divers qui composent habituellement la chambre élective, le nombre des députés fonctionnaires n'est pas destiné à être réduit; seulement on a des fonctionnaires qui ne répandent pas de grandes lumières dans l'assemblée, qui sont députés avant d'entrer dans l'administration, et font leur expérience administrative aux dépens des services publics. Mieux vaut encore pour le gouvernement appuyer, dans le combat électoral, des fonctionnaires tout faits, tout dressés, qui demandent bien encore, mais qui apportent plus. C'est un système plus franc et plus utile.

Parmi les hommes nouveaux pour la chambre, mais non pour le pays, que leurs études politiques rendent dignes de la mission de députés, et qui la relèveront encore en l'acceptant, on distingue M. Alexis de Tocqueville et M. Louis de Carné. Nous n'avons pas besoin de dire combien nos vœux sont acquis à ces honorables candidatures. Il est à regretter que M. Michel Chevalier ne se soit pas mis en mesure dans la Haute-Vienne pour le cens d'éligibilité. D'autres candidats, jeunes aussi, mais plutôt adonnés au maniement journalier des affaires qu'aux méditations les plus hautes de la politique, ont l'espoir fondé d'entrer dans la nouvelle législature, où ils tiendront bien leur place. Nous pouvons nommer, entre autres, le vicomte Chasseloup-Laubat, maître des requêtes, qui venait d'essayer heureusement ses forces en se faisant élire dans les derniers jours de la dernière session, et qui va reparaître devant les mêmes électeurs. Un de ses frères, non moins distingué, se présente au second collége de l'arrondissement de Dieppe, en concurrence avec M. Aroux. L'arrondissement de Sceaux, administré habilement par M. Lesourd, pendant six années bien difficiles depuis la révolution de juillet, ne saurait faire un meilleur choix, ni envoyer à la chambre un député plus dévoué à la défense de ses intérêts.

Dans l'arrondissement de Saint-Denis se présente M. Frémicourt. Dans les colléges de Paris, les divers candidats que nous connaissons sont, pour le premier collége, le général Jacqueminot; pour le second, M. J. Lefebvre; pour le troisième, MM. Decan et Legentil; pour le quatrième, M. Ganneron; pour le sixième, M. Fr. Delessert; pour le neuvième, M. Locquet; pour le dixième, MM. L. de Jussieu et Février; pour le onzième, M. Démonts; pour le douzième, M. Panis.

Au reste, les comités électoraux en opposition au gouvernement se constituent comme ils peuvent. Le comité républicain a pour chefs et pour uniques organisateurs MM. Garnier-Pagès et Cormenin. Leurs correspondans étaient partout, il y a quatre ans, mais ne se retrouvent plus : ces deux députés forment à Paris, rue Saint-Avoye, chez le frère de M. Garnier-Pagès, un centre dont la circonférence n'est plus nulle part. On ne répond pas à leurs lettres, on ne les reçoit même pas, s'il faut en croire la plaisanterie d'un journal qui leur reproche de ne pas les affranchir. Entre les anciens adhérens de la république, qui n'ont pu attendre jusqu'en 1837 la réalisation

Digitized by Google

des belles prophéties de M. Garnier-Pagès, il s'est fait un singulier partage. Les uns ont cessé de s'occuper de politique. D'autres se sont ralliés au gouvernement, qui doit croire plus ou moins à leur sincérité; ce n'est pas notre affaire d'intervenir dans ces sortes de réconciliations. Quelques-uns se sont rangés sous la bannière de M. Odilon Barrot.

Parlez-nous de M. Berryer, qui est seul maître de son comité, et qui croit l'être aussi de son parti. Avec M. Laboulie pour adjoint, il dresse les statistiques électorales, dispose des colléges, accepte ou rejette souverainement les candidatures légitimistes. On conte à ce sujet une histoire que nous croyons vraie. Un homme frappe à sa porte, se fait annoncer, lui demande à être élu, et nomme le département de la Dordogne comme étant celui qu'il préférerait. M. Berryer sonne un domestique, homme de confiance, qui est le gardien de ses archives, et lui dit du ton le plus simple : « Antoine, apportez-moi *la Dordogne!* » Il parcourt le registre, comme il ferait d'un dossier au Palais, et il ajoute, s'adressant à l'humble visiteur qui attend son sort : « Nous avons là soixante-dix voix; je n'ai personne, je vous les donne. »

Il y a, malgré cela, des statistiques qui disent que huit ou dix députés légitimistes de la dernière chambre resteront sur le carreau des élections. M. de Saintenac, député de l'Ariége, est une de ces victimes condamnées d'avance. Il est vrai, les mêmes statistiques ajoutent que ce parti verra, en fin de compte, sa minorité s'accroître de dix ou douze voix; il faudra donc qu'il envoie vingt visages nouveaux dans la nouvelle législature, vingt personnages inconnus, ou trop fameux peut-être. Tant mieux! Que l'opposition légitimiste ne soit plus aussi imperceptible qu'elle l'a été jusqu'à ce jour : elle préservera le gouvernement de la tentation d'aller trop à droite; elle sera surtout un embarras pour les doctrinaires.

M. Guizot ne fait point de comité, il est tranquille pour lui-même, et abandonne ses amis à la discrétion du ministère, qui usera, comme nous l'avons déjà dit, de son pouvoir un peu trop discrètement. M. Guizot, pendant que s'agite une question électorale qui semble ne plus l'intéresser, s'amuse à publier des fragmens assez médiocres d'une notice historique sur Monk. Il prétend avoir fait ce travail pour lui-même, sans le destiner à la publicité, et, comme la *Gazette de France* le répète après lui, *uniquement pour se rendre compte du rôle que Monk avait joué dans la restauration des Stuarts, et des ressorts secrets de ce grand évènement.*

La *Gazette* ne manque pas d'insinuer que M. Guizot, voyant son rôle fini sous la dynastie de juillet, aspire à prendre celui de Monk, ou à le faire prendre à quelque général obscur, en faveur d'une dynastie bien plus éloignée du trône que ne l'était celle des Stuarts. C'est une folie comme une autre, mais qui s'aviserait d'y croire? Cependant, si la *Gazette* n'était pas toujours pressée de recueillir ce qu'elle trouve à sa convenance dans les journaux du matin pour remplir sa feuille le soir, elle aurait pu justifier un peu mieux son parallèle, en réunissant plusieurs traits de ressemblance qui existent dans l'histoire, non pas entre M. Guizot et Monk, mais entre M. Guizot et le personnage qui dirigea Monk dans son entreprise sans exemple, et fut la pensée de ce bras inintelligent. Non pas que nous trouvions le premier lord Shaftesbury semblable, sous bien des rapports essentiels, à M. Guizot, à Dieu ne plaise! il avait des qualités plus brillantes, plus d'audace, autant d'éloquence, et une éloquence plus naturelle et plus vive; c'était un homme

Digitized by Google

presque de la trempe du cardinal de Retz, et il avait servi dans les camps, ce qui est toujours un immense avantage pour conduire les révolutions faites ou pour en faire de nouvelles. Mais il ne faut considérer que les diverses positions où il s'est trouvé, les rôles qu'il a joués, et dès-lors le parallèle de la *Gazette* n'est plus aussi hasardé qu'on le supposerait volontiers.

L'homme qui conduisit Monk comme un instrument aveugle, avait commencé, tout jeune encore, par servir avec un zèle très vif et presque importun la royauté de Charles Ier; puis il l'avait abandonnée. Quand il n'eut plus rien à gagner auprès de cette cour aveugle, il prit son parti, se livra au parlement, qui nomma un comité pour recevoir ses plans et son adhésion à la cause des communes. Il entra dans cette nouvelle carrière sans haine comme sans amitié. Ses affections et ses habitudes étaient royalistes; son ambition le liait à l'étendart nouveau qu'il avait été forcé d'embrasser. Son crédit et sa force n'avaient pas d'autre base que son influence sur la province et sur les propriétaires royalistes avec lesquels on l'avait vu former des liaisons dès son début dans le monde politique. On voit, d'après cela, en quelle situation favorable il se trouvait pour aider à la restauration des Stuarts après la mort de Cromwell, sous lequel il avait été, du reste, ménagé, recherché, et avait su se conduire avec une extrême réserve, attendant l'opportunité d'agir.

Tout ceci est tiré presque littéralement d'une biographie de Shaftesbury (*Martyn's Life of Shaftesbury*), que nous recommandons à la *Gazette*.

Il y a quelque chose de mieux à dénoncer, en ce moment, que la conspiration de M. Guizot en faveur des Stuarts de Goritz ou de Kirchberg; c'est une conspiration pour M. Guizot lui-même, ourdie par d'anciens amis, qui l'ont délaissé, mais qui reconnaissent bien lui devoir une indemnité. Pour cela, ils ont résolu de le pousser à la présidence de la chambre nouvelle. Nous croyons bien que la chambre ne voudra pas, que le ministère ne voudra pas, que M. Dupin surtout ne voudra pas, il n'est pas homme à s'abandonner ainsi. Voilà plus qu'il n'en faut pour nous rassurer. Si ce projet avait des suites, nous en avertirions encore une fois, avec plus de détails, le public, qui, à son tour, dirait hautement qu'il ne veut pas.

Reste à savoir ce qui se prépare dans les comités électoraux de la gauche dynastique, si elle a des comités, et nous aurions alors achevé de passer en revue tous les élémens dont se composera la chambre future. Pour connaître les espérances ou les illusions dont on se berce de ce côté, nous attendrons les révélations positives des deux ou trois journaux qui le représentent. A quelle source ils vont puiser leurs renseignemens sur les résultats probables des élections, soit dans l'arrière-boutique des hommes d'affaires, soit dans les coulisses de l'Opéra, c'est ce que nous ne rechercherons pas avec beaucoup de soin. Seulement nous les prions de croire que tel écrivain, qu'ils peuvent offenser sans le connaître, sans y penser même, ne reçoit de personne des leçons de bon goût et de dignité. Enfin, il y a une considération qui sera appréciée, nous n'en doutons pas, du premier coup, c'est qu'en attaquant, dans une feuille quotidienne, une *Revue* qui ne saurait répondre qu'au bout de huit jours, on semble vouloir transformer une simple polémique de journal, qui ne devrait pas être autre chose, en une explication personnelle; ce qui est peut-être loin de l'intention des écrivains auxquels nous adressons cette réplique nécessairement tardive.

Digitized by Google

Théâtres. — L'absence de Rubini a jeté quelque froideur sur les premières représentations du Théâtre-Italien. Le public des Italiens n'aime pas qu'on le trompe; il ne tient compte ni des indispositions, ni des mauvais vouloirs, ni des retards nécessaires; il veut, avant tout, croire au programme qu'on lui fait. Pour peu que vous y changiez un nom, il vous tient en rigueur, et boude toute une semaine. Après tout, *la Gazza* vaut bien *les Puritains*, et il semble qu'on ne pouvait guère que gagner au change; aussi, nous aimons à croire que c'est tout simplement pour ne point laisser un précédent fâcheux s'établir sur le théâtre qu'il affectionne que le public a fait si froide mine au chef-d'œuvre de Rossini. Il est vrai de dire que les premiers jours le public s'informe des chanteurs bien plus que des maîtres. Il vient pour la Grisi, pour Rubini, pour Lablache, pour Tamburini, tous ces talens qu'il lui tarde d'applaudir, toutes ces voix qu'il aime avec fureur, et dont il veut, à toute force, entendre le premier son. Ces jours-là, que lui importent Mozart, Cimarosa ou Rossini? Il sait bien que ceux-là ne s'en vont jamais, et que le temps, qui brise si facilement ces voix si jeunes et ride avec ses doigts ces fronts si purs, ne peut rien sur le génie. A ce compte, on s'explique la petite boutade du public, lorsque tout à coup, au lieu des *Puritains*, qu'il attendait, il a vu sur l'affiche *la Gazza*, car *les Puritains*, entre toutes les partitions du répertoire, ont le mérite singulier de rassembler toutes les royautés du lieu. Ensuite, avec *la Gazza*, on avait Rubini de moins et M. Ivanoff de plus, M. Ivanoff, un chanteur de pierre et de glace que rien n'émeut, ni la chaleur du rhythme, ni l'enthousiasme de la Grisi, ni la force du drame. Depuis tantôt quatre ans que nous avons le bonheur de posséder M. Ivanoff au Théâtre-Italien, on peut dire qu'il n'a pas fait un pas. A chaque printemps, lorsque M. Ivanoff nous quitte pour s'envoler vers les climats étrangers, on espère que sa voix muera dans l'intervalle et gagnera quelque expression à ce travail. Pas du tout; six mois après, M. Ivanoff nous revient avec le même organe insupportable qu'il avait au printemps. Telle est la nature monotone de ce talent, que c'est à en désespérer : il reste au même point, comme un terme; en vérité, on aimerait presque mieux le voir reculer, on pourrait croire au moins qu'il veut prendre son élan. La Grisi est revenue, et le public l'a, dès son entrée en scène, accueillie avec transport, sur la foi de ses succès et de son sourire. Du reste, rien n'est changé dans cette expression si aimable, dans cette agilité si pure, dans ce timbre d'or. Il est à souhaiter que cet embonpoint singulier qu'elle a pris en Angleterre diminue un peu cet hiver, car sa beauté pourrait en souffrir. *Anna Bolena* et *Semiramide* ne s'accommoderaient pas, à coup sûr, aussi bien que Ninetta de cette taille de Flamande, et de cette fleur de santé épanouie sur son visage. Lablache, lui de même, a grossi, mais démesurément; il est plus lourd, plus aviné, plus ridicule que jamais, sous l'énorme perruque du Podesta. Lablache est le seul qui ait donné à ce caractère toutes ses faces. Grotesque à vous faire rire aux éclats, lorsqu'il cherche ses lunettes, et marmotte, à part lui, toute sorte de paroles entrecoupées, avec des gestes incroyables; libertin dans les provocations qui suivent, infame dans la scène de la prison. Le caractère du Podesta peut passer pour une création, et, certes, il faut bien que cela soit, car Lablache y réussit chaque soir, malgré les petits écarts de sa voix, qui trébuche contre l'in-

Digitized by Google

tonation plus souvent qu'il ne convient à un chanteur de sa trempe. La voix de Tamburini me semble avoir perdu quelque chose de sa portée et de son ampleur d'autrefois. Ennui ou fatigue, il a dit le beau rôle de Fernando avec une sorte de langueur monotone à laquelle il ne nous avait point accoutumés jusqu'ici. En somme, c'est encore là le Théâtre-Italien de l'automne, incertain, irrésolu, tremblant qu'une indisposition ne l'arrête dans ses premiers pas; dans quelques jours viendront Rubini, la Tacchinardi, les chefs-d'œuvre, et surtout ce public intelligent et passionné, qui est l'ame du Théâtre-Italien, mais qui se doit à lui-même de n'arriver jamais que tard là où il va; alors seulement commencera la saison d'hiver.

L'Opéra continue à jouer de bonheur; la fortune incessante où il se maintient fait la variété du répertoire. En effet, puisque tout réussit également, pourquoi ne changerait-on pas? Le répertoire de cette semaine est un modèle sur lequel nous souhaitons que M. Duponchel se règle souvent. *La Muette, le Diable Boiteux, les Huguenots*, voilà trois représentations qui se suivent, et qui ne se ressemblent guère plus que les jours les plus différens.

Vendredi Mlle Falcon a fait sa rentrée par *les Huguenots*. Mlle Falcon fait ainsi trois ou quatre *rentrées* par an, avant que le public se soit douté qu'elle était *sortie*. Du reste, la *rentrée* de Mlle Falcon, qui d'ordinaire empruntait son lustre à la reprise de quelque chef-d'œuvre abandonné par force durant son absence, n'avait plus même cet attrait, cette fois que *les Huguenots* n'ont point cessé de se maintenir au répertoire, grace aux débuts si heureux de Mme Stolts. Ainsi donc, toute cette solennité d'annonces s'est bornée tout simplement à une belle et bonne représentation du chef-d'œuvre de Meyerbeer. Duprez, qui ne *rentrait* pas, a été accueilli avec enthousiasme. Chaque fois que vous entendez Duprez dans ce quatrième acte, vous vous dites que jamais cette voix si magnifique, cette expression sublime, ce grand art de chanteur, ne se sont élevés plus haut, et vous ne manquez jamais d'avoir raison. En effet, lorsque Duprez rencontre une musique qui lui convient, il y découvre sans cesse des ressources nouvelles : ainsi des *Huguenots*. Vous vous souvenez de ses hésitations lorsqu'il lui fallut aborder cette œuvre imposante de Meyerbeer; eh bien! aujourd'hui, il s'en est rendu maître, au point qu'il élève ses effets dans cette partition au niveau de ceux qu'il produit dans *Guillaume Tell*, son premier triomphe.

L'Opéra-Comique, lui aussi, fait merveilles; le succès de *Guise* va croissant, et depuis le retour de Mme Damoreau, la veine de *l'Ambassadrice* a repris de plus belle. En vérité, M. Auber a dû se réjouir cette semaine; en même temps que *la Muette* triomphait à l'Opéra, on applaudissait *l'Ambassadrice* au théâtre de la Bourse. Depuis quelques jours, M. Aubert est partout, il se multiplie, et il fait bien, car le vent du succès souffle de son côté. On annonce encore la reprise de l'*Éclair* et de *Zampa*, deux partitions aimées du public, et que l'absence de Chollet tenait loin de la scène.

— *Rose et Blanche*, vaudeville joué avant-hier aux Variétés, n'est point tiré d'un roman publié il y a quelques années, et intitulé aussi *Rose et Blanche*. La preuve, c'est que le livre de M. Jules Sandeau est plein d'intérêt, purement écrit et d'une invention raisonnable, tandis que le vaudeville, comme style et comme invention, n'a véritablement pas le baptême. Il s'agit de deux grisettes, d'un ouvrier et d'un grand seigneur qui *s'aiment*

Digitized by Google

entr'eux. Mais, pour arriver à se faire aimer, le grand seigneur, qui, sans doute, portait un *Béranger* dans sa poche, s'était imaginé de faire le *gueux*, car Mlle Blanche, la grisette qu'il adore, ferrée sur les principes, ne voudrait pas d'un amant haut placé. Ne réussissant pas encore assez vite, même avec ce procédé, le grand seigneur ne trouve rien de mieux que de se ruiner de fond en comble. Blanche ne résiste pas à une pareille preuve d'amour, et épouse le grand seigneur devenu pauvre, tandis que Rose épouse l'ouvrier. Quelques tableaux de Raphaël jouent un rôle important dans ce vaudeville. Il est vrai que ces prétendus tableaux de Raphaël se trouvent, à la fin, n'être que des croûtes. Le vaudeville et les tableaux n'ont rien à se reprocher.

— La librairie a été plus heureuse dans ses nouveautés depuis quelques jours; elle nous a donné deux ouvrages remarquables à divers titres, et sur lesquels nous reviendrons. Nous voulons parler du nouveau roman de Mme Reybaud, *Deux à Deux*, qui est déjà dans toutes les mains, et des *Aventures de Voyages* de M. Alphonse Royer, que nous avons déjà cité avec éloges.

— Nous avons déjà dit quelque chose de l'ouvrage archéologique publié par MM. Jubinal et Sansonetti sous le titre d'*Anciennes Tapisseries historiques*. Ce recueil important pour l'histoire des mœurs, des costumes, des armes, au moyen-âge, est arrivé à sa cinquième livraison. Là se termine la tapisserie de Bayeux, ouvrage du XIe siècle, exécuté par la reine Mathilde, femme de Guillaume-le-Conquérant, pour célébrer la conquête de l'Angleterre par les Normands. Les dessins de cette tapisserie présentent ensemble une longueur de soixante-quinze pieds, c'est-à-dire que le monument y est réduit au tiers de ses dimensions. Quant au texte, il reproduit toutes les dissertations françaises et anglaises relatives à cette chronique *pourtraite au naturel*, comme on disait autrefois. M. Jubinal a fait preuve de goût et d'érudition dans cette analyse raisonnée de différens ouvrages rares ou inconnus en France. Le succès de cette collection doit encourager les éditeurs à nous donner bientôt la livraison suivante, qui contiendra la tapisserie de Dijon, représentant le siége de Dijon en 1513, par les Suisses, un des plus grands faits d'armes de notre histoire.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

L'ACADÉMIE

ROYALE

DE MUSIQUE.

IVe ÉPOQUE. — VIIe ARTICLE (1).

Gardel et Gossec mettent *la Marseillaise* en action sur la grande scène de l'Opéra; cet intermède, ayant titre *Offrande à la Liberté*, est accueilli avec transport. Le chant de Rouget de l'Isle, le fameux hymne des Marseillais, qui avait retenti dans toute la France, triomphe d'une manière moins éclatante, il est vrai, mais plus brillante et plus correcte au théâtre. « L'amour de la patrie, première et sublime vertu des Français républicains, devait assurer le succès de cette scène; elle est majestueuse, imposante, digne du sujet qu'elle traite, dit un écrivain de ce temps. Quelques artistes se plaignent de ce que le citoyen Gossec s'est arrogé le privilége exclusif des fêtes civiques. Ces préférences blessent l'égalité et la liberté; c'est une aristocratie digne de l'ancien régime que d'étouffer les talens de ses frères. Le citoyen Gossec, homme libre, doit savoir que les succès que l'on obtient imposent l'obligation de se prêter à ceux de ses semblables. »

Voici l'analyse de l'œuvre républicaine de Gardel. Une foule de guerriers, de femmes et d'enfans, accouraient à l'appel des trompettes. On se préparait au combat, on préludait à la victoire par des danses; des groupes variés et d'un effet pittoresque, se formaient après chaque couplet. *Amour sacré de la patrie*, le dernier de l'hymne, était chanté lentement, à demi-voix, comme une prière. Acteurs, spectateurs, tout le monde était à genoux, sur le théâtre comme dans la salle, devant la Liberté représentée par Mlle Maillard, et placée

(1) Voyez la livraison du 24 septembre 1837.

Digitized by Google

au sommet d'une petite montagne ajustée avec art. Une montagne était un accessoire de rigueur pour de semblables cérémonies. Les voix et l'orchestre s'arrêtaient, expiraient en arrivant au dernier point d'orgue, suivi d'un long silence. On entendait alors les trompettes appeler les défenseurs de la patrie, on sonnait le tocsin, vingt tambours battaient la générale, le canon retentissait au loin, les acteurs se levaient les armes hautes, une foule immense se précipitait sur la scène, portant des haches, des piques, des flambeaux, et tous attaquaient en cœur le vigoureux refrain : *Aux armes, citoyens!* Cet effet dramatique était admirable.

Décret de l'assemblée nationale, du 22 juillet 1791, qui ordonne que toutes les affiches de spectacles seront imprimées sur papier de couleur. Ce décret ne fut mis à exécution que le 15 janvier suivant.

Les rois, les reines, les princes, supprimés par les sans-culottes, n'avaient plus le droit de paraître sur la scène, on défendit même de les nommer dans les coulisses et quand le rideau était baissé. Les machinistes désignaient la gauche et la droite du théâtre par ces mots: *côté du roi, côté de la reine;* les loges de l'un et de l'autre étaient ainsi placées à l'avant-scène.

A droite, à gauche, termes dont on aurait pu se servir en tout autre lieu, n'avaient point assez de précision sur un théâtre où la droite et la gauche sont prises d'après la position du spectateur assis au parterre, et par conséquent en opposition avec la droite et la gauche du machiniste qui manœuvre sur la scène. On disait donc : *poussez au roi, portez à la reine; châssis du roi, grille de la reine,* etc. Cette manière de parler séditieuse fut prohibée, et l'on dit, en se réglant sur la position du théâtre des Tuileries relativement à la cour et au jardin de ce palais : *côté jardin, côté cour,* et plus souvent *jardin, cour,* pour marquer la gauche et la droite du théâtre. Cet usage, adopté généralement alors, est toujours suivi.

Mlle Maillard était royaliste, et pourtant elle a joué plus d'une fois le rôle de la Liberté, qu'elle représentait à merveille. Mlle Aubry, actrice subalterne de l'Opéra, figura sous les traits de cette déesse dans les promenades civiques des sans-culottes.

Ses acolytes ordinaires étaient Mme Duchamp et Mlle Florigny, jeune, belle, spirituelle et bonne fille, que Chéron avait enlevée aux matrones du Palais-Royal, pour la placer dans les chœurs de l'Opéra. Ces deux actrices représentaient l'Égalité et la Fraternité.

La ville de Paris dirigeait son premier théâtre, et les membres de la commune exerçaient un pouvoir absolu, discrétionnaire, sur les

Digitized by Google

acteurs et les employés; ils les gouvernaient aussi par le régime de la terreur. L'Opéra marchait merveilleusement; quoique l'on ne payât personne, tout le monde était à son poste à l'heure précise. On attaquait la note à voix pleine, on gambadait avec agilité, malgré les rhumes et les entorses. Hébert, Henriot, Le Roux, qui s'occupaient de ce théâtre avec plus de sollicitude que leurs collègues, n'admettaient aucune excuse, et l'acteur indisposé, malade même d'après la déclaration des médecins, eût été porté sur la liste des suspects, comme fauteur de conspiration, en privant les chefs suprêmes de la république de leurs divertissemens ordinaires, les sans-culottes du spectacle qu'on leur offrait souvent gratis.

Lefèvre, ténor qui figurait au sixième rang sur les états du théâtre; Lefèvre, le dernier de tous, et qui l'était depuis cinq ans, voulut absolument se placer au premier. Il enlevait les rôles de ténor à Lainez, à Rousseau, à Renaud, les menaçant d'une dénonciation et de la guillotine. Lefèvre n'en était pas plus heureux, ses frères et amis le sifflaient. Ce ténor désappointé se replia sur les parties de basse, usurpa les rôles de cet emploi; si les réglemens lui avaient été opposés, il les aurait condamnés au feu; Lefèvre chanta la basse et fut bafoué de plus belle. Dans sa fureur, il invoquait la fusillade pour le venger d'un parterre liberticide et contre-révolutionnaire.

Ce ténor était un des douze chefs de la garde nationale de Paris, et commandait à son tour la place; aucune autorité militaire ne le dominait alors. Son pouvoir était immense, ce n'était pas seulement l'Opéra qui tremblait, se prosternait devant Lefèvre. Le public était libre de prendre sa revanche au parterre, et c'est là que les Parisiens, opprimés par l'autorité militaire, allaient se venger de leur commandant. Lefèvre avait une barbe noire, épaise, qui lui couvrait toute la figure; il se rasait au moment d'entrer en scène et n'en était guère plus blanc. Cet autre Barbe-Bleue voulut absolument jouer le rôle de l'eunuque Calpigi à la reprise de *Tarare*. Rousseau, Renaud, qui étaient en possession de cette partie, la lui cédèrent. « Gare la guillotine! » leur avait-il dit; mais les sans-culottes qui ne craignaient point une telle menace, rirent au nez du singulier Calpigi.

Une liste de vingt-deux personnes de l'Opéra, que l'on se proposait d'envoyer à l'échafaud, avait été rédigée avec un soin particulier par Hébert. Il se plaisait à la montrer aux chanteurs, aux danseurs, aux danseuses, dans ses momens de gaieté et d'aimable abandon. « Je vous enverrai quelque jour à la guillotine, leur disait-il, pour vous donner une leçon de civisme. Deux choses m'ont arrêté

Digitized by Google

jusqu'à présent : c'est que vous n'en valez pas la peine, et que j'ai besoin de vous pour m'amuser. » Ces raisons ne rassuraient pas précisément les vingt-deux inscrits sur son catalogue. Beaupré, danseur comique d'un grand talent, parvint, à force d'argumens burlesques et de plaisanteries adroitement dirigées, à tirer la liste fatale des mains d'Hébert, que de nombreuses libations avaient attendri, et qui la lui livra. Beaupré s'empressa de la détruire, mais il ne pensait pas que le représentant serait assez malin et aurait assez de mémoire pour en faire une autre parfaitement semblable, le lendemain, après avoir cuvé son vin. Beaupré se fit encore donner celle-là. Hébert en écrivit une troisième, qui, fort heureusement, ne fut qu'un épouvantail, et n'amena aucune catastrophe au sein de la tragédie-lyrique.

Lainez avait toujours la place d'honneur dans ces listes de proscription; son nom était en tête, et celui de la citoyenne Maillard le suivait de près. On ne pouvait pardonner à Lainez la vigueur d'expression, le brillant éclat qu'il avait donnés à l'air d'*Iphigénie en Aulide : Chantez, célébrez votre reine !* et l'effet prodigieux qu'il avait produit aux dernières représentations de cet opéra. Lainez chanta *la Marseillaise* en costume de sans-culotte, le bonnet rouge en tête; il la chanta mieux que ses camarades ne l'avaient fait encore : cette action le réhabilita. Hébert, Henriot, l'invitèrent solennellement à un banquet civique, offert par les frères et amis, à la maison commune, et le proclamèrent sans-culotte en lui donnant l'accolade républicaine.

Lainez continua de chanter *la Marseillaise* et toutes les chansons patriotiques apportées chaque jour au théâtre. Or, il advint qu'un soir il en récite une qui déplaît à un habitué des coulisses, dont l'opinion paraissait avoir beaucoup d'influence. Cet individu frappe rudement sur l'épaule du chanteur qui rentrait, et lui dit : « Citoyen, ta chanson ne vaut pas le diable ! tu ne l'as pas faite, je le sais; mais à l'avenir, avant de chanter de telles bêtises, je t'invite à me les soumettre, parce que j'entends la coupe des vers. — Oui, il entend la coupe, dirent tous ses voisins, et mieux qu'un autre encore. — Et pour te le prouver, je t'apporterai demain des *tropes* (strophes) de ma façon. — Citoyen, répondit Lainez, ce sera avec le plus grand plaisir que je les ferai entendre au public. — Et que l'exécution soit ferme, brillante; je tiens à l'exécution. » La figure du rimeur sans-culotte avait un singulier caractère; le chanteur ne pouvait s'empêcher de frissonner en la voyant. Des visages atroces, d'horribles physionomies venaient pourtant se montrer tous les

Digitized by Google

soirs au milieu des groupes des nymphes de l'Opéra. Lainez voulut connaître l'officieux coupletier; un danseur s'empressa de le satisfaire. Ce rimeur était le bourreau! oui, le bourreau, qui avait ses entrées dans la salle et sur le théâtre comme fonctionnaire public.

Je citerai les titres de quelques hymnes qui furent exécutés alors sur le théâtre de l'Opéra, pour l'ébattement du public et le plus grand plaisir des frères et amis.

Le Tombeau des imposteurs. — La Nouvelle au camp, ou le Cri des vengeances. — Le Champ républicain. — L'Arbre de la Liberté. — La Journée du 10 août. — L'Hymne à la Victoire, ou le Retour des guerriers. — L'Hymne à la Raison. — La Prise de la Hollande. — Le Réveil du peuple (qu'il ne faut pas confondre avec un autre chant d'un esprit tout différent dont je parlerai plus tard). — Le Triomphe des Martyrs de la liberté. — Roland à Roncevaux. — Le Cri de guerre. — Les Thermopyles. — Le Chant de Vengeance. — L'Hymne sur la mort des Girondins. — Hymne sur la prise de Valenciennes. — Hymne sur la prise de la Bastille. — Hymne sur la bataille de Fleurus.

Les chefs de la république une et indivisible aimaient à se rafraîchir le gosier. Henriot, Danton, Hébert, Le Roux, Chaumette, avaient à peine fait quelques tours de coulisses et de foyer, qu'ils s'adressaient à un acteur, à une actrice, et lui disaient : « Nous allons à ta loge; fais que l'on nous y reçoive convenablement. » On s'empressait de porter une superbe collation. Le repas fini, les bouteilles vidées, la convention nationale battait en retraite sans s'inquiéter de la dépense. Vous croyez peut-être que le chanteur ou la danseuse payaient pour les représentans du peuple? point du tout; le limonadier du théâtre, le brave Mangin, savait parfaitement que les acteurs de l'Opéra, n'étant pas payés, n'avaient ni sou ni maille: il se dévouait; par délicatesse, il ne réclamait point aux artistes ce qu'il n'aurait osé demander aux sans-culottes, dans la crainte de l'échafaud.

Par acte reçu le 8 mars 1792 par les citoyens Giard et Badenier, notaires, la commune de Paris cède l'entreprise de l'Opéra pour trente années, à partir du 1er avril 1792, aux citoyens Francœur, ancien directeur de ce théâtre, et Cellérier, architecte. Cette cession est faite sur le rapport de J.-J. Le Roux, membre de la commune, chargé de la surveillance de ce théâtre. Les dettes de l'Opéra s'étaient accrues dans une progression énorme pendant l'administration des sans-culottes Henriot, Hébert, Le Roux.

Le nouveau calendrier qui divise les mois en décades augmente le nombre des représentations de l'Opéra : au lieu de trois par semaine,

Digitized by Google

ce théâtre en donne cinq, et quelquefois six par décade. *De par et pour le peuple*, on lit ces mots sur l'affiche des spectacles offerts par le gouvernement au peuple souverain. Ces mots y figurent souvent.

Didelot, Laborie et la citoyenne Roze, quittent l'Opéra pour aller danser au Théâtre-Montansier, rue de la Loi (Richelieu). Chardini meurt à l'âge trente-huit ans. C'était un chanteur fort habile; Sacchini l'avait préféré à Lays, chef d'emploi, pour le rôle de Thésée dans *Œdipe à Colone*. Chardini était un Italien de Rouen, et s'appelait Chardin.

Nous voilà maintenant en pleine république. Sextidi, 6 brumaire an II (27 octobre 1793), l'Opéra donne son spectacle sur le boulevart, à la lumière du soleil, pour l'inauguration des bustes de Marat et de Lepelletier, faite par la section de Bondy.

La façade de l'Opéra représentait une montagne, sur laquelle s'élevait le temple des Arts et de la Liberté. Les tombeaux de Marat et de Lepelletier étaient à gauche, et les bustes des deux martyrs sur un autel placé devant le portique du temple. La montagne s'étendait jusqu'au milieu du boulevart, et portait un second autel entouré d'arbres funèbres; les images des deux Brutus y figuraient. En face était une autre montagne destinée à recevoir les députés de la convention, ceux des autorités constituées, des sociétés populaires, des sections, etc. Quand le cortége fut arrivé, et que chacun eut pris sa place, le char qui voiturait la Liberté, l'Égalité, la Fraternité, s'arrêta au pied de la première montagne; et ces divinités chéries montèrent au temple, dont les portes s'ouvrirent pour les recevoir. L'orchestre exécutait, pendant cette introduction, la marche religieuse d'*Alceste*. Une foule de jeunes filles, vêtues de tuniques blanches, couronnées de fleurs, ceintes de rubans tricolores, et portant des guirlandes, des palmes, des urnes, des coupes, des cassolettes, sortirent du temple : elles formèrent une marche figurée, et vinrent se placer autour de l'autel sur lequel reposaient les bustes. La Liberté, l'Égalité, la Fraternité, reparurent tenant des palmes civiques, dont elles firent hommage aux deux Brutus. Apollon et les Muses formèrent un groupe en déposant des lauriers immortels sur les images de Marat et de Lepelletier.

Je ne rapporterai point ici les strophes que l'on chanta en chœur comme en récits. Après ces vers :

Célèbres montagnards, que le peuple révère,
Disciples fameux de Rousseau,
Venez parer de fleurs leur modeste tombeau,

Digitized by Google

les montagnards *célèbres*, les disciples *fameux* restèrent sur leur montagne sans bouger, mais les jeunes filles voltigèrent pour attacher leurs guirlandes aux bustes, aux arbres, aux rochers. Les sans-culottes se précipitèrent sur l'autel de Marat et de Lepelletier, et le chœur d'*Ernelinde* retentit avec ces paroles composées pour la fête :

Jurons sur nos glaives sanglans
D'exterminer les hordes des rebelles!
Divinité des cœurs fidèles,
Liberté! reçois nos sermens!

Les Muses, Apollon et les enfans des arts emportent dans le temple les images des deux victimes immolées par le despotisme; ce brillant cortége chante et forme des groupes charmans. Le citoyen Gardel avait dessiné cette fête, tous les artistes de l'Opéra s'empressèrent d'y concourir.

Ils figuraient toujours, quand il s'agissait de réjouissances ou de deuils publics. Dans les promenades civiques, les cortéges qui sillonnaient Paris, toutes les décades, on voyait de grands chariots à la suite, voiturant chanteurs, danseurs et symphonistes. A chaque repos, sur chaque place, après que l'orateur avait fait sa harangue, les musiciens exécutaient un chœur, les danseurs formaient des groupes, et l'on remontait en omnibus pour aller renouveler, un peu plus loin, la même parade.

Le ballet qui court les rues, le ballet ambulatoire, inventé par Bacchus, adopté par le roi David, qui dansait devant l'arche sainte avec ses courtisans et les filles d'Israël; perfectionné par les Grecs et les Romains, qui le firent servir aux pompes de leurs fêtes; rajeuni par le roi René d'Anjou, qui s'empressa de l'ajouter à sa procession d'Aix; renouvelé des Grecs par les révérends pères jésuites, moines guerriers, qui célébrèrent la canonisation d'Ignace de Loyola en donnant une réprésentation magnifique du siége et de l'incendie de Troie; le ballet ambulatoire reparut en France lors de la révolution de 1789. Les fêtes de la république étaient autant de ballets de ce genre, où les acteurs de l'Opéra, vêtus en Grecs, en Romains, marchaient ou cabriolaient au milieu du cortége, figuraient sur des chars, et mêlaient leurs gestes élégans, leurs danses régulières aux gambades rustiques des sans-culottes, dont les voix brutales et discordantes troublaient trop souvent la belle harmonie des chœurs du Conservatoire. La fête à l'Être-Suprême est le plus remarquable de ces ballets. Robespierre en avait promis un en l'honneur d'Agricol (1) Viala et de Barra; mais,

(1) La plus grande partie de la France a cru que ce prénom *Agricol*, que les journaux du

Digitized by Google

cette fois, l'affiche trompa l'attente du public. Ce spectacle était annoncé pour le 10 thermidor an II; mais comme l'ordonnateur des fêtes républicaines eut la tête coupée le même jour, ce petit accident priva les Parisiens du divertissement qu'ils attendaient. Ils acceptèrent de grand cœur une compensation que Robespierre ne croyait pas leur donner dans le cas où des circonstances particulières l'obligeraient à changer son spectacle, à mettre une bande sur l'affiche. Le peintre David avait fait le programme de la fête à l'Être-Suprême. On trouvera cette pièce très curieuse dans un ouvrage que j'ai publié sous le titre de : *la Danse et les Ballets depuis Bacchus jusqu'à mademoiselle Taglioni*. J'emprunterai à un journal du temps le compte qu'il rendit de son exécution.

« Le 20 prairial de l'an II doit être noté en lettres indélébiles dans les fastes de notre histoire. Le nom de l'Être-Suprême retentissant au même jour, à la même heure, d'un bout de la France à l'autre! Vingt-cinq millions d'hommes assemblés à la fois sous la voûte du ciel, adressant à l'Éternel des hymnes, des chants d'allégresse! quel spectacle plus grand! quel plus sublime concert!

« Toutes les portions de la république se sont efforcées de donner à cette cérémonie nouvelle tout l'appareil, tout l'éclat qu'elle demandait : mais nous ne pouvons rendre compte que de celle dont nous avons été les témoins. Nous tâcherons de la décrire en philosophes et en artistes.

« A Paris, depuis quelques jours seulement, on faisait les préparatifs de cette superbe fête. Quelques jours avaient suffi pour construire une vaste estrade au-devant du palais où siégent les représentans, pour placer, dans le Jardin National (celui des Tuileries), au milieu d'un bassin, une statue colossale de la Sagesse, pour élever, au milieu du Champ de la Réunion (le Champ-de-Mars), une montagne solide.

« Ce fut un spectacle ravissant, lorsque, le matin du 20 prairial, on vit toutes les portes, toutes les fenêtres de chaque citoyen ornées de guirlandes de fleurs, de rameaux de chêne. Ces riches tentures, dont on couvrait autrefois les portes, ne valaient point, aux yeux du philosophe, de l'homme sensible, ces décorations élégantes, simples, fraîches, gaies, dont la nature seule avait fait les frais.

temps ne manquaient pas de changer en *Agricola*, était un nom romain que le jeune Viala s'était donné. Viala était Avignonnais, et portait le prénom d'Agricol, commun aux neuf dixièmes des habitans de cette ville, dont saint Agricol est un des premiers évêques et le patron. S'il était né à Carpentras, à Cavaillon, à Apt, à Novas, il est probable qu'on l'eût appelé Siffrein, Véran, Elzéar, Raudile, noms aussi peu connus du reste de la France que celui d'Agricol.

Digitized by Google

« Le tambour appelait tous les habitans à leurs sections. Tous s'y rendirent, les hommes sans armes, les femmes, les jeunes filles, presque toutes vêtues de blanc, des couronnes de pampre sur la tête, des roses à la main.

« Chaque section se rendit en ordre dans le Jardin National. Tout cet espace si vaste fut bientôt couvert d'une foule innombrable, qui chantait, dansait sous ces arbres antiques, qui plus d'une fois avaient vu les tristes réjouissances ordonnées par les despotes lorsqu'il naissait un petit monstre de leur race. Quelle différence! une joie pure et sincère brillait dans tous les yeux.

« Le fâcheux système de l'athéisme n'avait pu faire de nombreux prosélytes. Quand naguère on voulait l'établir par la force, le déiste intimidé n'avait trouvé son salut que dans le silence : mais dans ce jour qu'on proclamait hautement l'Être-Suprême, tous les cœurs semblaient se rouvrir à l'espérance. On croyait voir une nombreuse famille à qui l'on venait de rendre un père, un consolateur, un appui.

« Au son des trompettes, la convention parut sur l'estrade qui lui était destinée. Tous les yeux se tournèrent sur elle. Le président adressa au peuple un discours plein de pensées saines et fortes. Quand il eut cessé de parler, les artistes de l'Institut national (1) entonnèrent des hymnes à l'Être-Suprême. Le président descendit de l'estrade, s'avança, une torche à la main, vers la figure hideuse de l'Athéisme; elle fut bientôt dévorée par les flammes, et laissa voir la statue de la Sagesse, qui d'une main montrait le ciel, et de l'autre tenait une couronne formée d'étoiles. — Le président prononça un second discours ou plutôt une espèce d'hymne en prose pleine d'enthousiasme et de patriotisme.

« La musique exécuta de nouveaux chants. — La convention se mit ensuite en marche pour se rendre au Champ de la Réunion. — Elle avait pour cortége le peuple rangé sur deux lignes, les hommes à droite, les femmes de l'autre côté.

« Au milieu de la convention roulait un char qui avait la forme d'un piédestal recouvert d'une très belle draperie. Il soutenait la statue de la Liberté assise à l'ombre d'un arbre. Autour d'elle on voyait placés une gerbe de blé et tous les instrumens du labourage. Sur les gradins, le marteau, l'enclume, une presse d'imprimerie, tous les attributs des arts utiles. Un petit trophée sur le devant formé d'un violon et d'une flûte, indiquait que les arts agréables contri-

(1) C'était alors le nom de notre école de musique; elle le céda bientôt à la première société savante de Paris, et prit alors celui de Conservatoire.

Digitized by Google

buent aussi au bonheur de l'homme, et ne doivent point être négligés sous le régime de la liberté. Tous les ornemens de ce char étaient d'une exécution très soignée et de meilleur goût. — Il était traîné par des taureaux vigoureux à cornes dorées. — Tout, dans cette marche, rappelait ces fêtes antiques dont l'histoire nous a conservé le souvenir dans ses pages, que notre imagination embellit peut-être, et que nous ne pouvions jamais espérer de voir imitées ni surpassées. — L'artiste cependant eut à regretter que les Français ne fussent point alors vêtus du nouveau costume qu'on leur prépare. L'aspect de la fête eût été bien plus imposant et d'un goût antique.

« Nous n'oublierons point de faire mention d'un autre char simplement orné qui suivait la convention. Il portait des aveugles. On lisait sur les côtés cette inscription simple et touchante : *La république française honore le malheur.*

« On arriva au Champ de la Réunion, qui, ce jour-là, méritait bien son nom. Nos représentans se placèrent sur le sommet de la montagne, et bientôt elle fut couverte de citoyens et de citoyennes de tout âge, qui élevaient leurs mains et leurs voix vers l'Éternel. Les citoyens qui remplissaient l'immense plaine sur laquelle dominait la montagne, répondaient par des cris d'allégresse. Cette scène sublime était éclairée par un soleil brillant, et l'azur du ciel n'était voilé par aucun nuage.

« Là se termina cette fête dont nous ne connaissons point d'autre exemple chez aucun peuple, une fête instituée par la philosophie, non à des divinités absurdes, non à des attributs, à des symboles de l'essence divine, mais à l'auteur de la nature lui-même, à la cause des causes, à l'être infini, immuable, éternel. »

Cette cérémonie eut lieu dans toutes les sections de Paris.

Voici le programme musical de celle des Gravilliers ; il a été rédigé par Le Roux, membre de la commune de Paris.

« Au citoyen Lefèvre, bibliothécaire de l'Opéra National.

« Ton camarade Le Roux jeune, nommé par la commission des Gravilliers, chargé de tout ce qui regarde la fête de Lepelletier et de Marat, te prie de vouloir bien lui faire préparer :

« La symphonie en *ut* de Gossec.

« *Puissant moteur*, etc., de *Miltiade.*

« L'hymne de Chénier du *Camp de Grand-Pré*, avec les nouvelles paroles.

« La marche de Châteauvieux du *Camp de Grand-Pré.*

Digitized by Google

« C'est pour demain matin à dix heures.

« Tu obligeras ton concitoyen et ton égal en droits. »

LE ROUX (1).

Le Camp de Grand-Pré, opéra républicain, paroles de J. Chénier, musique de Gossec, réussit complètement, le 23 janvier 1793. La ronde, *Vous, aimables fillettes*, est venue jusqu'à nous : ce petit air est encore chanté sur les théâtres de vaudeville.

L'*Apothéose de Beaurepaire*, de Lebœuf et Candeille, devait être bien mauvais, puisqu'il déplut dans un temps où les ouvrages de ce genre étaient accueillis avec enthousiasme.

L'Opéra fait trève un instant à ces farces républicaines pour donner *le Jugement de Pâris*, ballet-pantomime en trois actes de Gardel. 6 mars 1793. Grand succès; A. Vestris se signale de nouveau dans le rôle de Pâris; on applaudit Mlles Saulnier et Aubry qui représentaient Vénus et Junon. Mlle Aubry était la favorite des amateurs qui la voyaient se promener en char dans les fêtes publiques, sous le costume très dégagé de la Liberté. Mlles Coulon, Duchemin, Colomb, Saint-Romain, Aimée, se distinguent dans ce ballet; Mlle Clotilde y paraît, et triomphe dans le rôle de Pallas. Mlle Delisle, encore enfant, est un Amour aussi malin que gracieux; Mlle Chevigny fonde sa double réputation d'excellente mime et de danseuse charmante en représentant Œnone. Les belles femmes abondaient alors dans les ballets de l'Opéra.

Iphigénie en Tauride, *Orphée*, *Armide*, échappent presque seuls à la proscription qui vient frapper les anciens ouvrages. Les autres « ont été, à juste titre, retranchés du répertoire, comme présentant des rois, et propres à blesser les oreilles et les yeux des républicains qui fréquentent maintenant les spectacles (*maintenant* est d'une précieuse naïveté). Il est temps, en effet, d'oublier ces vieilles chimères de nos pères, et de ne plus offrir, sur nos théâtres, que des modèles d'un patriotisme ardent et d'un amour brûlant pour la patrie, la liberté et l'égalité. »

Le Mariage de Figaro, de Mozart, ridiculement traduit en français par Notaris, est joué, le 20 mars 1793, à l'Opéra. Lays était le Figaro le plus lourd qu'on puisse imaginer; la musique ravissante de Mozart, mal exécutée, ne fut pas comprise; les acteurs, qui ne savaient point parler en scène, débitant la prose de Beaumarchais que l'on avait conservée sans avoir recours au résitatif, étaient grotes-

(1) Ce billet fait partie de ma collection d'autographes.

Digitized by Google

ques au dernier point. L'admirable chef-d'œuvre n'eut aucun succès. *Le Siége de Thionville*, *Fabius*, *Miltiade à Marathon*, voilà ce qu'il fallait au public de ce temps! Il abandonna Mozart pour se régaler de ces pastiches républicains. *Le Mariage de Figaro* n'eut que cinq représentations.

Francœur et Cellérier s'étaient refusés à faire représenter, gratis, *le Siége de Thionville;* l'administration de la commune de Paris rendit, le 19 juin 1793, l'arrêté suivant :

« Considérant que depuis long-temps l'aristocratie s'est réfugiée chez les administrateurs des différens spectacles;

« Considérant que ces *messieurs* corrompent l'esprit public par les pièces qu'ils représentent;

« Considérant qu'ils influent d'une manière funeste sur la révolution;

« Arrête que *le Siége de Thionville* sera représenté gratis et uniquement pour l'amusement des sans-culottes, qui, jusqu'à ce moment, ont été les vrais défenseurs de la liberté et les soutiens de la démocratie. »

Des réclamations s'élevèrent encore contre l'Opéra ; plusieurs tendaient même à demander la suppression de ce théâtre. Le 7 septembre 1793, Hébert, le farouche Hébert, le trop fameux père Duchesne, alors procureur-général de la commune de Paris, prit hautement sa défense. « L'Opéra, dit-il, a été le foyer de la contre-révolution, mais néanmoins on doit l'encourager, parce qu'il nourrit un grand nombre de familles et fait fleurir les arts agréables. » En conséquence, il propose, et la commune arrête : « qu'elle encouragera l'Opéra et le défendra contre les persécutions de ses ennemis. » *Moniteur*, 1793, 2e *semestre*, *n*° 253.

Le conseil-général de la commune, dans son arrêté du 17 septembre suivant, s'exprime ainsi : « Considérant que, dans le projet de réglement présenté par les artistes de l'Opéra, ce spectacle doit acquérir un nouveau lustre et prospérer pour la révolution, d'après l'engagement formel que prennent les artistes de purger la scène lyrique de tous les ouvrages qui blesseraient les principes de liberté et d'égalité que la constitution a consacrés, et de leur substituer des ouvrages patriotiques..... Arrête, etc.....

« Le conseil arrête en outre, comme mesure de sûreté générale, que Cellérier et Francœur, administrateurs de l'Opéra, seront arrêtés comme suspects. »

Un mandat d'arrêt, lancé par la commune de Paris, contre Fran-

Digitized by Google

cœur et Cellérier, dépossède ces entrepreneurs; l'intrigue et la jalousie les avaient signalés comme suspects. Francœur est mis en prison à la Force, le 16 septembre 1793, et n'en sort qu'un an après; Cellérier est assez heureux pour échapper aux poursuites de ses ennemis. La commune reprend l'Opéra à son compte, et le fait diriger par un comité choisi parmi les artistes du théâtre dont l'opinion républicaine lui présentait le plus de garantie à cause de son exaltation, tels que Lays, Rey, Rochefort, De La Suze.

L'Opéra s'était montré en plein jour sur le boulevard; le 10 décembre 1793, il figure à Notre-Dame; il conduit ses chœurs de chant et de danse à la fête de la Liberté et de la Raison, qui a lieu à la ci-devant église métropolitaine. Il rentre le 12 dans sa demeure ordinaire, et donne la première représentation du *Triomphe d'Apollon*, ballet.

La Fête de la Raison, opéra en un acte, de Sylvain Maréchal, musique de Grétry, est annoncée pour le 1er janvier 1794. On peut juger de l'effroyable licence de cette pièce par l'ordre qui en arrêta la représentation et fit rendre l'argent. D'après ce qu'il permettait, jugez de l'infamie des choses qu'un tel gouvernement frappait de réprobation!

Le représentant du peuple Léonard Bourdon, que plusieurs appelaient Léopard Bourdon, voulut prendre place parmi les auteurs qui travaillaient pour l'Opéra. Ce montagnard était bien puissant, et pourtant son crédit échoua devant les oppositions du comité de salut public. Sa pièce, intitulée *le Tombeau des Imposteurs*, fut imprimée aux frais de la république, mais on ne la mit point en scène. En voici le sujet : l'auteur y a mis son cachet; il s'y est peint au naturel. Il s'agit, dans cet opéra, de montrer un effrayant tableau de la superstition religieuse. Le théâtre représente une église dont les colonnes sont construites avec des crânes humains; une fontaine de sang coule dans le sanctuaire; dans les chapelles latérales, l'auteur fait violer une jeune fille par un prêtre sur les degrés d'un confessionnal. Tout ce drame lyrique est rempli de ces gentillesses. Léonard Bourdon assiégeait les directeurs, les acteurs, les actrices, et les menaçait de faire dresser une guillotine sur l'avant-scène de l'Opéra, s'ils ne se hâtaient de représenter ce chef-d'œuvre.

Toute la Grèce, ou ce que peut la Liberté, opéra en un acte, de Beffroy de Reigny, musique de Lemoine, tableau patriotique mis en lumière le 5 janvier. Je vais donner ici l'affiche de l'Opéra du 25 du même mois.

Digitized by Google

De par et pour le Peuple,

Gratis,

EN RÉJOUISSANCE DE LA MORT DU TYRAN,

L'OPÉRA NATIONAL

Donnera aujourd'hui, 6 pluviose, an II de la république,

MILTIADE A MARATHON, — LE SIÉGE DE THIONVILLE, — L'OFFRANDE A LA LIBERTÉ.

Horatius Coclès, acte lyrique, espèce d'intermède, réussit complètement. Les paroles sont d'Arnault, la musique de Méhul. Ce drame républicain ne dut pas ses succès à la circonstance; on y reconnaît encore le mérite du poète et du musicien. Nous voyons maintenant des opéras en cinq actes qui ne sont précédés que par une introduction de quelques mesures; Méhul écrivit une de ses plus belles symphonies pour *Horatius Coclès.* Un caractère noble, mais sévère, des effets pompeux d'harmonie, une vigueur de style peu commune se font remarquer dans cette ouverture. Sa péroraison demanderait aujourd'hui plus de développemens; le compositeur ne répéterait pas aujourd'hui le même trait sans y introduire de nouvelles ressources d'harmonie et des jeux d'orchestre différens; n'importe, l'ouverture d'*Horatius* n'en est pas moins un beau morceau, que l'on exécute encore aux concerts du Conservatoire.

Le livret d'*Horatius* était peu favorable pour le musicien. L'uniformité des sentimens, la nullité de l'action, l'absence des femmes (elles ne figuraient que dans les chœurs), s'opposaient à la bonne structure de la musique, et surtout à la diversité des couleurs, si nécessaire à l'effet général d'une œuvre lyrique. Les adieux du jeune Horatius à son père, duo qui finit en trio, le chœur, *Si dans le sein de Rome,* sont des productions pleines de force dramatique et dans lesquelles on trouve un rhythme bien établi, dont les résultats agissent vivement sur l'auditoire. Le passage du pont Sublicius, l'action d'Horatius arrêtant l'ennemi tandis que l'on coupe une arche du côté de Rome, tout cela s'exécutait sous les yeux du public, sur la vaste scène de l'Opéra.

Toulon soumis, opéra en un acte, impromptu républicain, précède *la Réunion du 10 août ou l'Inauguration de la république française,* sans-culottide en 5 actes, de Bouquier et Moline, musique de Porta, 5 avril 1794. Rien de plus plat, de plus misérable n'avait été donné sur le théâtre de l'Opéra national; les paroliers comme le musicien

Digitized by Google

ont latté d'ineptie, et tous les trois ont mérité le prix dans ce galimatias dramatique appelé sans-culottide. Il faut lire ces vers, cette prose ridiculement emphatique, car il y avait aussi de la prose; il faut voir cette partition, premier œuvre dramatique du citoyen Porta, et l'on pensera que ce n'est point à tort que je leur décerne cette récompense.

Le 26 juin 1794, au point du jour, la convention nationale reçoit la nouvelle de la victoire remportée à Fleurus par le général Jourdan. Cette bataille mémorable délivrait nos frontières, et la défaite des Autrichiens assurait la conquête de la Belgique. La convention décréta sur-le-champ qu'un grand concert terminerait les réjouissances votées pour célébrer cet heureux évènement. Un immense amphithéâtre avait été dressé devant le château des Tuileries pour la fête dédiée à l'Être-Suprême; on décida qu'il serait rempli par une armée de musiciens. La clôture de tous les théâtres est ordonnée, et l'on met en réquisition tous les chanteurs et symphonistes de Paris, hommes et femmes; plus de douze cents se rendirent à l'appel. Chaque directeur de spectacle se trouva sur les lieux à l'heure précise, avec sa troupe et son bagage instrumental.

Les morceaux choisis se rapportaient à la circonstance, et leur effet musical était éprouvé. Après avoir attaqué d'une manière triomphante les chœurs d'*Armide*, de *Tarare*, d'*Ernelinde*, de *la Caravane*,

Poursuivons jusqu'au trépas
L'ennemi qui nous offense.
Brahma, si la vertu t'est chère...
Que l'ennemi triste, abattu,
A son aspect déjà vaincu,
Sous nos coups morde la poussière.

Jurons sur nos glaives sanglans.
La victoire est à nous,
Jourdan, par son courage,
De la mort, du pillage,
Nous a délivrés tous.

Après ces chœurs et d'autres encore, l'armée chantante et sonnante finit ses exercices par *la Marseillaise*, dont le dernier couplet, *Amour sacré de la patrie!* fut dit lentement et avec expression par les femmes seules, tous les auditeurs à genoux et la tête découverte. Au repos qui précède le refrain : *Aux armes! citoyens*, la grande fenêtre du pavillon principal s'ouvre, et trois cloches énormes que l'on y avait suspendues, sonnent le tocsin, cent tambours roulent avec

TIMBRE ROYAL

Digitized by Google

fracas, tandis que cent autres battent la charge, sonnée en même temps par un escadron de trompettes; douze pièces de canon, soutenues par un régiment d'infanterie, font un feu de file, un feu d'enfer continuel, qui se mêle au chœur *Aux armes! citoyens.*

Cet effet musical prodigieux devait électriser trois cent mille personnes qui se pressaient dans le jardin et ses entours, on l'espérait du moins. Point du tout. L'auditoire ne s'attendait pas à la réserve foudroyante qui vint tout à coup s'unir à l'orchestre, aux chanteurs, en éclatant sur un point d'orgue plein d'onction et de suavité. Tout le monde fut à l'instant frappé d'une terreur panique; on se précipita vers les portes du jardin, les vagues de la foule renversèrent les barrières, et, fort heureusement, elle put se répandre au milieu des enclos de gazon. On s'imaginait que la contre-révolution était sur le quai des Tuileries et mitraillait le peuple souverain au moment où il chantait victoire. Le canon était inoffensif, mais l'irruption de cette multitude épouvantée fit beaucoup de victimes.

La république avait des moyens puissans pour assembler les masses et les porter en avant; jamais, depuis lors, pareille réunion de musiciens ne s'est fait entendre dans la capitale. Rey, chef d'orchestre de l'Opéra, dirigeait tous ces virtuoses; les tambours, les canonniers même obéissaient à son bâton de commandement.

La fête votée par la convention nationale en l'honneur de Barra et de Viala devait être célébrée le décadi 10 thermidor. Le comité de salut public avait invité les citoyens Gossec, Cherubini, Méhul, à composer des airs patriotiques pour cette solennité. On voulait que tout le monde fît chorus. D'après la même invitation, ces illustres musiciens se promenèrent dans Paris le violon à la main; montés sur une chaise ou sur une borne, chantant et jouant de toutes leurs forces, ils apprenaient leurs airs au peuple souverain, rangé en cercle auprès de chaque troubadour, dont les soins furent inutiles. Ces maîtres, faisant répéter, endoctrinant de tels disciples, ne devaient pas être médiocrement comiques.

« Le comité de salut public arrête :

« L'Opéra-National sera transféré sans délai au Théâtre-National, rue de la Loi; le spectacle qui occupait ce théâtre sera transféré sans délai à celui du faubourg Saint-Germain; des commissaires seront nommés pour régler les frais nécessaires à la translation et aux indemnités légitimes, ainsi que pour préparer au comité le travail sur la liquidation des propriétaires et des créanciers de ces deux théâtres. » 27 germinal an II.

Digitized by Google

Comme cette mutation ne s'opérait point avec la diligence deux fois réclamée par cet arrêté, le comité de salut public fit incarcérer le citoyen Bourdon-Neuville et la citoyenne Brunet-Montansier, qui avaient fait construire sur l'emplacement de l'hôtel de Louvois, rue de Richelieu, la salle dont on voulait s'emparer. Leur théâtre fut provisoirement confisqué. L'Opéra-National s'y établit, et fait son ouverture le 20 thermidor suivant (7 août 1794), par *la Réunion du 10 août*, sans-culottide en cinq actes, qui jouissait de toute la faveur du public. En entrant dans cette nouvelle salle, l'Opéra prit un nouveau nom, et s'appela *Théâtre des Arts*.

Les habitués du parterre trouvèrent des siéges à l'Opéra pour la première fois à cette représentation. « Ce changement était commandé par le bon sens et le respect dû au peuple. On ne conçoit pas comment, depuis la révolution, il existait encore des théâtres où l'on eût l'insolence d'entasser des citoyens français debout et à la gêne, dans un bas-fond, le tout pour les amuser! Au moins le public pourra-t-il écouter de belle musique sans être au supplice, et voir de magnifiques ballets sans tendre le cou.... On a repeint la majeure partie de la salle, et notamment les ornemens des loges. Mais le tout a peut-être encore conservé ce ton de couleur rosé, ce genre d'ornemens frivoles et accumulés si fort en vogue vers le milieu de ce siècle, et qu'on pourrait appeler *à la Pompadour*..... » Voilà un mot que les romantiques pensaient avoir trouvé : *la Décade philosophique* l'imprimait en l'an II de la république.

Denis-le-Tyran, maître d'école à Corinthe, opéra en un acte de Sylvain Maréchal et de Grétry. Une foule de danseuses habillées en écoliers de ce roi devenu pédagogue, sautaient par-dessus les épaules de leur maître, et jouaient au cheval fondu. Voilà ce que les paroles et la musique de cette opérette offraient de plus remarquable. 23 août 1794.

La Fête de la Raison avait été arrêtée au moment où l'on allait la jouer; les auteurs firent disparaître les scènes dont le comité de salut public condamnait la licence, ils rajustèrent leur pièce, qui fut représentée sous le titre de *la Rosière républicaine*. Vestris, en sans-culotte, dansait un pas avec deux religieuses, représentées par les citoyennes Adeline et Pérignon. Le public se montra plus sévère que les représentans du peuple, il fit justice de cette infamie revue et corrigée. *La Rosière républicaine* était annoncée pour le 31 août, l'explosion de la poudrière de Grenelle, qui eut lieu ce jour-là, fit renvoyer cette première représentation au 2 septembre suivant.

Digitized by Google

L'action se passait devant une église fermée; des femmes venaient pour entendre la messe, et, ne pouvant entrer, récitaient à genoux le *Pater*, l'*Ave*, le *Confiteor*. Le chœur, où toutes ces prières se croisent, est d'un assez joli dessin. La porte de l'église s'ouvre enfin, et l'on y voit, sur l'autel, la statue de la Raison; l'amant de la rosière Alizon chante un hymne en l'honneur de cette déesse, l'orgue l'accompagne. C'est la première fois qu'un orgue a sonné dans la salle de l'Opéra. Le curé, que l'on croyait endormi, vient se mêler aux républicains en goguettes, il ôte sa soutane, jette son bonnet, et paraît vêtu en vrai sans-culotte. Le voilà prêt à partir pour Rome, tenant en main le bonnet rouge dont il veut coiffer le pape. Le citoyen Lays représentait ce curé.

Le ballet qui terminait *la Rosière républicaine* durait aussi longtemps que cet opéra; les sans-culottes dansant auprès de l'autel de la Raison avaient bien des gambades, des pirouettes à faire. A Bordeaux, un baladin eut l'insolence, la malice, de donner un croc-en-jambe à la statue de la Liberté, qui tomba sur son nez; jugez du scandale! de l'effroyable explosion du parterre à la vue de sa Liberté chérie tombant *tout à plat!* car cette statue, figurant la ronde bosse, n'était qu'une planche peinte. Le danseur criminel eut beau se cacher dans la foule qui tournait en rapides moulinets, il fut reconnu, signalé; ses jambes le sauvèrent de la fureur populaire qui l'eût mis en pièces.

Les faiseurs d'opéras travaillaient avec ardeur pour les sans-culottes; pourquoi donc les chorégraphes se bornèrent-ils à composer les divertissemens de ces pièces, à mettre en scène des airs patriotiques? pourquoi n'y eut-il pas au moins un grand ballet républicain? En voici la raison. A la demande générale de tous les hommes du pouvoir, de tous les hommes libres, le citoyen Gardel avait composé le ballet pantomime de *Guillaume Tell*, ballet en trois actes, d'un grand mérite sous le rapport du drame, de la variété des tableaux, des danses, des costumes, des décors, et que son auteur a toujours préféré à ses autres ouvrages. Le livret en fut soumis au comité du salut public, aux membres de la commune, qui le reçurent avec des transports d'enthousiasme. Sa mise en scène exigeait une dépense de 50,000 francs; on s'empressa de mettre cette somme à la disposition de la municipalité directrice. Il était impossible d'agir avec plus de prestesse et de libéralité. Mais, hélas! quand il fallut prendre ces fonds pour bâtir le palais de Gessler, le châlet de Guillaume, on ne trouva plus rien dans la caisse; les 50,000 francs avaient

Digitized by Google

disparu. On les remplaça, les mêmes mains les enlevèrent, et nul ne fut assez curieux, assez indiscret, pour en chercher la trace, et les poursuivre dans le nouveau gîte qu'on leur avait donné. Plus d'argent, plus de Suisses, plus de ballet : *Guillaume Tell* rentra dans le portefeuille de Gardel, et n'en sortit que pour être présenté à l'empereur des Français. Tout en approuvant le choix du sujet, en faisant l'éloge de la conduite du drame, Napoléon sut l'éloigner de la scène, et fit mettre en scène l'*Enfant prodigue* du même auteur.

Le Chant du Départ, de J. Chénier et de Méhul, est exécuté pour la première fois, le 29 septembre 1794, après *Iphigénie en Tauride*. Ce bel air national est reçu avec enthousiasme, il figure pendant six ans à presque toutes les représentations du Théâtre des Arts.

Une fête avait été instituée en l'honneur de J.-J. Rousseau : le 20 vendémiaire an III, jour de cette solennité républicaine, *le Devin du Village*, *le Chant du Départ*, *Télémaque*, sont offerts au public; ce spectacle est terminé par l'*Éducation de l'ancien et du nouveau régime, hommage à J.-J. Rousseau*, hymne de Désorgues et Jadin. 11 octobre.

Le 2 pluviôse an III, de par et pour le peuple, on donne gratis *la Réunion du 10 août*, pour l'anniversaire de la mort de Capet.

On était fatigué, ennuyé, saturé des parades républicaines, les sans-culottes eux-mêmes n'en voulaient plus. Ces dégoûtantes rapsodies n'avaient dû leur succès qu'au délire révolutionnaire; ce délire n'était point calmé, bien s'en faut, et pourtant les pièces qu'il avait inspirées déplaisaient au public. Afin de le ramener au Théâtre des Arts qu'il abandonnait, on eut recours aux anciens opéras, bannis du rpertoire comme entachés de réoyalisme. Des arrangeurs furent à l'instant chargés de revoir ces partitions, et d'en faire disparaître tout ce qui pouvait blesser des oreilles républicaines. Les rois devinrent des chefs; les princes, les ducs, des généraux, des représentans du peuple; les seigneurs, des maires; les mots de *trône*, *couronne*, *sceptre*, *roi*, *reine*, *prince*, etc., tous ceux qui se rapportaient à la tyrannie furent changés, et les opéras anciens, épurés de cette manière, vinrent reprendre la place que les pastiches républicains leur cédaient.

> En vain un frère ingrat vous ravit la couronne,
> Prince, mon peuple et moi reconnaissons vos droits;
> La nature et la loi vous appellent au trône,
> Le droit de Polynice est la cause des rois.

Ce début d'*Œdipe à Colone* réunissait bien des mots proscrits. Voici comment on l'arrangeait :

Digitized by Google

En vain un frère ingrat ravit votre héritage,
Garant de vos traités, je soutiendrai vos droits;
L'affront qu'on vous a fait, Athènes le partage,
Je venge en vous servant la nature et les lois.

Au lieu de ce vers :

Tremble, tremble, devant ton roi,

Polynice disait :

Tremble, tremble, frémis d'effroi.

On substituait :

Ce droit de commander dont j'étais trop jaloux. —
Les pères investis de vos droits les plus saints,

aux anciennes paroles :

Cette couronne, hélas! dont j'étais trop jaloux. —
Les pères et les rois, arbitres souverains.

Les versions nouvelles, faites à l'Opéra-Comique, étaient plus burlesques encore; *la loi* remplaçait si bien *le roi* pour la rime et pour la mesure, que l'on s'empressa de chanter :

La loi passait, et le tambour battait aux champs.

Ces variantes étaient encore adoptées en 1801.

Mlle Guimard reparaît dans une représentation donnée au bénéfice des artistes vétérans, le 25 janvier 1796.

Les représentations données à la fin de l'année pour la capitation des acteurs, et dont ils se partageaient la recette au marc le franc de leurs appointemens, sont supprimées. L'arrêté du 30 fructidor an IV les gratifie d'un demi-mois pour les indemniser.

J'ai parlé plusieurs fois de cette capitation sans dire ce que c'était; une partie de mes lecteurs l'ignorent peut-être, je vais donc le leur expliquer. Les guerres que Louis XIV avait à soutenir contre toutes les puissances de l'Europe, les persécutions dirigées contre les protestans, avaient épuisé la France au point que le roi fut obligé de recourir à des moyens extraordinaires pour se procurer des hommes et de l'argent. En 1694, on divisa les Français en vingt-deux classes pour établir un impôt payable par tête qui fut nommé *capitation*. On autorisa l'Académie royale de Musique à donner par an trois représentations extraordinaires, dont la recette partagée au marc la livre entre tous les artistes, les indemnisa largement de

Digitized by Google

l'impôt en leur produisant une gratification équivalente à un mois de traitement. Les premiers sujets ne partageaient que sur un taux de 1,500 livres, base de leur pension. L'article 45 du réglement de 1714 ne supprima point les représentations de capitation, mais elle les fit dépendre de la volonté de l'autorité, afin que les acteurs ne prissent pas l'habitude de les considérer comme un droit, et ne prétendissent pas s'en faire payer la valeur, si quelque circonstance empêchait de les donner. Néanmoins elles eurent lieu tous les ans jusqu'au mois de fructidor an IV. On les remplaça plus tard par des représentations à bénéfice accordées aux premiers sujets seulement.

Si vous me demandez quelles pièces nouvelles ont été jouées sur le Théâtre des Arts depuis le 16 fructidor an II jusqu'au 28 nivôse an V, je vous répondrai : Aucune. Ainsi depuis le 2 septembre 1794 jusqu'au 17 janvier 1797, pendant deux ans quatre mois et demi, néant.

Si l'Opéra goûtait les douceurs d'un parfait repos, les chefs de l'état ne s'endormaient pas comme lui ; toujours attentifs à l'amélioration des établissemens publics, ils veillaient sur notre première société chantante. Voici la lettre que le ministre de l'intérieur adresse aux administrateurs du Théâtre des Arts, le 14 pluviôse an V :

« L'intention du directoire exécutif, citoyens, est que le théâtre dont vous êtes administrateurs porte désormais le titre de *Théâtre de la République et des Arts*; vous voudrez bien, du jour même où vous recevrez cette lettre, ne plus employer d'autre dénomination.

« Salut et fraternité,

« Pour le ministre de l'intérieur, le ministre de la police générale pour absence,

« COCHON. »

Ces administrateurs étaient les citoyens La Chabeaussière, Mazade, de Parny et Caillot, qui, le 13 messidor an IV, avaient été substitués au comité des acteurs.

Le 13 prairial an V, ce comité rentre en fonctions, et les administrateurs sont congédiés. Ginguené, chef de division à l'instruction publique, est désigné pour correspondre avec le ministre et le comité comme agent intermédiaire. Le comité obtient la permission d'emprunter 240,000 francs pour acquitter ses dettes. 21 messidor an V, 9 juillet 1797. Le citoyen Mirbeck est nommé commissaire du ministre auprès du Théâtre de la République et des Arts. Six mois après

Digitized by Google

Mirbeck est renvoyé; Francœur, Deneale et Baco lui succèdent avec le titre d'administrateurs provisoires.

Le 20 décembre 1796 on avait rétabli les bals de l'Opéra, mais il n'était pas permis de s'y présenter masqué. Ces bals ne réussirent pas : la première recette fut de 5,825 francs; la seconde tomba à 1,155 francs.

L'Opéra sort enfin de sa léthargie, et donne, le 17 janvier 1797, *Anacréon chez Polycrate*, opéra en trois actes de Guy, musique de Grétry. Sans être un bon ouvrage, *Anacréon* ressemblait du moins à un opéra. Succès brillant : 9,354 francs de recette à la première représentation. Cela prouve la légitimité du triomphe, la troupe des claqueurs ne remplissait pas la salle comme aujourd'hui. Lays, Rousseau, Adrien, Mlle Henry, se distinguèrent dans les rôles d'Anacréon, d'Olphide, de Polycrate, d'Anaïs.

Larrivée reparaît dans deux représentations, et se fait applaudir encore. Il joue le rôle d'Agamemnon d'*Iphigénie en Aulide*. 29 avril.

Les vieillards couronnés le 10 fructidor an v dans les municipalités assistent au spectacle dans des loges décorées; l'opéra d'*Alceste* est donné pour compléter les divertissemens de la fête des vieillards. 27 août.

Châteauneuf, que de nombreux succès dans les départemens avaient fait connaître avec avantage; Châteauneuf, qui a laissé des souvenirs en Provence, où plusieurs le citent encore en l'appelant *Sateauneuf*, débute avec succès par le rôle de Polynice. Darius paraît dans celui de Panurge, et n'a pas moins de bonheur; ce chanteur a tenu ensuite le premier emploi de basse, en province, d'une manière très remarquable.

L'Opéra s'était reposé trop long-temps, il ne pouvait reprendre tout à coup son ancienne activité. Jouer *Anacréon*, trois actes en un an! c'était peu de chose, sans doute, mais c'était beaucoup pour lui. Je ne compterai point comme un opéra *la Pompe funèbre du général Hoche*, de J. Chénier et Chérubini, représentée le 11 octobre 1797. L'année suivante ne fut pas plus fertile. Je ne parlerai de la reprise d'*Orphée* que pour signaler le succès de Rousseau, qui chanta dans la perfection le rôle principal.

Le 10 thermidor an VI, relâche à cause de la fête de la Liberté et de l'entrée triomphale des objets d'art recueillis en Italie. 28 juillet 1798. L'Opéra tout entier figurait au cortége.

Apelle et Campaspe, opéra en un acte, paroles de Dumoustier, musique d'Eler, ennuie prodigieusement les amateurs qui s'étaient réunis

Digitized by Google

au Théâtre de la République et des Arts, le 13 août 1798. Il paraît que ces mêmes amateurs désappointés eurent soin d'en avertir leurs amis et connaissances : la salle était déserte le second jour.

Olympie, opéra en trois actes de Guillard et Kalkbrenner, tombe tout à plat, le 18 décembre 1798. *O l'impie!* disait-on en parlant du musicien tudesque. Ce n'était point alors qu'il fallait crier au sacrilége; faire un opéra lourd, aride, soporifique, cela peut arriver aux plus honnêtes gens, aux personnes les mieux constituées; mais lacérer, rajuster, tripoter le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, le sublime *Don Juan*..... Je m'arrête, n'anticipons pas sur les évènemens. Je vous conterai plus tard ce forfait musical; il ne fut commis que sept ans après.

Mlle Chevalier fait ses premières armes avec beaucoup d'éclat dans le rôle d'Antigone, rôle favori, rôle adopté par toutes les débutantes. 6 décembre 1798. Elle se signale dès ce premier jour, et promet ce qu'elle a tenu d'une manière si brillante. Mais pourquoi donc annoncer ainsi l'apparition d'un nom aujourd'hui inconnu? Beaucoup de mes lecteurs sont prêts à me faire cette demande. Je les arrêterai, en leur disant que Mlle Chevalier s'unit ensuite en légitime mariage avec le danseur Branchu. Voilà notre virtuose qualifiée, et comme dit un vieux couplet d'opéra-comique :

> Notre demoiselle a dit : Oui;
> La v'là donc madame.

Vestris le père fait fureur en dansant le menuet à la reprise d'*Annette et Lubin*, ballet de Noverre, remis en scène le 16 janvier 1799. Garat, Rode, F. Duvernoy, se font entendre dans trois concerts donnés à l'Opéra, suivis d'un ballet. Succès fou, recettes admirables. « Mais ce Garat n'a qu'un filet de voix, disait un amateur du vieux chant français. — Tudieu! vous appelez cela un petit filet, qui pêche 15,000 francs d'un seul coup dans la poche des Parisiens! »

Le 4 juin 1799, première représentation d'*Adrien*, en trois actes, paroles de Hoffman, musique de Méhul. En écrivant un ouvrage qu'il destinait au Grand-Opéra, ce maître ne songea point à changer le système de musique de ce théâtre. L'auteur d'*Euphrosine* avait fait une révolution à Favart en y portant des partitions fortes de musique; notre grande scène lyrique avait été régénérée par Gluck depuis vingt-cinq ans; Méhul pensa qu'elle était arrivée à son plus haut degré de perfection, et qu'il fallait se contenter de marcher sur les pas des illustres compositeurs qui l'avaient précédé. Gluck, Pic-

Digitized by Google

cinni, Sacchini, étaient alors les modèles qu'il fallait imiter. La manie de la déclamation musicale ne trouvait alors que des fanatiques et des approbateurs.

En composant *Adrien*, Méhul n'a rien innové; c'est de la musique bien faite dans un système détestable. On remarque dans cette partition cinq airs de femme d'une facture et d'un caractère uniformes, deux beaux chœurs; mais peu de mélodie. L'ouverture, qui est le meilleur morceau de cet ouvrage inédit, était déjà gravée en tête d'*Horatius-Coclès*. C'est à la première représentation d'*Adrien* que les intéressans quadrupèdes endoctrinés par Franconi, firent leur début sur la scène de l'Opéra; on les avait attelés au char de l'empereur romain. C'est la seule nouveauté que les amateurs de ce temps eurent à signaler dans l'opéra de Méhul. Ce maître fit un usage fréquent de l'enharmonie dans les récitatifs, afin d'en varier les formes et rompre ainsi leur tendance à la monotonie. L'auditoire se montra sensible à cette innovation, et remarqua très judicieusement que les acteurs, peu familiers avec des transitions brusques, hardies, qui dépaysaient leur oreille, chantaient plus faux qu'à l'ordinaire.

Le livret d'*Adrien* était une traduction à peu près fidèle de l'*Adriano* de Métastase. Hoffman puisait depuis long-temps à cette source. Le triomphe d'un empereur romain alarma la politique du directoire exécutif, *Adrien* fut éloigné de la scène après sa quatrième représentation; la recette de la première s'était élevée à 9,905 francs. Le succès d'*Adrien* paraissait encore douteux quand son exhibition fut prohibée.

Le règlement pour le Théâtre de la République et des Arts, du 29 brumaire an VII, fixe le traitement des artistes et des préposés à la somme de 753,250 francs par an; le nombre des parties prenantes est de quatre cent quinze. Le directoire exécutif augmente les droits des auteurs et les appointemens des artistes. Les premiers sujets du chant et de la danse reçoivent 12,000 francs de fixe; plusieurs ont, en outre, de fortes gratifications. Elles sont, en l'an VII, pour Lays, de 28,000 francs, pour Chéron, de 11,000, pour Lainez, de 5,000, pour Vestris, de 5,000. 600 francs sont accordés pour chacune des vingt premières représentations d'un opéra formant tout le spectacle; 400 francs pour les dix suivantes, 300 francs pour les dix autres. Après la quarantième, les auteurs se partagent encore une gratification de 1,000 francs, et chaque représentation leur est payée 200 francs.

Les droits pour un opéra en un acte sont, dans les mêmes pro-

Digitized by Google

portions décroissantes, de 240, 160, 120 francs; la gratification de 200 francs; les représentations données après la quarantième sont taxées à 80 francs, le tout à partager. Ces dispositions ne sont applicables que pour les ouvrages nouveaux, mis en scène après le 29 brumaire an VII. Les premiers qui profitèrent de cette amélioration précieuse et depuis long-temps réclamée sont les auteurs d'*Olympie*.

Le nombre des premiers artistes, car il n'y avait plus de sujets alors, ce nombre était de six pour le chant comme pour la danse : trois hommes et trois femmes. Une basse, un baryton, un ténor; un rôle à baguette, un rôle tendre, un rôle léger pour les femmes. Rôles à baguette, c'est ainsi que l'on désignait le premier emploi; l'actrice qui le tenait représentait Armide, Médée, et toutes les enchanteresses, magiciennes et sorcières qui commandaient aux élémens avec une baguette d'or. Les rôles à baguette sont maintenant abandonnés aux actrices du troisième ordre, à cause du peu d'importance qu'ils ont sur notre scène. Les trois premiers danseurs et les trois premières danseuses étaient classés de cette manière : genre sérieux, demi-caractère, genre comique.

Chant : Chéron, Lays, Lainez, Mmes Maillard, Chéron, Latour.

Danse : Vestris, Milon, Goyon, Mmes Clotilde, Gardel, Chevigny.

Adrien, Dufresne, Rousseau, Laforêt, Mmes Henry, Ponteuil, Mullot, Chevalier, Clarisse, figuraient parmi les remplacemens du chant.

Catel était alors accompagnateur au Théâtre de la République et des Arts. Rey dirigeait toujours l'orchestre.

La Nouvelle au camp de l'assassinat des ministres français à Rastadt. Tel est le titre d'un petit opéra, d'une scène patriotique exécutée le 14 juin 1799. Un semblable titre en caractères géans, tels que ceux dont on se sert aujourd'hui, ne pourrait se déployer que sur une affiche de dix pieds de haut.

Léonidas ou les Spartiates, opéra en un acte, de Guilbert-Pixérécourt, musique de Persuis et Gresnik, s'éteint après sa troisième représentation.

La Descente en Angleterre, de Saulnier et Kalkbrenner, n'avait pas eu un meilleur sort.

Le 16 septembre, l'Opéra figure à la pompe funèbre du général Joubert.

Le lendemain, Taglioni et sa sœur Louise, élèves de Coulon, dé-

Digitized by Google

butent dans *la Caravane*. C'est la première fois qu'un nom qui devait acquérir tant de célébrité dans le monde dansant, paraît sur les affiches de l'Opéra. Le père et la tante de notre sylphide furent si bien accueillis, qu'ils revinrent à plusieurs époques exercer leur talent sur le même théâtre.

Héro et Léandre, ballet pantomime en un acte, de Milon, second maître des ballets, réussit complètement, le 4 novembre. Mlle Ninette Duport débute par le rôle de l'Amour. C'est une composition pleine d'intérêt; le spectacle, les danses, l'exécution, furent généralement applaudis. Ce chorégraphe avait déjà donné *Pygmalion*. 4 novembre 1799.

Armand Vestris débute dans *la Caravane*; il est présenté par son père et son grand-père. Nouveau triomphe pour la famille Vestris; *la Caravane*, ce jour-là, produisit 8662 francs. Armand Vestris partit pour l'Italie après ses débuts.

La direction de l'Opéra était revenue à Devismes; Bonnet était son associé. Cellérier, ancien entrepreneur de ce théâtre, leur est adjoint en qualité d'agent comptable.

Les bals masqués sont rétablis; la première recette est de 26,008 f. La recette des huit bals s'élève à 85,907 fr.

Hécube, opéra en trois actes, de Milcent et Fontenelle; mauvaise pièce, musique *idem*. On y remarque cependant un effet d'orchestre exprimant la colère d'Achille. Une infinité de plagiats excitèrent la mauvaise humeur des artistes, et l'on dit : Les paroles d'*Hécube* sont de Milcent, la musique est de Centmil. 5 mai 1800.

Après la première représentation de cette pièce, Lainez lut une lettre communiquée par le ministre de l'intérieur; elle annonçait une grande victoire remportée sur les Autrichiens par l'armée du Rhin. Cette lettre fut applaudie avec transport et bien plus qu'on n'avait fait pour le nouvel opéra.

Le 26 floréal an VIII, reprise victorieuse de *Psyché*; ce ballet reparut dans tout son éclat. Le spectacle commença par *Anacréon chez Polycrate*. Je fis mon début à l'Opéra ce jour-là, c'est-à-dire que j'allai m'asseoir sur ses banquettes. J'étais jeune et superbe comme le fils de Laïus; j'aimais la musique avec passion et n'étais pas encore musicien; je touchais à mon seizième printemps, je sortais de ma petite ville, je n'avais encore rien vu, rien entendu, et pourtant je ne fus point émerveillé; je m'attendais à quelque chose de plus beau, de plus saisissant. Depuis lors ma façon de voir, de penser, à l'égard de notre premier théâtre lyrique n'a point changé. C'est quelquefois

Digitized by Google

bien, plus rarement très bien, mais c'est toujours insuffisant; les forces vocales et instrumentales indiquent ce que cela pourrait être, sans arriver jamais à l'effet qu'on se promet, à l'effet que l'on devine, que l'on sent, en lisant sur la partition le finale de *Don Juan* ou celui de *Moïse*. Ce résultat, je ne l'ai rencontré que dans la petite salle du Conservatoire, en entendant les symphonies de Beethoven, les ouvertures de Weber. Voilà la musique tout entière, la musique agissant sur le cœur et sur la poitrine, vous serrant de tous côtés. Je ne parle que de la symphonie; quant aux forces chorales, je pense que doubler celles de l'Opéra, ce ne serait pas trop pour atteindre le but. Je pourrais vous faire un feuilleton complet sur la représentation du 26 floréal an VIII; je m'en souviens comme des spectacles de cette semaine; je ne vous parlerai pas plus d'*Anacréon*, de *Psyché*, que du *Chant du Départ*, exécuté par l'orchestre avant l'ouverture de l'opéra, sans musique sur les pupitres; les symphonistes savaient admirablement leur partie; ils regardaient aux loges, souriaient à leurs amis et connaissances, en jouant la musique de Méhul. Cet air était alors le prélude obligé de tous les spectacles; il n'excitait aucune passion politique, n'éveillait aucun souvenir douloureux; tout le monde pouvait l'applaudir, et la prestesse, la galanterie que l'on mettait à l'offrir au public, l'empêchaient de demander d'autres airs patriotiques. Le premier consul voulait bien ne pas priver les amateurs de leur ration ordinaire, mais il servait leur goût à sa fantaisie. Je vous dirai cependant qu'une rixe violente eut lieu dans le parterre : on s'y battit à coups de sabres, mais on y était si pressé, que les combattans ne purent tirer leurs armes du fourreau; je les vis se frappant sur la tête et sur les épaules avec la monture de leurs glaives recourbés. Cette manière d'espadonner n'en était pas moins dangereuse; le sang coulait; personne pourtant ne se dérangea; les scènes de ce genre étaient si fréquentes, que le public y était accoutumé. Des voisins conciliateurs et le premier coup d'archet de l'orchestre, attaquant *le Chant du Départ*, désarmèrent provisoirement les champions.

Me voilà installé au Théâtre de la République et des Arts; maintenant je vais vous parler de ce que j'ai vu de mes yeux, entendu de mes oreilles. J'ai franchi l'antiquité, le moyen-âge de notre Académie royale de Musique; j'arrive au temps moderne, et pourtant j'ai encore à vous conter l'histoire de ses exercices pendant trente-six ans. Je voudrais bien n'en avoir pas tant vu.

CASTIL-BLAZE.

Digitized by Google

ORIGINAUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

L'Avocat Patru.

On n'est pas obligé de savoir aujourd'hui que l'avocat Patru fut un des jeunes gens les plus célèbres de son temps par sa jolie figure, par son esprit, qui était le plus beau du monde, et par sa pauvreté qui passa en proverbe. Personne n'ignorait cela, dans Paris, il y a seulement deux cents ans. Quand on voulait dire qu'un homme ne faisait rien comme tout le monde, on disait : Celui-là se comporte à la façon de Patru; et, en effet, Olivier Patru agissait toujours au rebours des autres. Quand il s'était mis en tête une idée, le pape ne l'en aurait pas fait démordre. Il était galant à sa manière, et comme il réussissait dans toutes ses entreprises, on pourrait s'étonner qu'il n'eût pas atteint la fortune; mais la fortune est la seule femme à laquelle l'avocat Patru n'ait jamais voulu dire une douceur, et si bienveillante que soit une dame, encore faut-il qu'un joli garçon lui fasse au moins le premier compliment.

Ce jeune homme gagna fort habilement les trois premières causes qu'il eut à plaider au palais, et comme ses trois cliens lui firent banqueroute de ses honoraires, il disait gaiement en faisant claquer ses doigts :

— Voilà un beau pronostic! vous verrez que je n'aurai le sou de ma vie; mais je m'en moque, pourvu que j'aie du pain et de jolies maîtresses.

Il touchait à ses vingt ans quand mourut son père, qui était le plus honnête avocat du barreau de Paris. L'héritage se composait d'un mobilier fort simple et d'une somme de huit cents livres que le jeune homme employa utilement à faire un voyage en Italie, ce qui était une chose rare alors et

Digitized by Google

donnait de la considération. Ce fut en 1625 qu'il revint de ce voyage. Comme il y eut, cette année-là, un jubilé, M. Patru mit un jour ses plus beaux habits pour aller voir la procession devant le parvis de Notre-Dame où se trouvaient la cour et la ville en grande foule.

On parlait alors, dans la petite bourgeoisie, d'une beauté extraordinaire. C'était la fille du procureur au Châtelet Turpin. Elle s'appelait Marie. Jamais on n'avait rien vu d'aussi parfait que sa taille et ses mains, d'aussi éclatant que la blancheur de son teint, ni d'aussi doux que ses yeux bleus et tout son visage. Elle n'avait que seize ans, et déjà elle était connue de la capitale entière pour la plus belle fille qui fût en ce temps-là.

On savait que Mlle Turpin devait figurer à la procession parmi les vierges; c'est pourquoi les jeunes gens la cherchaient avec empressement. Un murmure universel d'admiration s'éleva quand elle parut, et les complimens les plus flatteurs parvenaient à son oreille.

— Voilà de si grands yeux, disait l'un, qu'on s'y pourrait mirer quatre amans à la fois.

— Ce sont des puits où l'on se noie, plutôt que des miroirs, disait un autre.

— Non, assurait un troisième, je les tiens pour des arquebuses assassines, qui couchent en joue tous les cœurs.

Mlle Turpin entendant ces propos, baissait avec embarras ses paupières; mais elle les releva par hasard en passant devant M. Patru, et comme il ne parlait point Phébus, étant instruit et avocat, il porta tout uniment la main à son chapeau et fit un salut auquel on répondit d'un air fort mélancolique.

— D'où connaissez-vous ce jeune homme? demanda Mme Turpin à sa fille.

— C'est M. Patru, ma mère, ce jeune avocat dont on dit tant de bien, et que mon père nous fit entendre l'an passé.

— Il a si bon air, que je l'aurais pris pour un gentilhomme.

Dans ce moment la foule devint très épaisse, et la mère, qui n'avait pas le pied léger, se serait laissée choir, si Patru ne l'eût retenue dans ses bras. Mme Turpin était de naissance assez commune; elle remercia le cavalier avec une politesse familière, en l'appelant dix fois par son nom :

— Vous êtes bien aimable, monsieur Patru; je vous suis fort obligée, monsieur Patru; sans vous je m'allais blesser. Mon mari vous ira voir pour vous rendre grace, monsieur Patru. Je suis madame Turpin, et voici ma fille. Dites donc quelque chose à monsieur Patru, Marie.

Mais la fille rougissait de la sottise de sa mère, et ne voulut dire mot pendant un quart d'heure que dura la conversation. La procession étant entrée dans l'église, le jeune homme s'éloigna en promettant d'aller rendre ses devoirs à la famille Turpin, et de plus très amoureux de la demoiselle.

Tout autre que notre avocat aurait fait sa visite dès le lendemain; mais Patru était un homme singulier qui raisonnait toujours avec lui-même, et sa première bizarrerie fut de se mettre dans l'esprit qu'il devait bien se

Digitized by Google

garder de paraître chez M. Turpin. En vain le procureur au Châtelet le fit engager à venir par d'autres jeunes gens; il n'y voulut jamais mettre les pieds, de sorte que Mlle Marie s'imagina que les ridicules discours de sa mère étaient la cause de cet éloignement, ce qui lui fit beaucoup de chagrin. Cependant Patru passa un jour dans la rue Saint-Jacques où demeurait Turpin, et comme la jeune fille se tenait sur sa porte, il la salua poliment de loin et lui jeta involontairement des œillades fort tendres. Depuis ce jour, notre avocat s'arrangea pour revenir souvent près de cette maison.

Ce manége dura plusieurs semaines.

La main de Mlle Tupin était promise à un autre avocat nommé Lévêque. C'était un petit homme laid, bavard et crépu, mauvais plaisant, et qui perdait ses causes, mais grand travailleur et qui avait un peu de bien. Soit que la demoiselle ne vît pas Patru avec indifférence, soit que l'approche du mariage l'eût fait réfléchir, elle ne se souciait plus d'épouser son prétendu. Son père l'y décida pourtant, non sans peine, et on dit qu'elle fut trois jours à pleurer avant de vouloir admettre son mari dans sa chambre à coucher, ce qui fit rire les commères.

A peine marié, l'avocat Lévêque vit sa maison pleine de garçons attirés par la beauté de sa femme. Tout le barreau s'y donnait rendez-vous. Patru seul n'y paraissait point encore, et on s'étonnait qu'il ne voulût pas venir chez son confrère.

— C'est donc un bourru et un sauvage? demanda Mme Lévêque.

— Point du tout, lui répondit-on.

— Alors c'est donc un libertin qui n'aime pas la compagnie des dames honnêtes?

— Pas le moins du monde; c'est l'homme qui sait le mieux vivre et qui a le plus de galanterie; mais il est original et sujet à des manies.

— Parbleu! s'écria M. Lévêque, je veux éclaircir ce point. Je vous invite à souper pour demain, messieurs, et je vous donne ma parole que nous aurons M. Patru, dussé-je le saisir au collet et l'amener de force.

Le lendemain, au Palais, Olivier, suivant sa coutume, se tenait éloigné de M. Lévêque; mais celui-ci vint l'aborder et l'entraînant près d'une fenêtre :

— Monsieur, lui dit-il, je n'y tiens plus, il faut absolument que j'aie l'avantage de vous connaître. On m'a dit de vous toutes sortes de bien. Vous passez pour le convive le plus aimable qui soit à Paris, et de plus vous avez parcouru l'Italie, dont vous parlez à ravir. Je vous supplie d'honorer de votre présence un petit souper que je donne ce soir, et qui sera fort triste si je ne puis remplir l'engagement que j'ai pris de vous y amener.

— Monsieur, répondit notre avocat, je ne mérite pas que vous fassiez un si grand état de moi, et comme je suis ennemi des cérémonies, j'accepte votre invitation.

Le soir, vers sept heures, Patru se présenta donc chez M. Lévêque. Il avait peigné avec soin ses cheveux noirs, partagés sur son front, et portait

Digitized by Google

si bien le simple manteau de laine, qu'on l'aurait pris pour un homme de cour déguisé en costume de palais. De son côté la jeune dame, piquée au jeu depuis long-temps, avait résolu d'être furieusement séduisante, ne fût-ce que pour faire sentir à Patru tout ce qu'il avait perdu par sa faute. Comme elle était la seule femme de la réunion, la nécessité de tenir tête à une dizaine de jeunes gens l'anima promptement et la mit si bien en gaieté, qu'elle ne cessa de sourire et de montrer ses belles dents, ce qui lui allait à merveille. Elle s'acquitta des honneurs du repas avec la grace d'une Circé. On fit chère-lie jusqu'à onze heures. Patru, qui était assis à côté de la maîtresse du logis, recevant toujours les meilleurs morceaux et les plus grosses rasades, conta des histoires plaisantes qui divertirent fort la société.

Après avoir vidé plusieurs verres de vieux bourgogne, M. Lévêque commençait à s'échauffer. Il aimait les équivoques, et s'écria en frappant sur la table :

— Messieurs, écoutez, je vous prie; je suis le maître de la maison; écoutez, messieurs, que je fasse une proposition. Mon hôte, M. Patru, a la réputation d'être un expert en affaires de galanterie; je vote pour qu'il nous raconte l'une de ses amourettes.

La proposition fut appuyée avec grand bruit. Mme Lévêque faisait mine de vouloir se retirer; mais le mari déclara que sa femme n'était plus une petite fille, et qu'il ne souffrirait pas qu'elle fît la mijaurée comme les dames de l'hôtel Rambouillet, ajoutant qu'il lui avait déjà conté plus d'une bonne histoire dont elle ne s'était pas gênée pour rire de bon cœur.

— Messieurs, dit Patru, afin de satisfaire tout le monde en ménageant les oreilles de Mme Lévêque, je vous ferai le récit d'une amourette qui, pour ne m'avoir conduit à rien, ne m'en a pas moins tenu au cœur plus qu'aucune autre.

Notre avocat commença son histoire par une peinture détaillée des mœurs et de l'aspect pittoresque de la seigneurie de Venise, où il avait demeuré dans son voyage.

— Je regardais un jour, poursuivit-il, une procession qui traversait la place Saint-Marc. J'aperçus au milieu des jeunes vierges une fille plus belle que toutes ses compagnes, et je sentis, à un regard qu'elle jeta sur moi par distraction, mon cœur percé si cruellement, que j'en fus tout bouleversé. Je ne négligeai pas néanmoins de la saluer, et j'en reçus une inclination de tête qui acheva de porter le trouble dans mon ame. La mère de cette adorable personne marchait à côté d'elle...

Le lecteur a déjà deviné que Patru racontait sa première rencontre avec la fille du procureur Turpin. Mme Lévêque seule pouvait comprendre l'intention du narrateur et reconnaître l'exactitude des détails. Patru avait beau jeu pour parler de son amour et de sa discrétion. Il en profita pour se faire valoir le mieux qu'il put. Quand l'histoire fut achevée, le mari prit la parole.

Digitized by Google

— Est-ce là tout? demanda-t-il; n'avez-vous fait que saluer cette belle fille quand elle était devant sa porte?

— Rien autre chose.

— Quoi! vous ne lui avez parlé que cette seule fois?

— Rien qu'une fois.

— Allons donc! vous ne dites pas le fond de l'affaire, ou bien, ma foi! votre histoire n'est pas bonne.

— Je vous la dis comme elle est.

— Elle ne vaut rien.

— Et vous, madame, demanda Patru, la trouvez-vous mauvaise?

— Elle m'a intéressée; mais je ne comprends pas pourquoi vous n'avez pas essayé de vous faire recevoir chez la demoiselle.

— Il serait trop long de vous en dire les raisons; croyez pourtant qu'elles sont bien fortes, puisque je me suis privé d'un si grand bonheur, malgré toute l'ardeur d'un amour qui n'est pas éteint à cette heure où je vous parle.

La dame baissa les yeux et ne fit plus de questions; et comme le genou de M. Patru effleura imperceptiblement le sien, elle donna le signal pour quitter la table.

En s'en retournant chez lui, vers minuit, Patru repassa dans son esprit tout ce qui s'était dit le soir. Il cherchait à deviner s'il avait produit quelque impression sur l'esprit de la jeune dame. Tantôt il concluait pour l'affirmative et tantôt pour la négative, en sorte qu'il se coucha sans savoir à quoi s'en tenir, ce qui cause toujours une grande fermentation dans la tête d'un amoureux. En effet, il vit dans ses songes les cheveux blonds et le doux sourire de Mme Lévêque, et se réveilla le lendemain tout rempli de l'image de cette aimable femme.

Ce fut sans doute encore par suite de ses fantasques idées que Patru demeura huit grands jours sans retourner chez son confrère. Il ne laissait pas de faire politesse à M. Lévêque lorsqu'il le trouvait au Palais, il lui donnait des conseils au sujet de ses plaidoiries; mais il ne parlait point de l'aller voir. Si c'était un calcul, il se trouva bon, car M. Lévêque, loin de se mettre en tête que ce garçon pensât à sa femme, se prit pour lui d'une amitié extrême.

Un matin, notre jeune avocat, n'y pouvant plus résister, s'alla mettre en faction, le manteau sur le nez, dans les arcades des Mathurins Saint-Jacques, où Mme Lévêque passait souvent pour aller faire ses dévotions à Saint-Séverin. Du plus loin qu'il l'aperçut, il se dirigea vers elle de manière à la rencontrer face à face. S'il eût été moins troublé par l'amour, Patru aurait aisément reconnu dès le premier mot de la conversation qu'on avait pensé à lui pendant ces huit jours. Par une vieille et innocente ruse, que les femmes ne manquent jamais d'employer, la jeune dame, feignant d'avoir pris au sérieux l'histoire de Venise, demanda si Patru avait songé à sa belle inconnue.

Digitized by Google

— Elle ne m'est pas sortie un instant de l'esprit, s'écria-t-il; je l'ai vue nuit et jour, et je l'aime avec plus de passion que jamais.

— Pauvre jeune homme! mais avouez que vous avez agi avec elle d'une façon étrange! Vous avez justement employé le meilleur moyen de ne pas lui plaire.

— Cela est vrai; mais je vous jure qu'en agissant ainsi, j'ai cru faire pour le mieux, et accomplir un sacrifice nécessaire qui me coûtera le bonheur.

— Eh! comment donc l'entendez-vous? demanda la dame désorientée.

— Je vais m'expliquer tout franchement. Sachez que je ne possède absoument rien, et que cette divine personne n'avait pas de bien non plus; nous aurions formé le ménage le plus malheureux. En l'épousant, je l'aurais plongée dans la gêne. Le spectacle de sa misère m'aurait assassiné chaque jour, car j'aurais voulu lui donner un royaume. J'ai préféré mille fois être le plus à plaindre des hommes que de lui faire partager mon triste sort. Je me suis toujours dit qu'étant pauvre je ne devais point me risquer près des demoiselles; et puisque j'ai manqué à mes résolutions, je saurai souffrir seul et avec courage.

Mme Lévêque marcha long-temps en silence d'un air de réflexion, puis elle dit tout à coup :

— A présent qu'elle est mariée avec un autre, vous pourrez du moins la revoir.

— Je ne vous ai pas dit qu'elle fût mariée! s'écria Patru; mais, aussi bien, il est inutile de feindre, et, je le vois, vous savez que c'est vous que j'aime.

— Sans doute, répondit naïvement Mme Lévêque en levant ses yeux bleus sur notre avocat, je l'ai deviné depuis long-temps.

Dans ce moment ils arrivaient ensemble au portail de l'église.

— Monsieur Patru, poursuivit la jeune femme, je me suis trompée sur votre compte; ce que j'ai pris injustement pour de l'orgueil et de l'insolence était de la délicatesse; j'en suis honteuse, et je vous offre mon amitié, ne pouvant vous donner davantage.

On portait alors des mantes blanches, et les mains de Mme Lévêque étaient restées cachées dans ce vêtement de dessus; je ne sais comment il se fit qu'il en sortit une du milieu des larges plis. Patru s'en empara, et la pressant avec ardeur :

— Je suis fier de votre amitié, dit-il; mais si je prends une fois l'habitude de vous aller voir, je ne pourrai plus m'en défaire.

— Venez toujours; mon mari vous estime fort, et je suis obsédée de visites.

Mme Lévêque, retirant sa main de celles d'Olivier, avait disparu par la porte de l'église.

Changeant tout-à-fait de conduite à partir de ce moment, l'avocat, pendant trois ans entiers, ne laissa plus passer un seul jour sans aller voir Mme Lévêque. Le mari en fut charmé; il n'avait à la bouche d'autre nom que celui

Digitized by Google

de Patru. Il est vrai que personne au monde ne savait être aimable comme ce garçon pour ceux auxquels il voulait plaire. Il sut inspirer à Lévêque une confiance si aveugle, que celui-ci lui aurait volontiers donné sa femme à garder, et qu'il ne s'effrayait aucunement de les savoir tous deux ensemble pendant qu'il était hors du logis. Patru profitait de la permission, et si ses visites étaient quotidiennes, elles devinrent aussi fort longues, de sorte qu'il eut tout le loisir désirable pour entretenir la jeune dame de son amour.

En homme bien avisé, il prévit de loin que les petits avocats, qui ne bougeaient du giron de sa belle, chercheraient bientôt à lui nuire par jalousie; cela ne manqua pas d'arriver, mais, au premier qui voulut le mettre en suspicion dans l'ésprit de Lévêque, Patru n'eut qu'un mot à dire pour faire chasser la moitié de la bande galante, et il eut soin que la colère du mari tombât sur tous ceux dont il craignait la concurrence. Une fois en cette excellente position, il n'eut pas de peine à inspirer quelque tendresse à sa belle, qui l'estimait déjà plus qu'aucun autre homme.

Les petits avocats congédiés se mirent à croasser de toutes leurs forces par la ville, et à tenir des propos outrageans contre Olivier et Mme Lévêque. Ils désignaient entre eux le mari par un sobriquet que Molière a rendu impérissable en dépit des précieuses, et qui avait alors ses entrées partout, même dans les conversations de cour et la ruelle de la reine. On prononça ce mot, aujourd'hui proscrit, aux oreilles de M. Lévêque; mais, au lieu de s'en fâcher, il se mit à rire en disant :

— Ceux qui assurent que je *le* suis sont des sots, qui enragent de ce que je leur ai fermé ma porte, parce qu'ils me le voulaient faire. Patru est mon ami et je m'en vante, car c'est un homme qui ira loin, et qui tient ses lettres de noblesse au bout de sa langue.

Les médisances s'en allèrent malgré tout grossissant, et passèrent du Palais dans les salons, si bien qu'elles arrivèrent jusqu'à Mme Turpin. La bonne femme s'en vint fort essoufflée chez son gendre. Elle se plaignit, disant que les choses ne se passaient point comme il faut dans la maison de sa fille; qu'on jasait par la ville sur les visites de Patru, et elle fit tant de bruit que M. Lévêque finit par se rendre à ses remontrances. Le digne homme consentit à faire prier Olivier de venir moins souvent chez sa femme; et ne se sentant pas le courage de remplir cette pénible négociation, il en chargea la redoutable belle-mère.

Notre avocat se présenta justement sur ces entrefaites. L'air contraint des assistans à son approche, et un signe que lui fit Mme Lévêque, l'avertirent suffisamment de se tenir en garde. Le mari sortit bientôt et la jeune femme aussi; voyant alors Mme Turpin qui se recueillait en elle-même pour lui tourner son compliment, il résolut d'esquiver le coup. Personne ne connaissait comme Patru le côté faible de chacun; il savait la belle-mère vulnérable à l'endroit de la vanité.

— Il faut que je vous fasse compliment, madame Turpin, dit-il tout

Digitized by Google

d'abord, de la manière dont vous avez élevé et établi votre fille. Notre ami Lévêque est un homme de talent....

— Vous êtes bien bon, monsieur Patru; j'ai quelque chose à vous dire....

— On parlait de lui tout à l'heure chez le duc de Montmorency, d'où je viens.

— On y parlait de mon gendre?...

— De lui-même; et le duc, qui m'honore de son amitié, me demandait ce que j'en pensais. Je pense, lui répondis-je, que le roi ne saurait accorder la permission d'acheter une charge à aucun homme plus digne de la bien remplir.

— Vous avez répondu cela, monsieur Patru?

— Sans doute; il faut bien servir ses amis quand l'occasion s'en présente.

— Mon gendre vous sera reconnaissant de ce bon procédé; mais j'ai néanmoins à vous prévenir d'une chose....

— Ce n'est pas tout. Le duc aime fort à m'entendre lire, et comme j'achevais une lecture des vers nouveaux du marquis de Racan : « Mon cher Patru, me dit-il, je donne à danser la semaine prochaine pour la fête du roi, et je réserve douze billets pour des demoiselles (1). Vous êtes en bon pied dans la bourgeoisie, je vous charge de faire la moitié de ces invitations. » Comme vous le devez croire, madame Turpin, je garde un billet pour vous et votre fille.

— Des billets pour nous, monsieur Patru! vous êtes un homme charmant. Appelons Marie, et donnons-lui cette bonne nouvelle.

— J'aurai soin que vous soyez priée chaque fois qu'il y aura danse chez M. le duc. « Monseigneur, lui dirai-je, si vous n'engagez encore Mme Turpin et sa fille, elles croiront que vous vous repentez de les avoir eues la première fois. »

— Ce que c'est que les amis!

Madame Turpin conçut dès ce jour pour Patru une affection égale à celle que lui portait Lévêque, et notre avocat eut soin de la bien entretenir. Cependant il n'y avait rien de vrai dans ce qu'il venait d'avancer, sinon que le duc de Montmorency donnait le ballet au jeune roi Louis XIII et à la reine-mère; mais Patru, qui était bien venu chez le duc, courut à l'hôtel Montmorency. Le grand-amiral de France dînait tout seul, et s'ennuyait; il fit servir une perdrix à notre avocat, et le pria de lui conter une histoire. Patru conta ce qui venait de lui arriver. Le duc prit si gaiement la chose, qu'il voulut envoyer ses gentilshommes aux deux dames pour les inviter avec autant de cérémonies que si elles eussent été des marquises. Cela fit du bruit au Châtelet, et nos jeunes amans en comptèrent des ennemis de plus. Mme Lévêque fut si belle au ballet de l'amirauté, elle s'y tint si décemment, qu'on n'osa pas rire de sa mère, et que les plus hauts seigneurs lui firent

(1) Les grands seigneurs appelaient encore demoiselles les dames qui n'étaient pas nobles.

Digitized by Google

les doux yeux. La reine elle-même la remarqua; et, s'étant informée de son nom, dit, dans son jargon italien, à M. le cardinal: « *Est belle, cette Lèvêque; mi rissemble.* »

Mme Turpin faillit en perdre la raison. Je vous laisse à penser si Patru et la jeune dame rirent de bon cœur ensemble le lendemain, en causant du motif qui leur avait valu tant d'honneur. Ils n'étaient pas encore au bout. La belle-mère, à peine arrivée à ne plus jurer que par Patru, voici le beau-père Turpin qui accourt, frappant la terre de sa longue canne, et secouant sa perruque, crier chez son gendre qu'il fallait être fou pour prêter à gloser aux mauvaises langues comme il faisait. Cette nouvelle botte était cruelle, parce que M. Turpin vivait fort reclus, et qu'étant extrêmement ennuyeux, la tâche de lui plaire n'avait rien d'agréable. Patru y réussit pourtant, à force de soins et de sacrifices, et la famille entière se trouvant ainsi ensorcelée, notre avocat se vit si solidement installé dans la maison, que les jaloux et les médisans qui lui auraient voulu nuire se seraient fait arracher les yeux.

Une autre circonstance vint encore consolider le bonheur de Patru. La jeune bourgeoise avait produit un grand effet aux quadrilles de M. de Montmorency; plusieurs personnages l'avaient recherchée, et s'étaient solennellement rangés sous ses lois. Le président Tambonneau lui faisait sa visite tous les soirs, le conseiller d'état de Mesmes venait souvent en son carrosse, qui était fort connu dans la ville, et M. de Chandennier, celui qui fut plus tard capitaine des gardes, ne bougeait de chez elle. La dame en devint à la mode. Les seigneurs allaient faire leurs dévotions à Saint-Séverin pour la voir, et son nom fut souvent répété jusque dans les galeries du Louvre. Notre avocat voyait cela sans peine, étant sûr de la constance de sa belle, et M. de Montmorency, qui savait le fond des choses, disait tout haut à la cour que le petit Patru avait trois belles couvertures, l'une d'acier, l'autre de soie, et la troisième de laine, voulant désigner ainsi M. de Chandennier, qui était d'épée, le conseiller d'état de Mesmes, et le président à mortier Tambonneau. Ils pensèrent enrager tous trois des sarcasmes de M. l'amiral de France; mais ils n'osèrent s'en fâcher.

Un quatrième galant se présenta bientôt, plus ardent que les autres: c'était l'abbé Lenormand. Le père de celui-là avait appartenu au duc d'Angoulême, qui eût été l'un des premiers hommes de son temps, s'il eût pu se défaire de l'habitude de voler, et comme l'illustre prince enseignait lui-même à ses gens la bonne manière de détrousser les passans, les Lenormand avaient toujours conservé de ce patronage une certaine disposition à couper les jarrets. L'abbé était du reste un vantard qui disait encore plus qu'il ne faisait. Un jour qu'il parlait avec exaltation de la belle bourgeoise, devant M. de Chandennier, celui-ci s'écria:

— Je vois bien que nous ne ferons rien qui vaille dans cette maison, tant que le petit Patru y viendra.

Digitized by Google

— Eh bien! dit l'abbé, je vous en débarrasserai, moi, et je vous demande quinze jours d'avance pour faire ma cour, une fois que j'aurai mis l'importun dehors.

Le marché fut conclu. Notre avocat s'en allait de grand matin au Palais, quand un estafier, traînant sa rapière sur le pavé, se présenta devant lui au détour d'une rue. Patru recula de trois pas, et, mettant l'épée à la main, s'apprêtait à croiser le fer, car il était la meilleure lame du corps peu guerrier des avocats.

— Tout beau! monsieur, dit le spadassin. Ne vous fâchez pas encore. N'êtes-vous pas monsieur Patru?

— Lui-même, et prêt à te jouer la tierce, grand drôle, si c'est à moi que tu en veux.

— Il est vrai que j'ai reçu vingt pistoles pour vous donner un mauvais coup, monsieur Patru; mais si je les ai acceptées, c'était seulement pour avoir le plaisir de regarder en face le plus joli garçon de Paris, celui qui fait tourner la tête à toutes les dames, et non pour lui faire du mal, je vous assure. Je vous estime trop pour cela, monsieur, et suis votre serviteur. Ne craignez rien de moi; je vais percer mon pourpoint, afin de pouvoir dire que nous avons lutté ensemble; soyez assez complaisant pour ne point me démentir, et je tirerai encore cent écus à notre homme sans qu'il vous en coûte une goutte de sang.

A quelque temps de là le traîneur d'épée reparut encore:

— Monsieur Patru, dit-il en ôtant son chapeau, je vous remercie bien; vos amours m'ont valu cinq cents livres; vous pouvez, à présent, dire ce qu'il vous plaira. Je me moque de votre ennemi, puisqu'il n'a plus d'argent; c'est l'abbé Lenormand. Je vous souhaite bonne chance et vous engage à vous méfier de lui. Tête bleue! si vous le désirez, je vous en délivrerai gratis, pour l'honneur seul d'avoir servi un aussi galant homme que vous.

— Garde-t'en bien, drôle, s'écria l'avocat, on nous pendrait tous deux, je ne suis pas gentilhomme.

— Vous avez raison; que Dieu vous tienne en joie!

M. de Montmorency, qui était ambitieux, recevait grosse compagnie de jeunes gens. Patru se trouva donc chez lui un jour en même temps que l'abbé Lenormand.

— Eh! monsieur l'abbé, lui va-t-il dire en face, où donc aviez-vous l'esprit, l'autre soir, de vouloir faire dévaliser un pauvre diable comme moi? Je n'ai jamais plus de quatre écus en poche, et ce n'est pas de quoi risquer la potence. Je ne pense pas que vous soyez mon ennemi, puisque j'ai à peine l'avantage de vous connaître.

L'abbé perdit la tête complètement à cette brusque attaque, et tous les rieurs se mettant en cercle, Patru poursuivit la plaisanterie.

— Si l'un de nous avait femme, monsieur l'abbé, ou bien si je vous avais

Digitized by Google

enlevé une maîtresse, je concevrais votre acharnement; mais je suis garçon, et notre mère l'église est votre seule fiancée. Expliquez-moi donc, je vous prie, quel fut votre dessein en m'envoyant ce grand maladroit tireur qui en voulait à ma peau. Serait-ce pour vous entretenir la main afin de ne pas oublier les leçons de M. d'Angoulême? — Mais alors il fallait venir en personne. On voit bien que le feu duc n'est plus là pour vous indiquer les bons endroits; il ne vous aurait jamais décoché contre un pauvre avocat. Peut-être vous vous imaginez qu'il y a un talisman de cheveux de pendu dans la doublure de mes habits? Je suis bon prince, monsieur l'abbé; mon pourpoint est presque neuf, et je vous le veux bailler à l'instant pour huit pistoles, si toutefois vous n'avez pas donné le fond de votre bourse à votre coupe-jarret.

L'abbé, tout éperdu, prit la fuite au bruit des éclats de rire. Le duc de Montmorency se tenait les côtes. La scène fut contée le soir, par Bois-Robert, au cardinal de Richelieu. Dans son récit, Bois-Robert appela Lenormand Don Scélérat, de sorte que le sobriquet en resta pour jamais à l'abbé, qui n'osa plus se montrer chez M. Lévêque.

Trois années s'écoulèrent ainsi pendant lesquelles notre avocat, envié des jeunes gens, caressé par les grands seigneurs et fort recherché des dames, goûta un bonheur parfait dans les bonnes graces de la plus belle personne qui fût au monde. Elle lui garda une fidélité bien méritoire, car le président Tambonneau lui fit, dit-on, offrir en secret une forte somme d'argent pour adoucir ses rigueurs. C'était l'usage alors que les galans se ruinassent en cadeaux; mais Patru, qui n'avait rien, se moquait de la mode et n'avait pas besoin de finances pour plaire.

Les amours d'Olivier et de Mme Lévêque auraient duré long-temps si le hasard n'y eût mis fin par un évènement qu'on aurait cru de nature à rapprocher davantage les amans plutôt qu'à les séparer. Le mari mourut emporté par une fièvre épidémique.

Quinze jours après le convoi de M. Lévêque, Patru n'avait pas encore remis les pieds chez la veuve. Il reçut une lettre de reproches où la dame le priait de la venir consoler. Il fit cette réponse laconique :

« Je suis le plus malheureux des hommes, Je ne puis vous épouser sans vous mettre dans la gêne, n'ayant au soleil que des dettes. Si je retourne chez vous, je vous perds en vous empêchant de vous remarier. Je renonce à vous; j'en mourrai, mais il le faut. »

Ce fut bien plutôt la jeune dame qui en pensa mourir, car elle tomba malade de douleur. Elle envoya mille dépêches à l'ingrat pour le supplier de revenir à elle; jamais il n'y voulut rien entendre. Les jours qu'il plaidait Mme Lévêque se tenait au premier rang, à l'audience, pour l'écouter et le voir à son aise; tantôt notre avocat en perdait le fil de ses idées, et tantôt il s'en échauffait davantage et parlait avec plus d'éloquence. La veuve pleurait alors, et tout le monde qui comprenait son désespoir, disait :

Digitized by Google

— Pourquoi ce méchant Patru ne se rend-il pas à tant d'amour? Quel dommage de voir deux jeunes gens si bien faits l'un pour l'autre se tourmenter ainsi!

Mais rien ne put vaincre l'obstination de l'avocat.

La dame, voulant essayer de tous les moyens, imagina de lui donner de la jalousie. Elle encouragea les amoureux, se laissa baiser les mains par le président Tambonneau, et ne sortit plus en ville sans avoir autour d'elle un essaim de galans. M. de Chandennier lui ayant dérobé un mouchoir, elle lui permit de le porter à son bras durant un jour, à condition qu'il irait ainsi au Palais. Le pauvre Patru en avait les yeux brûlés, et pensait mourir de dépit.

M. d'Ablancourt, qui était son meilleur ami, le trouvant un jour tout pâle et les cheveux mal arrangés, le prit par le bras avec colère:

— Vilain fou, lui dit-il, veux-tu tuer la meilleure des femmes et périr d'ennui toi-même? faut-il t'éclairer sur ta position? Personne n'ignore que vous vous aimez, personne ne l'ignorait du vivant du mari. Ne crois pas qu'on s'y soit trompé un instant. A quoi donc servent tes sottes idées et ton sacrifice? je te le demande.

— Comment! s'écria Patru; on savait que j'étais son amant?

— Sans doute; tout ne se sait-il pas?

— Eh bien! il est fort heureux que j'aie renoncé à elle, car tout le monde le saura aussi.

— Si telle est ta résolution, ne te laisse donc pas sécher de chagrin et fais la cour à une autre belle.

Dans ce moment, ils se promenaient sur la Place-Royale, où venait alors la bonne compagnie. Patru s'écriait de temps à autre, en soupirant du fond de son cœur.

— Ah! que je suis donc malheureux!

Un gentilhomme qui passait s'avança poliment vers notre avocat.

— Monsieur Patru, lui dit-il, que vous est-il donc arrivé de fâcheux? Auriez-vous besoin d'argent? ma bourse est à votre service. Si vous vous ennuyez, venez chez moi; nous viderons une bouteille d'excellent vin; je vous ferai de la musique, et ma fille nous servira.

C'était M. de l'Enclos. Patru accepta l'invitation, et on assure que la belle Ninon, qui devint si célèbre et qui n'avait alors que quinze ans, le consola de ses malheurs. Cette nouvelle fut le dernier coup pour madame Lévêque; elle se retira en Champagne chez une parente et y mourut.

Ces aventures rendirent M. Patru fort coquet. Il vola de belle en belle, mais il n'aima jamais aussi bien que la première fois.

Comme on en faisait le héros d'une foule d'histoires, et que Richelieu aimait les gaillardises, Bois-Robert parlait souvent de lui. M. le cardinal désira que Patru lui fût présenté. La fortune de notre avocat semblait en bon chemin, lorsque cet étourdi s'avisa de rédiger un mémoire en faveur du

Digitized by Google

poète Gombauld, qui venait de perdre sa pension pour avoir publié des vers à la louange de la reine-mère, exilée en Flandre.

— Je vois bien, dit le cardinal en faisant ses gros yeux à Bois-Robert, que votre protégé a la tête mauvaise. Il viendrait ici me dire en face quelque impertinence. Vous pouvez vous dispenser de l'amener. Que les esprits indépendans se tirent d'affaire tout seuls.

Et en effet Patru se soutint toujours par ses talens. A trente-cinq ans, s'étant fort amendé dans sa conduite, il prit un peu d'ambition. Ce fut alors qu'il écrivit de très belles choses que personne ne lit aujourd'hui, mais qui le firent beaucoup admirer de ses contemporains et lui valurent une réputation presque égale à celle du grand M. de Voiture. Il eut l'honneur d'être reçu membre de l'Académie-Française; mais il eut le travers de ne vouloir pas aller aux samedis de Mlle de Scudéry et de tourner en ridicule l'hôtel de Rambouillet. Il disait en parlant du langage des précieuses :

— Je ne suis pas assez bien né pour comprendre d'aussi beaux discours que ceux-là.

Sur ces vieux jours il devint l'ami de Despréaux et de Racine, qui lui lisaient leurs vers et l'appelaient le Quintilien moderne, à cause de la grande pureté de son style.

Patru mourut à soixante dix-sept ans, pensionnaire de M. Colbert et fort estimé.

PAUL DE MUSSET.

Digitized by Google

L'IRLANDE.

II.

DUBLIN.

A voir quelques rues de Dublin, larges comme de grands fleuves et bordées de trottoirs larges eux-mêmes comme des rues, on dirait que cette ville est faite pour qu'une foule immense et parée l'encombre, jour et nuit, de ses flots majestueux sans se heurter, et de ses beaux carrosses sans les briser. Lorsqu'arrêté devant ces maisons de briques, si jaunes parfois qu'on les dirait peintes, l'œil est fasciné par l'éclat des vitres qui, dans la hauteur des trois étages, étalent leur poli d'acier; lorsqu'il s'égare dans les barreaux des longues et hautes grilles de fer ornant les rez-de-chaussées et protégeant la porte en chêne où pend à la gueule d'une Chimère le luisant marteau de cuivre; certes on s'attend à voir ses fenêtres s'abaisser, comme des grilles de loges de théâtre, pour laisser passer des festons de fleurs, de regards, de sourires. Puis, l'étranger est toujours tenté de s'écrier : Où se trouve donc le palais de Périclès ou celui de Sylla, la maison d'Aspasie ou de la mère des Gracques? Quel jour Démosthène, sur l'Agora, raillera-t-il les Athéniens et Philippe de Macédoine? quel est donc celui que Cicéron a fixé pour accuser Verrès?..... C'est qu'en vérité Dublin a des édifices où colonnes et frontons, chapiteaux et corniches ont été jetés, à la base et au couronnement, avec une profusion athénienne. Le *collége de la Trinité*, et

TIMBRE ROYAL 6 c. SEINE

Digitized by Google

en face, la Banque, dans *College-Green;* l'hôtel de la Poste, dans *Sackville-Street*, et la Douane sur le port, forment, sur une étendue de moins de deux milles carrés, le spécimen le plus complet qui se puisse bâtir de l'architecture grecque et romaine.

De quoi donc se plaint l'Irlande, je vous prie? N'a-t-elle pas mauvaise grace à se lamenter! L'Angleterre ne lui a-t-elle pas fait là une magnifique capitale? La sœur qui a ainsi écrit sur des pages de pierre sa munificence pour sa sœur, a-t-elle pu se montrer avare de libertés, de droits et de franchises qui ne s'écrivent que sur des feuilles de parchemin! Allons donc! L'Angleterre n'a qu'à montrer Dublin à l'étranger pour répondre aux accusations d'égoïsme et de dureté dont l'Irlande ne cesse de la poursuivre; et, certes, la ville de Londres serait en droit de trouver que la réponse a été poussée un peu loin.

Oui, quand il passe à travers le labyrinthe des longues colonnades qui se touchent et se pressent comme si l'espace avait dû leur manquer, l'étranger doit être un peu déconcerté. Il se demande si les Irlandais ne sont pas un peu comme les juifs de l'Orient : en guenilles, et larmoyans devant les étrangers ou sous le bâton spoliateur du maître; magnifiques et sybarites dans leurs somptueuses demeures? Et la pauvresse de King's-Town, cette mère si pâle, si triste, et pourtant si belle avec son petit enfant frais et rose; cette image vivante du peuple d'Irlande qui a remué en vous tout ce qu'il y avait de compassion sainte, ne vous apparaît-elle pas comme un de ces êtres surnaturels et repoussans que les enchanteurs plaçaient au seuil des palais de porphyre, pour éprouver la persévérance des voyageurs et le courage des preux chevaliers?

Hélas! non. La pauvresse de King's-Town n'est qu'une image trop fidèle de son pays. Je vous le dis, moi; avec ses larges rues, avec ses maisons propres et luisantes, avec ses monumens grecs, Dublin n'est qu'une outrageuse ironie imposée à l'Irlande : contraste taillé en frontons, allongé en colonnes, déchiqueté en feuilles d'acanthe, que les Anglais, féconds en lourdes facéties, ont élevé un beau jour, pour que le peuple d'Irlande pût comparer éternellement sa nudité à ces magnifiques revêtemens d'architecture, sa misère à l'or perdu dans ces amas orgueilleux de pierres inutiles.

A quoi bon, en effet, tant et de si vastes monumens?... Ils sont vides.

L'hôtel de la Poste est fait pour recevoir au débotté tous les courriers de l'Europe à la fois, et l'Irlande ne correspond avec l'Europe que sous le couvert de Londres qui lui distribue les paquets à ses heures, comme à toutes les autres villes du royaume-uni. Allez à la Douane; il y a là de la place pour peser, jauger et fouiller le même jour tous les ballots venus de Cachemire et de Madras, tous les vins venus de France et de Madère, toutes les pelleteries venues de la mer Noire. Passez et repassez un mois entier devant ces larges et hauts péristyles; jamais bureaucrate n'étalera devant vous son importance affairée. A la Douane, toute l'année c'est jour férié. Eh! je le crois bien, il n'entre pas, dans six mois, trois navires dans le port.

Digitized by Google

L'Angleterre a poussé la plaisanterie jusqu'à donner à Dublin un *zoological-Garden*. Là! je vous le demande, donner un jardin des plantes à l'Irlande, qui est elle-même un jardin gracieux et verdoyant, une magnifique émeraude, comme l'ont appelée ses bardes et ses poètes depuis les Milésiens Amergin et Lugar, jusqu'à Thomas Moore! Si encore il y avait de ces choses rares et belles qui, dans les divers règnes de la nature, intéressent la curiosité ou servent la science! mais non, rien d'utile, rien de précieux, rien qui ne soit partout; force canards dans les bassins, une infecte multiplicité de lapins et de renards; pas la plus petite variété de roses et d'œillets, pas la moindre collection de dahlias; des soucis, des pieds d'alouette, des marguerites à profusion; pas une fleur, pas un arbre exotique; de minéralogie, pas le plus petit fragment; partout l'aspect d'une ferme de la Picardie ou de la Beauce! Et pour compléter la mystification, pour que l'Irlande ne se puisse méprendre sur les sentimens de préférence, de pitié et de moralisation, qu'elle doit attendre de sa bonne sœur, l'Angleterre lui a fait présent de sept ou huit bêtes féroces auxquelles on jette chaque jour soixante à quatre-vingts livres de viande, sous les yeux d'une population livide et affamée qui manque de pain, et que l'on force ainsi, au moins une fois par jour, à porter envie à la destinée des ours nourris dans leurs cages de fer. La manie de tenir toujours au complet le nombre des loges fixé dans la ménagerie est telle, que lorsqu'un des locataires sauvages vient à mourir, sa loge, jusqu'à son remplacement, est occupée par les premiers animaux domestiques qu'on a sous la main.

Mais jamais l'Angleterre, le pays des chemins de fer, des ponts de fer, des machines de fer, n'a fait à l'Irlande une mystification de plus mauvais goût qu'en jetant à Dublin, sur l'étroit et noir Liffey, un pont en fer d'une seule arche. Certainement c'était bien à elle de vouloir que l'Irlande eût dans sa capitale un peu de ce que j'ai trouvé prodigué jusque dans un coin perdu du North-Wales; mais il n'en fallait pas faire un détestable guet-apens, une sorte de traquenard pour les jambes irlandaises. Imaginez une seule arche, dont le dessus a gardé la forme demi-circulaire du dessous, une arche dont les bases reposent sur les deux rives, sans que l'on trouve, aux deux extrémités, les culées qui, nivelant son milieu avec le sol auquel elle s'appuie, rendraient insensibles la montée et la descente. En sorte qu'aujourd'hui, pour franchir cet arc de fer, il faut gravir avec effort un côté à pic, et courir le risque, pour descendre l'autre, de rouler et de se tordre le cou. Si Mahomet y avait songé, il aurait pu donner à un pont semblable, pour conduire à son paradis, la préférence sur le fil de fer dont il impose le passage aux croyans : celui-ci n'est certes pas plus difficile à traverser que celui-là.

Ironie plus sérieuse! Donner un palais pour maison de banque au pays que l'on s'efforce de tenir sans commerce, sans industrie, sans agriculture! Pourquoi ne pas lui avoir laissé sa destination première, à ce palais si magnifique? C'était là qu'autrefois, il n'y a pas quarante ans encore, le parlement irlandais tenait ses séances, lords et communes. Ainsi l'Irlande s'est vu enlever

Digitized by Google

le droit national et réel qui était représenté dans *Parliament-House* pour se voir imposer dans *Bank-House* un privilége dont elle n'a que faire; privilége illusoire, utile seulement à l'Angleterre. La banque dite d'Irlande, soutenue et commanditée par les banquiers anglais, est en réalité la succursale de la banque d'Angleterre, qui n'en accepte ensuite à Londres les billets qu'avec perte pour le porteur; se souciant peu ainsi de souffleter le crédit de l'Irlande sur sa propre joue, pourvu que l'Irlande garde la honte du soufflet. Du moins, avec son parlement, bien que la plupart des membres y fussent d'origine ou d'inféodation anglaise, bien que le culte anglican y fût la représentation presque totale d'un pays presque entièrement catholique, l'Irlande conservait une ombre de nationalité, et de loin en loin, à travers le bâillon des lois anglaises, elle pouvait faire entendre d'énergiques protestations. Aujourd'hui la transformation de la maison du parlement en maison de banque est venue compléter l'œuvre d'ilotisme dont l'acte de l'union n'était que la première et brutale moitié. La banque est devenue le boisseau sous lequel l'Irlande, bouche close et bras liés, demeure, étouffée, à la merci de l'Angleterre.

Écoutez : il y a peu de temps que six mille Irlandais, confians dans la probité, dans l'intelligence, dans l'activité laborieuse des classes pauvres de leur patrie, formèrent une association au capital de six millions de livres sterling, je crois. Le but était de faire des avances aux travailleurs pour le fermage et la culture des terres, afin qu'il n'y eût plus en Irlande un bras qui restât inoccupé, ni une portion fertile du sol qui ne redevînt productive. Bien plus, chaque travailleur, en remplissant de légères conditions, devenait à son tour membre de l'association. Les associés prêtèrent à chaque individu, ou chef de famille, dans la classe pauvre si méprisée, si raillée, si diffamée, jusqu'à cent livres, environ 2,400 fr. de notre monnaie. Le retour devait s'en faire à la société au moyen du versement d'un shelling par semaine. Quand l'association fut à découvert de la moitié de son capital, elle porta à la banque d'Irlande les obligations souscrites par ses débiteurs, pour une somme de 1,500,000 livres, demandant sur ce dépôt l'emprunt de moitié de la somme. Placée comme elle l'était sous l'influence des banquiers d'Angleterre, qui virent bien où tout cela pouvait arriver, la banque d'Irlande refusa de traiter avec la signature à l'endossement de la grande propriété d'Irlande. Devant un si mauvais vouloir, l'association fut dissoute, après avoir fait honneur à ses engagemens. Depuis ce jour, les associés ont été récompensés, dans leur orgueil et dans leur intérêt national, de leur confiance dans le peuple; sans troubles, sans murmures, sans que la moindre poursuite ait dû être exercée, bien plus, sans qu'il y ait eu la moindre envie de profiter de l'abandon qui en avait été pour ainsi dire fait, toutes les sommes prêtées aux pauvres, sans qu'il y manquât un shelling, ont été remboursées par ces pauvres, qui reçoivent ordinairement à coups de bâton les collecteurs des dîmes.

Quelque honorable qu'elle ait été, quelque confiance qu'elle ait dû éta-

Digitized by Google

blir, je doute que cette première épreuve soit renouvelée. Il y avait bien dans l'arrière-pensée de sa fondation, et sous le manteau du patriotisme dont elle s'affublait, quelque peu d'égoïsme et de vanité. Il est regrettable néanmoins que, même dans ces conditions, l'œuvre ne se soit pas continuée. Le temps, l'éducation, l'instinct populaire, et surtout le droit d'entrer dans l'association auraient fini par faire avorter une à une les vues personnelles de cette création pour ne lui laisser que ses avantages de bien-être et de nationalité; et la liberté civile et politique aurait fini par naître de l'aisance et du travail.

Quand l'association se forma, c'était le temps où l'agitation était rondement poussée, où, dans la pensée d'une lutte prochaine, les riches catholiques avaient besoin d'éteindre toute défiance et de se populariser, afin d'en éviter les contre-coups et au besoin d'en accaparer la direction et les résultats. Avec les voies pacificatrices suivies maintenant par O'Connell, la lutte leur paraît indéfiniment ajournée. Ils se croient dispensés de se mettre en nouveaux frais d'un patriotisme dont ils ne prévoient plus que leur cause personnelle ait un besoin prochain. Aussi leur bourse, où le pauvre laborieux et honnête a déposé jusqu'à son dernier shelling, s'est-elle, je le crains bien, refermée à jamais.

L'Angleterre peut donc se croire assurée à cette heure que, suivant ses desseins, elle a la faculté de donner et de retirer le travail et l'aumône à l'Irlande, et qu'elle a réussi enfin à y créer à perpétuité un peuple d'ilotes et de mendians qui n'ont et n'auront des droits et du pain que sous son bon plaisir.

O'Connell, sur les hustings de Dublin, se donnait le nom de *grand rappeleur*. Eh bien! s'il veut que ce nom ait un sens, s'il veut que le rappel soit entier et profitable, je lui donne le conseil de chasser du parlement d'Irlande la banque anglaise dite d'Irlande; sans quoi elle lui jouera plus d'un méchant tour, et elle aidera l'Angleterre à ressaisir par l'influence financière tout ce qu'elle sera forcée de céder en émancipation politique. Les souverains d'or peuvent faire le même office que des balles de plomb, et O'Connell sait bien que des bank-notes peuvent réduire à rien les plus larges bills de réforme.

Presque tous les monumens de Dublin sont de fondation moderne. Ils ne remontent pas au-delà du règne d'Élisabeth qui éleva le *Collége de la Trinité* sur le monastère *d'All-Hallows;* la plupart ont été, comme ce collége, superposés à tous les anciens édifices publics ou religieux du moyen-âge que la ville possédait. Ces démolitions pour cause de réédification étaient un moyen de tuer, dans les générations futures, tout souvenir de la vieille nationalité irlandaise. L'Angleterre a pensé que, déshéritée d'histoire et d'historiens, l'Irlande, ne trouvant plus de dates certaines sur d'antiques murailles, finirait par ne pas pouvoir faire remonter son existence au-delà du millésime gravé sur les murailles nouvelles.

Dans toute l'Irlande, pas une pierre debout qui consacre la mémoire d'une

Digitized by Google

gloire irlandaise! pas une où soient inscrits les noms de ses vieux bardes, dont les pêcheurs de l'ouest répètent encore les vers! pas une statue pour honorer le souvenir des saints évêques qui, dans une époque d'ignorance et de barbarie, firent de l'Irlande un foyer de science, de poésie, de civilisation et de foi! Il faut enfin qu'un des fils d'O'Connell aille à Paris demander au ministère de la guerre les états de service de la légion irlandaise, pour consacrer quelques pages historiques à cette gloire militaire qui a jeté, en Europe, un si grand éclat sur vingt champs de bataille. Noms et gloire, l'Irlande ne peut rien avoir en propre. L'Irlande ne redevient l'Irlande, ne forme un peuple à part, que lorsqu'il s'agit de la frapper de lois spoliatrices et exceptionnelles.

Au faîte d'une colonne de pierre qui domine tous les édifices de Dublin, le lord lieutenant duc de Richmond plaça, dans Sackville-Street, en 1808, la statue de Nelson. A tout prendre, Nelson a été un grand homme de mer, et les Irlandais peuvent se réjouir de ce qu'à sa place, ou en regard, on ne leur ait pas imposé la gloire plus que problématique et contestable du duc d'York, de ce prince, frère du roi, qui est mort banqueroutier, dont la mémoire n'est pas encore réhabilitée, et auquel cependant, dans sa gloriole, Londres, la ville du crédit, du commerce et de l'industrie, a élevé une statue.

L'Irlande ne pouvait certes pas espérer que l'Angleterre lui ferait grace de l'accouplement fanatique des noms de Wellington et de Waterloo. Comme Londres, Dublin a ses rues, ses places, et je crois aussi ses ponts de Waterloo et de Wellington.

Du moins cette ville a eu le bonheur de ne pas recevoir le *fac-simile* de la statue d'Achille que Londres possède dans *Hyde-Park;* héros dont les bras ont conservé, aussi bien que les cuisses, la forme de mortiers; ce qui rend très croyable l'inscription du piédestal qui annonce que cette statue a été faite avec les canons pris sur l'ennemi. C'est probablement dans ce but seul que l'artiste les aura soudés sans se donner la peine de les refondre. Cela est bien, c'est sacrifier à la fidélité de la couleur locale. Mais donner un bouclier à Achille? et pourquoi, je vous prie? et sur la tête, encore, à lui qui n'était vulnérable qu'au talon? Ce n'est pas tout: l'artiste, aussi mauvais courtisan, en donnant au héros un bouclier et non une lance, l'arme de la défense et non l'arme de l'attaque, n'a pas songé qu'il faisait une critique sanglante, mais vraie, de la gloire ramassée par Wellington à Waterloo. Tout le jour, en effet, Wellington ne fut que sur la défensive. Il était battu à sept heures du soir, et il ne tenait plus que pour attendre la nuit qui devait favoriser sa retraite. Ce fut alors que le corps prussien de Blücher déboucha sur le champ de bataille, et c'est lui qui, prenant l'offensive, se rua sur l'armée française. C'est en cela seulement que j'estime fort cette statue d'Achille, si ridicule en tout le reste. L'artiste a pensé que les armes du héros grec devaient être partagées entre l'Angleterre et la Prusse: à Londres, le bouclier; à Berlin, la lance; c'est bien cela. L'artiste

Digitized by Google

anglais n'a pris que la part qui revenait à Londres : ce doit être, en vérité, un fort galant homme que cet artiste.

Le *Wellington testimonial* de Dublin est un lourd obélisque en maçonnerie, dont la large base repose sur l'une des prairies élevées qui conduisent au *Zoological-Garden*, et que, pour le protéger, il a fallu entourer de sauts-de-loup très profonds et flanquer jour et nuit d'une sentinelle. Ainsi, à Londres, en face de la statue d'Achille, l'hôtel du noble lord a besoin d'être défendu par des palissades de bronze, hérissées de piques de fer jusqu'à la hauteur du premier étage, et par des contrevens doublés et chevillés en cuivre. Que voulez-vous?

« Triste retour, *milord*, des choses d'ici bas! »

Tant que Napoléon a vécu, Napoléon a été raillé, rapetissé, avili. Avec les pierres qu'on jetait à sa gloire, vous avez élevé le piédestal de la vôtre. Mais depuis que Napoléon est mort, ces insulteurs sont venus vous prendre une à une les pierres qu'ils lui avaient lancées, et que vous avez ramassées pour un usage dont ils ont eu enfin quelque honte. Par bonheur au contraire, vous, milord, vous avez pris soin de vivre assez pour qu'une longue vie (cette grande pierre de touche) ait fait ressortir le mince aloi de votre célébrité d'engouement. Aussi, voyez comme on démolit chaque jour l'édifice de votre gloire, si rapide et si haut montée! Hélas! à peine restez-vous, comme dit Daniel O'Connell, un caporal de fortune qui a eu son jour de hasard.

L'Angleterre, au demeurant, a été honteusement déçue dans les espérances que, pour sa domination, elle avait fondées sur l'amoncellement architectonique dont elle a écrasé la ville de Dublin. Les Irlandais en ont vite compris l'arrière-pensée, et ils se sont dispensés de toute reconnaissance. Ils se sont si peu douté, quelque magnifique qu'il soit, que cet amas de pierres taillées attirerait les étrangers, qu'ils ne se sont pas encore arrangés pour lever une contribution sur une curiosité dont ils ne se soucient guère. Je l'ai déjà dit : l'Irlandais a une sorte de délicatesse nationale qui l'empêchera de faire jamais fortune, à la façon anglaise, par l'exploitation de l'étranger sur une grande échelle. Ceci n'est pas un des moindres côtés par lesquels l'Irlande s'efforce de s'éloigner des usages d'Angleterre, pour se rapprocher de ceux de France.

A Londres, riche et florissante cité, où tout ce qui fait de l'argent est toujours essentiellement bon et social, il n'est pas un monument où l'admission des étrangers ne soit un impôt. Il en est même où cet impôt se renouvelle dans chaque portion de l'édifice. Il ne faut pas dire que c'est là une exigence arbitraire des gardiens; du tout: la taxe avec autorisation et privilége est affichée aux portes en fort lisibles caractères. A Westminster par exemple, il en coûte un shelling pour visiter les bas-côtés de la nef où se trouvent les mausolées du vulgaire des morts illustres, tels que les deux Pitt et James Watt qui a inventé les machines à vapeur. Pour un shelling de

Digitized by Google

plus, vous pourrez admirer l'intérieur de la chapelle de Henri VIII, magnifique dentelle de pierres étalée sur des aiguilles; mais triplez, quadruplez ces shellings, si vous tenez à saluer, à l'état de momie, le grand roi Charles II, et le magnifique duc de Buckingham en surtout de satin brodé d'argent.

Bien plus, l'Angleterre, qui insulte les mendians irlandais, fait mendier sans honte ses invalides de Greenwich, qu'elle appelle les illustres débris de sa gloire maritime. Allez donc à Greenwich; veuillez entrer seulement dans le musée, non pas de marine, mais dans la salle des quelques méchans tableaux où sont barbouillées des victoires navales. A la porte, assis devant un bureau, un sous-officier prononce le sacramentel *voluntary contribution*. Mais, humilié pour lui de cette consigne de mendiant, ou bien par caprice, essayez un peu d'avoir la volonté de vous soustraire à cette *contribution volontaire* fixée à un shelling, et mille prétextes alors seront inventés pour vous refuser l'entrée d'une porte toute grande ouverte. Insistez, c'est votre droit, et vous serez pris pour un valet de chambre en congé.

Il est encore en Angleterre des édifices, ouverts aux nationaux en tout temps, mais fermés pour les étrangers. A ceux-ci il faut une autorisation spéciale; ainsi pour Wolwich. Mais, dans ce cas, les étrangers savent ce que leur coûte cette faveur; les sergens de troupes en activité de service se relaient merveilleusement à chaque salle, à chaque coin de l'édifice, pour vous tendre la main. En France, nous entendons autrement les délicatesses de l'hospitalité. Les monumens fermés pour nous durant la semaine s'ouvrent pour l'étranger, sur la déclaration seule qu'il est étranger. A Dublin aussi, ville si pauvre, l'étranger va partout sans autorisation et sans bourse délier, s'il veut; je me trompe, pourtant, l'admission au *Zoological-Garden* coûte un *six pence*, douze sous de la monnaie de France. Mais pour moi, quand je sortis, je les regrettai peu: il me vint à l'idée que cette petite pièce d'argent allait peut-être fournir quelques grains de maïs de plus à ces petits oiseaux des îles, pour lesquels, vous le savez, j'ai une passion d'enfant, et que je venais de voir, hélas! grelottans et tristes, sans plumes et sans voix, car ils sont sans soleil, et partant sans amours.

Comment les lords lieutenans, ces vice-rois anglais, ont-ils eu la folie de penser que l'Irlande tirerait vanité ou profit des édifices jetés dans sa capitale comme un leurre, comme une moquerie? Quand on leur parle des beautés monumentales de Dublin, les Irlandais hochent tristement la tête, sans répondre; si on insiste en s'étonnant de leur indifférence, oh! alors, leurs pensées intimes s'échappent, et leur douleur et leur indifférence, si amères qu'elles soient, vous paraissent rationnelles.

« Il se peut, vous disent-ils, que les hommes de l'art ne voient une ville que sous un seul aspect, et se passionnent pour un fronton et pour une cariatide. Ces admirations sont un fanatisme d'artiste, et, sans trop les comprendre, nous les pardonnons. Mais en pleine civilisation européenne, au cœur du royaume britannique si vanté, on ne peut ainsi couper une

Digitized by Google

ville en deux parts, et s'attacher à n'en voir qu'une seule pour l'admirer dans son isolement. Nous autres, Irlandais, nous ne séparons pas ainsi les murs de notre capitale, de la population qui les habite. Vous voulez admirer nos pierres, soit, admirez! Mais ensuite, pour ne pas traverser les cités, comme un voyageur borgne qui n'en verrait que le côté placé sous son bon œil, tournez-vous, ramenez un peu vos regards de la hauteur des chapiteaux et des dômes au niveau des dalles qui en pavent la base; voyez quelles générations passent depuis des siècles sous ces merveilles et ces richesses de l'architecture... et après cela, dites-nous si nous avons de quoi nous gonfler de vanité; dites-nous ce que nous avons dû faire de nos admirations, et ce qu'un étranger, homme de cœur, fera des siennes. »

Oh! les Irlandais ont raison. Que le voyageur qui a admiré se repente; voici l'anathème et le remords vivans qui lui arrivent. Honte éternelle à ces portiques audacieux, à ces voûtes ciselées, à ces colonnes coiffées d'acanthe! Tout cela est à l'Irlande ce que le manteau était à la pauvresse de King's-Town. A travers les déchirures du manteau apparaissait le nu des chairs de la pauvresse; à travers les larges interstices des colonnes vous voyez la nudité de l'Irlande. Comme alors Dublin, cette ville si vaste, si aérée, est triste et déserte! Où donc est le peuple joyeux, nombreux et paré, fait pour elle? Est-ce que, la veille, les pestes des XIVe, XVe, XVIe et XVIIe siècles, qui l'ont dépeuplée quatre fois, sont venues la visiter encore?... Non; mais il plane sur elle un mal cent fois pire, une peste plus tenace, qui a des racines plus profondes, qui consume plus lentement, et qui va grandissant toujours de génération en génération : c'est la misère! La voilà qui se traîne hâve et souffreteuse sur les dalles de ces trottoirs que vous avez trouvées si larges; la voilà qui fait la pyramide humaine, étagée sur les marches des hauts péristyles de ces hôtels où le marteau de cuivre est trop brillant pour qu'elle ose y toucher; la voilà qui se suspend en grappes livides aux portiques de ces édifices que vous avez trouvés si gigantesques!

Vous diriez l'Italie, où les *lazzaroni* s'étalent au soleil sur les marches des palais vides; vous vous croiriez aussi transportés à ces époques du moyen-âge où des troupes de bohémiens et de *mauvais garçons* restaient en possession d'une cité dépeuplée par la peur. Mais non; ce n'est point l'Italie, car il n'y a ni soleil ni transparence de l'air, car le vent froid du nord souffle dans ces haillons flottans, car la pluie glacée tombe sur ces fronts nus. Ce ne sont pas des bandits victorieux, car ils sont timides, et sans murmure, ils s'éloignent devant les riches et les heureux du jour. Oh! non, ce n'est point l'Italie, car les palais ne sont pas vides. Voyez! poudrée, bien vêtue, en bas de soie, la livrée survient, qui, de la voix et du geste, balaie, à certaines heures, ces immondices de la civilisation, dont l'aspect blesserait l'œil du maître, et troublerait d'une prévision fatale la sérénité de son heureuse fortune.

Cette misère ainsi faite n'a cependant aucun aspect repoussant. Sans doute elle soulève tout ce qu'une ame d'étranger renferme de commisération et de larmes; mais, par cela même, elle attire, elle fait éprouver un charme

Digitized by Google

douloureux à s'appitoyer sur elle. C'est que la misère de l'Irlande, bien qu'elle change d'aspect suivant les comtés, offre partout un caractère uniforme qui en fait un type, et ce caractère, c'est une résignation qui impose. Ce n'est point pour attirer la pitié qu'elle va ainsi, à peine vêtue d'étoffes percées à jour. Non, elle est ainsi vêtue, parce qu'elle n'a pas de quoi l'être autrement; elle est ainsi vêtue, parce que des juifs d'Angleterre, spéculant sur le *penny* des pauvres d'Irlande, comme le torisme protestant spécule sur les dîmes et les libertés d'Irlande, lui ont, il y a quelques années, apporté les haillons ramassés dans tous les royaumes du continent. Les pauvres d'Irlande ont fait leurs beaux jours de ces guenilles, dont ne voulaient déjà plus les mendians de l'Europe, parce que la misère de l'Irlande est de vingt degrés encore au-dessous de toutes les misères européennes.

La misère de Dublin ne pense même pas que les étrangers puissent prendre garde à son accoutrement si délabré. Elle ne s'en aperçoit elle-même que pour leur céder le trottoir, évitant ainsi de les heurter et de leur rappeler qu'elle est là.

Durant des journées entières, j'ai cherché à pénétrer la cause de cette résignation de la pauvreté, dans une ville où les deux tiers de la population n'ont certainement pas de quoi vivre

L'aumône n'est point pratiquée dans les rues de Dublin, moins encore, si c'est possible, que sur les routes et dans les solitudes de l'Irlande. Le riche Irlandais donne fort rarement, le riche Anglais ne donne jamais. Que Dieu le leur pardonne, et le pauvre aussi! Les pauvres alors, qui, depuis des siècles, sont pauvres de père en fils, sachant que leurs devanciers avaient, durant leur vie, inutilement tendu la main à la charité, et que leurs enfans ne seraient pas plus heureux, ont fini par renoncer à s'humilier en vain.

Il est bien rare même qu'ils cherchent à savoir si le cœur des étrangers est ou non jeté dans le moule égoïste et sans pitié des riches d'Irlande et d'Angleterre; aussi leur visage prend-il un caractère sublime de surprise et de reconnaissance lorsque l'aumône de l'étranger va au-devant de leur misère.

Un soir du mois d'août, il était sept heures et la nuit loin encore. Je venais d'entendre le dernier discours d'O'Connell sur les hustings de *Green-Street*, et je m'en retournais méditant sur cet homme si diversement jugé, qui avait voué sa fortune, son talent, son repos, sa vie, tout ce qui se peut sacrifier ici-bas, à affranchir son pays, à retenir les imprudens, à encourager les timides, à humilier les orgueilleux, à châtier les traîtres, à rehausser les humbles dans leur propre estime, et à relever le moral du pauvre par la dignité de l'homme et du citoyen. Je cherchais à connaître ce que pouvait être la grandeur de sa tâche, en la comparant à ce que j'avais déjà dérobé de secrets à l'existence politique et sociale de l'Irlande, et je me trouvais emporté dans cette sphère de pensées qui amènent au cœur la double poésie de la pitié et de l'admiration, de l'admiration pour un grand courage, de la pitié pour de profondes douleurs. Mes regards, suivant le cours de mes

Digitized by Google

pensées, finirent par s'attacher aux objets animés qui m'entouraient, et qui faisaient partie de cette grande misère pour laquelle je me sentais prêt à pleurer. Je remarquai cheminant devant moi une femme longue et maigre, tenant par la main une petite fille de dix à douze ans. Mon attention lui vint à la fois, et de son costume beaucoup moins délabré que ceux qui passaient auprès d'elle, et cependant de l'air de malheur répandu sur toute sa personne, et que ne pouvaient dissimuler entièrement cet arrangement, cette propreté qui caractérisent les gens pauvres mais laborieux. Rien de ce qu'elle portait n'était neuf; partout, à la coiffure, au châle, à la robe, aux souliers, aux bas, on retrouvait le passage réparateur de l'aiguille. Mais enfin, chose rare en Irlande, elle avait des bas et des souliers. On voyait que, par besoin rigoureux de se montrer, elle avait épuisé toutes ses ressources pour retarder le plus possible l'instant où tous ses vêtemens arriveraient à l'état normal de la pauvreté irlandaise. Il ne devait plus lui être rien resté pour son enfant, qu'elle attirait à elle, comme si elle eût voulu lui donner la moitié de ce que la nécessité la forçait à garder pour elle seule. Sa fille, en effet, comme tous les enfans de l'Irlande, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sur mille, avait les pieds et les jambes nues, la tête nue, les bras et les épaules nues. Sa robe, où des déchirures nouvelles s'étaient formées à côté des rentraitures anciennes, était étroite et collée aux formes grêles et aiguës de son petit corps tout anguleux. Mais le dessus de ses pieds, mais ses bras, mais ses épaules, avaient la blancheur et la netteté de la chair qui sort du bain; mais ses cheveux blonds, taillés en rond et à fleur du cou, à demi bouclés en dedans, ainsi que les portaient les clercs du moyen-âge, étaient propres, lisses et luisans.

Sans doute, cette femme et sa fille, qui partout ailleurs qu'à Dublin auraient paru bien pauvres, pouvaient, auprès de la nudité irlandaise, passer pour avoir quelque aisance, car j'avais vu des artisans, des demoiselles de comptoir et des commis de magasins de nouveautés servir leurs chalands avec des vêtemens où l'on n'avait pas même pris la peine de rapprocher avec un peu de fil les béantes et nombreuses solutions de continuité. Mais je ne sais quelle instinctive préoccupation s'empara de moi. Cette petite fille, ainsi serrée contre sa mère, levait souvent les yeux sur elle, et proférait d'une voix éteinte des mots bien courts que je n'entendais pas; alors cette femme abaissait lentement et avec une hésitation marquée sa tête vers sa fille, comme si elle eût craint d'en rencontrer les regards ou d'en entendre les plaintives paroles; et puis, leur marche à toutes les deux était si timide, si traînante!... Je hâtai le pas, et quand je les eus devancées, je retournai la tête pour les voir au visage. Oh! mon Dieu! ces deux pauvres créatures n'avaient certainement rien mangé, ni de la journée, ni de la veille; et je mis un shelling dans ma main. Mais comment et à qui le donner? A la mère?... Oh! si je me trompais, si cette femme se trouvait humiliée! La petite fille était de mon côté; quand elle passa près de moi, un instinct spontané poussa ma main; je cherchai à saisir la sienne, pour m'éloigner ensuite sans regarder.

Digitized by Google

Qu'avais-je fait? Un sentiment indicible de terreur émut cette enfant, et elle poussa un petit cri, comme si le froid des anneaux d'un reptile l'avait frôlée. Elle replia ses deux bras sur sa petite poitrine, se recula pâle et tremblante, et ses yeux ayant rencontré les miens, dans lesquels, hélas! elle ne sut pas lire, elle cacha sa rougeur dans les plis de la robe de sa mère, qui, me regardant tout indignée, semblait m'interroger. Ce fut à mon tour de rougir; car je ne sais, en voyant l'indignation de cette femme, quelle crainte d'une interprétation honteuse traversa ma pensée. Je demeurai sans parole, triste et humilié d'avoir éveillé des sentimens qui me confondaient. Cette femme alors dut comprendre mes pensées secrètes; elle vit bien que j'étais étranger, et que mon trouble ne me venait point d'une intention injurieuse. Elle eut donc pitié de moi. Elle adressa, dans le dialecte irlandais, quelques mots à sa fille en lui passant la main sur ses beaux cheveux; et l'enfant revint vers moi, rougissant encore, mais avec un sourire aux lèvres. J'avais déjà songé à sauver par l'étendue et la bonne grace de l'aumône ce que mon offre avait pu avoir de répulsif; je posai donc une couronne dans la main de la mère, et un baiser chaste sur le front de la fille.

— Merci, merci! monsieur, me dit cette femme plus touchée, je crois, de mon baiser au front de son enfant que de mon gros écu; merci, dit-elle encore en me serrant la main. On a souvent offert de riches aumônes dans les rues de Dublin à la pauvre femme O'Kelly, du comté de Wicklow... Mais voici bien la première fois que nous acceptons... monsieur. Elle baissa les yeux, ses lèvres pâlirent... Elle pressa convulsivement sa fille sur son sein, comme pour la cacher à tous les yeux. Il y avait là certainement un souvenir blessant qui lui revenait au cœur... Puis me serrant la main de nouveau, elle reprit : Oui, la première fois; car vous êtes étranger, et vous nous avez fait l'aumône pour l'amour de Dieu seulement.

— Et de l'Irlande, ajoutai-je.

Resté seul, j'eus beau tourner et retourner mes pensées, je ne comprenais pas, ou plutôt, je n'osais comprendre d'où venait, dans ces deux ames, le sentiment qui parlait plus haut que la faim; quelle était cette misère orgueilleuse qui refusait l'aumône, et qui s'étonnait et s'effrayait de trouver un homme qui, sans qu'on la lui eût demandée, osait la faire en plein jour.

Il me tardait que la nuit fût venue. A neuf heures, j'allai en toute hâte chez le gentilhomme avec qui j'avais fait route sur le *rail-way;* il m'attendait dans sa famille pour prendre le thé. Le choix que je fis du moment était peu propre sans doute à justifier la réputation de galanterie qu'on fait aux hommes de notre nation; mais je ne pus m'empêcher, pour avoir au plus vite le mot de mes doutes, de profiter du bruit harmonieux que deux grandes et belles filles, bien gracieuses et bien pudiques, tiraient de leur piano, en jouant à quatre mains les airs les plus jolis de France. Je racontai tout bas au gentilhomme ce qui m'était arrivé; et après lui avoir fait part de quelques-unes de mes idées sur les souffrances irlandaises, une oreille à la musique, une autre à ses paroles, j'attendis sa réponse.

Digitized by Google

— Comment! me dit-il, vous ne devinez pas pourquoi une femme et sa fille se replient devant la main qui se tend pour donner, et pour donner une pièce d'argent encore, lorsqu'à peine on jette aux pauvres un gros sou? Mais c'est précisément l'étendue de l'aumône qui a fait peur; car elle a peu l'habitude ici d'être faite si large, *au nom de Dieu seulement*... Et le gentilhomme sourit en me regardant entre deux yeux.

— Vous rougissez, mon ami, reprit-il (en effet, j'étais rouge jusqu'aux oreilles); vous commencez donc à comprendre?

— Hélas! répondis-je, j'en ai bien peur, mais j'en ai aussi bien du chagrin... J'étais si heureux de cette aumône ainsi faite, de ce baiser ainsi donné à un enfant; et les deux nobles créatures ont pu avoir l'idée que tout cela était... Je n'osai achever. Les deux jolies Irlandaises ne jouaient plus qu'un faible *andante*, et je crus que la curiosité nuisait un peu au mouvement de la mesure. Le silence qui suivit ma réticence, silence qu'elles attendaient peu, dérouta, je le pense, leurs petits calculs, et pour ne les point laisser deviner, elles se rejetèrent plus vivement que jamais dans le pétulant *allegro*.

Le gentilhomme, qui suivait mes idées et ne s'était guère aperçu de l'espièglerie de ses filles, reprit la causerie au point où je l'avais laissée.

— Ne vous l'ai-je pas dit?... Parce qu'en Irlande le peuple est pauvre, on le croit corrompu, et sans y regarder de plus près, on se donne le droit de l'humilier; parce que les femmes sont si pauvres, qu'elles vont nues sur nos places publiques, on s'imagine que nos femmes sont une marchandise qui s'offre et se donne au rabais, corps et ame, sur nos places publiques comme dans un bazar d'Orient ou à Drury-Lane, ou dans les grandes cités d'Angleterre. Vous l'avez très bien vu, l'aumône se pratique peu dans les rues de Dublin, et le pauvre, en retour, y importune peu de ses sollicitations. Vous m'en avez donné une raison; elle est vraie, et, quelque triste qu'elle soit, ce n'est pas la plus honteuse. La plus triste, la plus honteuse, la voici : Les étrangers qui croient aux calomnies dont nous barbouille l'Angleterre; les Anglais qui nous méprisent assez pour prétendre que toute pièce d'argent, dépensée chez nous, doit leur donner une joie brutale; les vieillards libertins, qui traînent dans la dépravation une caducité impuissante et cynique, ne font la charité ici que sous condition... L'aumône, pour eux, est un marché d'échange... Assez! Vous savez, à cette heure, pourquoi la mendicité des femmes est si peu importune, et pourquoi elle est si défiante, quand l'aumône qu'elle n'a pas sollicitée va d'elle-même la trouver.

Je devins profondément triste et rêveur; à la longue, j'apprenais que j'avais rencontré la misère honteuse d'être la misère, le niant à elle-même, se rajustant, et se tenant debout, la tête et le cœur haut, le plus long-temps possible; qui ne demande rien, qui n'accepte rien, de peur d'être prise pour une infame, et qui, ainsi vertueuse et timide, passe affamée, et se dit chaque jour : Allons, aujourd'hui encore, un peu de courage! il sera bien assez

Digitized by Google

temps demain d'avoir moins de susceptibilité ou moins de pudeur; aujourd'hui encore allons un peu plus loin sans manger!... et qui de plus loin en plus loin arrive ainsi à la nuit, et se couche sur un trottoir, entre deux lanternes assez éloignées, assez avares de clarté dans les rues de Dublin, pour que le pauvre puisse s'y étendre et mourir de faim sans être vu.

Pour la seconde fois, je me demandai, comme en sortant de King's-Town, si j'aurais le courage de pousser plus loin mon voyage à travers l'Irlande. La bonne grace que les deux filles de mon hôte mettaient à parcourir leur répertoire de musique de France, le talent vrai et le sentiment exquis de mélodie dont elles faisaient preuve, ne purent changer le cours de mes idées. Elles s'en aperçurent, et s'amusèrent un peu de mon embarras à m'en défendre. Je n'eus rien de mieux à faire alors que de leur avouer mes préoccupations, et, pour sauver notre bonne renommée de courtoisie, je les rejetai sur les vives sympathies que j'avais au cœur pour l'Irlande. Leur nationalité l'emporta sur leur amour-propre de musicienne, auquel du reste j'offris une revanche pour le lendemain.

Nos petits comptes ainsi réglés, je me vengeai du gentilhomme et de ses filles en tirant à vue sur leur instructive complaisance.

— Ainsi, dis-je sans contrainte cette fois, mes gracieux hôtes, vous m'apprendrez les causes qui ont répandu sur toute l'Irlande cette misère immense qui la couvre depuis des siècles. Vous me direz encore si, sur le continent, on a tort ou raison de railler les prétentions des mendians d'Irlande, qui, assure-t-on, se disent presque tous issus de race noble, et affirment que sous leurs haillons il y a plus d'un héritier de sang royal.

— Oui, reprit en souriant tristement le chef de la famille. On se moque un peu de nos pauvres parlant de leur noblesse sous des guenilles, comme on se moquait, en France, des cadets de Gascogne, qui parlaient des meutes et des châteaux de leurs pères en courant le monde avec un petit paquet de perruquier sous le bras. Et pourtant, pauvres d'Irlande et cadets de Gascogne n'en ont point fait accroire. Tant que leur père vivait, les cadets de Gascogne étaient riches dans le manoir paternel, où ils avaient leur part; le père mort, arrivait l'aîné des enfans, qui prenait tous les biens, et les puînés s'en allaient, emportant, en écus de six livres, leur légitime dans leur pochette. Ensuite, lorsque, par habitude d'enfance, ils disaient : « Nos terres! nos châteaux! » vous concevez les doutes railleurs que, par comparaison, faisaient naître leurs habits étriqués. Ainsi des pauvres d'Irlande aujourd'hui. Les confiscations, les exécutions en masse, les guerres de religion et d'indépendance, les donations qui allaient toujours payer le meurtrier spoliateur d'un Irlandais, ont fait chez nous une besogne d'exhérédation plus complète que celle du droit d'aînesse aux bords de la Garonne. Les Irlandais chassés des domaines paternels n'emportaient même pas une chétive légitime; ils étaient renvoyés meurtris et nus. Et maintenant que tant de siècles ont accumulé tant de misères nouvelles sur nos antiques

Digitized by Google

misères, vous comprenez que ceux qui ignorent, — et ceux-là sont nombreux, — accusent ou raillent nos pauvres, qui ont en eux ce qu'on n'a pu leur voler, même après l'avoir versé, le sang de leurs pères.

— Alors, repris-je en souriant à mon tour et pour rendre la monnaie du cadet de Gascogne, qui m'arrivait en plein au visage, je commence à croire que je peux très bien, sans m'en être douté, avoir fait ce soir l'aumône au moins à quelque comtesse et à sa fille.

— Oh! ne souriez pas, mon ami, vous qui aimez l'Irlande; vous en seriez fâché après, si vous saviez avoir dit vrai. Cette femme vous a-t-elle dit son nom?

— O'Kelly.

— Eh bien! que vous disais-je?

A ce nom, en effet, je surpris entre les deux jeunes Irlandaises un regard d'intelligence et de sensibilité qui me charma.

— Cette femme et son enfant, continua le gentilhomme, frappent quelquefois à notre porte, mais pas aussi souvent que mes filles et moi le voudrions, pas aussi souvent surtout que leur pauvreté l'exigerait. C'est une infortune qui remonte à trois siècles, que l'infortune de leur race. Écoutez: nous devons passer quelques jours ensemble dans le comté de Wicklow; je vous conduirai à une ruine qui s'appelait, avant d'être ruine, *Week-house* (maison d'une semaine), et qui s'appelle aujourd'hui *the Old-Stone* (la vieille pierre). Là, je vous raconterai sur les O'Kelly une histoire qui vous édifiera sur la justice des droits que bien des lords d'Angleterre ont à la possession des grands domaines de nos anciennes familles.

Mais je n'attendis pas notre excursion dans le comté de Wicklow. L'aînée des filles de mon hôte avait traversé le salon d'un pas rapide. Le père, qui l'avait devinée, venait de dire à peine, moitié riant, moitié fâché: — Allons, voilà Julia qui va encore bouleverser mes livres! — que la porte du salon se rouvrit, et Julia rentra d'un air triomphant, tenant au bout de ses doigts effilés et blancs un manuscrit bien jaune et bien vieux dans le langage et les caractères de l'ancien alphabet irlandais.

Après l'avoir quelque temps feuilleté sur la table, où brûlait une grande lampe à candelabres dorés, elle appuya sa belle tête brune sur l'une de ses mains, et soulevant de l'autre les angles des pages, — tout entière à des pensées de noble pitié et d'indignation sainte, — elle lut, improvisant une traduction simple et naïve que voici:

« Dans l'année 1579, Fergus O'Kelly de Leix épousa la fille d'O'Byrne de Glenmalure, dans le comté de Wicklow. La jeune dame demeura chez son père jusqu'à ce que son époux eût fait construire une maison de pierre pour la recevoir. Il n'y avait alors dans *le comté de la Reine* (*Queen's county*) que fort peu de bâtimens de cette nature. O'Kelly mit à l'œuvre un grand nombre de ses tenanciers. La maison fut commencée le matin d'un lundi de printemps et achevée le samedi suivant. Bientôt après la jeune épousée y fut

Digitized by Google

conduite au milieu de grandes réjouissances. Cette maison fut alors appelée la Maison d'une semaine (*Week-house*).

« Il arriva qu'à la Saint-Michel suivante un certain Mac-Leod, valet d'O'Kelly, s'était absenté de la maison. A son retour, il vit qu'on ne lui avait point gardé un seul morceau d'oie; il s'en plaignit à son maître, qui lui dit de débattre cette affaire avec le cuisinier, ou d'aller, dans la cour, tuer une oie pour lui seul, sans le déranger plus long-temps par de semblables bagatelles. Mac-Leod, désappointé et mécontent de cette réponse, se retira avec le dessein de se venger. Il se rendit sur-le-champ au château de Kilkea, appartenant au comte de Kildare; il y resta jusqu'aux environs des fêtes de Noël, et dit au comte que son maître O'Kelly l'avait envoyé auprès de sa seigneurie pour l'inviter à venir passer à Leix les fêtes de Noël. L'invitation fut acceptée, et le comte partit avec une suite nombreuse pour la résidence d'O'Kelly. Lorsqu'ils atteignirent le sommet de la montagne, près de la maison, Mac-Leod poussa les trois cris aigus qui étaient le signal dont se servaient les valets de ces temps-là. Son maître, en les entendant, dit : « C'est la voix de Mac-Leod, s'il n'est pas mort depuis qu'il nous a quittés. » Celui-ci arriva bientôt après, et annonça la venue du comte, qui fut reçu avec tous les honneurs et le respect dus à son rang. Environ douze jours après, le comte se disposa à partir, en exprimant sa satisfaction pour l'aimable accueil qu'on lui avait fait et pour les témoignages d'amitié que lui avait donnés O'Kelly, dont il estimait beaucoup les sentimens hospitaliers et surtout la bonne chère. — O'Kelly fit observer alors que sa table eût été beaucoup mieux fournie, s'il eût pu deviner que sa seigneurie avait l'intention de le visiter. Le comte, un peu surpris, lui demanda s'il ne lui avait point envoyé une invitation. O'Kelly l'assura que non; mais que, malgré cela, sa seigneurie était la bienvenue, ajoutant que, puisqu'elle avait daigné demeurer douze jours chez lui sur la simple invitation de son valet, il espérait qu'elle lui ferait l'honneur d'y rester jusqu'à la Chandeleur, sur son insistance personnelle. Le comte y consentit; mais, comme sa suite était nombreuse, il demanda qu'il lui fût permis d'envoyer chercher, de temps en temps, des provisions à Kilkea. O'Kelly répondit qu'aussitôt que sa seigneurie s'apercevrait d'un peu de parcimonie, elle pourrait le faire, mais non auparavant. En conséquence, la profusion de la table augmenta; les festins devinrent plus somptueux que jamais, et lorsqu'arriva la Chandeleur, le comte quitta son hôte, en exprimant de nouveau sa reconnaissance et en sollicitant l'honneur d'être le parrain du premier enfant d'O'Kelly, afin de cimenter davantage l'amitié qui existait entre eux. — Mistress O'Kelly, bientôt après, donna le jour à un fils, et sa seigneurie tint l'enfant sur les fonts. Le baptême fut célébré en grande pompe; la maison se remplit de convives et retentit d'instrumens de musique et de cris joyeux. Mais le lendemain de l'arrivée du comte, la pauvre jeune dame et son enfant furent trouvés sans vie. On attribua cette horrible catastrophe à la bombance (*revelry*) et aux éclats bruyans qui les entouraient. — Le bonheur d'O'Kelly

Digitized by Google

se changea en douleur; cet évènement n'était toutefois que le prélude de plus grandes infortunes.

« Kildare demeura pendant quelque temps auprès de son ami pour le consoler, et l'invita à venir à Kilkea jusqu'à ce que les premiers momens de désespoir fussent passés. Il lui offrit aussi sa sœur en mariage, et l'assura qu'il était disposé à lui rendre tous les services qui lui seraient agréables. Malheureusement, O'Kelly ne refusa point, et il devint victime du nouveau piége qui lui était traîtreusement tendu. Quelques jours après son arrivée à Kilkea, le comte le conduisit sur les terrasses crénelées de son château, sous prétexte de le faire jouir de la beauté des paysages qui l'environnaient. Là, avec l'aide de quelques scélérats qu'il avait apostés, il coupa la tête à O'Kelly. Cette trahison et cet assassinat atroce furent bientôt présentés à la reine Élisabeth comme étant une preuve méritoire de la loyauté de Kildare, qui avait décapité lui-même un Irlandais rebelle. Sa majesté en fut tellement satisfaite, qu'elle adressa de suite au comte ses complimens et une concession en bonne forme de tous les domaines d'O'Kelly. »

— Le comte de Kildare, ajouta la belle lectrice après avoir refermé son manuscrit, était de lignée anglaise, monsieur; c'est à lui et à son métier de bourreau que l'Angleterre doit quatre vers qu'un des poètes irlandais du temps improvisa, dans notre vieil idiome, sur la tendresse et la sincérité des amitiés du peuple de la Grande-Bretagne.

Il vous sera peut-être agréable, ajouta-t-elle, de les joindre au récit que je vous ai lu tant bien que mal; je vais les écrire en irlandais; vous emporterez ainsi une idée de notre alphabet et de notre langue primitive. Je vous donnerai ensuite la traduction qui en a été faite en anglais, à l'usage des malheureux Irlandais qui ne savent plus parler la langue de leurs pères. —

Je pris l'engagement d'envoyer en France l'original et la traduction; je tiens parole. Le reste est l'affaire de l'imprimeur; qu'on ne s'en prenne donc qu'à lui si la traduction reste seule.

Na ḋean comann le ꝼeaꝛ ꝑallḋa
Na ꝑhniḋhiꝛ ni ꝼeiꝛꝑḋe ḋhuiꝛ
Beiḋh choiḋhche aiꝛ ꝛi ḋo mheallꝛa
Uꝑ ꝼm comann an ꝼhiꝛ ꝑhallḋha ꝼiꝛ

With one of english race all friendship shun,
For, if you don't, you'll sur'ly be undone;
He'll lie in wait to ruin thee, when he can;
Such is the friendship of an englishman.

Le tout, irlandais ou anglais, signifie : « Avec quelqu'un de race anglaise évitez toute amitié; si vous ne le faites, vous êtes perdu; il vous tendra des piéges pour vous ruiner dès qu'il le pourra : telle est l'amitié d'un Anglais. »

Digitized by Google

Certainement, pendant la lecture de cette tradition, qui consacre une action infame et atroce, j'avais peu caché mon émotion; mais l'énormité même de l'attentat me laissait des doutes, et sur l'authenticité du manuscrit, et sur la foi que méritait l'auteur, dont je demandai le nom.

Je reçus de la jeune patriote irlandaise un regard qui m'annonçait que douter était fort irrévérencieux, mais que, par égard pour ma qualité d'étranger, elle me pardonnait.

— Quant à l'auteur et à l'authenticité, voici tout ce que nous en savons, me répondit alors son père. Ce manuscrit nous a été donné, il y a bientôt dix ans, par la femme O'Kelly, qui le tenait d'un descendant d'un serviteur de sa race, lequel l'avait trouvé lui-même après la mort de Garret-Byrne, vieux et digne Milésien qui demeurait à Falibey, dans la baronie de Ballyadams, théâtre des principaux évènemens qui y sont racontés.

— Voici, du reste, la suscription de la première page, fut-il ajouté par l'impatiente jeune fille, qui aurait fini par pleurer en voyant douter plus long-temps de ce qu'elle croit, en haine de l'Angleterre :

« Récit traditionnel, mais avéré, des évènemens survenus dans Logacur-« ren, ses environs et le reste de la terre d'O'Kelly, — commençant à la « vingt-deuxième année du règne d'Élisabeth, ainsi que Catherine Mac-« James, qui servit sept années dans la maison d'O'Kelly, le dit au vieil Ed-« mond Corven, qui me l'a rapporté à son tour; le reste fut raconté par des « personnes qui ont consulté leurs souvenirs, et moi-même, je me suis rap-« pelé ce qui arriva depuis l'année 1720 jusqu'à 1780. »

Après quoi l'on mit sous mes yeux la signature de *Garret-Byrne*. Je fus un peu obligé de la retrouver sur parole dans des caractères qui tiennent à la fois du grec et de l'hébreu.

— Eh bien! monsieur, me dit Julia d'un air triomphant que je pouvais rendre bien humble, mais je n'en eus pas le courage (d'ailleurs, j'étais convaincu); douterez-vous encore?

— Non, certes, mademoiselle, — et vraiment je le pensais. Il n'y a là ni plus ni moins que ce que dans le monde on est convenu de recevoir comme autorité historique. Beaucoup de faits recueillis, on ne sait comment, dans le passé, et qui servent aux déductions et aux synthèses des historiens modernes, n'ont certes pas un caractère plus recommandable.

— Ainsi, monsieur, dit alors Julia, avec une animation qui monta par degrés à cet enthousiasme dont j'ai si souvent remarqué, chez les femmes irlandaises, la faculté puissante, que révèlent leur front et leurs sourcils élevés... ainsi, vous pensez qu'on aura foi un jour dans nos traditions populaires! Que Dieu vous récompense de cette bonne parole, monsieur! Oh! parce que nous n'avons eu jusqu'ici que des historiens qui, reculant devant le nombre infini de faits particuliers, se sont bornés à des récits généraux, les spoliateurs de l'Irlande pensent que leurs noms échapperont à la publi-

Digitized by Google

cité ! parce que nous n'avons plus, à la suite des princes irlandais, des bardes qui étaient les historiens et les poètes du pays et des nobles familles, consacrant les gloires et les infortunes, les Anglais pensent que nous n'avons pas d'annales touchant leur domination, et que nulle page écrite ne garde la trace du sang versé !!! Vienne le jour de la délivrance ! et alors, du milieu de chaque famille, il sortira des trésors de traditions et d'anathèmes, amassés de race en race...

— Irlande ! Irlande ! que tes femmes sont nobles et belles ! m'écriai-je, car l'enthousiasme m'avait gagné.

Le bon gentilhomme, tout radieux, essuya furtivement une larme de douleur et de joie : douleur pour sa patrie, joie orgueilleuse pour son enfant.

Nous ne pouvions rester ainsi dans l'extase; je tendis l'échelle pour en descendre.

Certainement, j'aurais pu me tenir pour satisfait sur les causes et les effets de la misère en Irlande; il y avait de quoi effrayer même un plus grand courage d'observation que le mien; et un homme moins facile encore à se passionner que je ne le suis, y aurait trouvé de suffisantes raisons pour passer entièrement du côté des pauvres. Mais ce fut cette facilité même qui excita ma défiance. Je me laissai donc aller aux scrupules qui me venaient. Fallait-il tenir pour justes, sans plus ample informé, les propos amers que toute la soirée on avait lancés contre l'indifférence aveugle et sourde, sans foi comme sans entrailles, dans laquelle était tenue la charité dans l'ame des riches? Je ne pouvais guère admettre que, suivant ce que j'avais entendu raconter sur le continent, les pauvres ne l'eussent un peu lassée par leur inconduite, et, à la longue, fait ressembler à une sotte duperie.

— Mais, dis-je au gentilhomme, n'y a-t-il pas un peu de vérité dans un proverbe qui dit que les pauvres d'Irlande donneraient pour un verre de wiskey toutes les culottes et tous les jupons du monde.

— Oui, mon ami, ce proverbe a cours en Europe, en Irlande même, dans l'Angleterre surtout, qui, peut-être, vante en retour la tempérance de son aristocratie de salon et de sa canaille des rues ou des écuries ! Mais que voulez-vous? c'est pour l'égoïsme un prétexte tout comme un autre et même meilleur qu'un autre; car il est à la fois une excuse et une calomnie, deux excellentes choses pour qui veut se faire valoir aux dépens d'autrui. Le proverbe n'est pas entièrement faux; on boit beaucoup en Irlande, beaucoup trop ! mais point en aussi bas lieu qu'on le dit. Vous avez déjà vu les très longues séances, qu'après la sortie des dames, nos gentilshommes font autour de la table; devant eux se promènent, toujours pleins et toujours vides, les flacons des vins nombreux de France et d'Espagne, flanqués de wiskey, de brandy, de sucre, de cannelle et d'eau chaude. Eh bien ! puisque nous en sommes là, je vais vous montrer, à deux pas de chez moi, un lieu où la présence des dames, qu'il faut aller retrouver au salon, n'a besoin d'inspirer aucune retenue. Vous y verrez un large tableau de l'ivrognerie irlandaise,

Digitized by Google

et vous connaîtrez la qualité des têtes et des jambes qu'elle fait tourner et chanceler. Minuit va sonner, c'est la bonne heure. Venez, venez, tout sera au grand complet.

Nous entrâmes dans Grafton-Street. Devant une maison de belle apparence, éclairée à la porte par quatre becs de gaz brûlant dans d'élégantes lanternes de cristal, il y avait un grand nombre de pauvres, femmes et enfans. La rue était bruyante de gros éclats de paroles confuses. Mais le bruit ne venait point de la foule sombre et muette qui assiégeait la porte si bien illuminée; il partait de la maison même; et, par un long couloir où la lueur des lampes se perdait dans une atmosphère épaisse et chaude, ce bruit semblait, avec des bouffées de fumée, sortir d'un porte-voix et d'une fournaise. C'est là que bouillonne et rugit le soir le *divan* de Dublin, la taverne de la gentilhommerie irlandaise, où tories et whigs, tories surtout, cherchent la vérité politique au fond des pots qui leur versent le wiskey, le porto et le xérès.

Quel magnifique tableau si j'étais peintre!!! Comme les lambris des salles et les tentures des siéges mêlent et noient leurs couleurs dans les tourbillons de la fumée bleuâtre des pipes et des cigares! Là, comme les yeux étincellent, comme les cheveux sont épars, comme les poitrines sont débraillées, comme les poings vigoureux font chanceler et choir les verres sous les coups qui ébranlent les tables! comme les paroles sont incohérentes et pressées! et, ici, comme la vue est troublée, comme les épaules cherchent des appuis, comme les têtes oscillent alourdies et somnolentes, et, un moment relevées en sursaut, s'affaissent sur les bras alongés sur la table! comme les langues sont épaisses et inhabiles, comme les paroles sont stupides et entrecoupées, et comme les jambes s'allongent, entraînant tout le reste du corps! et comme tout cela ensemble est bien l'ivresse, l'ivresse brutale, l'ivresse sans plaisir, sans gaieté, l'ivresse qui n'est de l'ivresse que parce qu'à la même heure, tous les soirs, il est d'usage de se la donner, et que cela est bien la vie d'un *gentleman!*

Tous ces buveurs, qui ne sortiront de là qu'à trois heures du matin, ne sont pas de vrais gentilshommes par naissance ou par fortune; non, presque tous font partie de cette jeunesse irlandaise, qui ne s'est donné qu'une demi-éducation, et que la politique de l'Angleterre laisse inoccupée le plus qu'elle peut; vaniteux qui tiennent à grand honneur de figurer dans les festins et dans les chasses que le torysme leur arrange pour les amortir; — troupe de Falstaffs parasites, croyant être, avec leurs amphitryons qui les enivrent, sur le pied de l'égalité; — fous, qui dévorent ainsi, de race en race, depuis des siècles, les patrimoines échappés par miracle aux spoliations, et dont, chaque année, ils vendent quelques acres aux parcs anglais qui s'arrondissent; — jeunes hommes qui arriveront, comme leurs pères sont arrivés, à la vieillesse, avec des habitudes d'intempérance, façonnés au collier anglais; — trompettes avinées du torysme, qui aboient après les pau-

Digitized by Google

vres, parce que les pauvres, n'ayant ni de quoi vivre ni le triste esprit de gagner leur vie à leur manière, persistent à marcher nus et à se nourrir des pommes de terre qu'on leur jette.

Leur dédain tombe sur tout homme qui prêche la tempérance au peuple. Ils maudissent surtout les *rappeleurs*, parce que le rappel de l'union laisserait sans crédit, en Irlande, cet excellent torysme anglais, qui dévore bien un peu l'Irlande, il est vrai, mais non sans jeter quelques miettes et quelques amphores à moitié vides aux gens bien appris qui tournent autour de ses tables et de ses cuisines.

Il m'eût été impossible de voir autre chose dans tous ces hommes déjà ivres, qui, n'ayant rien à perdre, ni terres, ni position, ni fortune, ni commerce, ni industrie, rugissaient contre le choix que les électeurs de la cité de Dublin venaient de faire d'O'Connell, le jour même. Les malheureux! ils ne songeaient qu'à vivre leur vie présente, regrettant dans ce choix le superflu des vins qu'ils y pourraient perdre, et ne pensant pas au nécessaire que pourrait y gagner la multitude qui attendait à la porte de leur taverne.

Une querelle s'éleva : les tables furent refoulées, et les combattans roulèrent pêle-mêle avec elles, échangeant quelques coups de poing dont heureusement l'ivresse affaiblissait la vigueur d'un côté, et de l'autre amortissait la douleur! un vrai duel d'Irlande après boire!

Nous en avions assez, mon gentilhomme et moi.

— Eh bien! mon ami, écrirez-vous que c'est le peuple qui boit le plus, me dit-il quand nous nous séparâmes.

Ce furent les seules paroles que nous avions pu nous adresser, long-temps après être sortis; tant nous avions été l'un et l'autre préoccupés de ces scènes d'ivresse! lui, parce qu'il les retrouvait toujours les mêmes, et moi, parce qu'elles avaient dépassé mes prévisions.

Il avait dit vrai; ce n'est point le peuple qui boit le plus, ici.

J'étais à Dublin pendant les élections; je suis arrivé à Limerick l'avant-dernier jour des siennes; et c'est là une ville bien autrement agitée, où les passions politiques se gonflent de toute la violence des passions religieuses. J'ai donc vu deux populations bien diverses dans le moment où l'Irlande jouait, contre le torysme, une partie d'où va dépendre peut-être son avenir très prochain. Il y a eu, ici et là, des momens où le peuple a pu croire cette partie perdue; certes, c'était alors, pour lui, le cas de s'étourdir dans les consolations que, dit-on, lui procure l'ivresse, ou de chercher dans ses excitations le courage aveugle et désespéré qu'elle donne. Eh bien! je l'affirme à la gloire de l'Irlande, ni le jour, ni la nuit, dans ces deux grandes villes, je n'ai pu trouver un seul homme des rues qui fût ivre... L'ivresse était montée plus haut.

Ainsi le peuple tenait déjà, sans beaucoup de peine, la promesse que, sur les hustings de Dublin, les premiers jours du poll, il avait faite à master Guiness, le fabricant renommé de *stout-porter*.

Master Guiness, qui se dit esquire, avait très cordialement mis son in-

Digitized by Google

fluence de riche brasseur, grande dans la cité, au service de MM. West et Hamilton, les deux malheureux candidats que le torysme opposait à O'Connell et à Hutton, son ami. S'apercevant de reste que tout son crédit (le crédit d'un homme qui peut en un seul jour enivrer tout le royaume-uni) n'avait pas eu le résultat qu'on s'était promis, craignant d'être accusé par ses amis de n'avoir eu que de la marchandise pour son argent, de petites promesses pour des distributions de petite bière, voulant aussi mettre son torysme, un peu improvisé, à couvert du manteau d'une conviction consciencieuse, chose que tous les partis doivent respecter, et poussé plus encore par l'idée qu'une démonstration publique, venue de lui, déciderait quelques hésitations timides de certains *licenciés*, master Guiness, avant de déposer son vote, se tourna vers la foule, et lui dit :

« Je ne me mêle point ordinairement d'élections; mais le moment est venu où tout homme doit remplir son devoir, faire connaître ses sentimens, et déclarer hautement s'il est pour la conservation ou la ruine de la constitution. »

Ce bon master Guiness fut accueilli et renvoyé par les grognemens et beuglemens des O'Connellistes, c'est-à-dire des pauvres (et ils étaient en force devant le poll), qui lui crièrent :

« *We'll drink no more of your porter, master Guiness!* »

« Nous ne boirons plus de votre porter, master Guiness! »

Master Guiness, voyant d'où la menace lui venait, put en rire sur le moment, parce que son porter, en effet, n'a guère pour débouché les gosiers du peuple, qui n'a pas souvent à mettre à sa bouteille le shelling qu'elle coûte. Mais master Guiness commence, à cette heure, à ne plus rire, je gage; il vient d'apprendre que le peuple, quand il veut, s'arrange toujours, comme les femmes, pour avoir une vengeance prête.

Sachant bien que leur sobriété seule n'était pas une grande perte pour le Guiness, les pauvres ont imposé la sobriété à toute l'Irlande et au reste du royaume-uni. Il ne se boit plus guère que le *stout-porter* qui était en provision dans les celliers; les envois nouveaux n'arrivent plus à leur destination. J'ai vu assaillir et défoncer sans miséricorde, sur bien des routes, et principalement sur celles qui mènent aux ports de mer, les tonneaux et les caisses qui portent la marque bien connue de la maison Guiness. C'est, du reste, une justice à lui rendre, le peuple tient parole; il ne boit pas une seule goutte du *stout-porter* qui tombe de la sorte à sa merci; il le laisse, avec une religieuse fidélité, inonder de ses flots écumeux les chemins et les tourbières.

Certainement c'est pousser loin le droit, déjà un peu problématique, que des hommes peuvent s'arroger d'en inviter d'autres à ne pas boire; certainement c'est assez mal comprendre la liberté de conscience et d'élections... mais, en bonne conscience, à qui la faute?...

Les hommes de l'opinion que M. Guiness vient d'embrasser n'ont-ils point fait pendant huit siècles, ne font-ils pas encore tout ce qu'ils peuvent pour que le peuple d'Irlande soit une bête brute, sans intelligence, toujours tor-

Digitized by Google

turé par une chaîne qui se raccourcit chaque jour davantage, ayant les instincts et les appétits des pourceaux au milieu desquels il existe? Tout n'a-t-il pas été et n'est-il pas fait par eux pour que la belle et noble Irlande ignore jusqu'au nom de la liberté? Ces hommes-là ont-ils donc bien le droit de se plaindre que le peuple d'Irlande entende si mal la liberté?

— Que faire donc? m'est-il demandé souvent.

Eh! mon Dieu! ce que je ne cesse de dire depuis que je parcours l'Irlande: ne s'inquiéter ni du torysme, ni du whiggisme, ni même du radicalisme, ne pas se préoccuper surtout de ce que pensent, disent ou font en Europe les partis qui voudraient toujours que leurs opinions fussent un collier à toute nation, sans égard à la différence des mœurs, des lieux et des intelligences. Qu'un Irlandais soit Irlandais avant tout, rien qu'Irlandais! Que, retenant la main du pauvre qui voudrait tout prendre (ce que le pauvre appelle une restitution avec intérêts), mais forçant aussi la main du riche qui veut tout garder, le juste aussi bien que l'injuste (qui s'appelle ici un droit par prescription), il travaille courageusement, sans arrière-pensée d'égoïsme ou d'avidité, à une œuvre inévitable, que nul homme, nul parti, nulle nation, nulle couronne ne sauraient plus empêcher.

Que l'Irlande donc y prenne garde! L'heure approche, je le crains bien, en dépit même des efforts pacificateurs d'O'Connell, qui en a bien peur, lui aussi. Érin! Érin! *remember!* souviens-toi! La régénération sociale et politique d'un pays profite à tous, et tous y trouvent leur place, lorsqu'elle se fait pour tous et par tous. Elle profite à peine à quelques-uns, lorsqu'elle est réduite à secouer violemment les méchans et les fous, qui, pour la retarder ou la clouer sur place, se font lourds à son bras.

C. Feuillide.

Digitized by Google

BULLETIN.

A partir de cette semaine, la lutte électorale est commencée, on peut le dire. Il n'y a pas de jour que les journaux de toutes couleurs ne publient une ou deux circulaires, chacun pour ses candidats privilégiés. Les professions de foi se multiplient, surtout de la part des hommes nouveaux qui ont besoin de faire plus de bruit que d'autres pour entrer à la chambre. Quant aux anciens, qui veulent y rentrer, ils sont plus discrets, ou du moins leur position est plus favorable; ils attendent que des questions leur soient adressées dans les réunions préparatoires des colléges, et, s'ils peuvent s'abstenir jusque-là, ils ouvriront la bouche seulement quand on les interrogera. Si l'on parle beaucoup dans la chambre, on y apprend aussi à se taire. Mais c'est une discrétion dont tout le monde ne serait pas capable, et qui ne serait pas permise à tout le monde, dans l'ardeur d'une première candidature.

Aussi faut-il vous préparer à voir, je ne dis pas à lire, une quantité de circulaires que personne ne se chargerait de dénombrer. Songez qu'il y a généralement cinq candidats à peu près nouveaux, pour chaque siége à la chambre, dans les préliminaires habituels de toute élection, et que, si la plupart se retirent prudemment avant le grand jour, ils ne font guère cette retraite sans avoir dit un mot aux électeurs, pour prendre langue dans ce pays ingrat et se faire reconnaître une autre fois. Triste lecture que ces morceaux d'éloquence, pour qui s'aviserait de les absorber jusqu'au bout et de les ruminer; mais si l'on se contentait d'en extraire les fragmens les plus précieux, alors il n'y aurait pas beaucoup de choses aussi réjouissantes pour ceux qui pensent, comme le pensait autrefois le spirituel M. de Fongeray, avant d'être administrateur, que l'essentiel n'est pas d'avoir le meilleur mode de gouvernement possible, mais celui qui prête le plus à rire.

Il s'agit, en effet, dans ces élucubrations électorales, de deux choses, toujours si difficiles à faire avec bonne grace et dignité : parler de soi et demander! Nous-mêmes, qui rions en ce moment, pense-t-on que nous espérerions échapper à l'inconvénient de faire rire, si la même ambition nous saisissait un jour; et qui ne saisit-elle pas aujourd'hui? Chacun a son tour, et heureux encore celui qui doit avoir un tour de faveur. Il n'importe guère, à ce qu'il semble, pourvu qu'on soit député, d'avoir passé à travers le ridicule, et d'en garder quelques éclaboussures légères sur sa toge.

Digitized by Google

Un candidat, d'ailleurs homme de talent et de savoir, avocat distingué du barreau de Paris, se présente à Soissons, et en terminant sa supplique, il dit aux électeurs dont dépend son sort, que, si leur choix se fixe sur un autre, il les félicitera d'en avoir trouvé un plus digne de leur confiance et de leurs suffrages. Il veut se comporter absolument comme ce héros de résignation de l'antiquité, un des hommes de Plutarque, que l'avocat de Paris, dans une préoccupation d'esprit toute moderne, appelle un *candidat;* si bien, en vérité, qu'il a désorienté le peu d'érudition grecque qui nous reste; car nous ne voyons pas trop quel effort d'imagination pourrait assimiler les petites candidatures de notre époque aux glorieuses brigues d'Épaminondas ou de Pélopidas, ces deux *illustres Thébains*, comme dirait Shakspeare, auxquels s'applique sans doute la savante allusion adressée aux bons habitans du Soissonnais.

Un autre aspirant à la députation, favorisé du *Journal des Débats*, suppose modestement que sa jeunesse est la seule chance défavorable qu'il ait à combattre, et s'applique à faire de sa jeunesse même un titre de plus, en apprenant aux électeurs qu'il *était avocat à vingt ans, et docteur en droit à vingt-deux*. Pourquoi s'arrêter en si beau chemin, et ne pas citer l'exemple d'un ministre anglais, assez connu, qui était premier lord de la trésorerie à vingt-un ans, juste un an avant l'âge où le jeune candidat de la banlieue de Paris a été reçu docteur en droit? Au reste, il n'oublie pas de remarquer que ses intérêts privés sont confondus avec ceux de l'arrondissement qu'il veut représenter; il faut bien que les électeurs sachent qu'il a des propriétés dans trois des quatre cantons de l'arrondissement, les cantons de Courbevoie, de Neuilly et de Saint-Denis. Cet argument pourrait bien être compris aujourd'hui que, pour être accueilli dans un collége électoral, il faut être disposé à défendre envers et contre tous ses exigences locales, et quelquefois ses passions étroites; mais aussi de tels argumens sont à la portée de beaucoup d'autres concurrens, et il ne manquera pas de députés à la prochaine législature, comme à la dernière, qui viendront dire, s'ils expriment le fond de leur pensée et remplissent leurs engagemens électoraux : « Je réclame au nom de la rivière que j'ai l'honneur de représenter. »

Pour parler sérieusement, ce qui domine dans toutes les circulaires déjà connues, c'est l'esprit de localité, le ferme propos de faire, avant tout, les affaires des électeurs par qui l'on aura été nommé. On pousse, sur ce point, la franchise à un degré qui n'avait pas encore été atteint dans les élections précédentes. Jusqu'à présent, dans les professions de foi destinées à une grande publicité, on parlait beaucoup plus de l'intérêt général de la France que de l'intérêt particulier des localités, sauf à faire tout le contraire, une fois à la chambre, et à remplir ainsi des promesses positives données aux électeurs, mais en secret. Aujourd'hui on s'est enhardi, on ne se contente plus des protestations mystérieuses de dévouement auxquelles on savait cependant donner tant de valeur par les résultats; on craindrait d'être mal compris et de ne pas s'engager assez vis-à-vis des hautes influences de la ville que l'on courtise, si, pour déclarer sa prédilection locale, on se bornait à ces serremens de main expressifs, signes maçonniques, parfaitement intelligibles autrefois entre les électeurs et celui qui postulait leurs voix. On monte maintenant sur les *hustings*, pour crier, du plus haut qu'il est possible, qu'on est l'homme de l'arrondissement; sans doute on imagine

Digitized by Google

qu'on est toujours ainsi l'homme de la France, car, après tout, chaque arrondissement a un député, et quelquefois un plus grand nombre; ils peuvent bien faire de même, et dans la satisfaction de tous les intérêts locaux, l'intérêt public doit infailliblement trouver son compte. Voilà comme l'on raisonne pour endormir sa conscience, et la députation est presque partout le prix de ce sophisme. Si la même théorie prévalait encore pendant trois ou quatre sessions avec la même audace, et donnait les fruits que nous avons vus dans les sessions antérieures, il faudrait aviser à un remède efficace, et, pour donner un peu moins d'autorité à l'égoïsme d'arrondissement, un peu plus d'empire aux lumières du département, on irait peut-être jusqu'à déplacer le siége de l'élection; ce qui ne serait pas encore la réforme électorale, nous prions qu'on ne s'alarme pas avant qu'il en soit temps.

Dans la première effervescence de la révolution de juillet, ce fut sans aucun doute un grand bien que l'élection eût lieu par arrondissement : c'était un moyen de calmer les passions politiques qu'une lutte de quinze ans et une victoire de trois jours avaient exaltées au plus haut degré dans toutes les ames. Mais si, dans cette ère plus que pacifique où nous sommes engagés, sur cette mer dormante où la voile bat sur le mât du vaisseau, la vie politique devait s'éteindre entièrement chez nous et qu'il fût nécessaire cependant de la réveiller pour de grandes circonstances, impuissantes à opérer elles seules ce miracle, il faudrait bien alors convoquer les électeurs dans ces nombreuses réunions départementales, où les plus froids viennent s'échauffer de l'ardeur commune et prendre un esprit public qui n'existe pas sous le clocher du canton, ni à la mairie de l'arrondissement. C'est aux députés futurs à prévenir cette réforme; pour cela, ils n'ont qu'à la rendre inutile en mettant un peu plus de réserve dans les promesses et les bons offices qu'ils échangent, sous le régime actuel, avec les électeurs qui leur sont inféodés à ce prix.

En attendant cette sagesse des candidats, ou la précaution de la loi, qui en tiendrait lieu, M. Guizot, observant que les intérêts de localité, en ce moment, exercent une sorte d'omnipotence dans les élections, se met plus vite et plus haut que personne à l'unisson des idées du jour. De tous ces exemples déplorables de faiblesse électorale, que les uns peuvent accepter comme des faits irrésistibles, que d'autres attaquent comme des abus, il travaille à déduire, selon ses habitudes d'esprit, une loi générale et une théorie absolue qu'il déclare très légitimes. Écoutez-le parler dans le canton de Mezidon, le seul canton de l'arrondissement de Lisieux qu'il n'eût pas encore visité, et envers lequel il vient de réparer ses torts : — « Je savais qu'il y avait parmi vous des intérêts considérables à faire valoir, de grandes améliorations à accomplir. Vis-à-vis de ces intérêts et de ces améliorations, je serai heureux de seconder vos efforts. *Il est, non-seulement naturel, mais juste, très juste, que les hommes qui prêtent leur appui, un appui ferme et sincère à la politique qui convient aux intérêts généraux, en recueillent le fruit pour leurs intérêts locaux*..... C'est ainsi que les diverses parties de l'état, que tous les citoyens se lient étroitement, se soutiennent et se servent mutuellement. *Rien n'est plus conforme aux principes de notre gouvernement, d'un gouvernement libre.* » — En d'autres termes, quiconque appartient à la majorité et travaille à en assurer le triomphe dans la chambre, ou dans les colléges électoraux, a droit visiblement à tous les bureaux de timbre, de tabac, ou de poste, distribués par le ministère, et à toutes les

Digitized by Google

largesses en chemins de fers, en docks, en canaux, en tarifs de douanes, que répartit le parlement dans sa justice distributive un peu partiale : c'est, à l'heure qu'il est, la plus haute expression de la légitimité du gouvernement représentatif, aux yeux de M. Guizot. De Gascon qu'il était, il s'est fait Normand; son nouveau clocher est ce qu'il a de plus cher au monde, et Lisieux passe avant tout dans ses affections; le canton de Mezidon en aura sa part.

Nous parlions, il y a huit jours, d'un homme d'esprit, M. Véron, qui a très bien senti combien il est indispensable aujourd'hui d'avoir un arrondissement à sa dévotion, pour être élu. Une renommée européenne ne suffirait plus, même à M. Véron. Il a donc acheté, pour les convenances de sa candidature, un château en Bretagne, et, dès le lendemain, il s'est mis en frais de séduction auprès des Bas-Bretons de l'arrondissement de Landernau, que représentait, à la dernière législature, M. Emmanuel de Las-Cases. Mais il paraît que la faveur des Bas-Bretons ne se laisse pas brusquer comme la fortune : il y faut du temps, des soins, de longues relations de bon voisinage, et ce n'est pas en un jour que l'on s'improvise l'homme d'un arrondissement, même dans le Finistère. M. Véron vient de l'apprendre d'une manière assez fâcheuse, et dont il rira sans doute le premier avec ses bons amis de Paris, au foyer de l'Opéra. Il avait lu probablement, dans Mme de Sévigné, que le prochain de Bretagne est drôle, surtout après dîner; il a rédigé, conformément à cette observation, une invitation à dîner à vingt-cinq électeurs influens pour s'entendre avec lui sur l'élection prochaine. Nous ne savons comment la chose se fit; mais M. Véron n'eut que trois convives.

Ajoutez que M. Emmanuel de Las-Cases est toujours le candidat du ministère à Landernau. Ce n'est pas au moment où il va remplir une mission publique à Haïti, que le ministère l'abandonnerait; et pour plus de sûreté, M. de Las-Cases ne se presse pas de s'embarquer; il prolonge son voyage de Paris à Brest, de manière à consacrer au moins vingt jours aux électeurs qui l'ont déjà nommé, et dont il connaît le tempérament indocile.

Au reste, tout ce que nous apprenons des dispositions des colléges, ainsi que des inquiétudes de certains candidats, nous prouve que la recommandation du gouvernement sera puissante dans les élections. Ceux qui ne peuvent l'espérer, ou qui ne voudraient pas d'ailleurs y recourir, sont heureux d'obtenir au moins sa neutralité. On cite d'anciens députés qui, rentrés chez eux après la dissolution de la chambre, et voyant leur réélection compromise pour avoir trop souvent voté avec la gauche, ont pris la poste et sont venus à Paris, en toute hâte, prier le ministère de ne pas les laisser en dehors de son large système de conciliation. Il y en a un surtout qu'on a remarqué ces jours-ci, et dont nous tairons le nom (c'est un nom illustré dans l'état-major impérial); on ne pouvait se défendre de quelque surprise, en le rencontrant à Paris, au moment où il devait être à son poste de candidat de province, non loin de Cherbourg, occupé à se concilier l'esprit de ses électeurs : mais il paraît que c'était ici qu'il avait à faire sa paix d'abord, et cette paix conclue, il est reparti plein de sécurité, mais engagé sous une autre bannière; il ne se doutait pas, j'imagine, qu'un voyage de quatre-vingts lieues le mènerait si loin.

Le ministère a fait ainsi plus d'une conquête utile jusqu'en plein territoire

Digitized by Google

de la gauche. On dirait que, rassuré de ce côté, il craint moins les doctrinaires; il est violemment soupçonné de vouloir les ménager plus que nous ne l'aurions souhaité, plus que nous ne l'avions annoncé. Nos premières informations seront, dit-on, démenties par l'évènement, et il y a des jours où l'on croit que M. Augustin Giraud sera seul poursuivi à outrance : ce serait faire supposer que le ministère songe plutôt à venger des injures personnelles qu'à étouffer des hostilités politiques; c'est là tout à la fois, nous l'espérons encore, une calomnie et une illusion doctrinaire.

Un grand coup vient d'être porté à ce parti; et se douterait-on par qui, si on ne le savait? Par M. Odilon Barrot, qui, en refusant de prendre place dans le comité de la gauche, entraînera avec lui un grand nombre de ses amis, nous y comptons, et les empêchera de faire des fautes. Or, ce sont les fautes de la gauche qui pourraient seules frayer de nouveau aux doctrinaires le chemin du pouvoir; l'on voit maintenant qu'une section notable de la gauche n'en veut plus commettre, et, disons-le, c'est la section la plus éclairée, la plus considérable, et de beaucoup celle qui pèse le plus dans nos affaires. Tout le monde sait bien qu'il y aura toujours des parties de la gauche qui seront incorrigibles, et trouveront tout simple, par exemple, d'accueillir dans leur sein des noms compromis avec la légitimité ou la république, les noms de MM. Cormenin et Garnier-Pagès : cela ne peut plus déranger aucune combinaison.

M. Odilon Barrot, dans cette affaire de comité, qui est pour lui une rupture, de quelque nom qu'on la déguise, s'est conduit avec une honorable loyauté vis-à-vis de tous. Il n'a pu se séparer sans regret de ses vieux amis, MM. Laffitte, Dupont (de l'Eure) et Arago; mais il a dit hautement qu'il jugeait cette séparation inévitable un jour, et il a pensé avec raison que dès-lors il n'avait pas à pousser l'abnégation de l'amitié, aujourd'hui encore, jusqu'à les suivre dans une réunion où beaucoup d'hommes ne sont pas et ne seront jamais ses amis. On lui attribue une parole qu'il ne désavouera pas, car elle peut effacer le compte-rendu, si elle inaugure un nouveau système de conduite politique : « Je veux bien, a dit M. Barrot, me compromettre pour la monarchie constitutionnelle, mais non pour les républicains. »

Le mot contient en germe une situation nouvelle. Seulement il faut rassurer M. Barrot sur les conséquences de la grande résolution qu'il a prise. Il revient au gouvernement de juillet franchement (qui révoquerait en doute sa franchise?), mais avec un peu d'inquiétude toutefois, et comme s'il était troublé par le sacrifice sans retour qu'il vient d'accomplir. Nous voudrions lui voir plus de confiance en lui-même et dans ce qu'il vient de faire. S'engager d'une manière irrévocable pour la monarchie constitutionnelle, ce n'est pas *se compromettre;* l'expression est vraiment trop forte, et c'est, dans tous les cas, un excellent compromis. Plût à Dieu qu'il s'y fût décidé avant le 5 juin 1832!

Nous devons rendre hommage même aux journaux qui sympathisent d'ordinaire avec M. Barrot. L'un d'eux surtout, le plus jeune, se sépare ouvertement de cet étrange pêle-mêle, qu'on nomme le comité de la gauche. L'autre, plus engagé dans de vieux liens et de vieilles amitiés, a vu son rédacteur en chef prêter à ce comité impossible l'appui de son nom honorable; mais nous espérons bien que c'est là tout le concours qu'il lui apportera, et que la rédaction du journal, dans son ensemble, ne cessera pas d'être en

Digitized by Google

harmonie parfaite avec les vues de M. Barrot, resté en dehors du comité. Ce serait dommage d'entraver une tentative de rénovation si bien commencée.

Parmi les candidats nouveaux dont nous aimons à enregistrer les noms, parce qu'ils arriveront à la chambre sans le cortége des passions haineuses d'une autre époque, nous avons le droit de distinguer M. Auguste Bertin de Vaux, fils du pair de France, un des propriétaires du *Journal des Débats*. Il se présente à Saint-Germain, dont son père a été si long-temps député. Quelle qu'ait été notre dissidence avec la feuille que dirige sa famille, sans qu'il y prenne aucune part, rien ne nous empêchera de dire que M. Auguste Bertin de Vaux est un homme tout-à-fait digne de la députation, par sa loyauté, son esprit résolu et son tact éprouvé dans la pratique des hommes les plus divers. Il a déjà quatorze concurrens à Saint-Germain, bientôt de quoi remplir un waggon du chemin de fer, mais peu redoutables néanmoins, s'ils ressemblent tous à celui qui termine ainsi sa circulaire aux électeurs : « *J'accepte* l'honneur de vous représenter. »

Des affaires du dehors, rien ne nous intéresserait en ce moment, à moins que cela ne vînt de Constantine. *Le temps est beau*, disait la dernière dépêche, et cependant le télégraphe ne nous a rien transmis à travers cette atmosphère si pure. C'est qu'il n'y a rien eu que d'heureux dans notre expédition, il est permis de le supposer; les évènemens fâcheux sont vite connus, par malveillance d'abord, ensuite par la nécessité d'y porter remède. On peut dire, grace à l'immobilité du télégraphe : Point de nouvelles, bonnes nouvelles!

La politique va bien; parlons un peu de nos affaires de finances et de nos intérêts industriels. La bourse est à la hausse; le 3 pour 100 est à 80 fr. 50 c.; il a gagné presque 1 franc depuis quinze jours. On ne dissimule pas, à la Bourse, les causes de ce mouvement d'ascension; on espère que les élections seront bonnes et modérées; on s'attend chaque jour à apprendre que l'expédition d'Afrique a réussi; on compte plus que jamais sur la paix à l'extérieur.

Aussi il faut voir comme les grandes opérations industrielles se développent, s'étendent, et comme il en naît de nouvelles.

Le chemin de fer de la rive gauche, entre Paris et Versailles, voit ses actions s'élever rapidement et atteindre presque au niveau des actions de la rive droite, qui ont été les premières émises et semblaient devoir épuiser la faveur du public. La rive gauche commence à reprendre son rang; on s'aperçoit enfin que le chemin, de ce côté, sera plus court, moins dispendieux, et que *la Croix-Rouge*, d'où il doit partir, est bien un point aussi central que *la Place de l'Europe*, où l'on ira prendre le chemin de la rive droite, forcé d'ailleurs de s'embrancher sur le *rail-way* de Saint-Germain, et de payer en partie les charges futures de cette spéculation malheureuse.

On sait, en outre, que le chemin de la rive gauche sera utilisé, sans être fini, et avant que celui de la rive droite ait pu servir à quelque chose; voici comment : la section entre Versailles et Meudon va être terminée la première, en peu de temps, et des bateaux à vapeur, dépendant de la même entreprise, conduiront, du Pont-Royal à Meudon, les voyageurs, en attendant que la dernière section vers Paris soit achevée. Des lignes d'omnibus sont déjà, dit-on, concédées à la compagnie de la rive gauche, pour re-

Digitized by Google

cueillir dans les divers quartiers de Paris et amener à son point de départ les curieux qui voudront visiter Versailles par cette voie ainsi abrégée au moyen de tous les procédés.

Ajoutez, comme garantie de succès, ce qui aurait dû en être le présage, que le chemin de la rive gauche a été étudié par notre célèbre ingénieur, M. Polonceau.

Une autre entreprise, plus colossale, a été arrêtée sur ses principales bases il y a quelques jours : c'est l'association financière pour le *rail-way* de Belgique. M. John Cockerill, moins ambitieux cette fois, a consenti à ne pas faire seul cette grande communication internationale; il a daigné s'associer des banquiers français; il s'est souvenu du mot plus ambitieux encore de M. de Rothschild : « Je ne souffrirai pas qu'une ligne de cette importance soit accordée à un étranger sans que j'y participe. » Il n'a pas oublié surtout avec quelle rigueur, à la dernière session, la menace s'était réalisée. M. de Rothschild toutefois n'est pas dans la société nouvelle. Mais ce n'est pas qu'on l'ait repoussé ou négligé, comme l'an passé, c'est qu'il n'a pas voulu et *ne s'est pas arrangé*, selon le langage de ces sortes d'affaires.

On ose espérer, dans la compagnie de M. Cockerill, que le haut baron de la finance ne fera rien pour troubler une entreprise qui ne lui a pas convenu, et les sociétaires ont scellé récemment leur alliance et prouvé leur sécurité dans un grand dîner presque électoral, dont il a été beaucoup parlé. Puisse M. de Rothschild les laisser poursuivre en paix leur seconde instance auprès du gouvernement et des chambres! M. le baron, nous vous le demandons humblement, permettez-nous d'avoir un chemin de fer de Paris à Bruxelles!

— Monseigneur de Quélen avait eu quelque velléité de proscrire la musique profane dans les églises de son diocèse; avant de faire ce coup d'état contre le dilettantisme religieux, il a réfléchi, et a reculé; le curé de Saint-Roch en a été quitte pour la peur. On a rappelé à monseigneur de Paris que la musique profane était exécutée à Rome sous les oreilles du pape, depuis plusieurs siècles, et que ce qui était permis au Vatican ne devait pas être défendu à Saint-Roch. Monseigneur de Quélen doit savoir que le plain-chant se fait vieux, et que l'antique mélopée de Sion, bonne encore au temps de Philidor et de Rameau, devient, de jour en jour, plus soporifique pour des auditeurs parisiens qui jouent Rossini au piano, et l'entendent à l'Opéra. Puisque monseigneur de Quélen est en voie de progrès, il devrait songer à lever l'interdit qu'il a fulminé contre les *soprani* qui ont le malheur d'être femmes. La plus belle moitié du genre humain est exclue des *requiem* et des messes solennelles, sous prétexte de scandale. C'est encore à Rome qu'il faut renvoyer monseigneur de Quélen. Nous lui apprendrons qu'aux offices de la Sixtine les femmes n'ont pas le droit de chanter, mais qu'elles y sont remplacées par des exécutans dont la voix est un scandale plus flagrant que la présence d'un soprano du Conservatoire aux services funèbres des Invalides et de Saint-Roch. Ces *soprani* de la chapelle Sixtine ont un de ces noms que saint Paul défend de nommer dans le lieu saint.

— La comtesse de Saint-Leu vient de mourir à Arenenberg, après une longue et douloureuse maladie. Elle était descendue du trône de Hollande

Digitized by Google

pour subir l'exil et une cruelle destinée de mère. Elle avait vu périr un de ses fils, et elle avait tremblé pour les jours de l'autre, entraîné, comme son frère, dans les troubles politiques. La comtesse de Saint-Leu, si populaire sous le nom de la reine Hortense, a racheté ainsi, par vingt ans d'exil et de malheurs, sa jeunesse brillante et adorée; elle avait en elle toutes les qualités qui séduisent; sa parole était gracieuse, fine, spirituelle; elle a fait le charme de cette petite cour d'amis dévoués ou de voyageurs qui étaient reçus au château de l'exil. La comtesse de Saint-Leu vivait loin de Florence, ville qu'avait choisie pour retraite son mari l'ex-roi de Hollande. Son fils aîné, mort si malheureusement dans les derniers troubles d'Italie, avait écrit, sous les yeux et avec les conseils de sa mère, les deux premiers volumes d'une histoire des républiques italiennes : cet ouvrage inachevé a été laissé à la princesse Charlotte, veuve du jeune prince. Un jour, peut-être, la France pourra juger ce livre que recommandent des noms illustres et de touchantes inspirations.

Théâtres. — Mlle Falcon n'a point paru cette semaine. C'est Mme Stoltz qui s'est chargée à l'improviste, lundi dernier, du rôle de Valentine dans *les Huguenots*. Mlle Falcon boude le public, qui l'a si froidement accueillie. Voilà une rancune qui nous vaudra, dans un mois, une nouvelle *rentrée* de Mlle Falcon; nous souhaitons vivement qu'elle soit plus marquée d'enthousiasme et plus glorieuse que la dernière pour la cantatrice.

Le ballet de *Nathalie* a voulu rentrer, lui aussi, au répertoire. Cette ridicule pastorale que soutenaient à peine l'art merveilleux de Taglioni, et la grace charmante de Duvernay, était livrée à elle-même; car on ne peut guère tenir compte des petits gestes, des petits sourires et des petites gentillesses de Mlle Nathalie Fitz-James, qui débute depuis tantôt six mois, à certains jours fort rares, par bonheur, où la salle est parfaitement vide. Ici s'élève une question; est-ce le théâtre qui choisit de préférence, pour les débuts de Mlle Nathalie, les jours où la combinaison du spectacle repousse naturellement tout être assez doué pour flairer l'ennui à quatre pas, ou bien est-ce tout simplement le nom de Mlle Fitz-James qui se charge de l'affaire? N'importe, *Guillaume Tell* est venu presque aussitôt réparer le désastre. Le chef-d'œuvre de Rossini s'est produit dans toute sa gloire, rien ne lui a manqué, ni la voix si pure et si agile de Mme Dorus au second acte, ni l'inspiration sublime de Duprez dans l'air magnifique de la fin. M. Molinier débutait dans le rôle de Guillaume; M. Molinier ne vaut ni plus ni moins que M. Massol; c'est la même fougue mal gouvernée, le même organe sonore, mais rude, le même geste méridional; que fera M. Duponchel de ces deux talens jumeaux? Est-ce M. Molinier qui doublera M. Massol, ou M. Massol qui doublera M. Molinier? Importante querelle que le temps décidera. Mais, silence, voici des merveilles nouvelles! Écoutez ces bruits de clochettes et de cymbales; voyez tous ces yeux noirs qui brillent sous les brouillards follets du marabout? On court, on danse, on est espiègle et folle; voici les petits pieds, voici les pagodes, voici la Chine. Adieu, Duprez; adieu, Rossini; adieu, Meyerbeer; reposez-vous pour quelques jours; après l'enthousiasme le plaisir; après le cœur les sens; à demain *la Chatte* et Fanny Elssler.

— Les Variétés ont fait succéder à *Rose et Blanche* un vaudeville qui n'est guère plus agréable. *Portier, je veux de tes Cheveux;* telle est la pé-

Digitized by Google

riphrase qui sert de texte à ce chef-d'œuvre. Ce portier, comme l'indique assez la périphrase, est chauve, parfaitement chauve, c'est-à-dire qu'il ne lui reste pas un seul petit crin. Malheureusement pour lui, son cœur est aussi pauvre de vertus que son crâne de cheveux, et il pousse la malcomplaisance au dernier degré. Ses locataires, qu'il s'amuse souvent, par esprit de méchanceté, à faire attendre à la porte, imaginent, pour se venger, de le plaisanter sur la chevelure dont il est dépourvu. Chacun, ou plutôt chacune, car ce sont de petites filles qui ont fait le complot, se présentent donc au portier rébarbatif, lui demandant une mèche de cheveux. Le portier enrage. La sotte plaisanterie continue. Les couplets se succèdent jusqu'au moment où le portier, à la lecture d'une certaine lettre, se sentant saisi d'une vive émotion, tout le monde lui saute au cou et le félicite. Le portier marie sa fille. Il invite ses locataires à la noce, et la toile tombe entre quelques applaudissemens et quelques sifflets.

— Il paraît en ce moment, sous les auspices des derniers beaux jours qui retiennent aux champs, un roman de M. Jules A. David, auteur de *la Duchesse de Presles* et de *Lucien Spalma*. Dans une action simple, mais bien soutenue, animée par des peintures franches, présentée avec des couleurs de style d'une sobriété à la fois choisie et intelligente, M. David a fondu une pensée qui était un fait, il y a vingt ans, et qui n'est plus que de la poésie aujourd'hui; cette pensée de destruction, en prenant un corps, avait écrit sur sa bannière le titre du dernier roman de M. David : *la Bande Noire*. On ne sait que trop les désastreux résultats de cette association de francs-maçons au rebours, d'hommes mystérieux, qui étaient venus pour détruire et qui se recrutaient dans tous les rangs sans se connaître, unis seulement d'intention pour abattre les vieux châteaux et en revendre les pierres et le plomb. En romancier sérieux et aimant avec respect son art, M. David a personnifié cet esprit de destruction, qui tenait par des liens évidens à ce scepticisme du XVIIIe siècle, passé à l'état de brutalité sous l'empire. Arthur Raimbault est le héros de la bande noire. Il n'a pas en main la pince du démolisseur; il est plus redoutable; il démolit avec ses raisonnemens, et il corrompt le propriétaire avant que le marteau de l'ouvrier n'ait abattu la propriété; si ce n'est don Juan, c'est Robespierre. A ses côtés, il s'amuse à faire pirouetter, pour son amusement, un jeune Child-Harold à son premier chant, et deux femmes prises dans deux conditions différentes, afin de se procurer sa domination moitié infernale, moitié terrestre. Il a aussi sa Zerlina, charmante fermière de Saint-Ry, où se trouve le château déchiré par cet aigle de la bande noire. Commencé avec une austérité poétique qui élargit l'attention et la dispose aux grands évènemens, ce livre consciencieux finit dans les luttes dramatiques d'un double adultère, puni par une balle qui vient prendre la place de la Providence. Ce dernier tableau est une grande image et une grande leçon.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LA

SIGNARRE.

I.

Mme Lussac et sa fille Mathilde étaient allées passer la belle saison, qui touchait à sa fin, dans l'une de leurs propriétés, située au fond du golfe de Provence, sur les bords de la Méditerranée.

Une invariable habitude les ramenait chaque année à cette propriété, où ne manquait pas non plus de se rendre le père de Mathilde, M. Mathieu Lussac, appelé tout simplement Mathieu dans les colonies. Lussac en Europe, il n'était connu que sous le nom de Mathieu en Afrique. Aussi se disait-il souvent en lui-même que le tropique était une ligne qui, en coupant la terre, avait aussi coupé son nom.

M. Lussac, qui consentait volontiers à venir de Gorée en Provence, à parcourir trois ou quatre mille lieues marines pour passer l'automne avec sa femme et sa fille, aurait complètement renoncé à cette joie, s'il lui avait fallu dépasser d'un degré vers le nord la latitude de Marseille. Habitué à la température du Sahara, il accordait quelque ardeur au soleil de la Provence, lequel, disait-il, était parfois aussi chaud que l'ombre du même astre aux colonies. Mais Marseille marquait l'extrême limite de ses migrations : au-delà, M. Lussac ne voyait pour lui qu'engourdissement et mort. « Quand Montmartre

Digitized by Google

aura des oliviers, j'irai passer quinze jours à Paris, marquait-il à sa femme dans sa correspondance; jusque-là je ne changerai rien à mon système. »

Un jeune Ecossais à qui la Faculté avait, en désespoir de guérison, conseillé l'air du midi de la France et les bains fortifians de la Méditerranée, avait été admis cette année dans la petite société de la famille Lussac, qu'il avait connue à Paris aux dernières réunions d'hiver. Sa douceur, la noblesse de ses manières, l'excellente réputation dont il jouissait dans les cercles étrangers, lui avaient attiré une estime universelle. L'intérêt qu'il inspirait à beaucoup de femmes par son titre de lord et une fortune qui lui permettait de soutenir ce titre, était encore rehaussé par la tendre pitié dont on était saisi en songeant au peu d'années d'existence que la médecine lui laissait espérer. Des circonstances fort naturelles l'ayant rapproché de la famille Lussac, il avait obtenu de l'accompagner dans le Midi. Mme Lussac le regardait comme un fils; peut-être, en lui donnant ce titre, avait-elle des espérances analogues à la nature de son caractère, mais jusqu'ici du moins avait-elle eu la prudence d'en retenir l'expression au fond de sa poitrine. Sa bonté seule s'était manifestée avec une prodigalité exemplaire autour du jeune lord, qu'elle avait logé dans un élégant pavillon, séparé par une simple cloison de roseau du reste de la propriété; propriété magnifique, ayant pour bordure la mer, des montagnes couvertes de pins et un horizon illimité sous un ciel qui touche au ciel d'Espagne et au ciel de l'Italie.

La propriété Lussac est le type des campagnes méridionales. On y arrive de la ville par un chemin poudreux, encaissé entre deux murs de toute hauteur, hérissés à leurs crêtes par des tronçons de verre, et interrompus à de rares intervalles par des portails de fer ou de bois gris semé de clous. Si le propriétaire est riche, les pilastres du portail sont surchargés de deux lions de pierre, hideux d'aspect aussi bien que d'exécution. Si le propriétaire ne jouit que d'une heureuse aisance, expression de la plus grande élasticité dans la pensée d'un méridional, et qui, selon l'humeur de celui qui l'applique, est une qualification protectrice ou une ironie blessante, en ce cas, deux boules à peu près sphériques tiennent lieu des lions absens. De nos jours, où chacun s'efforce de paraître riche, il est probable qu'il y a des lions à chaque portail. Quelques propriétaires excentriques ont adopté, il est vrai de le dire, en guise de lions et de boules, des corbeilles de pommes et d'abricots en pierre de taille. Mais ceux-là ont bien du goût.

Digitized by Google

Au-dessus de cette ligne continue de murs se hasardent comme une frange, les têtes d'oliviers et de figuiers dont les feuilles altérées et couvertes d'un duvet de poussière creusent vainement pour boire la rosée. La poussière est aux campagnes de la Provence ce qu'est la pluie à celles de Paris. Elle étend sa teinte uniforme et mate sur le paysage. Au moindre souffle d'air, la première couche du chemin est soulevée, pour être répandue ensuite, comme par un arrosoir, sur la végétation. Cette cendre dévorante s'attache à tout ce qu'elle touche. Les plus belles couleurs s'effacent sous elle, les fleurs pâlissent, les fruits semblent pétrifiés, les feuilles ont à l'œil la pesanteur du drap. Là où les murs sont désunis, des haies de mûriers sauvages projettent tout à coup leur ombre stérile à vos pieds, et si le regard plonge à travers cette claire-voie de feuilles aiguës, pour découvrir la campagne, la campagne étincèle comme une glace frappée du soleil. On ne soutient pas la vue des larges façades de plâtre de ces maisons, avec leurs contrevents verts, qui scintillent, et leurs toits en tuiles rouges en fusion. Un seul arbre, au milieu de ces vignes noueuses, de ces arbres languissans, élève ses branches toujours vertes, c'est le cyprès. Dans le Midi, le cyprès triomphe de la poussière, comme de la neige dans le Nord.

Plus loin, des fumées bleuâtres qui se dégagent lentement du creux des vallons, annoncent la calcination artificielle de la chaux, unique produit de ces montagnes de pierre dont la ceinture se dénoue à l'horizon de la mer.

Au versant de ces montagnes et à l'extrémité de ces murs, dont la déclivité devient de plus en plus sensible, c'est la mer. Plusieurs signes la font pressentir. La poussière s'imprègne d'un goût salin; la terre plus friable, toute chargée de coquilles brisées et d'un caillouttage poli, crie et s'échappe sous les pieds; des quartiers de roche mis à nu par le vent, pointent sous les chemins et en rompent l'égalité; vous apercevez déjà des touffes de jonc, aux baguettes aiguës et saumâtres.

Les champs labourés disparaissent. Aux arbres succèdent les bruyères, aux maisons les cabanes, aux murs de briques les roseaux. Des flaques d'eau où surnagent des algues marines et des madrépores rendent la voie plus difficile. A chaque pas, le changement devient plus évident. Plus de paysans gagnant leur village à travers prés; plus de villageoises poussant leurs petits ânes devant elles, avec une branche fleurie. La vie des champs n'atteint pas ces parages sablonneux. D'autres peuplades les habitent. Les landes

Digitized by Google

spongieuses qu'on traverse, vous montrent des huttes au lieu de maisons, et auprès de ces huttes le regard découvre les trois avirons triangulairement fixés en faisceau, où sèchent les voiles encore humides de la mer, et chiffonnées par la tempête de la veille. A l'abri de ces voiles, des enfans tout nus, huilés par le soleil, sont occupés à redresser des hameçons avec leurs petites dents de chat, leurs petites mains brunes, et à ramasser avec une longue aiguille de bois plus longue que leur bras, les mailles échappées des filets.

Plus on avance maintenant, plus on entend un murmure sourd et prolongé; un vent frais circule; faites encore un pas, et c'est la mer.

Et trois îles devant vous. L'eau qui les baigne est nette comme une belle ligne du burin anglais. Ces trois îles semblent trois baleines endormies, et l'on dirait des oiseaux qui volent près d'elles, à voir ces vaisseaux qui voguent alentour, avec leurs voiles blanches et découpées à grands angles aigus.

D'innombrables maisons de campagne ont pour limite ces plages de Marseille. L'eau salée et l'eau douce, dans leurs empiètemens réciproques, dessinent dans l'intérieur même des terres et sur la chaussée de la mer, des petits delta, aussi rians que ceux de l'Égypte. A la faveur de cette intimité des eaux, les algues et les fruits de mer viennent se suspendre aux haies vives; les bateaux pénètrent jusqu'au milieu des champs de laitues et de betteraves; au-dessus des rocs tout bleus de petites moules qui s'y incrustent, tout pourpres des grappes de corail et d'éponges, se penche l'amandier presque déraciné et ployé comme un saule. Partout des ponts moitié pierres, moitié bois; partout des charrettes dont les roues sont dans l'eau, et des bateaux échoués au milieu des melons et des fleurs. Les chèvres viennent voir sauter les poissons que le filet enveloppe encore dans ses réseaux, tandis que de leurs naseaux curieux et effrayés les chevaux dételés flairent les thons monstrueux qui bondissent sur le sable.

Alors, s'il est midi, si l'on entend dans la campagne un coq qui chante, la cloche d'un village qui tinte, du côté de la mer le canon lointain d'un vaisseau qui appelle le pilote; alors si l'on hume l'odeur nationale de cette délicieuse soupe au poisson qui se mêle à l'odeur âcre de la mer, alors il n'y a qu'un étranger qui ne puisse rien éprouver dans son cœur.

Mais l'ardeur du jour est tombée. Le soleil se cache derrière les îles, et les pêcheurs rentrent au port.

— Je vous conseille de fermer votre lunette, mon ami, dit en sou-

Digitized by Google

riant Mme Lussac à son mari; les vaisseaux que vous attendez n'arriveront pas aujourd'hui. Je me permettrai encore de vous faire observer que vous n'y voyez plus.

— Très bien, mon amie, vous me rappelez poliment à la conversation. Excusez ma distraction, tous trois; mais j'espérais avant la nuit faire hommage à ma bonne Mathilde de quelque superbe brick. Un brick est, je pense, une surprise dont on ne jouit pas tous les jours à Paris, des hauteurs de la rue Godot-Mauroy, n'est-ce pas monsieur Berton?

Berton fit un signe de tête affirmatif, sans détourner son regard du côté de Mathilde. Le sens qu'avait prêté M. Lussac à la remarque de sa femme n'était pas juste.

Il savait qu'il aurait pu rester trois heures étranger à la conversation, ne s'occupant que de parcourir l'horizon avec sa lunette, sans que pour cela il y eût inconvenance de sa part.

C'est que le plaisir de la lunette représente une des plus essentielles distractions dans un pays où la mer tient lieu de parc. Là où il n'est pas permis de courir, la compensation naturelle à cet obstacle, c'est voir. Et que voir si ce n'est la mer? Aussi la lunette occupe-t-elle le premier rang dans la collection des plaisirs champêtres, en Provence. Vous l'y trouverez partout pendue en sautoir avec le fusil de chasse, les lignes pour la pêche, et quelquefois aussi avec la guitare.

— Puisqu'il vous est agréable de causer, mon amie, reprit M. Lussac, dites-moi, à quand le mariage de notre Mathilde? La voilà grande comme un beau palmier.

Extrêmement surprise de cette question, qu'elle n'avait jamais entendu faire par son père, Mathilde laissa tomber son éventail du haut du belvédère sur le chemin.

Berton était à peine descendu pour aller chercher l'éventail, que M. Lussac, ne voyant plus le jeune Écossais à côté de lui, rompit brusquement le fil du premier propos, et dit :

— Votre M. Berton a un vilain coton; il n'ira pas loin. En tout cas, je ne lui signerais pas ses assurances.

— Parlez plus bas, mon ami, il vient. Mais non, il n'est pas très mal, ajouta Mme Lussac de manière à être entendue de Berton, qui retournait tout essoufflé à sa place; le docteur Guérin en répond sur sa tête...

— Votre docteur Guérin...

Digitized by Google

— N'oubliez pas, mon ami, qu'après ma fille et vous, le docteur est la personne qui m'attache le plus à la vie, car il me l'a sauvée.

— Vous ne pourriez rien me dire qui me fît changer plus tôt d'avis sur son compte, répondit M. Lussac en tendant la main à sa fille, qui y appliqua ses lèvres, et en passant son bras droit autour du cou de sa femme. Chères amies, que ne puis-je toujours rester auprès de vous? Vous désirer et vous regretter, voilà ma vie. Que je te retrouve plus belle à chaque retour, ma Mathilde! Mais tu as pâli un peu cette année; ta figure est plus ovale, n'est-ce pas Eugénie? Grandirait-elle encore? As-tu quelque petit chagrin de cœur? voyons; n'attends pas que j'aie mis l'Océan entre nous pour me l'apprendre. Tu t'es pourtant bien amusée, j'en suis sûr, aux bals, cet hiver...

Mathilde tressaillit à ces dernières paroles de son père.

— J'y ai pris quelquefois du plaisir, mais j'y ai rencontré quelquefois aussi de ces ennuis qu'on s'épargne en restant chez soi.

— Des ennuis, Mathilde! des ennuis au bal, ma fille!

— Le monde, vous le savez, a des obsessions pour chacune de ses joies; il est plein de visages, de regards acharnés à vous poursuivre.

— Voyons, dit M. Lussac, surprenant un embarras dans les paroles de sa fille; on t'a adressé des hommages ridicules; quelques jeunes gens se sont crus plus particulièrement l'objet de ton attention; un d'entre eux peut-être t'a écrit...

— Ma mère aurait lu la lettre; elle peut dire si j'en ai reçu.

— Je sais ce que tu vas dire à ton père, interrompit Mme Lussac, qui avait eu beaucoup de peine jusqu'ici à deviner un évènement sous les palpitations, les détours et les craintes de sa fille. C'est moins que rien, mon ami; moins que rien, je vous jure. Ces enfans ont aujourd'hui des manières vraiment étonnantes d'exprimer les choses les plus simples. Tu veux parler de ce beau jeune homme brun, aux cheveux bouclés, qui a des yeux de tigre et une taille si fine, que Mme de Bergerade et moi ne l'appelions que le fuseau d'ébène.

— Je ne sais s'il est beau, ajouta Mathilde, qui pâlissait par degré depuis quelques minutes; mais il est bien reconnaissable à l'espèce de coup de sabre qui lui a fendu les lèvres et sillonné la joue jusqu'à l'oreille.

— Ce qui lui donne du caractère et lui sied tout-à-fait; c'était encore l'avis de Mme de Bergerade.

— Et vous appelez ce jeune homme? s'informa soudainement M. Lussac.

Digitized by Google

— Tristan, répondit Mathilde.

— Il n'a pas d'autre nom?

— Je ne lui en connais pas d'autre, mon père.

M. Lussac fermait les poings en regardant sa fille jusqu'au fond des yeux.

— N'a-t-il pas une voix douce comme une femme et de petites mains nerveuses?

— Tout juste, répondit Mme Lussac. Vous le connaissez donc?

— Avez-vous appris s'il avait eu quelque duel au pistolet avec des jeunes gens de Paris?

— Deux, mon père.

— Il a tué ses deux adversaires, n'est-ce pas?

— Oui, mon père, répondit Mathilde effrayée de ces révélations, qu'on ne lui donnait pas même le temps de faire.

— Mais c'est un prodige! s'écria Mme Lussac; vous savez tout, mon ami.

— Je ne sais rien, répondit M. Lussac. Mes suppositions sont si applicables à tous les jeunes gens du monde, qu'elles ne pouvaient manquer de convenir à votre héros. J'ai joué un instant au roman avec vous.

Berton avait remis l'éventail à Mathilde. Comme il avait retenu la question de M. Lussac à sa femme, au sujet du mariage de leur fille, il demanda la permission de se retirer; il prétexta la fraîcheur du soir.

— La fraîcheur du soir! s'écria M. Lussac en ôtant son chapeau de paille et en le roulant comme un cigare entre ses grosses mains; la fraîcheur du soir! mais c'est le ciel d'Afrique. Quelle mer! voyez donc? quel ciel! jamais Naples n'eut d'aussi belle soirée. Vous ne nous quitterez pas si brusquement, monsieur Berton. Serait-ce parce que nous allons causer mariage? Restez, s'il vous plaît, restez; nous ne faisons pas de roman ici. Richardson n'aurait pas la plus petite scène à recueillir. Ma fille est belle, elle est bonne, elle est surtout raisonnable, et je veux la voir heureuse le plus tôt possible. On ne doit faire un mystère de cela à personne. Est-ce que toute ma fortune, cette fortune qu'un incendie peut emporter ou quelques mauvaises récoltes de coton, ne sera pas plus sûrement dans tes mains, chère enfant, que dans les miennes? Ton mari la doublera d'abord, et tu en jouiras, ce qui vaut mieux, n'est-ce pas, ma bonne Eugénie? dit M. Lussac en se tournant vers sa femme. Donnons à cette enfant ce qui nous a manqué, le bonheur d'être ensemble; ce

Digitized by Google

qui t'a manqué, Eugénie, un mari qui fût toujours près de toi. Elle aura un mari qui sera tout pour sa femme. Moi, je n'ai pas été ce mari, le serai-je jamais? J'ai gâté ma vie. L'habitude, le croirez-vous, monsieur Berton? m'a fait une seconde patrie des colonies, tandis que ma femme et ma fille m'attirent toujours vers la France. J'ai deux existences, deux cœurs, et bien souvent doubles maux. Ne parlons plus de cela, tenez.

M. Lussac eut l'air de chercher dans sa poche un cigare et son briquet, pour ne pas montrer l'attendrissement de son visage.

— Enfin, revenons à ce que je disais. Je veux marier Mathilde.

— Mon ami, vous traitez les affaires sérieuses d'une manière...

— De quelle manière faut-il les traiter? A votre avis, j'ai donc mal débuté? Mais songez que l'an prochain, moi qui vous parle, je serai peut-être mangé par les poissons de l'Océan, en revenant ici pour la vingtième fois. Assurons l'avenir de notre fille, et reposons-nous ensuite sur le sort. N'êtez-vous pas de mon avis, monsieur Berton?

— Auparavant je désirerais être de celui de mademoiselle Mathilde.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Mathilde, qui ouvrait et fermait son éventail pour avoir une contenance. Je vois avec reconnaissance que vous partagez un embarras que mon père m'aurait épargné en consultant d'abord ma mère.

Peu flattée apparemment de cette condescendance de sa fille, Mme Lussac lui tira la robe de bas en haut, comme si elle eût voulu dire : *Taisez-vous! ne me mêlez en rien à tout ceci.*

— Après tout, reprit M. Lussac, je suis peu au courant des mille précautions de formes que la mode des convenances impose à un père bien appris, qui parle mariage à une fille qui se respecte. Quel est le roman qui fait loi en matière de mœurs aujourd'hui?

— Je ne lis pas de romans, répondit Mathilde fort émue.

— Tant mieux. Le mari que j'avais à vous proposer ne les aime guère non plus... Quoiqu'il pût, comme un autre, en inspirer, lui aussi: car il est bien, très bien.

Saisi d'une petite toux sèche, Berton garda pendant quelques minutes sa figure cachée dans son mouchoir. Il avait porté ses regards du côté où les montagnes descendent avec rapidité vers la mer comme des voyageurs altérés de rafraîchir leurs membres. Derrière l'immense rideau d'un ciel clair de sa propre clarté, car il n'y avait pas encore d'étoiles, il apercevait les bois de pins de l'ancien château d'un roi d'Espagne. La muse du passé imprime à ces forêts un caractère historique comme à chaque montagne de la Grèce. Le

Digitized by Google

jour y a des lueurs qui surprennent l'ame; et c'est à croire qu'on est une portion de cette nature mystérieuse de solitude, lorsque le vent, en remplissant vos oreilles de murmures magiques, épure la limpidité des yeux, glisse le frisson dans tous les membres, et couche vos cheveux comme il le fait de la forêt entière. Alors vous entrez en communication avec la grande ame du monde, et vous vous assimilez aux nuances pourprées du ciel, aux émanations des plantes, aux gémissemens éternels des flots; vous êtes plus qu'un homme, vous êtes tout ce que vous éprouvez, vous êtes dieu.

Berton ne pénétrait que par la pensée et par le regard dans ces épaisseurs de bois imprégnés de mélancolie. Il les visiterait bientôt; pour le moment, il ne leur demandait qu'une préoccupation à la conversation qu'il était forcé d'entendre.

M. Lussac continua :

— Et il est très riche aussi, peut-être le plus riche de nos colons.

— Et cet excellent jeune homme aimerait notre fille, mon ami?

—Voilà tout de suite le roman! Comment l'aimerait-il, puisqu'il ne l'a jamais vue? mais il l'estime, d'après mes rapports, comme un caractère parfaitement assorti au sien. Il voit dans Mathilde une bonne directrice de maison. Pendant les premières années du mariage, il sera souvent absent; mais une fois la liquidation de ses affaires finie, il vivra à Bordeaux, centre de ses opérations. Son projet est de se retirer des affaires.

— Et quelle est la profession de votre protégé? demanda Mme Lussac à son mari.

— Il est négrier.

— Négrier! se récrièrent à la fois Mme Lussac, Mathilde et Berton lui-même. De ceux qui mangent les hommes! ajouta Mme Lussac.

— Je n'ai pas dit antropophage, ma chère Eugénie. Si une maladie n'eût empêché ce jeune homme de me suivre en Europe, il aurait justifié par sa présence la bonne opinion qu'on ne semble pas avoir de lui.

— Ah! si ce n'est pas un antropophage, je vous demande pardon d'avoir confondu, mon cher ami. Il y a tant de métiers sur la terre!

— Celui de négrier n'est pas moins une horrible chose; et ne le pensez-vous pas? murmura Mathilde en posant sa main sur le bras de Berton, presque caché derrière un des piliers de verdure du belvédère. Comment n'avoir pas la conscience troublée en goûtant les jouissances d'une fortune acquise au prix d'un trafic odieux?

Berton regarda avec reconnaissance celle qui parlait ainsi. Il la

Digitized by Google

remercia par un regard d'avoir exprimé une opinion si conforme à la sienne, qu'il avait tue, de peur de blesser les délicatesses de l'hospitalité.

— Allons, la philantropie vous a poursuivis jusqu'ici de son venin, reprit M. Lussac, d'un ton qu'il aurait voulu rendre indifférent, mais où perçait la gêne de la personnalité. Un négrier n'est pas ce que vous vous figurez, mes bons amis. Il ne lui est pas défendu d'aimer son pays, d'avoir des sentimens de famille, d'être utile à ses amis. J'en connais beaucoup de très estimables. Si monsieur Berton avait visité les colonies, il serait guéri des antipathies que je lui suppose contre cette classe d'hommes. Monsieur Berton ne connaît peut-être que la France et l'Angleterre?

Directement interrogé, Berton répondit :

— J'ai été, monsieur, gouverneur d'une partie des Indes pendant cinq ans; quant à mon opinion sur les noirs, la voici tout entière : je les considère comme mes frères, ni plus ni moins.

— Oui, répliqua M. Lussac, vous les défendez à Londres dans vos ridicules clubs d'émancipation, et au sortir de là, vous courez les vendre mille gourdes à la Jamaïque.

— Monsieur, c'est là une antithèse de petit journaliste. Pourquoi nous accuser tous, nous autres Anglais, des contradictions criminelles de quelques-uns?

— Vous êtes des fous alors.

— Cela vaut mieux que d'être cruel.

— Et vous ne serez contens que lorsque les Européens ne posséderont plus un pouce de colonie. Vous avez déjà armé les noirs contre nous avec vos incendiaires écrits; votre maxime est toujours celle-ci : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe*. Beau principe, ma foi!

M. Lussac ouvrit sa poitrine à l'air, comme c'était son habitude dès que la discussion s'échauffait.

Mme Lussac avait pris le parti de n'être plus ni pour ni contre l'humanité. Cela lui avait trop mal réussi. D'ailleurs, il s'agissait d'un mari à donner à sa fille, et la considération était délicate.

— Mais pourquoi, dit à son tour Mathilde, les blancs ne cultiveraient-ils pas la canne à sucre aussi bien que les noirs? On ne perdrait pas les colonies, et l'esclavage disparaîtrait.

— Par la même raison, ma fille, que des noirs ne vivraient pas, s'il leur fallait cultiver des oliviers et des betteraves.

— D'accord, monsieur, reprit Berton; puisque c'est une nécessité du climat, prenez vos cultivateurs, vos ouvriers, vos matelots parmi

Digitized by Google

les noirs, mais ne les enchaînez pas, ne les battez pas, ne les tuez pas; accordez-leur des droits, l'égalité devant la loi.

— Essayez d'abord de l'établir, cette égalité, entre vous autres blancs, puis il vous sera loisible de l'étendre aux noirs de l'Afrique. Vos paysans sont-ils plus libres que nos esclaves? Chassez-les, ils mourront de faim. C'est donc la nécessité qui les soumet, et non la loi. Sophisme. Qui donc fait la loi, n'est-ce pas la nécessité? Vous êtes surtout dans une erreur de fait bien grossière, lorsque vous vous imaginez que nous battons, torturons, estropions, tuons nos esclaves; le besoin de les conserver, nous rend humains, autant que vous au moins. Ce n'est pas là de la fraternité, tu me répondras, ma chère Mathilde; mais la possédez-vous en Europe franchement cette fraternité? ton cœur n'est-il pas la dupe d'une leçon toute faite?

— J'aimerais, mon père, que vous crussiez à ma sincérité. Votre fille mérite cette confiance.

Mathilde était sur le point de pleurer.

Par un mouvement spontané, Mme Lussac et Berton se levèrent pour l'apaiser.

Mathilde était déjà sur les genoux de son père. Il l'avait attirée sur lui; après l'avoir embrassée à plusieurs reprises pour la consoler du chagrin qu'il lui avait causé, il lui passa une magnifique chaîne d'or autour du cou, et il lui dit :

— C'est pour toi! Et maintenant que la paix est faite, je veux te forcer d'avouer à ton tour que nous ne sommes pas si méchans que tu le prétends.

M. Lussac agita une sonnette.

Un domestique parut.

— Jean, faites venir Narcisse et le premier paysan que vous rencontrerez dans le village.

Narcisse parut le premier.

Narcisse était le domestique noir de M. Lussac; il l'avait accompagné dans son voyage en France.

— Narcisse, lui dit M. Lussac.

— Maître, répondit celui-ci.

— Tu as ta liberté, je te renvoie.

— Où donc, maître?

— Où tu voudras, Narcisse.

— Sans argent, maître, où irai-je?

— Je te donne mille gourdes.

Digitized by Google

— Mille gourdes, c'est beaucoup, maître; mais où faut-il que j'aille?

— Encore une fois, où il te plaira; en Afrique, ton pays.

— Je préférerais rester avec vous, maître.

— Mais je ne retourne plus aux colonies.

— Toujours avec vous, maître.

— Mais tu ne peux plus être mon esclave si je reste en France. Ici, tu es libre.

— Si je suis libre, maître, je me donne encore à vous.

— C'est bien; va-t'en.

— Eh bien! vous avez entendu. Ce noir refuse sa liberté pour rester avec moi. Commencez-vous à être convaincus de l'exagération de vos déclamations?

Ce succès était bien doux pour M. Lussac; il avait de la peine à ne laisser voir que le triomphe d'une théorie dans ce proverbe social improvisé sous une tonnelle que la lune commençait à blanchir de ses rayons.

Le paysan que Jean était allé chercher se présenta à son tour.

— Bon homme, lui dit M. Lussac, combien y a-t-il que vous êtes au service de notre voisin?

— Quarante ans, mon bon monsieur. C'est bien long, n'est-ce pas?

— Êtes-vous content d'être à son service?

— C'est la crême des honnêtes gens; mais il compte les laitues dans le potager et les olives sur les arbres. Une chenille n'est pas plus curieuse.

— Cependant, vous avez huit enfans, m'a-t-on dit, qui vivent avec vous des produits de cette propriété.

— Oui, ils vivent; mais c'est là tout. Est-ce que tout le monde ne vit pas de la terre, seigneur Dieu!

— Et à combien s'élèvent vos gages?

— A deux mille francs par an; pas un ognon de plus.

— Et si l'on vous donnait deux mille et cent francs pour vous avoir; car on m'a assuré que vous êtes laborieux et adroit dans votre partie.

— Ah! monsieur, que de grâces! J'accepterais des deux mains.

— Vous accepteriez!

— Mais tout de suite.

— C'est bien, mon ami; nous nous reverrons et nous causerons de cette affaire.

— Comparez maintenant, s'écria M. Lussac, et jugez-vous vous-

Digitized by Google

mêmes : l'esclave que je fais libre persiste à me servir comme esclave, et le paysan qui est heureux, qui doit quarante ans d'existence, celle de ses huit enfans, à la générosité évidente d'un bon maître, est prêt à le quitter pour cent francs de plus ajoutés à ses gages.

— Monsieur, dit Berton avec une ironie douce, car M. Lussac s'adressait particulièrement à lui, cet exemple n'est pas concluant. Votre esclave noir a rencontré en vous un bon maître, et un bon maître a rencontré un mauvais serviteur dans le paysan que vous avez interrogé; deux exceptions qui ne prouvent pas que la liberté abrutisse et que l'esclavage relève le caractère de l'homme.

— Oui, mon père, M. Berton a, je crois, raison. Relèverez-vous celle-là?

— Je la relèverai si peu, répondit M. Lussac avec un mélange de bonté et de soumission feinte, que je me rends à votre raisonnement. Aussi, dès ce moment, tous les noirs de mes établissemens en Afrique sont libres; vous perdez par-là cinq cent mille francs sur votre dot et un million sur votre héritage.

Mme Lussac, devenue négrophobe depuis une heure au moins, bondit sur son siége d'osier. Heureusement pour l'embarras de tous, un domestique vint annoncer que le souper était servi.

II.

Onze heures à la pendule. Finie pour les invités, la soirée commence pour les intimes, pour les amis de la maison.

Pour peu qu'on ait fait le vingt-et-un depuis sept heures, ou taillé l'écarté à deux sous, on respire à l'aspect de ces fauteuils de campagne, heureux enfin comme vous d'alonger leurs bras en liberté, et de laisser prendre à l'édredon comprimé de leur ventre de mandarin son développement naturel.

On est peu nombreux ; les siéges sont rapprochés; les médisances fraternisent; c'est à qui déploiera le plus de cruauté à immoler les absens dont les places sont encore tièdes. On n'est jamais si lié que lorsqu'on s'entend pour faire le mal, ou pour en dire : c'est une justice à rendre à la société.

M. Lussac n'est pourtant pas méchant; il est simplement railleur, défaut caractéristique chez les personnes obèses. Ceux qui ont perdu la faculté de suivre les autres dans les à-travers-champ d'une conversation nerveuse, qui ne peuvent pas rendre geste pour geste, manœuvre pour manœuvre, à cause du ressort de leurs bras qui

Digitized by Google

s'est
ton
locu
tirem
la de
bre,
à p
de
M
mem
tête,
si
ho
so
le
v
d
entendre
que Mathilde
pas su
poursuivie
ou d'elle,
avait réussi.
tranger
avait crée de nom-
dans la salle.

Digitized by Google

sement la seule personne qui pouvait le déranger par un désir imprévu de prolonger la veillée au-delà des bornes établies, ne se retira pas dans sa chambre ainsi qu'on l'avait espéré. Mme Lussac s'aperçut à peine que Mathilde affectait de lire avec beaucoup d'intérêt un livre nouveau. Elle s'installa en face de son mari, qui l'avait beaucoup plus aimée dans d'autres momens que dans celui-là; et elle dit :

— La soirée est vraiment trop belle pour ne pas en jouir plus longtemps; je ne me coucherai pas avant une heure.

— Avant une heure! répliqua M. Lussac, qui laissait presque échapper dans cette exclamation le secret d'une conspiration. Mais vous serez indisposée demain.

— Indisposée! mais il n'y a pas six mois que nous passâmes la nuit entière au bal, Mathilde et moi. C'était rue de Grammont, aux noces d'un banquier; il t'en souvient, Mathilde?

— Oui, maman, répondit Mathilde sans quitter son livre.

— Te rappelles-tu encore ce jeune homme qui nous reçut? Avec quelle grace parfaite il fit les honneurs de chez lui! Quelle tournure charmante! Quel beau visage! Je te le fis remarquer; c'était le comte de Saint-Vincent.

— Comme vous en parlez! Savez-vous bien que si Mathilde voyait par vos yeux, je serais effrayé. Heureusement vous êtes bonne mère, et l'on vous permet l'exagération du roman quand on sait que l'histoire a été si pure.

M. Lussac exprima ce compliment sur un ton qui aurait convenu à quelque chose de beaucoup moins flatteur qu'un compliment.

Résigné au contretemps qui le clouait à sa place, il était plutôt couché qu'assis dans une bergère, ses grosses jambes fixées en ciseaux sur un tabouret. Accroupi à ses pieds, Narcisse veillait à ce que le houca ne s'éteignît point. Le fidèle serviteur noir agitait le tabac embrasé avec des pinces en vermeil.

En entendant les premières paroles de sa mère, Mathilde avait pâli, son sang sembla se retirer de ses veines, dont les rameaux bleuâtres coururent le long de ses tempes; ses lèvres se décolorèrent, ses joues devinrent plus blanches que la dentelle qui en suivait le gracieux ovale; ses bras tombèrent sur ses genoux.

— Je vous disais, poursuivit Mme Lussac, combien nous fûmes enchantées de ce bal. La jeunesse est vraiment admirable aujourd'hui. Figurez-vous, mon ami, que dix jeunes gens au moins me demandèrent, à ce bal, la faveur de se présenter chez moi. En vérité, on est bien malheureuse de n'avoir pas des nichées de filles

Digitized by Google

à marier, on les placerait toutes au bal. Un d'entre eux, quelle folie! j'en ris encore quand j'y pense, m'invita à danser.

—Pourquoi pas? répliqua M. Lussac, est-ce qu'une mère parisienne vieillit jamais? leurs filles n'ont pas de rivales plus acharnées. Pardon, mon amie.

— Je ne vous pardonne pas, mon ami; vous êtes méchant ce soir.

— Enfin, dansâtes-vous?

—Oui, mais par pure nécessité.

— Une nécessité qui équivaut à un agrément.

— Toujours; alors je ne danserai pas.

— Allons, je me tais; entrez en danse et parlez.

— Il manquait une dame pour compléter la figure, je me dévouai. Pourtant je vous avoue que je ne l'aurais jamais osé, si Mathilde, qui dansait dans une salle voisine, se fût trouvée là. Eh bien! cela n'alla pas trop mal.

— Comment donc! mais je ne connais rien de plus respectable que les générations qui dansent après les générations qui se succèdent.

— N'allez-vous pas voir un évènement là-dedans?

— M'empêcherez-vous de le trouver singulier?

— Pas si singulier, mon ami, qu'une histoire beaucoup moins risible qui se rattache à cette soirée, et dont vous avez dû entendre parler. Tous les journaux en ont retenti.

A peine Mme Lussac avait-elle entamé sa narration, que Mathilde se penchant à l'oreille de son père lui dit d'une voix éteinte:

— Faites taire ma mère, ou je meurs.

Il n'était pas au pouvoir de M. Lussac de céder au vœu de Mathilde. Sous aucun prétexte, il ne lui était permis d'imposer silence à sa femme. D'ailleurs cette prière de sa fille ne devait pas être accueillie; que signifiait-elle?

—Voici cet évènement: Une mère et sa fille, fort belle, assure-t-on, s'étaient rendues au bal, à ce bal où Mathilde et moi nous trouvions. Ni leur naissance, ni leur rang n'ont jamais été connus; la publicité a eu la pudeur de n'en rien dire: il est probable qu'elle n'en a pas su davantage. La demoiselle était, depuis quelque temps, poursuivie par un baron autrichien, attaché à la légation de Prusse. Fou d'elle, il avait tenté plusieurs moyens pour l'enlever; aucun n'avait réussi. Le plus puissant, la séduction, n'était pas à sa portée. Cet étranger était fort laid, laid autant que riche; mais l'or lui avait créé de nombreux amis.

Le baron était à ce bal. Ses amis s'étaient répandus dans la salle;

Digitized by Google

les uns jouaient, les autres dansaient dans les quadrilles où figurait la demoiselle poursuivie par le baron, les autres veillaient aux portes, d'autres sur l'escalier, d'autres dans la rue; tous étaient occupés à couvrir de leur présence le coup de main qui allait se faire.

On a rapporté que ce soir-là la demoiselle avait paru dans tout l'éclat de la toilette la plus recherchée. Ceux qui sont remontés, à l'aide de leur souvenir, aux plus minutieux détails de cette fête, assurent que six personnes, exactement mises comme la belle inconnue, s'étaient montrées à ce bal. On avait eu recours à cette similitude de costume, afin de donner le change aux attentions trop éveillées. Quant à moi, je n'ai rien vu de tout cela; car je n'avais des yeux que pour ma fille, que je trouvais la mieux parée et la plus belle.

Mathilde semblait dormir d'un profond sommeil; sa mère continua.

A la fin d'une contredanse, et tandis que les domestiques faisaient circuler des rafraîchissemens, un d'eux inclina un rameau de bougies sur la robe de la demoiselle, et la couvrit de taches et de feu. La flamme gagna sa mantille. On accourt; on étouffe le feu, on l'éteint, la personne est sauvée, mais comment reparaître dans l'état où cet accident l'a mise? Décontenancée, honteuse, tout en larmes, elle s'abandonne aux soins officieux de deux ou trois femmes qui lui proposent de la conduire dans un hôtel voisin où elle trouvera de quoi réparer en partie le désordre de sa toilette. Elle les remercie, se confie à elles; une voiture est à la porte, elle y monte; les chevaux se précipitent, s'arrêtent; un hôtel s'ouvre; elle est conduite dans un appartement; la porte de cet appartement se referme derrière elle: — devant elle, le baron!

Et je crois rêver quand je pense que j'étais là, à ce bal même, et que je dansais, mon ami, tandis que cet enlèvement avait lieu; n'en avoir rien su! Et Mathilde, non plus, qui dansait aussi à deux pas de la salle où j'étais. Lorsque je l'ai questionnée sur cet évènement, je l'ai trouvée muette comme un marbre. Mon Dieu! que je l'ai serrée avec effroi sur mon cœur en pensant qu'elle aurait pu tout aussi bien être la victime du baron.

Ce qui m'a le plus frappée, moi, ce fut d'apprendre que la demoiselle, ramenée une demi-heure après au bal d'où elle avait été enlevée, y avait reparu avec une robe et une mantille scrupuleusement pareilles à celles qu'elle avait avant le rapt. En vérité, un auteur qui risquerait un semblable épisode dans un livre ne serait cru de personne.

— Permettez, répliqua M. Lussac; cet auteur-là serait cru de ceux

Digitized by Google

qui, comme moi, imagineraient sans peine qu'un baron assez riche pour payer trente amis dévoués, le serait de reste pour acheter le dévouement d'une couturière, qui, sur le même patron et dans une étoffe pareille, aurait taillé deux robes au lieu d'une. D'ailleurs ne nous avez-vous pas dit que six dames étaient costumées comme cette demoiselle? Votre baron n'était pas un sot. Le misérable!

M. Lussac se leva et alla baiser le front de sa fille.

— La demoiselle reparut au bal. Personne ne s'était aperçu de son absence, personne ne remarqua son retour. Moi-même, qui étais toujours à danser.....

— Vous, moins que personne. Ensuite?

Enfin, on n'a jamais su quelle était cette demoiselle. On apprit seulement qu'au moment de passer les frontières, le baron avait reçu un coup de pistolet dans le cœur. Je n'en crois rien; ceci est un de ces traits de la clémence divine que les journalistes font toujours intervenir dans leur narration, pour édifier la moralité de leurs abonnés. On ajoutait même que celui qui l'avait tué en duel ou celui qui l'avait assassiné, car le cas est resté indécis, est ce jeune homme dont Mathilde nous a parlé avant le dîner, ce jeune étranger qui nous plaisait tant à Mme Bergerade et à moi, brun, olivâtre, si fort au pistolet, appelé Tristan, je crois.

— Et vous ne vous en êtes pas assurée! s'écria M. Lussac en marchant sur son domestique et en broyant son houca, renvoyé dix pas au loin.

— Et pourquoi donc? répondit Mme Lussac étonnée de l'emportement de son mari. Quel intérêt avais-je à savoir si c'était ce M. Tristan ou un autre jeune homme qui avait tué le baron?

— Vous avez raison, en effet; cela ne vous touchait nullement. Je vous demande pardon du mouvement d'indignation que je n'ai pu retenir en vous écoutant. Oui? que vous importait que ce fût lui ou un autre?

M. Lussac affecta ensuite un grand calme; il se croisa les bras, et laissa tomber sa tête comme s'il avait eu besoin de dormir.

— Mathilde, dit Mme Lussac en se levant et en frappant sur l'épaule de sa fille, Mathilde, il est temps de monter.

Sans attendre la réponse de sa fille, Mme Lussac prit un flambeau et se retira.

— Mathilde, dit à son tour M. Lussac quand sa femme ne fut plus là, viens, suis-moi. — Narcisse, attends-nous.

— Mon père, s'écria Mathilde quand elle fut hors de la maison,

Digitized by Google

mon père! cette jeune fille dont ma mère vous a raconté l'épouvantable histoire, c'est moi!

— Je le savais, répliqua M. Lussac, écoute-moi maintenant.

III.

— J'aime ta force et tu es bien ma fille. Tu n'as rien dit à ta mère?

— Rien. Elle a attribué ma maladie à tout ce qu'elle a imaginé: au changement de saison, à l'absence d'une amie que j'affectionnais.

— Tu as donc été malade après cet horrible guet-apens?

— Beaucoup, mais pendant quelques jours seulement. L'effroi m'avait rendue folle.

— Pauvre Mathilde!

— Il est vrai que l'effroi fut le seul mal que j'éprouvai; car ma mère n'a pu vous dire qu'à peine entrée dans l'appartement du baron, m'étant aperçue du piége, je sautai aux rideaux de la croisée, j'ouvris la croisée et me précipitai.

M. Lussac pressa Mathilde sur son cœur.

— Je ne m'étais pas blessée; j'avais rencontré dans ma chute l'appui flexible d'un tilleul dont les rameaux, en cédant au poids de mon corps, m'avaient presque accompagnée jusqu'à terre, sur le gazon du jardin. Je reparus au bal.

— Maintenant que le baron est mort, dit M. Lussac, ma colère n'a plus de vengeance à espérer. Dans nos mœurs elle s'arrête au tombeau. C'est à Dieu à faire au baron la justice qu'il mérite; j'aime à croire qu'il ne laisse pas aux pères offensés le regret de n'avoir pas pris à temps sa place de juge.

Mais dis-moi maintenant, Mathilde, ce que tu éprouves dans ton ame pour le jeune homme qui a tué le baron. C'est, si je ne me trompe, celui dont ta mère disait qu'il te suivait partout de ses yeux de tigre et de sa figure sombre.

— Je n'éprouve rien pour lui.

— Pas d'amour?

— De l'effroi; une certaine terreur quand il me regarde.

— Pas de reconnaissance?

— Aucune. Quel droit ai-je de croire qu'il a tué le baron dans l'intention de me venger?

En adressant ces questions à sa fille, M. Lussac paraissait calme comme s'il eût été question, entre lui et elle, de choses indifférentes.

Digitized by Google

Cependant un feu intérieur le brûlait de veine en veine : il eût voulu briser le tombeau du baron, souffleter son cadavre, et surtout se trouver tout à coup en Afrique et face à face avec une femme dont il mordait le nom entre ses lèvres.

— Écoute, Mathilde, poursuivit-il avec la tranquillité qui ne l'avait pas quitté depuis qu'il parlait avec sa fille; écoute, Mathilde, si, lorsque tu retourneras à Paris, tu rencontres dans les salons ce jeune homme, ce M. Tristan, celui qui a tué le baron, ne l'évite pas avec trop d'affectation. Souffre avec patience ses importunités; puisque tu ne cours pas le danger d'être séduite par ses qualités personnelles, laisse-les-lui déployer tout à son aise. Au reste, je ne le crois pas assidu à la manière des Français du continent. Quand les jeunes gens comme lui disent à une femme qu'ils l'aiment, ils éprouvent pour elles du délire; jusque-là ils marchent doucement dans leur passion, sans bruit, sans éclat, vous regardant, non comme dit ta mère, à la façon des tigres, mais des reptiles; ils fascinent avant de dévorer. Ne le réduis donc pas à s'ouvrir à toi, comme une explosion qu'il serait difficile de comprimer; qu'il croie que tu ne l'as ni plus ni moins remarqué que tant d'autres jeunes gens aussi assidus que lui.

— Mais il est donc bien dangereux? s'écria Mathilde.

— Pour toute autre que toi, répliqua M. Lussac, qui s'aperçut enfin de la trop grande curiosité éveillée dans l'ame de Mathilde par ces recommandations mystérieuses. Il n'est pas dangereux pour un esprit aussi sage que le tien. Il cesserait d'ailleurs de l'être à tes yeux, si j'avais besoin d'ajouter que la moindre faiblesse de ta part pour ce jeune homme serait mon arrêt de mort. Pendant que je serai aux colonies, s'il parvenait à s'introduire dans votre maison, vous ne me reverriez plus ici. Ne vous informez plus de moi; ce serait inutile, je serais mort.

— Mon père, puisque je ne l'aime pas, vos craintes sont chimériques.

— Écoute-moi encore, Mathilde. Si ma vie dépend du soin rigoureux que tu mettras à le tenir éloigné de toi, d'un autre côté, ma fortune, tout ce que je possède, l'avenir de ta mère, le tien, seraient perdus, si avant quelque temps, deux années au plus, tu songeais à te marier. Le bruit de ton mariage serait le signal de ma ruine; mes riches propriétés d'Afrique passeraient à des étrangers.

— Cette défense, mon père, sera aussi sacrée que la première.

— J'ai besoin de ton serment.

Digitized by Google

— Vous l'avez, continua Mathilde d'une voix qui hésitait, mais dont le tremblement ne fut pas remarqué par M. Lussac.

— Je sais que tu n'as encore aucun penchant sérieux dont je doive m'alarmer. Ce parti que je t'ai proposé hier, avant le souper, n'est pas tellement pressant, qu'il ne comporte parfaitement les retards qui sont nécessaires à mes vues. Le jeune négociant dont je désire faire mon gendre, est comme toi dans l'âge où les délais ne vieillissent pas.

Mathilde se tut sur les dernières paroles de son père, qui, content du serment qu'il avait obtenu d'elle, l'embrassa, et se retira dans sa chambre.

La soirée était belle. Les fleurs du midi, dont la plupart n'ouvrent leurs calices qu'à la chute du jour, mêlaient leurs parfums à l'odeur forte et aromatique du thym des montagnes. Privilége des climats chauds, les arbres mêmes ont en Provence leur exhalaison végétale. Au coucher du soleil, les arbres deviennent plantes, les fruits passent au règne des fleurs. Ainsi la vigne a son odeur aigre et poivrée, l'olivier sa senteur amère, le figuier répand dans l'air son goût laiteux et fade, le poirier secoue des nuages invisibles de musc, l'arbre à pin charge le vent de résine. L'eau de la mer fournit aussi ses émanations. Les sables, les algues échouées, les rochers étoilés de coquilles, révèlent le monde maritime, à la grande surprise de l'ame, qui, comme le poisson volant, indécise entre la mer et la terre, plane sur la terre tant que ses ailes sont encore humides, et descend dans les flots quand le vent les a séchées.

Mathilde rentra à pas lents; elle s'était arrêtée à plusieurs reprises pour regarder, au bout de l'allée de marronniers, le pavillon de Berton, et la lampe qui rayonnait du fond de la chambre du jeune malade.

IV.

Berton est né en Écosse; ses cheveux blonds descendraient bien mieux d'une couronne que d'un chapeau. C'est au moins un casque que demanderait ce front. Sa taille doit être celle de sa mère : déliée sans maigreur; elle est haute, il le faut, car dans les batailles c'est au gentilhomme à cacher de son corps le corps de son roi. Et dans ce mélange de hauteur et de bonté qui se lit encore dans quelques races nobles, on sent que si les aïeux ont donné leur vigueur et leur dignité, les femmes ont légué leur douceur et leurs grâces. Berton

Digitized by Google

doit ressembler à sa mère et à ses sœurs; il a leurs yeux bleus et profonds, et comme lui, elles ont sans doute le teint blanc et calme. Cette ressemblance se constate par les tableaux de famille; et quand l'arrière-petit-fils est en présence du portrait du bisaïeul, il se voit tel qu'il sera dans ses descendans. Ces idées ennoblissent, ces images élèvent, et forcent à être beau et brave pour avoir un jour les honneurs du cadre d'or. Berton est un de ces hommes de race.

Le mal n'avait respecté ni un si beau corps, ni une aussi glorieuse tige. Berton se mourait. Il ressemblait à ces dauphins empoisonnés qu'on montre au balcon les jours de fêtes, pour prouver au peuple qu'ils sont encore vivans. Ils ne règneront jamais.

Il avait reçu une éducation digne des emplois qui l'attendaient, soit que ses goûts le portassent vers les armes, soit que ses vastes connaissances en tout lui fissent préférer une existence moins agitée. Une circonstance particulière, lorsqu'il n'avait que vingt ans, décida de sa carrière. La mort d'un de ses parens, gouverneur d'une province des Indes, l'appela à une position des plus hautes en le constituant le successeur au titre et aux fonctions de ce parent. Il partit pour les Indes.

Pendant trois ans, Berton connut cette vie inintelligible pour l'Europe, et dont l'Orient même n'est qu'une fausse image; le véritable Orient, c'est l'Inde. C'est là aussi que Berton respira les germes d'une maladie de foie mortelle aux Européens. Les médecins de Calcutta, effrayés des progrès du mal qui rongeait le jeune gouverneur et de l'inutilité de leurs remèdes, lui conseillèrent l'air le plus méridional de la France; il partit.

C'est au fond de la Provence qu'il avait résolu de se fixer; l'on a vu comment, après avoir connu à Paris la famille Lussac, il en était devenu l'ami et l'hôte.

De la croisée de son pavillon il voyait Mathilde se promener tous les matins dans les allées du jardin, lire ou cueillir les fleurs qu'elle dessinait dans la journée, et monter ensuite sur la colline pour se perdre dans les massifs de pins qui la boisent.

Le lendemain du jour où Mathilde avait eu un entretien si sérieux avec son père, le vent du nord blanchissait la mer et pulvérisait les vagues en les éparpillant dans l'air en flocons. L'air est alors sec, transparent; parfois seulement passe, ébouriffé comme une pelisse d'Astracan, un de ces nuages que les marins appellent, dans leur langage, une peau de chat. Ce vent, qui frappe les rayons du soleil et les couche sur un autre hémisphère, fait vaciller sa lumière

Digitized by Google

et la prive de chaleur. Tout revêt, sous cette température qui dessèche, une couleur tranchante et azurée : les arbres se découplent, ils sont plus dessinés, mieux peints; les rochers semblent neufs, les grandes routes balayées. Cette commotion universelle donne au corps qui la partage une surexcitation inimaginable. Les nerfs en souffrent, mais le cœur s'échappe de la poitrine; l'œil brille clair comme un lac; les narines palpitent, les cheveux participent à cette sensation électrique. Ce vent qui souffle fait aimer, il rajeunit, il enivre, il trouble, il souffle l'ardeur de la colère, du courage, de la dispute; il n'est pas d'air guerrier capable de lutter avec cette *Marseillaise* aérienne.

Berton, ayant aperçu Mathilde, l'avait suivie sur la colline; longtemps avant de la rejoindre, il vit flotter entre les arbres sa robe de soie noire et les rubans de son chapeau. Elle paraissait et disparaissait. Il aurait désiré que sa présence ne fût pas un coup de surprise pour Mathilde, mais le trop faible bruit de ses pas sans retentissement sur le sable rendait impossible cette attention de délicatesse. Le moyen le plus naturel de mettre du côté de Mathilde le hasard de cette rencontre était pour Berton de faire un crochet dans le taillis et de se trouver en avance sur elle dans le sentier qu'elle parcourait. Berton devait d'autant moins hésiter à user de cet innocent stratagème, qu'au bout de ce sentier, la colline se projetait en sens contraire et confondait son versant avec une vallée cachée dans le plus épais du bois; la campagne se dérobait entièrement.

Mathilde, apercevant Berton qui venait à elle en souriant, le chapeau à la main, poussa un léger cri de surprise, et rougit pour sa toilette, mise par le vent dans un désordre que la chasteté des épingles ne réprimait plus. Le vent était dans ce moment si impétueux, qu'à trois reprises Berton essaya vainement de faire entendre quelques mots. Cette circonstance l'autorisait à offrir son bras, qui fut accepté pour descendre le revers de la colline. On se parla de plus près.

Ils furent bientôt en pleine forêt.

— J'ignore, dit Berton, si la saison qui touche à ses derniers jours, ce vent d'automne nous en avertit, me fournira encore l'occasion de vous parler de moi. Votre départ pour Paris est si proche.

— De me parler de vous, monsieur Berton?

— De moi, mademoiselle. Vous allez vous marier, du moins votre père le désire instamment.

— Vous n'avez pas oublié, monsieur, le peu d'empressement que

Digitized by Google

j'ai mis à accueillir une proposition dont dépend peut-être mon bonheur.

— Votre premier refus, j'en conviens, a paru déconcerter les projets de votre père; mais l'avenir?

— Me supposeriez-vous plus faible à une seconde attaque?

— Oui, mademoiselle.

— Qui vous porte à le croire?

— Placée entre l'orgueil de faire triompher un moment votre volonté sur celle de votre père, et la nécessité d'obéir enfin à la voix de l'intérêt, qui vous offre un riche mariage, vous résisterez assez pour obtenir en vous rendant une honorable capitulation; vous ne vous marierez pas moins à l'époux du choix de votre père.

— Monsieur Berton suppose donc que c'est la première fois qu'une union convenable m'aura été proposée.

— C'est la seule, j'imagine, où l'on vous aura présenté le mariage à cette condition dure et exceptionnelle, d'être ou de n'être pas, par votre consentement ou par votre refus, la femme d'un homme extrêmement riche.

— En ce cas, je ne consentirais au mariage arrangé selon les vues de mon père que parce qu'en lui obéissant ma fortune se grossirait de la sienne et de celle du mari que je tiendrais de sa main! De toutes manières, d'après votre opinion, c'est l'argent qui doit me décider.

— Je n'ai pas eu cette pensée.

Un silence suivit ces premières explications échangées entre Mathilde et Berton. La forêt devenait de plus en plus épaisse devant eux. En certains endroits les jeunes pins abaissaient tellement leurs branches, que Mathilde fut obligée d'ôter son chapeau de paille. Ses cheveux flottèrent.

Berton reprit avec beaucoup plus de fermeté qu'à son début :

— Je crois vous avoir prévenue, mademoiselle, que c'était de moi que j'avais à vous parler.

— Et c'est de moi seule jusqu'à présent que vous m'avez entretenue. Je vous remercie de la préoccupation.

— J'étais peut-être plus dans la conversation que je ne le pensais. Je compte retourner à Paris, moi aussi.

— Avec nous, monsieur Berton? Maman en serait enchantée. Est-ce là, ajouta Mathilde, le secret que vous vouliez me confier?

— Votre mère en serait enchantée, dites-vous? Votre père le serait-il également?

Digitized by Google

— Vous ne craignez pas qu'il vous déshérite, vous, dit Mathilde en souriant.

— Et c'est là mon regret, dit Berton avec amertume.

— Vous êtes inintelligible aujourd'hui, reprit Mathilde, qui n'avait pas saisi le sens de la phrase de Berton, et qui, fort ingénuement, l'obligea à la lui répéter.

— Ne serait-ce pas, répliqua Berton, parce que je serais de moitié avec vous dans votre destinée que la colère de votre père nous frapperait tous les deux? Ne serait-ce pas parce que je serais votre mari?

— J'étais loin, monsieur, de m'attendre à cet aveu, murmura Mathilde.

— C'en est un, mademoiselle, et bien sincère. Oui, je languissais au monde, et depuis que je vous ai vue, sans me promettre de longs jours, je sens que l'occupation heureuse de mon ame soutient plus fermement mon existence que l'espoir.

Berton avait insensiblement ramené vers son cœur la main de Mathilde.

— Ne sommes-nous pas bien condamnables, monsieur Berton, vous de vous expliquer, moi de vous entendre, si loin de ma mère?

— Que mes paroles soient sans danger pour vous, et que mon titre d'étranger ne vous effraie pas. Si vous voulez être Anglaise, demain, dans l'église de ce village, bénis par ce pauvre prêtre que nous avons heurté dans l'obscurité l'autre soir, je vous donne mon nom; — il est sans tache; — je vous donne en dot un des plus beaux comtés de l'Écosse; j'abandonne, si vous le préférez, et mon titre de pair, de comte et de seigneur, pour être Français, de votre pays, Mathilde.

— Assez, monsieur Berton, — votre générosité me confond, — l'illusion d'un moment vous trompe; — je ne mérite pas de si grands sacrifices; — que vous donnerais-je en retour?

— Et que voulez-vous que je fasse de ces richesses, de ces titres, qui ne me vaudront pas un jour de plus d'existence, et qui peuvent tant embellir la vôtre? — Parlez; — m'encouragez-vous à m'expliquer avec votre mère?

Ici Berton s'arrêta, et fixant des regards pleins de crainte et de résolution sur les yeux de Mathilde, il y chercha une réponse qu'il n'osait attendre de sa bouche.

Mathilde versa une larme brûlante sur les mains de Berton, et un douloureux NON l'accompagna.

— *Non*, dites-vous; *non*, vous ne m'aimez pas; que voulez-vous

Digitized by Google

que je devienne? Ce n'est point chez moi le désespoir factice d'un amour ordinaire, Mathilde; je souffre beaucoup. En me repoussant, vous ne me méprisez point, vous me tuez; me fût-il donné de compter les longues journées de notre séparation, où emprunterais-je du courage pour vous voir revenir au bras d'un autre qui ne vous aimera pas, Mathilde, comme moi, et que vous aimerez peut-être?

Étouffé par ces sanglots, Berton se détacha brusquement du bras de Mathilde, et s'adossa contre un arbre, la tête cachée dans ses deux mains qui ruisselaient de larmes.

— Berton! Berton! mais vous m'avez mal comprise; — vous ai-je dit que je ne vous aimais pas?

Mathilde avait relevé la tête de Berton; et en l'appuyant sur sa poitrine émue, elle ne cessait de lui répéter : Vous m'avez mal comprise, Berton.

Il fut long-temps à douter des paroles bonnes et persuasives que Mathilde murmurait si près de ses lèvres; puis il se laissa aller à cette douce agonie qui succède à la douleur. Il levait ses yeux bleus et humides vers le ciel; il baisait avec effusion, dans une ivresse défaillante, les boucles de cheveux de Mathilde, dont le front touchait son front, et tous ses sens, surpris à la fois par ce retour à la vie, aspiraient les émanations suaves de la résine et des feuilles du chêne, parfum de la solitude.

Ils marchèrent; mais l'un et l'autre, surpris du progrès qu'avait fait à leur insu la passion, se taisaient, de peur de s'avouer qu'il était temps de sortir de la dangereuse crise de l'exaltation.

— Je parlerai ce soir même à votre mère, n'est-ce pas, Mathilde?

— Non, monsieur Berton, écoutez-moi; vous m'avez demandé ma main; je vous l'ai refusée; vous avez cru alors que je ne vous aimais pas. Je vous ai détrompé; — mais c'est tout. Je ne dois pas, je ne puis pas être votre femme.

— Lorsque la pitié vous arrache un mot d'espoir pour qui vous supplie, vous vous hâtez si tôt de le reprendre! Et que voulez-vous donc que je sois pour vous? — J'aurais compris toute autre femme qui m'eût tenu cet étrange langage; mais vous, Mathilde, vous me forcez à vous adresser une question stupidement insensée. Êtes-vous mariée?

— Non, mon ami, répondit avec un sourire triste Mathilde, non, je ne suis pas mariée; le serai-je jamais? Abandonnant le bras du

Digitized by Google

jeune lord, elle ajouta : Que la conversation d'aujourd'hui soit pour toujours finie. Je vous demande encore la grace de ne pas m'accompagner plus loin; c'est une prière.

Berton salua Mathilde; et sans détourner la tête, il reprit seul le chemin de la forêt qu'il venait de parcourir avec elle.

V.

On imagine sans peine l'état dans lequel se trouva Berton après l'énigmatique refus de Mathilde. Il cessa de se présenter à la propriété Lussac. Il lui sembla impossible de séjourner plus long-temps dans un endroit où il était venu chercher la santé, et où il n'avait rencontré que le désespoir. Il résolut d'aller en Suisse.

Ses dispositions prises, il pensa qu'il y aurait de l'inconvenance à ne pas faire une dernière visite d'adieu à la famille Lussac, dont il avait été si bien accueilli, et qui, après tout, n'était pas coupable de la passion qui l'obligeait à la fuir. Il était à peine sur le seuil de la porte qu'il pensa au danger de revoir Mathilde. Rien au monde, une fois que je l'aurai revue, ne m'arrachera plus d'ici, se disait-il. C'est arrêté, je partirai sans me présenter chez la famille Lussac.

On vint l'avertir que les chevaux étaient attelés.

Il s'assit sur sa valise, et jeta un dernier regard sur la campagne.

Le ciel était enflammé; la mer réflétait le ciel; le soleil se couchait; des flocons de nuages marquetaient le dôme céleste comme la ouate un manteau d'hermine; des vagues cotonneuses battaient sourdement la grève en y déposant une frange d'écume. Sur quelques points du rivage, cette mousse s'était amoncelée, blanche et folle comme la neige, et se balançait avec le vent. Berton ouvrit la croisée pour contempler une dernière fois ce tableau. Le soleil frappa en plein sur son visage malade. Sa tête rayonnait.

La mélancolie avait si impitoyablement dégradé sa noble figure, dévoré la belle teinte du Nord de sa peau, qu'il ressemblait, devant ce soleil qui se mourait comme lui, à un de ces martyrs dont les membres torturés trouvaient encore assez de force pour se ramasser devant l'éclatante hostie.

Insensiblement cette illumination s'éteignit, et la tristesse prit dans l'ame de Berton la place qu'y occupait la lumière. Il resta seul avec la douleur devant des montagnes, masses informes, et la nuit qui l'enveloppait.

Digitized by Google

Sa tête tomba sur sa poitrine; elle y resta. Il murmurait faiblement : Si je pouvais mourir comme on s'endort, et m'endormir ici! N'ai-je pas assez vu, assez goûté de la vie! Tout enfant, on m'endormait dans un berceau d'ivoire, on me donnait du lait à genoux; et les petits enfans de mes fermiers disaient, en passant près de moi : Qu'il est heureux!

Je vais dans l'Inde, où je suis presque roi : n'est-ce pas un rêve? ces esclaves, dont je ne pouvais mesurer la file, ces villes de palais, ces fleuves sacrés, sur lesquels je me promenais dans les pirogues dorées, ces gazes qui m'épuraient le jour, ces femmes qui jonchaient mes nattes, qui se disputaient l'honneur de faire la guerre aux moucherons ou au rayon de soleil importun, quand je dormais! C'étaient alors les peuples qui disaient : Qu'il est heureux!

Heureux! J'ai à peine vingt-cinq ans, et j'échangerais mon sort pour celui du fermier ou de l'esclave. S'ils manquent de pain, ils sont aimés; si le bâton du maître les a meurtris, une femme les soigne, les console; ils sont aimés.

Mais que suis-je donc pour ne pas être aimé de Mathilde?

Secouant brusquement sa léthargie, il se leva, ouvrit sa valise, en tira un pistolet et l'arma.

Il le posait sur son cœur, quand Narcisse, le serviteur noir de la maison Lussac, entra, et lui remit un billet où il n'y avait que ces mots :

« A vous ou à personne! Espérez.

« MATHILDE. »

VI.

Les premiers froids s'étant fait sentir, M. Lussac se prépara à quitter sa femme et sa fille, qui, de leur côté, arrêtèrent leur départ pour Paris.

— C'est la dernière fois que nous nous serons séparés, je l'espère, disait M. Lussac en prenant sa fille sur ses genoux. Mon voyage en Afrique ne sera pas long; entends-tu, Mathilde? Je ne vous demande que le temps de vendre mes terres, mes cotons et mes noirs, et je vous reviens pour toujours.

— Mon ami, disait Mme Lussac, voilà dix ans que vous vous promettez d'être heureux, dix ans que vous nous assurez à chaque voyage que ce sera le dernier.

Digitized by Google

— Et croyez bien que je suis le premier puni de mes mensonges ou plutôt de mes illusions. Mais je te le jure à toi, Mathilde, cette fois je serai exact dans ma parole.

— Je vous pardonne, s'écria Mme Lussac, d'être plus fidèle à votre fille qu'à votre femme, pourvu que vous le soyez.

— Venez ici toutes deux, et que je vous bénisse, pauvres femmes, qui ne savez pas tout ce que je souffre pour que vous soyez les plus riches, comme tu es la plus belle des enfans, Mathilde, et vous la meilleure des mères.

La semaine suivante, la goëlette où s'était embarqué M. Lussac, faisait voile pour Gorée, et une chaise de poste roulait vers Paris. Un jeune homme était assis au bord de la mer : c'était Berton.

VII.

Du haut de son hamac, une jeune signarre (1) regarde les travaux qui s'accomplissent autour de son habitation. Elle ne perd aucun mouvement de ses esclaves noirs. Par les quatre croisées ouvertes de sa case de jonc, elle surveille la tâche de chacun, tout en paraissant endormie sous le poids de la chaleur du jour naissant. Nul ne se fie à ce sommeil clairvoyant. Le pilon tombe avec une activité régulière dans le mortier de bois où s'écrase le grain de millet; et sous des arbres au maigre feuillage, les tisserands ne laissent pas reposer un instant leur navette. Plus loin de petites négresses battent du lait et le préparent pour le porter dans l'île de Gorée. Le fouet ou l'injure ne tiendrait pas plus en haleine l'infatigable colonie que le regard de cette mulâtresse à demi éveillée, et dont la main, depuis quelques minutes, est dans celle d'un homme si attentif à suivre l'expression de son visage, qu'on le croirait son premier esclave, s'il y avait des esclaves blancs en Afrique. Cet homme est M. Mathieu, qui ne s'appelle pas ici Lussac.

(1) Nos observations personnelles confirment pleinement l'exactitude de ce portrait qu'on trouve de la *signarre* dans le curieux et intéressant *Voyage pittoresque autour du Monde*, rédigé par M. Louis Reybaud : « Les mulâtresses ou *signarres* sont, la plupart, l'ame des affaires du pays. Plus intelligentes que les hommes de leur race, plus vives, plus rusées, elles réalisent souvent de belles fortunes dans leur trafic d'échanges. Quelquefois la richesse leur arrive autrement : vendue par sa mère à un Européen, la jeune signarre se sert de tout l'ascendant de ses charmes pour exploiter son maître. Elle en tire avec adresse une taxe presque journalière, et se fait ainsi une épargne pour les mauvais jours. Cette avidité, plus puissante chez elle que toute autre passion, n'exclut pas la jalousie et le désir de la vengeance. » (*Voyage pittoresque*, pag. 30.)

Digitized by Google

— Katy, osa-t-il lui dire enfin, je vous ai apporté d'Europe le collier de corail dont vous aviez envie.

— Merci, répondit la signarre, en jetant sa jambe nue hors du hamac et en se levant à demi.

— Ne me remerciez pas encore, Katy : au collier de corail j'ai ajouté douze robes de mousseline brodée, douze sandales à fleurs d'or, six ceintures et trois boîtes de parfumerie.

— Vous êtes galant, mon ami, lui dit la mulâtresse en souriant et sans perdre toutefois de vue les travailleurs ; je remarque seulement que vous avez laissé votre gaieté en France.

— La traversée m'a fatigué ; elle a été longue et pénible.

— Une bonne nouvelle vous rendra la santé. Et cette nouvelle est que nous avons vendu pour deux cent mille francs de têtes de noirs au dernier voyage de *la Galathée*. Poussez ce coffre avec le pied, et vous entendrez sonner les gourdes.

M. Mathieu ne daigna pas même se procurer cette si douce satisfaction de négrier. Deux cent mille gourdes, répéta-t-il machinalement.

— Outre les têtes de noirs, continua la jeune Africaine en allumant un petit rouleau de tabac et en le pinçant avec beaucoup de grace entre ses lèvres ; outre les têtes de noirs, j'ai revendu trois mille bœufs que j'avais eus presque pour rien à la suite d'un pillage. J'ai été payée en guinées ; jetez les yeux au fond de cette calebasse. Cette graine vous plaît toujours, n'est-ce pas?

Aucune parole de satisfaction ne sortit des lèvres de M. Mathieu, qui, après une longue pause, se leva du siége de jonc qu'il occupait près du hamac de la signarre, et lui dit :

— Vous ne me parlez que de noirs, de gourdes, de bœufs, de guinées...

— Et de quoi vous parlerais-je?

— Où est Toby?

— Je croyais que vous aimiez toujours l'or.

— Où est Toby?

— Toujours le commerce des noirs.

— Où est Toby?

— Toby! Toby! Comme il vous est survenu tout à coup de l'attachement pour Toby! Vous le regardiez à peine avant votre départ. Toby s'est embarqué pour le haut du fleuve, pour Galam. Il est allé chercher de l'or, puisque c'est ce qui réjouit le plus son père.

— Vous mentez, Katy!

Digitized by Google

— Faites tomber ces stores, répondit froidement l'Africaine en sortant l'autre jambe de dessous la pagne bleue qui lui servait de couverture. Il n'est pas nécessaire de faire savoir à nos esclaves que nous nous expliquons.

Les stores furent baissés.

— Je mens, dites-vous; et vous avez raison. Toby n'est pas à Galam.

— Il est en France! s'écria M. Mathieu; il est à Paris!

— Est-ce bien là un motif pour vous emporter? Eh bien, soit! Il est à Paris.

— Il a changé de nom; il s'appelle Tristan.

— Vous me l'apprenez, mon cher mari.

— N'est-ce pas vous qui lui avez conseillé ce changement de nom?

— Moi! Et dans quel but?

— Le sais-je?

— Et vous n'avez pas d'autre raison pour vous mettre en colère?

— Vous me faites espionner par votre fils.

— Qui est aussi le vôtre, s'il vous plaît. Allons, vous plaisantez. Vous habitez la Provence, et vous supposez que j'enverrais Toby vous espionner à Paris.

— Pourquoi, reprit M. Mathieu, qui ne voulait pas rompre la conversation et qui se plaçait sur des charbons ardens en la continuant; pourquoi l'avez-vous envoyé à Paris?

— Ne faut-il pas qu'il voie le monde où il figurera un jour? Ne sera-t-il pas votre héritier? avec plus de cinquante mille livres de rente, ne sera-t-il qu'un planteur grossier?

— J'aime mieux qu'il ne soit qu'un planteur grossier, répliqua M. Mathieu, qui avait pâli en entendant Katy appeler Toby son héritier, qu'un libertin, qu'un duelliste en France, à Paris.

Katy eut l'air de glisser avec indifférence sur les remarques philosophiques et morales de M. Mathieu, tandis qu'au fond elle cherchait à former un sens complet de toutes les demi-phrases qu'il laissait imprudemment tomber.

— Après tout, dit-elle en imprimant à son hamac une faible agitation, l'éducation et l'avenir de Toby sont votre affaire autant que la mienne. Je suis fâchée seulement que vous l'ayez traité, dans cette conversation que nous venons d'avoir à son sujet, avec une excessive dureté, mon ami. Je vous pardonne cependant, car vous avez été bien aimable pour moi. Montrez-moi ces jolis cadeaux de France.

Tandis que M. Mathieu se levait pour ouvrir ses malles, Katy

Digitized by Google

sauta en bas du hamac, courut nus pieds à l'une des croisées pour en soulever le store, et fit un signe ; ce signe fut compris. Katy s'habilla ensuite en un clin d'œil. Elle passa une robe sous le tissu clair de laquelle elle parut tout aussi peu vêtue qu'auparavant.

— C'est beau ! c'est charmant ! c'est délicieux ! dit-elle en prenant des mains de M. Mathieu les parures qu'il lui avait achetées en France. Elle en garnit ses cheveux, ses mains; elle attacha à ses chevilles des bracelets de perles; elle essaya chaque ceinture; se parfuma, courut à la glace, et laissa voir la joie la plus enfantine, quoiqu'elle eût déjà près de vingt-huit ans. Mais Katy ne différait pas des créoles ou des autres femmes de sa race; toujours enfant jusqu'au moment où la décrépitude arrive, l'âge mûr ne leur est pas connu. Enfance ou vieillesse. Et l'on comprend que par goût elles prolongent le plus long-temps possible la première de ces deux périodes. D'ailleurs, on leur donne si peu le temps d'être enfant avant le mariage, qu'elles ont quelque raison de vouloir l'être après. Elles sont quelquefois mariées à dix ans. C'est à cet âge que Katy avait été mère de Toby qui en avait dix-huit à ce dernier voyage de M. Mathieu en Afrique.

— Vous m'avez fait votre cadeau, voici le mien, s'écria Katy, en ouvrant la porte de la case à un beau jeune homme.

— Toby est ici !

— Oui ! mon père, depuis un mois. Je me suis embarqué à Brest.

Le père et le fils s'embrassèrent avec peu d'entraînement, malgré la surprise que leur avait ménagée Katy, la plus intéressée des trois, il est vrai, à ce que la rencontre eût le caractère d'une surprise.

Parmi les Européens établis aux colonies, et obligés pour leur commerce d'avoir deux résidences distinctes, l'une au-deçà, l'autre au-delà de l'Océan, il en est peu qui n'aient aussi deux ménages particuliers. Mariés légitimement en Europe, ils n'en sont pas moins mariés en Amérique ou en Afrique avec des femmes de couleur. Aux deux bouts de leur existence voyageuse, ils sèment leur paternité et leur fortune. En Europe, ils ont la femme blanche, la filiation légale, l'or réduit en capitaux; dans les colonies, ils ont la mulâtresse jaune, les enfans mulâtres, les sucreries et les cours pleines d'esclaves. Souvent ces doubles unions s'ignorent réciproquement; mais si d'un côté la loi assure à l'intimité légitime le bénéfice de l'héritage et du nom, de l'autre il est des moyens pour balancer l'absence de cette loi. A la moindre manifestation qu'un Européen laisse échapper, de réaliser sa fortune pour retourner chez lui, la mère

Digitized by Google

et les enfans menacés s'emparent d'un bien que la distance rend toujours illusoire à réclamer.

M. Mathieu était absolument dans cette position. A des conditions différentes, il était marié en Europe et en Afrique, bigamie permise, que ses deux femmes avaient ignorée complètement jusqu'ici.

VIII.

Quelques jours après cette explication entre M. Mathieu et Katy, celle-ci pria son fils de l'accompagner dans une promenade sur l'eau. Huit noirs s'atelèrent à une longue corde et firent remonter le fleuve à la pirogue, à travers les détours sans fin qu'il décrit. La mère et le fils étaient tranquillement assis à l'arrière de la légère embarcation. En moins d'une heure ils furent au milieu des solitudes multipliées qu'offre un dédale d'îles peuplées d'oiseaux splendides et silencieux.

— Toby, dit alors avec un ton d'indifférence la langoureuse Katy, votre père n'est pas content de vous. Il m'a demandé ce que vous étiez allé chercher à Paris, au lieu de rester ici à travailler pour lui.

— Je suis assez riche pour n'être pas un régisseur d'esclaves, répondit Toby, et trop fier pour ne pas chercher à savoir si je vaux plus ou moins qu'un Européen.

— Vous avez tort, Toby, de vouloir sortir de votre condition. Ces richesses ne vous appartiennent pas ; un jour M. Mathieu les emportera en France, et il ne vous laissera que le regret de les avoir follement désirées.

— Je croyais que nous y avions des droits, vous sa femme, moi son fils. Nous ne sommes donc rien pour lui?

— Peut-être.

— Qui donc a dit cela?

— L'usage. Voyez Aglaë qui a eu six enfans de son mariage avec M. Stephen de la Rochelle. M. Stephen partit il y a dix ans avec tout ce qu'il avait gagné, et il n'est plus revenu. Il vit avec sa femme d'Europe, et il ne songe plus à celle d'ici. Voyez Julia, elle a eu le même sort. J'en aurai un semblable. Les femmes de couleur sont nées pour le plaisir de nos seigneurs les colons.

— Vous ne dites pas que Julia s'est affreusement vengée.

— Abattez donc ce pélican, Toby.

Digitized by Google

— Mais ma mère il est à une lieue de nous, mon fusil ne porterait jamais si loin.

— Enfant! la vengeance est trop loin de nous souvent comme ce bel oiseau. Il n'est pas toujours raisonnable d'y penser, ajouta Katy en laissant tomber sa petite main brune dans l'eau qu'elle frôla au courant de la pirogue.

— D'ailleurs, reprit Toby, M. Mathieu n'est pas marié en Europe.

— Vous avez raison, Toby. Mais parlons de vous. Vous avez eu des duels à Paris?

— Qui vous en a parlé? Oui, deux ou trois assez malheureux.

— C'est mal, Toby, car il n'y a pas de duel sans amour à votre âge.

Toby ne répondit pas.

— Vous aimez donc les femmes blanches, vous aussi? Prenez garde, Toby! Et quel âge a celle que vous aimez?

— Je ne l'ai jamais demandé à sa mère.

— Ni à son père, non plus, bel amoureux?

— Je ne connais pas son père.

— Il était sans doute absent?

— Je crois que oui. Je n'ai pas eu le temps de prendre tant d'informations en une seule saison passée à Paris.

— Et dites-moi, Toby, cette jeune blanche est-elle jolie? a-t-elle la taille fine de nos créoles; est-elle fière comme elles?

— Voulez-vous en avoir une idée exacte, répondit Toby, heureux de toutes ces questions que sa mère lui adressait. Elle me ressemble comme une sœur jumelle.

— Ah! vraiment, dit Katy, elle a vos traits?

— Elle est bien mieux, vous le supposez aisément. Mais elle a ma manière de regarder; elle a mon son de voix, et quelque chose de lent dans toute sa personne comme moi.

— C'est singulier! interrompit Katy, en buvant une calebasse de lait froid que lui tendit une petite négresse. C'est singulier! Vous m'avez apporté là un joli petit roman d'Europe. Vous me redirez tout cela plus en détail, n'est-ce pas, Toby? Maintenant, dit-elle à ses esclaves, descendons le fleuve; embarquez-vous.

Emportée par le courant rapide du fleuve, la pirogue franchit en quelques minutes le trajet qu'elle avait fait en deux ou trois heures et elle s'échoua devant la case même d'où elle était partie.

Digitized by Google

IX.

M. Mathieu avait résolu de renoncer pour toujours à sa vie de planteur et de négrier depuis qu'il l'avait comparée, la dernière fois qu'il était allé en Europe, avec la vie si douce de sa famille au milieu de laquelle il s'était trouvé si heureux. Les charmes de la société européenne n'étaient pas les seuls motifs qui l'engageaient à prendre cette détermination. Mathilde occupait sa pensée. Il savait que non seulement il avait promis à sa fille de lui donner un mari qui assurât son avenir, mais il avait obtenu d'elle la promesse qu'elle ne songerait point, pendant son absence, à se lier par une affection qu'il n'aurait point autorisée. Ces difficultés dont il avait entouré la vie de Mathilde lui pesaient sur le cœur. Il rougissait d'amasser tant d'obscurité autour de son autorité paternelle qu'il aurait voulu exercer en faveur de sa fille avec la largesse de ses vastes moyens de fortune et l'élan généreux de son bon naturel. La prudence, la peur, lui liaient les mains. Sa mulâtresse surveillait ses moindres actions; il n'ignorait pas qu'elle bondirait comme un tigre sur son passage, s'il tentait de s'en aller en emportant ses richesses. Parfois il était résolu à tout abandonner, à quitter l'Afrique, pauvre comme il y était descendu, plutôt que d'y passer le reste de sa vie. Cette pensée était chassée par une pensée contraire. Sans fortune, comment marierait-il sa fille? A force de plonger dans cet océan de doutes et de contradictions, il s'arrêta à des demi-moyens qui concilieraient tout, pensait-il avec confiance. Il ne vendrait que la moitié de ses propriétés, et il abandonnerait l'autre moitié à sa mulâtresse, en lui jurant toutefois qu'il ne retournait en Europe que pour donner quelques soins à sa santé altérée, qu'il reviendrait si tôt qu'elle serait rétablie.

Katy ne lui donna pas le temps de lui exprimer son projet. Un soir qu'assis devant sa case, il regardait les noirs qui quittaient leurs travaux, pour rentrer dans leurs huttes de paille, elle s'approcha de son banc et elle lui dit en souriant :

— Je sais à quoi vous pensez dans ce moment.

— A quoi donc, Katy?

— A retourner encore en Europe.

— Pour quelques mois seulement; cependant je ne vous quitterais pas sans regret, et il faudrait que j'y fusse forcé.

— Je n'en doute pas. D'ailleurs, vous n'avez pas de famille en

Digitized by Google

Europe; vous n'y êtes pas entouré de soins comme ici. Si nous vous y accompagnions? qu'en pensez-vous, mon ami?

— Vous ne pourriez pas vivre, Katy, dans le climat si froid de la France.

— Alors vous devriez vous borner à emmener Toby seulement.

— Mais Toby me représentera pendant mon absence.

— Vous retournerez donc bientôt?

— Mais je l'espère bien, dit M. Mathieu, que toutes ces questions importunaient malgré la douceur avec laquelle elles lui étaient adressées.

— En ce cas, ajouta Katy, puisque vous voulez que votre fils vous remplace, je lui achèterai, avec les gourdes et les guinées qui sont dans mon coffre, des terres à cultiver et deux ou trois cents têtes de noirs dont il ira trafiquer à la Jamaïque l'an prochain.

— Nous risquerions encore tout cet argent! s'écria M. Mathieu, surpris de cette proposition. La traite est devenue si difficile!

— Mon ami, reprit Katy avec encore plus de bonté, notre métier est de toujours risquer; nous avons gagné deux millions pour nous; mais notre fils n'a encore rien acquis pour son compte; prêtons-lui cinq cent mille francs, et qu'il travaille, puisque vous ne voulez pas qu'il vive en France de ses revenus. Aviez-vous le projet de faire valoir cet argent en Europe et de l'emporter avec vous dans ce dernier voyage? Si cela vous plaisait.....

— Ce ne serait que tout autant que cela vous conviendrait, Katy.

— Eh bien! vous l'emporterez cette fois.

— Katy, vous ne pensez pas assez à vos intérêts; si je venais à mourir en route, avant mon retour? Non, je n'emporterai que la moitié de cet argent. Il me serait pénible de vous laisser sans ressources.

— Que vous êtes bon! peu m'aurait suffi. Du reste, puisque vous serez bientôt de retour, à quoi bon cette préoccupation? Cependant, puisque cela vous plaît, vous placerez, en deux voyages, cet argent en France.

— Oui, bonne Katy.

— J'ai une grace maintenant à vous demander, mon ami; quand vous serez en France, sachez un peu le rang qu'occupe une famille dans laquelle Toby a remarqué une jeune personne dont il me parle sans cesse. Puisqu'il l'aime beaucoup, pourquoi ne la demanderiez-vous pas pour lui? Votre fils est un homme admirablement beau, et il sera votre unique héritier; il y a lieu de le croire.

Digitized by Google

—Comment voulez-vous, Katy, que je prenne des informations sur une famille dont vous ne me dites pas le nom seulement?

— La jeune personne s'appelle Mathilde, et sa mère Mme Lussac.

Quand M. Mathieu naviguait sur l'Océan, si on lui eût dit: Les mille noirs qui sont dans la cale de votre vaisseau se sont envolés, il n'eût pas été plus étonné que d'entendre les dernières paroles de sa femme, la signarre.

Il regarda Katy jusqu'au fond des yeux. Elle était calme.

Mais le regard de M. Mathieu, qui n'était pas une réponse, mais une question, avait révélé des abîmes à Katy, qui, prenant la grosse main de M. Mathieu dans la sienne, lui dit:

— Voyons, mon ami, vous avez été jeune, comprenez la jeunesse; faites cela pour votre fils; une fois marié, il n'aura plus de passion, et il sera heureux, et nous le serons aussi.

— J'ai d'autres vues sur lui, répliqua M. Mathieu, et je ne crois pas que votre projet s'y rattache beaucoup. Cependant, je verrai... je pèserai vos raisons, je parlerai à Toby... mais j'ai besoin de repos; nous reprendrons notre conversation demain... un autre jour... quand il vous plaira... Bonsoir, Katy.

— Embrassez-moi donc, s'écria Katy, et pensez à ce que je vous ai dit. Bon sommeil, mon ami.

M. Mathieu s'était à peine retiré dans sa chambre, que Katy courut de case en case, rampa sur une traînée de corps endormis, appelant tout bas : Diane! Diane!

Enfin une vieille négresse lui répondit : Madame, je suis là.

— Bien, suis-moi, Diane, j'ai besoin de te parler.

Diane se leva en silence, marcha sans bruit sur le sable et s'enfonça avec sa maîtresse dans les profondeurs d'un bois de mangliers. Elles allèrent ainsi sans se parler l'espace d'une demi-lieue.

Arrivées au milieu d'un carrefour que la lune éclairait de ses rayons obliques, elles s'assirent toutes les deux dans les hautes herbes, face à face; et l'esclave attendit que sa maîtresse daignât lui parler. Ses yeux de fée brillaient comme ceux d'un tigre. Elle semblait la personnification de la vieille Afrique, pleine de poisons, de silence et de superstitions.

— Diane! lui dit la signarre en lui passant au cou le riche collier de corail que M. Mathieu avait rapporté d'Europe, c'est toi qui as vengé Julia de l'abandon de son mari.

— Je te comprends, ma fille, répliqua Diane, et j'en ai vengé bien d'autres. Que te faut-il? des paroles ou des sachets?

Digitized by Google

— Quelque chose de plus actif et de plus sûr. Sais-tu toujours composer cette liqueur de tamarin que les Européens aiment tant?

— J'en sais distiller une aussi douce que le miel et enivrante comme le rum.

— Et qui va au but?

— Comme une flèche.

— Fais ton œuvre, lui souffla dans l'oreille Katy.

— C'est bien, ma fille. Nous avons ici tout ce qui nous est nécessaire; la lune, les bois de mangliers, et des crocodiles qui dorment dans les mares. Viens voir mon vieil ami.

Katy et Diane firent quelques pas; celle-ci écarta ensuite des joncs plantés au bord d'une eau dormante, et lui montra de son doigt desséché un énorme crocodile couché dans les nénuphars. Maintenant va reprendre ta place et chante pendant que je travaillerai.

Katy s'assit et chanta ainsi que la vieille Diane le lui avait recommandé.

Diane reparut bientôt, et dit à Katy que dans trois jours elle lui remettrait dix flacons de la liqueur de tamarin.

— Et sera-t-elle comme je la désire?

— N'en fais pas l'essai sur toi.

Une heure après Katy reposait auprès de M. Mathieu.

X.

Lorsque M. Mathieu se fut convaincu, par neuf mois de séjour en Afrique, qu'il n'éprouverait aucun obstacle de la part de Katy s'il tentait de partir pour l'Europe avec la moitié de sa fortune, il songea sérieusement à mettre son projet à exécution. Elle s'était montrée si docile, si facile à croire à l'espérance d'un prochain retour, qu'il commençait à regretter de ne lui avoir pas tout simplement manifesté l'intention d'emporter d'un coup avec lui tout ce qu'il possédait. La réflexion pouvait changer plus tard les dispositions de Katy; et cette autre moitié de sa fortune, laissée comme gage de retour, courrait alors grand risque de ne jamais se joindre à la première moitié. Cependant il fut assez généreux pour ne pas la réclamer tout de suite.

Selon son habitude, M. Mathieu devait passer en Europe sur une des nombreuses goëlettes dont il s'était tant servi jusqu'ici pour faire la traite des noirs. Celle qu'il avait destinée à cette dernière traversée était mouillée en rade tout auprès d'un brick de l'état en station sur

Digitized by Google

la côte pour empêcher le commerce infame par lequel s'était précisément signalée la goëlette de M. Mathieu. Rien ne la désignant cette fois à la justice répressive des lois, elle achevait ses préparatifs de départ avec la plus grande liberté. Sous sa mâture élégante elle laissait échapper son corps svelte et robuste.

M. Mathieu respirait de joie à chaque réparation nouvelle qui rapprochait l'heure du départ. Enfin elle arriva. On embarqua l'eau douce; la goëlette tira au large; elle mettrait à la voile le lendemain au point du jour.

Un mois avant cet évènement, qui allait séparer M. Mathieu de sa famille de couleur, Katy avait envoyé son fils Toby aux îles du cap Vert, pour faire quelques achats de graines dont elle disait avoir besoin pour sa ferme. Elle avait sans doute mal calculé le temps, car Toby ne se trouva pas là quand la goëlette fut sur le point d'appareiller.

— Je suis fâché, disait M. Mathieu à Katy pendant les quelques heures de la nuit qu'il avait encore à passer avec elle, que Toby soit absent. J'aurais désiré l'embrasser avant de partir.

— Je lui exprimerai ces regrets, répondit Katy, et le pauvre enfant sera encore plus désolé que vous, quoique vous n'ayez pas eu pour lui, avouez-le, toute la bonté d'un père généreux.

— De quelle générosité ai-je manqué?

— Vous savez fort bien qu'il vous a demandé la permission de retourner en France.

— En France! en France! pour s'y marier, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Avec je ne sais qui! avec une femme qu'il a vue une fois. Faire deux mille lieues pour un roman.

— Cependant vous lui aviez promis de l'emmener avec vous, il y a six mois.

— Ma promesse était une défaite. J'espérais qu'avant mon départ il aurait changé d'avis.

— En cela, vous vous êtes trompé, mon ami. L'éloignement et le temps ont accru sa passion. Toby est malade.

— Eh bien! je lui écrirai, dans quelques mois, de venir me trouver en France, si sa conduite avec vous est satisfaisante.

— Dans quelques mois, n'est-ce pas?

— Oui, Katy, mais pensez plutôt à vous que je quitte malgré moi...

Digitized by Google

— Je n'en doute pas, mon ami; mais puisque nous nous reverrons dans moins d'un an, pourquoi ce chagrin?

— Un an, n'est-ce rien, Katy?

— C'est beaucoup trop, mon ami; mais je me résigne en pensant que ce voyage est indispensable à notre fortune. Vous la mettrez à l'abri de tout accident.

— Je l'espère, Katy.

— Vous êtes un honnête homme et je vous aime, comme femme, autant que je vous respecterais si j'étais votre esclave. J'ai prévu toutes les incommodités du voyage. Vous aurez sous la main, dans un coffre arrangé par moi, chaque objet dont vous vous êtes créé une habitude. Je veux aussi que vous ayez quelquefois, en France, un souvenir de votre famille. J'ai fait emballer avec soin des bouteilles de la liqueur de tamarin que vous aimez tant.

— Merci, bonne Katy. Comment reconnaître ces attentions...

— En revenant le plus tôt que vous le pourrez.

— Ma foi, dit le négrier en lui-même, je commençais à m'attacher à cette négraille-là. Elle est vraiment intéressante.

Katy était charmante, penchée au bord de son hamac et à la clarté de la lumière qui l'éclairait du fond de la case. Elle se balançait en parlant à M. Mathieu; et à chaque balancement elle regardait, par la porte tout ouverte à la fraîcheur de la nuit, si rien ne se montrait à l'horizon au-delà du brick de l'état et de la goëlette en panne pour attendre M. Mathieu.

M. Mathieu s'endormit.

Katy alors sauta du hamac, parut au seuil de la case, et frappa dans sa main.

Diane, la vieille négresse, parut.

— Sont-ils partis? lui demanda Katy.

— Oui.

— Étaient-ils deux cents?

— Oui.

— Criaient-ils bien fort?

— Oui.

— Ont-ils pu être entendus par les gens du brick de l'état?

— A coup sûr.

— Va-t'en.

Katy ne cessa toute la nuit de regarder à l'horizon. Dès que l'aube se fit, elle éveilla M. Mathieu, et lui dit :

— Partez! il est temps; voilà le jour.

Digitized by Google

Après les plus sincères embrassemens, M. Mathieu quitta le rivage et monta à bord de la goëlette, qui fit voile aussitôt et disparut dans la brume du matin.

— Un qui part! l'autre qui arrive! s'écria Katy en distinguant parfaitement, à peu de distance de la côte, le petit bâtiment sur lequel son fils Toby revenait des îles du cap Vert.

Allons, j'ai du bonheur, murmura presque en chantant la mulâtresse; le vent, qui est contraire à mon mari, hâte l'arrivée de mon fils. Méchant, qui croyez vous jouer de Katy et me traiter comme Aglaé, moi qui ai été votre esclave avant de devenir votre femme; moi qui ai centuplé vos richesses, qui ai supporté pendant dix-huit ans vos caprices! M'abandonner parce que je ne suis plus aussi jeune et parce que je vous ai fait riche! Mais, en vérité, sa goëlette ne file pas mal. Je crois cependant que le brick de l'état irait encore plus vite.

Tandis que Katy s'entretenait ainsi avec elle-même, Toby arriva et courut vers sa mère.

— Toby, lui cria-t-elle dès qu'il fut à la portée de la voix, avez-vous vu votre père en passant?

— Comment! mon père?

— Eh, oui! puisque vous avez passé bord à bord de son navire.

— Quel navire?

— Celui qui s'en va; là, tenez.

— Mon père s'en va?

— Sans doute.

— En Europe?

— En Europe.

— Et il ne m'emmène pas, comme il me l'avait promis?

— Il vous aura oublié. Ce sera pour le prochain voyage.

— Il ne reviendra plus, c'est moi qui vous le dis.

— Pourquoi avez-vous cette pensée?

— C'est une certitude. Oh! n'avoir pas un vaisseau pour le suivre et le couler bas.

— Vous vous emportez, mon fils.

— J'ai une idée. Je vais faire courir ce brick après lui.

— Enfant! Est-ce que l'état se charge de venger les mulâtresses délaissées et les enfans auxquels les pères manquent de parole?

— Vous avez raison; l'infame voyagera en toute sûreté!

— Allez plutôt trouver le capitaine de ce brick et dites-lui : Capitaine, cette goëlette qui part a à bord deux cents noirs qu'elle conduit à la Jamaïque.

Digitized by Google

— Il ne me croira pas.

— Dites-lui : Vous avez entendu des hurlemens cette nuit, n'est-ce pas? Il vous répondra : Oui. C'étaient les noirs qu'on embarquait, vous lui direz à votre tour : au surplus, allez avec vos gens dans la ferme de M. Mathieu, et vous reconnaîtrez que deux cents noirs sont absens.

— Ma mère! je vous rapporterai cet homme et je vous le jetterai aux pieds comme quand j'ai tué un lion. Adieu!

— Toby! tâchez d'être de retour demain, mon enfant. Nous avons du monde à dîner.

Toby vola à bord du brick; il parla au capitaine, il dut le convaincre. Dix minutes après les voiles s'enflèrent, le vaisseau s'agita, partit, et un coup de canon retentit le long de la plage.

En retombant dans son hamac, Katy murmura : Le fils va tuer le père ou bien le frère épousera la sœur. Diane, apportez-moi un verre de rum.

XI.

L'avance qu'avait la goëlette sur le brick était de cinq lieues au moins, et en mer un pareil avantage est très grand; il est si grand, qu'il faut quelquefois plus de trois jours à un vaisseau d'une marche supérieure pour atteindre le vaisseau poursuivi. Ne sachant pas d'ailleurs qu'elle avait à ses trousses le brick de l'état, la goëlette ne ralentissait pas sa marche; elle profitait, au contraire, de toute sa voilure pour tirer parti du bon vent qui soufflait. Il avait changé depuis quelques heures. La nuit vint, et le brick fut obligé de deviner dans l'ombre les traces du prétendu vaisseau négrier. Au jour, il avait disparu. Alors il fallut soupçonner sa route. On la présuma, et on se dirigera sur des indices. Au bout de trois jours, on crut apercevoir la goëlette. Nouvelles poursuites, nouvelle disparition; les vents variables ayant soufflé plus tôt que de coutume, le brick se trouva entre Madère et les îles Canaries, mais ayant tout-à-fait perdu la piste de la goëlette. Tandis que le capitaine était indécis sur la route qu'il tiendrait, sachant bien que le négrier lui était tout-à-fait échappé, il fut rencontré par une frégate qui allait en Afrique lui porter l'ordre de rentrer en France. Il fit voile sur Brest, sans se soucier autrement de la rage concentrée de Toby, qui maudissait le sort et aurait voulu pourchasser la goëlette jusqu'au pôle.

De Brest, Toby prit la poste pour Paris, où il apprit que la fa-

Digitized by Google

mille Lussac était partie pour la Provence depuis environ un mois. Il s'y rendit.

XII.

Quand Toby se présenta chez Mme Lussac, il causa aux trois personnes qui étaient réunies au salon d'été une surprise différente. Mathilde pâlit jusqu'aux lèvres, Berton sentit une impression de tristesse et de dépit dont il ne put se rendre compte, Mme Lussac seule se leva avec empressement pour recevoir un jeune homme si profondément gravé, par des actions romanesques, au fond de ses souvenirs de Paris et des charmantes soirées de la Chaussée-d'Antin.

— Monsieur Tristan, s'écria-t-elle, est-il notre voisin de campagne, qu'il a eu la bonté de venir en passant?

— Je mets trop de prix à la faveur de me présenter chez vous, répondit Tristan, pour ne pas vous avouer, madame, que je viens de bien loin pour vous saluer.

— Nous n'avons pas rencontré monsieur Tristan aux réunions d'hiver à Paris.

— Je n'étais pas en France.

— Ma mère oublie, ajouta Mathilde, que nous nous sommes très peu montrées nous-mêmes cette année.

— Vous étiez sans doute en Allemagne? reprit Mme Lussac, entraînée malgré elle à commettre une grave indiscrétion.

— Pourquoi aurais-je été en Allemagne? répondit Tristan en souriant.

— Comme pour continuer le voyage que vous fîtes quand vous courûtes après ce baron allemand, dont vous avez si brusquement arrêté la fuite. Eut-il au moins le temps de se repentir de sa mauvaise action avant de mourir?

Mathilde se leva et sortit.

Tristan se taisait.

— Monsieur, dit Berton en tendant la main à Tristan, vous avez fait preuve d'un noble cœur en punissant ainsi un misérable.

— Je n'ai été que plus adroit, répliqua Tristan en effleurant à peine la main qu'on lui avait offerte. Votre maison de campagne est fort bien, madame; c'est, assurément, la plus jolie des environs.

— J'espère, dit Mme Lussac qui avait à peine compris la diversion qu'apportait son hôte à une conversation peu de son goût, j'espère que vous vous donnerez le temps de justifier vos éloges : on ne vient pas chez nous pour un jour.

Digitized by Google

— J'habite Marseille ; j'y resterai deux mois encore. Si madame me permet de me présenter quelquefois chez elle, j'userai de cette permission avec toute la discrétion que mérite cette faveur.

— Venez en ami. Mon mari, qui arrivera bientôt, sera enchanté de vous rencontrer ici. Voulez-vous que nous profitions du bean temps qu'il fait pour visiter notre jardin?

— Je suis à vos ordres, madame.

— Demeurez, vous, monsieur Berton, cette chaleur vous incommoderait; Mathilde continuera à vous faire de la musique.

Resté seul, Berton attendit avec une anxiété pénible le retour de Mathilde. Elle rentra bientôt au salon.

— Mon ami, lui dit-elle tout bas, quoique personne ne fût là pour l'entendre, je ne vous ai jamais tant aimé.

Ceux qui savent les irrégularités de la navigation n'auront pas été étonnés d'avoir vu arriver Toby ou Tristan en Europe avant M. Mathieu, qui était pourtant parti le premier. Cet accident est chose si commune, qu'elle mérite à peine une explication.

Depuis huit jours Tristan partageait la société de la famille Lussac, sans avoir obtenu d'autre marque d'intérêt de la part de Mathilde qu'une attention polie. Soit que Mme Lussac ne considérât plus Berton que comme un ami de la maison, soit qu'elle devinât dans Tristan un gendre qui serait plus au goût de son mari, elle eut pour ce dernier une prédilection toute particulière. Il est même probable que, Tristan s'étant ouvert à elle sans détour, elle n'attendait que l'arrivée de son mari pour ratifier ses propres espérances et ses promesses.

Un soir qu'ils allaient se mettre à table, ils virent entrer Narcisse, suivi de trois ou quatre matelots qui ployaient sous le poids des malles et des valises.

— Et mon père? s'écria Mathilde.

— Mon maître me suit, répondit Narcisse.

— Et me voilà, s'écria M. Lussac en tombant dans les bras de sa famille.

Tout à coup M. Mathieu aperçoit Tristan debout et tremblant devant lui.

— Que fait cet homme ici?

— Mon ami, cet homme...

— Cet homme, interrompit M. Mathieu, rouge comme le feu, c'est votre frère, Mathilde, c'est mon fils!

— Vous! ma sœur! Mathilde! Horrible révélation!

Digitized by Google

Mme Lussac se perd dans les ténèbres de ses doutes.

— Il était temps que j'arrivasse, dit M. Mathieu.

— Monsieur, je me retire.

— Restez, Toby. Cette famille est aussi la vôtre, si vous le voulez. Je redeviens votre père, ici, loin de la femme qui m'avait peint à vos yeux comme un monstre.

Mathilde avait tendu la main à son frère qui la couvrait de baisers.

Mme Lussac s'expliquait enfin la ressemblance extraordinaire de Tristan avec sa fille.

— Il faut que cette journée, ajouta M. Mathieu, finisse comme un roman, puisque les romans vous plaisent tant, madame Lussac. Monsieur Berton, soyez mon gendre.

Berton alla embrasser avec respect M. Mathieu, qui, l'enlevant dans ses bras comme il eût fait d'un enfant, lui dit : Ah ! çà ! maintenant, tâchez d'être un peu plus gai.

— Si nous dînions ? ajouta-t-il.

On se mit à table.

Mais comme le repas n'était pas fort animé malgré toutes ces reconnaissances ou plutôt à cause de toutes ces reconnaissances, M. Lussac dit à son noir :

— Narcisse, débouche-moi quelques-unes de ces bouteilles que nous avons rapportées.

— Oui, maître !

Et après avoir fait goûter à sa famille de toutes ces liqueurs exotiques, dont les colonies étaient autrefois si fières, il s'écria :

— Voici de la fameuse liqueur de tamarin ! Il en sera bu par chacun un petit verre à ma santé et à mon bon retour.

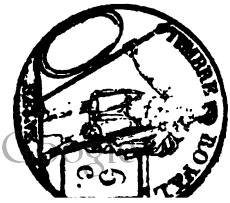
Tous les verres s'emplirent.

On se leva pour saluer M. Mathieu, qui porta la liqueur à sa bouche.

Les cinq convives burent en même temps.

Ils tombèrent morts tous les cinq.

LÉON GOZLAN.



Digitized by Google

UNE

VIE DE POÈTE.

La destinée des poètes m'a plusieurs fois rappelé ce qui se passe à la naissance d'un enfant dans les contes de fées. Quand l'enfant vient au monde, une belle fée descend de son char aérien, s'approche de lui avec un doux sourire, et, déposant un baiser sur son front, le dote des qualités du cœur et des dons de l'esprit. A peine a-t-elle fini de parler, qu'une autre fée paraît. Celle-ci n'arrive pas à grand bruit, sur un char doré; elle ne porte point de diadème sur la tête, point de couronnes de fleurs à la main; elle se cache sous une robe de deuil, elle se glisse dans la demeure où elle n'est pas attendue, elle entre sans qu'on l'invite : c'est la fée du malheur. A la table où elle s'asseoit, son aspect arrête le rire sur les lèvres des convives; et quand elle s'éloigne, ceux qu'elle a effleurés en passant, ceux qui ont vu luire sur eux la lueur sinistre de son regard, se sentent le cœur oppressé, et ne peuvent reprendre leur joie. Le pouvoir de cette fée ne va pas jusqu'à détruire l'œuvre généreuse de celle qui l'a précédée. Elle laisse donc à l'enfant les qualités qu'elle ne peut lui enlever; mais elle jette sur sa route l'obstacle qui fatigue et le péril qui effraie. Elle le condamne aux souffrances de l'ame, aux déceptions amères et aux amers découragemens. Ainsi l'enfant s'en va entre son bon et son mauvais génie, tantôt froissé par la douleur, tantôt soutenu par un noble sentiment de lui-même; parfois portant ses rêves ambitieux vers un but lointain, et parfois courbant avec tristesse la tête sous l'orage inattendu qui le menace. Heureux s'il ne se laisse point arrêter par la fatigue, s'il supporte avec courage le poids de la chaleur et les aspérités de la route! Dans cette destinée du poète, la palme est au bout de la lice.

Digitized by Google

Mais pour quelques-uns qui persévèrent, combien y en a-t-il qui, se sentant las à moitié chemin, restent là, regardent passer devant eux ceux qui les suivaient, et refusent d'aller plus loin?

Le poète danois dont j'essaie de redire la vie est un de ces hommes qui ont engagé, dès leur jeunesse, la lutte de la pensée contre la fortune, un homme comme Burns et Hogg, que le sort semblait avoir condamnés à vivre obscurément dans un village, et qu'un sentiment instinctif de leur vocation littéraire et une volonté ferme ont entraînés dans le monde des grandes villes. Un jour, à Copenhague, je vis entrer dans ma chambre un grand jeune homme, dont les manières timides et embarrassées, le maintien un peu lourd eussent pu déplaire à une petite-maîtresse, mais dont le regard caressant et la physionomie ouverte et candide inspiraient au premier abord la sympathie et la confiance; c'était Andersen. J'avais un volume de ses œuvres sur une table. La connaissance fut bientôt faite. La poésie est aussi une franc-maçonnerie; ceux qui l'aiment sont liés entre eux d'un bout du monde à l'autre : ils prononcent un mot, ils font un signe, et ils savent qu'ils sont frères. Ceux qui vivent l'un près de l'autre se disent, dans une élégie, leurs émotions de chaque jour; ceux qui se rencontrent sur une terre étrangère se racontent, comme des pèlerins, la route qu'ils ont suivie et les lieux qu'ils ont vus. C'est ainsi qu'après avoir passé un soir plusieurs heures dans une de ces conversations poétiques qui ouvrent le cœur et appellent les épanchemens, Andersen me parla des douleurs qu'il avait éprouvées; et, comme je le priais de me raconter sa vie, il me fit le récit suivant :

« Je suis né en 1805 à Odensee en Fionie. Mes aïeux avaient été riches; mais, par une longue suite de malheurs et de fausses spéculations, ils perdirent tout ce qu'ils possédaient, et il ne leur resta que le douloureux souvenir de leur première condition. J'ai plus d'une fois entendu ma grand'-mère me parler de ses parens d'Allemagne et du luxe qui les entourait. C'était une triste chose que de la voir ainsi s'entretenir des joies de sa jeunesse dans la pauvre demeure que nous habitions. Mon père qui, à sa naissance, semblait destiné à jouir d'un bien-être honorable, fut obligé d'entrer en apprentissage et de se faire cordonnier. Quand il se maria, il était si pauvre, qu'il ne pouvait acheter son lit. Un riche gentilhomme venait de mourir, on avait exposé son corps sur un catafalque; et quelque temps après, ses héritiers vendirent à l'encan tout ce qui avait servi à ses funérailles. Mon père réunit le fruit de ses épargnes, et acheta une partie du catafalque pour en faire un lit de noces. Je me rappelle encore avoir vu ces grandes draperies noires, déjà vieilles, déjà usées, et sillonnées par des taches de cire. C'est là que je suis né. Mon père continuait son état, qui allait tantôt bien, tantôt mal, selon le temps et selon les pratiques. Nous vivions dans un état de gêne presque continuel, mais enfin nous vivions; et le soir, quand l'heure du repos était venue, quand ma mère posait sur la table notre frugal souper, il y avait encore parfois entre nous des heures de gaieté que je ne me rappelle

Digitized by Google

pas sans émotion. Lorsque je fus en âge de travailler, on me mit dans une fabrique. J'y passais la plus grande partie du jour. Le reste du temps, j'allais à l'école des pauvres. J'apprenais à lire, à écrire, à compter. Un de nos voisins, qui m'avait pris en amitié, me prêta quelques livres, et je lus avec ardeur toutes les comédies que je pus me procurer, et toutes les biographies d'hommes célèbres. Cette lecture éveilla en moi d'étranges sensations. Je levai les yeux au-dessus de l'état de manœuvre auquel j'étais astreint, et il me sembla que je pouvais aussi devenir un homme célèbre. Mon père mourut lorsque j'avais douze ans; je restai seul avec ma mère, continuant mon travail et mes rêves. J'avais une voix d'une pureté remarquable. Souvent, quand je chantais, le maître d'école m'avait loué, et les passans s'étaient arrêtés pour m'entendre. Je m'étais exercé aussi à réciter quelques-uns des principaux passages que je trouvais dans les comédies, et les voisins, qui assistaient aux répétitions et qui me voyaient faire de si grands gestes et déclamer si haut, affirmaient que j'avais d'admirables dispositions pour devenir acteur. Je résolus d'être acteur. Ma pauvre mère, qui n'avait jamais quitté sa ville natale, qui n'avait jamais rêvé pour moi qu'une honnête profession d'artisan, fondit en larmes en apprenant cette nouvelle. Mais je persistai dans ma résolution. J'amassai patiemment shelling par shelling tout ce que je pouvais avoir à ma disposition; et quand je fis un jour la récapitulation de ma caisse, je n'y trouvai pas moins de treize rixdales (environ 35 francs). C'était une fortune, une fortune qui me semblait inépuisable. Je ne songeai plus qu'à partir. Ma mère essaya en vain de m'arrêter. Elle m'avait procuré, disait-elle, une excellente place d'apprenti chez un tailleur. Dans peu de temps, je pourrais gagner un salaire suffisant pour me faire vivre; dans quelques années, je pourrais être premier ouvrier; et qui sait? par la suite, je pourrais peut-être avoir une maîtrise (1). Tous ces rians projets, qui avaient fait plus d'une fois tressaillir de joie le cœur de ma bonne mère, ne me séduisirent pas. J'avais quatorze ans, j'étais seul, je ne connaissais personne au monde capable de me protéger; mais une voix intérieure me disait que je devais partir. Avant de me donner la permission que je sollicitais d'elle, ma mère voulut encore faire une épreuve. Il y avait, dans la ville que nous habitions, une vieille femme renommée à plusieurs lieues à la ronde pour sa science magique. C'était notre sibylle de Cumes, notre Meg-Merrilies; et quoique les bons chrétiens d'Odensee la regardassent comme un peu entachée de sorcellerie, tout le monde pourtant avait recours à elle, et tout le monde parlait d'elle avec une sorte de vénération; car elle pouvait deviner l'avenir par le moyen des cartes, par les invocations mystérieuses qu'on ne comprenait pas. Elle disait aux jeunes filles quand elles devaient se marier, et aux vieillards combien de temps durerait l'hiver, et comment serait la

(1) Les maîtrises avec leurs priviléges existent encore en Danemark comme elles existaient en France avant la révolution de 1789.

Digitized by Google

récolte. Ma mère alla prier cette parente des enchanteurs de vouloir bien l'honorer d'une visite; et quand elle la vit venir, elle la prit par la main, la fit asseoir sur le bord de son lit, et lui servit du café dans sa plus belle tasse. Puis elle lui expliqua ma situation et lui demanda conseil. La magicienne mit ses lunettes sur le bout de son nez, prit ma main gauche, la regarda attentivement, puis la regarda encore, et dit d'une voix solennelle qu'un jour on illuminerait la ville d'Odensee en mon honneur.

Ces paroles de la sibylle dissipèrent toutes les craintes de ma mère. Elle me donna sa bénédiction, et je partis. Je saluai avec enthousiasme les plaines fécondes qui se déroulaient à mes regards, la mer qui s'ouvrait devant moi. Mais quand je fus arrivé au-delà du second Belt, je me jetai à genoux sur le rivage, je fondis en larmes, et je priai Dieu de ne pas m'abandonner. J'entrai à Copenhague avec mes treize écus dans ma bourse et tout mon bagage dans un mouchoir de poche. Je m'installai dans la première auberge qui s'offrit à ma vue, et, comme je ne savais rien de la vie pratique, je me fis servir sans hésiter tout ce dont j'avais besoin. Quelques jours après, j'étais ruiné. Il ne me restait qu'un écu. J'avais été me présenter au directeur du théâtre, qui, me voyant si jeune et si inexpérimenté, ne se donna pas même la peine de m'interroger, et répondit que je ne pouvais entrer au théâtre *parce que j'étais trop maigre*. Il était temps d'aviser aux moyens de vivre, et je passai de longues heures à y réfléchir. Un matin, j'appris par hasard qu'un tailleur cherchait un apprenti. J'allai le trouver. Il me prit à l'essai et me mit à l'ouvrage. Mais, hélas! à peine y eus-je passé quelques heures que je me sentis horriblement triste et ennuyé. Tous mes rêves d'artiste, assoupis un instant par la nécessité, se ranimèrent l'un après l'autre. Je rendis au tailleur l'aiguille qu'il m'avait confiée, et je descendis dans la rue avec la joie d'un captif qui recouvre sa liberté. Je commençais pourtant à comprendre que toutes mes fantaisies poétiques ne me procureraient pas la plus petite place dans les hôtels de Copenhague, et qu'il fallait me chercher un emploi, m'astreindre au travail. Tandis que je m'en allais ainsi cheminant le long de l'*Amagertorv*, et songeant à ce que je pourrais devenir, je me rappelai qu'on avait souvent, à Odensee, vanté ma voix, et il me sembla que c'était là un don du ciel dont je devais savoir profiter. Je m'en allai du même pas frapper à la porte de notre célèbre professeur de musique, Siboni. Je racontai naïvement à la domestique qui vint m'ouvrir toute mon histoire et toutes mes espérances. Elle rapporta fidèlement mon récit à son maître, et j'entendis de grands éclats de rire. Siboni avait ce jour-là plusieurs personnes à dîner chez lui, entre autres Weyse, le compositeur, et Baggesen, le poète. Tout le monde voulut voir cet étrange voyageur qui s'en venait ainsi chercher la fortune, et l'on me fit entrer. Weyse me prit par la main; Baggesen me frappa sur la joue en riant et en m'appelant petit aventurier. Siboni, après m'avoir entendu chanter, résolut de m'enseigner la musique et de me faire entrer à l'Opéra. Je sortis de cette maison avec

Digitized by Google

l'ivresse de l'ame. Tous mes songes d'artiste allaient se réaliser, la vie s'ouvrait devant moi avec des couronnes de fleurs et des chants harmonieux, et le lendemain, Weyse, qui avait fait une collecte chez ses amis, m'apporta soixante-dix écus. Il m'engagea à me mettre sérieusement au travail, à me chercher une demeure au sein d'une famille honnête, et j'entrai chez une de ces femmes dont Victor Hugo parle dans sa Prière pour tous, une de ces femmes échevelées

Qui vendent le doux nom d'amour.

J'étais si innocent encore, que je ne comprenais rien à son genre de vie. Mais je ne restai pas long-temps dans cette maison. Je perdis un jour ma voix et toutes mes espérances. Siboni voulait que je m'en retournasse à Odensee. Moi, je voulais rester et devenir acteur. J'entrai à l'école de danse du théâtre; je figurai dans quelques ballets. Je remplissais gauchement mon rôle, hélas! et j'étais très malheureux. Je ne gagnais pas plus de six francs par mois, et, dans les jours rigoureux d'hiver, je n'avais qu'un pantalon de toile. Mais j'espérais toujours que la voix me reviendrait. Je voulais être acteur à tout prix, et quand je rentrais dans ma chétive mansarde, je m'enveloppais dans la couverture de mon lit pour me réchauffer; je lisais et je répétais des rôles de comédie. A cette époque, j'avais encore toute la candeur, toute l'ignorance et toutes les naïves superstitions d'un enfant. J'avais entendu dire que ce qu'on faisait le 1er janvier, on le faisait ordinairement toute l'année. Je me dis que, si je pouvais monter le 1er janvier sur le théâtre, ce serait d'un bon augure. Ce jour-là, tandis que toutes les voitures circulaient dans les rues, tandis que les parens allaient voir leurs parens et les amis leurs amis, je me glissai par une porte dérobée dans les coulisses, je m'avançai sur la scène. Mais alors le sentiment de ma misère me saisit tellement, qu'au lieu de prononcer le discours que j'avais préparé, je tombai à genoux et je récitai en pleurant mon *Pater noster*.

Cependant mon sort allait changer; le vieux poète Guldberg m'avait pris en affection. Il me donna les honoraires d'un petit livre qu'il venait de publier; il me fit venir chez lui et m'engagea à lire des ouvrages instructifs, puis à écrire. Mon éducation élémentaire n'était pas encore faite; j'ignorais jusqu'aux règles grammaticales de ma langue, et quand je voulus m'exercer à écrire, j'écrivis une tragédie. Guldberg la lut et la condamna d'un trait de plume. Je me remis aussitôt à l'œuvre, et dans l'espace de huit jours j'en écrivis une autre que j'adressai à la commission théâtrale. Quelque temps après, M. Collin, directeur du théâtre, m'engagea à passer chez lui. Il me dit que ma tragédie ne pouvait être jouée, mais qu'elle annonçait des dispositions, et qu'il avait obtenu pour moi une bourse dans un gymnase de petite ville.

Dès ce moment j'entrai dans la vie sérieuse. J'allais chercher l'instruction dont j'avais besoin; j'allais poser les bases de mon avenir. Jusque-là je n'a-

Digitized by Google

vais eu qu'une existence incertaine et hasardée, je devais marcher désormais par un sentier plus ferme. Je le compris, et je remerciai M. Collin avec toute l'effusion d'un cœur reconnaissant. Mais le temps que j'ai passé à cette école, où j'entrais par une faveur spéciale, est celui qui me pèse encore le plus sur le cœur. Jamais je n'ai tant souffert, jamais je n'ai tant pleuré. J'avais dix-neuf ans; je commençais mes études avec des écoliers de dix ans, parmi lesquels je ne pouvais trouver ni un camarade ni un ami. J'étais seul dans la maison du recteur, et cet homme semblait avoir pris à tâche de m'humilier, de me faire sentir à toute heure le poids de ma pauvreté et de mon isolement. Que Dieu lui pardonne d'avoir traité avec tant de barbarie l'orphelin sans défense qui lui était confié! Pour moi, je lui ai pardonné depuis long-temps, et je me souviens sans colère et sans haine qu'il a fait pour moi ce qui me semblait impossible: il m'a fait regretter les jours d'hiver où je gagnais 6 francs par mois, où je n'avais point de feu pour me réchauffer et point de vêtemens pour me couvrir.

Enfin, ce temps d'épreuves passa. Je subis mes examens d'une manière satisfaisante. J'entrai à l'université de Copenhague, et j'y fus noté comme un bon élève. J'avais publié quelques poésies dont on parla dans le monde. Plusieurs hommes distingués me prirent sous leur patronage; plusieurs maisons me furent ouvertes. Je continuai mes études avec calme, avec joie. Je ne savais encore où elles me mèneraient, mais je sentais le besoin de m'instruire. Quand elles furent terminées, Œhlenschlæger, Œrsted, Ingemann, me recommandèrent au roi. J'obtins par leur entremise ce que nous appelons un stipende de voyage (*reisestipendium*). Je visitai, en 1833 et 1834, l'Allemagne, la Suisse, la France, l'Italie, étudiant la langue, les mœurs, la poésie des lieux où je passais. Maintenant, me voilà bourgeois de Copenhague. Je n'ai ni place, ni pension. J'écris dans une langue peu répandue et pour un public peu nombreux; mais tôt ou tard les romans que j'écris s'écoulent, et Reitzel, le libraire, me paie exactement. Souvent, quand je regarde les jolis rideaux blancs qui décorent ma chambre de Nyhavn et les livres qui m'entourent, je me crois plus riche qu'un prince. Je bénis la Providence des voies par lesquelles elle m'a conduit et du sort qu'elle m'a fait. »

Dans l'espace de quelques années, Andersen a publié plusieurs ouvrages qui lui ont assuré une place honorable parmi les écrivains de Danemark. Il est jeune encore; il a compris le besoin d'étudier pour écrire, et ses dernières poésies, ses derniers romans, annoncent un progrès. Comme romancier, il ne manque pas d'une certaine faculté d'invention. Il a tracé avec bonheur des caractères assez originaux, des situations vraies et dramatiques. Il sait observer, il sait peindre, et jeter sur toutes ses peintures un coloris poétique. Il a surtout le grand talent de pénétrer dans la vie du peuple, de la sentir et de la représenter sous ses différentes faces. Son *Improvisateur* est un tableau vif et animé d'une existence aventureuse d'artiste au milieu

Digitized by Google

de la nature italienne, au milieu d'une populace ignorante et passionnée, au milieu des ruines antiques, des magnifiques scènes de la campagne de Rome et des environs de Naples. Son roman qui a pour titre : *O. T.* est une peinture un peu moins animée, mais non moins attrayante des sites de la Fionie, des mœurs danoises. Ces deux romans représentent très bien le contraste des deux natures du Midi et du Nord. Le premier a toutes les teintes chaudes d'un paysage napolitain ; le second a plus de repos et des nuances plus tendres. Il ressemble à une de ces plaines de Danemark qu'on voit en automne éclairées par un beau soleil, et ombragées çà et là par quelques rameaux d'arbres qui commencent à jaunir. Le style d'Andersen a de la souplesse et de l'abandon, mais il pourrait être plus ferme et plus concis.

Comme poète, Andersen appartient à cette école mélancolique et rêveuse qui préfère aux grands poèmes les vers plaintifs, sortis du cœur comme un soupir, et les élégies d'amour, composées dans une heure d'isolement. Il a essayé d'écrire quelques pièces humoristiques ; mais il nous semble que sa muse ne sait pas rire, et qu'elle s'accommode mal de ce masque d'emprunt qu'il a voulu lui donner. Sa vraie nature est de se laisser aller aux émotions du cœur et de les dépeindre avec naïveté ; sa vraie nature est de s'associer aux scènes champêtres qu'il observe. Il est poète, quand il chante les forêts éclairées par un dernier rayon du crépuscule, les oiseaux endormis sous la feuillée et la douce et vague tristesse qui nous vient à l'esprit dans les ombres du soir (1). Il est poète, quand il représente la vie comme une terre étrangère où l'homme se sent mal à l'aise et aspire à retourner dans sa lointaine patrie (2); il est poète, surtout quand il chante, comme les lakistes, la grace, l'amour et le bonheur des enfans. Car sa poésie est élégiaque, tendre, religieuse, mais parfois un peu trop molle, trop négligée et trop enfantine. Je choisis, dans le dernier recueil qu'il a publié (3), une élégie que bien des mères n'ont pas lue sans en être attendries. Elle ressemble à une autre élégie fort connue de M. Reboul de Nîmes. Les deux poètes se sont rencontrés de loin, sans se connaître.

L'ENFANT MOURANT.

Ma mère, je suis las et le jour va finir.
Sur ton sein bien-aimé laisse-moi m'endormir.
Mais cache-moi tes pleurs, cache-moi tes alarmes.
Tristes sont tes soupirs, brûlantes sont tes larmes.
J'ai froid. Autour de nous regarde : tout est noir;
Mais lorsque je m'endors, c'est un bonheur de voir
L'ange au front rayonnant qui devant moi se lève,
Et les rayons dorés qui passent dans mon rêve.

(1) *Aftendamring.*
(2) *Hiemvee.*
(3) *Samlede Digte*, 1 vol. in-8°.

Digitized by Google

N'entends-tu pas des chants, des chants harmonieux,
Tels qu'un jour nous devons en écouter aux cieux?
L'ange est à nos côtés; il m'appelle, il m'attire.
Je l'entends qui me parle et je le vois sourire.
Je vois de tous côtés d'admirables couleurs:
C'est l'ange aux ailes d'or qui me jette des fleurs.
Dans ce monde, ma mère, aurai-je aussi des ailes?
Ou bien faut-il mourir pour les avoir si belles?

Pourquoi me presses-tu tristement dans tes bras?
Pourquoi ces longs soupirs que je ne comprends pas?
Pourquoi ces pleurs ardens sur ta joue enflammée?
Oh! tu seras toujours ma mère bien-aimée.
Mais je t'en prie encor, ne pleure pas ainsi.
Si je te vois souffrir, hélas! je souffre aussi.
J'ai mal, et la douleur assoupit ma paupière.
Adieu. L'ange m'embrasse. Adieu, ma pauvre mère!

X. Marmier.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

MAUPRAT,[1]
Par George Sand.

Le nouveau livre de George Sand est la meilleure réponse que l'auteur pût faire à ceux qui lui reprochent de n'écrire en vue d'aucun système, d'aucune idée. Tout esprit, le moins du monde habitué aux déductions logiques, reconnaîtra que *Mauprat* est la continuation naturelle de la pensée qui a inspiré les précédens ouvrages de George Sand. Qu'est-ce, en effet, qu'*Indiana* et *Valentine*, sinon une double protestation contre la lâcheté et l'égoïsme qui rongent la société? Qu'est-ce que *Lélia*, sinon la personnification du découragement et de l'impuissance? Qu'est-ce que *Jacques*, sinon le symbole de la résignation? Ces trois idées, nul n'oserait le contester, découlent rigoureusement l'une de l'autre. Rien n'est plus aisé à comprendre que l'engourdissement d'une ame épuisée par la colère, lorsqu'elle a long-temps et inutilement demandé justice, et pleuré. Mais, comme l'engourdissement n'est pas la mort, rien aussi n'est plus aisé à comprendre que le réveil terrible qui doit suivre. Après *Jacques* vient donc *Leone-Leoni*, c'est-à-dire l'homme qui, fatigué de n'avoir trouvé nulle part un remède à sa souffrance, en appelle à la révolte, dans son désespoir. Et comme la révolte n'est pas le dernier mot du progrès, ni le secret du bonheur, vient enfin *Mauprat;* magnifique poème au fond duquel, pour qui sait l'y surprendre, se trouve le mot de l'énigme proposée à notre siècle et commentée par l'auteur lui-même depuis *Indiana* jusqu'à *Jacques*. *Mauprat* est donc évidemment une conclusion.

Mauprat, Patience, l'abbé Aubert, c'est-à-dire l'élément aristocratique, l'élément démocratique et l'élément religieux se trouvent en présence dans le livre de George Sand. A eux trois, ces personnages symboliques résu-

(1) 2 vol. in-8°, chez F. Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

Digitized by Google

mant la société tout entière, c'est de leur fraternisation (1) ou de leur haine que dépendent le salut ou la ruine de la société, à cette heure; aussi est-ce entre eux seuls que va se débattre la question.

Mauprat, rejeton d'une famille illustre par sa fortune et par ses titres, est arrivé à sa vingtième année sans avoir rien appris. L'étude et la réflexion lui sont également étrangères. Il sait que le nom qu'il porte est un nom ancien, dont quelques parchemins, rongés par le temps, rendent témoignage; il sait que le château de ses aïeux est salué avec un respect mêlé de terreur par l'homme du peuple qui passe; il sait que les laboureurs ouvrent, à la sueur de leurs fronts, le sol rebelle, pour satisfaire aux moindres caprices d'une caste privilégiée dont il fait partie; mais sa science ne va pas plus loin. Quels droits a-t-il, lui, jeune homme, à la supériorité sociale dont il jouit? Pourquoi, à lui, qui mène une vie oisive et inutile, est-il accordé une si grande part des joies et des plaisirs de ce monde, tandis que la douleur et la misère sont les inséparables compagnes du travailleur? Combien de temps pourra durer encore une si injuste répartition des biens de la terre? C'est ce dont Mauprat ne songe point à s'inquiéter. Équitable ou non, impie ou non, la loi qui met le pauvre sous les pieds du riche est en vigueur, et Mauprat en recueille les bénéfices. Que d'autres, meilleurs que lui, pleurent des larmes de sang tandis qu'il chante ou qu'il s'enivre, peu lui importe! Il est impossible, pense-t-il, que les choses se passent différemment. Sans doute, Mauprat eût pu arriver, par la méditation, à comprendre que la tyrannie, si solide qu'elle soit en apparence, ne saurait être éternelle; l'histoire, s'il l'avait consultée, lui eût montré bien des pages rouges, et il aurait pu se convaincre de l'instabilité des droits usurpés. Mais le passé, pour Mauprat, est une lettre morte, dont son égoïsme contribue encore à obscurcir le sens.

Et comme l'orgueil procède ordinairement de l'ignorance, Mauprat est orgueilleux. Habitué, dès l'enfance, à se glorifier de son origine, il a pris au sérieux les ridicules jongleries de ses pareils; il s'est fait à l'admiration de soi-même comme à un vêtement. Il a toute confiance en ses facultés et en ses forces. Le sang qui coule dans ses veines, il n'en doute pas, est plus pur, plus généreux, plus ardent que celui du vulgaire; ses instincts, quels qu'ils soient, sont plus nobles; ses goûts, plus élevés. Convaincu de l'infaillibilité souveraine de son intelligence, comme de la précocité de sa sagesse, il professe le plus absolu mépris pour les conseils de l'expérience. Le menton couvert à peine d'un léger duvet, il accueille avec un dédaigneux sourire les réflexions austères des vieillards. Personne, même parmi ceux qui l'ont vu naître et qui le chérissent, n'a pu prendre un salutaire empire sur lui. S'il aimait quelqu'un, soit sympathie naturelle, soit reconnaissance; s'il connaissait le bonheur des intimes épanchemens, des mutuelles confidences, son état ne serait peut-être pas désespéré. Malheureusement, Mauprat

(1) Le mot fraternité n'ayant pas le sens nécessaire à notre pensée, nous croyons pouvoir oser ce néologisme.

Digitized by Google

n'aime personne. Sa morgue insolente mettant une infranchissable barrière entre lui et ceux qu'il traite d'inférieurs, sa vanité puérile tenant éloignés ceux de ses égaux qu'animent des idées moins absurdes, il demeure isolé dans sa propre adulation. Plus il va et plus il s'exagère son importance personnelle, plus il se persuade que tout doit plier devant son aveugle volonté. Le dédain qu'il a pour les hommes et pour les choses augmentant avec l'âge, il finit par se croire sérieusement un être à part dans l'espèce humaine, et devant qui le monde se devrait mettre à genoux.

De l'amour-propre stupide à la méchanceté la distance n'est pas grande. Une fois arrivé aux limites extrêmes de l'orgueil, on ne saurait échapper à aucune sorte de dépravation. Au souffle flétrissant de l'égoïsme s'effeuillent bien vite les sentimens humains que tout jeune homme a d'abord dans l'ame. Ainsi de Mauprat. A mesure qu'il se grandit dans sa propre estime, il étouffe en lui la pitié pour les souffrances des autres, comme une vertu niaise et incompatible avec l'éclat du rang. Il se tient en garde contre la sensibilité involontaire. Il se dessèche le cœur résolument. Une mère en larmes, implorant la compassion publique pour l'enfant suspendu à ses mamelles épuisées, trouverait Mauprat sans émotion, sans entrailles. Et même, tant sont rapides les progrès du vice! il éprouve parfois une joie sauvage à repaître ses yeux des infortunes qu'il coudoie. Bien plus, il les excite, il les provoque. Le mal devient ses délices. Fatigué du désœuvrement auquel il est autorisé par sa naissance, il veut se désennuyer à tout prix. Fallût-il, pour atteindre ce but, incendier la chaumière du pauvre, porter le trouble ou la ruine dans une famille paisible, ravager les moissons mûres, Mauprat n'hésiterait pas. Il ne reculerait pas même devant le meurtre. Torturer ceux qui sont faibles et sans défense, quel passe-temps plus doux pour le méchant!

Patience, en un point, ressemble à Mauprat. Il n'a aucune idée de ce qui s'est passé dans le monde. Privé, faute de quelque argent, des bienfaits d'une instruction primaire; obligé, plus tard, d'user son corps à des travaux rudes, il est arrivé à la virilité sans avoir jamais eu l'occasion de cultiver son esprit. Mais, bien que l'étude lui ait manqué, bien qu'il ne lui ait pas été donné de puiser la science dans les livres, Patience n'en est pas moins une intelligence supérieure et éclairée. L'éducation que la société lui refusait, il l'a demandée à la nature. Il ne sait pas, sans doute, le nom des hommes qu'ont illustrés la philosophie, la poésie ou la guerre; comme Mauprat, il ignore l'histoire des nations et des idées, il ne connaît rien aux intérêts divers qui se disputent l'empire; mais il a sur Mauprat l'avantage de la méditation, et, par là, bien des mystères lui sont dévoilés. Pendant que Mauprat, à la clarté des bougies, rêve des lendemains toujours plus dissolus que la veille, Patience, couché dans les hautes herbes, se repose des fatigues du jour en admirant le ciel lumineux. Il interroge mélancoliquement les nuages et les fleurs. Il écoute la voix des ruisseaux de la plaine et des hêtres de la colline. Sereine et non engourdie par le vice, purifiée par le travail, au

Digitized by Google

contraire, son ame, sur les ailes d'une conscience irréprochable, monte aisément jusqu'à Dieu. Dans ces courtes heures d'extase solitaire, Patience apprend plus de choses que tous les livres n'en sauraient contenir. Nouveau Moïse devant le buisson ardent, il voit la sagesse éternelle face à face. Qu'est la vaine science des hommes auprès de la sienne? Ignorant sublime! entre les docteurs les plus superbes et lui, il y a la distance du doute à la révélation.

Comme toutes les ames d'élite, qu'un contact impur n'a pas ternies, ce que Patience aime surtout, c'est le bien. Amant désintéressé de l'égalité, qu'il comprend à sa manière, l'injustice lui fait horreur. Il ne se plaint pas de ce que son existence est condamnée à un labeur sans terme; il n'envie pas le sort de ces favoris de la fortune qu'il voit passer près de lui couverts d'or et de diamans; il n'échangerait même pas sa destinée contre la leur, à tout prendre; mais il ne s'en demande pas moins quelle distance assez grande sépare les hommes, pour que les uns, les plus méchans quelquefois, aient sur les autres l'avantage de l'opulence et du loisir. Philosophe naïf et religieux, il n'a pas besoin de s'appuyer sur de puérils argumens d'école pour apercevoir, dans l'oisiveté et la sécurité transmises, une violation flagrante du droit naturel. Son instinct lui dit que l'asservissement de la moitié laborieuse de l'humanité à la moitié fainéante a dû s'opérer par la force brutale ou par la ruse, et que s'y résigner lâchement serait impie. L'assassinat d'Abel par Caïn prenant ainsi, à ses yeux, un sens symbolique, il se confie en Dieu. Homme du peuple, il souffre de la misère où sont réduits ses compagnons d'infortune; il les plaint, il pleure sur eux, mais il espère. L'avenir, pour lui, s'éclaire de jour en jour. Il a vu souvent les vautours impitoyables frappés, au milieu des airs, par le plomb du chasseur; il a vu les chênes les plus vigoureux déracinés par l'orage, et il a compris que l'orgueil, tôt ou tard, trouve son châtiment.

En attendant l'heure d'une vengeance éclatante, Patience accomplit courageusement la tâche qui lui est imposée. Il sillonne en silence le champ du riche. Il arrose de sa sueur féconde une semence dont il ne se nourrira pas, des arbres touffus qui n'ombrageront pas même sa tombe. Quelque chose le soutient dans ses passagères défaillances, la bonté de sa cause et la foi. S'il se soumet, sans murmure, aux traitemens iniques, s'il subit avec un sourire les nécessités de sa condition sévère, ce n'est pas qu'il fléchisse ou qu'il tremble; c'est qu'il connaît la légitimité de sa colère et qu'il a raisonné son indignation. La haine qu'il nourrit contre l'injustice ne saurait déplaire au juge suprême; c'est une haine sainte, un devoir. Aussi Patience se garde-t-il d'en laisser échapper la moindre étincelle. Il l'attise, au contraire, avec vigilance, comme un foyer dont la flamme doit bientôt jaillir.

L'abbé Aubert, prêtre catholique, se sépare pourtant de Rome par certains côtés. Doué d'une ame d'apôtre, l'abbé Aubert, après bien des années passées à l'ombre de la croix et dans la prière, s'est mis à douter s'il marche dans le bon chemin. En prêtant une oreille attentive aux clameurs du dehors, il a compris que l'église n'est en péril que pour avoir méconnu son ori-

Digitized by Google

gine. Peu à peu, et par une méditation persévérante, la cause du mal lui a été démontrée. Il s'est convaincu de la différence profonde qui existe entre la morale catholique et la morale chrétienne, et il s'est retourné, tout en pleurs, vers le Calvaire. Depuis la crèche jusqu'au mont des Oliviers il n'a vu, dans la vie de son divin maître, qu'une condamnation des doctrines prêchées par la moderne orthodoxie. Dans le discours sur la montagne, dans les paraboles, dans les adieux de la cène, rien qui motive, à ses yeux, le dogmatisme envahissant des successeurs de saint Pierre. Qu'est devenue cette humilité recommandée aux disciples comme la vertu la plus méritoire? Qu'est devenu le dévouement au prochain, cette base admirable de la religion du Christ? Préceptes oubliés par désuétude! L'intolérance, l'égoïsme, l'ambition, voilà ce qui a remplacé l'humilité et le dévouement. Aussi, reculant devant la responsabilité d'une altération si coupable, l'abbé Aubert, tout en demeurant, crainte du scandale, soumis à la loi catholique, a repris l'Évangile pour guide unique et pour appui.

Il s'éloignera désormais de ces faux croyans pour qui la croix est une arme, et qui font de la religion un moyen. Tout entier à sa mission pacifique, il laissera le sacerdoce, déconsidéré par sa propre faute, s'enfoncer de plus en plus dans les voies tortueuses où l'esprit d'intrigue l'a égaré. Par sa vie, par ses paroles, par ses œuvres, il s'efforcera de défendre la sainte cause compromise, de lui rendre son prestige, de la faire aimer et servir encore par ceux qu'une animosité peu clairvoyante en avait détachés. Humble de cœur, prêt à tous les sacrifices, il prouvera que l'Évangile ne peut pas être condamné comme les interprétations sacriléges qui s'y substituent, et que le mépris dont on accable justement quelques ministres indignes ne doit pas rejaillir jusque sur l'autel. Uniquement préoccupé des devoirs que le caractère de prêtre impose, il partagera son pain et son manteau avec ceux qu'atteignent le froid ou la faim; il prêchera la commisération et le renoncement, mais par l'exemple; il consacrera son existence, enfin, à la pratique exclusive de l'abnégation.

Une chose le trouble, pourtant, dans l'accomplissement de sa tâche austère, le progrès de certaines idées sur la tendance desquelles il n'a pas de donnée précise. Le fantôme de la philosophie l'épouvante. N'ayant pas approfondi la question, il prend pour une impiété gratuite ce besoin de rénovation dont notre époque est travaillée. Il a renié, il est vrai, les principes d'une théocratie turbulente et avide, mais c'était pour remonter à la grande source du Golgotha; et cependant, il voit chaque jour que le siècle s'en éloigne davantage. Chaque jour il remarque chez les hommes un symptôme plus alarmant pour la foi. Hier, la colère; aujourd'hui, l'indifférence; l'athéisme, peut-être, demain. Dans cet éboulement des croyances, l'abbé Aubert n'aperçoit que ruine et néant. Selon lui, le dernier mot de l'humanité, c'est le christianisme; les ténèbres sont au-delà. Il réprouve donc sincèrement toutes les tentatives de l'analyse. La civilisation, la liberté, avec la signification nouvelle qu'on leur donne, sont des paroles de trouble et de

Digitized by Google

discorde pour lui. Animé d'une conviction d'autant plus inébranlable qu'elle est moins réfléchie, il ne consent pas à regarder Jésus comme un homme, l'Évangile comme une loi qui puisse être élargie et développée. Certain, au reste, que ce qu'il nomme l'impiété ne prévaudra pas; rassuré sur l'avenir de la religion par le Christ lui-même, il assiste en gémissant au travail de la réforme sociale. Dans sa pensée, l'heure où nous sommes est une heure de crise à laquelle Dieu nous condamne pour nous punir.

Mauprat, Patience, l'abbé Aubert, étant en présence, que va-t-il arriver? Tous trois (l'abbé Aubert à un degré moindre, sans doute, mais positif), tous trois défendant, chacun de son côté, un intérêt évidemment hostile aux deux autres, n'est-il pas impossible d'espérer une conciliation? L'orgueilleux Mauprat consentira-t-il jamais à prendre la main calleuse de Patience, à élever un paysan jusqu'à lui? Patience, de son côté, consentira-t-il à maîtriser plus long-temps sa colère et à ne pas se venger? L'abbé Aubert, malgré son zèle apostolique, n'évitera-t-il pas la présence de Mauprat, ce mauvais riche moderne? et ne se scandalisera-t-il pas des idées progressives de Patience, faux prophète, à ses yeux? Oui sans doute, et voilà pourquoi une lutte est inévitable; lutte terrible et dernière où la force brutale décidera. L'abbé Aubert refusant d'entrer en lice, Mauprat et Patience devront se livrer un combat mortel, que ne saurait empêcher aucune puissance humaine. Pour que la paix fût rétablie entre les rivaux, solide et durable; c'est-à-dire pour que l'élément aristocratique, l'élément démocratique et l'élément religieux en vinssent à contracter une définitive alliance, il ne faudrait rien moins que l'intervention céleste de l'amour. Oui, l'amour seul, adoucissant les mœurs farouches de l'un, calmant l'irritation de l'autre, pourrait faire deux frères de Patience et de Mauprat. Par l'amour, l'abbé Aubert arriverait à comprendre que la charité est une vertu transitoire, et qu'après la fraternité en Dieu, il y a quelque chose de plus grand, de plus saint encore, l'égalité sur la terre devant la loi du travail. Eh bien! voilà précisément l'idée qu'a conçue et réalisée George Sand dans son nouveau livre. Le quatrième personnage que l'auteur de *Mauprat* a mis en scène, Edmée, est la personnification de l'amour.

Edmée réunit toutes les qualités les plus capables de plaire. Jeune, belle, douée d'une sensibilité exquise, et, en même temps, d'une fermeté peu commune, elle exerce sur ceux qui l'approchent une véritable fascination. Le jeune homme qui l'a une fois entrevue la revoit dans ses rêves; le philosophe qui l'écoute oublie qu'elle est femme, et se demande d'où peut venir à cette enfant tant de sagesse et de raison; le vieillard qui la caresse éprouve un délire involontaire et se sent rajeunir. Chez quelques jeunes filles, la beauté physique est un voile qui cache la stérilité de l'esprit ou la sécheresse du cœur; chez Edmée, toutes les perfections marchent ensemble; le visage ne masque pas l'ame, il la traduit. Ami ou amant, celui pour qui Edmée voudra consentir à un échange de sympathie n'aura pas le désenchantement à craindre; son attachement trouvera sans cesse de nouveaux motifs de

Digitized by Google

croître et de se fortifier. Jamais, lassé d'une contemplation muette, il ne pourra se plaindre, comme Pygmalion, de n'avoir à ses côtés qu'une statue, car Edmée est au-dessus de tous les rêves, au-dessus de toutes les illusions! Et ce qui achève encore de faire d'Edmée une créature digne des plus religieux hommages, c'est son angélique bonté. Edmée ne songe qu'au bonheur de ceux qui l'entourent. Elle est toujours prête à essuyer l'œil qui pleure. Elle a d'ineffables consolations pour les cœurs blessés, et les souffrances du corps la trouvent également dévouée. La générosité, l'indulgence, respirent dans ses paroles où ne perce jamais la moindre ironie. Elle défend ceux qu'on attaque en sa présence, et réclame pour eux la pitié, s'il est impossible de leur accorder davantage. Celui que le monde repousse est sûr de trouver dans Edmée une ame disposée à tout comprendre, à tout excuser. Edmée s'étonne que les hommes soient ennemis les uns des autres au lieu de se traiter en frères, et son ambition la plus haute serait de ramener la paix au milieu d'eux. Placée entre Mauprat et Patience, elle profite donc de l'affection qu'elle a su leur inspirer pour briser les obstacles qui les séparent. Aidée par l'abbé Aubert, dont elle éclaire la conscience trop aveugle, elle n'est pas long-temps à fléchir Patience. Tout en avouant que, du côté des travailleurs, se trouvent le bon droit et la justice, elle exhorte Patience au pardon. Elle apaise insensiblement ce cœur gros de colère, et substitue à la haine violente qui l'anime une volonté généreuse d'oublier le passé. En même temps, usant de l'empire que ses charmes lui ont donné sur Mauprat, elle travaille à dompter l'orgueil féroce du jeune homme. Elle lui montre ce qu'il y a de beau et de grand dans le caractère de ce Patience qu'il exploite et qu'il méprise. Elle lui révèle une à une les qualités admirables qui distinguent l'homme du peuple, et les services réels qu'il rend au riche sans que le riche lui en tienne compte. Quand Mauprat s'est confessé coupable, Edmée lui dit que le meilleur remède aux fautes commises, c'est l'expiation. Mauprat se soumet, et, après quelques mois d'une souffrance acceptée sans murmure, Edmée le pousse dans les bras de Patience déjà ouverts pour le recevoir.

On nous reprochera, sans doute, de nous être inquiété trop exclusivement du mérite philosophique de *Mauprat*, et de n'avoir pas insisté sur l'exécution. Nous avons à cela une réponse toute prête : c'est que nous mettons l'idée au-dessus de la phrase. A l'heure présente, il importe, c'est notre conviction, de donner un peu de jour et d'air à la pensée, trop long-temps sacrifiée à la forme. D'ailleurs, pour ceux que le côté plastique de l'art occupe seul, nous dirons que les diverses parties du nouveau livre de George Sand ne sont peut-être pas disposées avec toute la régularité désirable. Deux ou trois épisodes, le voyage de Mauprat en Amérique, entre autres, pourraient être retranchés sans nuire à la clarté du poème et à l'intérêt. Ne voilà-t-il pas, pour les Cerbères de la littérature, un bel os à ronger !

J. CHAUDES-AIGUES.

Digitized by Google

BULLETIN.

Nous avons quinze jours encore devant nous, pendant lesquels il sera permis de ne parler que d'une seule chose, qui domine toutes les affaires du moment, c'est l'intérêt des élections. *Diversité* n'est plus la devise ni de la presse, ni du public, et l'on a quelque chance, nous l'espérons, de ne contrarier personne, en reprenant toujours ce thème, sur lequel il peut s'exécuter, du reste, bien des variations. Une sorte de variété, dans ce sujet uniforme, naîtra de l'incertitude même qui planera, jusqu'au dernier moment, sur un grand nombre de candidatures. D'une semaine à l'autre, les prévisions se modifient, et telle section du parlement, qui semblait à tout le monde, il y a huit jours, devoir se fortifier dans la prochaine épreuve électorale, en sortira, d'après les probabilités nouvelles, avec le même nombre de représentans, c'est-à-dire affaiblie, par cela même qu'elle ne sera pas plus forte. Le parti légitimiste est réservé à cette destinée flottante, et il n'y a rien là de surprenant; si enraciné qu'il puisse être dans le sol par la grande propriété, qui est, pour la majeure partie, en son pouvoir, il trouve moyen de ne vivre qu'à la surface du pays et ne se mêle, en aucun lieu, aux mœurs, aux opinions, aux besoins les plus sacrés des populations inférieures. Aussi qu'arrive-t-il à cette petite faction? Ses chances de la veille, elle les perd le lendemain; elle ne saurait annoncer d'une manière un peu certaine, à huit jours de distance, quelles espérances raisonnables elle peut concevoir, et le ministère est incapable lui-même de prédire jusqu'à quel point il aura le droit de la dédaigner, comme élément imperceptible, lorsqu'il formera en dehors d'elle ses combinaisons parlementaires. Tout récemment, selon les plus sûres informations, on croyait, et nous avions dit que le parti légitimiste, malgré la déroute de quelques-uns de ses députés de la dernière législature, était appelé à compter, par de nouvelles accessions, plus nombreuses que ses défaites, douze voix de plus dans la chambre de 1837. La roue a tourné, et on affirme, aujourd'hui, que le parti n'aura pas autant de bonheur dans la loterie qui est ouverte; il n'y a d'infaillible que ses défaites, et les succès qui devaient les réparer deviennent chaque jour plus hypothétiques. Il aura probablement les voix qu'il

Digitized by Google

avait, et rien de plus : telle est la prédiction qui est en faveur à l'heure présente. Parmi les députés que le comité Berryer ne sauvera pas, il faut ajouter, à ceux que nous avons déjà désignés, M. d'Hautpoul de Montpellier, M. Grasset de Pézenas, M. Bernardi de Carpentras, M. Calemard-Lafayette, qui se présente de nouveau dans la Haute-Loire, où il avait été nommé, il n'y a pas long-temps.

Le nom de M. Calemard-Lafayette ne passera pas cette fois devant nous sans une apostille. Nous ne savons ce qu'il a fait au clergé, mais le clergé le repousse, et c'est une grande force de moins pour un légitimiste ; car quelle puissance, je vous prie, réelle et vivante de notre société renouvelée, un légitimiste peut-il représenter maintenant à la chambre, si ce n'est le clergé ? Un député légitimiste, dans les circonstances actuelles où la légitimité royale se résigne à son exil, en se réservant pour des temps meilleurs, qu'est-ce autre chose qu'une espèce de *vidame?* L'évêque du Puy ne veut pas apparemment de M. Calemard-Lafayette pour vidame ; et notez que l'évêque du Puy s'appelle M. de Bonald. L'anathème d'un Bonald, qui porte la crosse au lieu de manier la plume, et dont les écrits sont des mandemens, quel terrible poids sur la tête d'un fidèle ! Le pieux évêque a lancé contre le candidat légitimiste de la Haute-Loire une manifestation écrite qu'on ne sait comment nommer, lettre pastorale, mandement, ou circulaire électorale. Ce n'est pas, certes, une homélie. Sainte mère Église ! quel si gros péché a commis M. Calemard-Lafayette ? La révolution de juillet aurait-elle décidément converti à sa cause un pontife du nom de Bonald ?

Il y a eu quelque chose de plus grave encore, ces jours-ci, contre les légitimistes, que la manifestation individuelle de l'évêque du Puy, c'est la lettre de M. de Châteaubriand, brève et simple lettre d'un homme sans autre mission que celle qui procède d'une renommée immense et d'une loyauté noblement condamnée à se montrer toujours chevaleresque. M. de Châteaubriand n'ira pas au scrutin qui va s'ouvrir, ni comme électeur, ni comme éligible ; du reste, il laisse chacun libre d'agir selon sa propre inspiration, il le croit du moins, ou il le dit ; mais son exemple a plus d'autorité qu'il ne paraît en revendiquer, et nous ajouterons qu'il le sait et s'en glorifie. Beaucoup de légitimistes, dit-on, éclairés par ce trait de lumière qu'a fait briller à leurs yeux un illustre solitaire, retiré sur la montagne, interpréteront comme lui les devoirs de la conscience. D'autres, moins scrupuleux, ne se croiront pas obligés, par ce grand exemple isolé, au même respect religieux pour la sainteté du serment. Il y a division plus que jamais dans le camp des fidèles que la *Gazette de France* a entrepris de discipliner ; or, qui ne sait ce qui a été prédit à tout royaume divisé contre lui-même ? Malheur surtout aux petits royaumes qui sont désunis ! M. de Châteaubriand, au moment même où il nous assure, entre autres choses, qu'il n'est pas allé à Saint-Malo voir sa tombe, a bien l'air d'un homme qui va assister aux funérailles de son parti, et l'aider à descendre dans la sépulture à travers une dernière convulsion.

Quel sera le caractère du mouvement électoral qui se prépare ? Il est plus facile de dire ce qu'il ne sera pas. Il ne sera pas légitimiste, il ne sera pas non plus républicain ou radical. Ces deux points assurés, le ministère, avec un désintéressement personnel dont quelques amis moins sincères que nous le féliciteront peut-être, paraît ne s'être guère inquiété de demander

Digitized by Google

aux élections une majorité qui lui appartînt en propre et qui ne pût jamais appartenir aux hommes impopulaires qu'il a remplacés, et qu'il pouvait si aisément faire oublier. Son excuse, sa gloire même, aux yeux de ceux qui conçoivent un ministère sans ambition ardente et sans cet amour du pouvoir qui aide à conserver le pouvoir long-temps, c'est d'avoir pensé, avant tout, à composer une majorité dévouée à la royauté élue. Tout annonce qu'il y aura réussi, et il faut dire que l'état du pays aura singulièrement contribué à produire ce résultat favorable, le premier triomphe complet qui aura été obtenu par l'établissement de juillet. Jusqu'à ce jour, dans toutes les élections qui ont été faites, la lutte s'engageait entre les amis de la royauté et ceux qui ne l'acceptaient pas, ou qui la subissaient comme une espèce de transition à je ne sais quel ordre de choses impraticable. Aujourd'hui, elle est en dehors de la discussion des partis, elle plane au-dessus d'eux, dans une région désormais sereine où nul n'osera l'attaquer ouvertement. Ceux même qui gardent une arrière-pensée de révolution radicale seront tenus de la désavouer ou de la cacher en face des électeurs. Nous sommes revenus aux conditions normales du gouvernement représentatif, et les élections seront royalistes partout. On raconte, à ce sujet, une anecdote curieuse qui vaut la peine d'être rapportée; elle signale assez bien, selon nous, la disposition d'esprit qui présidera aux choix du pays légal. Un maréchal-de-camp, justement honoré dans l'armée, M. d'Houdetot, se présente à un collége qui avoisine, si nous ne nous trompons, les départemens de l'ancienne Vendée. Ses adversaires avaient imaginé d'employer contre lui une tactique qui n'eût pas manqué son effet autrefois; c'était de dire aux électeurs : « Prenez garde, vous allez nommer un aide-de-camp du roi. » Or, l'on sait que, dans la théorie d'une certaine école de libéraux, un homme qui occupe un pareil poste a toujours l'ame servile et ne possède aucun droit à la protection des *journaux indépendans*. A cela qu'ont répondu les électeurs? — « Eh bien! si le roi se portait candidat, à coup sûr nous le nommerions lui-même. » — Et depuis lors l'honorable général a bon espoir, il se ressentira heureusement de ce grand crédit électoral dont jouit la personne royale dans le pays.

On n'a pas besoin de nous avertir qu'un tel raisonnement n'est pas logique, et que la naïveté de ces électeurs, simples de cœur et d'esprit, ne serait pas, en toute circonstance, une parfaite conseillère dans les affaires de ce monde. Nous avons vu un règne où tout ce qui environnait le trône s'appliquait à le ruiner, en écartant de lui ses véritables défenseurs : ce n'eût pas été alors se montrer l'ami sincère de la royauté que de nommer député un de ses aides-de-camp. Mais les temps sont changés; les amis et les ennemis de la royauté nouvelle sont classés de manière qu'on les distingue aisément : il n'y a pas d'erreur possible. Si, un jour, elle devait être environnée, dans son intimité, de conseillers dangereux, il serait toujours temps de combattre ce nouveau péril. Ne nous fatiguons pas à prévoir les malheurs et les fautes de si loin. Presque toujours dans les gouvernemens que l'homme détruit et rétablit, et qui participent de la faiblesse humaine, les fautes se succèdent, mais ne se ressemblent pas.

En voyant le caractère qui dominera les élections de 1837, nous comprenons, jusqu'à un certain point, que M. de Montalivet, chargé du soin de les diriger, n'ait eu ni le loisir ni le courage de poursuivre des adversaires

Digitized by Google

politiques qui, malgré tous les reproches encourus à bon droit pour leurs doctrines impopulaires, ne peuvent du moins être accusés de froideur pour le principe de l'inviolabilité royale; seulement on pourrait dire d'eux qu'ils en ont été des défenseurs imprudens, nés pour compromettre tout ce qu'ils prétendent protéger, et ce grief a trouvé, dit-on, chez M. de Montalivet, une excessive indulgence. Il lui a suffi de voir que la chambre serait éminemment *philippiste*, et il ne s'est pas effrayé outre mesure des élémens doctrinaires qui pourront entrer dans sa composition. Sans doute il se sera dit, et nous verrons s'il a eu raison, qu'ils étaient désormais dans l'impuissance de nuire, même par l'excès de leur zèle; il aura su, d'ailleurs, leur faire renier à la fois leurs amitiés et leurs inimitiés les plus vives, avant de leur livrer un *laissez-passer* sous la bannière de l'amnistie. Et puis, il n'aura rien négligé, nous le croyons, pour leur donner, comme contre-poids, quatre-vingts ou cent hommes nouveaux, qui ont vu la lutte parlementaire de ces dernières années sans y être engagés de leurs personnes, et qui bientôt ne comprendront plus ce que c'est que la haine, l'irritation continuelle et l'idée fixe d'un doctrinaire, armé jusqu'aux dents contre des fantômes; nous ne serions pas surpris qu'on en vînt, au bout d'une session ou deux, à se demander : « Qu'est-ce qu'un doctrinaire? » Et les petits enfans eux-mêmes apprendraient à répondre : « C'est un homme qui est toujours fâché comme M. Jaubert! »

Certes, il n'a pas dû échapper non plus à M. Molé que le ministère qu'il préside n'use pas de tous ses avantages contre les doctrinaires. Il faut, pour expliquer sa tolérance, qu'il ait jugé le pays assez disposé de lui-même, et par son propre poids, à incliner vers le centre gauche, en se séparant de plus en plus de M. Guizot et de ses amis. Quel homme, plus que M. Molé, a rompu tout pacte avec M. Guizot? Il n'y a que les journaux d'opposition, tels qu'on en rédige aujourd'hui, sans connaissance réelle des situations de chacun, sans tact et sans mesure, qui aient pu rêver une alliance presque conclue entre ces deux influences politiques, dont l'une est en plein exercice d'elle-même, et l'autre à peu près finie. Voilà pourtant à quoi les journaux ont perdu leur temps cette semaine! à chercher dans le cabinet un allié pour M. Guizot; et c'est sur M. Molé qu'ils ont mis le doigt de préférence! L'idée est heureuse. M. Molé ne se réconciliera jamais avec les doctrinaires; leur amitié est un fardeau qu'il a porté sept mois, et un homme d'état moins habile à se relever d'une position délicate y aurait succombé; il sait mieux que personne que M. Guizot est à l'avenir un embarras pour tout le monde, un homme condamné à rester en dehors des affaires actives de son pays, si on ne veut pas y introduire le désordre. M. le président du conseil a demandé la dissolution pour rendre M. Guizot impossible, non par animosité personnelle, mais parce que le pays, la royauté, lui semblaient en péril par la faute d'un seul homme. Maintenant, que le pays sache se prononcer; que la royauté avise pour le mieux, elle qui reconnaît franchement, nous le savons, tout ce qu'elle a recueilli de popularité imprévue pour avoir fait, depuis six mois, plusieurs bonnes choses, devenues excellentes par l'absence du chef des doctrinaires.

M. Thiers, dans son passage si rapide à Paris, en a dit assez pour nous prouver qu'il envisage comme nous la situation présente. Il n'a pas soif du pouvoir, il conçoit que d'autres l'aient pris et le gardent; il a raison, car,

Digitized by Google

pour l'avenir qui lui est réservé, ce qui peut arriver de mieux, c'est que le ministère du 15 avril gouverne long-temps. Aussi M. Thiers a-t-il montré sa confiance extrême par une longue absence; il ne se repent pas, même aujourd'hui, d'avoir livré son ame au démon des voyages avec tant de facilité. Les élections, abandonnées à elles-mêmes, lui paraissent destinées à enrichir le centre gauche de toutes les pertes du centre droit. Il y a déjà plusieurs années qu'on a dit : « La France est centre gauche. » Cela n'était pas certain alors, cela est vrai maintenant. M. Thiers vient de visiter les provinces, il en est sûr; et après avoir séjourné trois jours à Paris, et dit un mot amical au ministère en passant, le voilà reparti; il ne reviendra que pour la convocation des chambres. Certes, il s'est comporté en tout ceci plus dignement que M. Guizot; ce n'est pas lui qui, à l'exemple de M. Guizot, à chaque alerte donnée par son parti, prendrait la poste pour venir à Paris surveiller de prétendus complots tramés contre lui, et soulever le couvercle de la *marmite représentative*, comme aurait dit Paul-Louis. Mais que voulez-vous? Le chef des doctrinaires est affligé d'une activité malheureuse, qui ne lui laisse de repos ni jour, ni nuit; il est malade d'esprit dès qu'il n'est plus ministre; il est inquiet, il prête l'oreille au moindre bruit, et pour distraire son ambition souffrante, qui n'a plus l'aliment des grandes affaires, il accourt de Lisieux, sur la foi d'un commérage politique, et veut voir faire le manége devant lui : il faudrait, si on l'écoutait, que le ministère du 15 avril lui montrât comment il prétend faire son lit, comme si cela regardait encore M. Guizot.

Un autre membre influent de la chambre élective, qui, malgré ses éclairs de bon sens merveilleux, ne sera jamais beaucoup plus qu'un artiste en politique, mais qui est assuré d'être toujours admirable dans ce rôle, M. Dupin, est venu aussi dernièrement à Paris donner l'accolade fraternelle au ministère du 15 avril. Il lui a secoué la main un peu rudement, mais avec cordialité; il lui a promis l'appui de son éloquence; il descendra de son fauteuil à la tribune chaque fois que les doctrinaires essaieront de mettre en péril l'existence du ministère. On sait quelle belle place les doctrinaires tiennent dans les antipathies naturelles de M. Dupin; on sait aussi combien ils le redoutent, et à bon droit. M. Dupin est un terrible athlète, qui, dans sa dialectique vigoureuse, mais directe et un peu personnelle, prend ses adversaires un à un et les terrasse; puis il se pose de nouveau pour le combat, il semble provoquer du geste ceux qui l'écoutent, et leur dire : « Maintenant, à un autre! » Ces formes d'éloquence sont faites pour déconcerter beaucoup la raideur empesée des doctrinaires, et M. Guizot lui-même s'est quelquefois refusé à la lutte et a dit tout bas : « Je ne sais pas boxer. » Etrange excuse pour un orateur puissant, mais peu varié, il est vrai, et trop sévère. Oh! nous verrons de belles séances, si les doctrinaires offrent à M. Dupin l'occasion de descendre deux ou trois fois de son fauteuil. Il le fera de bonne grace pour le ministère, qui l'aidera d'ailleurs à y monter, avec une majorité qu'on espère rendre plus imposante que jamais.

On prête aux doctrinaires la pensée ambitieuse de pousser le grand-maître de l'ordre, non plus à la présidence de la chambre, mais dans sept colléges. A quoi bon ce triomphe, s'il se réalisait? et nous espérons que d'autres influences sauront y mettre obstacle. M. Guizot, s'il était nommé sept fois, à

Digitized by Google

force de manœuvres, dans des colléges déjà bien disposés, en aurait-il plus de droits à réclamer le ministère ou la présidence de la chambre? Cela prouverait tout au plus, que, dans sept arrondissemens, on est prêt à nommer des hommes dévoués à sa fortune. Mais personne n'en doute, et M. Guizot peut compter encore à la chambre sur un plus grand nombre de voix, échos fidèles de sa parole. Ce ne serait donc pour lui qu'une vaine satisfaction d'amour-propre. Le temps n'est plus où, pour satisfaire la vanité de quelques vieux lauréats des colléges électoraux, on trouvait tout simple de déranger plusieurs fois les électeurs de leurs travaux, et de leur faire élire deux ou trois députés au lieu d'un.

M. Thiers, qui a l'esprit bien plus pratique, se soucie peu d'obtenir de pareils triomphes; il ne recherche volontiers que les succès qui servent, et comme il a pleine confiance dans son collége d'Aix, il reste dans une immobilité complète, et prie ses amis de l'imiter. Il lui suffira d'être nommé dans sa ville natale et de rentrer par la même porte à la chambre, où sa valeur personnelle continuera de faire le reste, comme par le passé.

Parmi ses amis, il y en a un, M. Chaix-d'Est-Ange, qui est un modèle d'impassibilité et d'inertie pour ce qui le regarde lui-même : il donne un exemple, bien rare et bien méritoire en ce moment, par sa profonde indifférence en matière d'élection. On est venu lui dire qu'on le porterait à Reims, cela ne l'a pas surpris, puisque cela lui est déjà arrivé presque à son insu; mais il a dit cette fois encore : « Portez-moi, si vous voulez, mes chers et bons compatriotes! » Et il s'est bien promis de ne faire aucune démarche, pas même le voyage de Reims. Voilà une action qui n'est pas de nos jours et qui approche du stoïcisme de M. Locquet, maire du neuvième arrondissement, lequel ne veut pas même faire le voyage de l'Hôtel-de-Ville. — Il est juste de remarquer, en ce qui touche M. Chaix-d'Est-Ange, qu'il a un bien beau cabinet d'avocat, toujours encombré de plus de dossiers qu'il n'en peut dépouiller.

Pour nous aider à attendre plus patiemment le grand jour des élections, le temps, *qui est toujours beau*, du moins en France, depuis la première dépêche du général Danrémont, nous devrait bien la faveur de quelques nouvelles de Constantine. On ne doute pas que la place ne soit prise; mais la saison se maintiendra-t-elle aussi favorable pour la retraite qu'elle l'a été pour la marche en avant? L'armée sera-t-elle forcée d'hiverner plusieurs jours, même plusieurs semaines, à Constantine, au milieu de populations mal soumises, avant de pouvoir se replier sur ses anciennes positions, les camps de Medjez-Ammar et de Guelma? Que fera-t-on de tout ce territoire plutôt parcouru que conquis? De cette ville que le vainqueur ne veut pas enlever au vaincu, parce qu'il en serait embarrassé? Quel arrangement terminera cette campagne, qui n'aura été qu'un duel pour venger une blessure d'honneur, et non une guerre pour s'agrandir? Voilà bien des questions à résoudre, plus épineuses que la victoire.

Et cependant la victoire tarde bien, si on en juge par la lenteur du télégraphe, à tracer dans les airs quelques-uns de ces mots électriques qui ébranlent tout un pays à la fois. Il n'y a que le jeune duc de Joinville, qui ait pu gagner à ce retard de la victoire, il en aura sa part, une noble part qu'il est venu chercher de loin. On a parlé de sa mère, qui avait seule le droit de le blâmer; nous sommes bien sûrs que son père du moins n'aura pas

Digitized by Google

eu la force de lui rappeler les devoirs de la discipline, un peu négligés en cette circonstance; le roi, dit-on, a écrit secrètement, mais plein de joie et d'orgueil, à un de ces amis désintéressés dans le sein desquels il s'épanche parfois : « Mon bon Joinville a fait un coup de tête ! » — Quelle espérance que ces cinq fils du roi, tous braves, tous jeunes, tous élevés pour la France, si la grande guerre européenne, qu'on attend toujours, et qui ne vient jamais, allait enfin être apportée du fond du Nord sur nos frontières! On les verrait tous les cinq prêts à faire de semblables coups de tête, à la vue des corps d'armée dont ils seraient les premiers soldats. A plus forte raison, avec une telle famille, il est facile de ne pas craindre les assauts répétés des ennemis intérieurs.

Quelle étrange révélation est-on venu nous faire, au commencement de cette semaine? Que M. Laffitte, sous prétexte de constituer un grand comptoir d'escompte pour les effets de commerce oubliés ou dédaignés par la Banque de France, prépare une *nouvelle révolution en commandite, au capital de* 50 *millions avec actions de mille francs*. C'est une bien ambitieuse prétention qu'on attribue à cet honorable vétéran des luttes libérales de la restauration; examinons en peu de mots ce qu'est en réalité son entreprise.

M. Laffitte s'était proposé d'abord un plus vaste plan que celui qu'il exécute aujourd'hui; il voulait, si nous nous en rapportons à ses premiers prospectus, fonder une Banque publique, sur le modèle à peu près de la Banque de France, et il aurait émis un papier de circulation comme celui que nous connaissons à Paris, et que tout le monde accepte pour argent comptant, en raison de la confiance universelle qu'inspire le grand établissement financier d'où il émane. Ses premiers prospectus lancés dans le public, M. Laffitte observa l'effet qu'ils produisaient surtout dans le monde de haute finance, qui juge, en dernier ressort, les entreprises de ce genre; il vit sans doute qu'il lui faudrait commencer par une querelle avec la Banque de France et soutenir une guerre inégale, s'il continuait de prétendre au titre de banque publique et à la mise en circulation d'une monnaie de papier. La Banque de France a un privilége, elle l'aurait probablement fait valoir. En supposant qu'elle eût hésité à courir les chances d'un procès, elle pouvait se dispenser d'en venir à cette extrémité; elle n'avait qu'à refuser d'escompter, ou même d'encaisser, en compte courant, tous les effets sur lesquels se serait trouvée la signature de M. Laffitte. Or, sait-on quelle somme d'effets se présente à la Banque, année commune, pour ce double service qu'on réclame d'elle? Quinze cents millions de francs! Si donc, d'après une décision rigoureuse de la Banque, il eût fallu que tous ces effets, pour être reçus dans ses bureaux, soit à l'escompte, soit en compte courant, eussent eu à se défendre de la signature de la nouvelle banque publique, rivale de l'ancien établissement, quel papier serait-il resté à M. Laffitte sur la place? Sur quels effets égarés, et recueillis à force de recherches, aurait-il pu opérer? Il n'a eu garde, en conséquence, d'aller avec cette hardiesse qu'on lui supposait d'abord, sur les brisées de la Banque de France; il a restreint son plan, il est devenu le simple directeur d'une banque particulière qu'on appelle aujourd'hui la *Caisse du commerce et de l'industrie*, et même sur la cote de la Bourse, plus modestement encore, la *Banque Laffitte*. Il n'émettra pas de papier de circulation, et n'escomptera qu'en monnaie métallique;

Digitized by Google

c'est déjà une féconde source de bénéfices dont il se prive, c'est une grande importance à laquelle il renonce.

A l'heure qu'il est, la nouvelle caisse Laffitte, que ses ennemis nous représentent comme un instrument de révolution, est une maison de banque comme une autre, dont la signature sera reçue à la Banque de France, en raison du crédit qu'on lui reconnaîtra dans ses diverses phases. Elle escomptera, si elle veut, le papier de commerce à une seule signature et à six mois; en un mot, M. Laffitte fera ce que font beaucoup d'autres banquiers, notamment M. Delamarre et M. Lebeuf, qui ramassent ainsi le bon papier échappé aux recherches de la Banque de France, et glanent derrière sa riche moisson. Seulement M. Laffitte opérera avec de grands capitaux, qui lui sont venus d'une commandite très divisée, et qu'il doit à la confiance inspirée par la haute probité de toute sa vie. Il est incontestable que, sur les 50 millions exigibles plus tard à de certaines conditions prévues dans l'acte de société, 10 millions sont déjà réalisés ou près de l'être. On assure qu'il a en dépôt, à la Banque de France, environ 4 millions, et qu'il a acheté des rentes sur l'état, dans ces derniers temps, pour une forte somme.

Mais que conclure de là? Qu'il aura assez d'argent, certes, pour suffire à toutes les affaires qui s'offriront. Malheureusement, et tous les hommes de finance le savent, ce ne sont pas les écus qui manquent d'ordinaire aux affaires, ce sont les affaires qui manquent le plus souvent aux écus; nous parlons des affaires sûres et productives, comme celles que fait la Banque de France. Avec un capital de 10 millions à employer, au-delà de ce que les banques particulières et la Banque de France consacrent déjà à l'encouragement de l'industrie ou à l'escompte des effets de commerce, il est à craindre qu'on ne hasarde quelques sommes dans des entreprises peu éprouvées encore, faute d'en trouver d'aussi bonnes et aussi vite qu'on le voudrait. Nous ne prédisons pas qu'il en sera ainsi, mais voilà l'écueil.

Maintenant, quel serait donc le danger d'une maison de banque comme celle de M. Laffitte? Voici le seul que nous puissions entrevoir, si précisément elle n'était pas dirigée par M. Laffitte, homme loyal et par-dessus tout désabusé, comme il doit l'être, des grandes affaires politiques. Un autre homme, dirigeant un mouvement de fonds considérable, dans lequel il n'aurait qu'un médiocre intérêt, comparé à l'importance de la commandite, pourrait, dans le cas d'une insurrection radicale, escompter les billets souscrits par les chefs d'émeute, sans s'informer de leurs garanties, et soudoyer ainsi la révolte avec une parfaite certitude d'impunité; car, quel procès criminel serait-il possible d'intenter, en politique, à un escompteur de profession qui n'aurait d'autre tort apparent que d'avoir été peu vigilant sur les conditions de son escompte? Telle ne sera pas heureusement la conséquence de la création de cette nouvelle banque prétendue révolutionnaire. Elle aura pour effet, tout au plus de stimuler d'autres maisons d'escompte, et la Banque de France entre autres, à montrer moins de réserve peut-être à l'égard du papier commercial d'une solidité satisfaisante. Encore tout le monde sait-il, dans le commerce de Paris, que la Banque de France, surtout depuis l'avénement de M. d'Argout aux fonctions de gouverneur, ne refuse presque rien de ce qui lui est apporté. Elle ne fait pas naître les affaires, elle ne les provoque pas, elle ne les

Digitized by Google

imagine pas; mais ce n'est point son rôle, et le seul tort qu'elle ait, si on peut dire que ce soit un tort, c'est de ne pas sortir du rôle qui lui est assigné par la loi de son institution.

Théâtres. — La *Cenerentola*, qui d'ordinaire ne se produit que vers le milieu de la saison, lorsque la troupe italienne se repose de ses premiers triomphes, est venue en aide, l'autre semaine, à *la Gazza*, pour faire les frais d'ouverture. L'absence de Rubini bouleverse tout dans le répertoire. On hésite, on vit au jour le jour; on n'ose rien promettre au public, qui toutefois prend patience en écoutant ce qu'on lui chante. C'est qu'aussi la *Cenerentola* est une de ces partitions qui ont le droit de choisir leur tour de rôle dans le répertoire, et qu'il n'est jamais permis d'accueillir froidement. Que d'esprit, de verve et de joyeuse humeur dans cette musique! Quel sentiment du rhythme, quelle excellente veine bouffe! Rossini n'a jamais mieux réussi, même dans *le Barbier*. La mélodie est intarissable, elle coule à flots, elle déborde, et l'admiration avec elle. C'est toujours la même jeunesse, la même fraîcheur, le même éclat; le temps ne peut rien sur les chefs-d'œuvre de cette espèce. Vous les retrouvez toujours aussi jeunes, aussi vivaces, que l'année précédente; j'allais dire que la veille, car les années passent sur eux sans laisser plus de traces que les jours sur les compositions vulgaires. Le rôle de don Magnifico est, avec le Geronimo de Cimarosa, celui qui sied le mieux à Lablache. Tamburini, qui joue Dandini, la partie agile et brillante de cette musique, se charge des roulades, et s'en tire à ravir, de sorte qu'il ne reste au sublime grotesque que ces éclats impétueux dont il a le secret dans sa poitrine énorme, et ces émissions puissantes où il excelle. Il faut dire aussi que Lablache, comme tous les grands comédiens, porte une fantaisie admirable dans la manière de se vêtir. On ne peut rien imaginer de plus curieusement beau, de plus ridicule et de plus idéal que les oripeaux de soie et de velours dont il s'affuble. Cela n'est d'aucun pays et d'aucun temps; cela tient du perroquet et de la vieille femme. On n'a jamais poussé plus loin l'extravagance des rubans et des couleurs; cela est sublime enfin, parce que c'est impossible. Figurez-vous des habits lamés d'argent, une perruque à couvrir la cloche d'une cathédrale, des robes de chambre comme on n'en voit que dans les rêves d'Hoffmann. Dans le duo du second acte, le grotesque atteint ses limites. Tamburini, qui n'oublie jamais qu'il est, avant tout, un chanteur accompli, et fait ses réserves même au milieu du désordre des plus folles parades, Tamburini l'aide à merveille. L'un chante et polit sa phrase avec soin, l'autre s'emporte, se démène comme un furieux et secoue des nuages de sa perruque; c'est au point qu'après cette scène tout paraît froid et monotone, même l'admirable sextuor qui suit.

M. Zamboni, qui débutait ce soir-là, est un ténor modeste, qui sans tenir les grands rôles du répertoire, pourra rendre service au théâtre, en se chargeant avec bonheur de certaines parties trop peu importantes pour occuper l'activité de Rubini, comme il l'a fait pour le Pollion de *la Norma*. Quant à Mme Albertazzi, elle affecte, cette année, des allures de grande cantatrice qui pouvaient divertir fort les dilettanti de Birmingham, mais qui jusqu'à présent ont échoué complètement ici. Les amis de Mme Albertazzi ont découvert, dans les cordes basses de sa voix, une ou deux notes

Digitized by Google

graves qui, habilement ménagées, pourraient être d'un assez bon effet; depuis lors, Mme Albertazzi se croit la plus magnifique voix de contralto et s'en donne les airs avec un aplomb incroyable. Au soprano qu'elle avait autrefois Mme Albertazzi a joint, cette année, un contralto des plus curieux, trouvé dans les brouillards de la Tamise. C'est merveille comme elle affronte les traits les plus aigus, comme elle passe, sans transition, des notes les plus graves aux sons les plus hardis; comme elle se plaît dans les effets de contraste, qui sont comme les sauts périlleux de la voix. Pour prouver sa double vertu de soprano et de contralto, la voix de Mme Albertazzi a trouvé un moyen excellent, qui consiste à ne se poser jamais que sur les notes extrêmes de l'échelle. Quant au *medium* qui faisait autrefois son petit mérite, il n'en est plus question désormais. En vérité, voilà qui n'a pas d'excuse, et certes il faut que dans cette affaire Mme Albertazzi n'ait compté qu'avec son amour-propre; car s'il y a aujourd'hui une voix richement dotée par les maîtres, c'est bien la voix de soprano. Pourquoi donc, alors, affecter ces minauderies de *contralto* qui ne résisteraient pas à la moindre épreuve sérieuse, si Mme Albertazzi avait un jour les prétentions de la tenter? Au lieu de jouer ainsi à la Malibran, Mme Albertazzi fera bien d'égaliser sa voix et de la rétablir dans ses registres naturels.— Ces jours derniers le chef-d'œuvre de Bellini a tenu le répertoire. La *Norma* s'est produite cette fois sans Rubini, au grand dommage de la musique, qui a souvent eu à souffrir de l'inexpérience du ténor nouveau, et de l'hésitation continuelle de sa voix. On a repris hier la *Semiramide*, avec Mme Albertazzi pour Arsace. Ainsi le répertoire de la Pisaroni est échu cette année à un soprano. La même voix qui chante Rosina va faire les parties de Tancredi et de Malcolm. En vérité voilà des fredaines qui peuvent passer par la tête d'une cantatrice infatuée de son mérite, mais qu'une administration intelligente ne devrait pas souffrir.

Opéra. — Le ballet de *la Chatte*, dont on attendait merveilles, a trompé toutes les espérances. Décidément on fera bien de renoncer à la Chine, et de laisser au fond des boudoirs, sur leurs tablettes de santal, les magots vêtus de rose et les princesses de porcelaine coiffées de clochettes d'argent. Que voulez-vous que la danse fasse d'un pays dont la loi suprême est l'immobilité? Quels vêtemens d'ailleurs pour des filles d'Opéra, que ces longues robes qui tombent à grands plis jusqu'aux talons! Dans le pas qu'elle danse au premier acte, Thérèse Elssler est affublée d'une sorte de cape de soie à larges manches, et qui monte jusqu'au cou. En vérité, voilà bien des costumes à faire valoir la danse, cet art des belles formes nues et des poses immodestes! Avec des élémens pareils, il fallait échouer. Remarquez que nous ne disons pas ceci pour excuser le moins du monde M. Duveyrier de sa malencontreuse inspiration. En général, il est arrivé, à propos de ce ballet, ce qu'il arrive à propos de toutes les mésaventures de théâtre; chacun en a rejeté la faute sur son voisin. M. Duveyrier s'est plaint de M. Corali, qui, pour sa part, a crié haro sur les décorateurs, et le public a trouvé que tous avaient raison, et qu'il était impossible d'avoir moins d'esprit, de goût et de talent. Cet étudiant imbécille qui, durant trois longs actes, ne s'occupe que de sa chatte, la caresse, la choie et l'emporte à son bras dans un panier, est une pitoyable imagination dont on ne voudrait pas aux Funambules.

Digitized by Google

Mlle Elssler fait ce qu'elle peut, elle est toute vive, toute pétulante, toute gracieuse, et cependant le public reste froid; et l'autre jour, lorsque après le second acte, des amis imprudens ont voulu, dans leur enthousiasme d'emprunt, renouveler les triomphes de *la Cachucha* en rappelant la belle danseuse sur la scène, les loges ont manifesté leur mauvaise humeur d'une assez désagréable façon. C'est que le public aime Fanny Elssler et qu'il voit avec peine ce talent fait pour les passions ardentes, les beaux gestes et les grandes allures, se compromettre ainsi en toute sorte de petits manéges ridicules. On peut dire que ce malheureux ballet a fait deux victimes, Fanny Elssler et M. Montfort, qui s'était mis en frais de charmantes mélodies pour cette invention déplorable. Les deux infortunes peuvent se donner la main, en attendant qu'elles se relèvent, Mlle Elssler dans quelque pas nouveau que Thérèse va lui composer au plus vite, et M. Montfort par quelque bonne partition qui réalisera tout ce qu'on a pu entrevoir de qualités instrumentales et mélodieuses dans ce simple début.

— *Les Deux Garçons* ont réussi au Vaudeville. L'idée de cette petite pièce est fort amusante. Deux vieux garçons, de mœurs assez légères dans leur jeunesse, ont adopté, sur la fin de leurs jours, chacun un enfant. L'un de ces enfans est probe, sage, rangé; l'autre, libertin, joueur, buveur, c'est-à-dire que ce dernier fait le désespoir de son père, qui, fatigué d'une telle conduite, le déshérite et le réduit à s'engager. Mais au moment où le mauvais sujet va partir avec son régiment, on découvre sa véritable origine. Le jeune homme vertueux découvre également l'auteur de sa naissance, et les deux vieux garçons reconnaissent qu'ils avaient mutuellement adopté l'un le fils de l'autre. La nature reprend ses droits, et Lepeintre jeune et Lepeintre aîné chantent leur couplet final au milieu des applaudissemens. L'intrigue de cette pièce est bien conduite et très spirituellement dialoguée.

— Sous le titre d'*Aventures de Voyages*, M. Alphonse Royer vient de publier deux volumes pleins de variété, d'intérêt et de documens curieux. Ce qui plaît surtout dans ce livre, c'est le point de vue élevé et sérieux où l'auteur s'est placé pour envisager cette grande question d'Orient dont l'intérêt paraît s'accroître de jour en jour. M. Royer a visité l'Orient en homme moins préoccupé du caractère que des idées; au besoin il ferait bon marché des sabres damasquinés, des *tromblons* évasés, et de tout cet attirail si fort en honneur à l'Opéra et dans certains poèmes de ce temps. Ce qui le frappe, c'est moins la ville aux *minarets blancs* que le fait qui s'y passe; c'est moins le costume que l'homme. Le livre de M. Royer dérangera bien des systèmes, dissipera bien des rêves *d'or*, et jettera la confusion dans bien des cerveaux qui se sont fait un Orient d'émeraudes et de saphirs à leur usage, un petit Orient à mettre sous verre, d'après *les Orientales* de M. Hugo et *la Révolte au Sérail* de Mlle Taglioni. Le fait de la civilisation turque, que poursuit Mahmoud avec tant de grandeur et de persévérance, domine à chaque page, et c'est là un intérêt bien autrement dramatique et sérieux que l'intérêt d'un roman ou d'une nouvelle. Tout au rebours de la plupart des écrivains, qui ne voyagent guère que pour aller retrouver à l'étranger leur propre personne et nous venir dire ensuite quelle mine leur ont faite les miroirs de Venise ou de Florence, M. Royer ne voit en Orient

Digitized by Google

que le travail contemporain et la réforme de Mahmoud; voilà la cause pour laquelle il s'enthousiasme, et qu'il a pour but d'éclaircir parmi nous, attendu qu'elle lui paraît tout simplement la cause de l'avenir et de l'humanité. De notre temps, le sujet grave et sérieux de ce livre, qui porte un titre frivole, peut passer presque pour une originalité, et c'est là un mérite qui, à défaut des belles qualités du style et de l'intérêt romanesque dont certains chapitres sont marqués, suffirait pour en assurer le succès.

— *Une année en Espagne*, par M. Ch. Didier, a paru cette semaine chez le libraire Dumont. Les faits nouveaux et piquans dont ce livre abonde le recommandent suffisamment à l'attention publique. Nos lecteurs en connaissent déjà plusieurs fragmens pleins d'intérêt.

— Les *Mémoires de M. Andryanne*, compagnon de captivité du comte Frédéric Confalonieri au Spielberg, viennent de paraître à la librairie Ladvocat. L'histoire recueillera des révélations importantes sur le mystérieux gouvernement de l'Autriche en Italie, qui est réduit à la nécessité de se défendre sans cesse contre les plus généreux instincts et contre les plus nobles sentimens de l'humanité.

— Sous ce titre : *Les Loisirs d'une Femme*, Mlle Mélanie de Grandmaison vient de faire paraître des poésies qui se distinguent par beaucoup de sensibilité et de correction. Se défiant trop de ses propres inspirations, l'auteur a mis la plupart de ses pièces de vers sous le patronage de noms connus. C'est une politesse qu'on lui rendra un jour, si sa poésie continue d'être, ainsi qu'elle est aujourd'hui, limpide, tendre, et d'une forme irréprochable.

— Il y a de l'élégance et une certaine facilité dans un petit volume de poésies publié par M. Antoine Cunyngham, sous le simple titre d'*Odes et Poésies diverses* (1). Une critique sincère ne peut toutefois considérer ce livre que comme un essai. A ce titre, elle ne doit point insister trop sévèrement sur les défauts de l'auteur, s'abstenir, par exemple, de lui reprocher certaines prédilections fâcheuses pour le style poétique du siècle passé, et particulièrement un oubli trop constant du mouvement littéraire de la restauration. A mesure que M. Cunyngham réfléchira plus sérieusement sur les principes de l'art et les conditions de la vraie poésie, il en viendra sans doute à se corriger. Il écrira moins facilement, mais avec plus d'émotion, et ses vers gagneront en sensibilité, en nouveauté surtout.

(1) 1 vol. in-18, chez Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, 23.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LA LÉGENDE

DE SOEUR BÉATRIX.

Ave, Maria, gratiâ plena.

Il était bien convenu en France, il y a une vingtaine d'années, que tous les trésors de la poésie sont renfermés sans exception dans le *Pantheum mythicum* de Pomey, ou dans le *Dictionnaire de la Fable* de M. Noël. Un nom inconnu de Phurnutus, une fable ignorée de Paléphate, un récit tendre et touchant qui ne remontait pas aux *Métamorphoses*, toute idée qui n'avait pas passé à la filière éternelle des Grecs et des Romains, était réputée barbare; quand vous en aviez fini avec les Aloïdes, les Phaëtontides, les Méléagrides, les Labdacides, les Danaïdes, les Pélopides, les Atrides, et autres dynasties malencontreuses, fatalement vouées aux Euménides par la docte cabale d'Aristote et surtout par la rime, il ne vous restait plus qu'un parti à prendre : c'était de recommencer, et on recommençait. La patiente admiration des colléges ne se lassait jamais de ces beaux mythes qui ne disaient pas la moindre chose à l'esprit et au cœur, mais qui flattaient l'oreille de sons épurés à la douce euphonie des Hellènes. C'était Bacchus né avant terme au bruit d'un feu d'artifice, et que Jupiter héberge dans sa cuisse, par l'art de Sabasius, pour y accomplir le temps requis à une gestation naturelle. C'était le fils de Tantale, servi aux dieux dans une *olla podrida* digne des enfers, et dont Minerve, plus affamée que le reste des immortels, est obligée

Digitized by Google

de remplacer l'épaule absente par une omoplate d'ivoire. C'était Deucalion repeuplant le monde avec les ossemens de sa grand' mère, c'est-à-dire en jetant des pierres derrière lui. C'était je ne sais quel autre conte absurde et solennel dont il fallait connaître les détails ridicules, et souvent obscènes ou impies, sous peine de passer pour ignorant et pour stupide aux yeux de la société polie. En revanche, on décernait des récompenses et des couronnes à l'heureux enfant qui était parvenu à rassembler dans sa mémoire le plus grand nombre possible de ces inepties classiques, et s'il m'en souvient bien, le premier prélat du diocèse daignait imprimer à son triomphe le sceau de sa bénédiction pontificale. Cette méthode d'abrutissement et de dégradation intellectuelle, qui manquait rarement son effet, s'appelait l'éducation.

Cependant notre civilisation ne ressemblait plus depuis bien des siècles à celle qui s'était nourrie pendant tant de siècles des fables puériles du paganisme. L'ironie de Socrate avait porté le premier coup aux fantômes des mythologues. Ils s'étaient évanouis sous le fouet de Lucien. Une nouvelle croyance s'était introduite, grave, majestueuse, touchante, pleine de mystères sublimes et de sublimes espérances. Avec elles étaient descendus dans le cœur de l'homme une multitude de sentimens que les anciens n'ont point connus, la sainte ferveur de la foi, le noble enthousiasme de la liberté, l'amour, la charité, le pardon des injures. Une poésie, mieux appropriée aux besoins du christianisme, était née avec lui, et cette poésie avait aussi ses mythes et ses histoires. Pourquoi cette nouvelle source d'inspirations merveilleuses et de tendres émotions fut-elle négligée par ces habiles artisans de la parole, qui charment de leurs récits les ennuis et les douleurs de l'humanité? Pourquoi la légende pieuse et touchante fut-elle reléguée à la veillée des vieilles femmes et des enfans, comme indigne d'occuper les loisirs d'un esprit délicat et d'un auditoire choisi? C'est ce qui ne peut guère s'expliquer que par l'altération progressive de cette précieuse naïveté dont les âges primitifs tiraient leurs plus pures jouissances, et sans laquelle il n'y a plus de poésie véritable. La poésie d'une époque se compose, en effet, de deux élémens essentiels, la foi sincère de l'homme d'imagination qui croit ce qu'il raconte, et la foi sincère des hommes de sentiment qui croient ce qu'ils entendent raconter. Hors de cet état de confiance et de sympathie réciproques, où viennent se confondre des organisations bien assorties, la poésie n'est qu'un vain nom, l'art stérile et insignifiant de mesurer en rhythmes compassés quel-

Digitized by Google

ques syllabes sonores. Voilà pourquoi nous n'avons plus de poésie dans le sens naïf et original de ce mot, et pourquoi nous n'en aurons pas de long-temps, si nous en avons jamais.

Pour en retrouver de faibles vestiges, il faut feuilleter les vieux livres qui ont été écrits par des hommes simples, ou s'asseoir dans quelque village écarté, au coin du foyer des bonnes gens. C'est là que se retrouvent de touchantes et magnifiques traditions dont personne ne s'est jamais avisé de contester l'autorité, et qui passent de génération en génération, comme un pieux héritage, sur la parole infaillible et respectée des vieillards. Là ne sauraient prévaloir les objections ricanneuses de la demi-instruction, si revêche, si maussade et si sotte, qui ne sait rien à fond, mais qui ne veut rien croire, parce qu'en cherchant la science qui est interdite à notre nature, elle n'a gagné que le doute. Les récits qu'on y fait, voyez-vous, ne peuvent donner matière à aucune discussion; ils défient la critique d'une raison exigeante qui rétrécit l'ame, et d'une philosophie dédaigneuse qui la flétrit; ils ne sont pas tenus de se renfermer dans les bornes des vraisemblances communes, dans les bornes même de la possibilité, car ce qui n'est pas possible aujourd'hui était sans doute possible autrefois, quand le monde, plus jeune et plus innocent, était digne encore que Dieu fît pour lui des miracles, quand les anges et les saints pouvaient se mêler, sans trop déroger de leur grandeur céleste, à des peuples simples et purs dont la vie s'écoulait entre le travail et la pratique des bonnes œuvres. Les faits qu'on vous rapporte n'ont pas besoin, d'ailleurs, de tant d'éclaircissemens : n'ont-ils pas le témoignage du vieil aïeul qui les savait de son aïeul, comme celui-ci d'un autre vieillard qui en a été le témoin oculaire? Et dans cette longue succession de patriarches nourris dans l'horreur du péché, s'en est-il jamais rencontré un seul qui ait menti?

O vous! mes amis, que le feu divin qui anima l'homme au jour de sa création n'a pas encore tout-à-fait abandonnés; vous qui conservez encore une ame pour croire, pour sentir et pour aimer; vous qui n'avez pas désespéré de vous-mêmes et de votre avenir, au milieu de ce chaos des nations où l'on désespère de tout, venez participer avec moi à ces enchantemens de la parole, qui font revivre à la pensée l'heureuse vie des siècles d'ignorance et de vertu; mais surtout ne perdons point de temps, je vous en conjure! Demain peut-être il serait trop tard! le progrès vous a dit: Je marche, et le monstre marche en effet. Comme la mort physique dont parle le poète latin, l'éducation première, cette mort hideuse de l'intelligence et de

Digitized by Google

l'imagination, frappe au seuil des moindres chaumières. Tous les fléaux que l'écriture traîne après elle, tous les fléaux de l'imprimerie, sa sœur perverse et féconde, menacent d'envahir les derniers asiles de la pudeur antique, de l'innocence et de la piété, sous une escorte de sombres pédans. Quelques jours encore, et ce monde naissant, que la science du mal va saisir au berceau, connaîtra un ridicule alphabet et ne connaîtra plus Dieu; quelques jours encore, et ce qui reste, hélas! des enfans de la nature, seront aussi stupides et aussi méchans que leurs maîtres. Hâtons-nous d'écouter les délicieuses histoires du peuple, avant qu'il les ait oubliées, avant qu'il en ait rougi, et que sa chaste poésie, honteuse d'être nue, se soit couverte d'un voile comme Ève exilée du paradis.

J'ai juré, quant à moi, de n'en jamais écouter, de n'en jamais raconter d'autres. Celle que je vais vous dire est tirée d'un vieil hagiographe, nommé Bzovius, continuateur peu connu de Baronius qui ne l'est guère davantage. Bzovius la regardait comme parfaitement authentique, et je suis de son avis, car de pareilles choses ne s'inventent point. Aussi me serais-je bien gardé d'y changer la moindre chose dans le fond; et quant aux différences qu'on pourra trouver dans la forme, il ne faut point les imputer à mon goût, mais à celui de la multitude, qui ferait peu de cas du tableau d'un maître naïf, s'il n'était relevé par la bordure et rafraîchi par le vernis. Après cette déclaration, les lecteurs dans lesquels l'amour du beau et du vrai n'est pas altéré par de mauvaises habitudes, sauront du moins à quoi s'en tenir. Ils laisseront là mon pastiche, et liront, s'ils déterrent son bouquin dans les bibliothèques, le bonhomme Bzovius, qui raconte cent fois mieux que moi.

Non loin de la plus haute cime du Jura, mais en redescendant un peu sur son versant occidental, on remarquait encore, il y a près d'un demi-siècle, un amas de ruines qui avaient appartenu à l'église et au monastère de *Notre-Dame-des-Epines-Fleuries*. C'est à l'extrémité d'une gorge étroite et profonde, mais beaucoup plus abritée du côté du nord, et qui produit tous les ans, grâce à la faveur de cette exposition, les fleurs les plus rares de la contrée. A une demi-lieue de là, l'extrémité opposée laisse voir aussi les débris d'un antique manoir seigneurial qui a disparu comme la maison de Dieu. On sait seulement qu'il était occupé par une famille très renommée dans les armes, et que le dernier des nobles chevaliers dont il portait le nom, mourut à la conquête du tombeau de Jésus-Christ, sans laisser d'héritier pour perpétuer sa race. La veuve inconsolable n'aban-

Digitized by Google

donna pas des lieux si propres à entretenir sa mélancolie, mais le bruit de sa piété se répandit au loin avec ses bienfaits, et une tradition glorieuse consacre à jamais sa mémoire aux respects des générations chrétiennes. Le peuple, qui a oublié tous ses autres titres, l'appelle encore LA SAINTE.

Un de ces jours où l'hiver, près de finir, se relâche tout à coup de sa rigueur, sous les influences d'un ciel tempéré, LA SAINTE se promenait, comme d'habitude, dans la longue avenue de son château, l'esprit occupé de pieuses méditations. Elle arriva ainsi jusqu'aux buissons d'épines qui la terminent encore, et elle ne fut pas peu surprise de voir qu'un de ces arbustes s'était chargé déjà de toute sa parure du printemps. Elle se hâta de s'en approcher pour s'assurer que cette apparence n'était pas produite par un reste de neige rebelle, et, ravie de le voir couronné en effet d'une multitude innombrable de belles petites étoiles blanches à rayons incarnats, elle en détacha soigneusement un rameau pour le suspendre dans son oratoire à une image de la Sainte Vierge qu'elle avait depuis son enfance en grande vénération, et s'en revint joyeuse de lui porter cette offrande innocente. Soit que ce faible tribut fût réellement agréable à la divine mère de Jésus, soit qu'un plaisir particulier qu'on ne saurait définir soit réservé à la moindre effusion d'un cœur tendre vers l'objet qu'il aime, jamais l'ame de la châtelaine ne s'était ouverte à des émotions plus ineffables que dans cette douce soirée. Aussi se promit-elle avec une joie ingénue de retourner tous les jours au buisson fleuri, et d'en rapporter tous les jours une guirlande nouvelle. On peut croire qu'elle fut fidèle à cet engagement.

Un jour, cependant, que le soin des pauvres et des malades l'avait retenue plus long-temps que d'ordinaire, elle eut beau se presser de gagner son parterre sauvage; la nuit y arriva avant elle, et on dit qu'elle commençait à regretter de s'être engagée si avant dans ces solitudes, quand une clarté calme et pure, comme celle qui descend du jour naissant, lui montra soudainement toutes ses épines en fleurs. Elle suspendit un instant ses pas, à la pensée que cette lumière pouvait provenir d'une halte de brigands, car il était impossible d'imaginer qu'elle fût produite par des myriades de vers luisans, éclos avant leur saison. L'année était encore trop éloignée alors des nuits tièdes et pacifiques de l'été. Toutefois, l'obligation qu'elle s'était imposée venant se présenter à son esprit et ranimer un peu son courage, elle marcha légèrement, en retenant son haleine, vers le buisson aux blanches fleurs, saisit d'une main tremblante une branche

Digitized by Google

qui sembla tomber d'elle-même entre ses doigts, tant elle fit peu de résistance, et reprit le chemin du manoir, sans oser regarder derrière elle.

Durant toute la nuit suivante, la sainte dame réfléchit à ce phénomène, sans pouvoir l'expliquer; et, comme elle avait à cœur d'en pénétrer le mystère, dès le lendemain, à la même heure du soir, elle se rendit aux buissons, en compagnie d'un serviteur fidèle et de son vieux chapelain. La douce lumière y régnait ainsi que la veille, et semblait devenir, à mesure qu'ils approchaient, plus vive et plus rayonnante. Ils s'arrêtèrent alors et se mirent à genoux, parce qu'il leur sembla que cette lumière venait du ciel; après quoi le bon prêtre se leva seul, fit quelques pas respectueux vers les épines fleuries, en chantant une hymne de l'église, et les détourna sans efforts, car elles s'ouvrirent comme un voile. Le spectacle qui s'offrit en ce moment à leurs regards les frappa d'une telle admiration, qu'ils restèrent long-temps immobiles, tout pénétrés de reconnaissance et de joie. C'était une image de la sainte Vierge, taillée avec simplicité dans un bois grossier, animée des couleurs de la vie par un pinceau peu savant, et revêtue d'habits qui ne révélaient qu'un luxe naïf; mais c'était d'elle qu'émanait la splendeur miraculeuse dont ces lieux étaient éclairés. « Je vous salue, Marie pleine de graces, » dit enfin le chapelain prosterné; et au murmure harmonieux qui s'éleva dans tous les bois, quand il eut prononcé ces paroles, on aurait pu croire qu'elles étaient répétées par le chœur des anges. Il récita ensuite, avec solennité, ces admirables litanies où la foi a parlé sans le savoir le langage de la poésie la plus élevée, et, après de nouveaux actes d'adoration, il souleva la statue entre ses mains, afin de la transporter au château où elle devait trouver un sanctuaire plus digne d'elle, pendant que la dame et le valet, les mains jointes et le front incliné, le suivaient lentement en s'unissant à ses prières.

Je n'ai pas besoin de dire que l'image merveilleuse fut placée dans une niche élégante, qu'elle fut entourée de flambeaux odorans, baignée de parfums, chargée d'une riche couronne et saluée, jusqu'au milieu de la nuit, du cantique des fidèles. Cependant, le matin, on ne la retrouva plus, et l'alarme fut vive parmi tous ces chrétiens que sa conquête avait comblés d'un bonheur si pur. Quel péché inconnu pouvait avoir attiré cette disgrace au manoir de LA SAINTE? Pourquoi la Vierge céleste l'avait-elle quitté? Quel nouveau séjour avait-elle choisi? On le devine sans doute. La bienheureuse mère de Jésus avait préféré l'ombre modeste de ses buissons favoris à l'éclat d'une

Digitized by Google

demeure mondaine. Elle était retournée, au milieu de la fraîcheur des bois, goûter la paix de sa solitude et les douces exhalaisons de ses fleurs. Tous les habitans du château s'y rendirent dans la soirée, et l'y trouvèrent, plus resplendissante que la veille. Ils tombèrent à genoux dans un respectueux silence.

« Puissante reine des anges! dit la châtelaine, c'est ici la demeure que vous préférez. Votre volonté sera faite. »

Et peu de temps après, en effet, un temple embelli de tous les ornemens que prodiguait l'architecte inspiré en ces siècles d'imagination et de sentiment, s'éleva autour de l'image révérée. Les grands de la terre la voulurent enrichir de leurs dons, les rois la dotèrent d'un tabernacle d'or pur. La renommée de ses miracles se répandit au loin dans tout le monde chrétien, et appela dans la vallée une multitude de femmes pieuses qui s'y rangèrent sous la règle d'un monastère. La sainte veuve, plus touchée que jamais des lumières de la grace, ne put refuser le titre de supérieure de cette maison. Elle y mourut pleine de jours, après une vie de bonnes œuvres, d'exemples et de sacrifices, qui s'exhala comme un parfum au pied des autels de la Vierge.

Telle est, suivant les chroniques manuscrites de la province, l'origine de l'église et du couvent de *Notre-Dame-des-Epines-Fleuries*.

Deux siècles s'étaient écoulés depuis la mort de LA SAINTE, et une jeune vierge de sa famille était encore, suivant l'usage, sœur *custode* du saint tabernacle; ce qui veut dire qu'elle en avait la garde, et que c'était à elle qu'il appartenait d'ouvrir le tabernacle aux jours solennels où l'image miraculeuse était offerte à la piété du peuple. C'est elle qui avait soin d'entretenir l'élégance toujours nouvelle de sa parure, d'en chasser la poussière et les insectes malfaisans, de recueillir, pour composer sa couronne ou pour orner son autel, les fleurs du jardin les plus gracieuses dans leur port et les plus chastes dans leur couleur, d'en former des festons, des guirlandes et des bouquets qui attiraient à leur tour, par le grand vitrail ouvert au soleil levant, une multitude de papillons de pourpre et d'azur, fleurs volantes de la solitude. Parmi ces innocens tributs, la fleur de l'épine était toujours préférée dans sa saison; et, contrefaite pour toutes les autres avec un art dont les bonnes religieuses avaient dès-lors dérobé le secret à la nature, elle reposait sur le sein de la belle madone, en touffe épaisse, nouée d'un ruban d'argent. Les papillons eux-mêmes auraient pu s'y tromper quelquefois, mais ils n'osaient s'arrêter sur ces fleurs célestes qui n'étaient pas faites pour eux.

Digitized by Google

La sœur custode s'appelait alors Béatrix. Agée de dix-huit ans tout au plus, elle avait à peine entendu dire qu'elle fût belle, car elle était entrée à quinze dans la maison de la sainte Vierge, aussi pure que ses fleurs.

Il y a un âge heureux ou funeste où le cœur d'une jeune fille comprend qu'il est créé pour aimer, et Béatrix y était parvenue; mais ce besoin, d'abord vague et inquiet, n'avait fait que lui rendre ses devoirs plus chers. Incapable de s'expliquer alors les mouvemens secrets dont elle était agitée, elle les avait pris pour l'instinct d'une pieuse ferveur qui s'accuse de n'être pas assez ardente, et qui se croit encore obligée envers ce qu'elle aime, tant qu'elle ne l'aime pas jusqu'à l'enthousiasme et jusqu'au délire. L'objet inconnu de ces transports échappait à son inexpérience; et parmi ceux qui tombaient, si l'on peut s'exprimer ainsi, sous les sens de son ame ingénue, la sainte Vierge seule lui paraissait digne de cette adoration passionnée, à laquelle sa vie pouvait à peine suffire. Ce culte de tous les momens était devenu l'unique occupation de sa pensée, le charme unique de sa solitude; il remplissait jusqu'à ses rêves de mystérieuses langueurs et d'ineffables transports. On la voyait souvent prosternée devant le tabernacle, exhalant vers sa divine protectrice des prières entrecoupées de sanglots, ou mouillant le parvis de ses pleurs; et la Vierge céleste souriait sans doute, du haut de son trône éternel, à cette heureuse et tendre méprise de l'innocence, car la sainte Vierge aimait Béatrix, et se plaisait à en être aimée. Elle avait lu d'ailleurs peut-être dans le cœur de Béatrix qu'elle en serait aimée toujours.

Il arriva dans ce temps-là un évènement qui souleva le voile sous lequel le secret de Béatrix avait été si long-temps caché pour elle-même. Un jeune seigneur des environs, attaqué par des assassins, fut laissé pour mort dans la forêt; et quoiqu'il conservât tout au plus les faibles apparences d'une existence prête à s'éteindre, les serviteurs du monastère le transportèrent dans leur infirmerie. Comme les filles des châtelains possédaient à cette époque, dès leur première jeunesse, le formulaire des recettes et l'art des pansemens, Béatrix fut envoyée par ses sœurs au secours de l'agonisant. Elle mit en œuvre tout ce qu'elle avait appris de cette utile science, mais elle comptait davantage sur l'intercession de la Vierge miraculeuse; et ses longues et laborieuses veilles, partagées entre les soins de la garde-malade et les prières de la servante de Marie, obtinrent tout le succès qu'elle en avait espéré. Raymond rouvrit ses yeux à la lu-

Digitized by Google

mière, et reconnut sa libératrice : il l'avait vue quelquefois dans le château même où elle était née.

« Eh quoi ! s'écria-t-il, Béatrix, est-ce vous que je retrouve ? vous que j'ai tant aimée dans mon enfance, et que l'aveu trop vite oublié de votre père et du mien m'avait permis d'espérer pour épouse ! Par quel funeste hasard vous ai-je revue, enchaînée dans les liens d'une vie qui n'est pas faite pour vous, et séparée sans retour de ce monde brillant dont vous étiez l'ornement ? Ah ! si vous avez choisi de vous-même cet état de solitude et d'abnégation, Béatrix, je vous le jure, c'est que vous ne connaissiez pas encore votre cœur. L'engagement que vous avez contracté dans l'ignorance où vous étiez des sentimens naturels à tout ce qui respire, est nul devant Dieu comme devant les hommes. Vous avez trahi, sans le savoir, votre destinée d'amante, et d'épouse et de mère ! Vous vous êtes condamnée, pauvre et chère enfant, à des jours d'ennui, d'amertume et de dégoût, dont aucun plaisir n'adoucira désormais la longue tristesse ! Il est cependant si doux d'aimer, si doux d'être aimé, si doux de revivre par ce que l'on aime dans des objets que l'on aime ! Les joies pures d'une affection qui double, qui multiplie la vie ; la tendresse d'un ami qui vous adore, qui embellit tous vos momens par des fêtes nouvelles, qui n'existe que pour vous chérir et pour vous plaire ; les caresses innocentes de ces jolis enfans, si frais, si gracieux, si joyeux d'être, et qu'un caprice barbare aurait abandonnés au néant ! voilà ce que vous avez perdu ! voilà ce que vous auriez perdu, ma Béatrix, si une obstination aveugle vous retenait dans l'abîme où vous vous êtes plongée ! Mais non, continua-t-il avec une expansion plus vive encore, tu ne méconnaîtras point les intentions de ton Dieu et du mien, qui ne nous a rapprochés que pour nous réunir à jamais ! Tu te rendras aux vœux de l'amour qui t'implore et qui t'éclaire ! Tu seras l'épouse de ton Raymond, comme tu es sa sœur et sa bien-aimée ! Ne détourne pas de lui tes yeux pleins de larmes ! Ne lui arrache pas ta main qui tremble dans les siennes ! Dis-lui que tu es disposée à le suivre et à ne plus le quitter !... »

Béatrix ne répondit point ; elle n'avait pu trouver des expressions pour rendre ce qu'elle éprouvait. Elle s'échappa des bras affaiblis de Raymond, s'éloigna troublée, éperdue, palpitante, et alla tomber aux pieds de la Vierge, sa consolation et son appui. Elle y pleura comme auparavant, mais ce n'était plus d'une émotion inconnue et sans objet ; c'était d'un sentiment plus puissant que la piété, plus puissant que la honte, plus puissant, hélas ! que cette Vierge sainte

Digitized by Google

dont elle appelait en vain le secours; et ses pleurs, cette fois, étaient amers et brûlans. On la vit ainsi plusieurs jours de suite, prosternée et suppliante, et on ne s'en étonna point, parce que tout le monde connaissait dans le couvent sa dévotion passionnée pour *Notre-Dame-des-Epines-Fleuries*. Elle passait le reste de ses heures dans la chambre du blessé, dont la guérison avait cependant cessé d'exiger des soins assidus.

Un soir, à l'heure où l'église est fermée, où toutes les sœurs sont retirées dans leurs cellules, où tout se tait jusqu'à la prière, voici Béatrix qui gagne le chœur à pas lents, qui dépose sa lampe sur l'autel, qui ouvre d'une main tremblante la porte du tabernacle, qui se détourne en frémissant et en baissant les yeux, comme si elle craignait que la reine des anges ne la foudroyât d'un regard, et qui se jette à genoux. Elle veut parler, et les paroles meurent sur ses lèvres, ou se perdent dans ses sanglots. Elle enveloppe son front de son voile et de ses mains; elle essaie de se raffermir et de se calmer; elle tente un dernier effort; elle parvient à arracher de son cœur quelques accens confus, sans savoir si elle profère une prière ou un blasphème.

« O céleste bienfaitrice de ma jeunesse! dit-elle, ô vous que j'ai si long-temps uniquement aimée, et qui restez toujours la plus chère souveraine de mon ame, à quelque indigne partage que je vous fasse descendre! ô Marie, divine Marie! pourquoi m'avez-vous abandonnée? Pourquoi avez-vous permis que votre Béatrix tombât en proie aux horribles passions de l'enfer? Vous savez, hélas! si j'ai cédé sans combats à celle qui me dévore! Aujourd'hui, c'en est fait, Marie, et c'en est fait pour jamais! je ne vous servirai plus, car je ne suis plus digne de vous servir. J'irai cacher loin de vous l'éternel regret de ma faute, le deuil éternel de mon innocence que vous n'avez pas, vous-même, le pouvoir de me rendre. Souffrez cependant, ô Marie, que j'ose vous adorer encore! prenez en compassion les larmes que je répands, et qui prouvent du moins combien je suis restée étrangère aux lâches trahisons de mes sens! accueillez le dernier de mes hommages comme vous avez accueilli tous les autres; ou plutôt, si mon zèle pour vos autels fut digne de quelque reconnaissance, envoyez la mort à l'infortunée qui vous implore, avant qu'elle vous ait quitté! »

En achevant ces paroles, Béatrix se leva, s'approcha, tremblante, de l'image de la sainte Vierge, la para de nouvelles fleurs, se saisit de celles qu'elle venait de remplacer, et, honteuse pour la première

Digitized by Google

fois, de l'usage pieux qu'elle n'avait plus le droit d'en faire, elle les pressa sur son cœur, dans le sachet bénit du scapulaire, pour ne jamais s'en séparer. Après cela, elle jeta un dernier regard sur le tabernacle, poussa un cri de terreur et s'enfuit.

La nuit suivante, une voiture rapide entraîna loin du couvent le beau chevalier blessé, et une jeune religieuse, infidèle à ses vœux, qui l'accompagnait.

La première année qui s'écoula depuis, fut presque tout entière à l'ivresse d'une passion satisfaite. Le monde même était pour Béatrix un spectacle nouveau, inépuisable en jouissances. L'amour multipliait autour d'elle tous les moyens de séduction qui pouvaient perpétuer son erreur et achever sa perte; elle ne sortait des rêves de la volupté que pour s'éveiller au milieu de la joie des festins, parmi les jeux des baladins et les concerts des ménestrels; sa vie était une fête insensée, où la voix sérieuse de la réflexion, étouffée par les clameurs de l'orgie, aurait essayé vainement de se faire entendre; et cependant Marie n'était pas tout-à-fait sortie de son souvenir. Plus d'une fois, dans les apprêts de sa toilette, son scapulaire s'était machinalement ouvert sous ses doigts. Plus d'une fois elle avait laissé tomber, sur le bouquet flétri de la Vierge, un regard et une larme. La prière avait monté plus d'une fois jusqu'à ses lèvres, comme une flamme cachée que la cendre n'a pu contenir, mais elle s'y était éteinte sous les baisers de son ravisseur; et, dans son délire même, quelque chose lui disait encore qu'une prière l'aurait sauvée!

Elle ne tarda pas d'éprouver qu'il n'y a d'amour durable que celui qui est épuré par la religion; que l'amour seul du Seigneur et de Marie échappe aux vicissitudes de nos sentimens; que, seul entre toutes nos affections, il semble s'accroître et se fortifier par le temps, pendant que les autres brûlent si vives et se consument si vite dans nos cœurs de cendre. Cependant elle aimait Raymond autant qu'elle pouvait aimer, mais un jour arriva où elle comprit que Raymond ne l'aimait plus. Ce jour lui fit prévoir le jour plus horrible encore où elle serait tout-à-fait abandonnée de celui pour qui elle avait abandonné l'autel, et ce jour redouté arriva aussi. Béatrix se trouva sans appui sur la terre, hélas! et sans appui dans le ciel. Elle chercha en vain une consolation dans ses souvenirs, un refuge dans ses espérances. Les fleurs du scapulaire s'étaient flétries comme celles du bonheur. La source des larmes et de la prière était tarie. La destinée que s'était faite Béatrix venait de s'accomplir. L'infortunée accepta sa damnation. Plus on tombe de haut dans le chemin de la vertu, plus la

Digitized by Google

chute a d'ignominie, plus elle est irréparable, et c'est de haut que Béatrix était tombée. Elle s'effraya d'abord de son opprobre, et puis elle finit par en contracter l'habitude, parce que le ressort de son ame s'était brisé. Quinze années s'écoulèrent ainsi, et pendant quinze ans, l'ange tutélaire que le baptême avait donné à son berceau, l'ange au cœur de frère qui l'avait tant aimée, se voila de ses ailes et pleura.

Oh! que ces années fugitives emportèrent de trésors avec elles! l'innocence, la pudeur, la jeunesse, la beauté, l'amour, ces roses de la vie qui ne fleurissent qu'une fois, et jusqu'au sentiment de la conscience qui dédommage de toutes les autres pertes! Les bijoux qui l'avaient autrefois parée, tributs impies que la débauche paie au crime, lui fournirent quelque temps une ressource trop prompte à s'épuiser. Elle demeura seule, délaissée, objet de mépris pour les autres comme pour elle-même, livrée aux dédains insolens du vice, et odieuse à la vertu, exemple rebutant de honte et de misère que les mères montraient à leurs enfans pour les détourner du péché! Elle se lassa d'être à charge à la pitié, de ne recevoir que des aumônes qu'une pieuse répugnance clouait souvent aux mains de la charité, de n'être secourue à l'écart que par des gens qui avaient la rougeur sur le front, en lui accordant un peu de pain. Un jour, elle s'enveloppa de ses haillons, qui avaient été dans leur fraîcheur une riche toilette; elle résolut d'aller demander les alimens de la journée ou l'asile de la nuit à ceux qui ne l'avaient pas connue! Elle se flatta de cacher son infamie dans son malheur; elle partit, la pauvre mendiante, sans autre bien que les fleurs qu'elle avait autrefois ravies au bouquet de la Vierge, et qui tombaient, une à une, en poussière, sous ses lèvres desséchées!

Béatrix était jeune encore, mais la honte et la faim avaient imprimé sur son front ces traces hideuses qui révèlent une vieillesse hâtive. Quand sa figure pâle et muette implorait timidement les secours des passans, quand sa main blanche et délicate s'ouvrait en frémissant à leurs dons, il n'était personne qui ne sentît qu'elle avait dû avoir d'autres destinées sur la terre. Les plus indifférens s'arrêtaient devant elle avec un regard amer qui semblait dire : O ma fille! comment êtes-vous tombée?... — Et son regard, à elle, ne leur répondait plus; car il y avait long-temps qu'elle ne pouvait plus pleurer. Elle marcha long-temps, long-temps : son voyage ne devait aboutir qu'à la mort. Un jour surtout, elle avait parcouru, depuis le lever du soleil, sur le revers d'une montagne nue, un sentier âpre et rabo-

Digitized by Google

teux, sans que l'aspect d'aucune maison vînt consoler sa lassitude; elle avait eu pour seul aliment quelques racines sans saveur arrachées entre les fentes des rochers; sa chaussure en lambeaux venait d'abandonner ses pieds sanglans; elle se sentait défaillir de fatigue et de besoin, lorsqu'à la nuit close, elle fut frappée tout à coup de l'aspect d'une longue ligne de lumières qui annonçaient une vaste habitation, et vers lesquelles elle se dirigea de toutes les forces qui lui restaient; mais, au signal d'une cloche argentine dont le son réveilla dans son cœur un étrange et vague souvenir, tous les feux s'éteignirent à la fois, et il n'y eut plus autour d'elle que la nuit et le silence. Elle fit cependant quelques pas encore, les bras étendus, et ses mains tremblantes s'appuyèrent contre une porte fermée. Elle s'y soutint un moment, comme pour reprendre haleine; elle essaya de s'y attacher pour ne pas tomber; ses doigts débiles la trahirent; ils glissèrent sous le poids de son corps : O sainte Vierge! s'écria-t-elle, pourquoi vous ai-je quittée!... Et la malheureus Beéatrix s'évanouit sur le seuil.

Que la colère du ciel soit légère aux coupables! De pareilles nuits expient toute une vie de désordre! La fraîcheur saisissante du matin commençait à peine à ranimer en elle un sentiment confus et douloureux d'existence, quand elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule. Une femme agenouillée à ses côtés soulevait sa tête avec précaution, et la regardait fixement dans l'attitude d'une curiosité inquiète, en attendant qu'elle fût tout-à-fait revenue à elle-même.

« Dieu soit béni à jamais, dit la bonne tourière, de nous envoyer de si bonne heure un acte de piété à exercer et un malheur à secourir! C'est un évènement d'heureux augure pour la glorieuse fête de la sainte Vierge que nous célébrons aujourd'hui! Mais comment se fait-il, ma chère enfant, que vous n'ayez pas pensé à tirer la cloche ou à frapper du marteau? Il n'y a point d'heure où vos sœurs en Jésus-Christ n'eussent été prêtes à vous recevoir. Bien, bien!... ne me répondez pas maintenant, pauvre brebis égarée! Fortifiez-vous de ce bouillon que j'ai chauffé à la hâte, aussitôt que je vous ai aperçue; goûtez ce vin généreux qui rendra la chaleur à votre estomac et la souplesse à vos membres endoloris. Faites-moi signe que vous êtes mieux. Buvez, buvez tout, et maintenant, avant de vous lever, si vous n'en avez pas encore la force, enveloppez-vous de cette mante que j'ai jetée sur vos épaules; donnez-moi entre mes mains vos petites mains si froides, pour que j'y rappelle le sang et la vie. Sentez-vous déjà vos doigts se dégourdir sous mon haleine? Oh! vous serez bien tout à l'heure. »

Digitized by Google

Béatrix, pénétrée d'attendrissement, se saisit des mains de la digne religieuse, et les pressa à plusieurs reprises sur ses lèvres.

— Je suis bien déjà, lui dit-elle, et je me sens en état d'aller remercier Dieu de la grace qu'il m'a faite en me dirigeant vers cette sainte maison. Seulement, pour que je puisse la comprendre dans mes prières, ayez la bonté de m'apprendre où je suis?

— Et où seriez-vous, répliqua la tourière, si ce n'est à Notre-Dame-des-Épines-Fleuries, puisqu'il n'y a point d'autre monastère dans ces solitudes à plus de cinq lieues à la ronde?

— Notre-Dame-des-Épines-Fleuries! s'écria Béatrix avec un cri de joie que suivirent aussitôt les marques de la plus profonde consternation; Notre-Dame-des-Épines-Fleuries! reprit-elle en laissant tomber sa tête sur son sein; le Seigneur ait pitié de moi!

— Eh quoi! ma fille, dit la charitable hospitalière, ne le saviez-vous pas? Il est vrai que vous paraissez venir de bien loin, car je n'ai jamais vu d'habillemens de femme qui ressemblassent aux vôtres. Mais Notre-Dame-des-Épines-Fleuries ne borne pas sa protection aux habitans du pays. Vous n'ignorez pas, si vous en avez ouï parler, qu'elle est bonne pour tout le monde.

— Je la connais, et je l'ai servie, répondit Béatrix; mais je viens de bien loin, comme vous dites, ma mère, et il n'est pas étonnant que mes yeux n'aient point reconnu d'abord ce séjour de paix et de bénédiction. Voilà cependant l'église, et le couvent, et les buissons d'épines où j'ai cueilli tant de fleurs. Hélas! ils fleurissent toujours!... J'étais si jeune cependant quand je les ai quittés!... C'était du temps, continua-t-elle en relevant son front vers le ciel avec cette expression résolue que donne aux remords d'un chrétien l'abnégation de lui-même, c'était du temps où sœur Béatrix était custode de la sainte chapelle. Ma mère, vous en souvenez-vous?

— Comment l'aurais-je oublié, mon enfant, puisque sœur Béatrix n'a jamais cessé d'être custode de la sainte chapelle? — puisqu'elle est restée jusque aujourd'hui parmi nous, et qu'elle restera longtemps, j'espère, un sujet d'édification pour toute la communauté; — puisque, après la protection de la sainte Vierge, nous ne connaissons point d'appui plus assuré devant le ciel?

— Je ne parle point de celle-là, interrompit Béatrix en soupirant amèrement; je parle d'une autre Béatrix qui a fini sa vie dans le péché, et qui occupait la même place il y a seize ans.

— Le bon Dieu ne vous punira pas de ces paroles insensées, dit la tourière en la rapprochant de son sein. La détresse et la maladie

Digitized by Google

qui altèrent vos esprits, ont troublé votre mémoire de ces tristes visions. Il y a plus de seize ans que j'habite ce couvent, et je n'y ai jamais connu d'autre custode de la sainte chapelle que sœur Béatrix. Au reste, puisque vous êtes décidée à présenter à Notre-Dame un acte d'adoration, pendant que je vous préparerai un lit, allez, ma sœur, allez au pied du tabernacle; vous y trouverez déjà Béatrix, et vous la reconnaîtrez aisément, car la bonté divine a permis qu'elle ne perdît pas en vieillissant une des graces de sa jeunesse. Je vous retrouverai tout à l'heure, pour ne plus vous quitter jusqu'à votre entier rétablissement.

En achevant ces paroles, la tourière rentra dans le cloître. Béatrix gagna en chancelant l'escalier de l'église, s'agenouilla sur le parvis, et le frappa de sa tête; puis s'enhardit un peu, se leva, et, de colonne en colonne, s'avança jusqu'à la grille, où elle retomba sur ses genoux. A travers le nuage dont sa vue était obscurcie, elle avait distingué la sœur custode qui était debout devant le tabernacle.

Peu à peu, la sœur se rapprochait d'elle en faisant sa revue ordinaire du saint lieu, rendant la flamme aux lampes éteintes, ou remplaçant les guirlandes de la veille par de nouvelles guirlandes. Béatrix ne pouvait en croire ses yeux. Cette sœur, c'était elle-même, non telle que l'âge, le vice et le désespoir l'avaient faite, mais telle qu'elle avait dû être aux jours innocens de sa jeunesse. Était-ce une illusion produite par le remords? Était-ce un châtiment miraculeux, anticipé sur ceux que lui réservait la malédiction céleste? Dans le doute, elle cacha sa tête dans ses mains, et la reposa immobile contre les barreaux de la grille, en balbutiant du bout des lèvres les plus tendres de ses prières d'autrefois.

Et cependant la sœur custode marchait toujours. Déjà les plis de ses vêtemens avaient effleuré les barreaux. Béatrix accablée n'osait respirer.

— C'est toi, chère Béatrix, dit la sœur d'une voix dont aucune parole humaine ne peut exprimer la douceur. Je n'ai pas besoin de te voir pour te reconnaître, car tes prières viennent à moi telles que je les ai jadis entendues. Il y a long-temps que je t'attendais; mais, comme j'étais sûre de ton retour, je pris ta place le jour où tu m'as quittée, pour qu'il n'y eût personne qui s'aperçût de ton absence. Tu sais maintenant ce que valent les plaisirs et le bonheur dont l'image t'avait séduite, et tu ne t'en iras plus. C'est, entre nous, pour le siècle et pour l'éternité. Rentre donc avec confiance dans le rang que tu occupais parmi mes filles. Tu trouveras dans ta cellule, dont tu

Digitized by Google

n'as pas oublié le chemin, l'habit que tu y avais laissé, et tu revêtiras avec lui ta première innocence, dont il est l'emblème; c'est une grace peu commune que je devais à ton amour, et que j'ai obtenue pour ton repentir. Adieu, sœur custode de Marie! Aimez Marie comme elle vous a aimée!

C'était Marie en effet; et quand Béatrix éperdue releva vers elle ses yeux inondés de larmes, quand elle étendit vers elle ses bras palpitans en lui jetant une action de graces brisée par ses sanglots, elle vit la sainte Vierge monter les degrés de l'autel, rouvrir la porte du tabernacle, et s'y rasseoir dans sa gloire céleste sous son auréole d'or et sous ses festons d'épines fleuries.

Béatrix ne redescendit pas au chœur sans émotion. Elle allait revoir ces compagnes dont elle avait trahi la foi, et qui avaient vieilli, exemptes de reproche, dans la pratique d'un devoir austère. Elle se glissa parmi ses sœurs, le front baissé, et prête à s'humilier au premier cri qui annoncerait sa réprobation. Le cœur vivement agité, elle prêta une oreille attentive à leurs voix, et elle n'entendit rien. Comme aucune d'elles n'avait remarqué son départ, aucune d'elles ne fit attention à son retour. Elle se précipita aux pieds de la sainte Vierge, qui ne lui avait jamais paru si belle, et qui semblait lui sourire. Dans les rêves de sa vie d'illusions, elle n'avait rien compris qui approchât d'un tel bonheur.

La divine fête de Marie (car je crois avoir dit que ceci se passait le jour de l'Assomption) s'accomplit dans un mélange de recueillement et d'extase dont les plus belles des solennités passées avaient à peine donné l'idée à cette communauté de vierges, sans tache comme leur reine. Les unes avaient vu tomber du tabernacle des lumières miraculeuses, les autres avaient entendu le chant des anges se mêler à leurs chants pieux, et s'étaient arrêtées de respect pour n'en pas troubler la céleste harmonie. On se racontait avec mystère qu'il y avait ce jour-là une fête dans le paradis, comme dans le monastère des Épines-Fleuries; et par un phénomène étranger à cette saison, toutes les épines de la contrée avaient refleuri, de sorte que ce n'était, au dehors comme au dedans, que printemps et parfums. C'est qu'une ame était rentrée dans le sein du Seigneur, dépouillée de toutes les infirmités et de toutes les ignominies de notre condition, et qu'il n'y a point de fête qui soit plus agréable aux saints.

Une seule inquiétude obscurcit un moment l'innocente joie des colombes de la Vierge. Une pauvre femme, toute souffreteuse et toute malade, s'était assise le matin sur le seuil du monastère. La tourière

Digitized by Google

l'avait vue, elle l'avait imparfaitement soulagée; elle avait disposé pour elle un lit doux et tiède où reposer ses membres débiles, affaiblis par la privation, et depuis elle l'avait inutilement cherchée. Cette malheureuse créature avait disparu sans qu'on en retrouvât aucunes traces; mais on pensait que sœur Béatrix pouvait l'avoir aperçue à l'église, où elle s'était réfugiée.

— Rassurez-vous, mes sœurs, dit Béatrix émue jusqu'aux larmes de ces tendres soucis; rassurez-vous, continua-t-elle en pressant la tourière contre son sein; j'ai vu cette pauvre femme et je sais ce qu'elle est devenue. Elle est bien, mes sœurs, elle est heureuse, plus heureuse qu'elle ne le mérite et que vous n'auriez pu l'espérer pour elle.

Cette réponse apaisa toutes les craintes; mais elle fut remarquée, parce que c'était la première parole sévère qui fût sortie de la bouche de Béatrix.

Après cela toute l'existence de Béatrix s'écoula comme un seul jour, comme ce jour de l'avenir qui est promis aux élus du Seigneur, sans ennui, sans regrets, sans crainte, sans autre émotion, car les cœurs sensibles ne peuvent s'en passer tout-à-fait, que celles de la piété envers Dieu et de la charité envers les hommes. Elle vécut un siècle sans avoir paru vieillir, parce qu'il n'y a que les mauvaises passions de l'ame qui vieillissent le corps. La vie des bons est une jeunesse perpétuelle.

Béatrix mourut cependant, ou plutôt elle s'endormit avec calme dans ce sommeil passager du tombeau qui sépare le temps de l'éternité. L'église honora sa mémoire d'un souvenir glorieux. Elle la plaça au rang des saints.

Bzovius, qui a examiné cette histoire avec le grave esprit de critique dont les auteurs canoniques offrent tant d'exemples, est bien convaincu qu'elle a mérité cet honneur par sa tendre fidélité à la sainte Vierge, car c'est, dit-il, le pur amour qui fait les saints; et je le déclare avec peu d'autorité, j'en conviens, mais dans la sincérité de mon esprit et de mon cœur : Tant que l'école de Luther et de Voltaire ne m'aura pas offert un récit plus touchant que le sien, je m'en tiendrai à l'opinion de Bzovius.

CH. NODIER.

Digitized by Google

ORIGINAUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Le Poète Gombauld.

Jean-Ogier de Gombauld avait déjà trente ans quand il vint à Paris, en 1606. M. de Gombauld le père avait mené si joyeusement son temps en sa province, qu'il avait mangé tout son avoir. Jean, habitué à bien vivre dans sa première jeunesse, fut tout stupéfait de se trouver seul au monde et sans argent. Heureusement, il tenait de la nature un trésor précieux : c'était l'ordre, la patience, la faculté, rare chez les jeunes gens, de régler sa vie sur sa fortune. En outre, il avait une instruction solide, qu'il devait à son goût pour l'étude. Il faisait de fort beaux vers pour l'époque et jouait de la mandore, sorte de guitare à quatre cordes qui n'était déjà plus de mode alors, mais dont il savait admirablement tirer parti.

Jean de Gombauld était un grand garçon bien fait, d'une figure mélancolique, froid en apparence, mais doué d'un cœur excellent, et brave comme sa rapière, qu'il portait avec une aisance remarquable. Il avait l'esprit modeste et l'ame fière.

En arrivant à Paris, il aurait pu gagner beaucoup d'argent à donner des leçons de musique, si sa qualité de gentilhomme ne lui eût interdit cette profession. Il alla donc chez un libraire nommé Courbé, qui lui acheta pour une bien faible somme un petit volume de sonnets.

Digitized by Google

Ces vers eurent tant de succès, que l'auteur se vit aussitôt recherché de tous les amateurs de poésie et enregistré parmi les beaux esprits du jour. Il n'en était pas plus riche et faisait maigre chère dans son petit logement de la rue des Etuves, à l'auberge du Barillet; cependant M. Courbé lui paya raisonnablement la seconde édition de son volume et lui demanda la permission de s'intituler à l'avenir libraire de M. de Gombauld, gentilhomme xaintongeois.

Les poètes étaient rares alors. Malherbe finissait et Racan n'avait que vingt ans à peine. Voiture et Chapelain n'écrivaient pas encore. Gombauld se trouva tout d'un coup au premier rang, n'ayant que des concurrens très faibles. Un jour, un carrosse à six chevaux s'arrêta devant sa porte et un personnage de conséquence le vint saluer dans son modeste réduit.

— Monsieur de Gombauld, dit l'étranger, vous avez fait des vers superbes. J'aime avec passion la société des gens d'esprit; s'il vous convenait d'accepter le logis et la table chez moi, je serais heureux de vous prendre pour secrétaire moyennant deux mille livres de pension. Je suis le marquis d'Uxelles.

Le rouge monta au visage du poète.

— Monsieur le marquis, répondit-il, je suis reconnaissant de vos bontés; mais je suis trop bien né pour être secrétaire. Si je ne puis vivre de mes talens, je servirai l'état en prenant le mousquet.

— Eh bien! touchez là, monsieur; je suis charmé de voir que vous avez le cœur bien placé. Le roi le saura, je vous en donne ma parole, et s'il ne dépend que de moi, vous serez de sa maison.

Le marquis s'en fut tout droit à la cour, où il parla tant de Gombauld, qu'on envoya un ordinaire pour l'engager à venir le soir même au Louvre. La garde-robe du poète n'était pas splendide. Quiconque l'aurait vu jeter de tristes regards sur un manteau de velours et sur un pourpoint violet qui montraient la corde, se serait senti attendri.

— O pauvreté! murmurait Gombauld en rajustant de son mieux ses habits, n'est-ce donc pas assez d'empoisonner ma vie sans que tu te cramponnes encore jusqu'à mes vêtemens?

Il s'effrayait trop légèrement; car il avait tant de soin de sa mince toilette, qu'en public on le croyait toujours beaucoup plus riche qu'il n'était. Sa bonne mine contribuait encore à lui donner de l'éclat. A force d'étude et d'apprêts, il réussit à se faire, pour aller au château, une mise convenable. Les bas avaient bien quelques reprises au talon, mais un soulier fort propre les couvrait, et la jambe sur laquelle ils

Digitized by Google

étaient tendus était fort bien tournée. Ses plumes étaient vieilles, mais il tenait le chapeau avec une simplicité si élégante, qu'on n'y prenait pas garde. D'ailleurs, sa barbe et ses longs cheveux noirs étaient arrangés avec recherche, et ses mains étaient de si belle forme, qu'il eût été dommage d'y mettre des gants.

La foule était grande au Louvre, où il y avait quadrille ce soir-là, de sorte qu'on fit à peine attention au nouveau-venu tant que durèrent les danses. La reine seule regarda le poète avec curiosité, et parut même le chercher souvent des yeux dans la foule. Il est probable que Gombauld n'aurait pas trouvé le mot à dire si le duc de Guise, fils aîné du Balafré, entendant son nom prononcé dans un coin, n'eût couru vers lui avec empressement.

— Eh quoi! monsieur de Gombauld, s'écria-t-il en l'abordant, vous êtes l'auteur de ces jolis poèmes que je lis en ce moment! Je vous félicite de toute mon ame, monsieur. Mais, dites-moi, là, franchement : n'y a-t-il pas un secret pour faire des sonnets?

— Un secret, monsieur le duc? Je ne le pense pas; il y a seulement une règle à observer.

— Ah! une règle, fort bien; mais une recette, n'en connaissez-vous pas? Je ne puis croire que Pétrarque se fût ennuyé à écrire tant de sonnets s'il n'avait eu un petit moyen connu de lui seul.

— J'ignore si Pétrarque avait un moyen; ce qui est sûr, c'est que je n'ai pas le secret de Pétrarque, puisque mes sonnets sont bien au-dessous des siens.

— Cela vous plaît à dire; j'aime beaucoup celui où, parlant de l'ambitieux, vous terminez en disant :

La mort le vient saisir au plus fort de sa peine.

Savez-vous que cela est pensé grandement? Vous avez l'esprit fort beau, monsieur. Eh! dites-moi sincèrement : est-ce qu'il ne serait pas possible que ce sonnet fût de moi? Celui-là seulement?

— Je ne vois pas trop comment cela pourrait s'arranger, dit Gombauld en souriant; mais si monsieur le duc veut que je lui envoie demain un autre sonnet, il ne tiendra qu'à lui de dire qu'il l'a fait.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends. J'aurais désiré qu'il y eût moyen que j'eusse fait celui dont je vous parle; mais je vois bien que cela ne se peut pas; le roi lui-même y serait embarrassé. Ah! messieurs les poètes, vous avez de superbes priviléges!

Et le duc s'en alla par les galeries répétant à haute voix :

Digitized by Google

— C'est pourtant vrai cela, que moi, Charles de Guise, je voudrais en vain avoir fait ce vers :

La mort le vient saisir au plus fort de sa peine.

Non, je donnerais un royaume et je livrerais trois batailles, qu'il n'y aurait pas moyen; le vers n'en serait pas plus de moi pour cela; chose étrange!

Un cercle s'était formé autour de Gombauld, et une conversation s'engagea où les moindres paroles du poète étaient pesées avec soin. Une des femmes de Marie de Médicis vint le prendre par la manche et lui dit à l'oreille :

— La reine m'a commandé de m'informer de vous si vous parlez italien.

— Dites à sa majesté que je le comprends, mais que l'ayant appris dans les livres, je le prononce fort mal.

La dame d'honneur avait à peine porté la réponse, que la reine traversa le salon et marcha droit à Gombauld.

— *Verrete quì spesso*, lui dit-elle avec un sourire; *lo voglio*.

Puis, elle s'en retourna vivement, laissant le poète et les gens qui l'entouraient fort étonnés. Un courtisan qui avait compris se pencha vers l'oreille de Gombauld :

— *Vous viendrez souvent ici; je le veux!* Monsieur de Gombauld, vous êtes favorisé. Vos vers ont plu à sa majesté.

La marquis d'Uxelles entraîna son protégé dans un coin :

— Ne trouvez-vous pas, lui dit-il, que la reine vous regarde beaucoup?

— C'est que je suis un visage nouveau pour elle.

— Il en arrive tous les jours de nouveaux auxquels jamais elle ne fait attention.

— C'est peut-être que je lui semble ridicule; ma mise n'est pas recherchée.

— Elle vous regarderait autrement. Tenez, la voilà qui se penche pour tourner les yeux de ce côté.

— C'est que je fais disparate ici. J'ai peut-être l'air d'un provincial.

— Eh! non, vous dis-je. Elle ne vous quitte pas du regard. Dans cet instant, elle paraît réfléchir profondément. Voici ses paupières qui se relèvent; c'est encore pour vous chercher. Vous en penserez ce qu'il vous plaira; mais...

— Ne voulez-vous pas que je croie la reine amoureuse de moi!

Digitized by Google

— Si ce manége durait long-temps, cela ressemblerait fort à de l'amour.

— Allons! vous plaisantez.

— Je vous jure qu'à votre place je le croirais déjà tout de bon, et que j'agirais en conséquence.

— Permettez-moi d'attendre des preuves plus certaines.

— Comme il vous plaira, mais songez-y.

— Non, par Dieu! pensait Gombauld en cheminant la nuit jusqu'à sa maison, je n'y veux pas penser. Il ne me manquerait plus que d'avoir en tête cette chimère! Ce serait une lampe où je m'irais brûler les ailes.

Pendant la semaine qui suivit, les visites se multiplièrent singulièrement à l'auberge du Barillet. C'était une procession. Le duc de Guise lui-même, passant à cheval par la rue Saint-Honoré, entra dans celle des Étuves, et appela Gombauld jusqu'à ce qu'il l'eût fait mettre à la fenêtre.

— Si je n'étais fort pressé, lui cria-t-il, je monterais chez vous, monsieur. Je n'ai pas voulu venir si près de votre logis sans vous faire mon compliment. J'ai achevé votre ouvrage. Ah! monsieur, que cela est beau! Il n'y a que vous pour tourner galamment les vers.

Notre poète éprouvait de la honte en recevant de si grands personnages dans son taudis, et, quoiqu'il ne fût pas vain, la pauvreté lui devenait tous les jours plus à charge.

— Croyez-vous, disait M. d'Uxelles, que tout ce monde vient pour votre poésie seulement? Il faut que la reine ait dit encore quelque mot obligeant sur vous.

Malgré ses sages résolutions, notre poète était bien forcé de convenir avec lui-même que les yeux royaux avaient semblé tenir, pour lui seul, un autre langage que pour les autres. Marie de Médicis touchait alors à ses trente-deux ans; sans être d'une grande beauté, elle avait des avantages particuliers à sa nation, des bras parfaits et la taille gracieuse, quoique un peu forte. Ses prunelles possédaient beaucoup d'éloquence, et si ce n'est qu'elle avait les joues un peu pendantes, son visage était agréable. D'ailleurs, comme disait le marquis, une reine n'est jamais laide.

Henri IV, malgré ses cinquante-trois ans, courait alors les champs, emporté par une passion romanesque. Certes on était loin de prévoir qu'il dût bientôt mourir assassiné, mais les excès et la galanterie ne convenaient plus à son âge et ruinaient sa constitution. Sa femme était altière et ambitieuse; aussi, quoiqu'elle fût délaissée complètement pour des maîtresses, les gens prévoyans lui rendaient

Digitized by Google

leurs devoirs exactement, dans la persuasion qu'il y aurait une régence. La reine soutenait fortement ses amis. Concini et la Galigaï, Florentins de basse naissance, offraient un bel exemple de ce que pouvait Marie de Médicis pour ceux qu'elle aimait. Le poète résolut pourtant d'attendre encore avant de se livrer à de folles espérances, car la présomption n'était pas son défaut.

Lorsqu'il retourna au Louvre, les œillades de la reine continuèrent de plus belle, au point que toute la cour les remarqua et que plusieurs en portèrent envie à Gombauld; et cependant quand M. d'Uxelles lui conseillait une démarche, il répondait :

— Il y a dans ceci quelque chose que je ne puis comprendre. A coup sûr je ne suis pas indifférent à la reine, mais je sens qu'au fond elle n'a pas précisément de l'amour pour moi.

Alors le marquis haussait les épaules en disant qu'à force de raffiner sur les choses, cet homme-là n'arriverait à rien de bon.

Le fille d'honneur de confiance, qu'on appelait Cadrina, ne protégeait pas Gombauld près de sa maîtresse, sans doute parce qu'elle s'intéressait à d'autres. Un jour de grand ballet où il fallait des lettres pour être admis, cette fille garda l'invitation destinée à notre poète. Cet incident confirma les observateurs dans la persuasion que la reine était amoureuse de lui, parce qu'elle demanda vingt fois dans la soirée où il était et pourquoi on ne le voyait pas. Enfin, quand l'heure fut trop avancée pour qu'il pût venir, sa majesté interrompit la fête et renvoya la cour d'un air fort chagrin. On sut le lendemain qu'elle s'était mise au lit de mauvaise humeur, et les femmes s'en disaient la cause à l'oreille. L'affaire éclaircie, Cadrina se vit grondée si vertement, qu'elle en prit le poète en aversion; mais elle n'aurait osé le desservir ouvertement.

A force de passer les journées en bonne compagnie ou bien à rêver sur sa position épineuse, Gombauld, n'écrivant rien, épuisa ses ressources. Il eût trouvé toutes les bourses ouvertes s'il eût voulu recourir aux emprunts, mais, dans l'incertitude que l'avenir lui présentait, il était trop honnête pour s'engager dans cette voie. Malgré l'économie la plus sévère, la gêne augmenta si fort, qu'on pouvait hardiment l'appeler la détresse la plus complète. Le soin extrême qu'il avait de ses hardes lui permettait encore de faire bonne contenance au dehors; c'était seulement à l'heure des repas, lorsqu'il ne dînait pas en ville, qu'il sentait la misère le prendre à la gorge.

M. d'Uxelles entra chez lui un matin qu'il était plongé dans de sombres réflexions.

Digitized by Google

— Voici enfin, dit le marquis, une occasion de voir clair dans les pensées de la reine. Il se trouve une vacance de deux mille livres parmi les pensions de sa cassette. Mettez votre nom sur la liste des concurrens. Il y a déjà une douzaine d'écrivains inscrits, nous verrons bien si elle vous choisit, et j'espère que vous n'aurez plus alors aucun doute.

— Quand je serais choisi, répondit le poète, ce serait une preuve de générosité; mais je ne vois pas de quel droit on viendrait assurer que c'est de l'amour.

Gombault se mit sur les rangs pour la pension, et dès le lendemain il apprit avec étonnement que le choix était tombé sur lui.

— Est-ce que le marquis aurait raison? murmurait-il en jetant un coup d'œil sur son miroir.

Le premier quartier, qu'il toucha sur-le-champ, lui servit à se débarrasser d'une foule de dettes qu'il n'avait pu éviter, et que leur exiguité même rendait insupportables. En attendant que le second paiement arrivât, la gêne se faisait toujours sentir, mais au moins l'avenir n'était plus si noir.

A la suite d'une querelle entre la reine et Henri IV, au sujet d'une maîtresse du roi, qui avait montré de l'insolence, Marie de Médicis fit un petit voyage en Touraine. Gombauld reçut ordre d'être de la suite. L'embarras était grand. Un voyage était alors une chose fort coûteuse, et notre homme n'avait pas d'argent. M. d'Uxelles en offrit; mais on ne faisait pas manquer aisément Gombauld à ses règles de conduite. Il avoua qu'il ne savait que faire, tout en refusant d'emprunter. L'excellent marquis courut au Louvre presque en colère.

— Vous n'aurez pas M. de Gombauld, dit-il à la reine. C'est un original qui sera toujours unique en son espèce. Il est pauvre comme Job, et fier comme César. Il ne veut accepter d'argent que d'une main royale.

La reine fit beaucoup d'exclamations en italien, dont le marquis ne put rien comprendre; mais en questionnant Cadrina, il apprit qu'elle avait dit :

— Il est pauvre, et je l'ignorais! C'est un noble cœur. Ma main royale le soutiendra.

Gombauld reçut un bon de huit cents livres sur le trésorier, et sa pension fut portée à mille écus.

Un homme plus modeste encore que notre poète aurait bien pu finir par se laisser enflammer par tant de faveurs. Gombauld avait de trop bons sentimens pour ne pas éprouver une vive reconnaissance.

Digitized by Google

Il frissonna de crainte en découvrant qu'il se laissait aller malgré lui à l'amour.

— Si je me trompe, pensait-il, je serai du moins excusable.

Pendant le voyage en Touraine, les occasions ne lui manquèrent pas de faire sa cour. Il était toujours bien reçu. Les plus gracieux sourires étaient pour lui. La reine soupirait quelquefois en le regardant; mais il crut s'apercevoir qu'elle avait plus de plaisir à le voir qu'à lui parler. Il en retomba dans l'indécision. Les choses paraissaient rester au même point du côté de Marie de Médicis, tandis que lui, il devenait chaque jour plus amoureux, et souvent il répétait :

— Dans tout cela, il y a quelque chose que je ne puis comprendre. Je commence à croire que cette femme ne veut m'aimer que du regard, comme la lune aimait le berger de Latmos endormi sous les feuilles.

En réfléchissant ainsi, Gombauld conçut l'idée hardie de faire un poème sur Endymion. Il en prépara les plans dans le voyage et l'écrivit au retour à Paris en fort peu de temps. Il sut exprimer avec finesse et habileté les doutes cruels qui le retenaient. Il eut la témérité de peindre l'amour muet et caché de la déesse, et il donna à cet ouvrage le titre de songe. C'était risquer beaucoup que de publier ce poème. Tout le monde devait reconnaître la reine dans le personnage de Phœbé; si elle venait à s'en fâcher, l'auteur pouvait tout perdre; mais une fois amoureux, le sage Gombauld lui-même n'avait plus sa prudence accoutumée; il voulait, à tout prix, en finir avec la perplexité.

Le poème fut publié. Le libraire Courbé y gagna de l'or, car toute la cour l'acheta. On n'avait plus autre chose à la main que ce petit livre. Les mémoires du temps s'accordent à dire que l'ouvrage fit un furieux bruit, et que les vers en sont admirables (1).

L'homme le plus paisible a des ennemis. Ceux de Gombauld prirent des airs d'importance et de mystère pour annoncer à la reine l'indiscrétion du poète; mais ils demeurèrent fort sots, quand sa majesté déclara qu'elle était ravie d'être immortalisée par un écrivain d'un si grand mérite, et qu'elle désirait entendre une lecture de *l'Endymion* de la bouche de l'auteur. Les ennemis ne se tinrent pas pour battus. Ils essayèrent d'éveiller la jalousie du roi; mais Henri IV

(1) Si je ne cite rien de l'*Endymion* de M. de Gombauld, c'est parce que je sais d'avance que les gens d'aujourd'hui le trouveraient faible et le tourneraient peut-être en dérision. Nous avons si peu de respect pour ce qui enchantait nos pères! On méprisera un jour ce que nous aimons. Notre littérature vaut-elle mieux que celle du XVIIe siècle? C'est encore une question. Je veux donc croire fermement que l'*Endymion* est une très belle chose.

Digitized by Google

jura son ventre-saint-gris que s'il était c..., ce qui arrivait aux plus honnêtes gens, ce ne pourrait être du fait d'un simple rimeur, et qu'il y aurait conscience de tourmenter un auteur au sujet de ses poèmes.

Il ne restait plus, contre un homme si favorisé, qu'une dernière arme, celle du ridicule; une cabale d'envieux se forma au milieu de la cour pour en accabler Gombauld. Ces gens-là riaient hautement du poème à la mode; ils n'appelaient plus l'auteur autrement qu'Endymion, ou bien l'amant de la lune. On chuchottait à ses oreilles des propos insolens qu'il feignait sagement de ne pas entendre, par égard pour la reine qui se fût trouvée de moitié dans la querelle.

Un soir qu'il se tenait à l'écart au château, pendant les danses, Marie s'approcha de lui et dit en plaisantant :

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui, mon poète? Vous êtes sombre comme un Amadis.

— Je pensais à faire mes adieux à votre majesté.

— Des adieux! et où voulez-vous aller?

— Je ne sais; mais il faut que je m'éloigne.

— Vous êtes de ma maison, monsieur, et je vous refuserai mon autorisation.

— Votre majesté sera la première à m'ordonner de partir, quand elle saura...

— Qu'est-il donc arrivé? bonté divine!

— J'ai trouvé ce matin, sur les murs de ma maison, des placards injurieux qui m'ont mis au désespoir; une auguste personne s'y trouve lâchement calomniée.

— Je vous comprends. Cela me regarde, monsieur. Je donnerai des ordres pour que les auteurs de ces bassesses soient recherchés et punis. Quant à vous, ne vous en mêlez pas et ne parlez plus de nous quitter.

— Je supplie votre majesté de permettre que je parte.

— Non, vous dis-je. Quelle obstination! pour de misérables propos!

— Encore, s'il y avait quelque chose de vrai!...

Gombauld s'arrêta, craignant d'avoir été trop loin.

— *Se fosse vero?* dit la reine en soupirant. Ne l'avez-vous pas écrit vous-même dans le titre de votre ouvrage : ce n'est qu'un songe, ce ne sera jamais qu'un doux songe?

— Au moins si je pouvais donner une leçon à ces insolens!

— Encore! encore un duel pour moi?

Digitized by Google

— Je ne sache pas, madame, que déjà...

— Oh! laissez-moi supposer que ce serait la seconde fois..... Eh bien! je vous le permets, châtiez ces impertinens; mais ne vous faites pas blesser, cela me causerait beaucoup de peine et dérangerait toutes mes idées.

Quand la reine se fut éloignée, Gombauld recueillit ses esprits pour bien retenir les moindres paroles échappées des lèvres royales.

— *Ce n'est et ce ne sera jamais qu'un songe!* pensait-il. — *Encore un duel pour moi! — Laissez-moi supposer que c'est la seconde fois!* — Il semblerait que Marie trouve, dans ce qui arrive, la réalisation d'un rêve ou la reproduction d'un souvenir. Assurément il y a là-dessous un mystère que je ne puis pénétrer.

La permission qui venait de lui être accordée le remplissait de joie; son orgueil avait souffert cruellement des sacrifices qu'avait exigés la prudence. L'occasion de se venger ne pouvait tarder à s'offrir, car, suivant l'ordinaire, sa patience ne faisait que multiplier les railleries.

En effet, quelques mauvais plaisans, passant près de lui, se mirent à critiquer tout haut sa toilette.

— Monsieur de Gombauld a des bas admirables, ce soir, dit le chevalier de Fontenay. Dieu me damne! je crois qu'ils sont vert de mer. C'est sans doute pour aller faire sa cour à la lune dans les prairies, qu'il a choisi cette couleur.

Gombauld se tourna vers le chevalier et le regarda en face. L'autre, ne voulant pas avoir l'air de céder, continua la plaisanterie.

— Monsieur de Gombauld, vous m'obligeriez en me donnant l'adresse du marchand qui vous a vendu ces bas. Ils sont délicieux. Je les veux mettre à la mode.

— Monsieur, répondit le poète, si vous osez venir me chercher demain matin, je vous ferai rompre quelques semelles devant mes bas.

— Oui-dà! il se fâche, je crois.

— Est-ce que cela vous fait peur?

— Plaisir, plaisir! et non peur.

— Eh bien donc! aurai-je l'honneur de vous voir demain matin?

— Certainement, monsieur; où il vous plaira et face à face, si cela vous convient.

— C'est ainsi que je l'entends, à moins que je ne vous force à tourner les talons.

— Corbleu! méchant rimailleur...

Digitized by Google

— Ne nous échauffons pas ici, de grâce!

— Pardieu! Fontenay, s'écrièrent les jeunes gens, tu as trouvé à qui parler.

— Eh! qu'y a-t-il là-bas? demanda le duc de Guise. Une querelle? C'est le sage M. de Gombauld! je ne souffrirai pas qu'un si bel esprit s'expose à mourir; messieurs, vous me ferez plaisir de vous accommoder.

— C'est impossible, monsieur le duc, dit Gombauld. J'ai supporté mille insolences. Le vase est plein. Le chevalier paiera pour les autres.

— Je serai votre second, dit le marquis de Racan.

— Point de seconds! je ne veux pas que d'autres s'entretuent pour moi. Cet usage est absurde. M. de Fontenay m'a offensé, c'est à lui seul que j'aurai affaire, demain à six heures du matin. Vous y pouvez tous venir, messieurs. J'attendrai le chevalier chez moi. Pas de bruit surtout, je vous en prie. C'est arrêté; je n'écouterai aucune proposition d'accommodement.

— Bien dit, mon cher Gombauld, s'écria le duc de Guise. En vérité, je ne l'aurais pas cru d'un poète. Vous êtes un garçon accompli. Je n'ai plus le courage de m'opposer à la bataille, et j'y assisterai peut-être.

Gombauld sortit en faisant un signe de la main au chevalier de Fontenay.

— C'est charmant! répétait le duc; le plus bel esprit de la France va se battre! Je suis sûr qu'il a un cœur de lion. Il est fâcheux seulement que, pour la première fois, il se mesure avec Fontenay, qui est une fine lame.

— Madame, dit M. de Guise à la reine, Gombauld se bat demain. Votre majesté désirera sans doute que je m'oppose au duel.

— J'ai donné mon autorisation, monsieur le duc. Veillez seulement, je vous prie, à ce qu'on ne les laisse pas se tuer; et que le ciel protége la bonne cause!

Le lendemain, dès cinq heures, il y avait bien trente jeunes gens à l'hôtel du Barillet où notre poète occupait depuis peu un assez joli appartement. La rue des Étuves était encombrée de chevaux et de laquais. Fontenay étant arrivé, on parlait de se rendre sur le pré, lorsqu'un gentilhomme, appartenant à M. de Guise, vint ordonner qu'on attendît encore. Quand le duc parut, un silence respectueux régna dans l'assemblée.

— Ça, dit le prince, êtes-vous toujours en humeur guerrière,

Digitized by Google

mon poète? J'aimerais mieux vous voir tendre la main à Fontenay, qui est un bon diable, après tout.

— Je vous supplie, monsieur le duc, de ne pas me donner occasion de vous répondre par un refus.

— N'en parlons plus. Où allons-nous prendre le champ?

— Si vous m'en croyez, dit Gombauld, nous n'irons pas loin. Le terrain de ma rue est excellent. Ce sera fini dans cinq minutes.

— Quel gaillard vous êtes, mon poète! eh! cela me plaît. Les juges se mettront aux fenêtres; mais je n'autorise le combat qu'à une condition, c'est qu'on s'arrêtera aussitôt que je le commanderai. Rapportez-vous-en tous deux à moi

— Nous vous obéirons, répondirent les deux champions.

Les manteaux furent déposés, les épées mesurées, et les combattans descendirent au milieu de la rue. Au signal donné par le duc, ils s'avancèrent l'un contre l'autre, l'arme au poing.

Dès les premières passes, tout le monde reconnut que Gombauld tirait l'épée d'une manière supérieure. Son adversaire s'en aperçut aussi, et, se mettant sur la défensive, il se vit obligé de rompre devant une attaque dont il sentait toute l'habileté. Un duel était alors une affaire fort simple. A l'exception de celui qui demeurait sur le carreau, on y plaisantait comme ailleurs.

— Bien joué! disaient les jeunes spectateurs à chaque botte que portait Gombauld. Ah! Fontenay, tu en tiens. Voilà ton maître. Regardez un peu ce grave rimeur; il ne rêve point à la lune dans ce moment. Qui aurait cru cela? ce marcheur si soigneux qui va sur les pointes de ses souliers de peur de la boue, le voici qui pousse son homme au travers du ruisseau comme un furieux. Eh! le chevalier est mal engagé! Holà! Fontenay; lâche pied, mon cher, ou tu vas être transpercé!

En effet, Gombauld, profitant d'une imprudence de son adversaire, s'était fendu impétueusement, et la pointe de son épée avait effleuré la poitrine du chevalier, qui fût resté sur la place, s'il n'eût fait un saut prodigieux en arrière.

— Il paraît, monsieur, dit le poète, que vous voulez me conduire hors des enceintes de la capitale? La promenade sera fatigante pour vous, si vous courez ainsi à reculons. Reposez-vous un moment.

— Fontenay, dit le duc de Guise, c'est à vous que je défends de continuer le combat. Il faut faire des excuses à Gombauld, non parce qu'il est le meilleur tireur et que vous avez le dessous, mais parce

Digitized by Google

que les torts sont de votre côté. Allons, messieurs, qu'on se donne la main.

— La main! la main! crièrent les assistans.

Les deux batailleurs s'embrassèrent et devinrent amis. Fontenay, au bout de trois jours, eut un autre duel en l'honneur de Gombauld, dont il s'était déclaré publiquement l'admirateur passionné.

On pense bien qu'à son retour au château, notre poète trouva plus de tendresse que jamais dans les regards de sa souveraine. Il devint le héros du moment. Marie fixa un jour de la semaine suivante pour la lecture de l'*Endymion* en petit comité. Il ne devait y avoir que des dames et les gens qui avaient les entrées de la ruelle. On sollicitait de tous côtés des billets d'admission. Gombauld, pour se préparer à cette solennité importante, étudiait sa diction, et les contemporains assurent qu'il savait réciter à merveille. Le jour du triomphe était proche, lorsque l'assassinat du roi plongea la France entière dans le deuil. Cet évènement causa un tort irréparable à la fortune de Gombauld. La lecture fut d'abord renvoyée aux calendes grecques. La reine, occupée des affaires de l'état, de sa régence et de ses projets en faveur de Concini, parut oublier ses amours poétiques.

Comme elle était au plus fort de sa puissance, Marie aperçut un soir le visage mélancolique de Gombauld, qui ne s'était pas montré à la cour depuis long-temps, par discrétion. Elle s'approcha de lui en souriant avec sa bienveillance accoutumée.

— Vous voici donc, bel Endymion? lui dit-elle en badinant; on ne vous voit plus ici. Nos malheurs ne nous ont pas laissé le loisir de réjouir nos esprits par la lecture. Nous avons laissé dormir le berger dont Phœbé fut amoureuse.

— Madame, le sommeil d'Endymion a duré trente ans, suivant la fable. Quand votre majesté le désirera, nous le réveillerons; mais il a déjà vieilli et perdu dans l'estime publique.

— Eh bien! composez un autre poème, et je vous donne ma parole que nous le ferons valoir. En attendant, je vous autorise à m'envoyer demain quelques vers pour moi seule. Vous pouvez prendre pour sujet les ennuis qui m'ont accablée pendant que notre deuil vous tenait éloigné de la cour.

Le lendemain, Gombauld envoya le sonnet suivant, qui fit, dans la suite, un grand bruit, et faillit coûter la liberté à son auteur, quand on le trouva dans les papiers de la reine.

Digitized by Google

S'il est vrai que Philis ne regarde personne
Lorsqu'elle ne voit point l'objet de son amour;
S'il est vrai qu'elle est seule au milieu de sa cour
Et ne s'aperçoit pas de ce qui l'environne;

Amant, heureux amant, digne d'une couronne,
Dont ses augustes yeux demandent le retour,
Qui retarde tes pas? quel aimable séjour,
Quel pouvoir te retient? quelle main t'emprisonne?

Non, tu ne manques pas ni d'amour ni de foi;
Tu sais bien que Philis n'a des yeux que pour toi,
Et que chacun se plaint de son indifférence;

Mais un secret effroi cause tes déplaisirs.
Tu sens que son amour n'a rien que l'apparence;
Que son cœur est contraire à ses propres désirs (1).

Après avoir envoyé ce sonnet à la reine, Gombauld, effrayé de sa hardiesse, n'osa reparaître au Louvre qu'au bout de trois jours. Dès qu'elle l'aperçut, Marie le fit appeler.

— Mon cher poète, dit-elle d'un air sérieux, je vous dois une explication. Mes yeux vous ont parlé plus que je ne voulais. Bien d'autres que vous s'y seraient trompés et auraient eu moins de modestie. Il faut cesser cet enfantillage, car, je le vois, il mettrait votre repos en danger.

— Il est déjà trop tard pour me le vouloir laisser, interrompit Gombauld; je l'ai perdu, madame.

— Eh bien! il faut donc que je vous le rende.

— Si c'est en m'ôtant l'espérance, votre majesté réussira fort mal.

— Écoutez-moi : un mot suffira pour vous faire comprendre ce qui s'est passé. Autrefois, chez le duc mon père, j'ai aimé, étant enfant, un gentilhomme florentin auquel vous ressemblez prodigieusement. Il s'est battu en mon honneur, comme vous avez fait. Je n'ai pu cacher mon trouble en vous voyant; mais sachez que si c'eût été lui-même, et non sa ressemblance parfaite, je n'aurais pas eu pour lui plus de faiblesse que pour vous. Je suis reine de France, monsieur. Je ne veux pas pourtant que vous soyez malheureux. Ma puissance vous dédommagera du mal que mes regards peuvent vous avoir fait. Demandez une faveur, et je vous promets d'avance qu'elle vous sera accordée.

(1) Ceux qui ne font pas profession de se connaître en poésie n'ont qu'à lire les lettres de M. de Gombauld; on y verra combien ces vers lui valurent de complimens, et que par conséquent ils sont très beaux.

Digitized by Google

Gombauld était accablé. Une larme tomba de ses yeux, et sa mâle figure trahissait l'angoisse de son ame.

— Hélas! madame, répondit-il, pourquoi ne m'avoir pas dit cela plus tôt? Que vous demanderais-je à présent? Des honneurs me perdraient en me fixant près de vous. De l'argent? je n'en ai pas besoin; ma pension me suffit. Je ne suis qu'un portrait où vos regards aiment à se fixer; il n'est pas nécessaire d'y mettre un riche cadre. Donnez-moi donc aussi votre image, madame; c'est là tout ce que je veux avoir; mais en la regardant, c'est à vous-même que je penserai.

La reine fut si flattée de la demande, qu'elle ne put réprimer un sourire de plaisir.

— Je vous donnerai mon portrait, monsieur. Allons, remettez-vous, et appelez l'ambition à votre aide; elle vous consolera.

Gombauld fut si triste de cette déception, que ses amis le crurent long-temps inconsolable. Il demeurait enfermé chez lui et ne voulait recevoir personne. L'ambition ne lui venait pas. Les Muses seules et son goût pour la musique le soutenaient. C'est en ce temps-là qu'il écrivit un grand nombre de sonnets qui ont été lus avec une grande curiosité, lorsque le besoin le força de les livrer au public. Il suffira d'en citer les premiers vers pour qu'on voie que son amour pour la reine les a tous dictés :

Sitôt que je la vis, je devins immobile
Comme si tous mes sens m'avaient abandonné.
Quelles sévères lois ont jamais ordonné
Que le mal soit extrême et qu'il soit inutile?

Il y en a un qui donnerait à croire que Marie ne cessa pas entièrement ses œillades, même après avoir enlevé tout espoir au pauvre poète. Il commence ainsi :

Prétendez-vous de moi, beaux yeux cruels et doux,
Un tribut éternel de soupirs et de larmes?

Celui qui fit parler le plus, est le troisième du recueil publié, en 1646, chez Courbé :

C'est trop dissimuler une douleur profonde.

Tous ces morceaux sont également remarquables. On serait embarrassé de dire lequel est le plus beau.

La reine, voulant tenir sa promesse, avait fait appeler le célèbre peintre Du Moustier; mais le portrait ne fut pas achevé. Le jeune roi Louis XIII, étant devenu majeur, fit assassiner le maréchal d'Ancre et chassa les autres favoris de sa mère. La reine se retira au château

Digitized by Google

de Blois, et se vit abandonnée, dans sa disgrace, par tous ses amis. L'évêque de Luçon, sa créature, devenu cardinal de Richelieu, s'empara du pouvoir, et la fit maltraiter, tout en feignant de la vouloir réconcilier avec le roi. Gombault perdit sa pension. S'il eût voulu adresser quelques vers à sa majesté ou à M. le cardinal, il aurait pu aisément se faire ouvrir la cassette royale; mais il était trop peu courtisan. Il n'écrivit que pour vivre.

C'était un crime alors que de bien parler de la reine. Gombauld lui dédia publiquement un poème pastoral qu'il appelait *Amarante*. On parla de mettre l'auteur à la Bastille.

Marie n'avait plus, dans son exil, que sa suivante Cadrina et six laquais seulement. On la laissait presque manquer du nécessaire. Elle était à table lorsqu'on lui annonça que notre poète lui dédiait un ouvrage. Elle fondit en larmes en s'écriant :

— Je savais bien que celui-là ne m'abandonnerait pas!

En effet, Gombauld éleva toute sa vie la voix en faveur de ses amis malheureux. Lorsque M. de Montmorency, dont il avait reçu quelques services, fut arrêté et mis à mort, Gombauld seul déplora hautement sa perte. Cette hardiesse n'était pas faite pour le remettre bien en cour. Il ne fut pas heureux tant que dura la puissance du cardinal.

Les dames de l'hôtel Rambouillet firent de si grandes avances à Gombauld, qu'il se rendit à ces réunions littéraires dont il devint un des premiers personnages. S'il avait eu l'intrigue de M. de Voiture, il l'aurait aisément surpassé en réputation, car il avait plus de talent.

Toujours fier, toujours proprement vêtu et de plus en plus misérable, Gombauld ne voulait avouer à personne qu'il ne savait de quel bois faire flèche. Le marquis de Rambouillet s'en doutait bien et n'osait lui offrir sa bourse. On l'accablait de caresses pour le garder tous les jours à dîner. Quand ce n'était pas chez *Arthénice*, c'était chez la vicomtesse d'Auchy ou chez Mlle Paulet. Il vivait ainsi, s'inquiétant toujours plus pour les autres que pour lui.

Gombauld cultivait la musique, mais en secret, à cause d'une sotte réprobation qui existait alors contre ceux qui exerçaient cet art divin. La marquise de Rambouillet ne put jamais obtenir de lui qu'il vînt jouer chez elle de la mandore.

On raconte qu'un jour qu'il s'ennuyait, Gombauld s'en alla chez M. de L'Enclos, le père de Ninon, qui était particulièrement versé dans l'art du luthier et maniait habilement plusieurs instrumens, mais sans oser le dire. Après les premiers complimens, notre poète

Digitized by Google

s'approche doucement d'une guitare qui était pendue à la muraille :

— Est-ce que vous touchez encore à ces vilenies? dit-il en faisant sonner une corde.

— Moi! répondit L'Enclos, fi! Cela est bon pour des goujats.

— A la bonne heure. Cependant cette guitare est d'accord. Elle paraît avoir un son exquis.

— C'est une belle pièce; cela vient de Bologne. Prenez-la un peu. Ne savez-vous pas en jouer?

— J'y ai mis les mains quelquefois en mon enfance.

— Eh bien! essayez-la.

— Non pas! A moins que vous ne consentiez à m'accompagner.

— Je le veux bien. Voici un autre luth de ma façon dont je recommande les basses à votre oreille. Écoutez cela. Comme ce son est rond et parfait.

Ils se mirent tous deux à l'œuvre et y restèrent douze heures sans boire ni manger.

M. de Rambouillet et plusieurs autres grands seigneurs, sachant que Gombauld n'avait plus aucunes ressources, imaginèrent de lui dire qu'ils avaient obtenu le rétablissement de sa pension; quand l'époque des quartiers arrivait, ils lui faisaient donner sa quittance, et, sous couleur d'aller toucher l'argent au trésor, ils le tiraient de leur poche. Ils mettaient beaucoup de soin dans cette supercherie, car le poète ne leur aurait pardonné de sa vie s'il l'eût devinée.

Gombauld fut de l'Académie française après la mort du cardinal Richelieu. Il mit en terre ses amis et ses ennemis, car il vécut quatre-vingt-seize ans. Il avait encore bonne mine et se tenait droit lorsqu'il se blessa en tombant d'une échelle dans sa bibliothèque. Il avait alors une pension de M. Colbert, qui était chargé de distribuer les graces du roi.

Il mourut huguenot et fut enterré à Charenton.

M. Tallemant des Réaux, qui a l'esprit méchant et ne l'avait point connu jeune, s'est amusé à écrire sur lui quelques histoires où il lui donne des ridicules. Il prétend que, sur ses vieux jours, le poète épousa sa servante. Nous avons peine à le croire en lisant ses ouvrages où l'on voit une ame noble qui n'adresse jamais ses vœux qu'aux lieux les plus élevés.

Quoiqu'il en soit, Jean Ogier de Gombauld n'en est pas moins l'un des ornemens du grand siècle, et le plus bel esprit de la première régence.

PAUL DE MUSSET.

Digitized by Google

L'ART DRAMATIQUE.

Lettre à Diderot.

Diderot, pardonne-nous d'oser réveiller ici ton fantôme hardi et paradoxal, pour t'adresser, sous la forme d'une simple lettre, un mot et un dernier mot, nous l'espérons, sur la question à la fois la plus épuisée et la plus épineuse de toutes les littératures du monde, savoir : les spectacles en général et l'impossibilité où se trouvent nos grands écrivains d'aujourd'hui de composer de bonnes pièces de théâtre.

Déjà, avant nous et depuis toi, quelques gens d'esprit l'ont affirmé plus d'une fois : « Le théâtre se meurt, ont-ils dit, le théâtre est passé de mode, le théâtre est impossible. » Oui, mais pourquoi le théâtre se meurt-il? pourquoi est-il impossible? C'est là ce qu'il faut prouver, et tant que vous ne l'aurez pas fait, vous verrez des écrivains d'un grand mérite composer des pièces de théâtre, et ces pièces tomberont; vous verrez, au contraire, des écrivains du plus mince mérite composer des pièces de théâtre, et ces pièces iront aux nues.

Qu'est-ce à dire? Faut-il conclure de là que le public de tous les temps s'égare? Non pas; car le public est toujours le public, comme tu l'as si bien dit et prouvé, toi, Diderot, dans ta préface du *Père de Famille*, et c'est à toi seul qu'il faut reporter tout ce qui sent aujourd'hui un peu son paradoxe, à toi, le père et l'inventeur du paradoxe. Aide-nous donc à vider, s'il se peut, ce vieux sac à procès littéraires. Puisses-tu aussi, afin de rajeunir cette matière (le théâtre), nous prêter et nous faire pardonner ce laisser-aller et ce

Digitized by Google

tour libre et familier que tu empruntas si bien à la dernière moitié du XVIIIe siècle! Pour arriver à découvrir les causes qui produisent en ce temps-ci la chute de toutes les grandes et belles pièces, ou, si l'on veut, de toutes les pièces *littéraires*, qui se représentent, de loin en loin, sur nos grands et petits théâtres, nous prions seulement les gens de bonne foi de vouloir bien nous accorder ceci en commençant : c'est que par telle ou telle cause, que nous ne rechercherons pas, la plupart des vieux genres grecs qui furent créés de seconde main par les sophistes du siècle d'Alexandre, sur les brisées du siècle de Périclès, sont aujourd'hui à peu près éteints et tombés en désuétude. Excepté en province, ou dans les athénées, il nous semble qu'on ne pratique plus guère maintenant l'épopée, la pastorale, le dithyrambe ou la tragi-comédie, non plus que l'*aulétique* ou la *citharistique*.

Est-ce un bien, est-ce un mal? est-ce une décadence, est-ce un progrès? Peu nous importe quant à présent; posons ce fait seulement, et passons outre.

Or, pour expliquer la chute de tous nos écrivains du jour en fait de théâtre, que prétendons-nous avancer? C'est que le théâtre, en tant que littérature, n'est autre chose qu'un de ces genres créés après coup et dont on devait s'affranchir tôt ou tard.

Est-il donc si étrange, et même à la rigueur si déraisonnable de dire à l'avance que le théâtre, au lieu d'être devenu impossible, n'a jamais été possible, parce que ce genre s'est trouvé institué par des grammairiens, et non par les poètes, pour les poètes? Loin de prouver contre leur génie, les échecs dramatiques, ou, si vous aimez mieux, les triomphes dramatiques de nos poètes modernes prouveraient donc plutôt en faveur de leur génie, puisque leur génie n'a été vaincu que par une impossibilité, et qu'à la rigueur il est même possible qu'ils aient quelquefois eu plus de génie que l'impossible.

N'en doutez pas, messieurs, on vous dirait aujourd'hui : Ourdissez une trame d'action, de style et d'idées de telle sorte qu'elle puisse se combiner avec des décors et des machines, se partager phrase à phrase entre un certain nombre de comédiens, cadrer avec les talens, les gestes de tel ou tel comédien (toujours le comédien, remarquez, et jamais le poète); à coup sûr vous diriez, et non sans raison : C'est une gageure, ou c'est un piége qu'on a voulu nous tendre.

Pour arriver jusqu'à vous, oublions donc, s'il se peut, quant à présent, les noms éternels et les grands génies de tous les temps, qui forment un boulevard autour du théâtre; oublions-les, et, pour y revenir tout à l'heure, rappelons seulement ici que le théâtre ne s'est pas appelé toujours Racine, Molière, Corneille ou Shakspeare. Renfermons-nous dans la forme seule, indépendamment des autorités qui ont pu l'ennoblir, sans la consacrer toutefois.

La poésie dramatique, telle qu'on l'exécute encore aujourd'hui, roule principalement sur ce principe, que, pour sentir et apprécier ce qu'on appelle un *poème*, c'est-à-dire le produit le plus fin et le plus parfait de l'in-

Digitized by Google

telligence humaine, deux mille personnes rassemblées valent mieux qu'une seule, qu'il peut y avoir dans un temps et un espace donnés cotisation de sensibilité et d'instinct, et qu'enfin la conception prise en masse est plus prompte et plus vive que l'admiration prise à l'état d'unité et d'isolement.

Remarquez d'abord que, comme notion générale du beau en fait d'art, rien n'est moins vrai qu'un tel axiome. Fontenelle a dit : « Une idée neuve n'entre jamais en nous par le gros bout. » Tel est l'abrégé de toutes nos sensations. On n'entre pas de plain-pied dans un chef-d'œuvre, on y pénètre lentement et par degrés.

Supposez un poème sublime, parfait, le pendant de l'*Enfer* de Dante, par exemple, qui tomberait inopinément du ciel au milieu de nous, comme les Ancilles de Numa. Croyez-vous donc que ce grand poème rencontrera aussitôt deux ou trois mille juges capables de se lever tous à la fois, et de s'écrier : Voilà qui est beau, voilà qui est sublime ! Non pas; il est plus probable que l'auteur de cette merveille se révèlera peu à peu, ira trouver d'abord un autre poète, son égal (à la forme près), qui lui ouvrira un passage et commencera par lui dresser un autel dans ses propres foyers. Ce second poète le communiquera à un troisième, et ce troisième à un quatrième. Ainsi se propage le sublime; il monte à l'horizon avec une certaine lenteur, il a sa nuit, son aube, puis son midi; d'abord simple lueur dans l'espace, puis rayon lumineux, et enfin astre et soleil.

Comparez donc le lever du beau en nous-mêmes avec le lever d'un rideau de théâtre.

A une certaine heure de l'après-midi, à sept heures du soir, par exemple, vous ne savez absolument rien de ce que le poète va dire et faire pour vous plaire, vous instruire ou vous toucher; et deux ou trois heures après, il faut que vous soyez instruits, attendris, charmés, et non seulement vous devez êtres quittes déjà envers votre admiration et votre sensibilité, mais vous devez aussi vous être prononcé d'une manière irréparable, dire : Ceci est bon, ou : Ceci est détestable.

Car tel est l'étrange problème de la forme dramatique : agir sur l'esprit par voie d'éblouissement et de possession subséquente, et de plus, solliciter ou accepter un rejet ou un suffrage nécessairement imprévoyant; double écueil qui contrarie cette loi de prélude et d'initiation inhérente à notre ame et à notre nature, qui fait dire que le beau a toujours ses détours et ses faux-fuyans, qui fait qu'on ne goûte pas toujours de prime abord la *Vierge au Donataire* ou le *Salve Regina* de Pergolèse. Une pièce de théâtre ou même la forme seule manquera donc toujours du sens idéal et contemplatif. Ce sens idéal s'appelle l'*extase;* c'est le complément de l'art; avec l'extase, point de théâtre; sans l'extase, point de poésie.

— Mais, s'écrient déjà les feseurs de drames actuels, ce qui fait le beau côté du genre, ce sont précisément ces écueils, ces périls dont vous parlez; songez donc: est-il rien de plus beau que de braver la foule, de se présen-

Digitized by Google

ter seul contre elle, la poitrine nue, de harceler ce lion comme le *picador* castillan fait pour le taureau, le piquant, l'inquiétant tour à tour?

Cette image est peut-être flatteuse, mais c'est une image. La foule, au théâtre, n'est pas même un lion ni un taureau, c'est, passez-nous le mot, un *ogre*.

En effet, messieurs, que venez-vous nous parler de votre popularité théâtrale, de votre public, de vos parterres, que vous supposez toujours si attentifs et si bons juges? Des enthousiastes, dites-vous, des génies, des cœurs de feu; oui, mais aussi un pêle-mêle d'ames de glace, de sourds, d'aveugles, de paralytiques en fait d'intelligence.

— Mais, ajoutez-vous, telle est la faculté de notre genre, de réparer en quelque sorte ces inégalités de conception, d'établir dans les masses, par une certaine loi de contact, une sorte d'équilibre sensitif, qui permet, même aux esprits au-dessous de zéro, de se pénétrer sur-le-champ des rayons et des subtiles émanations d'un grand poète.

— Eh! non, encore une fois, et sans vouloir contester en rien la puissance de vos canevas ou de votre style, nous disons que vous ne ferez jamais que le sot, ou, ce qui revient au même, l'homme qui ne sent pas la scène de somnambulisme de lady Macbeth, s'agite et frissonne parce qu'il aura près de lui un homme qui frissonnera et sera saisi. On comprend bien que le contact du sot puisse à la rigueur neutraliser ou refroidir l'homme d'esprit, mais jamais l'homme d'esprit ne donnera au sot ce qui lui manque pour sentir *Hamlet* ou *le Roi Lear*. Est-ce que tout le monde a le même tempérament, le même sentiment, le même genre d'idées? Est-ce que tous les esprits peuvent prendre place à une même table? Qu'est-ce donc que votre public? qu'est-ce donc que votre théâtre?

On a cherché bien souvent à définir le but, les élémens et les qualités d'une production scénique; ne pourrait-on pas à la rigueur consacrer cette définition : une œuvre qui plairait un peu à tout le monde sans plaire précisément à chacun?

Remarquez, en effet, écrivains de théâtre, que dans toutes vos pièces vous êtes obligés presque toujours de faire deux parts: la part du parterre et celle des loges; et telle est, suivant nous, la raison principale de vos défaites. En effet, les loges vous demandent quelque chose de fini, de délié, des traits subtils de cœur ou de sentiment; le parterre, au contraire, exige quelque chose d'épais, de boursouflé, ces expressions tranchantes et ces grands mots qui ont souvent deux coudées de plus que le bon sens et la grammaire.

Si vous voulez réussir, vous devez donc trouver un style mixte entre le parterre et les loges, un mélange de bon et de mauvais goût.

Mais, comme vous avez du goût et de l'ambition, comme vous sentez qu'au lieu d'écrivain, il vaudrait mieux se faire manœuvre, si on ne prétendait pas travailler surtout pour les gens d'esprit, c'est à eux que vous vous adressez. Il ne se trouve malheureusement pas assez de gens d'esprit pour suf-

Digitized by Google

fire à la consommation quotidienne de vos chefs-d'œuvre, et de plus, comme vous exigez des gens d'esprit ce qui est précisément l'opposé de leurs qualités de gens d'esprit, c'est-à-dire une sensation et un jugement irréfléchis, voilà pourquoi vos pièces tombent.

Cependant vous voyez déjà que ce n'est ni la faute des gens d'esprit, ni votre faute à vous. C'est la faute de l'esprit en général, c'est la faute du génie, c'est la faute de vos pièces qui ont à la fois et tour à tour trop de génie et trop d'esprit.

Mais que serait-ce donc si nous assistions à la main-d'œuvre et aux procédés même de vos productions dramatiques? Une des lois de l'écrivain de théâtre n'est-elle pas d'avoir égard, avant tout, à ces rouages et à ces mille moyens techniques et matériels qu'on appelle *entente de la scène*?

Entendre la scène, qu'est-ce donc? C'est avoir égard aux entrées et aux sorties des comédiens, penser aux décorateurs, penser aux spectateurs, penser aux machinistes, aux quinquets, aux planches, aux coulisses. Oui, tout cela est essentiel, il le faut, c'est le théâtre; vous êtes théâtre. Mais au milieu de ces jeux, de ces ressorts, que devient la pensée, je vous prie? que devient la liberté d'imaginer, de sentir? que devient le poète?

Oh! le singulier genre et bien périlleux en effet, que celui qui veut que le poète s'élève, marche en avant, lorsqu'il lui oppose sans cesse mille obstacles pour le faire trébucher!

Ecrivains dramatiques, nous en appelons à vous-mêmes; soyez sincères et avouez qu'on ne se fait pas jouer, on se *laisse* jouer presque toujours, on s'y condamne. Si peu de souffle poétique que vous ayez laissé dans ce squelette littéraire que vous livrez aux comédiens, ce squelette, dès qu'il devient la proie de leurs gestes et de leurs psalmodies, trouve toujours assez de force pour se dresser contre vous, vous accuser hautement, vous montrer votre propre image répétée dans un miroir trouble. La scène ne peut pas réfléchir la pensée du vrai poète, elle ne peut que la parodier.

Allons plus loin: supposons pour vous interpréter des acteurs aussi intelligens, aussi parfaits que possible; nous soutenons que ces acteurs-là vous trahiront encore. Vous-mêmes seriez grands acteurs, et vous joueriez, que vous vous trahiriez aussi, parce que la poésie ne peut être traduite que par la poésie, parce que ce qui a été conçu avec des idées et des mots, ne peut pas être exprimé complètement par la physionomie et les gestes. Dans tous les arts, la forme suit le fond, l'expression escorte l'idée: *rem verba sequuntur*. On n'exécute pas la peinture à grand orchestre, on ne sculpte pas la musique.

—Mais, dites-vous, n'a-t-on pas vu quelquefois des assemblées entières s'émouvoir et s'électriser? N'est-il pas permis d'agir sur la foule et d'exciter son imagination, sa sympathie ou sa surprise?

Oui, sans doute, et voilà où est votre erreur: c'est que vous confondez la popularité avec le peuple, c'est que vous comptez un suffrage par tête, c'est que vous croyez que trois mille spectateurs représentent trois mille admi-

Digitized by Google

rateurs ou trois mille capacités critiques, tandis que trois mille spectateurs représentent quelquefois à peine un seul admirateur ou une seule capacité critique.

Pour agir sur les nerfs de la foule, il faut bien autre chose vraiment que vos scènes, vos actes ou vos tirades! il faut l'effet du canon, entendez-vous; il faut la guerre ou bien de grands spectacles, universels, nationaux, à ciel découvert, tels que la fête de la Raison, ou le sacre de Bonaparte. Alors, oui, vraiment, la foule s'agite et se passionne, mais jamais pour des intérêts purement littéraires. Le poème ne saurait exercer d'action démagogique. Faites lire ou déclamer les œuvres d'Homère à deux mille personnes, elles n'en seront pour cela ni plus parfaites, ni mieux comprises.

On a souvent comparé l'orateur public et le poète dramatique, parce qu'ils s'adressent l'un et l'autre aux hommes réunis; on a cru voir entre eux analogie de moyens et conformité d'effets. Mais voyez : dans la nature de l'action et de l'ébranlement, quelle différence! L'orateur n'est grand et n'a d'autorité que lorsqu'il entretient la foule de ses intérêts positifs et pressans. C'est Démosthènes trouvant *la Chersonèse* dans les guerres de la Grèce contre Philippe, c'est Mirabeau parlant sur *la banqueroute*. Dans tout cela, l'intérêt public est toujours le principal, l'intérêt littéraire ou oratoire n'est que l'accessoire. Ce dernier a nécessairement besoin du sauf-conduit du premier. Et cela est si vrai, que du moment où l'orateur abandonne sa thèse publique, presque toujours il tombe dans la déclamation; son langage devient ce que Vergniaud appelait « des tonnerres et des tempêtes d'opéra. » L'orateur disparaît, vient le sophiste : au lieu de Démosthènes, c'est Isocrate; au lieu de Mirabeau, c'est Fontanes. Un homme d'esprit l'a dit : « Une idée politique en littérature, c'est un coup de pistolet dans un concert. » De même pour la littérature introduite dans une cause publique.

Or, dans les pièces de théâtre, que de coups de pistolet déclamatoires n'avons-nous pas eus! Que de faux emprunts à la chaire, au barreau, à la tribune! Combien de méchans prédicateurs, de pédans, de déclamateurs, d'avocats de province, en cinq actes et en vers!

Vous dites que le théâtre a quelquefois supporté le grand et le sublime : oui, mais, en retour, combien de fois le vide, le pompeux et le sonore! Tout le prouve encore une fois : la poésie dramatique est un malentendu perpétué, une erreur que le temps légalise, non la raison même de l'art du poète. Un certain isolement sera toujours une des perspectives du beau, et, sans vouloir faire précisément de la Vénus pudique une Cybèle ou une Vesta, il est au moins permis de croire qu'elle n'ira pas dénouer sa ceinture, chaque soir, devant deux mille spectateurs.

Toujours d'après toi, Diderot, et en cherchant à développer ce que tu as si bien indiqué autrefois, nous nions donc la poésie dramatique; nous disons qu'il est funeste de voir les génies que nous possédons aujourd'hui s'asseoir de travers sur leur Parnasse dramatique mauresque ou castillan, se faire les vassaux de toiles peintes, d'histrions ou d'oisifs, eux qui devraient être

Digitized by Google

leurs propres maîtres et seigneurs; nous nions la poésie dramatique; mais, remarquez-le bien, nous ne nions pas le théâtre.

Le théâtre! mais c'est le plaisir de tous les temps, de tous les âges, de tous les jours! Loin de le nier, ce que nous disons ici n'est au contraire que pour l'étendre et l'améliorer, s'il est possible. Mais pour cela, nous voulons que le théâtre soit théâtre, et que la poésie soit poésie.

Parmi tous les critiques qui ont écrit sur l'art dramatique, un seul peut-être a indiqué son esprit et son véritable effet. Ce critique (on ne l'eût guère soupçonné), c'est Aristote qui prétend, dans sa Poétique, que *la mélopée* doit être le premier mérite d'une tragédie, et n'assigne à la pensée que le troisième rang. Démétrius le cynique attribuait aussi tout l'effet théâtral à la voix, à la pantomime et aux décors. En nous appuyant sur ces autorités et sur tant d'autres, et toujours aussi sur l'oubli où tombent si vite nos plus belles pièces actuelles, ne pouvons-nous donc pas déclarer déjà que la scène appartient à l'acteur en suprématie, comme les sons au musicien, la toile au peintre, le marbre au statuaire?

En effet, l'art du comédien n'est-il pas un art précieux, charmant, et qui existe par lui-même et à part? Comment en douter, quand on songe au grand empire que les vrais comédiens tel que Garrick, Talma, ont toujours exercé pour leur propre compte? Cependant, parmi les autres arts, celui du comédien est sans doute le moins noble. Il s'adresse à ses partisans directement, ses juges lui transmettent leur blâme ou leur suffrage ouvertement et face à face, ce qui a toujours quelque chose de peu relevé.

Ensuite, le talent du comédien n'exige presque point d'études préparatoires. Là, sans doute, comme ailleurs, l'intelligence et les entrailles sont utiles, essentielles même, mais la nature y entre pour beaucoup. C'est elle qui donne à l'acteur ces traits enjoués ou ironiques, pathétiques ou majestueux, ces proportions extérieures qui font de lui un instrument propre à résonner au souffle de tel ou tel rôle.

Un acteur se transforme quelquefois d'année en année; l'acteur d'une province n'est pas souvent celui d'une autre province, l'acteur d'une époque celui d'une autre époque. Il semble que tout soit de mode, sacrifié à l'éventualité du moment, dans un art qui est pris pour ce qu'il coûte, et doit, en général, s'improviser librement sur ces planches même qui lui appartiennent, à moins de se condenser lourdement dans des moyens de convention, à moins de reproduire ce que Grimm disait du jeu de Mlle Clairon, « qui savait presque toujours par cœur d'avance tous les effets de ses rôles. » Or, quel effet comptez-vous produire en accouplant ces deux arts si différens dans leur esprit et leur principe? L'art du comédien si léger, si vif, si versatile; l'art du poète, au contraire, si appliqué, si abstrait, si profond.

Nous avons dit aux poètes : « Rompez avec l'acteur; » mais ne pourrions-nous pas dire aussi bien à l'acteur : « Rompez avec le poète. »

D'où nous viennent au théâtre tant de rôles de convention, ces emplois grimaciers, criards, ces valets, ces soubrettes, ces livrées, ces manteaux,

Digitized by Google

ces mannequins en tous genres, ces lignes de traditions droites et croisées qui convertissaient l'ancien Théâtre-Français en un échiquier? D'où nous vient la déclamation surtout, cet art singulier qui met l'acteur récitant de grandes tirades de poésie ou d'éloquence dans la nécessité d'agiter les bras et la tête au hasard, à la manière des automates? D'où nous vient tout cela, si ce n'est de l'accouplement forcé de deux arts qui se nuisent et s'entre-choquent, réunis dans le même cadre, tandis qu'ils n'ont d'autres affinités que les rapports généraux de tous les arts entre eux? Après le cothurne scénique, vient le cothurne moral, comme l'a si bien dit Lessing. Et comment espérer trouver quelques traces de naturel et d'inspiration chez l'acteur condamné à réciter les vers suivans :

De la zône brûlante, et du milieu du monde,
L'astre du jour a vu ma course vagabonde, etc.?...

Mais qu'on ne dise pas ici que le talent du comédien dépend de tel ou tel système de littérature dramatique; qu'en jouant les tragiques étrangers, Schiller ou Shakspeare, par exemple, l'acteur serait moins comprimé, moins restreint qu'en jouant Racine ou Corneille. Nous soutenons, et cela d'après l'exemple, que partout l'anomalie subsiste.

En effet, que direz-vous si, faisant représenter *Hamlet* complet, *Faust* ou *Wallenstein*, ces chefs-d'œuvre attirent moitié moins de spectateurs que telle parade de la foire? Vous direz que, pour goûter les beautés et les originalités sublimes de ces grands poètes, il faut un public éclairé, un parterre d'élite.

Fort bien! Mais où trouver ce parterre d'élite que vous attendez et que vous espérez encore tous les jours? Aurez-vous un juge à la porte du théâtre pour discerner les spectateurs capables de comprendre Shakspeare? Vous parlez de poésie populaire, et ce n'est pas le peuple qu'il vous faut! Vous voulez la foule, et vous ne la voulez pas. Autant vaut dire à votre public : « Tant que je reste humble et médiocre, j'accepte votre témoignage; mais je vous récuse, mais je casse vos arrêts, du moment où je m'élève, où je fais mes preuves de grandeur et de hardiesse, c'est-à-dire du moment où je me fais poète. » — Qu'est-ce donc que la poésie dramatique?

Autre définition du poète de théâtre : « Un écrivain qui ne trouvera jamai ni théâtre, ni acteurs, ni public. »

Quoi donc! Pour réussir ou pour convenir au comédien, faut-il donc qu'une pièce soit nécessairement médiocre ou détestable? Non pas, mais il faut, avant tout, qu'elle soit *scénique;* et nous essaierons de prouver tout à l'heure que les chefs-d'œuvre des théâtres français et étrangers sont restés comme chefs-d'œuvre, parce qu'ils sont, en général, beaucoup plus *poétiques* que *scéniques*.

Aussi, n'hésitons-nous pas à déclarer déjà, d'après le sentiment de Gœthe lui-même, qu'on n'accusera certes pas de partialité en cette matière, que le théâtre de Shakspeare, si grand d'ailleurs et si parfait comme poésie, de-

Digitized by Google

meure à peu près intraduisible tel quel sur la scène. L'acteur rendra bien la partie terrestre et sensuelle du génie, mais non pas la partie éthérée et volatile, les sublimes finesses de cœur et de caractère, les circuits, les mystères intérieurs du théâtre de Shakspeare que les Schlegel, les Eugel, les Schiller, ont si poétiquement et si minutieusement analysés.

En effet, un comédien n'est ni un météore, ni un caméléon, c'est un masque; et ce masque ne peut obéir à toutes les mutations du caprice poétique. Ce masque doit être nécessairement fixé à une certaine apparence limité au rire ou à l'émotion extérieure. On citera bien des acteurs tels que Garrick, qui excellent autant dans le bouffon que dans le tragique, mais non pas dans un même rôle, et sous un même aspect.

Vous ne trouverez jamais de Janus théâtral qui justifie sous une même individualité Néron et Turlupin, Falstaff et Glocester. La justification vague, mais pourtant harmonieuse d'un caractère, est très possible avec la poésie; mais elle ne l'est pas à l'aide de la réalité de la scène. Le poète romantique est très admissible, l'acteur romantique ne l'est pas. Dire à un comédien : « Traduisez-nous avec votre voix, vos gestes, les lignes abstraites et incalculables de personnages tels que Puck et Caliban! » c'est dire à un poète : « Traduisez-nous avec des mots le chant des oiseaux ou le parfum des fleurs. »

Aussi, quel que soit le vice littéraire de notre vieux système tragique, n'hésitons-nous pas à le regarder comme bien moins défavorable à l'acteur que le système allemand ou anglais, parce que, tout inférieur qu'il soit comme poésie, il est cependant beaucoup plus humainement parfait en tant que scène. Talma a toujours été Talma dans l'*Othello* ou l'*Hamlet* de Ducis, il ne l'eût pas été avec le texte même de Shakspeare. Un comédien qui, au milieu d'un rôle grave, aura à crier tout à coup : « Un rat! un rat! j'aperçois un rat! » détruira nécessairement l'illusion, et passera, même aux yeux des plus chauds partisans de l'arbitraire en fait d'art, pour un fou ou pour une marionnette.

Acteurs de talent, qu'avez-vous donc besoin de grands poètes? Au contraire, les grands poètes vous arrêtent et vous nuisent. La meilleure part du répertoire de Talma s'appuyait sur les tragédies de l'empire. Un des premiers rôles de Molé était *le Jaloux* de Rochon de Chabanes; Monvel n'était jamais plus beau que dans *les Victimes cloîtrées*. Tout Paris a vu et applaudi autrefois miss Shmitson dans le rôle de *Jane Shore*. La salle entière pleurait et frissonnait. Pourquoi? Presque personne ne savait l'anglais, et ne pouvait être, par conséquent, sensible aux beautés du poète. Mais ce qu'on applaudissait, c'étaient les regards, la voix, les poses de la grande actrice; toutes ces choses, qui font de l'art du comédien un domaine et un pouvoir bien distinct de celui du poète. « Ce n'est pas l'expression : *Je vous aime*, qui triomphe de la vertu d'une femme, comme tu l'as si bien dit, Diderot; c'est le tremblement de la voix, ce sont les larmes, les regards qui accompagnent ce mot. »

Digitized by Google

Ici, pourtant, nous demandons à nous priver pour un instant de l'appui et du secours de ton nom, que nous avons invoqué, un peu comme égide et beaucoup comme chaperon; nous demandons à marcher seul; car, quel que soit le renom de témérité et d'hyperbole attaché à ta mémoire, nous craindrions de t'entraîner sur le bord du précipice que nous entrevoyons. Ce précipice est une objection; nous la posons telle qu'on nous l'a faite sans doute dès le début de cette lettre :

« Si la poésie dramatique est une erreur ou un malentendu, comme vous le dites, comment se fait-il donc que Sophocle, Aristophane, Eschyle, Racine, Shakspeare et Molière aient fait des pièces de théâtre? Répondez à cela. »

Nous répondrons d'abord que jusqu'ici nous avons cherché, comme on l'a remarqué sans doute, à nous décider, avant toutes choses, plutôt d'après les lois éternelles de la raison poétique que d'après la justification historique.

Quant au public, voici ce que nous répondrons : « Lorsqu'on vous joue Racine, Corneille ou Molière, pourquoi n'y allez-vous pas? »

Ce n'est point, comme on l'a dit tant de fois, parce que ces maîtres ont vieilli ou qu'ils sont mal représentés; la meilleure raison est qu'ils ont presque toujours composé un poème, et non des *scenario*, et que, pour la scène, il faut un *scenario*, et non un poème. Si vous soutenez qu'on doit se consacrer au théâtre, parce que Racine, Molière, Corneille, Voltaire, Shakspeare, s'y sont consacrés, nous soutiendrons, nous, qu'Homère, Dante, Milton, le Tasse, ne s'y étant pas consacrés, on ne doit pas s'y consacrer.

Tout cela se réduira donc à une question de noms propres, et il faudra répéter encore une fois que le passage d'un grand génie dans un genre, au lieu d'en sanctionner la pratique, devrait bien plutôt, au contraire, en interdire l'approche aux descendans.

Quant aux grands écrivains pris dans leur temps, il faut rappeler aussi cette loi d'imitation inhérente à la nature humaine et frappante même dans les plus beaux modèles. Virgile et le Tasse n'ont-ils pas composé des épopées d'après Homère? Pourquoi donc Molière et Racine n'auraient-ils pas composé des pièces de théâtre d'après Euripide ou Térence? Ces grands hommes ont bien pu se trouver, d'ailleurs, les dupes de la fascination scénique, surtout si on remarque que presque tous se sont trouvés en contact direct avec la scène. Eschyle, Euripide étaient comédiens; Sophocle ne s'est abstenu de paraître dans ses pièces qu'à cause de la faiblesse de son organe; Molière était comédien, Shakspeare était comédien. Pour la plupart de ces maîtres, le choix de la forme dramatique était donc, avant tout, une nécessité de condition.

Enfin, à part toute démonstration, est-ce donc un sacrilége que de penser que ces génies sont plus propres à être lus qu'à être joués; qu'ils sont grands et beaux pour leur propre compte, et non pas pour celui d'autrui; que, pour plaire, attacher et être médités sans cesse, ils n'ont besoin ni du vain étalage de la scène, ni du costume de tel ou tel acteur?

Remarquons en même temps que, chez tous les peuples qui ont eu de

Digitized by Google

bonne heure une organisation dramatique arrêtée, il y a presque toujours eu deux genres de théâtres, le grand et le petit, ou, comme on dit maintenant, le théâtre *littéraire* et le théâtre *populaire* : la foire au XVIIIe siècle, le vaudeville dans celui-ci.

Généralement, le grand théâtre a eu de grands poètes et de petits acteurs; le petit théâtre de grands acteurs et de petits poètes. Le petit théâtre a eu Gilles, Arlequin, Briguelo, Polichinelle, Isabelle, Cassandre, acteurs excellens sans doute, puisqu'ils sont restés comme personnifications populaires et proverbiales; et c'est là le triomphe du comédien. Le grand théâtre a peut-être eu aussi de grands acteurs, mais ils ont eu le malheur d'être obligés de s'appeler héros tragiques, rois, reines, confidens, valets, amoureux. Ils sont morts; leur nom est à peine un souvenir.

De tous les temps on a dédaigné le petit théâtre, et on s'y est porté en foule; on a estimé et honoré le grand théâtre, et on l'a laissé désert. « Ingrat public! s'écrie-t-on encore tous les jours, dédaigner Racine, Molière et Corneille pour des parades de la foire! »

Eh non! le public n'est pas ingrat, il est seulement très grand partisan de ses plaisirs. Sans acteurs, disons-nous, point de théâtre. Il est donc tout simple qu'on aille à une parade, si cette parade a le mérite de montrer et de faire valoir un acteur excellent. Il est tout simple aussi que le soir est pour se délasser des fatigues de la journée; on aime mieux aller rire avec Arlequin, Pantalon ou Cassandre, que d'entendre psalmodier tristement les chefs-d'œuvre de Molière et de Racine, qu'on a lus et relus le matin, et que sans doute on relira encore le lendemain.

Voyez d'ailleurs: la poésie dramatique ne tire pas même son origine d'une institution, c'est d'une convention qu'elle ressort.

Ainsi le théâtre naît et se forme sous un ciel et chez un peuple unique, dans l'ancienne Grèce. Ce peuple primitif, et comblé de tous les enchantemens de la nature et du ciel, déifiant et consacrant tout ce qui a touché à sa peinture ou à sa poésie, cherche une image de sa vie heureuse. Le théâtre antique naît alors, libre enfant des rives du Céphise et de l'Illissus : il croît sur le sol comme un olivier de l'Attique. Mais il ne forme pas, ainsi que dans les temps modernes, un rejeton isolé, distinct; il se développe au contraire spontanément, il rassemble lui-même les autres arts, qui tous lui apportent leur tribut.

La scène antique n'est pas un théâtre, c'est la Grèce elle-même représentée devant la Grèce avec son ciel découvert, ses jeux, ses danses, ses lyres, ses flûtes, ses combats, ses trois mille statues, comme dans le théâtre de Scaurus.

Sans doute, la poésie concourt aussi pour sa part à ce grand ensemble, mais sans envahissement, sans suprématie, fleuve toujours harmonieux, mais presque imperceptible au milieu des autres fleuves qui viennent se perdre dans le sein de cette Amphytrite.

Digitized by Google

C'est pourquoi les critiques allemands ont eu raison de rapprocher le théâtre grec de la sculpture et du bas-relief, Eschyle de Phidias, Sophocle de Polyclète, Euripide de Lysippe. Tout s'enchaîne, tout se correspond en effet dans l'art grec. On peut se le représenter sous l'emblème d'une tige d'où s'échapperaient à la fois mille fleurs. Voyez aussi combien les Grecs, pères du théâtre, étaient loin de vouloir en faire, comme les modernes, un piédestal voué exclusivement à l'art du poète; relisez *Philoctète*, *Électre*, *Hécube*, *OEdipe*, œuvres sublimes sans doute, comme tout ce qui vient de l'antique, mais échantillons de la poésie de *l'Iliade*, poèmes en apparence vagues et inachevés, puisque les intervalles devaient être remplis par les chœurs, la musique, la danse, les jeux, la pantomime surtout, cette partie de l'art si souvent négligée en France, et qui admettait, comme on sait, chez les Grecs, Niobé se traînant sur le théâtre après la mort de ses enfans, et restant immobile pendant plusieurs scènes.

De la Grèce, le théâtre se transporte dans l'ancienne Rome, mais il a déjà subi l'atteinte funeste des rhéteurs d'Alexandrie. Avec Plaute, Térence et Sénèque commence le théâtre littéraire, c'est-à-dire le théâtre qui n'est que le commentaire du théâtre grec, les Grecs n'ayant eu que des canevas adaptés à leur scène avant de l'être aux règles générales de leur poésie.

En France enfin, si on arrive directement à la source même du théâtre littéraire, au siècle de Louis XIV, on comprend que cette époque, qui a eu d'ailleurs son ensemble et son harmonie déclamatoires, ait toléré, exigé même une sorte de balance des deux arts corrigés et réfrigérés l'un par l'autre, des quarts ou des tiers de comédiens, des quarts ou des tiers d'écrivains dramatiques. On comprend aussi que ce système se soit obstinément perpétué chez la partie stationnaire d'un certain public français.

Mais voyez comme, après tout, l'instinct général est juste et se rencontre toujours à la longue avec les lois de la raison! Suivez la pente des tendances théâtrales, vous verrez le comédien et l'auteur rentrer peu à peu et naturellement dans leurs limites, par la seule force d'équilibre de leur art.

Ainsi, dans le siècle suivant, Voltaire, malgré son attachement aux principes de Louis XIV, prêche déjà la réforme de la scène française dans la préface de *Sémiramis*, et dans ses nombreux rapports avec Lekain, Clairon et Gaussin. Après Voltaire on se passe tout-à-fait de la psalmodie tragique et comique. Arrivent les premiers novateurs: voici Beaumarchais, Mercier, toi surtout, Diderot, qui as si involontairement dévoilé les vices de la constitution théâtrale, quand tu as déclaré que le poète dramatique devait écrire le geste, et quand, joignant l'exemple au précepte, dans *le Père de Famille* et dans *le Fils naturel*, tu as entremêlé ton dialogue de phrases de ce genre: *Ici Dorval se contraint subitement; il s'agite comme un forcené, il s'abîme dans sa rêverie*, etc.

Quelle critique plus naïve et plus frappante voulez-vous de la forme dramatique en général que le système de Diderot, à la fois si peu littéraire et

Digitized by Google

si peu scénique? Si vous *écrivez* le geste, où est le comédien? si, au contraire, le comédien *écrit* la poésie, où est le poète? Honneur à toi, Diderot, tu ne pouvais attaquer plus ironiquement la chevalerie du théâtre littéraire!

Au commencement de ce siècle enfin, le hasard jette sur la scène française une réunion d'acteurs unique et parfaite, de l'avis de tous les contemporains. Ce sont les Préville, les Dugazon, les Dazincourt, les Fleury, les Sainval, les Contat; mais aussi quelle littérature! et qu'est-ce qu'un poète de théâtre à cette époque? Ces grands acteurs jouent Molière et Racine pour l'exemple, mais ont tous chacun leurs poètes de poche qui les suivent, leur Barthe, leur Sédaine ou leur Poinsinet.

Talma continue cette sorte de duel à mot couvert entre la littérature et la scène. Talma parvient, à force de soins et de talent, à jeter un peu de chaleur et d'expression théâtrale dans les sublimes pièces de vers intitulées *Athalie, Cinna, Britannicus.* Mais le public et lui trouvent à cela une sorte de compensation dans les effets scéniques épars dans *Falkland, Sylla, Charles VI* et autres tragédies qui firent partie de la garderobe de l'acteur. Enfin Talma meurt, et le Théâtre-Français épouvanté se trouve à la fois sans acteurs et sans pièces, suite inévitable du système *scénico-littéraire* admis jusque-là.

Alors commencent les croisades en faveur de l'innovation allemande et anglaise. Ces essais ont le pire des résultats; ils laissent les théâtres vides, parce qu'en étendant et agrandissant peut-être le lot du poète, ils ont en même temps pour but de diminuer celui de l'acteur.

Enfin, tout s'apaise, se calme, et les discussiens n'ont pas plus tôt cessé, que les choses reprennent aussitôt leur cours naturel.

Remarquez seulement ce qui se passe aujourd'hui.

A Paris, douze ou quinze théâtres existent à présent, et sont ouverts chaque soir. Sur ces théâtres, un seul, le Théâtre-Français, est consacré à la littérature proprement dite, et il est sans cesse languissant, paralysé; on est obligé de lui voter une existence comme celle d'une colonie ou d'une grande route. Mais, sur les autres scènes, que joue-t-on? Le vaudeville : le vaudeville à Paris, le vaudeville en province, le vaudeville partout.

Qu'est-ce donc que le vaudeville? C'est le triomphe du comédien, le comédien moins le poète. Qu'est-ce que le Théâtre-Français? C'est le plus souvent le quart ou le tiers du poète, le quart ou le tiers du comédien. Les théâtres de poètes seront toujours mornes et éteints, les théâtres d'acteurs, au contraire, animés et vivaces.

Que conclure de cela? Qu'il ne faut plus faire des pièces de théâtre, qu'il ne doit plus y avoir de poètes derrière le rideau de la scène? Non, sans doute; la poésie ne saurait être déplacée nulle part. Que non-seulement l'écrivain dramatique, mais que le machiniste soit poète, que le comédien soit poète aussi; c'est à merveille. Il n'y a là rien que de très favorable aux intérêts du théâtre en général. Lesage peut fort bien travailler pour la foire,

Digitized by Google

Mais nous répétons qu'avant d'être l'homme de la poésie, le poète doit être l'homme du théâtre.

Pourquoi a-t-on vu souvent de détestables mélodrames réussir beaucoup mieux que vos chefs-d'œuvre, messieurs? C'est que ces mélodrames avaient le grand mérite de faire valoir et l'acteur et la scène. Sédaine, auteur de *Richard Cœur-de-Lion*, et de tant d'opéras-comiques modèles d'entente scénique, nous semble indiquer dans le passé la juste limite de l'écrivain appliqué à la scène. Au-dessus de cela, il y a style, il y a pensée peut-être; mais, à quelques exceptions près, il n'y a plus théâtre.

M. Scribe, qu'il faut bien citer, puisqu'il embrasse aujourd'hui presque toute la scène moderne dans les quatre parties du monde, résume parfaitement, par ses succès, ces faits et l'application de nos idées.

En composant ses fins et habiles canevas, M. Scribe a prouvé ce que pouvait le ressort scénique bien et justement manié. Il a fait voir que, pour avoir des comédiens, il fallait, avant tout, que le poète restât dans ses frontières. Non-seulement M. Scribe a développé et saisi des acteurs (et la France en possède plus que tout autre pays), mais il en a trouvé, il en a créé là où d'autres n'avaient vu que de simples utilités ou des comédiens médiocres. A coup sûr, M. Scribe n'est pas un poète, mais c'est un habile et excellent tacticien, et même un grand artiste en fait de théâtre. — Il y a un *art dramatique*, il n'y a pas de *poésie dramatique*.

Ici se termine cette lettre, que nous demandons à achever brusquement comme elle a été commencée. A tout cela, ne peut-on pas faire d'objections? On peut en faire mille; mais nous demandons à les laisser de côté quant à présent. Nous dirons seulement aux poètes de mauvaise foi qui ne voudraient pas que leurs pièces fussent tombées dans l'oubli par excès de mérite, nous leur dirons : « Continuez donc, grands hommes, à jeter sur la scène les fleurs de votre esprit; seulement, ne soyez pas surpris si ce sont vos meilleures conceptions qui trébuchent, et si vous vous trouvez en guerre et en éternel procès avec le public, les critiques, les comédiens, et avec vous-mêmes. »

Si, au contraire, par un hasard que nous ne saurions prévoir, cette lettre s'infiltrait peu à peu dans la pensée de quelques gens d'esprit, qui se fourvoient, suivant nous, en poursuivant la chimère d'un théâtre impossible; si enfin ce peu de mots jetés en passant nous valaient pour la suite quelques bons acteurs de plus et quelques mauvais écrivains dramatiques de plus, crois bien, Diderot, que ce serait là plus de faveur que n'eût jamais osé en attendre le plus sincère de tes admirateurs, après Naigeon toutefois.

ARNOULD FREMY.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

Valérie. — La duchesse de Bourgogne.
— Julie Norwich. —
Descarnado. — Le Pacha à mille et une queues.

Pendant que meurent des livres qui n'ont jamais vécu, d'autres livres qui avaient vécu ressuscitent. Jetés dans le grand courant, les uns vont droit au fond, les autres surnagent, d'autres enfin, engloutis un instant, plongent, tournoient et finissent par remonter à la surface. Chaque chose prend son niveau. Aussi ceux-là même qu'on a vus reparaître à la lumière ne sont-ils pas toujours assurés d'y rester. Le flot qui les apporta en se soulevant les remporte souvent en se retirant, et, après avoir été ballottés ainsi de la vie à la mort, ils disparaissent définitivement et à jamais dans les abîmes de l'oubli.

Parmi ces livres, il en est certainement de recommandables à plus d'un titre. Mais quoi! la postérité ne peut se charger de l'immense bagage littéraire qui s'amoncèle incessamment et qui va grossissant de siècle en siècle, suivant une progression effroyable. Le médiocre ne va pas jusqu'à elle, le bon lui arrive, et prend, dans ses souvenirs, une place honorable, mais souvent éclipsée; l'excellent seul s'impose à son attention captive, et demeure l'objet constant de ses préoccupations et de son étude. Il ne reste donc, à ce qui se trouve entre le médiocre et l'excellent, que cette existence intermittente dont les phases alternent selon les caprices du goût public, selon mille

Digitized by Google

hasards que l'on ne peut prévoir, tant est grande la multitude de circonstances auxquelles ils se rattachent et dont il faut saisir l'à-propos.

Ainsi en a-t-il été pour la *Valérie* de Mme de Krüdner et pour Mme de Krüdner elle-même. Cette femme, dont toute l'existence a été si brillante et si mêlée aux plus grands évènemens contemporains, était tombée dans un profond oubli, et son nom, à peu près ignoré des générations qui, depuis, ont paru sur la scène, serait encore enfoui dans le silence de sa tombe lointaine ou dans le cercle déjà bien rétréci de ceux qui la connurent, si quelques pages d'un critique amoureux des sentiers écartés et des fruits qui y répandent leurs parfums solitaires loin des grands chemins battus par les admirations de la foule, n'était venu lui rendre un nouvel éclat. Il faut donc faire quelque peu honneur à M. Sainte-Beuve du succès posthume de *Valérie*, et, tout en rendant justice au mérite que peut avoir le livre, ne pas oublier que ce mérite serait aujourd'hui inconnu, s'il ne nous avait été présenté sous le patronage d'un mérite plus actuel. Il convient que notre justice commence par celui qui, pour ce cas, nous a appris la justice.

Il est assez probable, en effet, qu'après le premier éclat de sa résurrection, *Valérie* retombera dans ces demi-ténèbres qui, pour une œuvre de poésie, ne sont ni tout-à-fait la vie, ni tout-à-fait la mort. M. Sainte-Beuve, avec cette précision de tact qui est un des traits distinctifs de son talent, a renfermé, dans des limites tracées avec la plus exacte justesse, la portée de ses éloges et de son approbation. Il a déterminé rigoureusement le niveau où s'élevait le roman de *Valérie* dans l'échelle des productions analogues. Mais d'autres articles, sortis du sien, n'ont pas gardé la même mesure; ils ont pris, pour point de départ, ce qui avait été son point d'arrivée, et ils ont poussé *Valérie* à des hauteurs où elle ne peut que disparaître de nouveau. Ce qui manque à la conception de Mme de Krüdner, ce n'est ni la grace, ni l'élégance, ni le charme attendrissant; c'est la force, c'est ce souffle puissant d'un génie qui se répand avec plénitude dans toutes les parties du cadre qu'il s'est choisi, et n'y laisse pas de vides.

Il y a certainement toujours un mérite particulier et peu commun dans un ouvrage dont l'intérêt se soutient sans avoir recours à aucun artifice de construction et par le seul développement d'une passion qui est toujours en scène, et qui, étudiée seulement dans les déchiremens intérieurs du cœur qu'elle dévaste, se passe, pour émouvoir, du secours qu'elle pourrait tirer des perturbations qu'elle aurait suscitées dans le monde extérieur. Si l'agencement et la conduite d'une action intriguée sont difficiles, un drame sans action et sans intrigue est bien plus difficile encore. Je dis sans action, et ce n'est pas le mot, car il y a une action véritable. Mais tous les moyens en sont tirés de la passion elle-même. La lutte s'établit, non plus entre cette passion et les obstacles du dehors, mais entre les diverses forces qu'elle a mises en mouvement dans l'ame qu'elle a envahie. Et voilà la difficulté; car ici les moyens ne sont plus fournis par l'invention, choisissant à son gré

Digitized by Google

entre toutes les choses d'institution naturelle ou de convention humaine, puisant à pleines mains dans les données du monde physique ou du monde social, mais par l'observation, par une étude approfondie, par une reproduction rigoureusement exacte du jeu des forces destructives et des forces conservatrices, dont l'équilibre constitue le bonheur humain, et dont la lutte constitue les passions. Sans cette étude si compliquée, si difficile, point de vérité, et sans vérité, point d'intérêt.

En cela, Mme de Krüdner était suffisamment préparée, et elle a réussi. Ce n'est pas qu'à certains endroits, comme l'a fait remarquer M. Sainte-Beuve, l'observation manquant, on ne sente, à quelque défaut dans la soudure, que l'invention y a suppléé. Mais la secousse même qu'on reçoit à ces endroits prouve combien, dans les autres, l'impression est irréprochable et unie. Un autre fait à ajouter au chapitre assez court des invraisemblances, c'est que Gustave de Linar, après avoir laissé plusieurs fois échapper sa passion aux yeux de Valérie, se complaît un peu trop dans cette idée qu'elle l'ignore et qu'elle l'ignorera toujours. Ce qu'il lui a dit d'un amour qu'il nourrissait pour une femme qu'il avait laissée en Suède, a bien pu, à la rigueur, la tromper une fois. Mais quand les éclats irrésistibles de la passion comprimée se sont multipliés, quand une intimité de tous les jours, de tous les instans, a mis à nu tous les secrets qu'il s'efforce de croire si bien ensevelis, il est impossible que Valérie n'ait pas reconnu le subterfuge, comme il est impossible que Gustave la suppose encore abusée. Le cœur d'un homme, quoi qu'il fasse, est de verre pour l'objet aimé. Il n'est pas de femme qui s'y méprenne long-temps, et il n'est pas d'amant qui, à moins de fuir, puisse espérer de cacher long-temps ce qu'il éprouve. Gustave, au reste, affecte lui-même de ne rien voir dans le cœur de Valérie, quoiqu'il s'y passe des choses qui, sans être jamais avouées, n'en sont pas moins visibles; et l'aveuglement dont il est affligé n'est pas plus vraisemblable que celui qu'il prête à Valérie.

Il est un autre aveuglement qui n'est plus celui d'un personnage du roman cette fois, mais celui de l'auteur lui-même. Mme de Krüdner s'est persuadé, en écrivant *Valérie*, qu'elle donnait une haute leçon de morale, un modèle de vertu. En thèse générale, ce n'est pas de vertu que le roman a affaire, c'est d'amour, c'est de passion. Mais ce n'est pas là la question à examiner, il ne s'agit que des illusions de Mme de Krüdner. Qu'est-ce que Mme de Krüdner a fait de son héros, Gustave de Linar? Un jeune homme disposé à la rêverie et à l'enthousiasme, qui, emmené par un ambassadeur, son protecteur et l'ami de son père, devient amoureux de la femme de cet ami au point de ne vivre d'abord que par cet amour et pour cet amour, et de finir par en mourir. Le beau côté, le côté héroïque, si l'on veut, c'est l'inviolable pureté de sa passion. Mais ôtez cela, que reste-t-il de Gustave de Linar? Toutes ses belles et nobles facultés se sont éteintes dans son amour et ont profité à celui-ci; toutes s'y sont englouties. Gustave est un

Digitized by Google

homme qui n'est plus bon qu'à aimer et qu'à mourir, c'est-à-dire un être inutile, un être coupable; car, s'il ne porte pas tout-à-fait sur lui-même des mains violentes, ce n'est pas sans un certain plaisir douloureux qu'il voit s'éteindre en lui peu à peu une vie qu'il ne peut pas consacrer tout entière à Valérie. Il ne cherche pas à se distraire de son amour, en donnant un autre but à son existence et en y appliquant toute l'activité qui lui reste. Il ne cherche pas à se retremper dans le travail ni dans un viril exercice de son intelligence et de sa volonté. Il songe seulement à dompter son amour par les privations et par le silence, à l'emprisonner dans son ame qu'il lui donne à dévorer. Cela fait, il s'enferme seul à seul et face à face avec son mal; il le fouille incessamment d'un doigt impitoyable; il tourmente sa plaie, il l'élargit, il l'aigrit, il épuise les cuisantes voluptés de la douleur, il se complaît dans la langueur où elles le plongent, et quand il s'est résolu à fuir Valérie, ce n'est pas pour se jeter dans le tourbillon des labeurs du monde et y prendre un rôle qui réponde à ses facultés; c'est pour aller achever son suicide solitaire sur la cime des monts et des bois écartés.

S'il y a quelque moralité à tirer de ce livre, c'est que le beau idéal de la vie d'un homme, c'est un amour qui absorbe ou paralyse toutes ses autres facultés, mais qui pousse le respect pour l'objet aimé jusqu'à mourir plutôt que de laisser arriver à elle un aveu qu'elle ne doit pas entendre. Assurément la chasteté dans l'amour est une belle chose. Et que Mme de Krüdner ait confondu la chasteté, qui n'est qu'une vertu particulière, avec la vertu prise dans son sens absolu, c'est une erreur qui s'explique tout naturellement chez une femme. Mais que Gustave de Linar, s'efféminant dans une passion qui use tous les ressorts de son ame, et qui, après une vie inutile, l'amène par la consomption à la mort, soit un exemple bon à citer, c'est ce que nous ne saurions admettre. Nous trouvons, au contraire, qu'une pareille histoire est d'un exemple très dangereux. Des faits nombreux et déplorables attestent chaque jour les ravages que des lectures de ce genre ont faits dans la jeunesse actuelle. Il n'est pas un de nous qui n'ait perdu les meilleures années de sa vie à poursuivre un idéal fantastique, à se poser en héros de roman ou de drame, à se bercer dans des rêves chimériques, à se rouler à plaisir sur les pointes de ses souffrances imaginaires, à s'isoler du monde pour se dévouer tout entier à ce je ne sais quoi qui n'existe nulle part que dans une imagination malade, dans un sens faussé, perverti. Et c'est grace aux livres où se trouvent les modèles du genre que les jeunes générations, énervées par cet onanisme intellectuel, aboutissent tout droit à l'impuissance ou au suicide. Lors donc qu'on nous parlera de morale, arrière ces héros langoureux qui ne savent que souffrir, chérir leur mal, pleurer et mourir! Ce n'est pas pour cela que l'homme est fait, mais pour vivre, c'est-à-dire pour agir.

Les anciens chevaliers aimaient, ils aimaient chastement et poétiquement; mais l'amour, loin d'engourdir le sentiment de leurs devoirs et de

Digitized by Google

leur dignité d'homme, n'était en eux qu'un stimulant aux belles actions. Loin d'absorber toutes leurs autres facultés, il leur donnait une énergie nouvelle. Quand on voudra faire des histoires morales en faisant des histoires d'amour, c'est ainsi qu'il faudra le comprendre et le présenter.

Heureusement nous n'en sommes pas tout-à-fait réduits à l'aller chercher dans les vieux romans de chevalerie; et voici un roman d'hier où l'amant aussi tendre, aussi épris, aussi respectueux, aussi malheureux que Gustave de Linar, n'en conserve pas moins assez de force pour être un jour le héros de Gênes, de Port-Mahon et de Fontenoi. C'est de *Madame la duchesse de Bourgogne*, par M. Jules de Saint-Félix, que je veux vous parler.

La personne du duc de Richelieu est assez connue. Voltaire a contribué, par ses vers et par sa prose, à étendre et à fixer la réputation qu'il a laissée comme séduisant homme de cour et général heureux.

Dans l'âge frivole et charmant
Où le plaisir seul est d'usage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper si tendrement,
Pour modeler ce beau visage
Qui de Vénus ornait la cour,
On eût pris celui de l'amour,
Et surtout de l'amour volage...
. . . . . .
Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en miniature
Dans mille boîtes à portrait...
. . . . . .
Après ce jour de Fontenoi
Où, couvert de sang et de poudre,
On vous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre roi;
Lorsque, prodiguant votre vie,
Vous eûtes fait pâlir d'effroi
Les Anglais, l'Autriche et l'Envie,
Vous revîntes vite à Paris
Mêler les myrtes de Cypris
A tant de palmes immortelles.
Pour vous seul, à ce que je vois,
Le Temps et l'Amour n'ont point d'ailes,
Et vous servez encor les belles
Comme la France et les Génois.

Ailleurs, Voltaire dit à Mlle de Guise, que Richelieu épousait :

Mais vous, madame la duchesse,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront se plaindre à votre altesse?

Digitized by Google

Ces nombreux c.... qu'il a faits
Ont mis en vous leur espérance;
Ils diront, voyant vos attraits :
« Dieux ! quel plaisir que la vengeance ! »

Il est assez singulier que l'homme qui est peint avec vérité dans ces vers de Voltaire ait pu être le héros du joli épisode raconté par M. de Saint-Félix. Il est assez singulier que l'homme qui *avait reçu en partage l'art de tromper si tendrement*, et qui en usa si bien, ait eu un cœur capable de la passion la plus pure, la plus profonde et la plus dévouée.

Vers la fin du règne de Louis XIV, l'humeur sèche et bigote de Mme de Maintenon, la vieillesse ennuyée du roi, les malheurs de la France avaient donné un aspect très sombre à la cour. Tout était froid et triste. Les plaisirs avaient disparu, ou ne se prenaient qu'en cachette. Emprisonnés dans cette gêne officielle, les jeunes cœurs se donnaient en secret tout ce qu'ils pouvaient prendre de liberté, et bien de tendres mystères couvaient sous ces austérités extérieures. En ce temps-là, parut à la cour un enfant gracieux, spirituel, aimable, et, au bout de quelques jours, aimé de toutes les femmes. Mais une seule fut distinguée par lui, et si ce n'était pas celle qui l'aimait le moins, c'était bien celle qui devait laisser le moins d'espoir à sa flamme, et l'effrayer le plus de sa témérité. Le petit Fronsac, qui devait être un jour le duc de Richelieu, débutait dans la carrière de ses conquêtes amoureuses par Mme la duchesse de Bourgogne, dauphine de France et petite-fille de Louis XIV. Leur passion, quoique muette et profondément enfouie dans le secret de leurs pensées, ne put si bien se faire violence qu'elle échappât à l'œil pénétrant et exercé de Mme de Maintenon. Pour couper court à toute prévision de scandale, il fut résolu qu'on marierait Fronsac. On le maria. Il avait seize ans. Le soir même de son mariage, il y avait à Marly un de ces bals par lesquels Mme de Maintenon cherchait quelquefois à distraire le vieillard chagrin. La duchesse de Bourgogne y devait paraître. Fronsac, débarrassé de la cérémonie, s'échappe à onze heures de la maison nuptiale, et se montre audacieusement à Marly. Il traverse la foule des courtisans, déconcertés par son audace, et se présente au roi, qui le reçoit mieux qu'il ne devait s'y attendre après une pareille escapade. Après le bal, plutôt que de retourner auprès de sa femme, il se jette à travers champs, et se dirige vers une terre qu'il a dans le midi. L'imprudence avec laquelle il met l'épée à la main pour venger le nom de la duchesse de Bourgogne, outragée par des roués de la cour du duc d'Orléans, qu'il avait rencontrés dans un cabaret de la route, le fait mettre à la Bastille. La bienveillance du roi ne tient pas contre cette esclandre. Cependant sa femme, qu'il a si brusquement délaissée, finit par obtenir sa grace; et au moment même où elle lui en apporte la nouvelle, on apprend qu'il vient de s'évader. La grace est révoquée. Mais, sous un faux nom, errant l'hiver à travers les bois, il trouve moyen de sauver la vie à la duchesse égarée à la chasse. Enfin, le jour où la princesse meurt empoisonnée, un homme, demandant avec angoisse de ses nouvelles, assiége les

Digitized by Google

portes du château de Versailles. Il est sous le coup d'une lettre de cachet et les gardes ne l'arrêtent pas. Il rencontre le roi lui-même, le roi, accablé de douleur à ce nouveau coup, qui ne doit pas être le dernier, et le roi n'a pour lui qu'une parole indulgente, et qui ne respire que l'amical abandon de la tristesse. Il se fraie un accès jusque dans la solitude religieuse de la chambre mortuaire; et là, tombant à genoux devant le cercueil qui emporte tout ce qu'il a aimé, il pleure, il prie; un bouquet est placé dans la main de la victime, il s'en saisit, il le couvre de baisers et de sanglots, et le dérobe en le cachant sur son cœur. Qui pourra, plus tard, retrouver ce Fronsac dans le volage et brillant duc de Richelieu?

Nous avons omis tous les incidens épisodiques, mais nous en avons dit assez pour qu'on puisse voir que jamais passion ne fut plus chaste, ni en même temps plus tendre. Ce petit ouvrage n'est qu'une esquisse, ou plutôt ce qu'on appelle en peinture un tableau de chevalet, mais ce tableau est délicatement et savamment touché. Le pinceau est conduit par une main souple, ferme et exercée. Les physionomies y sont dessinées avec beaucoup de netteté et d'harmonie, les groupes bien posés, les détails distribués avec une élégante sobriété.

Julie Norwich est une étude patiente du cœur; ce roman moral est anglais, non-seulement par le choix des personnages, mais encore par les allures, le ton et la couleur. On sent qu'il est mené par un esprit calme qui se possède et ne se laisse pas dévorer par sa propre chaleur. Les passions qui atteignent souvent au pathétique y arrivent plutôt par la justesse avec laquelle elles ont été observées et reproduites, que par l'impétuosité d'un élan actuel qui se ferait jour sur-le-champ, et, par sa propre force d'impulsion communiquée à l'expression, atteindrait immédiatement à la vérité, sans le secours d'une réflexion mûrie. L'auteur paraît avoir suivi de près la piste des passions dans le cœur humain. Il en connaît les tours et les retours, et nous les fait suivre avec une exactitude qui ne tombe jamais en défaut. Par là il a trouvé l'art d'exciter, à chaque instant et comme à tous les tournans de sa fable, avec les choses les plus simples, un plaisir né de la surprise, et qui est d'autant plus vif qu'on devait le moins s'y attendre. Il est moins heureux dans les parties où l'étude et l'observation ne le soutiennent plus. Lorsque la logique de la passion ne lui force pas la main et qu'il reste absolument le maître du choix de ses incidens, l'invention se prête peu à lui fournir ce que sa sagacité analytique n'a pas pu conquérir. Ainsi ses caractères ridicules sont peints en charge, ou avec une certaine gaucherie qui nuit à l'effet de l'ensemble. J'en dirai autant des petites maîtresses et des fats. Mais dans les caractères qu'ennoblit l'élévation de la pensée ou la générosité du cœur, il y a une fermeté de touche qui suffit pour faire de *Julie Norwich* un livre digne d'être remarqué. Assurément, c'est là l'œuvre d'une noble intelligence et d'un jugement cultivé.

Ce don de peindre des caractères n'est pas le lot de tout le monde. L'au-

Digitized by Google

teur de *Descarnado*, M. Darsigny, en est si convaincu, que, pour y parvenir, il s'est donné au diable; mais il paraît douteux que le diable ait accepté le cadeau, ou du moins qu'il l'ait payé de retour par le don qu'on attendait de lui.

Il y avait autrefois un pauvre diable d'auteur qui travailla vingt ans pour le théâtre de la foire, qui fit en outre *Turcaret*, *Gil Blas*, et autres balivernes françaises ou espagnoles. Il portait du reste un nom à l'avenant de ses occupations, c'est-à-dire un nom modeste et de maigre étalage s'il en fut: il s'appelait Lesage. L'exercice de sa profession lui avait donné de grandes privautés avec le diable, qu'il logeait habituellement dans sa bourse, comme dit un pauvre hère nommé La Fontaine, et qu'il tirait à peu près constamment par la queue, comme dit une vieille phrase française qui s'est vue naguère enchâssée et richement paraphrasée dans un drame moderne. Si bien qu'il prit un jour sur lui d'attribuer à son commensal le diable certain livre que le libraire eût peut-être refusé sans cette signature. Il prétendait que le diable avait son séjour ordinaire dans une bouteille où il était maintenu par les conjurations cabalistiques d'un nécromancien de ses ennemis, et qu'une espièglerie d'écolier l'en avait momentanément délivré en cassant la bouteille. Mais nous devons supposer que c'était là une fiction, car nous avons vu que l'hôte prétendu de la bouteille avait un autre logement. Toutefois voici venir un nouvel auteur qui confirme, en même temps que l'existence de la bouteille, celle du prisonnier qui y était enfermé; à telles enseignes qu'il a fait, lui aussi, voler la prison en éclats et reçu de nouvelles confidences du captif échappé pour la seconde fois. Nous ne voulons pas suspecter la sincérité de M. Darsigny; mais hélas! hélas! à lire ces confidences, pour concilier l'impression qu'elles nous ont laissée avec les assertions de l'auteur sur leur origine, nous nous sommes vu dans la nécessité de conclure qu'il s'était évidemment trompé de bouteille.

Le démon de l'imitation sans doute, voulant lui jouer un tour, lui en aura forgé une toute semblable à l'autre quant aux apparences extérieures, mais complètement vide. C'est du contenu de celle-ci qu'il a, en toute bonne foi, rempli son livre, croyant y mettre quelque chose. En l'employant autrement, la moitié de l'imagination qu'il lui a fallu pour pousser à ce point l'illusion lui eût suffi pour mettre réellement les choses au point où l'illusion les lui fait voir.

Parlerons-nous, après cela, des mille et une histoires de M. le capitaine Marryat? Il paraît que les lauriers du plus fécond de nos romanciers ont empêché de dormir ce Thémistocle d'outre-mer. Pour nous qui lui avons dû une disposition toute contraire, nous nous sentons en ce moment plutôt disposé à quitter la plume. Nous reconnaissons toutefois qu'il y a de l'imagination et de la facilité dans *le Pacha à mille et une queues*.

A. B.

Digitized by Google

BULLETIN.

Nous arrivons un peu tard pour exprimer notre joie et célébrer le dernier triomphe des armes françaises en Afrique. Mais, puisque nous prenons la parole des derniers, nous en parlerons avec plus de calme, avec tout le sang-froid dont nous sommes capables encore, et cette satisfaction profonde, mais concentrée, qui n'interdit pas la réflexion. Un beau modèle a posé devant nous, de loin : c'est le général Valée, et le simple et ferme bulletin qu'il a dicté nous préservera facilement de toute exagération de langage. Qui donc ne sentirait le devoir d'imiter, à cette distance où nous sommes de l'évènement dans le temps et dans l'espace, la précision sévère et la fermeté d'esprit dont le brave général a su donner l'exemple, au milieu de cet enivrement de la victoire que tous éprouvaient autour de lui ? Pour rendre un juste hommage à l'armée, il lui a suffi de quelques nobles paroles, qu'on n'oubliera pas : « C'est une des actions de guerre, a-t-il dit, les plus remarquables dont j'ai été témoin dans ma longue carrière. » — Pour payer une autre dette, avec cette prédilection un peu trop exclusive dont ne peuvent se défendre, malgré le plus parfait désintéressement personnel, les hommes attachés à une arme spéciale, il n'a pas manqué d'ajouter que ce qu'on a fait pour prendre Constantine a été une *opération entièrement d'artillerie.* — Mais cette double obligation remplie, il a parlé de lui-même avec un rare mélange de modestie et de dignité, il semble avoir voulu s'effacer pour faire une part plus belle à celui qu'il a remplacé sous le feu de l'ennemi ; ses rapports au ministre de la guerre et au président du conseil sont, pour ainsi dire, les premiers honneurs funèbres rendus à la mémoire du général Damrémont. On reconnaît, à ce trait, l'homme qu'il a fallu aller chercher dans

Digitized by Google

une humble retraite à la campagne, et qui a consenti à recevoir, pour servir le pays et le roi, un commandement de second ordre sous un chef plus jeune que lui, et moins ancien dans le même grade.

Bien plus, on assure que, dans le moment du triomphe, il a su se posséder à un degré qui étonne, et dont on a une idée incomplète par le style impassible de ses dépêches. Maître de Constantine, il l'a été assez de lui-même pour exposer sur-le-champ au ministère les embarras de cette conquête récente, les difficultés, les dépenses, les longues luttes auxquelles il faut encore se préparer, si l'on veut conserver tout le territoire que nos armes viennent de conquérir. Ce sont là, si nous en croyons des hommes qui paraissent bien informés, les considérations politiques dont il a fait suivre son bulletin, et que le ministère a supprimées. Une aussi froide raison n'est guère dans les habitudes d'un vainqueur. Ne soyons pas plus enivrés que le général Valée de ce triomphe, et apprécions, sinon au même point de vue, du moins avec la même absence de passion, les résultats qu'il convient d'en tirer pour les intérêts véritables de la France.

Et d'abord il est juste de dire que l'intention du ministère paraît s'être manifestée assez clairement dans un article du *Journal des Débats*, qui n'a pas été écrit, nous le supposons, sans quelques causeries confidentielles avec l'un des deux ou trois hommes politiques du cabinet. Le *Journal des Débats* se demande : « Que fera-t-on de Constantine? » et il ajoute : « Cette question a été faite à la chambre; elle y sera faite encore. Nous espérons que le gouvernement répondra qu'il garde Constantine. »

Il y a en effet de bonnes raisons pour que le gouvernement s'arrête à cette résolution généreuse. Ce n'est pas que nous attachions, comme le *Journal des Débats*, la moindre importance à Constantine, parce qu'elle a été *l'ancienne capitale de la Numidie et de l'Afrique romaine;* Syphax, Massinissa, Scipion l'Africain, ne sont guère des noms ni des autorités qu'on puisse invoquer aujourd'hui. Quelle qu'ait été l'habileté des Romains à bien choisir leurs positions militaires en pays conquis, leur exemple est loin d'être une règle infaillible de nos jours, car les divisions territoriales des états ont changé; les liens d'affection entre les peuples, les causes des sympathies internationales, et aussi les divergences d'intérêts, de passions, de religions, ne sont plus les mêmes dans les mêmes contrées. Toutes ces considérations d'une politique trop savante en histoire ancienne nous touchent peu quant à nous, et ne sauraient être populaires ailleurs qu'à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il faut apprendre à se décider, dans la pratique des affaires, par des vues toutes modernes. Heureusement on en a fait valoir de ce genre, et c'est à celles-ci que nous devons notre attention.

Si la province et la ville de Constantine sont des points plus importans à garder peut-être qu'Alger même et son massif, et ses dépendances immédiates, en voici les raisons principales, les seules qui aient une grande valeur actuelle. Cette province est la plus fertile de toute l'ancienne régence à la-

Digitized by Google

quelle Alger a donné son nom. Elle est traversée, dans des directions diverses, par trois ou quatre cours d'eau, navigables autrefois, et qui le seraient encore, si on prenait la peine d'enlever les obstacles que le temps et la négligence des populations riveraines ont laissé accumuler dans leurs lits; il ne faudrait pas de prodigieux travaux pour restituer au régime de ces rivières toute leur régularité, toute leur utilité commerciale; les soins les plus vulgaires suffiraient.

Les tribus qui habitent la province de Constantine sont les plus industrieuses de la régence et les moins cruelles. Il s'est conservé parmi elles de bons souvenirs et un penchant toujours assez vif pour les Français, qui ont eu, pendant si long-temps, des établissemens sur la côte, et ont fait pénétrer de proche en proche leurs mœurs dans l'intérieur avec cette facilité communicative pour laquelle il n'y a pas de barrière insurmontable.

La situation de Constantine est admirable pour le commerce avec les régions centrales de l'Afrique et les régences barbaresques voisines de l'Algérie; Constantine, en effet, est le point d'intersection de toutes les caravanes qui parcourent en sens divers l'Afrique et s'étendent jusque sur une partie de l'Asie. Enfin n'oublions pas une dernière considération, qui doit dominer toutes les autres, tant que la France exercera, dans sa colonie africaine, un empire contesté, au nom de la religion musulmane, par la Turquie et toutes les puissances inférieures qui relèvent du sultan, chef et protecteur de cette religion. A Constantine, on est placé mieux qu'ailleurs pour surveiller les mouvemens des deux régences de Tunis et de Tripoli; on imposera par terre aux ennemis de la France, on leur inspirera une crainte salutaire et continuelle qui dispensera nos escadres d'aller s'embosser au goulet du port de Tunis à la première alerte venue de Constantinople. Alors seulement on pourra se dire tout-à-fait maître de l'Algérie, parce qu'on ne redoutera plus les hostilités ni le mauvais vouloir de ses voisins.

Mais la conservation de Constantine exigera de grands sacrifices en hommes et en argent; le budget de nos possessions africaines s'accroîtra dans une proportion qui pourra bien effrayer les chambres. Pour maintenir une garnison française à Constantine, il faut continuer d'occuper les camps de Guelma et de Medjez-Ammar, il faut s'établir dans un troisième point intermédiaire; et de tous ces camps, notre puissance armée devra sortir de temps à autre pour combattre les Arabes. Quelle que soit, du reste, la supériorité de la position de Constantine sur celles que nous avons déjà au centre et à l'ouest de l'Algérie, n'allons pas croire que notre nouvelle possession, plus avantageuse, nous permettrait de négliger les anciennes; non; il faudra tout garder, et notre conquête dans l'est ne sera entretenue ni défendue avec les économies opérées sur d'autres points. Ce sera un accroissement considérable, non pas un déplacement de dépenses. Qu'on se prépare, si l'on veut bien faire les choses, à tenir sur pied cinquante mille

Digitized by Google

hommes en Afrique. On nous assure, et nous le croyons volontiers, que le ministère proposera aux chambres de garder Constantine, avec Oran, avec Alger, mais en acceptant toutes les conditions nécessaires de cette triple occupation. Les chambres décideront; le ministère, qui est si près de paraître devant elles, n'oserait rien prendre sur lui et ne le doit pas; c'est tout au plus si, dans le peu de jours qui le séparent de la session, il aura le temps de réfléchir mûrement sur l'étendue de l'initiative qu'on attend de lui dans ce grave intérêt de gouvernement.

La question se résoudra, si nos prévisions se réalisent, par la résignation de Constantine entre les mains d'un chef indigène, qui devra se soumettre à notre droit de suzeraineté, lui rendre un hommage efficace par des tributs et d'autres preuves comprises des Arabes, et ne pas oublier surtout comment nous faisons prévaloir, au besoin, notre suprématie. Ce ne sera pas Achmet-Bey, nous y comptons; il a été contre la France avec trop de fureur et d'aveuglement pour être jamais avec elle; et le système de conciliation ne s'étendra pas jusque-là, s'il plaît à Dieu! Achmet-Bey n'est pas un doctrinaire, que nous sachions. Ce ne sera pas non plus le commandant Youssouf qu'on choisira, nous en sommes assurés; celui-ci a donné, dans son long séjour à Paris, la mesure de sa gravité, de son aptitude aux affaires, de tous les dons enfin qui méritent le pouvoir; il n'est pas au niveau du rôle qu'on lui avait autrefois destiné avec une obligeante imprévoyance. Malheur aux héros qui viennent de loin, avec leur renommée digne des *Mille et une Nuits*, se montrer à tous les regards, et se faire toiser aux environs de la petite bourse de Tortoni! Il n'y a pas de roman, pas même ceux que *raconte si bien* parfois le *Journal des Débats*, qui résistent à cette froide épreuve de la réalité.

L'éclatant succès de nos armes dans l'est rejaillira heureusement sur l'ouest de notre grand établissement d'Afrique; la prise de Constantine aidera beaucoup à consolider la paix dans la province d'Oran, en donnant à l'émir de Mascara quelques motifs de plus d'observer rigoureusement le traité de la Tafna. Ainsi le ministère aura, en six mois, pacifié et soumis, autant qu'il le veut, l'Algérie à ses deux extrémités, par des moyens contradictoires en apparence, mais qui tendaient au même but; le ministère du 15 avril se montre fidèle à sa vocation, qui est de résoudre, comme on l'a vu jusqu'ici, toutes les questions graves qu'il a trouvées pendantes à son avénement. Il aura déblayé le terrain, peu lui importe que ce soit pour d'autres, ce serait encore une assez belle part que la sienne; et ceux même qui doutaient le plus de sa vitalité, aux premiers jours de sa naissance, conviennent qu'il a marché, qu'il a agi, qu'il a réussi à beaucoup de choses en peu de temps; ils se tirent de cette difficulté en disant qu'il est né heureux. Acceptera qui voudra cette manière de juger les hommes et les choses : il ne nous semble pas qu'on puisse être heureux à ce point sans une véritable habileté, un esprit de suite et une harmonie de volontés surtout, dont peu d'administrations ont offert le modèle jusqu'à ce jour. Nous ne serions pas surpris qu'à

Digitized by Google

force de manier le pouvoir et d'être *heureux*, le ministère y prit goût, et sût le garder. La récompense qui lui est réservée sans doute, c'est de pouvoir faire lui-même quelques pas, dans une voie nouvelle, sur le terrain qu'il a déblayé. Ce serait une belle gloire, après avoir réglé le compte du passé, d'inaugurer un avenir de dignité et de grandeur dans notre politique étrangère. Déjà, nous le savons, les relations de la France avec l'Europe sont singulièrement modifiées depuis le 15 avril. On ne se souvient pas assez, dans le public toujours trop oublieux, de l'état des esprits à l'intérieur, ni de notre situation au dehors, à l'époque que nous signalons. Les grandes monarchies absolutistes voyant la France en guerre avec son gouvernement, et le gouvernement lui-même déchiré dans son sein par de profondes divergences d'opinion, supposaient (pourquoi le dissimuler?) que l'établissement de juillet inclinait vers sa fin, et déjà elles triomphaient de nos malheurs en perspective : nous étions devenus la risée de l'Europe; elle rêvait ce qu'elle rêve toujours quand la peur l'abandonne un moment, c'est que nous allions être la proie des factions et la sienne un peu plus tard! Aujourd'hui, elle reconnaît que la dynastie de notre révolution s'affermit et pousse bien avant dans le sol ses nombreuses racines; elle nous respecte, si elle ne nous aime. L'affaire de Constantine n'aura pas peu contribué à nous poser ainsi vis-à-vis de l'Europe; et pourtant, c'est presque là une affaire d'intérieur, ce n'est pas encore une manifestation, aussi directe et aussi hardie que nous la voudrions, d'une nouvelle politique extérieure. Tout n'est pas fait, il s'en faut bien; seulement tout commence.

En attendant, il est juste de louer certains journaux de leur persévérante malveillance envers le ministère, comme envers tous les hommes qui, de près ou de loin, concourent au succès de ses actes : cette malveillance inépuisable est le plus grand mérite que puisse revendiquer une presse qui, sans cela, ne s'attribuerait plus l'insigne honneur d'être de l'opposition. Constantine est à peine prise, et dans le silence du gouvernement qui ne s'est pas encore expliqué d'un ton officiel, déjà ces feuilles donnent un libre cours à leurs méfiances injurieuses. Les unes refusent de croire que le *Journal des Débats* ait interprété la pensée du cabinet, car ce serait une pensée généreuse; elles attendront des déclarations officielles, de peur de mécompte, *et encore n'y auront-elles foi qu'à demi*. Du reste, s'il est permis de pressentir l'esprit public d'après leur langage, qui n'est français d'aucune manière, tout le monde *s'attend que* le gouvernement se décidera pour l'abandon de Constantine : ce résultat est tellement prévu, qu'on y est préparé comme à une chose inévitable!

D'autres journaux, pour faire de l'opposition à leur manière, établissent une censure d'un nouveau genre sur les correspondances particulières qui leur viennent de Constantine, et ils en élaguent tout ce qui est favorable à M. le duc de Nemours; ils s'estiment à cent lieues de la cour, et pensent avoir donné une bonne leçon aux courtisans, parce qu'ils ont empêché leur public

Digitized by Google

de savoir ce qu'on dit partout du courage d'un jeune prince, qui, apparemment, n'a pas été mis, par son rang, en dehors de ce droit commun des enfans de la France. L'armée rend plus de justice à M. le duc de Nemours, nous le savons; elle l'a adopté comme celui de toute sa famille qui mérite le mieux le nom de soldat, et elle le venge assez des omissions calculées d'une certaine presse, et aussi de quelques préventions qui planent dans une région élevée de la société, où ce n'est pas une recommandation d'être, à vingt-trois ans, comme on disait de lui au camp de Compiègne, *un troupier achevé!*

Le triomphe de nos armes en Afrique ne peut que faire du bien aux élections en France; surtout la nouvelle en est arrivée à propos pour que les électeurs décident, dans leur sagesse et leur esprit de nationalité, quelle mission ils veulent donner à leurs mandataires. Si la chambre qui va venir se montre timide à embrasser la grande question d'Alger dans toute sa largeur, et aussi avec toutes ses nécessités, les électeurs n'auront à s'en prendre qu'à eux-mêmes. Qu'ils sachent envoyer une chambre disposée aux sacrifices, et ce n'est pas le gouvernement qu'elle trouvera indocile; il est prêt à accepter toutes les conditions d'un établissement colonial sur une vaste échelle; et, à vrai dire, ce n'est jamais du gouvernement que les objections sont venues : c'est de la chambre élective, qui, selon le mot de M. Dupin, l'anti-colonial, tient les cordons de la bourse.

D'après les bruits qui se répandent depuis quelques jours, les élections seront plus vivement disputées qu'on ne le supposait d'abord, et le ministère, sans avoir à s'alarmer sur le résultat définitif, prévoit que la mêlée sera chaude. D'où vient ce changement dans une situation qu'on croyait fixée, avant même d'être décidée par le scrutin? La vraie cause, à ce qu'il nous semble, c'est la tolérance qu'on a promis d'avoir pour les prétentions électorales des doctrinaires : le gouvernement, pour n'avoir pas voulu se séparer de ce parti, qui est devenu si vite un parti extrême, propre à tout compromettre, a été accusé faussement de l'avoir admis dans son alliance intime, et il a dû se trouver moins fort contre les autres partis extrêmes; ceux-ci se grandiront et lèveront la tête toutes les fois qu'on pourra craindre, à tort ou à raison, le retour des doctrinaires au pouvoir. Un républicain avoué, M. Corne, président du tribunal de Douai, se présente à Cambrai, où il a des chances favorables; cependant le candidat du ministère n'est pas encore disposé à lui céder la place. Un autre partisan de la république, et qui promet à M. Garnier-Pagès un rival parlementaire, M. Martin, avocat de Strasbourg, aspire à remplacer à la chambre M. de Turkheim, ancien maire de cette ville. M. de Turkheim se retire et ne lui fera pas concurrence; dès-lors tous les efforts que d'autres pourraient tenter doivent probablement échouer devant cette candidature.

On ne dit pas toutefois que le parti légitimiste ait aussi l'espoir de s'enrichir par l'accession de quelques talens nouveaux; il en est toujours au même point. Sauf les noms de M. Berryer et de M. le duc de Fitz-James, il

Digitized by Google

n'y en a pas un seul que le monde connaisse. On a déjà soumis du ton le plus doux cette simple observation à la *Gazette de France;* elle a compris qu'on voulait lui dire qu'elle vieillissait, et son parti avec elle; elle a eu raison, c'était bien le sens de ces paroles. Mais, pour répondre, elle a pris le change, selon son habitude. Ce n'est pas l'obscurité de ses amis qu'elle prétend justifier, et tel est pourtant le seul reproche qu'on leur adressait amicalement; elle imagine, par un adroit détour, qu'on en veut à la tournure bourgeoise de leurs noms, et vous voyez d'ici comme elle doit rire agréablement de la prétendue contradiction des libéraux, qui ont fait une révolution au profit de la bourgeoisie et se moquent des familles bourgeoises. Là-dessus, la *Gazette de France* prend sous sa protection tout le tiers-état; elle passe en revue les noms bourgeois qu'elle a pu rassembler sous sa bannière, avec autant d'orgueil qu'elle l'eût fait autrefois pour les Castelbajac, les Puymaurin, les Marcellus, les Syrieys de Mayrinhac; c'est encore là une de ces conversions imprévues dont elle nous étonne depuis six ans. Par malheur, il y a des gens d'une mémoire désespérante; ils se souviennent parfaitement des quolibets de la *Gazette* lors des comités électoraux de 1829 et 1830, organisés contre M. de Polignac par des meneurs populaires dont elle trouvait les noms tout-à-fait grotesques. Comme c'était alors pour elle un sujet de rire inextinguible que tous ces noms populaires du neuvième arrondissement! MM. Locquet, Lanquetin, etc. Tous ces noms ont fait leur chemin dans les honneurs municipaux, et le patronage de la *Gazette* ne peut s'étendre sur eux; voilà le malheur! Celui qui avait le privilége de la divertir plus que les autres, c'était l'honorable M. Locquet. Elle ne tarissait pas en plaisanteries plus ou moins folles sur la nécessité pour le roi de France de rendre son épée à M. Locquet. Aujourd'hui elle signalerait volontiers pour aristocrate ce maire qui ne veut pas briguer les suffrages de ses voisins et ne sortira de chez lui que député.

Il court de si mauvais bruits sur le parti légitimiste, qu'on disait, ces jours derniers, M. Berryer disposé à faire confirmer de nouveau son mandat, par une sorte de point d'honneur, et à le résigner ensuite pour abandonner la vie politique. M. Berryer aurait tort, il ne fera pas cette faute, et pourtant nous concevons que l'ingratitude des augustes exilés lui en ait donné l'idée plusieurs fois. Pour ce qui est de la vie politique, il y a longtemps qu'elle a abandonné M. Berryer, cela date du jour même où il est entré à la chambre, sous les auspices d'une faction insensée qui allait se perdre, le perdre lui-même et la légitimité tout ensemble. Mais il reste à cet orateur de premier ordre de grands dédommagemens d'amour-propre; c'est à quoi la vie parlementaire est bonne, quand elle ne sert pas autrement; on parle, et l'on croit qu'on agit; on traite les affaires d'un certain point de vue où le pays entier refuse de se placer, et l'on rêve qu'on y exerce quelque influence. M. Berryer, que certaines prédilections, qui ne sont pas d'ailleurs les nôtres, ont fait admettre généralement comme le plus grand

Digitized by Google

orateur de la chambre, ne trouvera jamais un plus vaste théâtre pour le développement de tous ses moyens.

A vrai dire, il faudrait peut-être s'abstenir de parler des élections, à la veille du jour où elles vont se faire. Tant de prévisions peuvent être démenties par l'évènement! Aussi nous arrêterions-nous là, s'il ne nous restait, avant de finir, un devoir dont nous avons à nous acquitter envers des amis politiques.

Un des membres du centre gauche les plus honorables par leur caractère et les plus indépendans par leur position, M. Roger (du Nord) a été attaqué, dans les bulletins électoraux de la gauche, comme s'il s'agissait d'un de ces ministériels de tout ministère possible, qui ont si fort déconsidéré la dernière chambre, en la traînant tour à tour, et à six mois d'intervalle, à la remorque de trois ou quatre différens systèmes de gouvernement. Il n'en est rien, et l'on sait ce qu'est M. Roger : un homme qui a toujours affiché une préférence marquée pour un cabinet dirigé par M. Thiers, mais qui, s'il devait conseiller au ministère de sa prédilection une alliance nécessaire avec quelque fraction de la chambre, porterait ses regards, avant tout, sur la gauche gouvernementale et gouvernable, sur M. Odilon Barrot, pour lequel il ne dissimule pas son estime profonde et ses sympathies. Toute réserve faite pour la considération personnelle que tout le monde doit à M. Barrot, nous ne partageons pas cet entraînement politique, nous le constatons; et cependant la gauche combat M. Roger avec violence. Elle ne pourra donc jamais se dépouiller de ses mauvaises habitudes du temps de la restauration! Si vous faites un pas vers elle, aussitôt elle recule de deux pas, et tout en rompant, elle ferraille avec vous de sa vieille rapière.

Elle aura beau s'escrimer toutefois; elle n'empêchera pas les hommes du centre gauche, tels que M. Dufaure, M. Dubois, M. Roger, M. Mathieu de La Redorte, M. Vivien et leurs amis, de former l'élément principal de la prochaine chambre : c'est la seule prévision qui paraisse infaillible, et nous l'aventurons en toute assurance. Et le centre gauche gardera long-temps le pouvoir avant de le laisser incliner décidément vers la gauche, surtout si la gauche continue de marcher ainsi d'erreurs en erreurs, et de se retirer, avec son humeur farouche, devant ce qu'elle devrait attendre au moins dans ses cantonnemens.

Si, à la veille des élections, nous jetons un coup d'œil au dehors, sur cette formidable question d'Espagne que de grands politiques trembleurs présentaient comme un obstacle à la dissolution de la chambre, nous voyons les troupes du prétendant qui repassent l'Èbre sur plusieurs points. Cette bonne fortune arrive à la cause constitutionnelle d'Espagne, c'est-à-dire à la nôtre, juste au moment où nos colléges vont approcher du scrutin; rien ne pouvait venir avec plus d'opportunité, si ce n'est la prise de Constantine, qui lève aussi une difficulté dont on prétendait faire ressource pour prolonger la vie de la dernière législature. Tout devient obstacle à qui se

Digitized by Google

laisse effrayer; mais M. Molé peut se dire aujourd'hui, en changeant un peu la devise d'un de ses devanciers : « Tout vient à point à qui sait prévoir et vouloir. »

Théâtres. — Le Théâtre-Italien, privé de Rubini, s'est vu contraint de recourir au vieux chef-d'œuvre de *Sémiramis*. Les Arsaces manquant toujours, il eût été fort difficile d'escorter dignement Sémiramis à son entrée à Babylone sans l'intervention de Mme Albertazzi, qui a quitté la robe cendrée de la *Cenerentola* pour la tunique du guerrier perse. Cette cantatrice n'a pas craint de cumuler le *soprano* et le *contralto*, comme Mme Malibran, d'harmonieuse mémoire. Déjà, l'été dernier, Mme Albertazzi avait chanté Arsace au *King's-Theatre* à Londres, et la jolie Anglo-Italienne avait obtenu une espèce de triomphe chez ses semi-compatriotes. Ce bonheur a souffert quelque peu en repassant le détroit. Le terrible rôle d'Arsace ne semble avoir été écrit que pour Mme Pisaroni. Que de femmes ont échoué depuis cette *virago* foudroyante, si belle dans son incomparable laideur! Nous avons vu passer Mmes Brambilla et Pixis en ces derniers temps; aujourd'hui c'est Mme Albertazzi qui veut recueillir ces successions. Nous devons à cette complaisance ou à cette témérité trois soirées de *Sémiramis*, sans doute les plus froides de la saison. Il est vrai que tout contribue à désoler le chef-d'œuvre de Rossini. Une parcimonie provinciale préside au budget de Favart; c'est vraiment un douloureux spectacle que cette cour babylonienne et ces coulisses flottantes qui se sont éternisées autour de *Sémiramis*. Les années passent, mais cette Babylone ne passe jamais. L'administration a ses recettes assurées avec Mlle Grisi et Tamburini; cela lui suffit. Les habitués ne se plaignent pas; ils sont les obligés de la direction, puisqu'ils ont la faveur d'être inscrits sur le catalogue étroit des loges, où il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Que peut-on désirer de mieux? Il est reconnu que la petite salle des Italiens est un salon ouvert au beau monde trois fois par semaine; qu'on y fait de la musique vocale, et instrumentale quelquefois; que Lablache, Rubini, viennent y chanter des morceaux en costume du moyen-âge et sans partition. Cela suffit à la curiosité; c'est un peu plus qu'un concert et un peu moins qu'une représentation scénique, un juste-milieu ultramontain créé par l'économie de la direction. Favart ne veut pas entrer en rivalité de pompe avec son voisin l'Opéra; Favart garde sa spécialité modeste; il place les diamans et les belles figures dans les loges; il décore la salle, et laisse à la scène une noble simplicité. L'Opéra décore la scène et ne se mêle pas de la salle. Or, s'il arrivait que Rubini, Mlle Grisi et Tamburini fussent atteints, cet hiver, par un trio de grippe, on ouvrirait les portes comme d'habitude, on ouvrirait le foyer; l'orchestre jouerait des symphonies, et le théâtre ne jouerait rien du tout. Pourtant il

Digitized by Google

serait à désirer que la direction employât à quelques superfluités de détail les fonds que les chambres lui votent. Il ne serait pas mal que *Sémiramis* obtînt un peu de cette faveur de peinture et d'étoffes qu'on a largement accordée à feu *Malek-Adhel*. Il conviendrait même de chausser, de coiffer, de vêtir le moins grotesquement possible ces Perses, ces Mèdes, ces Babyloniens, ces Syriens, ces Assyriens, ces Indiens, ces mages, ces prêtres, ces peuples, ces rois, qui sont représentés par six messieurs assez nonchalans. *Tanti regi e popoli!* Mais Rubini commence à mieux se porter; nous l'avons vu sur le boulevart Italien, avant-hier, en polonaise-bergamasque bleue; il ne toussait pas. *Les Puritains* sont arrivés avec lui : *Suoni la tromba!*

A propos de subventions théâtrales, les chambres auront à trouver cette année une mine nouvelle, les jeux publics étant supprimés. Le *trente-un* et la *roulette* déshabillaient bien du monde, mais ils habillaient le personnel des théâtres subventionnés; c'était une compensation. Le terme de la fermeture des salons Benazet approchant, une fièvre ardente s'est, dit-on, emparée des joueurs. L'or et les billets jonchent les tapis, dont la verdure disparaît sous les masses d'enjeux énormes. Cela se conçoit; on veut jouir avant d'expirer; il n'y aura jamais plus de libertins que deux mois avant la fin du monde. La province commandite des députés qu'elle envoie aux chambres de *trente-un*. Des électeurs s'assemblent, votent des fonds, et confient une martingale victorieuse à un député probe, qui prête serment de fidélité sur une dame de cœur, monte en chaise de poste, et tombe avant le débotté chez les *tailleurs*. Les quatre-vingt-six départemens ont fourni de cette manière quatre cent représentans, qui ont tous promis de vaincre ou de s'ensevelir sous les débris de la ferme. De là, cette affluence inouie de joueurs, ce luxe des tables, ces gains et ces pertes énormes, dont les salons font leurs entretiens depuis quelques jours. On ne sait où pareille fureur doit s'arrêter : tous veulent employer dignement les soixante jours qui restent, y compris les nuits; une minute perdue, c'est une fortune peut-être à jamais envolée; aussi toutes les secondes sont saisies au vol; on extrait l'essence du temps; on exprime le jus des heures. Le 31 décembre, *le jeu sera fait, et rien n'ira plus*.

— *La Marquise de Senneterre* a obtenu assez de succès au Théâtre-Français, mardi dernier. La réaction commencée rue de Richelieu par les comédies appelées *spirituelles* se continuera-t-elle long-temps encore? Nous espérons que non. Nous ne pouvons nier, cependant, un certain mérite d'intrigue dans *la Marquise de Senneterre*. Justice rendue à cette pièce sous le rapport du dialogue et de la composition, demandons aux auteurs pourquoi ils ont fait de Marion Delorme et de Cinq-Mars deux personnages en dehors de toute réalité historique, et, en même temps, en dehors de la poésie dramatique, pour ainsi dire. La destinée de Marion Delorme n'est pas, nous le

Digitized by Google

croyons, de nature à ne fournir que quelques plaisanteries et quelques bons mots. Nous n'approuvons pas, sans doute, le parti qu'en a tiré M. Victor Hugo; il ne convient pas plus de faire de la célèbre courtisane une femme à sentimens exaltés qu'une femme d'un esprit médiocre et trivial. Dans *la Marquise de Senneterre*, Marion Delorme n'est autre chose qu'une grisette froidement coquette, sans finesse et sans esprit. C'est un tort réel qu'ont eu les auteurs de ne pas respecter davantage l'esprit traditionnel de la joyeuse courtisane. Nous en dirons autant de Cinq-Mars, qui, du commencement à la fin de la comédie, joue le rôle d'un innocent de première force. Un homme comme Cinq-Mars, cependant, assez audacieux et assez entreprenant pour lever l'étendard de la révolte contre Richelieu, et pour mériter, à dix-neuf ans, la haine du célèbre coupeur de têtes, valait qu'on le prît un peu plus au sérieux. Somme toute, l'idée de *la Marquise de Senneterre* n'est pas neuve, les caractères n'en sont ni vrais ni nouveaux; nous trouvons, néanmoins, qu'elle est supérieure à plusieurs des marivaudages joués à la Comédie-Française depuis long-temps. — Quant aux acteurs, nous n'avons rien à en dire. Le profil de Mme Volnys n'a pas été applaudi, non plus que la voix chevrotante de Mlle Plessis, qui, à notre grand regret, semble prendre à tâche de démentir toutes nos espérances.

On répète activement au Théâtre-Français le *Caligula* de M. Alexandre Dumas. Ce drame jouit déjà d'une renommée qui, nous l'espérons, ne pourra que s'accroître. On parle beaucoup du talent de penseur dont a fait preuve M. Alexandre Dumas dans son nouveau drame, où deux littératures et deux religions, c'est-à-dire deux civilisations se trouvent en présence. L'analogie évidente qui existe entre l'époque choisie par l'auteur et la nôtre, au point de vue philosophique, ne saurait manquer d'exciter vivement l'intérêt du public.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUARANTE-SIXIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Scènes de la vie dalmate et vénitienne. — Les trois Amours d'un philosophe vénitien, par M. PHILARÈTE CHASLES. 5
Voyages. — Tanger et Gibraltar, par M. ROSSEEUW SAINT-HILAIRE. 27
Les Inconvéniens d'une faute d'impression, par M. CH. NODIER. . 43
BULLETIN 52

Souvenirs d'Espagne. — II. — Route de Saragosse à Madrid, par M. CH. DIDIER. 65
Salvador, par Mme CH. REYBAUD. 80
Croquis politiques. — II. — M. le duc Decazes. 109
BULLETIN. 129

L'Académie royale de Musique. — 4e époque. — Septième article, par M. CASTIL-BLAZE. 133
Originaux du dix-septième siècle.—I.—L'Avocat Patru, par M. PAUL DE MUSSET. 160
L'Irlande. — II. — Dublin, par M. C. FEUILLIDE. 173
BULLETIN. 196

La Signarre, par M. LÉON GOZLAN. 205
Une vie de poète, par M. X. MARMIER. 250
Critique littéraire.—*Mauprat* de George Sand, par M. J. CHAUDES-AIGUES. 258
BULLETIN. 265

La Légende de sœur Béatrix, par M. CH. NODIER. 277
Originaux du dix-septième siècle. — II. — Le Poète Gombauld, par M. PAUL DE MUSSET. 294
L'Art dramatique, lettre à Diderot, par M. ARNOULD FREMY. . . 311
Critique littéraire. — *Valérie*. — *La duchesse de Bourgogne*. — *Julie Norwich*. — *Descarnado*. — *Le Pacha à mille et une queues*. . . 325
BULLETIN. 333

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

XLVII.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cᵉ,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1837.

TOME QUARANTE-SEPTIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

1837.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDES HISTORIQUES.

La Littérature des Esclaves.

Il nous a semblé curieux de séparer de l'histoire générale des littératures anciennes de l'Occident un épisode assez important qu'elle renferme, et qu'on ne nous paraît pas avoir encore étudié autant qu'il mérite de l'être. Nous voulons parler du filon littéraire exploité par les esclaves. En général, les érudits qui ont écrit sur les langues classiques se sont bornés à mentionner tel poète ou tel philosophe comme ayant été esclaves; mais personne n'a songé à examiner si des faits pareils constituaient une exception, ou s'ils étaient au contraire des manifestations de quelque généralité sociale. C'est cette lacune historique que nous avons essayé de combler en cherchant la signification et l'étendue, parmi les anciens, de la littérature cultivée par les esclaves.

Quand les races esclaves entrèrent dans la commune et dans la jurande, elles venaient d'être affranchies. La propriété terrienne leur était donc à peu près tout-à-fait étrangère; car outre que leur pécule de liberté était fort modique, la propriété de la terre supposait certaines capacités seigneuriales qu'elles n'avaient pas. Le travail, le travail manuel appliqué aux métiers, aux arts, au menu négoce, devint ainsi la condition nécessaire des bourgeoisies naissantes.

Or, le travail ne suffit pas toujours à tout le monde. Le travail est comme les champs, il rend selon qu'on lui donne. Celui qui apporte à son œuvre le plus d'activité et d'intelligence est aussi celui qui en

Digitized by Google

retire le plus de profit. L'inégalité des facultés physiques, intellectuelles et morales, engendra donc, au milieu des affranchis devenus bourgeois et membres des jurandes, des inégalités de position; les uns prospérèrent, les autres déchurent; les uns engendrèrent des enfans qui se trouvèrent riches, les autres engendrèrent des enfans qui se trouvèrent mendians. Le nombre des mendians s'accrut en raison de la multiplicité des affranchissemens qui se firent; car plus le travail manuel dut nourrir de personnes, plus il en laissa sans foyer et sans pain.

Néanmoins, soit que les affranchis trouvassent dans le travail assez de ressources pour vivre, soit que l'insuffisance du travail les contraignît à la mendicité, on peut dire que les races esclaves fournirent deux grandes classes d'hommes résignés à leur condition respective, les bourgeois travailleurs et les mendians. Les uns et les autres, bornés à leur position d'hommes affranchis, heureux ou malheureux, ne songèrent pas à porter leurs yeux plus haut ou plus loin; bien travailler ou bien mendier, voilà la principale tâche de chaque jour qu'ils s'imposèrent. Du reste, quant aux supériorités de toute nature que les races nobles faisaient peser sur eux, supériorité d'intelligence, de beauté ou de commandement, ils la virent sans l'envier, tant elle était élevée, ou l'acceptèrent sans la haïr, tant elle était redoutable.

Eh bien! du sein de ces mêmes races esclaves, il sortit des cœurs nobles ou audacieux, pour qui rien dans le monde ne parut trop haut ou trop grand; qui trouvèrent les chaînes assez légères pour les porter sans fatigue, ou pour les briser sans effort; qui se sentirent ou qui se crurent une nature au-dessus de la nature de leurs frères, et qui ne voulurent pas accepter le rang où Dieu les avait placés; qui, en voyant l'autorité que donnaient dans l'univers l'intelligence, la grace ou la force, se dirent qu'eux aussi ils deviendraient intelligens, gracieux ou forts; et qui, mettant en oubli l'humilité de leur origine, s'anoblirent d'eux-mêmes par une croyance forte en leur prédestination.

C'est ainsi qu'il sortit, parmi les anciens, du milieu des esclaves, des légions de poètes, de courtisanes et de bandits; poètes illustres comme Térence, courtisanes belles comme Aspasie, bandits redoutables comme Spartacus; les uns et les autres, produits par cette fierté morale dont nous parlions tout à l'heure; triple protestation d'ames fortes ou orgueilleuses qui semblaient dire à Dieu qu'il s'était trompé, et qui, soumises aux races nobles par la fatalité de la naissance, se les soumettaient par l'esprit, par la beauté ou par la terreur.

Digitized by Google

La littérature des esclaves est un des recoins les plus curieux à étudier que renferme l'antiquité. Elle a des caractères spéciaux qui la constituent, qui lui donnent une forme propre, et qui lui font un domaine à part. Ainsi l'esclave est un artiste qui ne travaille pas indifféremment à toute œuvre; il n'a, il ne cherche à avoir qu'un certain ordre d'idées qu'il affectionne, auxquelles il semble plus apte, et dans lesquelles il s'enferme avec amour. Par exemple, l'esclave ne touche jamais ni à la politique, ni au droit, ni à l'histoire, toutes matières qu'il laisse à ses maîtres; mais il excelle dans la philosophie, dans la poésie, dans la grammaire, dans la rhétorique, dans toutes les choses qui se peuvent faire en un coin, et qui n'exigent que de la réflexion, du recueillement et de la sagesse méditative.

Les études littéraires des esclaves parmi les anciens étaient une suite naturelle et une conséquence logique de leur servitude. Le maître cherchait à tirer le parti le plus profitable de leurs facultés; il envoyait aux champs ceux qui n'avaient que de la force musculaire; il appliquait aux usages domestiques ceux qui montraient de la souplesse, de l'élégance et de la docilité; et lorsqu'il s'en trouvait qui trahissaient des aptitudes intellectuelles, il les faisait élever avec grand soin, soit pour tirer un jour revenu de leurs talens, soit même pour les vendre. Les esclaves littérateurs ou artistes étaient d'une grande valeur; Suétone mentionne Lutatius Daphnis, esclave grammairien, qui fut acheté deux cent mille écus romains par Quintus Catulus, et Lucius Appuleius, esclave grammairien aussi, qu'Eticius Calvinus, chevalier, louait de son maître au prix de quarante mille écus par an. Les esclaves hommes d'esprit étaient donc toujours une grande fortune pour leurs maîtres; aussi leur éducation était-elle poussée quelquefois jusqu'au plus exquis raffinement.

L'habitude des anciens d'être servis en tout par des esclaves, avait fait diviser ceux-ci en catégories, selon les emplois. Il y avait dans toute maison de grand seigneur, indépendamment des serviteurs de bas étage, des esclaves intendans, des esclaves chasseurs, des esclaves échansons, des esclaves musiciens et bateleurs, qui jouaient des pièces de comédie pendant les repas, enfin des esclaves poètes, grammairiens et rhéteurs, pour faire l'éducation des enfans. Plutarque et Xénophon témoignent que, par toute la Grèce et par toute l'Italie, ce qui concerne la pédagogie était entièrement dévolu aux esclaves. Caton l'ancien en avait plusieurs qui étaient chargés d'élever ses enfans; et Xénophon, dans son traité sur la république de Sparte, gémit de ce que, dans les pays de la Grèce où l'on se van-

Digitized by Google

tait d'élever le mieux les enfans, on leur donnait toujours des esclaves pour instituteurs.

C'est par suite de ces fonctions pédagogiques que les esclaves accaparèrent, parmi les anciens, tout ce qu'on pourrait appeler les arts méditatifs, c'est-à-dire tout ce qui, comme la grammaire, la poésie, la philosophie, peut s'étudier à huis-clos et dans le silence de la pensée.

La grammaire était, chez les anciens, un art très grand et très beau, et qui, non-seulement comprenait ce que nous appelons la philologie, mais encore attirait à soi une foule de faits et d'aperçus appartenant en propre à l'histoire, à la philosophie, à la poésie et à la science divine des augures. Nous pouvons juger de ce qu'étaient les livres de grammaire, par quelques traités de Varron, par les Saturnales de Macrobe et par les Florides d'Apulée, tous ouvrages du plus haut intérêt, mais qui n'eurent jamais, parmi les anciens, la réputation de quelques autres traités de grammaire, par exemple de ceux du grammairien Didyme, que Plutarque cite fort souvent.

Ce fut en Grèce que se forma l'étude de la grammaire, comme, du reste, l'étude de tous les arts qui ont illustré l'Occident. Les Grecs distinguaient les *grammairiens* des *grammatistes*, comme nous distinguons les *médicastres* des *médecins*. Entre la seconde et la troisième guerre punique, un certain Cratès Mallotes, dit Suétone, fut envoyé en ambassade à Rome, par Attale. Un jour, en passant dans une rue, sur le mont Palatin, il mit le pied dans la gueule d'un égout, tomba, et se cassa la cuisse. Durant tout le temps de sa légation, ou plutôt de sa convalescence, il ouvrit, chez lui, des conférences littéraires. Ennius et Livius Andronicus, qui étaient des poètes et des rhéteurs à moitié Grecs, et qui venaient de mourir, avaient aussi donné le spectacle de ces exercices philologiques. L'exemple de Cratès détermina le goût public; la grammaire fut impatronisée à Rome.

A partir de là, les grammairiens pullulèrent. Il y eut quelquefois, à Rome, plus de vingt écoles célèbres ouvertes en même temps. La frénésie grammaticale gagna même la province; des maîtres renommés s'y établirent. Suétone cite, entre autres, Octavius Teucer, Siscennius Iacchus et Oppius Chares, qui allèrent dans la Gaule cisalpine et qui y professèrent jusqu'à un âge si avancé, qu'ils étaient devenus aveugles, et qu'on les portait en litière dans leur école.

Tous ces professeurs de grammaire étaient des esclaves ou des affranchis; car les maîtres aimaient mieux quelquefois laisser à leurs esclaves intelligens le libre arbitre de leur industrie, et les émanciper en leur imposant une redevance, sans préjudice du retour de

Digitized by Google

leur succession, comme patronés. C'est ainsi que, dans la guerre contre Tigrane, le grammairien Tyrannion ayant été pris et fait esclave, Murena le demanda à Lucullus, l'obtint et l'affranchit.

Suétone rapporte une assez longue liste de ces grammairiens esclaves ou affranchis. Il cite comme un des premiers qui acquirent un peu de célébrité, Suevius Nicanor, qui était en même temps poète satirique; puis Antonius Gnipho, Gaulois, né libre, mais exposé dans son enfance, et affranchi par celui qui le recueillit. Il tint sa première école dans le palais de Jules César; ensuite il en ouvrit une chez lui. Cette école était suivie de la jeunesse la plus illustre. Cicéron y allait, même durant sa préture. Antonius Gnipho faisait sa leçon de grammaire tous les jours, et il déclamait les jours de foire. Ces déclamations étaient, en prose, ce que sont, en vers, les improvisations de ces Italiens, de ces Français et de ces Allemands, dont nous avons été les témoins durant ces dernières années, c'est-à-dire une amplification en lieux communs plus ou moins usés sur une matière proposée.

Du temps d'Antonius Gnipho, et quelque temps après lui, vivait à Rome en grande réputation Atticus le philologue, Athénien, affranchi. Il était dans l'intimité de Salluste et d'Asinius Pollion, et il avait recueilli pour le premier des notes pour une histoire romaine. Il paraît même, d'après les remarques de Pollion sur les écrits de Salluste, qu'Atticus avait répandu dans les livres de ce dernier cette terminologie archaïque dont on lui a souvent fait reproche. Valérius Caton et Cornélius Épicadus étaient aussi à peu près contemporains d'Antonius Gnipho. Le premier était, en même temps que grammairien, professeur de poésie. Cornelius Épicadus était affranchi de Sylla, qui l'avait nommé héraut du collége des augures. A la mort de Sylla, il mit la main à ses mémoires, que le dictateur avait laissés imparfaits. Stabérius Éros, acheté au marché, nu et étalé sur la table des ventes, et puis affranchi par son maître, fut le précepteur de Brutus et de Cassius. Lenæus, affranchi de Pompée, et le compagnon de toutes ses guerres, avait son école dans les Carines, le noble faubourg de Rome, où étaient les temples de Junon et de la Terre, et où Pompée, Cicéron et un grand nombre de nobles riches et illustrés avaient leurs hôtels.

Quintus Cæcilius Épirota, pourvu de trois noms, comme un gentilhomme, et affranchi du chevalier Atticus, l'ami de Cicéron, eut une moitié de la destinée d'Abailard. Chargé d'élever la fille d'Atticus, il en devint amoureux, et l'expression dont se sert Sué-

Digitized by Google

tone à son égard ne défend pas de supposer qu'il eût été favorablement écouté de son écolière. L'intrigue s'étant découverte, le précepteur fut écarté, et la jeune fille mariée à Marcus Agrippa. De la maison d'Atticus, son patron, Quintus Cæcilius Épirota passa dans celle de Cornélius Gallus. Le grammairien vécut avec lui dans l'amitié la plus étroite; et dans la lutte que Cornélius Gallus eut à soutenir contre Auguste, lutte fatale qui lui fit porter la tête sur l'échafaud, l'intimité de l'affranchi devint l'objet de l'accusation la plus grave. Privé de ce second patron, Quintus Cæcilius Épirota ouvrit une école. Il y reçut peu d'élèves, et seulement de fort jeunes, ce qui lui fit donner par le poète Domitius Marcus, le nom de « nourrice des poètes au berceau. » Du reste, Quintus Cæcilius Épirota soutint jusqu'au bout le caractère d'individualité morale qui avait commencé les malheurs de sa vie; il fut le premier à faire ses leçons sur des matières latines, tandis que les autres grammairiens n'admettaient que le grec comme langue savante et littéraire; et il osa scandaliser son auditoire par la lecture de Virgile, d'Horace et des autres poètes contemporains.

A côté de grammairiens comme Cæcilius Épirota, Rome en comptait d'autres d'une fortune moins éclatante, mais plus paisible, comme Verrius Flaccus, Scribonius Aphrodisius, Caius Julius Hyginus et Caius Mélissus.

Verrius Flaccus avait établi des disputations publiques, dans lesquelles il donnait au vainqueur quelque livre rare pour prix. Auguste l'avait choisi pour précepteur de ses neveux, et il tint son école d'abord dans le palais même, ensuite dans l'hôtel de Catilina, qui faisait partie du palais. Scribonius Aphrodisius, affranchi de Scribonia, première femme d'Auguste, et contemporain de Verrius, laissa un traité sur l'orthographe. Caius Julius Hyginus, affranchi d'Auguste, et ami d'Ovide, fut bibliothécaire de l'empereur, ce qui ne l'empêcha pas de donner des leçons. Caius Mélissus, exposé au berceau, recueilli et donné en présent à Mécène, et par Mécène à Auguste, fut nommé par l'empereur bibliothécaire au portique d'Octavie.

Parlons enfin de Quintus Remmius Palémon, qui est un type curieux de l'artiste esclave dignement révolté contre sa condition. Palémon commença par être l'esclave d'un tisserand. Puis, il accompagna le fils de son maître aux écoles, et il y apprit furtivement les belles-lettres. Fortifié par l'étude et affranchi, il devint, sous Tibère et sous Claude, le grammairien le plus célèbre de Rome. Perdu de défauts et de vices, il captivait encore les esprits les plus

Digitized by Google

difficiles par l'indicible attrait de sa parole et par le prestige surprenant de sa mémoire. Il écrivait même d'assez bons vers au besoin. Fier, entier, arrogant, il affectait le plus grand mépris pour le savant Marcus Terentius Varron, et il poussait jusqu'au bout la grossièreté élastique de l'injure latine, en disant de lui que ce n'était qu'un porc. Il prétendait que Virgile l'avait clairement prédit dans la troisième églogue, en donnant Palémon pour juge aux vers de Ménalque et de Damète, comme celui dont la postérité accepterait l'opinion en matière de toute poésie; et il racontait avec une fatuité charmante comment des voleurs qui l'avaient pris, et qui voulaient le rançonner, l'avaient laissé aller avec toutes sortes de déférences, par respect pour la célébrité de son nom.

Fier comme un chevalier, Quintus Remmius Palémon était voluptueux comme un sybarite : il prenait un nombre tout-à-fait exorbitant de bains chaque jour, et son luxe extérieur absorbait, non-seulement les revenus de son école, qui étaient considérables, mais encore ceux de son patrimoine. Son penchant extrême à la galanterie finit même par le ruiner, et il fit passer en joyeusetés excessives la rente de ses magasins de friperie, et jusqu'à celle d'une vigne qu'il avait lui-même plantée, et qui lui rapportait, dit Suétone, trois cent soixante-cinq amphores de vin.

La *Rhétorique*, quoique assez voisine de la *Grammaire*, en était néanmoins assez séparée pour qu'elles dussent être exercées par des hommes de différente condition; à peu près tous les grammairiens étaient esclaves; très peu d'esclaves, au contraire, devenaient rhéteurs. Cette différence essentielle tient à des raisons simples et faciles, qu'il est convenable d'exposer.

La grammaire était un art de jeunes gens, la rhétorique était un art d'hommes faits. La première apprenait les principes de la langue parlée et de la langue écrite; la seconde apprenait la pratique de la parole. La rhétorique touchait donc à la politique par les harangues sénatoriales ou tribunitiennes, et à la jurisprudence par les plaidoiries du prétoire; or, jamais, en aucun pays du monde, les esclaves n'ont touché ni à l'étude de la politique ni à l'étude du droit, qui étaient exclusivement le domaine des hommes libres. Quoique enfermée dans un cercle de généralités par les conditions mêmes de tout enseignement public, et par conséquent nourrie de lieux communs, la rhétorique nécessitait donc la connaissance des lois, et c'était là, disions-nous, ce qui en éloignait les esclaves. Pompée, Cicéron, Jules César, Brutus et Cassius, pouvaient bien aller apprendre les

Digitized by Google

règles du beau parler de la Grèce à l'école des grammairiens comme Marcus Antonius Gnipho, ou comme Stabérius Éros; mais qu'est-ce que des esclaves auraient pu apprendre à ces grands hommes sur la loi des douze tables, sur la science augurale, qui faisait partie du droit, ou sur les affaires de la république? Un rhéteur était toujours forcé, dans ses déclamations, de prendre pour hypothèse, ou le sénat à convaincre, ou les juges à entraîner; or, un misérable esclave, privé de toute personnalité civile ou domestique, n'aurait eu que faire de s'occuper, même en paroles, de choses si fort au-dessus de lui que l'étaient les matières judiciaires et les matières politiques.

Il n'y a donc presque pas d'exemples parmi les anciens, surtout en Italie, de rhéteurs esclaves ou affranchis.

C'est aussi pour cette même raison que, parmi les anciens, l'histoire n'a jamais été écrite par des esclaves. Les anciens n'eurent jamais l'idée de ce que nous appelons l'histoire philosophique, c'est-à-dire d'un récit et d'un classement général des faits humains, pour la démonstration ou pour la justification d'un principe. Il semble qu'ils se soient trouvés trop près du point de départ des choses, pour avoir pu en étudier la pente et en connaître la direction. Ils se bornèrent donc à peu près toujours à écrire des mémoires sur des matières fort circonscrites. Nous n'avons qu'une très petite partie des innombrables ouvrages historiques composés par les anciens; mais ceux que nous possédons justifient à merveille l'opinion que nous venons d'en émettre. Les livres de Thucydide et de Xénophon, chez les Grecs, de Salluste et de Tacite, chez les Romains, sont des mémoires assez semblables à ceux de Philippe de Commines ou du maréchal Blaise de Montluc; et, quant aux histoires générales, comme celles d'Hérodote, de Polybe et de Tite-Live, elles n'ont de général que le nom, se réduisent à d'assez maigres résumés, renfermant les vues personnelles de l'auteur, ou abrégeant quelques chroniques antérieures.

En général, les historiens, parmi les anciens, se divisent en deux classes: ceux qui écrivent ce qu'ils ont vu, et ceux qui composent d'après des livres. Le nombre des premiers est de beaucoup le plus considérable. Ainsi, les militaires qui, comme Thucydide, Xénophon, Arrien, Polybe, Pausanias, Caton, Sylla, César, Hirtius, Auguste, Tibère, Claude, le roi Juba, Tacite, avaient pris part à des expéditions; ou les voyageurs qui, comme Hérodote et Strabon, avaient parcouru des régions lointaines, s'en faisaient d'ordinaire les historiographes. Or, les esclaves et les affranchis, qui n'étaient pas

Digitized by Google

libres de voyager, qui n'étaient pas admis dans les armées, d'ailleurs n'y auraient jamais pu acquérir des grades d'offici pouvaient pas prendre place parmi cette sorte d'historiens.

Restaient les compilateurs, comme Diodore de Sicile, Sa Cornélius Népos, Tite-Live, Plutarque, Suétone; mais la nat leur travail exigeait de nombreuses collections de mémoires, rare et d'un fort grand prix; en outre, faire l'histoire, même d autrui, c'est toujours se mettre dans la nécessité de juge hommes, et par conséquent quelquefois de les condamner. Or paru intolérable aux capitaines ou aux hommes d'état de l'an d'être appréciés par des esclaves, c'est-à-dire par des homme à-fait étrangers à l'art militaire comme à la science politique.

C'est donc, comme nous disions, une règle parmi les ancie l'histoire y soit exclusivement écrite par des gentilshommes. trouverait-on à citer une ou deux exceptions. Suétone me pourtant un Lucius Otacilius Pilitus, qui avait été esclave-por comme tel attaché avec une chaîne, ainsi que nous faisons des à la porte de son maître. Son instinct naturel l'ayant porté v lettres, il devint rhéteur assez distingué, fit l'éducation de P et écrivit une histoire en plusieurs livres des expéditions mi de son père et des siennes. Suétone mentionne ce fait, qu'il de fort étrange, en ajoutant, d'après Cornélius Népos, que c premier esclave qui se fût avisé de toucher à l'histoire, matiè qu'alors exclusivement réservée aux écrivains de noble mais

La poésie et la philosophie étaient surtout le travail littéra convenait aux esclaves, parce qu'elles n'exigeaient ni voya études patientes de chroniques, ni haute position dans l'état, suffisait d'un petit coin paisible où l'esclave pût rêver, pour pensée s'élevât par degrés aux imaginations qui font le poète, réflexions qui font le philosophe.

Il faut faire cette remarque générale sur les esclaves qui vèrent à Rome la poésie, au moins avant l'ère vulgaire, qu'ils à peu près tous Grecs de naissance ou d'éducation, et qu'il posèrent à peu près toujours en se servant de la langue g Nous avons déjà vu que du temps d'Auguste, Quintus Cécili rota avait introduit une grande nouveauté, en citant comme dèles Virgile et les autres poètes contemporains. Aux y hommes lettrés de l'Italie, il n'y avait qu'une langue qui fût s complète, et digne de servir à formuler les idées littéraires le grec; les grammaires dissertaient en grec et citaient des

Digitized by Google

grecs; les rhéteurs déclamaient en grec; le latin était considéré comme un idiome national, il est vrai, mais plus digne de servir aux recettes médicinales du vieux Caton ou aux sentences judiciaires du Préteur, qu'aux créations élégantes des poètes.

On peut diviser les poètes latins de la période dont nous parlons en deux catégories, la première comprenant les poètes comédiens, la seconde comprenant les poètes épiques et lyriques.

Les poètes comédiens, comme nous les entendons, c'étaient tous ceux qui composaient des tragédies, des comédies, des farces, et qui les jouaient la plupart du temps; tous ceux qui faisaient des chansons, et qui les chantaient par les rues; tous ceux qui écrivaient des satires, et qui les débitaient sur des tréteaux en public. On peut ajouter à ces diverses variétés de poètes comédiens, les bateleurs, les escamoteurs, les avaleurs d'épées, les diseurs de bonne aventure, les magiciens, enfin cette Babel éternelle et universelle de gens d'esprit, écumant toujours et partout à la surface du peuple, fleuve mystérieux coulant sans bruit et à fleur de terre sur la vase de toute nation, ne sortant d'aucune source connue, grossi par les nuages condensés des sciences occultes, et ayant deux embouchures, la potence et l'hôpital.

Il n'existe peut-être pas une pièce de théâtre littéraire écrite en latin qui n'ait été traduite ou imitée du grec, et qui ne traite un sujet grec. Plaute et Térence n'ont fait à peu près que traduire Ménandre, Aristophane, Diphile, Philémon, Démophile, Épicharme le Sicilien, Eubulus, Apollodore, Posidippe et les autres dramaturges de la Grèce. La vente des esclaves élevés en Sicile, dans les îles Ioniennes ou en Asie mineure, et le voisinage des colonies grecques établies le long de la mer Adriatique, étaient les deux sources où Rome grossière s'abreuva de poésie et de beau langage.

Plaute fut le premier esclave qui fit des comédies en forme : il les traduisit ou les imita des classiques grecs, pendant qu'il tournait une meule de moulin à bras, dans l'un des quatorze établissemens que la corporation des boulangers possédait à Rome. Trois philosophes grecs, Menedème, Asclépiade et Cléanthis avaient tourné la meule comme lui. Plaute vivait durant la première moitié du IIe siècle avant l'ère vulgaire. Peu de temps après lui parut Térence, esclave et affranchi de la noble maison de Térentius Lucanus. Térence suivit l'exemple de Plaute, et traduisit le théâtre classique des Grecs, comme il s'en fait honneur lui-même dans le prologue de l'*Andrienne*. La comédie littéraire des Romains est véritablement représentée par

Digitized by Google

Plaute et par Térence, quoiqu'on trouve d'autres affranchis qui l'aient essayée, entre autres Caius Mélissus, esclave grammairien, donné en présent à Auguste par Mécène.

A côté de la comédie classique, de la comédie grecque, *comedia palliata*, il y avait encore à Rome une comédie nationale, *comedia togata*, tirée de sujets italiens. Des quatre genres dont elle se composait, l'un appartenait exclusivement aux usages de la jeune noblesse, qui composait des *attellanes* et les jouait en société, les trois autres étaient le domaine des esclaves.

Il y avait dans l'ancienne Italie des troupes de comédiens ambulans, sous les ordres d'un directeur qui portait le titre de *duc des œuvres théâtrales*, ou même quelquefois le titre d'*empereur du théâtre*. Les acteurs et les actrices étaient toujours des esclaves ou des affranchis, et leur éducation était relative au genre qu'ils exploitaient. Ceux qui jouaient dans les comédies classiques ou dans les tragédies étaient ordinairement des grammairiens très raffinés; car Cicéron rapporte qu'on les sifflait impitoyablement, s'il leur arrivait de se tromper d'une seule syllabe sur la quantité prosodique.

On comprend qu'il y avait naturellement des troupes de toute sorte, selon la fortune du directeur et le goût du public. Tous les directeurs ne possédaient pas des comédiens comme Ofilius Hilarus, Pylade et Bathyle, ou des tragédiens comme Ésope et Roscius; et d'ailleurs il n'y avait que Rome qui pût payer leurs talens. Les villes de second ordre, et Rome elle-même, regorgeaient de bateleurs ou de mimes, qui jouaient en plein vent, sans brodequin et sans masque, et seulement avec quelque bizarre accoutrement, comme dans les farces attellanes.

Les troupes de bateleurs, de mimes, de bouffons, couraient l'Italie. Les pièces qu'ils jouaient étaient quelquefois écrites et apprises par cœur; le plus souvent, elles se réduisaient à des parades burlesques. Suétone mentionne un affranchi grammairien, nommé Lucius Pansa, qui avait écrit des pièces pour des bouffons. En général, les mimes et les bouffons étaient la lie du théâtre. Leurs représentations, qui avaient lieu d'ordinaire sur des tréteaux, étaient un mélange de danses et d'épigrammes, de lazzis obscènes et de sentences morales. Il y avait des villes où les bouffons n'étaient pas admis, Marseille, par exemple. Rome produisit, sous les empereurs, des mimes qui eurent une grande réputation. Voscius cite Publius Labérius, Publius le Syrien, Philistion de Nicée, Eneïus Mattius, Lentulus, Marcus Marcellus et quelques autres. Le goût des empereurs pour le théâtre

Digitized by Google

n'avait pas peu augmenté le nombre des mimes. Caligula et Néron les traitèrent avec une faveur extraordinaire. Caligula surtout porta son goût pour eux jusqu'à la frénésie : il embrassait quelquefois avec transport, durant les intervalles du spectacle, le pantomime Mnester. Un jour, un chevalier ayant troublé un danseur par quelque bruit, Caligula écrivit un petit billet, le fit remettre sur-le-champ, par le centurion de service, au chevalier, avec ordre de partir, séance tenante, pour Ostie, et, de là, d'aller en Mauritanie remettre le billet au roi Ptolémée. Or, le billet contenait littéralement ceci : « Ne faites ni bien ni mal au messager. » On sait que Caligula fut poignardé par Chœréas pendant qu'il s'extasiait dans la coulisse à regarder de jeunes danseurs asiatiques, de grande renommée, qui essayaient un pas de leur pays.

Au-dessous de la comédie classique, au-dessous de la farce atellane, au-dessous même de la parade des bouffons, il y avait encore un autre genre de poésie dramatique que les esclaves cultivaient : c'était la satire chantée dans les rues, avec accompagnement de musique et de gesticulation. Peut-être faudrait-il suivre la filiation de cette satire dramatisée, venue de la Grèce comme toute la littérature romaine, à partir des silles, que cultivaient Timon Phliasius, contemporain de Ptolémée Philadelphe, et Xénophane de Lesbos, jusqu'à l'interdiction sévère que prononça contre elle la loi des Douze Tables; car la licence des chanteurs ambulans était devenue si extrême, qu'on fut obligé de tempérer leur verve par le bâton. Le modèle de ces poètes-comédiens des rues était Livius Andronicus, contemporain d'Ennius, antérieur à Plaute, et que Suétone appelle un « orateur semi-grec. » Tite-Live raconte que lorsque l'artiste, qui avait été affranchi par Livius Salinator, son maître, fut devenu vieux, il loua un petit garçon qui chantait la strophe, un joueur de flûte qui l'accompagnait, et que lui, cassé et aveugle, il traduisait à la foule, par sa pantomime, le poème que déroulaient parallèlement le chanteur et le musicien.

Enfin, et ceci est la région la plus basse de ce monde d'esclaves artistes, il y avait encore des bandes d'escamoteurs, de joueurs de passe-passe, de diseurs de bonne aventure et de magiciens, qui vivaient comme ils pouvaient de la curiosité des passans. Quelquefois ces escamoteurs avaient assez de renommée pour que les grands seigneurs les fissent appeler sur la fin du repas, afin d'égayer les convives de leurs réparties ou de leurs tours d'adresse; la plupart du temps, ils ballaient et parodiaient sur les places publiques, avalant

Digitized by Google

des épées lacédémoniennes, à la grande satisfaction des oisifs. Les diseurs de bonne aventure étaient devenus si nombreux à Rome du temps des premiers empereurs, qu'ils y avaient une confrérie; et le lendemain du jour où fut tué Caligula, il y avait des magiciens venus d'Égypte et de Syrie qui devaient donner sur le théâtre une représentation des enfers.

La poésie épique et lyrique appartenait moins en propre aux esclaves que la poésie dramatique. En général, les anciens poètes grecs et latins, qui composèrent des poèmes, des odes et des hymnes, étaient gens de noble maison. Les gnomiques Théognis, Phocylide, Pythagore, Solon, Simonide, appartenaient tous, plus ou moins, à de puissantes familles; il n'y a que Callimaque, bibliothécaire de Ptolémée Philadelphe, et Tyrtée, général athénien, qui eussent commencé par être maîtres d'école, ce qui est le signe d'une fort humble extraction. A Rome, Ennius était d'une grande race, et vivait dans l'intime amitié de Caton l'ancien et de Scipion; Pacuvius, son neveu, n'était pas moins illustre. Catulle et Lucrèce, Tibulle et Properce, Gallus et Ovide, étaient nés de parens considérables; Juvénal et Perse étaient gentilshommes.

Il n'y avait donc à peu près qu'Horace, Virgile et Phèdre qui fussent de poètes devenus esclaves.

Horace, fils d'un affranchi marchand de poisson salé, tient en outre aux poètes esclaves par ses études grecques; Virgile, fils d'un pauvre potier de village, c'est-à-dire né aussi de race esclave, suivit la pente de ceux de sa race, apprit la grammaire, la rhétorique, la médecine, les mathématiques, qui comprenaient alors la physique et l'astronomie, et même la jurisprudence, ce qui était une exception pour les gens de sa condition, et ce qui en fit un des hommes les plus savans de l'antiquité; Phèdre, esclave lui-même, tout plein des poètes gnomiques, de l'étude d'Ésope, des milésiaques introduites déjà dans la littérature latine par Ennius et par Plaute, se trouve sur la dernière limite de la renaissance grecque, et au moment où la langue latine va cesser de faire le pastiche d'Homère et de Platon, pour essayer, avec Sénèque, Lucain, Juvénal, Perse, les deux Pline, Tacite, et une foule d'autres, de ressaisir les traditions du goût romain, interrompues depuis l'arrivée des rhéteurs et des grammairiens grecs en Italie.

Après la grammaire, le théâtre et la poésie, la philosophie était l'étude qu'affectionnaient le plus les esclaves.

Il y a eu des esclaves dans toutes les écoles philosophiques nota-

Digitized by Google

bles de l'antiquité. Phédon, à qui Platon a dédié son traité de l'ame, était un jeune enfant de grande beauté, exposé en vente chez un marchand d'esclaves qui tenait aussi une maison de prostitution, et il fut acheté par Cébès, disciple de Socrate. Les beaux livres qu'il composa sur la doctrine de Socrate existaient encore du temps d'Aulu-Gelle, qui les mentionne avec honneur. Ménippe, esclave comme Phédon, devint aussi un philosophe illustre. Il s'adonna particulièrement à une nature de composition philosophique, sous forme de satire, qu'il appela *Cynique*, et que Varron imita dans la suite. Ces *Cyniques* paraissent avoir été des satires dans le genre du *Cyclope* d'Euripide; Varron, en imitant leur forme, en fit des écrits moraux et leur donna le nom de *Satires Ménippées*. On ne sait pas à quelle secte philosophique appartenait Ménippe. Il y eut un esclave péripathéticien, du nom de Pompée, et qui était au philosophe Théophraste; Persée, esclave de Zénon le stoïque, partageait la doctrine de son maître, et Mys, esclave d'Épicure, n'eut pas une autre philosophie que lui. Diogène le cynique, quoique né libre, avait été réduit en esclavage, et acheté sur le marché de Corinthe par Xéniade, qui en fit le précepteur de ses enfans.

Épictète, de la secte des stoïciens, a été l'un des esclaves les plus célèbres qui aient cultivé la philosophie. Il était Grec, comme tous les esclaves lettrés, et appartenait à Épaphrodite, affranchi de Néron. Deux vers qu'il avait composés sur lui-même et qu'Aulu-Gelle a conservés, font connaître qu'il était d'un corps difforme. Sous Domitien, un sénatus-consulte ayant chassé les rhéteurs et les philosophes de l'Italie, Épictète, qui était alors affranchi, quitta Rome et se retira à Nicopolis. Épictète est le seul esclave philosophe dont les ouvrages nous soient parvenus; son *Enchiridion*, ou *Manuel*, est un résumé exact de la doctrine morale des stoïciens.

Nous n'avons pas nommé tous les esclaves qui cultivèrent les lettres, les arts ou les sciences parmi les anciens; nous avons seulement eu l'intention de faire voir deux choses, d'abord que l'esclavage n'était point par lui-même un fait social qui abrutît la race qui le subissait, ensuite que les esclaves étaient les vrais maîtres de l'antiquité, puisqu'ils tenaient toutes les écoles, puisqu'ils étaient les précepteurs de tout ce qui s'instruisait, puisqu'ils avaient en définitive le vrai pouvoir, qui est le pouvoir de l'intelligence.

A. Granier de Cassagnac.

Digitized by Google

LES

FUMÉES DU VIN.

Par un de ces beaux soirs d'été qui attirent dans les promenades publiques tout ce que Paris renferme encore d'habitans du monde élégant en cette saison de voyages et de délassemens champêtres, deux jeunes gens à la mode sortaient ensemble du café de Paris, où ils avaient dîné aussi bien qu'on peut le faire pendant trois heures consécutives, en ne ménageant pas plus la bourse que l'estomac. Leur démarche chancelante, leur teint animé, leurs yeux brillans, leur voix rauque, témoignaient assez que la chère avait été exquise, le vin délicieux et la soif égale à l'appétit. Ils s'étaient cependant arrêtés dans leurs libations de fins gourmets au point imprescriptible où commence l'ivresse; ils avaient emporté de table toute leur raison un moment égarée dans les vignes de la Champagne, et les fumées de cette tisane mousseuse, que dédaigne un véritable buveur, créaient au gré de leur imagination mille fantômes charmans, auxquels il ne manquait que de pouvoir prendre un corps.

C'était le règne de la digestion, qui semblait aiguiser les langues de ces aimables libertins et leur inspirer une foule de saillies où pétillait l'esprit du champagne. Alfred de Mauve, le plus âgé des deux (il approchait de vingt-cinq ans), avait aussi la parole plus haute, le regard plus hardi et le geste plus délibéré. Il mâchait son cure-dent avec autant de majesté qu'un Osage fumant le calumet dans l'assem-

Digitized by Google

blée des chefs, et il avait l'air de le montrer comme un trophée pour preuve du copieux dîner qu'il s'était mis sur la conscience. Il passait en revue d'un coup d'œil superbe et distrait les femmes assises de chaque côté de l'allée du boulevart, et à peine si quelques-unes, par leur figure et leur toilette, lui paraissaient dignes d'une attention plus sérieuse. Il y avait pourtant, sur ce boulevart où l'on croit respirer le frais sous des arbres poudreux et à deux pas du ruisseau, les plus jolies personnes de la Chaussée-d'Antin; mais Alfred de Mauve critiquait, avec une sévérité qui tenait de l'aveuglement, les robes, les tailles et les visages les mieux faits pour exciter l'admiration d'un connaisseur, et il déclarait, en élevant le ton au diapason de l'impertinence, que ces dames, si distinguées qu'elles fussent de tournure et de manières, étaient des *grisettes endimanchées*. L'accusation prenait du poids dans la bouche d'un homme à bonnes fortunes.

— Des grisettes! l'arrêt est un peu dur! s'écria Fréderic Dallan, qui en rougit comme s'il y fût personnellement intéressé. J'en appelle au moins pour quinze ou vingt qui faisaient l'ornement de nos bals cet hiver.

— Bah! tu te trompes, mon pauvre Frédéric, reprit Alfred de Mauve en lissant sa petite moustache noire; il y a des ressemblances étonnantes. Ainsi, l'autre jour, je me suis presque jeté dans les bras d'une dame qui se promenait aux Champ-Élysées, et que j'avais cru reconnaître pour certaine Provençale que je serais bien ingrat d'avoir oublié après deux ans d'absence...

— Oui, cette Espagnole que tu as rencontrée dans une auberge sur la route de Bayonne?

— En effet, c'était une Espagnole, une Andalouse, une lionne, pour la peindre avec un seul mot; des yeux qui me brûlaient jusqu'à la moelle des os, une bouche dont le sourire eût ressuscité un mort, des cheveux qui lui auraient fait une mantille très décente, une main telle qu'on n'en voit pas en France, un pied comme on n'en voit plus.....

— Oui, je sais tout cela; tu m'as raconté l'aventure dans ses plus minutieux détails; et depuis cette fameuse nuit d'auberge, pas de nouvelles de la dame?

— Si fait; une dague mauresque au manche d'argent ciselé: je te l'ai montrée; un chapelet de bois de rose, enrichi d'or et d'émeraudes : je l'ai donné à une princesse russe; et quantité de cigarettes, que je fume tristement en pensant à ma divine compagne de voyage, que j'irai retrouver quelque jour à...

Digitized by Google

— A moins que le ciel, protecteur des amans fidèles, ne te l'envoie par la diligence.

— Ne ris pas, Frédéric; je ne serais pas surpris de la rencontrer à l'improviste, car ce n'est pas une de ces femmes casanières qui s'enracinent dans leur ménage et se pétrifient à être épouses vertueuses et tendres mères de famille. Dieu merci! les Espagnoles, les Andalouses surtout, ne descendent pas à ces misères, qui sont bonnes dans les arrière-boutiques de la rue Saint-Denis. Fi donc! tu ignores ce que c'est qu'une Provençale, une Espagnole, veux-je dire, cette adorable créature qui vous aime avec fureur, qui vous décerne un culte, qui vous poignarderait par jalousie, qui se ferait tuer pour vous...

— Comment, diable! as-tu appris ces détails pendant trois ou quatre heures qu'a duré ta bonne fortune?

— N'eût-elle duré que trois minutes, j'aurais eu le temps d'apprécier les qualités incomparables de mon inconnue, qui valait seule quarante Françaises, car en France l'amour n'est que de la crême fouettée; c'est en Espagne, en Andalousie, que les femmes aiment comme il faut. Parbleu! mon cher Frédéric, j'ai envie d'entreprendre un galant pélerinage sur cette terre classique de la volupté. Si tu veux m'accompagner, nous partons dans huit jours, et nous ne trouverons pas une cruelle dans notre chemin à travers ce paradis terrestre des amans.

— Vraiment! Je te croyais plus occupé et plus enchaîné à Paris, dit malignement Frédéric Dallan; pour moi, qui me pique de jouer le rôle d'un sauvage Hippolyte, je demande plus de temps pour me décider à partir. D'ailleurs, tandis que tu serais à courir les rendez-vous en Espagne, si ton Andalouse arrivait exprès pour te revoir...

— Eh bien! elle s'en retournerait, mon ami. Qu'importent deux cents lieues de plus pour une femme qui aime à l'espagnole!... Mais qu'ai-je vu? Ah! Frédéric, c'est elle-même! elle m'a reconnu!

— Ton Andalouse? où donc est-elle? pourquoi ne l'abordes-tu pas? Est-ce cette brune piquante qui baisse les yeux?

— Non, plus loin, de ce côté. Elle m'a fait signe de ne pas l'approcher. Elle est peut-être avec son mari ou son frère. Je t'en prie, Frédéric, regarde-la sans affectation; ne lui laisse pas apercevoir que j'ai été indiscret.

— Je te jure que je ne l'ai pas encore regardée! dit Frédéric, qui fit un signe d'intelligence à une jeune dame d'une rare beauté, placée

Digitized by Google

dans l'endroit même que désignait Alfred de Mauve avec de vives démonstrations de surprise et de joie.

— Eh quoi! Frédéric, tu n'as pas remarqué le signe qu'elle vient de me faire? reprit Alfred, qui s'attribua de bonne foi le sourire et le regard expressif qu'on avait adressés à son ami.

— Expliquons-nous, répliqua celui-ci, frappé d'un soupçon qui se manifesta au tremblement de sa voix et à la pâleur subite de son visage; ceci a tout l'air d'une mystification... Je ne vois pas la personne que vous me désignez!

— Tu ne vois pas cette femme qui nous suit des yeux en ce moment, grande, à la physionomie éveillée, assez brune de peau, avec des dents de perle? Tiens, près de ce gros homme, en perruque rousse, qui roule dans ses doigts une tabatière d'or.

— Oui, reprit Frédéric agité d'un trouble inexprimable, cette dame qui a une robe de soie verte, une capote blanche, un cachemire à palmes...

— Justement! c'est ma Provençale, je veux dire mon Espagnole, l'héroïne de mon aventure d'auberge, sur la route de Bayonne...

— Adieu, Alfred! interrompit d'une voix sourde Frédéric Dallan, dont les traits s'étaient subitement altérés.

— Où vas-tu? à Tortoni? Nous ne faisons que sortir de table, et d'ailleurs je ne puis m'exposer à perdre une seconde fois mon Andalouse... Attends-moi là en fumant un cigare, et je te rejoins tout à l'heure, dès que j'aurai glissé mon adresse à cette ravissante femme...

— Adieu, je rentre chez moi; je ne me sens pas bien... Es-tu certain que ce soit elle?

— Si j'en suis certain! s'écria fortement Alfred, qui faisait en sorte que les passans l'entendissent; faut-il te répéter l'anecdote? Cette femme est folle de moi, parole d'honneur! Au reste, je tiens beaucoup à ce qu'elle en convienne devant toi. Une Espagnole, une Andalouse, c'est tout dire; une nature exceptionnelle, volcanique!...

— Si vous n'étiez pas si sûr de votre fait, je m'estimerais heureux d'en pouvoir douter! mais les femmes sont incompréhensibles... elles sont capables de tout, quand elles espèrent ne pas être découvertes!.. Je lui pardonne!... Adieu. Ah! quelle souffrance!

Frédéric Dallan était un jeune homme moins bruyant et moins présomptueux que son ami, quoiqu'il fût aussi bien partagé par la nature et par la fortune: il ne se piquait pas d'être le point de mire de tous les regards dans un salon; il n'avait recours ni à des éclats de

Digitized by Google

voix, ni à des éclats de rire pour se faire remarquer; sa contenance était modeste et simple à l'instar de son caractère; et, comme il n'affichait pas les femmes qui le distinguaient et lui donnaient des preuves irrécusables de leur estime, il n'avait jamais eu la réputation d'homme à bonnes fortunes; mais il ne mettait nullement sa gloire dans la publicité des galanteries qui avaient signalé son entrée dans le monde. Il était passionnément amoureux de la comtesse de Saccède; et le mystère impénétrable dont il entourait son bonheur y ajoutait un charme auquel son ame délicate était fort sensible; son amour devenait ainsi un sanctuaire où ne pénétraient pas les regards profanes.

Une heure après que Frédéric eut quitté Alfred de Mauve, sous prétexte d'une indisposition qui était toute morale, il avait presque retrouvé le repos et la confiance dans un entretien avec la comtesse de Saccède, qu'il interrogea d'abord avec d'amers reproches au sujet de l'aventure d'auberge, faussement mise sur le compte de cette dame, qui n'avait jamais rencontré le narrateur avant ce soir-là. Frédéric doutait encore, par intervalles, de l'impudente effronterie de son ami, et, quoique tranquillisé par les protestations de la comtesse, il cherchait encore des apparences qui servissent du moins à excuser la calomnie d'Alfred de Mauve; car il ne pouvait se persuader que la route de Bayonne, l'auberge, l'Espagnole, et toutes les circonstances romanesques du récit d'Alfred, n'avaient jamais existé que dans un conte qui s'évanouissait devant les sermens de la femme qu'il aimait davantage pour expier d'injustes et ridicules soupçons.

— Je vous crois, mon amie, et vous demande pardon de vous avoir soupçonnée un moment, disait-il en baisant les mains douces et parfumées qu'on ne songeait pas à lui retirer, mais il parlait avec une telle assurance!...

— Les menteurs ne seraient pas dangereux s'ils hésitaient ou rougissaient dans leurs mensonges, reprit la comtesse qui ne gardait aucun ressentiment contre l'inventeur de l'aventure d'auberge. Il y a même des menteurs d'une espèce plus raffinée qui s'abusent les premiers, et finissent pas croire eux-mêmes ce qu'ils veulent faire accroire aux autres.

— Ah! madame, souhaitons que M. de Mauve ne soit pas un menteur de cette espèce; je consens qu'il mente, mais je ne veux pas qu'il tienne pour vraie une illusion qui me causerait alors une jalousie très réelle : c'est pourquoi je n'entends pas le laisser se complaire dans son mensonge, et je veux qu'il se rétracte même...

Digitized by Google

— Y pensez-vous, Frédéric? Vous ne m'aimez donc pas, que vous allez exposer votre vie pour une pareille bagatelle!

— Cependant, je ne puis permettre ni souffrir que, devant moi et devant le monde, on se vante des bontés que vous auriez eues pour un étranger, dans une auberge, sur la route de Bayonne!

— Je vais, si vous voulez, mander M. de Mauve en particulier et le faire expliquer là-dessus en votre présence.

— Vos souvenirs sont bien présens? répliqua Frédéric qui avait peine à concevoir que tout fût supposé dans l'épisode du voyage de Bayonne; il y a deux ans, vous êtes allée aux eaux des Pyrénées?

— En effet, mon frère m'accompagnait; mais je n'ai pu supporter la route, s'il vous en souvient, et vous êtes venu me rejoindre à Tours où ma mauvaise santé m'avait retenue. Mon frère continua seul le voyage.

— Oui, vous avez raison; ce n'est donc pas vous?... M. de Mauve s'était emparé de l'unique chambre qu'on pût habiter dans cette affreuse auberge. Il tonnait, il pleuvait à flots, il faisait un temps affreux, quand la dame espagnole arriva; sa berline se trouvait rompue, et les chemins étaient impraticables...

— Vous n'êtes pas persuadé, Frédéric, lui dit en riant la comtesse: vous voulez absolument que l'aventure de l'auberge me concerne et que je sois responsable de la conduite de cette Espagnole qui nous donnerait assez mauvaise opinion des mœurs de son pays, si elle n'était pas tout entière dans l'imaginative de M. de Mauve. Je ne m'offense pas de vos doutes obstinés : ils seraient plus vite détruits, si vous étiez moins empressé d'en extirper la racine; l'amour, quoi qu'on dise, ne doit pas se priver de l'usage des yeux et des oreilles; on m'accuse: ce n'est pas à vous, mais à moi de me défendre et de convaincre de fausseté mon accusateur. Ensuite, cher Frédéric, quand il ne restera plus de nuage défavorable dans votre esprit, vous me remercierez d'avoir eu pitié de vos douleurs et d'y avoir porté remède en me justifiant d'une calomnie que je pourrais mépriser et oublier, si elle n'eût pas atteint votre cœur.

— Je n'ai pas besoin d'autre conviction que celle qui résulte de mon amour; je suis honteux de ce qui vous a paru un soupçon; ce n'était que la crainte de vous perdre... Mais j'aurai satisfaction de cette indignité!

— Je vous ordonne, avant tout, de ne pas vous faire mon champion, Frédéric; la seule punition que je veux infliger à mon calomniateur, c'est de le forcer à se rétracter lui-même et à déclarer qu'il a menti.

Digitized by Google

Le lendemain, Frédéric Dallan, à qui la comtesse de Saccède avait fait part de ses projets en lui indiquant comment il devait les seconder, alla voir Alfred de Mauve : il le trouva occupé à préparer ses malles. Alfred avait tant de hâte d'achever ces dispositions d'un prochain départ, qu'il ne donnait pas à son domestique le temps de ranger les effets dont il avait besoin en voyage, et qu'il entassait pêle-mêle tout ce qui lui tombait sous la main. Il accourut au-devant de Frédéric, en sautant et en chantant comme un insensé.

— Eh bien! Alfred, lui dit Frédéric, qui ne put s'empêcher de céder à l'influence communicative de cette gaieté, as-tu été mordu par quelque tarentule?

— Je pars, mon ami, je vais rejoindre mon Espagnole, répondit Alfred : elle m'a écrit; elle se nomme dona Inez de Tabago; son mari jaloux a pris la mouche, en me voyant hier soir aux boulevarts tourner autour de lui, et cette nuit il a emmené la pauvre victime, qui me supplie de la venir consoler.

— La suite de l'aventure n'est pas moins étrange que le commencement. Voilà un audacieux mari que je te conseille de ne pas ménager! Mais où donc a-t-il emmené sa plaintive moitié? En Chine, peut-être?

— Je l'y suivrais, s'il avait cette barbarie! Heureusement, il ne va pas plus loin que Bayonne.

— Bien, tu auras sans doute une bonne occasion de renouveler l'aventure de l'auberge.

— Oh! je ne m'en tiendrai pas là, je t'assure, et je ne reviendrai pas seul à Paris.

— Adieu, heureux coquin : tu as été créé pour les aventures et les bonnes fortunes. Je désire que ton voyage ait tous les agrémens imaginables : présente mes hommages à dona Inez de Tabago, qui ressemble de nom à la célèbre Dulcinée du Toboso et qui doit être infiniment plus belle.

Alfred de Mauve était trop joyeux de la lettre qu'il avait reçue pour se blesser aisément d'une épigramme qui provenait d'un sentiment d'envie bien naturel, pensait-il en répétant les termes mêmes de la bienheureuse lettre. Enfin, il monta en chaise de poste et partit plus fier cent fois que s'il était allé droit en paradis. Mais, au bout de quinze jours, il revint fort soucieux et ne s'expliqua pas sur le succès qu'avait eu son voyage : il dit seulement à Frédéric Dallan que les maris étaient les animaux les plus importuns de la création.

Peu de jours après, Frédéric se rendit chez Alfred, qui était tout préoccupé et tout irrité, marchant à grand pas dans son appartement,

Digitized by Google

murmurant des menaces entre ses dents, rassemblant ses armes de combat, nettoyant ses pistolets et brandissant ses épées : Alfred ne prit pas garde d'abord à l'arrivée de son ami et continua ce manége bizarre, qui n'annonçait pas des intentions pacifiques.

— C'est toi, Frédéric! dit-il en s'apercevant qu'il n'était plus seul; tu viens à propos pour me servir de témoin.

— De témoin? s'écria Dallan qui feignit d'être aussi chagrin qu'étonné de cette demande : aurais-tu un duel?

— Oui, mon cher, un duel à mort, avec un individu que je ne connais pas, le marquis de Las Maurisbas, le plus terrible duelliste de la Péninsule; il est tellement adroit au pistolet, qu'il coupe un cheveu à trente pas.

— Tu m'effraies, mon cher Alfred; c'est se laisser assassiner que d'accepter une affaire d'honneur avec ce saint George espagnol.

— Il n'est pas moins fort sur l'escrime, m'écrit-on; il fait sauter l'épée de son adversaire à la première botte.

— Je ne souffrirai pas que tu ailles à la boucherie, mon cher, et ce duel n'aura pas lieu, je te le promets bien.

— Bah! il ne faut jamais désespérer du hasard, et saint George a été tué par un maladroit. Ce marquis de Las Maurisbas a beau dire que la balle qui le tuera n'est pas encore fondue, je lui en garde une qui lui fera changer d'avis.

— Vraiment! le sujet de votre querelle est donc bien grave? Ne sera-t-il pas possible d'arranger l'affaire?

— Non, mon ami, le marquis a insulté dona Inez de Tabago, et elle me charge de la venger les armes à la main.

— C'est le rôle d'un chevalier français, et je te reconnais bien à ce dévouement pour le service des dames. Mais tu ne m'avais pas dit que dona Inez fût de retour à Paris? Je gage que tu l'as ramenée de Bayonne en cachette, et que tu la tiens renfermée dans quelque chambre garnie? Ah! tu as des secrets pour moi, Alfred! Naguère tu me disais toutes tes aventures les plus extraordinaires, celle de l'auberge sur la route de Bayonne, par exemple...

— Frédéric, je ne puis t'en dire davantage, répliqua M. de Mauve qui, embarrassé de ces questions insidieuses, se retrancha dans un silence qu'il affectait de rendre discret et mystérieux : l'honneur me prescrit de me taire.

— Oui, tu voudrais me faire croire que ta séduisante Espagnole est retirée en Espagne avec son tyran de mari...

— Je t'avouerai en confidence qu'elle est ici, puisqu'elle m'a écrit

Digitized by Google

hier soir, puisque je me bats ce matin avec l'insolent qui l'a offensée: si j'obtiens l'avantage dans ce duel où j'ai sa cause à défendre, je ne doute pas que je la verrai, et tu comprends que je serai au comble de mes vœux. Ne m'interroge plus, et souviens-toi que l'amour d'une Espagnole est autrement trempé que celui d'une Française.

Frédéric Dallan et Alfred de Mauve allèrent tous deux au rendez-vous indiqué et n'y trouvèrent personne : ils attendirent trois heures à la même place, et ne la quittèrent qu'après s'être bien convaincus que le marquis de Las Maurisbas ne paraîtrait pas ce jour-là. Alfred, qui s'était fait une indignation toute prête à soutenir rudement l'honneur de dona Inez, comme si l'offense lui fût devenue personnelle, ne renonça pas sans regret à cette occasion d'acquérir des droits à la reconnaissance de l'inconnue; il ne supposa point que le marquis avait reculé devant les chances de ce duel, mais il conclut de l'absence de son adversaire, que la belle Espagnole s'était peut-être vengée de sa propre main, à la manière de son pays, où les femmes ont des poignards attachés à la jarretière. Frédéric eut l'air d'approuver cette comique conjecture.

La semaine suivante, pendant que les deux amis déjeunaient ensemble, Alfred de Mauve fort triste de ne plus entendre parler de son Espagnole, une lettre à son adresse lui fut remise; il tressaillit d'espérance en reconnaissant l'écriture et le cachet; la lettre était conçue en ces termes :

« A la suite de notre aventure de l'auberge, j'ai fait un vœu en expiation des faiblesses que vous savez; je me suis engagée solennellement à donner vingt mille francs à l'hospice des Enfans-Trouvées : comme vous avez partagé le péché, j'ai compté que vous partagerez la pénitence. « DONA INEZ. »

Alfred de Mauve, que la lecture de cette lettre, faite à haute voix par Frédéric, avait atterré, la saisit avec rage, la froissa et la déchira, en frappant du pied et en serrant les poings.

— Vous êtes taxé à dix mille francs, Alfred, dit Frédéric avec son flegme habituel : ce n'est pas cher pour une aventure qu'on paierait au poids de l'or!

— Quelle aventure? demanda brusquement Alfred qui fixa un regard menaçant sur son ami.

— Eh! l'aventure de l'auberge sur la route de Bayonne, la Provençale, l'Espagnole, l'Andalouse...

— Au diable toutes ces sornettes! il n'y a jamais eu d'Espagnole, ni d'auberge, ni d'aventure; c'est un conte que je t'ai fait pour égayer

Digitized by Google

le repas; mais ce qui n'est pas un conte, c'est que quelqu'un s'est moqué de moi.

— Quoi! cette divine Andalouse pour qui tu projetais de faire le voyage d'Espagne...

— Elle n'a jamais existé, te dis-je, et cette dona Inez de Tabago n'existe pas davantage, non plus que le marquis de Las Maurisbas; mais le cartel qu'on m'avait envoyé au nom de ce prétendu personnage ne sera pas une mystification, Frédéric, et j'espère que vous remplacerez le marquis, dont la force à l'épée et au pistolet fait tant de merveilles; car c'est vous qui avez dirigé le complot, très plaisant d'ailleurs, dont je suis victime. Parbleu! vous me rendrez compte de mon voyage de Bayonne!

— On ne peut vous refuser votre revanche, Alfred, mais je vous laisse juge de ce qu'on aurait à vous reprocher. Je ne suis par l'auteur des tours bien innocens qu'on vous a joués, et je vous offre de vous le faire connaître.

— Soit, vous me servirez de témoin comme pour le duel du marquis de Las Marisbas; mais ce duel aura un autre résultat, je vous jure.

— Je vous mènerai ce soir dans une maison où vous rencontrerez votre mystificateur face à face.

Le soir venu, Frédéric vint chercher Alfred pour le conduire chez la personne qui l'avait offensé; ils ne se parlèrent pas pendant le trajet, et Frédéric eut peine à retenir le rire errant sur ses lèvres. Ils arrivèrent ensemble chez la comtesse de Saccède, qui les attendait; ils furent introduits dans le salon faiblement éclairé; Alfred de Mauve craignit une nouvelle mystification en voyant une femme, au lieu de l'adversaire qu'il croyait trouver : il ne la reconnut pas en la saluant.

— Madame la comtesse, dit Frédéric, je vous présente un de mes meilleurs amis, M. Alfred de Mauve, qui est très impatient de faire votre connaissance...

— Il me semble que j'ai déjà eu le plaisir de voir monsieur, répondit la comtesse avec affabilité; c'était sur la route de Bayonne... non, un soir de cet été, sur le boulevart, vis-à-vis Tortoni.

PAUL L. JACOB, Bibliophile.

Digitized by Google

HISTORIENS MODERNES.

M. MICHELET.

La France a eu, à diverses époques, des chroniqueurs admirables, comme Grégoire de Tours, Joinville, Froissard, Comines; plusieurs philosophes ou romanciers historiques d'un rare mérite, tels que Voltaire, Raynal, Vertot; enfin quelques compilateurs laborieux, au nombre desquels on peut citer De Thou, Dupuis, Rollin, Anquetil. Mais, parmi tous ces écrivains, on chercherait inutilement un véritable historien, non que plusieurs n'aient réuni sans doute les qualités nécessaires, mais parce que tous ont vécu à des époques et dans des conditions peu favorables.

L'histoire ne demande pas seulement la liberté de l'examen et de la parole, elle veut aussi un certain désintéressement lucide qu'il est difficile d'avoir aux siècles d'admiration ou de révolte. Remarquez bien que nous ne parlons pas d'*impartialité* (vertu des anges, impossible à ceux qui prennent *leur part* de la vie terrestre); nous parlons seulement de cette intelligence consciencieuse qui porte à étudier le fait sous toutes ses faces, bien qu'on en préfère une, et qui nous conduit à chercher la vérité, non sans inclination première, mais sans aveuglement. Or, une pareille clairvoyance n'est possible qu'aux momens d'indépendance et de trêve. Pour être juste, il faut d'abord que l'historien soit libre; pour bien voir, il faut qu'il soit à l'écart de la mêlée; c'est alors seulement qu'il peut éviter la satire ou l'apologie.

Digitized by Google

Quoique notre époque soit laborieuse encore, elle offre, à beaucoup d'égards, les meilleures conditions pour écrire l'histoire. Sorties victorieuses de leur lutte de dix-huit siècles, les grandes vérités sociales sont désormais à l'abri de toute trahison, et les partis reprennent haleine. Peu importe que cette halte soit de l'attente plus que du repos; repos ou attente, c'est du calme pour la réflexion, de la liberté pour la pensée. L'historien n'a point à quitter ses livres afin de défendre sur la brèche la cause de l'avenir; les tribuns sont à leur poste et suffisent pour l'heure. Il peut donc s'occuper à étudier le passé; il le comprendra d'autant mieux que, sachant le présent, il jugera l'arbre par ses fruits. — Et ne craignez point que ses instincts modernes troublent son équité; il pourra haïr ce qui n'est plus, mais il n'y a que la haine contre les personnes qui rapetisse l'ame; la haine contre les choses, au contraire, l'anime, l'agrandit. Craignez plutôt de sa part quelque généreuse indulgence pour le passé, car il y a, dans celui-ci, le charme des ruines; les idées vaincues ont toujours, pour certains esprits, un mérite auquel ils résistent mal; elles sont vaincues!

Du reste, l'à-propos de notre époque pour écrire l'histoire n'a point tenu seulement au calme des vingts dernières années, mais encore plus peut-être au rapide mouvement politique imprimé à toutes les intelligences. L'étude de nos origines en est devenue plus intéressante; on a cherché avec plus de soin d'où l'on était parti, et quelle route on avait suivie pour arriver où l'on se trouvait. Laissant de côté les livres écrits sous des inspirations arriérées, on a voulu remonter aux sources et tout vérifier. Il en est résulté une nouvelle école historique fort variée dans ses expressions, mais aussi remarquable par la forme que par la science, et la seule, nous le croyons, qui ait donné à la France, jusqu'à ce moment, des historiens dignes de ce nom.

Cette école n'eut d'abord d'autre prétention que de substituer à la diffusion endormeuse des anciens compilateurs une narration plus remuante et plus colorée. Elle admit en conséquence les anecdotes, trop long-temps négligées, multiplia les descriptions, les détails de mœurs, les épisodes, et tâcha de répandre sur le tout un peu de cette fumée du temps pour laquelle on venait de trouver un mot : *couleur locale*. Malheureusement les novateurs ne s'aperçurent pas qu'à force de vouloir *montrer* un siècle et le faire marcher sous les yeux du lecteur, ils ne reproduisaient que ses dehors. Leurs héros avaient beau porter le costume du temps et parler de loin en loin la

Digitized by Google

langue moyen-âge, le faux air perçait toujours, et l'âme du personnage manquait à l'acteur. La pente sur laquelle les nouveaux historiens se trouvaient était d'ailleurs dangereuse. Préoccupés sans cesse du fait et des apparences, il était difficile qu'ils ne tombassent point dans la chronique. M. de Barante adopta même hardiment comme un système ce qui n'était que le vice d'un genre, et écrivit en tête de ses *Ducs de Bourgogne* le fameux paradoxe : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum.* C'était tout simplement changer les rôles et passer à l'historien la plume du romancier.

La réaction contre Anquetil et ses pareils était trop violente, elle ne put tenir. Cependant plusieurs des essais qui avaient été tentés restèrent et resteront, parce qu'au-dessus des genres il y a l'art qui rend les œuvres durables. De ce nombre fut le livre même de M. de Barante, qui avait eu le bonheur de n'écrire qu'une histoire épisodique, c'est-à-dire celle de toutes qui pouvait le mieux s'accommoder de la forme chroniquaire; mais l'histoire pittoresque n'en fut pas moins jugée à jamais.

En même temps que cette tentative s'accomplissait, M. Guizot et ses adhérens en essayaient une tout opposée en publiant l'anatomie comparée de l'histoire. Soutenu par une érudition trop peu générale peut-être, mais bien digérée, souverain maître d'ailleurs de tout ce qu'il savait, et en possession complète de lui-même, M. Guizot était plus propre qu'aucun autre à cette analyse logique, claire et serrée. Calculateur infatigable, il posa des équations historiques de tous les degrés, les discuta et les résolut avec une sobriété élégante. La concentration des faits donna à son travail un air de puissance, en même temps que la formule algébrique de son style imitait la profondeur. Il y avait d'ailleurs dans l'ensemble de son œuvre beaucoup de valeur réelle; seulement elle ne vivait pas. Tout à l'heure nous n'avions que des armures et des habits, voilà que maintenant on ne nous donnait qu'un squelette! Où donc étaient le sang et la chair? Ne pouvait-on espérer quelque chose qui bougeât, qui sentît, une histoire qui eût à la fois un corps et une ame?

M. Augustin Thierry se chargea de répondre à cette question. Sa première publication ne fut pas seulement un beau livre, ce fut la solution du problème que l'on cherchait, ce fut l'histoire même. Mais nous n'avons point à parler ici de la *Conquête des Normands* ni des *Lettres sur l'Histoire de France;* si nous avons prononcé le nom de M. Thierry, c'est seulement par forme de transition, et pour arriver à M. Michelet.

Digitized by Google

Tous deux nous semblent, en effet, se rapprocher par beaucoup de points, et si les comparaisons mythologiques étaient encore à la mode, nous dirions que leurs deux muses sont comme les sœurs dont parle Ovide, qui se ressemblaient sans être pareilles.

. . . Qualis decet esse sororum.

M. Thierry, il est vrai, dès son début, avait donné toute la mesure de son talent; mais les progrès de M. Michelet depuis sa première publication ont été constans. Non-seulement sa science a grandi, son style s'est assoupli et simplifié, mais ses appréciations sont devenues moins aventureusement poétiques. — Puisque nous avons prononcé ce dernier mot, expliquons-le tout de suite; car ce n'est point la première fois que M. Michelet a été *injurié du nom de poète.*

Si la forme doit être distinguée du fond, c'est surtout dans une histoire. Esclave pour le fond des documens reconnus exacts, l'historien recouvre toute sa liberté lorsqu'il s'agit seulement de l'expression. Que sa parole soit calme ou flamboyante, sa phrase opulente ou heurtée, vous n'avez point à lui en demander compte, si ce n'est au nom du bon goût et de l'art. Il y a en lui deux hommes, l'appréciateur et l'écrivain. Le premier doit être de sang-froid, mais rien ne défend au second de s'animer jusqu'à l'enthousiasme. Les Grecs et les Latins nous fournissent mille exemples de cette alliance de sagacité judicieuse et de vive poésie; or, c'est là ce que M. Michelet a tenté le plus souvent. Nul doute que ses recherches ne se fassent avec recueillement; seulement, à mesure qu'elles se multiplient, son intérêt s'éveille, son imagination s'échauffe; en face de ces richesses inexplorées la fièvre le prend, il écrit, et son style reproduit, comme à son insu, tous les tressaillemens de son émotion. Mais observez que l'exaltation n'est venue qu'après l'étude et à propos d'elle; le fait a été laborieusement trouvé avant d'inspirer à l'expression sa poésie.

C'est donc pour n'avoir pas séparé avec soin l'apparence de la substance même que l'on a accusé M. Michelet de ne pas être un historien assez positif. Cependant cette erreur a aussi son grain de justice comme presque toutes les erreurs : sans admettre dans sa généralité le reproche adressé à l'auteur de l'*Introduction à l'Histoire universelle*, il faut reconnaître que, parfois, l'élan du style l'emporte sans qu'il s'en aperçoive. Amoureux de l'image étincelante, du mot coloré, du symbole enfin, l'historien s'oublie dans une courte fantaisie littéraire, et reste moins près de la réalité qu'on ne

Digitized by Google

le voudrait. Nous citerons spécialement, comme exemple de ces échappées poétiques, son chapitre sur l'architecture gothique.

Hâtons-nous d'ajouter pourtant que M. Michelet se corrige chaque jour de ces faiblesses séduisantes; soit que les avertissemens l'aient éclairé, soit que l'atmosphère historique dans laquelle il entrait ne lui permît plus les mêmes écarts, son troisième volume de l'*Histoire de France* nous a paru irréprochable de ce côté. Il ne s'y est jamais écarté du fait, il n'a point quitté une seule fois la terre, et, comme Antée, il semble avoir puisé de nouvelles forces en la touchant. Ce volume n'est point seulement plus riche en découvertes que les précédens, c'est en quelque sorte l'auteur dans sa plénitude. Là se trouvent toutes les hautes qualités de son talent, avec très peu de ses défauts; le juger dans ce livre, c'est donc l'apprécier dans ce qu'il a fait de plus complet, c'est le mesurer à sa taille d'aujourd'hui.

La dernière publication de M. Michelet comprend les évènemens accomplis de 1270 à 1380. C'est la peinture de cette époque bâtarde, placée comme en suspens entre le moyen-âge et la renaissance. Il était difficile de dessiner la physionmie d'un pareil siècle et de découvrir sa tendance. Les évènemens complexes, opposés en apparence, s'y succèdent si rapidement, en si grand nombre, que l'historien y cherche vainement un temps de repos pour se reconnaître. M. Michelet a heureusement trouvé un fil conducteur dans ce labyrinthe. Le premier, il a nettement séparé le XIVe siècle du moyen-âge, en apportant des faits nouveaux à l'appui de son opinion. Il a montré le légiste remplaçant le prêtre et le seigneur, le droit romain se substituant au droit canon, et, au milieu de cet abaissement de toutes les anciennes puissances, *Jacques Bonhomme*, le peuple, commençant à lever sa tête de géant et à regarder autour de lui.

C'est dans Villani et dans des documens inédits que l'auteur a surtout cherché les élémens de ses convictions. Il a su se défendre de l'influence de Froissard, aveuglément suivi par presque tous nos historiens, et qui n'avait vu lui-même que l'écorce encore blasonnée de son temps, sans remarquer qu'en dessous le chêne féodal tombait en pourriture. Il nous a fait voir enfin le XIVe siècle tel qu'il fut, c'est-à-dire fiscal, faux-monnayeur, prosaïque, mais plébéien déjà. En effet, les traditions chevaleresques allaient se perdre, et l'on touchait au jour où, voyant armer chevaliers les deux fils du duc d'Anjou, la cour entière de Charles VI devait demander ce que ces rites signifiaient.

Digitized by Google

Trois grands faits dominent le XIVe siècle : les démêlés de Philippe-le-Bel avec Boniface, la destruction des templiers, la terrible guerre contre les Anglais. Mais ces trois faits tendent de près ou de loin à l'émancipation du peuple; tous trois s'accomplissent sous l'inspiration et avec l'aide de manans devenus ministres. Le pouvoir royal, las de l'église et de la féodalité, s'appuie sur le tiers-état pour les abattre, et les parlemens s'organisent en rejetant les prêtres; les juifs et les hérétiques sont protégés contre l'inquisition; le roi exige un droit plus considérable sur les dons faits aux couvens ou aux églises, et facilite aux roturiers l'acquisition des biens féodaux. Bientôt la querelle avec le pape s'animant, Philippe-le-Bel assemble les trois ordres des états-généraux, et commence ainsi l'ère nationale de la France. On sait quel fut le résultat de la lutte du saint-siége contre le roi; le saint-siége fut vaincu, et avec lui l'église.

La destruction du temple porta bientôt à la féodalité un coup non moins sensible. Les templiers tenaient à toutes les familles nobles; ils possédaient dix mille manoirs dans la chrétienté, des places fortes partout, et n'étaient pas moins de vingt mille chevaliers, les plus aguerris du temps. Il suffit pourtant de la volonté du roi et de l'astuce de deux procureurs pour les écraser. M. Michelet a traité fort au long, et avec beaucoup de lumières nouvelles, cette grande catastrophe. Il résulte clairement de ses recherches que plusieurs des crimes imputés à l'ordre existèrent, non dans l'institution sans doute, mais partiellement, dans telle maison ou telle province. Quant au plus grand de tous, le reniement, l'auteur prouve, par les dépositions des templiers anglais, qu'il était symbolique. C'était une imitation du reniement de saint Pierre, un rite commun à toutes les initiations dans lesquelles le récipiendaire est présenté d'abord comme un misérable, afin que tout l'honneur de sa régénération morale retourne à l'association qui l'adopte. « Que cette cérémonie ait été quelquefois accomplie avec une légèreté coupable ou avec une dérision impie, c'était le crime de quelques-uns et non la règle de l'ordre. » Il se peut aussi que le reniement, symbolique d'abord, soit devenu plus tard réel pour beaucoup de templiers; leur long séjour parmi les infidèles avait pu altérer leur foi, et ils passaient pour adonnés aux superstitions orientales.

L'anéantissement du temple prouva que la noblesse avait perdu toute cohésion, et jusqu'au sentiment de sa conservation personnelle. La société marchait toujours, et, en 1314, le roi, affranchissant des serfs du Valois, disait déjà dans son ordonnance : *Attendu que toute*

Digitized by Google

créature humaine, qui est formée à l'image de Notre Seigneur, doit généralement être franche par droit naturel, etc.

Ces progrès ne s'accomplissaient point cependant sans résistance et sans retour. La royauté, qui ne relevait le peuple que pour affaiblir la noblesse, revenait à celle-ci aussitôt qu'elle en avait besoin; mais les germes d'indépendance ne sont jamais semés vainement; la bourgeoisie, qui commençait à sentir sa force, allait élire son roi Marcel et proposer les fameuses remontrances de 1357, si dures pour la noblesse et la magistrature, et dans lesquelles les trois ordres se présentent déjà sur un pied d'égalité.

La guerre contre l'Angleterre devait elle-même aider à ce mouvement démocratique de la France. Le bourgeois avait constaté son existence les armes à la main; le paysan, trahi et rançonné par les gentilshommes, allait saisir à son tour la fourche, la hache et le bâton, pour se venger d'abord, puis pour se défendre. L'ordonnance de 1357 avait été le premier acte politique de la France, *la Jacquerie* fut le premier élan du peuple; le manant se faisait soldat.

Les défaites de Crécy et de Poitiers eurent l'immense résultat de détruire la cavalerie, uniquement composée de nobles, et d'appeler à la défense du pays les piétons, c'est-à-dire le peuple. Jusqu'alors celui-ci avait laissé aux chevaliers le soin de repousser l'ennemi, et c'était un privilége dont ils avaient noblement usé pendant plusieurs siècles; mais quand *le bonhomme* vit que son protecteur lâchait pied et le laissait à la merci de l'étranger, il ferma les poings et songea à se protéger lui-même. Cet appel prochain de tous à la communion sanglante des batailles était peut-être la plus désirable conquête; le sentiment de la nationalité en naquit. La France ne fut plus une partie de la chrétienté; ce fut la France! Un roi pouvait donner La Rochelle à l'Angleterre dans un traité, mais La Rochelle protestait en disant : *Nous nous soumettrons aux Anglais des lèvres; de cœur, jamais!* L'expression un *bon Français*, comme l'observe M. Michelet, date du XIVe siècle.

Du reste tout, dans cette époque, semblait destiné à montrer quelles étaient les nouvelles destinées de la France. Après avoir été près de périr par l'imprudence guerrière des nobles, le royaume se releva sous le règne anti-chevaleresque d'un roi incapable de manier la lance, et dont tout le mérite consista à refuser perpétuellement le combat. « Si Charles V, dit M. Michelet, ne put faire beaucoup lui-même, il laissa du moins à la France le type du roi moderne, qu'elle ne connaissait pas. Il enseigna aux étourdis de Crécy et de Poitiers

Digitized by Google

ce que c'était que réflexion, patience, persévérance. L'éducation devait être longue; il y fallut bien des leçons : mais au moins le but était marqué. La France devait s'y acheminer, lentement il est vrai, par Louis XI et par Henri IV, par Richelieu et par Colbert. »

Jusqu'à présent, les guerres du XIVe siècle avaient été regardées comme purement politiques; M. Michelet est le premier qui y ait vu un côté commercial, et qui « ait cherché le secret des batailles de Crécy et de Poitiers au comptoir des marchands de Londres, de Bordeaux ou de Bruges? » Cette découverte importante explique beaucoup de choses. Ainsi, la révolte des Flamands n'est plus uniquement l'insurrection d'un peuple qui veut rester maître de lui-même; c'est plutôt une guerre de fabricans qui se refusent à rompre avec l'Angleterre, d'où ils tirent leurs laines, déclarant que, sans l'Angleterre, *ils ne peuvent vivre, pour ce que toute Flandre est fondée sur drapperie, et que sans laine on ne peut drapper.* Le siége de Calais n'est point seulement un fait guerrier, mais une expédition commerciale, comme le dit expressément Villani. Édouard n'était là, en quelque sorte, que l'envoyé des marchands anglais ruinés par les corsaires calaisiens, et qui voulaient à toute force se rendre maîtres du détroit. Les villes maritimes lui fournirent l'argent et les vaisseaux nécessaires pour cette attaque, tellement que la seule Yarmouth donna quarante-trois navires. Si Édouard montra donc tant d'acharnement contre les habitans de Calais, c'est qu'il avait promis d'écraser dans leur nid ces oiseaux de proie qui désolaient depuis si longtemps le commerce britannique.

Ce point de vue nouveau a été habilement présenté par M. Michelet, qui en a fait ressortir toute l'importance, sans le rendre exclusif: car c'est là le caractère le plus remarquable et le plus inattendu de ce troisième volume; rien n'y est absolu. L'auteur ne se laisse jamais emporter à une synthèse trop rigoureuse; il ne hasarde de généralités qu'accompagnées de leurs exceptions. On s'aperçoit qu'il a peur de toute prévention, qu'il s'observe et a le ferme propos de ne point pécher. Sa raison cotoie la poésie avec un effroi salutaire; dès qu'il sent le vent de l'abîme, il s'écarte ou s'arrête.

Il résulte de cette ardeur retenue une sorte de vie intérieure qui coule dans ce livre comme le sang dans les veines, et l'anime sans se montrer. On distingue dans le récit je ne sais quel bouillonnement qui dénonce la sève; il n'y a effervescence nulle part, mais partout abondance ménagée, force qui se respecte et se domine.

On peut donc le dire hautement, parce que c'est la vérité, cette

Digitized by Google

histoire du XIVe siècle par M. Michelet n'est point seulement la plus vivante et la plus complète de toutes celles qui nous ont été données jusqu'à ce jour, mais c'est aussi la plus savante et la plus positive. Nous appuyons sur cet éloge, parce que le mérite que nous signalons est nouveau chez l'auteur, moins nouveau pourtant que l'éloge!

Quant à la forme, elle est tout ce qu'elle doit être, pure, saine, remuante. Quoique les mouvemens passionnés y soient plus ménagés qu'autrefois, ils reparaissent de loin en loin, mais toujours à propos et à leur place. Nous n'en donnerons qu'un exemple; mais nous le donnerons, puisqu'il s'agit de forme, car nous ne savons point encore de meilleur moyen de faire connaître un style que d'en donner échantillon. Il s'agit d'un combat de paysans, en 1359, dans lequel l'un d'eux (le grand Ferré) tue quarante Anglais, puis meurt pour avoir bu lorsqu'il était encore tout couvert de la sueur de la bataille. « Il est difficile, dit M. Michelet, de ne pas être touché de ce naïf récit. Ces paysans qui ne se mettent en défense qu'en demandant permission; cet homme fort et humble, ce bon géant, qui obéit volontiers, comme le saint Christophe de la légende; tout cela présente une belle figure du peuple. Ce peuple est visiblement simple et brute encore, impétueux, aveugle, demi-homme et demi-taureau.... Il ne sait ni garder ses portes, ni se garder lui-même de ses appétits. Quand il a battu l'ennemi, comme le blé en grange, quand il l'a suffisamment charpenté de sa hache, et qu'il a pris chaud à la besogne, le bon travailleur, il boit froid et se couche pour mourir. Patience! sous la rude éducation des guerres, sous la verge de l'Anglais, la brute va se faire homme. Serrée de plus près tout à l'heure et comme tenaillée, elle échappera, cessant d'être elle-même et se transfigurant; Jacques deviendra Jeanne, Jeanne la vierge, la Pucelle. Le mot vulgaire *un bon Français* date de l'époque des Jacques et des Marcel. La Pucelle ne tardera pas à dire: *Le cœur me saigne quand je vois le sang d'un Français*. Un tel mot suffirait pour marquer dans l'histoire le vrai commencement de la France. Depuis lors nous avons une patrie. Ce sont des Français que ces paysans; n'en rougissez pas, c'est déjà le peuple français, c'est vous, ô France! Que l'histoire vous les montre beaux ou laids, sous la capuce de Marcel, sous les jaquettes des Jacques, vous ne devez pas les méconnaître. Pour nous, parmi tous les combats des nobles, à travers les beaux coups de lance où s'amuse l'insouciant Froissard, nous chercherons ce pauvre peuple. Nous l'irons prendre dans cette grande mêlée, sous l'éperon des gentilshommes, sous le ventre des chevaux. Souillé, défiguré, nous l'amènerons tel

Digitized by Google

quel au jour de la justice et de l'histoire, afin que nous puissions lui dire : — Vous êtes mon père et vous êtes ma mère. Vous m'avez conçu dans les larmes. Vous avez sué la sueur et le sang pour me faire une France. Bénis soyez-vous dans votre tombeau. Dieu me garde de vous renier jamais. »

Que d'autres, s'ils le veulent, se plaignent de pareils élans et y trouvent un prétexte pour refuser à M. Michelet le titre d'historien; quant à nous, d'aussi nobles paroles ne nous trouveront point indifférent, et nous dirons à notre tour, à celui qui les a écrites : — Dieu nous garde de vous renier jamais! — Non, l'historien n'est point seulement la trompette sonore du passé; il ne doit pas être une sorte de statue de Memnon recevant toujours la voix du dehors; l'historien, avant tout, est un homme qui aime et qui hait, qui s'indigne et qui s'attendrit : je ne cherche pas en lui un juge sans cœur décidant d'après la loi, mais un juré qui parle devant Dieu et devant les hommes au nom de sa conscience.

Jusqu'à présent, nous n'avons eu que du bien à dire du livre de M. Michelet, nous pourrions ajouter quelques critiques de détail sur le style, car Cerbère a droit à son gâteau, et ce serait pour nous une heureuse occasion de développer nos connaissances dans la syntaxe. Ainsi nous pourrions dire que la lecture des vieux livres a habitué l'auteur à des manières de dire surannées ou peu correctes; qu'il écrit par exemple, en parlant des tortures infligées aux paysans, *qu'on n'y plaignait ni le fer, ni le feu*, et ailleurs que *le juif écoulait de France*, pour écoulait son argent de France; que *tout le midi était en proie*, sans dire à quel fléau; que Charles V *avait beaucoup enduré* en négligeant encore de donner un régime au verbe; mais cette dissection de maitre d'école, à propos d'un livre d'histoire, nous ferait honte, et nous ne nous sentirions point le courage de la prolonger.

Nous ne savons si dans cette courte esquisse nous avons réussi à rendre clairement notre pensée, encore moins si nous avons apprécié dignement l'historien que nous voulions juger; mais ce que nous pouvons affirmer du moins, c'est que notre jugement a été le résultat d'un examen sincère; et il est permis de se rendre à soi-même ce bon témoignage, lorsqu'on voit avec quelle légèreté la critique s'exerce de nos jours. — Écrivez un livre, fruit de longues recherches, et sur lequel vos cheveux auront grisonné; revenez vingt fois à votre œuvre, jetez-y toutes les richesses de votre ame, dotez-la comme un enfant unique que l'on marie; puis, quand vous la verrez

Digitized by Google

parée, belle, achevée, ouvrez-lui la porte du monde avec une anxiété pleine d'espérance... Vous croyez que l'admiration va s'éveiller à son aspect, que les éloges vont retentir sur son passage?... Folle illusion! Votre livre tombera aux mains de quelque jeune homme ennuyé, qui le jugera froidement, à la course, et comme il ferait d'un roman frivole. Ce qui aura excité votre enthousiasme excitera son dédain, ce que vous aurez laborieusement découvert, il le niera. En une heure, et sans réflexion, il vous refera votre livre, vous disant comment il aurait pu devenir un chef-d'œuvre. Et vous serez forcé de l'entendre sans lui répondre!... Il pourra flétrir vos sentimens les plus intimes, railler vos croyances les plus aimées; il effeuillera à plaisir votre couronne, et il faudra que vous le laissiez faire; il faudra que vous supportiez ses ignorances ou ses erreurs sans pouvoir même lui dire : « Tu mens! » — Ah! c'est là un dur apprentissage, et bien peu s'habituent à une telle condition. — Triste condition, en effet, que celle qui vous oblige à abandonner ainsi vos études, votre intelligence et vos sympathies aux sarcasmes de jugeurs sans droit.

EMILE SOUVESTRE.

Digitized by Google

DES TRAVAUX

DE

LA CHAMBRE DES COMMUNES

SUR LES CHEMINS DE FER,

Pendant la session de 1836.

Les prodigieux développemens que l'industrie des chemins de fer a pris depuis quelques années en Angleterre, n'y ont nullement ralenti l'ardeur et l'activité de l'esprit d'entreprise. Les capitalistes anglais, accoutumés à supporter avec résignation les malheurs inséparables des spéculations industrielles, ne se sont pas laissé abattre par les résultats défavorables ou les rapports médiocres de quelques-uns de ces grands travaux de communication. Tous les projets de chemins de fer qui ont été proposés dans les districts les plus commerçans, ont trouvé des compagnies prêtes à en entreprendre la réalisation. On se rappelle le récent exemple de la route de Manchester à Birmingham. Les concessionnaires avaient d'abord créé vingt mille actions de la valeur de 100 livres sterling chacune. Lorsqu'il s'est agi de les placer au mois de février dernier, la seule ville de Manchester en a pris 14,000. Sa population intelligente, active, laborieuse, sur les 2,000,000 de francs qu'exigeait une entreprise d'intérêt, de prospérité et d'avenir local, a fait tout d'un coup les fonds d'un 1,400,000 fr. Cela n'est-il pas remarquable, cela n'est-il pas beau?

Digitized by Google

Sans doute, la concentration de la richesse publique dans un petit nombre de mains favorise beaucoup l'accomplissement des merveilles de ce genre; mais elle en est l'auxiliaire et l'instrument, non point le principe. L'aristocratie elle-même prend volontiers une part active aux spéculations d'utilité générale, et l'on sent qu'elle est née de la haute industrie et se recrute chaque jour dans ses rangs. L'esprit d'entreprise se manifeste partout, il anime les hommes de toutes les conditions. Comme l'esprit public, il forme une portion de la vie, de l'intelligence et des facultés communes; il est dans la nature, le caractère et les habitudes de la nation anglaise. S'il y a communauté de sentimens et unité de tendance dans cette société formée d'élémens si hétérogènes et de principes si hostiles, c'est pour les idées, pour les choses de cet ordre. Les petites fortunes montrent le même empressement que les grandes à s'associer à la création des nouvelles routes à rainure, dans la proportion de leurs ressources. Il n'est pas rare, quand le prix des actions est trop élevé, que plusieurs petits rentiers ou industriels se réunissent pour en faire l'acquisition à fonds communs, de sorte qu'une partie assez considérable de la propriété des chemins de fer se trouve fractionnée et disséminée entre les spéculateurs d'un ordre inférieur. Bref, pour devenir actionnaires, ces derniers usent du même moyen que les pauvres ouvriers qui se cotisaient naguère chez nous pour faire les frais d'une mise à la loterie.

Comme il devait arriver, cette confiance, cette hardiesse a été poussée quelquefois jusqu'à l'imprudence. Séduit par de trompeuses espérances, l'esprit d'entreprise a été la dupe et la victime de l'esprit d'agiotage. On n'a pas oublié que la crise commerciale dont l'Angleterre ressent encore les effets, a été attribuée, en partie, aux pertes qu'ont entraînées les spéculations mal combinées de quelques-unes des nouvelles routes à rainure. Les journaux anglais qui nous ont révélé ce fait, ont eu raison, sans doute, de blâmer une ardeur qui avait secoué toute espèce de frein chez beaucoup d'hommes. Mais si le sentiment des grandes spéculations est trop vif, trop emporté au-delà du détroit, n'est-il pas vrai de dire que nous péchons, nous autres Français, par l'excès contraire? Ne sommes-nous point presque toujours détournés de nous associer aux meilleures affaires, lorsqu'elles sortent des voies communes, par la crainte de donner trop aux éventualités de l'imprévu, trop aux chances de la fortune? N'est-ce pas à cette habitude timorée de routine industrielle, qui contraste si singulièrement avec le caractère décidé de notre nation, de nos armées et de notre histoire révolutionnaire, qu'il faut attribuer l'état d'infériorité morale où la France est restée jusqu'à présent, sous le rapport du développement des travaux d'utilité publique?

Les Anglais sont tellement disposés à concourir à ces sortes d'entreprises, que la chambre des communes est obligée de réprimer l'ardeur des soumissionnaires. Pendant la dernière session du parlement, dont l'avènement de la jeune reine Victoire a amené la dissolution, les demandes relatives aux

Digitized by Google

chemins de fer ne se sont pas élevées à moins de cent dix-huit (1). C'est ce que nous voyons dans le *Railway Magazine*, journal mensuel exclusivement consacré à l'étude, aux travaux et aux intérêts des routes à rainure. Sur les cent dix-huit demandes, soixante-dix-neuf, après avoir subi l'examen des comités, ont été discutées devant le parlement. Cette assemblée s'est prononcée favorablement pour quarante-deux, le tiers environ de la totalité. Quant au reste, trente-quatre ont été retirées par les parties intéressées, ou repoussées définitivement par le vote législatif. Trois autres, quoiqu'elles eussent été sanctionnées par les communes, n'ont pu obtenir l'assentiment de la chambre des pairs.

On ne lira pas sans intérêt quelques détails sur la nature de ces quarante-deux bills, qui doivent étendre, rapprocher ou compléter les lignes de l'immense réseau des chemins de fer de la Grande-Bretagne. On en compte quatorze qui ont rapport à des voies de communication tout-à-fait nouvelles : cinq ont pour but de prolonger ou de délimiter les embranchemens de plusieurs routes dont l'exécution n'est pas encore commencée; dix autorisent sur quelques points la déviation ou la rectification de routes en cours d'exécution, et six modifient ou accroissent les pouvoirs accordés aux concessionnaires par des actes antérieurs. Les sept autres bills ont pour objet de constituer une compagnie créée l'année précédente, de reculer le temps fixé pour l'exécution d'une route, et de déterminer les ressources supplémentaires que plusieurs entreprises pourront se créer pour subvenir à leurs dépenses. Ces ressources sont fixées à 1,000,000 liv. st. (25,000,000 de francs) pour le chemin de Londres à Birmingham, et à 150,000 liv. st. (3,750,000 francs) pour le chemin de Londres à Greenwich.

L'objet spécial de ces derniers bills nous paraît de nature à préoccuper les esprits sérieux. Déjà, pendant la session de 1836, d'autres compagnies avaient sollicité et obtenu du parlement la permission de faire des emprunts considérables. Que conclure de la reproduction périodique de ces signes de détresse, si ce n'est que les frais d'établissement et d'entretien de quelques-uns des grands chemins de fer ont dépassé de beaucoup toutes les prévisions, ou que les bénéfices prélevés sur la circulation des voyageurs et des marchandises sont restés considérablement au-dessous de l'attente des entrepreneurs? Les ingénieurs expliquent d'une manière très plausible quelques-unes des circonstances défavorables qui sont venues compliquer la situation des compagnies. Il paraît que les rails n'ont pu résister aussi long-temps qu'on l'avait espéré au frottement et à la pression des voitures, qui les sillonnent sans cesse avec d'énormes charges, et qu'il est devenu nécessaire de les renouveler fréquemment et d'en augmenter le volume, dans le temps même où le prix du fer s'élevait dans une progression alarmante. Quelles que

(1) Toutes les demandes de cette nature portées devant le parlement entraînent des dépenses considérables de toutes espèces.

Digitized by Google

puissent être les causes des embarras que nous venons de signaler, nous engageons notre gouvernement, qui s'occupe en ce moment d'une enquête sur les routes à rainure, à porter sérieusement ses investigations de ce côté. Puisque nous nous sommes laissé devancer par les Anglais, c'est bien le moins que nous profitions de l'expérience qu'ils ont acquise au prix de pénibles sacrifices. Assurément ces recherches ne prouveront rien contre les immenses services que la civilisation, l'industrie et le commerce peuvent attendre de l'établissement des communications intérieures au moyen de la vapeur; mais elles pourront éclairer la France et lui épargner des fautes désastreuses dans la combinaison et l'exécution du système général de chemins de fer qui doit embrasser tous les points de son vaste territoire dans un avenir très rapproché.

Voici un tableau du développement des lignes, des dépenses et des revenus présumés des quatorze nouvelles routes à rainure votées par la chambre des communes pendant la session de 1836 :

DÉSIGNATION DES LOCALITÉS.	DÉVELOPPEMENT DES LIGNES.	CAPITAL DES COMPAGNIES.	DÉPENSES PRÉSUMÉES PAR MILLE.	REVENUS ANNUELS PRÉSUMÉS.
	Milles.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.
Bolton à Preston.	19	380,000	19,240	52,386
Chester à Birkenhead. . .	14	250,000	17,698	48,625
Chester à Crewe.	20	250,000	11,622	51,006
Cork à Passage.	6	200,000	28,450	31,878
Dublin à Kilkenny.	73	800,000	10,651	197,376
Dundalk à Western.	24	100,000	4,000	49,273
Glascow à Ayr.	57	625,000	10,740	113,827
Glascow à Paisley.	22	400,000	17,245	113,513
Clarence à Hartlepool. . .	8	52,000	5,717	18,114
Lancaster à Preston.	20	250,000	12,269	43,654
Londres à Brighton.	109	1,800,000	21,217	328,420
Manchester à Birmingham.	79	2,100,000	21,612	263,474
Maryport à Carlisle.	28	180,000	6,425	30,362
Sheffield à Manchester. . .	40	700,000	17,434	258,700

Comme on le voit, de ces quatorze lignes nouvelles, neuf sont en Angleterre, deux en Ecosse, et trois en Irlande. En faisant entrer les fractions des mesures géographiques dans l'évaluation de leur développement total, on trouvera qu'elles s'étendent sur une longueur de 471 milles. Les quatorze compagnies réunissent un capital de 8,090,500 liv. st. (202,062,500 fr.), dont elles espèrent tirer, en moyenne, un bénéfice net de 10 3/4 pour 100. Les dépenses en acquisitions de terrain et en frais d'établissement sont estimées à 6,861,285 liv. st. (171,532,125 fr.), ce qui donne une moyenne de 14,566 liv. st. (364,150 fr.) pour chaque mille de développement. Les frais d'ex-

Digitized by Google

ploitation ou d'entretien sont évalués à 45 pour 100 des revenus, portés à 1,575,802 liv. st. (39,395,050 fr.). De cette dernière somme on présume que 923,078 liv. st. (23,076,950 fr.) seront prélevées sur le transport des voyageurs, et 652,724 liv. st. (16,318,100 fr.) sur le transport des marchandises. D'après la comparaison du chiffre approximatif des dépenses et des recettes, les chemins de Sheffield à Manchester et de Dublin à Kilkenny sont ceux qui semblent promettre les résultats les plus avantageux pour les entrepreneurs. On estime qu'ils produiront un bénéfice net, le premier de 18 1/2 pour 100 et le second de 14 3/4 pour 100. Or nous venons de voir que la moyenne du rapport des autres entreprises n'est estimée qu'à 10 3/4 pour 100, c'est-à-dire à un taux moins élevé que le produit ordinaire des grandes exploitations industrielles et commerciales.

Parmi les quatorze nouveaux chemins de fer, cinq auront des tunnels, à savoir : celui de Glascow à Preston, un tunnel de 690 yards de longueur; celui de Glascow à Paisley et à Greenock, cinq tunnels évalués en tout à 1,036 yards; celui de Londres à Brighton, trois tunnels sur ses embranchemens, présentant un développement total de 4,775 yards; celui de Manchester à Birmingham, deux tunnels estimés en tout à 980 yards; enfin celui de Sheffield à Manchester, un tunnel qui formera une voûte de trois milles de longueur, ou de plus d'une lieue de France. Quant aux embranchemens, le chemin de Bolton en aura un, celui de Glascow cinq, celui de Greenock deux, celui de Clarence un, celui de Brighton trois, et celui de Manchester deux. La ligne de parcours de la plupart des nouveaux chemins se déroule à travers des campagnes heureusement disposées, où les pentes ne sont ni trop multipliées, ni trop rapides. Elle touche directement ou par ses ramifications aux centres les plus actifs de l'industrie agricole, manufacturière et commerciale. Mais si la richesse du sol est un gage de prospérité pour l'avenir, elle ne pourra manquer d'accroître les dépenses des travaux par l'élévation du prix des terres et de la main d'œuvre. Les évaluations des ingénieurs, basées sur les facilités et les difficultés de l'exécution, portent les frais d'établissement, par mille géographique, de 14 à 28,000 liv. st., ou de 400 à 700,000 fr.

Un bill particulier autorise le prolongement du chemin de New-Castle, voté en 1836, jusqu'à la ville d'York. Cette ligne embrassera près de soixante-seize milles, et communiquera avec les routes à rainure de Carlisle, de Durham, de Sunderland, de Clarence, de Stockton et de Darlington. Elle établira, en outre, des relations directes entre les ports de New-Castle, de Shields, de Sunderland, de Stockton et de Hartlepool. De son point de jonction à York, elle sera poussée jusqu'à Londres, et formera une des sections les plus importantes de la grande ligne du nord de l'Angleterre, déjà sanctionnée par le parlement (*Great-North of England rail-way*). Celle-ci aura un développement de trois cents milles, et réunira, par ses deux points extrêmes, Londres à Edimbourg. La compagnie établie pour la prolongation du

Digitized by Google

chemin de fer de New-Castle à York a un capital de 1,000,000 liv. st. (25,000,000 fr.). Elle compte tirer un profit considérable du transport des productions minérales du comté de Durham, si riche en carrières de marbre et en mines de houille, de fer et de plomb. Elle fonde surtout de grandes espérances sur les perfectionnemens auxquels elle se livre pour accélérer le mouvement des locomotives et diminuer le prix des places. Si elle parvient à réaliser ses promesses, la vélocité des voitures serait portée de douze à vingt milles par heure, et le prix de transport pour chaque personne réduit de quatre à deux pence par mille.

Remarquons, toutefois, que de ces diverses voies de communication la route de Brighton est, sans contredit, celle qui a pour nous le plus d'intérêt. Cette jolie ville maritime, située à cinquante-quatre milles de Londres, et bâtie sur la limite du comté de Sussex, en face des côtes de notre Normandie, entretient, comme on sait, au moyen des bateaux à vapeur, des communications journalières avec les ports du Havre et de Dieppe. La route à rainure de Brighton aura son point de départ à l'extrémité méridionale du nouveau pont de Londres, dans le faubourg populeux de Southewark. Dès son origine, elle se trouvera, par sa situation, au centre du rayon dans lequel se concentrent le mouvement, le commerce et la navigation de la capitale de l'Angleterre, à peu de distance du bassin le plus fréquenté de la Tamise, de ses cinq docks, et de ses vastes entrepôts. Elle ouvrira une voie nouvelle, large, directe, au trafic, à la circulation et au transit de ce prodigieux amas de marchandises de toutes espèces que le port de Londres reçoit chaque année dans ses quatorze mille vaisseaux. Aux divers points de la côte maritime où elle aboutira, elle sera continuée par la navigation à vapeur, et de la sorte ira droit au Havre, à Dieppe, à Rouen, en un mot, à tous les ports de la Manche et de la Seine, qui servent de docks ou d'entrepôts au commerce de Paris avec les différentes parties du monde.

La route de Brighton se réunira au chemin de fer de Croydon et formera plusieurs embranchemens avec Hewes, Newham et Shoreham. Les frais d'établissement, pour la ligne principale, sont estimés à 897,073 liv. sterl. (22,426,825 francs), et pour les trois embranchemens à 302,833 liv. sterl. (7,570,825 fr.), ce qui fait un total de 1,199,906 liv. sterl. ou de 29,997,650 fr. Les Anglais nous auront donc précédés de quelques années dans les travaux importans qui doivent réduire à une journée la distance qui sépare Londres de Paris, ces deux centres de la civilisation du monde. C'est à nous de répondre à leur confiance et de rivaliser avec eux de zèle, en nous hâtant d'exécuter le chemin de fer de la capitale de la France aux ports du Havre et de Dieppe. Il est impossible d'apprécier l'heureuse influence que ce rapprochement simultané de Paris et de Londres pourra avoir sur le développement intellectuel, la grandeur morale, la richesse publique, la prospérité commerciale et le bien-être matériel de la France et de l'Angleterre. Chose admirable, les chemins de fer et la navigation à vapeur auront plus fait pour

Digitized by Google

resserrer l'union et l'alliance des deux peuples que tous les efforts de la diplomatie et toutes les combinaisons de la politique. L'intelligence humaine, par des procédés purement mécaniques, aura obtenu, non-seulement ses plus merveilleux résultats d'impulsion matérielle, mais encore ses moyens les plus rapides d'action morale.

Tandis que nous sommes en train d'explorer cette vaste carrière des chemins de fer de la Grande-Bretagne, nous recueillerons quelques faits, qui nous paraissent de nature à fixer l'attention de nos économistes. Les différentes branches d'industrie qui exploitent les anciennes voies de communication à l'aide des moyens ordinaires de transport, ont porté des plaintes devant le parlement, contre la concurrence des nouveaux moyens de transport mus par la vapeur. Il se sont efforcés surtout de faire ressortir le préjudice considérable que l'établissement des routes à rainure a porté à leurs intérêts, en déplaçant les lignes de parcours suivies par les voitures publiques. L'introduction des bateaux à vapeur, quoique à moindre degré, ajoutent-ils, leur a été aussi très nuisible. Ils citent à l'appui de leurs réclamations les aveux, les congratulations et les faits que contiennent les documens annuels publiés par les diverses compagnies des chemins de fer. Par exemple, quoi de plus irritant pour les uns et de plus satisfaisant pour les autres, que ce passage d'un rapport présenté récemment à l'assemblée des actionnaires du *Grand Junction rail-way?* « L'expérience de quelques mois a suffi pour nous convaincre que nous sommes placés en dehors de toute espèce de concurrence. La force des choses nous a substitués à la plupart des anciens moyens de transport sur les principales lignes de communication ; et quant au mouvement industriel qui alimentait les lignes collatérales, il est déjà, en grande partie, absorbé par notre entreprise. D'une part, l'usage des voitures particulières a été totalement aboli (*annihilated*) sur tous les points de la direction suivie par notre chemin de fer ; d'autre part, sur toutes les routes qui y conduisent, le service des relais a pris une activité jusque-là sans exemple. Liverpool et Manchester ne sont plus à présent qu'à une nuit de trajet de Londres ; et les localités que longe la route, comme celles qui en sont le plus éloignées, n'ont pas moins profité de la rapidité de nos moyens de transport. Un seul fait témoignera de l'étendue et de l'importance de notre ligne de parcours : nous recevons les expéditions (*maile-bags*) de plus de sept cent quarante bureaux pour l'administration générale des postes (1). »

Dès la dernière session, le parlement s'est occupé sérieusement des réclamations des diverses industries dont les intérêts sont lésés par le nouveau mode de transport à vapeur. Un comité, nommé à cet effet, a recueilli des renseignemens très curieux. Nous avons sous les yeux les dépositions de plusieurs notabilités administratives, industrielles et maritimes, qui ont été

(1) Rapport fait par les directeurs du *Grand Junction rail-way*, le 7 septembre 1837.

Digitized by Google

appelées pendant le cours de l'enquête. L'une d'elles, M. Clarke Wimberlay, directeur d'une entreprise de messageries, a observé que le graduel abandon des anciennes voies de communication ne permettrait bientôt plus de pourvoir à leur entretien au moyen des droits ordinaires de péage; puis, de cette considération d'un ordre général, passant à l'objet particulier de l'enquête, il a déclaré qu'il regardait déjà comme inévitable la ruine des propriétaires des anciennes voitures publiques, sur les différens points de la grande route du Nord. Il s'est appliqué à démontrer que les embarras des industriels de cette classe provenaient surtout de la taxe prélevée par le fisc sur le transport des voyageurs par les voitures ordinaires. Ses observations ont été pleinement confirmées par M. Richard Smith, l'assesseur du droit milliaire (*mileage-duty*) sur les voitures publiques, et par sir Edward Hees, secrétaire du bureau des postes d'Édimbourg. Outre que l'impôt est mauvais de sa nature, il occasionne au pays une surcharge considérable. Il n'est pas de moins de 8 shellings (dix francs) par personne, pour le seul voyage de Londres à la capitale de l'Écosse. A cet inconvénient il faut en ajouter un autre plus grave encore, qui ne pèse point également sur les différens modes de communication. Les voitures à vapeur paient beaucoup moins que les voitures de trait, le droit milliaire n'étant pour les premières que du huitième d'un pence par voyageur, tandis qu'il est pour les autres d'un demi-pence. Pour ce qui est des bateaux à vapeur, ils ne sont assujétis à aucun impôt.

Il y a donc, dans la nature, le prélèvement et la répartition de la taxe sur les voitures publiques un vice capital que tout le monde reconnaît. Que fera le nouveau parlement, dans sa prochaine session, pour rétablir, autant qu'il est en lui, l'égalité de concurrence entre les industries rivales? Deux moyens se présentent à son choix. Ou il proportionnera l'impôt pour tous, ou il en prononcera l'abolition. Les intérêts bien entendus de la civilisation, de l'industrie et du commerce devraient le déterminer pour ce dernier parti, mais nous craignons bien qu'ils ne soient sacrifiés, comme il arrive presque toujours, aux intérêts privilégiés du fisc.

A. Guilbert.

Digitized by Google

BULLETIN.

Il est bien avéré aujourd'hui, grace à Dieu, que l'expédition de Constantine a complètement réussi, même au-delà des espérances du ministère, et pourtant ses espérances devaient être grandes, car il n'avait négligé aucune des précautions qui assurent la victoire. L'éclat de ce beau succès a d'abord étonné quelques ergoteurs de la presse, qui, pour faire acte d'indépendance à leur manière et se donner la satisfaction patriotique de pleurer plus fort que les autres sur le sang versé par les enfans de la France, ont exagéré, de leur propre autorité, les pertes de notre armée, et traité les bulletins de menteurs, selon la vieille habitude dont on usait autrefois envers les vieux bulletins. Après l'œuvre admirable accomplie par nos soldats et si dignement racontée en peu de mots par le général Valée, on a vu venir les gloses et les commentaires; c'est la marche ordinaire, et il fallait s'y attendre. Ce n'a pas été assez d'un assaut meurtrier, repris à deux fois après un moment d'hésitation; il s'est trouvé des imaginations malheureuses qui ont rêvé cinq assauts, des terrains minés par les ingénieurs d'Achmet-Bey, et ont fait un crime au ministère de ne pas avouer au pays tous les désastres de cette laborieuse campagne. Nous plaignons sincèrement ceux qui acceptent le pouvoir dans un temps comme le nôtre : il ne leur suffit pas de chercher à bien faire, et de dire simplement ce qu'ils ont fait; il leur faut préparer d'avance une réponse à toutes les questions prématurées qu'on leur adresse de toutes parts; il faut qu'ils disent ce qu'ils ne savent pas encore, et le contraire même de ce qu'ils savent; ils sont tenus de charger la vérité des plus sinistres couleurs pour égaler en invention la fécondité d'une opposition si vite et si sûrement informée de toutes choses. Sans cela, ils seront

Digitized by Google

accusés de mutiler des rapports officiels et d'exercer une censure coupable sur les faits d'armes qu'un général d'armée raconte pour toute la France.

Ce serait, en effet, un habile calcul de déguiser au pays les pertes qu'il a faites, les difficultés dont on a eu à triompher, et qui exaltent l'honneur de la victoire! Combien de temps durerait, dans une affaire qui intéresse tout le monde, et sous un régime de publicité où tout est percé à jour, cet inutile prestige d'un inconcevable mensonge? Supposez qu'on eût amendé à loisir, en conseil des ministres, le premier rapport du général Valée, qui a dénoncé au public quatre-vingt-dix-sept hommes tués et quatre cent quatre-vingt-quatorze blessés; on se mettait donc dans la nécessité de faire subir au second rapport, et à tous ceux qui peuvent venir ensuite, la même opération absurde; et après cela encore, comment fermer la bouche au général lui-même, à son retour en France, et à ses frères d'armes? Serait-il possible, même en les tenant éloignés du territoire français, d'avoir toujours raison contre eux et de conserver jusqu'au bout les apparences d'un triomphe à peu de frais? Et d'ailleurs à quoi bon? Voilà ce qu'auraient pu se dire les journaux qui, dès le premier jour, ont mis en doute la véracité des dépêches publiées par le cabinet; mais ils n'ont pas pris la peine de se faire cette objection raisonnable, bonne tout au plus pour de simples esprits qui ne comprennent rien aux expédiens de la polémique et n'entendent pas malice aux affaires de ce monde. Ils ont vu, d'après la première publication officielle, quelle force allait donner au gouvernement un succès qui coûtait si peu, et ils ont dit : « Attendons la seconde dépêche. » — Celle-ci est venue, elle déclare cent hommes tués et cinq cent six blessés. Il est impossible, à moins de mauvaises chicanes, de n'y pas voir la confirmation des premières nouvelles. Peut-être l'opposition va-t-elle maintenant dire : « Attendons le rapport détaillé des opérations de la campagne et du siége; attendons le travail qu'on annonce pour les propositions d'avancement, et d'ici là soutenons notre thèse. » L'opposition a une persévérance de mauvais vouloir qui ne se lasse pas, et ne saurait être égalée que par la patience de la clientelle qui l'écoute, ou par la crédulité de ceux qui jurent encore sur sa parole.

L'opposition toutefois n'a pas eu, en cette circonstance, le monopole des insinuations malveillantes; il y a plus, l'initiative en a été prise par d'autres; rendons à chacun ce qui lui est dû : c'est le *Journal des Débats*, si nous avons bonne mémoire, qui s'est donné le plus de mal pour montrer le peu de ressources qui restaient à notre armée, lors de ce cinquième assaut imaginaire dont il a entretenu ses lecteurs pendant plusieurs jours. Il n'ignorait pas que le ministre de la guerre n'a pas été seul à organiser l'expédition de Constantine, et il eût été, croyez-le bien, plus indulgent, s'il n'avait pas rencontré dans cette affaire une autre responsabilité, on peut le dire, plus élevée et plus en butte aux animosités politiques. Le bruit public a fait assez connaître que le président du conseil avait pris une part active aux derniers

Digitized by Google

préparatifs, et embrassé cette entreprise comme un intérêt personnel. Dès-lors ne soyons pas surpris que le *Journal des Débats*, peu crédule d'ordinaire, ait accueilli avec une extrême complaisance les révélations tant soit peu exagérées d'une correspondance particulière, qui montrait nos soldats *réduits à leur dernière ration*, au moment de ce fameux cinquième assaut. C'est ce qu'il appelle, en cette occasion, *servir la vérité et ne mécontenter personne*. En effet, nous ne pouvons dire s'il est bien affligeant d'être exposé à ses rancunes; mais il nous semble que M. Molé, par ses longues relations d'amitié et de bons offices avec l'ancien *Journal de l'Empire*, dans un temps où ce n'était pas la presse, ni surtout la presse de l'émigration, qui était en faveur, avait acquis le droit d'être traité avec plus de ménagement et de justice, au moins le lendemain d'une victoire dont tout le monde a dû se réjouir. S'il lui fallait quelque consolation d'être méconnu aujourd'hui, avec une opiniâtre hostilité, par la génération nouvelle qui rédige et dirige la feuille dont il fut long-temps l'ami, il pourrait se dire, comme cet ancien d'humeur un peu chagrine, mais avec plus de philosophie sans doute, « qu'un homme est toujours malheureux d'avoir pour juges les enfans de ceux qui ont été contemporains et témoins de sa conduite. »

Une autre consolation plus efficace, et en même temps plus digne de M. Molé et du ministère, c'est que le succès continue. Il se pouvait faire que tout ne fût pas fini avec la prise de Constantine; mais la terreur de nos armes et le grand coup qu'a frappé le général Valée ont dispersé au loin, et pour long-temps, les tribus hostiles. Celles qui attendaient le résultat pour se déclarer, viennent apporter sur nos marchés les approvisionnemens que les Arabes refusent rarement aux vainqueurs. La route est libre de Bone à Constantine; c'est une distance de quarante lieues qu'on peut franchir presque sans escorte. La grosse artillerie et tout le matériel de siége viennent de la parcourir et d'arriver à Bone; on n'a pas, dans tout ce trajet, rencontré un seul ennemi, on n'a pas brûlé une amorce. La sécurité paraît si grande, et notre domination si bien affermie déjà dans notre conquête récente, que le général en chef a dû quitter Constantine, où il se proposait de laisser une garnison de deux mille cinq cents hommes.

Nous croyons volontiers que cela suffira, et l'idée que nos soldats ont donnée de leur valeur sera leur plus sûr rempart dans les premiers temps de notre séjour à Constantine; il n'y aura qu'à entretenir par une ferme attitude ce souvenir tutélaire. Mais ce qui est à craindre avec une si faible garnison, si elle est bonne pour garder Constantine, c'est que la chambre prochaine, peu différente de la dernière législature, n'en déduise quelques nouveaux motifs de viser à l'économie dans les moyens de défense réclamés pour notre établissement d'Afrique. Et cependant une seule victoire, si éclatante qu'elle ait été, n'est pas un oreiller sur lequel il soit prudent de sommeiller; le voyage de Constantine ne se fera pas toujours avec la même sécurité

Digitized by Google

les deux camps de Guelma, de Medjez-Hammar, et dans un troisième point intermédiaire qui reste à déterminer. Le ministère paraît décidé à attendre la chambre de 1837 avant d'agir; mais on peut être sûr, si on le juge d'après ses antécédens de la dernière session, qu'il ne voudra dissimuler devant les nouveaux représentans du pays aucune des nécessités de notre agrandissement en Afrique.

N'oublions pas comment M. Molé s'est comporté en 1836 : il est venu dire que son système, quoiqu'on lui ait souvent reproché de n'en pas avoir, était tout pacifique; mais il n'a pas caché, en même temps, que, pour avoir la paix, comme il la voulait, du côté de l'est, il fallait un redoutable appareil de guerre et de l'argent sans marchander. La chambre lui a voté tout ce qu'il réclamait, heureuse de voir, pour la première fois peut-être dans cette question africaine, un cabinet qui avouait d'avance toutes ses dépenses présumées, tous ses desseins, toutes les difficultés prévues, et dédaignait de se réserver la ressource détournée des crédits supplémentaires. Il agira de même, nous n'en pouvons douter, avec la législature qui va venir, et il aura besoin de plus de franchise encore, ayant plus à demander. Sur les dépenses rendues obligatoires pour l'occupation de la province de Constantine, le ministère du 15 avril ne capitulera pas, car il s'agit là d'une œuvre qui lui appartient tout entière, à laquelle il a attaché son nom, et qui doit lui être chère plus qu'aucune autre; mais sa sincérité sur un point l'engagera à dire aussi tout ce qu'il pense sur d'autres points de l'Algérie : les nécessités de notre domination dans l'est ne permettront pas de fermer les yeux sur les besoins non moins pressans et sacrés qui se font sentir à l'ouest, et surtout au centre de la régence. La plaine de la Métidja, cette banlieue d'Alger, ne sera pas peuplée, comme elle doit l'être, d'une colonie agricole, ayant des habitudes réglées et stables, elle ne sera pas vraiment cultivée tant qu'il sera possible à un cavalier arabe de la traverser avec impunité, foulant les moissons aux pieds de son cheval, et trouvant de tous côtés une issue pour fuir après le pillage. Il est devenu indispensable de multiplier les *blokhaus* dans les parties de cette plaine qui ont été jusqu'ici mal défendues contre les incursions de l'ennemi. Espérons que les calculateurs de la chambre prochaine ne répondront pas à ces propositions de salut, en se prévalant de l'exemple, presque téméraire, donné aujourd'hui par le général Valée à Constantine, qui va être gardée, en effet, par une poignée d'hommes, le cinquième tout au plus de l'armée expéditionnaire. C'est un tour de force qu'on peut se permettre après une victoire; mais ce ne sera pas l'état normal de notre séjour dans un beylick à peine conquis d'hier sur des populations qui, depuis sept ans, avaient méconnu notre ascendant, et conservé, entre toutes les autres, le privilége de l'indépendance.

Que le parlement y aide un peu, et l'on n'accusera plus le gouvernement de n'avoir pas de plan arrêté sur le mode de possession de notre colonie

Digitized by Google

africaine. Le plan du cabinet actuel s'est manifesté, ce nous semble, assez clairement à tous les yeux par deux exemples frappans, le traité de la Tafna et la prise de Constantine : il veut propager notre civilisation par la paix, tant qu'il lui sera permis de ne pas recourir à d'autres moyens; mais, avant de faire régner la paix et pour la rendre même plus durable, il a voulu délimiter par la guerre l'étendue du territoire où doit s'exercer notre pacifique influence. La session de 1837, selon toute vraisemblance, verra poser pour long-temps les bornes du vaste champ qui sera livré à l'activité française. Après cela, il n'y aura plus qu'à agir par nos mœurs, par nos lois, par nos relations commerciales, par l'entraînement de notre caractère, dans l'enceinte, pour ainsi dire, qui nous aura été réservée. Quels que soient les ministres qui arrivent ensuite au pouvoir, il sera impossible que la décision prise soit changée du jour au lendemain, comme cela s'est vu plus d'une fois. Le cabinet du 15 avril aura donc fait plus que d'avoir un système pour son usage; il aura commencé l'exécution d'un plan destiné à prévaloir même après lui, et ses idées, fortifiées de l'assentiment parlementaire, seront une loi pour ses successeurs. Que peuvent demander de plus nos grands esprits symétriques à un ministère qui ne s'est jamais soucié, à vrai dire, et avec raison, d'introduire, dans le maniement des affaires, des vues fortement systématisées, ni un ensemble de théories générales alignées au cordeau et à l'équerre!

Sur un point qui domine tous les autres, il n'y aura plus de doute possible, et nous défions les plus malveillans, après la prise de Constantine et les discussions qui vont s'ouvrir dans les chambres, de soutenir que le gouvernement prépare de loin l'abandon honteux de la seule conquête de la restauration. Une telle sécurité donnée enfin à l'opinion publique, sous le ministère du 15 avril, vaut bien tout un système. Déjà, même avant qu'on ait sondé la pensée du parlement futur, tout le monde est rassuré à cet égard, et c'est pour la forme apparemment que dans les réunions préparatoires des élections, de vieux routiniers, plus interrogatifs que le fameux bailli de *l'Ingénu*, d'interrogative mémoire, demandent aux candidats: « Que pensez-vous d'Alger? Le gouvernement doit-il conserver Alger? » Des questions de ce genre étaient bonnes tout au plus pour amuser le tapis, en attendant la partie qui commence sérieusement aujourd'hui dans toute la France. On nous a parlé d'un candidat qui a fait à pareille question une réponse plus que naïve ou singulièrement spirituelle à ceux qui voulaient savoir de lui, après vingt autres choses, s'il était, oui ou non, pour Alger; il a répliqué avec emphase : « J'ai un fils qui a la fièvre en Alger; c'est vous dire assez mon opinion sur l'Afrique. »

Le problème de la conservation d'Alger, si ce fut jamais un problème réellement pour tous ceux qui ont paru s'en inquiéter, ne peut plus être posé aujourd'hui d'un ton sérieux par les électeurs. Cette grosse question, considérée comme pierre de touche de l'opinion des candidats, est allée

Digitized by Google

rejoindre la terrible affaire des forts détachés, dont à peine un petit nombre d'esprits curieux peuvent s'occuper aujourd'hui, M. Arago pour sa satisfaction personnelle, ou quelque électeur de Courbevoie, pour embarrasser un grand financier, M. Théodore Benazet!

Nous concevons mieux qu'on demande aux candidats de s'expliquer sur l'hérédité de la pairie ou sur la réforme électorale; et il est vrai que, sur ces deux points, on ne se fait pas faute de les harceler. Au moins ce sont là deux questions sur lesquelles il y a beaucoup à discuter encore théoriquement, quoique l'une ait été résolue par la charte, et que l'autre ne soit pas mûre, il s'en faut bien, pour la solution inévitable que l'avenir tient en réserve. Mais la seule question actuelle et palpitante, il faut le dire, depuis qu'on a rejeté bien loin dans l'oubli ces lois fabuleuses de disjonction, de déportation avec emprisonnement, de non-révélation, c'est la question de l'apanage; et l'on reconnaît qu'elle est devenue, pour ainsi dire, personnelle, depuis qu'un jeune prince, qui s'y est trouvé intéressé naguère, malgré lui, vient de gagner, par sa belle conduite militaire, une légitime popularité, non pas dans l'armée où il l'avait déjà, mais dans la bourgeoisie et le peuple, où elle lui manquait encore. Tous les colléges électoraux sont d'accord pour repousser l'apanage par ce qu'il a de féodal, c'est le mot; mais tous conçoivent que la dotation puisse être accordée, toujours sous la réserve que le domaine privé sera démontré insuffisant: ils verront donc sans déplaisir leurs mandataires entrer à ce sujet en conférence avec le pouvoir.

Cependant que les électeurs ne s'abusent pas sur la portée de leurs discussions préalables. Tout ce qui s'est agité entre eux depuis quelques jours sera bien vite oublié devant la chose qu'il va falloir agiter dès le début de la session; il s'agira de savoir, avant tout, où en sont les partis à leur entrée dans la nouvelle législature, quelles forces ils ont gagnées ou perdues, quelles prétentions, quels principes, quels chefs enfin ils conservent. La gauche, plus qu'aucune autre fraction parlementaire, attirera l'attention générale. On voudra peut-être bien se souvenir que nous avons attaché, dès le premier jour, une haute importance à l'éclatante scission de la gauche dynastique. M. Barrot, qui en a donné le signal à ses amis les plus fidèles, au risque de les voir se grouper moins nombreux autour de lui; M. Barrot, qu'on avait dit exclu par les puritains, et qui s'est bien exclu lui-même, achève de se séparer chaque jour de plus en plus du comité électoral de la gauche puritaine, radicale ou républicaine, de quelque nom qu'on l'appelle. On assure que ce procès de famille de l'ancienne gauche sera porté à la tribune et jugé publiquement à la vue de la chambre. M. Laffitte, au nom des vingt ou vingt-cinq membres qui persisteront à le suivre, ou qui plutôt le devancent déjà dans sa marche forcée et imprévoyante vers les idées de la république, se propose de justifier, dans un grand discours solennel, la séparation opérée dans ce qui fut son parti; il prouvera comment il a eu raison d'entrer dans un comité électoral dont les directeurs sont M. Gar-

Digitized by Google

nier-Pagès et M. Cormenin, et comment M. Barrot a eu tort d'avoir cette fois tant de scrupules.

Au reste, M. Arago a commencé à s'expliquer sur tout cela dans une réunion électorale du sixième arrondissement de Paris. M. Arago est un de ces députés qui devanceront toujours M. Laffitte et qui ne sont d'humeur à se laisser conduire par personne. S'il y a dans l'extrême gauche un homme dont la stature, la voix, le regard, le tempérament, annoncent un révolutionnaire de cette grande et pure race qui a disparu, c'est celui-là; il est désormais la seule tête et le vrai chef de son parti, du parti de M. Laffitte. Il vient de prendre corps à corps M. Barrot, et tout en ayant l'air de lui donner une accolade encore fraternelle, il a engagé avec son ami, son compagnon dans un récent voyage, une lutte qui, nous le croyons, ne finira pas de si tôt.

M. Barrot aura son tour bientôt à la tribune. Il est vif à la réplique, et nous nous attendons à une explication parlementaire qui transformera en une rupture irrévocable ce que M. Barrot, dans sa loyauté d'ami et son inexpérience peut-être, appelle encore *une dissidence passagère*. Une lettre de M. Barrot à un de ses amis politiques, une lettre décisive a déjà rendu, ce nous semble, toute réconciliation impossible entre les deux fractions de la gauche qui devaient se séparer tôt ou tard et ne l'ont pas fait assez tôt pour rendre à M. Barrot la liberté naturelle de ses mouvemens.

Maintenant que le chef de l'opposition dynastique se retire du milieu de la gauche radicale, avec quelques regrets, nous le concevons, pour les hommes qu'il délaisse, ce n'est pas sans doute pour régner inutilement par la parole, au centre de son bataillon décimé; c'est pour marcher, c'est pour agir et se tenir prêt à d'autres rapprochemens, du moins à une neutralité conciliante envers des fractions de la chambre trop long-temps mises en suspicion par la gauche. Et pourtant, le jour même où il écarte de lui une partie des siens, il s'écrie, comme s'il voulait éloigner toute idée d'union, tout espoir même de trève avec d'autres : « Nous avons d'immenses difficultés à vaincre; *nous avons à repousser le mal fait depuis* 1830 ! » — N'y a-t-il eu donc que du mal dans ce qui s'est fait depuis 1830? Nous croyons, nous, qu'il y a eu beaucoup de bien aussi, et plus de bien que de mal; les électeurs vont montrer qu'ils pensent comme nous. Personne n'aurait bonne grace à demeurer seul inflexible et à croire exclusivement en lui-même après tant de leçons données par le pays. On aurait aimé à voir M. Barrot s'incliner un peu plus franchement devant l'autorité des faits accomplis; on attend de lui quelque chose comme cet aveu d'un roi, né de race absolue, qui disait à ses dangereux amis et à ses ennemis : « Nous avons tous fait des fautes. » Cette modestie, qui est de la politique, ne messied pas même à un souverain de la tribune.

Après les partis qui s'amendent, disons un mot de ceux qui ne le peuvent pas. Leurs forces ne seront guère changées à la chambre, et ce ne sera pas

Digitized by Google

du moins à leur avantage. Dans un de ces p
Pagès est sûr d'être réélu; nous ne savons rie
M. Martin de Strasbourg, ce rival parlementa
propre de M. Garnier-Pagès, et dont on grat

Un autre parti extrême, non celui des doc
plus que dire, mais celui des légitimistes, s
huit voix à la chambre. Il paraît que des ra
couru le monde; ils expriment, dit-on, ce cl
illusions présentes de ce parti au long espoir.
d'en obtenir seulement la moitié.

M. Berryer sera réélu à Marseille, mais c
miste s'efforcera en vain cette fois de lui ména
colléges, comme dans les premiers temps de
voyez quelle maladresse! elle le porte à A
mauvais chemin à prendre, si l'on veut assu
vaincu une double couronne électorale. M. T
triotes, ses amis d'enfance, qui s'honorent de
il n'y a pas de terrain où il soit plus difficile
répondre aux légitimistes en homme de go
qui ne doit être envisagée que comme une p
se laisse porter par ses amis à Marseille, qui
ce sera pour l'un et l'autre collége le spect
brillante, avec armes courtoises, entre deu
être rivaux sérieux dans aucune de ces deux

Le Musée de Ver

Lorsqu'on a visité le Vatican et Saint-Pie
entre elles par un escalier, et qu'on a fatigu
ces albums de marbre, où chaque siècle a dé
on se fait volontiers la supposition que voici

On se représente un ministre de Jules
chambre des députés de Rome, et tenant c

« Messieurs, je viens soumettre à votre ap
notre saint-père le pape m'a chargé de vous

« La capitale du monde chrétien possède
premier et du second ordre. Nous avons
Sainte-Marie-Majeure, qui sont des basiliq
arts et la religion s'enorgueillissent aussi
manque une église encore dont la magnifi

Digitized by Google

merveilles de l'architecture antique et moderne. Nous avons estimé qu'il faudrait à peu près deux siècles pour la terminer; mais que sont deux siècles auprès de l'éternité de Rome? Nous appellerons à l'accomplissement de cette grande œuvre tous les artistes enfans de l'Italie, et nous les enrichirons. Michel-Ange Buonarotti a promis de prendre le panthéon d'Agrippa et de le lancer, en guise de coupole, à quatre cents pieds de hauteur par-dessus l'église projetée. La chambre des députés de notre saint-père ne peut se refuser à elle-même le bonheur de voir exécuter une pareille ascension. Tout calcul fait, nous estimons que la dépense supportée par les dons des fidèles s'élèvera à la faible somme d'un milliard (monnaie de France). En ajoutant encore quelques centaines de millions, nous bâtirons un millier de salles dans le Vatican. Ce sera le musée de l'univers artiste et catholique. Nous l'approvisionnerons avec les statues que nous donneront les fouilles du Tibre, du Champ-de-Mars, du Forum et de la villa Adriani, qui est un véritable cimetière de chefs-d'œuvre. Nous tapisserons ce musée de marbre, de jaspe, d'agate et de porphyre. A parler franchement, je crois qu'après deux siècles, l'estimation du musée et de l'église ne dépassera pas deux milliards (monnaie de France); c'est une dépense, sans doute, mais la gloire de l'art, vous le sentez, messieurs, ne doit pas reculer devant une aussi mesquine considération? »

Si un pareil discours avait pu être tenu devant une chambre de députés, on peut poser en fait que le Vatican et Saint-Pierre n'auraient jamais été bâtis. Il n'y aurait pas eu assez de colère pour renverser l'impudent ministre qui concevait cette inconcevable folie. La moralité de ceci est aisée à saisir : appliquons-la aux faits contemporains.

Jules II et Louis XIV pouvaient seuls rêver le Vatican et Versailles, et les tirer du néant. Pour exécuter ces grandes choses, il faut n'avoir aucun compte à rendre de son œuvre à qui que ce soit. Tout contrôle préalable tue nécessairement l'œuvre dans son germe. Il est donc évident que, dans l'ère nouvelle où nous sommes entrés, le Vatican et Versailles seraient impossibles. Ne s'est-on pas récrié, l'an dernier, sur les folles prodigalités qui ont bâti le palais des singes? Songez à des pyramides après cela! Aujourd'hui donc, il faut que le chef de l'état, qui, dans sa noble pensée d'artiste, a conçu quelque grand projet, quelque inutilité glorieuse, une de ces magnifiques superfluités qui font plus que d'être utiles à l'homme, puisqu'elles le consolent et le ravissent, il faut que ce roi fasse son Vatican ou son Saint-Pierre à ses frais, avec son argent de poche, et surtout qu'il se hâte de le faire, parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver de fatal au projet : une batterie de fusils sur un boulevart, une arquebuse à croc ajustée sur une promenade, un de ces mille incidens de notre haute civilisation. Il est des personnes qui trouvent des défauts dans le musée de Versailles; ces personnes auraient désiré voir sortir un chef-d'œuvre de trois lieues de longueur au bout de quatre ans de travaux, et sans que la France déboursât un écu.

Digitized by Google

Ces personnes font sonner bien haut la gloire de Louis XIV, qui a dépensé trente ans et un milliard, en disant : Je le veux. Ces personnes trouvaient tout simple que leurs rois Louis XVIII et Charles X laissassent Versailles dans son état de chenil, mais elles sont indignées de voir qu'on a restauré le château du rez-de-chaussée aux mansardes. La branche aînée, avec ses quarante millions de liste civile, n'a pas posé un clou, en quinze ans, sur les murs de Versailles. La branche cadette, en quatre ans, a fait un boudoir et un musée de ce vaste monument, avec ses économies, avec l'argent de ses menus-plaisirs, avec les écus neufs que M. de Cormenin a vu entassés dans les caves des Tuileries. Savez-vous bien que le roi Louis-Philippe a commis là un de ces crimes qui doivent exciter l'indignation des légitimistes purs!

Un des griefs surtout qui révoltent le goût artiste de ces personnes, c'est le choix aventureux qui a présidé à la commande de certains tableaux. Les journaux carlistes ont découvert qu'il y avait beaucoup de *croûtes* à Versailles. C'est révoltant! ils auraient désiré que l'auguste dispensateur eût garni trois lieues de panneaux avec des *Transfigurations*, des *Communions de saint Jérôme*, des *Vénus de Médicis* et des *Laocoons :* ils trouvaient admirables les toiles d'araignée qui décoraient Versailles, aux jours de leur restauration qui ne restaurait rien; mais ils éclatent en saillies du meilleur goût devant certaines *croûtes* qui blessent leurs yeux d'artiste. Conciliez les anomalies de ces gens-là, si vous le pouvez. Certes, il est permis à la haine d'être aveugle, c'est son métier; mais l'extravagance n'est pas plus permise à l'aveuglement qu'à toute autre infirmité.

Nous allons résumer, pour ces journaux, les crimes du roi Louis-Philippe à l'endroit de Versailles.

Versailles s'est occupée à mourir depuis 1790 jusqu'à 1830; c'était comme un Herculanum que le pèlerin visitait, et M. de Châteaubriand lui-même lui applique, dans son *Génie du Christianisme*, ces vers d'Andromaque :

> Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
> Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes.

Deux rois légitimes ont traversé, quinze ans, ces tours couvertes de cendre, et ces campagnes désertes, et ont laissé la cendre aux tours et le néant aux campagnes. Le gazon croissait dans les cours; le *brin d'herbe fendait le pavé de marbre;* l'hirondelle dormait dans les poutres de Louis XIV, et l'araignée, dit encore un grand écrivain, avait tendu sa toile partout. La ville enveloppait le château de ses ailes taciturnes; c'était comme un tombeau enchâssé dans un autre tombeau. Quel destin pour la fille du grand roi!

Louis-Philippe arrive, et prend en pitié cette noble et touchante misère; il n'appelle personne à son secours dans son magnifique projet de réhabilitation. Il fauche l'herbe des terrasses, il fait circuler la lumière et l'air dans

Digitized by Google

ces galeries; il restaure le théâtre de Molière et de Racine; il rend à l'ombre de Louis XIV sa chambre toute meublée; puis, avec sa philosophique tolérance d'artiste et d'homme national, il donne une somptueuse hospitalité à toutes nos gloires, depuis Tolbiac jusqu'à la prise d'Alger. Le roi des Français publie lui-même une histoire de France, la plus impartiale, la plus pittoresque, la plus saisissante qui existe, et prend pour ses collaborateurs tous les artistes qui travaillent sur toile ou sur marbre : il travaille avec les petits et avec les grands, suivant l'esprit des livres saints, *pusillis cum majoribus;* avec les grands, pour ajouter à leur gloire; avec les petits, pour les aider dans leur vie, et les placer sur le chemin de l'espoir. Voilà Versailles, ce grand cadavre, qui ressuscite, qui reprend son rang de ville, qui se fait faubourg de Paris et centre de tous les pélerinages d'artistes, de gens du monde, de voyageurs, d'oisifs. Riches et pauvres, savans et illétrés, tous veulent voir Versailles, tous veulent feuilleter, page à page, ce grand livre d'or et de peinture, où le roi a écrit tous les titres de noblesse de la nation. On compte les visiteurs par cent mille : l'aisance, la vie, la richesse, entrent dans cet indigent et solitaire Versailles. L'Herculanum se fait bazar; la ruine redevient temple; le néant se matérialise; la poussière se change en or. Une histoire, une ville, une restauration, une armée d'artistes, une œuvre de nationalité, de patriotisme, de civilisation, d'industrie, voilà Versailles aujourd'hui! Les personnes dont nous parlions sont bien malheureuses dans leur haine contre l'homme qui a fait un tel ouvrage en si peu de temps, avec si peu d'argent et si peu de loisirs.

Théâtres.

La tentative que M. A. Dumas vient de faire à l'Opéra-Comique, a réussi parfaitement. *Piquillo* est une des pièces les plus folles, les plus amusantes, les plus originales qui se puissent voir. Toute cette époque de rodomontades espagnoles et de faux sentimens, de rapières en plein vent et de pourpoints troués au coude, si merveilleusement reproduite dans les poèmes de Mathurin Regnier, dans les romans de Bergerac et dans les sublimes fantaisies de Callot; toute cette époque se prête plus, quoi qu'on dise, au fou rire qu'aux larmes, et la musique bouffe en fera toujours mieux son profit que le drame, qui ne peut guère se passer de s'appuyer sur quelque réalité. Pour nous qui vivons dans un monde assez régulier, où les acteurs se marient, où les danseuses ont leur chaise à l'église, où l'on s'arrange pour payer ses dettes, quand on en a, ces Cydalises qui courent les aventures la nuit à travers champ, ces alcades qu'on dupe, ces valets infatués qui jouent trois personnages à la fois, et viennent, affublés de magnifiques ori-

Digitized by Google

peaux, distribuer des coups de canne aux gens, sont autant de créations impossibles et dès-lors musicales au plus haut degré. Franchement, toute cette époque dont on nous parle aujourd'hui si complaisamment, tout ce monde de matamores gonflés de ridicule, qui prennent des airs de gentilshommes en faisant sonner haut leurs éperons, et de soubrettes effrontées qui passent pour de belles dames, n'a jamais existé autre part que dans la cervelle de Callot; tout cela, c'est une mascarade inventée par lui à plaisir, un soir qu'il était ivre, et que les commentaires ont prise au sérieux, comme ils font toujours. Ces minois égrillards qui provoquent les passans dans les promenades, ces poètes rapés qui filent le nez au vent et la main appuyée sur le pommeau d'une vieille épée dont le bout soulève, par derrière, un petit manteau de Crispin, ces Cassandre, ces Scaramouche, ces Mezzetin, ces incomparables héros de la comédie italienne, Callot seul les a vus passer la nuit, devant ses yeux, lorsque la fumée du vin lui montait au cerveau, et que les nuages de tabac dansaient sur les murailles.

Hoffmann est notre contemporain. Chacun de nous pourrait avoir surpris le merveilleux conteur, dans sa cave de Dresde, au milieu de ses pots vidés et de ses adorables illusions; si dans cent ans il plaît à quelque poète d'écrire un sujet d'opéra avec le Pot d'Or (quelle musique ne ferait-on pas avec ce caprice charmant d'un homme de génie?), on ne manquera point de vêtir l'archiviste Lindhorst d'une ample robe de damas jaune où de petites flammes vives serpentent, et le bon Anselmus de l'habit de satin, si fort à la mode dans toutes les fantaisies d'Hoffmann : s'ensuivra-t-il de là qu'au temps où l'action se passe, les archivistes portaient des robes de damas jaune à ramages enflammés, et les étudians des habits de satin? Non, certes, tout cela ce sont purs caprices de l'imagination; il faut bien se garder de tenir compte à toute une époque des rêves d'un poète illuminé. — Callot est un grand maître que tous les compositeurs devraient étudier; on ne se doute pas de tout ce qu'il y a de musique dans l'œuvre de cet homme. Chacun de ces types, qui sortaient par milliers de sa plume, est tout un opéra. Je suis sûr qu'on ne trouverait pas, dans tout le répertoire bouffe italien, une figure franchement grotesque qui ne vienne de Callot, si l'on veut remonter à son origine. Demandez à Rossini où il a pris cet excellent personnage de Magnifico que Lablache exagère à ravir avec sa perruque énorme, sa casaque de satin et son geste extravagant. C'est un mérite dont on aurait grand tort de ne pas savoir gré à M. Dumas, d'avoir même après Hoffmann, le maître à tous, appelé l'attention de la musique sur cette mine généreuse. Parce que la comédie a fait son profit d'un caractère ou d'une scène, ce n'est pas une raison pour que la musique ne l'exploite point à son tour. Il y a des sujets si féconds, qu'ils pourraient éternellement servir de substance à tous les arts.

On se creuserait dix ans le cerveau qu'on ne trouverait rien, je ne dis pas de plus sublime, cela est tout clair, mais de plus profondément musical que le cinquième acte d'*Otello*, de plus mélodieux et de plus frais que l'entretien de Juliette au balcon, — quel duo que celui-là si Rossini voulait le faire! —

Digitized by Google

de plus grotesque et de plus admirablement bouffe que le personnage de Mascarille. Le grand art de celui qui compose pour la musique consiste à savoir déplacer habilement; il ôte les grandes choses dramatiques de l'endroit où le poète les a mises, et les transporte avec soin dans le champ de la musique. Là est toute l'affaire. Seulement, qu'on ne s'y trompe pas, ce travail tant décrié réclame plus de talent et d'esprit qu'on n'a l'habitude de le croire. Les sujets qu'on fait ainsi passer d'un art dans un autre, il faut savoir les prendre et les transformer; des mains vulgaires briseraient le chef-d'œuvre en l'ôtant du Parthénon où Phidias l'a mis, pour le transporter ailleurs. Il faut pour ce métier des gens accoutumés à manier la pensée, à lui donner sans trop de peine une forme simple et pure, des poètes enfin; or les poètes pourront bien l'entreprendre une ou deux fois par hasard, en se jouant; puis, quand ils auront réussi, vous verrez qu'ils vous diront qu'ils ont mieux à faire. Demandez à M. Dumas.

Ce Piquillo est un drôle de la race de Mascarille, qui se mêle de toutes les intrigues et prend de chacun ce qu'il peut. La nuit, il fait des trous aux murailles pour s'introduire dans les maisons, et le jour il arrive en chaise chez les femmes, et leur donne galamment, pour les séduire, les bracelets et les colliers qu'il leur a volés la veille. Du reste, impertinent comme un valet de comédie, rien ne le déconcerte; au moment d'être pris, il dicte lui-même son signalement à l'alcade, bonhomme ridicule, comme cela doit être, et s'en va de la même façon qu'il est venu, au milieu des bravos de la multitude, qui le tient pour un homme de qualité. Ce qu'il y a d'original dans ce caractère, c'est qu'il se produit sans escorte. Piquillo vole seul; il arrive avec sa lanterne, et fait son affaire sans rien dire à personne, tout au rebours des éternels bandits d'opéra-comique, qui ne savent pas faire un pas sans être accompagnés d'une foule de camarades, toujours prêts à chanter en chœur :

Du silence,
De la prudence;
Craignons, amis,
D'être surpris,

et autres fariboles de cette nature, qu'ils ne manquent jamais de crier à tue-tête de peur d'éveiller le guet.

La musique de M. Monpou se distingue par certaines qualités mélodieuses, trop rares aujourd'hui pour qu'on hésite à les encourager lorsqu'elles se rencontrent. Si M. Monpou voulait renoncer un beau jour à cette fureur qu'il a d'être un homme de génie, et se contenter tout simplement de passer pour un talent gracieux et facile, il réussirait à merveille. Que signifie cette manière de tourmenter à plaisir les rhythmes et les mouvemens, d'arrêter une phrase sitôt qu'elle se présente, de couper à tout propos les ailes à la mélodie? La belle gloire de travestir ses qualités en je ne sais quels semblans de génie auxquels personne, aujourd'hui, ne se laisse

Digitized by Google

prendre, et de suer sang et eau pour se frayer de petits sentiers à travers les orties, quand on pourrait marcher, comme tant d'autres, au grand soleil! Ce parti pris que M. Monpou apporte dans la disposition du rhythme, finit tôt ou tard par jeter sur sa musique une teinte monotone.

M. Monpou dédaigne l'emploi des rhythmes accoutumés, et trouve plus beau d'en inventer à son usage. Jusque-là tout va bien, et l'on n'aurait rien à dire si, quand il en a trouvé un, il se contentait de s'en servir une ou deux fois, pour passer à d'autres ensuite. Pas du tout; c'est le même rhythme qui revient à tout propos, avec une persévérance vraiment sublime : j'ai compté au second acte trois morceaux qui commencent de la même façon. Voilà une étrange manière d'être varié, et j'avoue que j'aime encore mieux le système italien. Telle qu'elle est, et malgré tous ses défauts, la partition de *Piquillo* peut à bon droit passer pour la meilleure que M. Monpou ait encore produite. Nulle part ces motifs originaux et pétulans, ces idées vives, ces capricieuses fantaisies qu'il affectionne ne se multiplient avec plus de bonheur. Les couplets que Piquillo chante au second acte sont une inspiration charmante. On n'a pas plus de grace, de délicatesse et d'esprit. C'est à coup sûr un grand mérite, dont il faut tenir compte à M. Monpou, que d'avoir su faire d'une chanson d'opéra-comique une chose parfaitement distinguée. Le trio du signalement se développe avec assez de franchise; par malheur la partie mélodieuse dont se charge l'orchestre manque tout-à-fait d'originalité, et l'on se rappelle alors, presque sans le vouloir, l'admirable ritournelle des violons dans le finale de *la Gazza*.

J'aime le duo qui suit. La situation est bien comprise et vaillamment rendue. M. Monpou a fait preuve dans ce morceau d'une verve et d'un sentiment dramatique qui peuvent s'élever à de très hauts effets; la cabalette de la fin est pleine de véhémence et de passion, et chantée par Duprez, entraînerait toute une salle. Pourquoi faut-il, quand on a des qualités pareilles, qu'on s'évertue à ne rien faire de ce qui les rehausserait, et même à les pervertir de gaieté de cœur? Une chose funeste et qui pourra nuire à l'avenir de M. Monpou bien autrement que ses pauvres idées touchant le rhythme, c'est la manière déplorable dont il traite l'instrumentation. L'orchestre de M. Monpou n'a rien de commun avec ce qu'on a coutume d'appeler de ce nom. Quoi que vous fassiez, vous n'entendez jamais que les violons et les basses; des instrumens intermédiaires, il n'en est pas plus question que s'ils n'avaient jamais existé. Cependant chacun est à son poste dans l'orchestre, et tandis que vous vous démenez en vain pour saisir à la volée un son de clarinette ou d'alto, vous voyez tous ces dignes musiciens qui accomplissent leur tâche le plus loyalement du monde; les uns soufflent à s'exténuer dans leurs embouchures, les autres râclent leurs cordes avec une patience angélique. D'où vient alors que vous n'entendez rien? Est-ce à ces braves gens qu'il faut s'en prendre ou bien à M. Monpou, qui a distribué leurs parties en dépit de toutes les lois de la sonorité?

Franchement, et dans l'intérêt de son talent, M. Monpou fera bien de se

Digitized by Google

livrer à des études sérieuses; c'est là un chemin qui le conduira aux sommets qu'il ambitionne plus vite et plus sûrement que tous les soubresauts de son génie. — Le caractère de Piquillo sied parfaitement à Chollet, qui n'aime guère les rôles sérieux, comme on sait. Il faut à ce comédien des airs dégagés, des allures franches, l'exagération des Mascarille et des Pasquin; sa voix y gagne aussi et se déploie sans gêne. Cependant on fera bien de ne point abuser de ses dispositions à la joyeuse humeur pour le produire souvent dans des rôles grivois et tels que *le Postillon de Lonjumeau*, qui ne manqueraient pas de l'entraîner tôt ou tard vers un mauvais goût dont la musique ne s'accommodera jamais, quoi qu'on dise. Le rôle de Piquillo est, comme *Zampa* et *Fra Diavolo*, un de ces rôles composés dans la juste mesure de son talent, où le public de l'Opéra-Comique aime à le voir. Mlle Jenny Colon joue le rôle de Sylvia en cantatrice exercée et le chante en comédienne fort habile. Voilà tout ce qu'on peut dire de cette singulière prima donna.

— Pendant que *Caligula* se répète à la Comédie-Française, les répétitions du *Camp des Croisés* se succèdent rapidement à l'Odéon. Le rôle de Léa, dont Mlle Plessis s'était chargée, vient d'être jugée trop au-dessus de ses moyens dramatiques par la jeune actrice elle-même. Mme Dorval a été priée de s'en charger définitivement; ce qu'elle a fait avec une extrême obligeance. — Mme Dorval débutera donc à l'Odéon par le rôle de Léa dans *le Camp des Croisés*, qui doit se donner pour l'ouverture de ce théâtre. — A propos de Mme Dorval, le bruit court qu'elle vient d'être engagée, pour le mois de juin prochain, au Gymnase, aux appointemens de 35,000 francs par an et trois mois de congé. Il est incroyable que M. Védel commette de telles fautes. C'était déjà bien assez, il nous semble, d'avoir laissé échapper Bocage. Loin de chercher à le ramener, voilà maintenant, montrant si peu d'empressement à garder Mme Dorval, qu'il la laisse engager par le Gymnase. Que M. Védel y prenne garde! Il a déjà ouvert son théâtre à la littérature des vaudevilles; s'il continue, il rendra la Comédie-Française le plus pauvre théâtre de Paris, soit en acteurs, soit en pièces. Ce n'est certes pas avec les pâles dialogues de Mme Ancelot et de M. Rosier, joués par M. et Mme Volnys, qu'il réussira à remplir la caisse de la comédie.

— Les Variétés ont donné *le Père de la Débutante*. Cette petite pièce en cinq tableaux énormes est fort amusante. On y voit au grand jour les mille intrigues que cachent les coulisses. Il s'agit, dans *le Père de la Débutante*, comme le titre l'indique, d'une jeune fille qui doit débuter. Où? peu importe. A l'Ambigu-Comique, peut-être. Quoi qu'il en soit, elle s'appelle Aglaé. Aglaé donc, ou plutôt son père, imagine de détrôner Anita, la comédienne à la mode, l'idole du public. Au moyen d'une lettre d'amour, dont il serait trop long de donner ici l'origine, le père Gaspard réussit à éloigner la belle Anita. Anita éloignée, une pièce nouvelle se présente à

Digitized by Google

jouer; Aglaé s'offre pour remplacer Anita. Le directeur il engage Aglaé à demander le consentement de l'auteu sent, mais il craint que la chose ne soit pas du goût est journaliste. Ici la lettre d'amour de tout à l'heure re moyen de cette lettre, le journaliste, amant en titre d jeté dans la jalousie la plus noire. Pour se venger, il que de protéger la débutante, qui, cela va sans di complet, et se voit engagée, le soir même, aux ap francs. En faveur de l'idée-mère de ce petit vau excusez, comme je les excuse, les fautes de l'aut

— *La Dot de Cécile*, au Palais-Royal. Vo qu'est la dot de Cécile. C'est, tout simplem qu'elle veut faire couper pour se procurer pas neuve. Un mystérieux personnage, que ruquier, tantôt pour un maçon (ou un archi chose), tantôt pour un maître d'armes, fai des magnifiques cheveux de Cécile, et pas couper. Je crois même, autant qu'il ser Cécile. — MM. les vaudevillistes, décidé pour la coiffure.

— *Une Année en Espagne*, par qu'il a fait au-delà des Pyrénées Péninsule offrait un spectacle ir éclatait enfin ouvertement et de connaître les hommes qui l'av ment elle aurait; elle avait t ménagemens qu'elle gardait point là que M. Charles Di jugée.

Depuis lors les partis division, qu'ils paraisse Si les passions sont de petites proportions; sous la multitude de semble à saisir en F foule de détails sa

M. Charles Di ment même où effort pour co étaient bien tr

(1) 2 vol. in-

Digitized by Google

ment engagée entre des principes; aujourd'hui on ne voit guère plus que des escarmouches de partisans.

En parlant des évènemens dont il a été témoin en 1835, M. Charles Didier explique ceux qui se passent actuellement; il avait prévu cet éparpillement sans résultat auquel les forces de la révolution sont parvenues en Espagne, parce que, sondant ce qu'il pouvait y avoir sous toutes les apparences qui promettaient tant, il n'avait trouvé dans aucun des partis qui combattaient alors, ni à côté d'eux, la vive et inexorable conscience de leur œuvre. Il avait vu des hommes qui se remuaient, pas d'idées qui germassent; quelquefois des fureurs imprévues, jamais le vrai courage qui persévère dans les entreprises; du mouvement à la surface, au fond pas de puissante inspiration. Si l'Espagne se déchire inutilement de ses propres mains, la cause en est facile à comprendre; et M. Charles Didier l'a mise à nu.

Son livre n'est point un livre de discussion. Ce n'est pas par le raisonnement, mais par les faits qu'il prouve. C'est un ouvrage où tout est mêlé, le pittoresque du voyage, la vivacité de la description, la méditation de l'étude, l'analyse de l'observation. Madrid est le point central où M. Didier a étudié l'Espagne; mais il ne s'y est pas enfermé: il a vu les provinces, et, partout, en admirant les monumens, il a observé les hommes et approfondi les idées en vertu desquelles ils agissaient. Il a fouillé aussi dans le passé de l'Espagne, et a mis dans leur jour les gloires littéraires et philosophiques qui ont illustré ce pays pendant le dernier siècle. Aussi son coup d'œil est complet; il s'étend des provinces du nord à celles du midi, du passé vers l'avenir, et des hautes sphères où s'agitent les intrigues de cour jusqu'à la place publique où les menées des courtisans se traduisent en émeutes. Ce spectacle si vif a été reproduit par M. Charles Didier, sans altération; il n'a rien eu à y ajouter pour le rendre intéressant; il n'en a rien retranché. Ce livre est comme tout ce qu'il écrit, l'expression d'un esprit sérieux, d'une raison scrupuleuse, d'une ame droite et élevée.

— *Washington Levert et Socrate Leblanc*, que M. Léon Gozlan, nos lecteurs s'en souviennent, a publié dans la *Revue de Paris*, paraît demain, augmenté de quelques chapitres (1). Le mérite de ce livre remarquable sera apprécié, par un de nos collaborateurs, dans une de nos prochaines livraisons.

(1) 2 volumes in-8°, chez Werdet, rue de Seine, 49.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

L'ANNEAU D'ARGENT.

En 1831, à la fin du mois d'août, un de ces chars-à-banc dont on se sert en Suisse à cause de l'étroitesse des chemins et où l'on se trouve assis de côté comme dans un omnibus, quittait la route de Salenches à Chamouny, pour s'engager à droite dans la gorge, non moins agreste, au fond de laquelle, humble rival de Vichy, de Baden et de Baréges, est enfoui l'établissement des bains de Saint-Gervais. Deux jeunes gens occupaient cette voiture qui cheminait lentement, ouverte au soleil, au vent et à la pluie, avec une simplesse helvétique. Le costume de ces voyageurs était celui de la plupart des touristes qui entreprennent le pélerinage du Mont-Blanc: une blouse de toile écrue, un chapeau de paille à larges bords, un pantalon de coutil, de gros souliers et des guêtres. Ainsi accoutrés avec une fraternelle uniformité, l'un fumait un cigarre, l'autre dormait, appuyé dans l'angle du char-à-banc.

— Cortail, dit tout à coup le plus jeune en secouant son compagnon par le bras, l'influence du terroir savoyard t'a-t-elle métamorphosé en marmotte?

Le dormeur s'enfonça les poings dans les yeux en écartant les coudes, et après un bâillement immodéré:

— Que faire en voyage à moins que l'on ne dorme? répondit-il.

—Mais regarde donc; quel site pittoresque! Pour rester aveugle devant un pareil spectacle, il faut n'avoir aucune poésie dans le cœur.

Cortail, dont l'épaisse encolure, la figure rubiconde et la physionomie égayée annonçaient plutôt un tempérament rabelaisien qu'une

Digitized by Google

nature portée à l'exaltation, promena autour de lui un regard nonchalant.

— Nous avons enfin quitté l'Arve, dit-il; ce gros ruisseau à notre droite doit être le Bonnant; ainsi dans quelques minutes nous serons arrivés; je suppose qu'à Saint-Gervais on dîne à six heures.

— *Mangiar, dormir e ber!* reprit son compagnon en riant; tu aurais figuré à merveille dans le corps des *Papatacci*.

—*Papatacci* tant que tu voudras, mon cher Bennezons; je n'ai pas l'honneur d'être doué comme toi d'un de ces estomacs contemplatifs qui se repaissent en admirant un beau paysage. Il me faut le pain des forts. En ce moment je donnerais toutes les aiguilles du Mont-Blanc pour la plus vulgaire côtelette accompagnée d'une bouteille de vin de Montméliant.

L'admirateur de la nature haussa légèrement les épaules, puis il se pencha en dehors du char-à-banc, pour mieux examiner le chemin tortueux que bordait à droite le ruisseau du Bonnant, tandis qu'à gauche un escarpement boisé projetait sur la tête des voyageurs une voûte de feuillage, rafraîchie par le voisinage de l'eau et frémissante au gré du vent.

— Ce site, reprit-il, serait un théâtre merveilleux pour une scène de roman; il est de ceux que Walter Scott aime à décrire. Ne te rappelle-t-il pas le gué où la dame Blanche fit faire un si beau plongeon au sacristain du monastère?

— Ou plutôt, répondit Cortail, l'endroit où Francis Osbaldistone aperçut pour la première fois Diana Vernon.

— Parbleu! c'est toi qui dis vrai, s'écria tout à coup Bennezons en faisant un soubresaut; que je meure si ce n'est pas Diana elle-même qui se rend à ton évocation et vient au-devant de nous!

A son tour, Cortail sortit la tête de l'espèce de buffet où il était emprisonné à côté de son ami, et comme lui fixa les yeux sur une femme à cheval, qui se tenait immobile à un détour subit du sentier.

L'imagination d'un artiste eût pu prendre en effet cette apparition pour l'esprit de la belle chasseresse écossaise. Ombre ou réalité, sa présence imprévue dans ce lieu solitaire avait un charme mystérieux, qui, pendant un instant, rendit muets les deux spectateurs. Occupée à dégager son voile qu'une branche de hêtre avait accroché au passage, l'inconnue s'offrait à eux de profil, sans qu'ils vissent de sa figure autre chose qu'un large bandeau de cheveux noirs, encadrant la joue jusqu'au menton, et relevé en tresse derrière l'oreille; mais l'élégance de sa taille, dont une robe de drap

Digitized by Google

brun faisait ressortir la forme svelte et cambrée, ainsi que la manière aisée dont elle tenait les bras levés en arrangeant sa coiffure, semblaient des indices certains de jeunesse, que la bienveillance d'un homme de vingt-cinq ans devait accepter comme autant de promesses de beauté.

— Quelle charmante femme! dit Bennezons en se penchant à droite de manière à se donner un torticolis.

— Et quel vilain cheval de charrue! répondit son compagnon, dont l'âge plus mur impliquait une opinion moins enthousiaste.

Au bruit des roues du char-à-banc sur le sol caillouteux du sentier, la jeune amazone tourna la tête avec la vivacité d'un oiseau effarouché, et tirant la bride de son palefroi lui fit faire un mouvement rétrograde.

—Conducteur, est-ce que vous voulez nous faire coucher ici? s'écria Bennezons en voyant cette gracieuse apparition près de s'évanouir.

Le cocher réveilla d'un coup de fouet l'ardeur de ses chevaux, qui sortant de leurs habitudes par un élan soudain, menacèrent l'étrangère d'une poursuite à laquelle la lourde allure de son propre coursier eût pu difficilement la soustraire. Mais en ce moment, semblable à une troupe militaire qui vient au secours d'une vedette menacée par l'ennemi, une cavalcade composée d'une demi-douzaine d'hommes et de deux autres femmes, déboucha au tournant du chemin où la jeune écuyère s'était montrée seule jusqu'alors.

— Ce sont des baigneurs de Saint-Gervais, dit Cortail en riant à l'aspect de cet escadron champêtre dont les montures moitié chevaux de ferme, moitié ânes, rappelaient les pacifiques coursiers qui stationnent à l'entrée du bois de Boulogne pour l'ébattement des grisettes de Paris.

Les promeneurs et les voyageurs se rapprochèrent les uns des autres en prenant mutuellement la droite du sentier, précaution indispensable, car le passage était si étroit, que les cavaliers furent obligés de défiler un à un dans l'espace resté libre entre le char-à-banc et la montagne. Dans cette manœuvre, l'amazone à la robe brune avait pris place à l'arrière-garde près d'une dame d'un âge mûr, qui chevauchait fièrement sur une jument poulinière à moitié aveugle. En voyant ce couple de près, Cortail se rejeta brusquement dans l'intérieur de la voiture, et se cachant la figure derrière le rideau de cuir, prit la pose d'un homme endormi.

Ce mouvement, quelque rapide qu'il eût été, n'échappa
plus vieille des deux femmes, qui, après avoir plon-

Digitized by Google

à-banc un regard inquisitorial, leva d'un air impérieux une petite cravache douée, en apparence, d'une puissance surnaturelle, car, en la sentant effleurer son épaule, le cocher arrêta et se tint coi sur son siége, comme s'il eût été changé en pierre par la baguette de quelque magicienne.

— Félix, dit alors la dame entre deux âges, je ne suis pas dupe de votre sommeil. Prétendriez-vous ne pas nous reconnaître?

Et du bout de sa cravache elle fit sauter le chapeau du faux dormeur. Celui-ci, voyant que sa position n'était pas tenable, tressaillit comme un homme qui s'éveille, ouvrit de grands yeux, et après les avoir arrêtés sur la mûre amazone, feignit une surprise agréable.

— Comment! c'est vous, ma chère tante? s'écria-t-il, et ma cousine Anastasie aussi! Quel heureux hasard me fait vous rencontrer dans ce désert?

— Nous sommes à Saint-Gervais depuis quinze jours, répondit la jeune personne, dont l'inflammable Bennezons dévorait du regard la figure élégante et régulière.

— Venez-vous prendre les eaux? demanda l'autre baigneuse, qui, au mot de tante, avait légèrement froncé le sourcil.

— Pas du tout, répondit le jeune homme avec empressement; je vais à Chamouny, et je ne resterai à Saint-Gervais qu'une heure au plus. Je suis désolé que l'arrangement de mon itinéraire me force à vous quitter si vite.

La dame dont l'automne commençait à fleurir regarda son neveu d'un air d'intelligence, que celui-ci ne parut pas disposé à comprendre.

— Il n'y a pas d'itinéraire qui tienne, dit-elle ensuite en insistant sur chaque syllabe; vous me sacrifierez bien un jour ou deux. J'ai à causer sérieusement avec vous.

— Je vous jure, ma tante, que cela nous est impossible. N'est-ce pas, Bennezons?

— Tu oublies qu'en parlant à une dame le mot impossible n'est pas français, répondit le jeune homme, plus empressé de déployer sa galanterie en présence d'une jolie femme que de venir en aide à son ami.

La dame d'un âge discret répondit par un gracieux sourire au regard qui avait accompagné ces paroles, quoiqu'il eût été adressé à sa fille plutôt qu'à elle-même, et se retournant vers Cortail :

— Félix, reprit-elle, vous voilà condamné sans appel; tâchez de vous soumettre de bonne grace. Comme vient de le dire monsieur, aux yeux d'un gentilhomme le service des dames doit passer avant

Digitized by Google

tout. Continuez votre chemin, et parlez de moi au directeur des bains. A ma considération, il vous logera convenablement. Nous nous reverrons à dîner.

— Mais, ma tante, quand je vous assure...

— Mais, mon cousin, je n'admets point d'excuse, répondit la dame à la cravache en appuyant sur le mot cousin.

Sans attendre une réponse, elle salua Bennezons d'un léger mouvement de tête, et faisant signe à sa fille de la suivre, décida la lourde jument qui lui servait de palefroi à partir au petit trot, allure aussi insolite à la pauvre bête que le galop au cheval de don Quichotte. Un moment après, les deux amazones disparurent à travers le feuillage, en ne laissant d'autre trace de leur apparition que le bruit du pas des chevaux, qui, pendant quelques instans, retentit pesamment sur les cailloux du sentier, et finit par se confondre avec le murmure du torrent.

— Parbleu! dit Bennezons à son ami tandis que le char-à-banc se remettait en marche, tu peux te flatter d'être le mortel le plus heureux de France et de Navarre. Je te connais une demi-douzaine de cousines toutes plus jolies l'une que l'autre. Quelle est celle-ci, la plus charmante de toutes, et que je n'avais pas encore vue? Une cousine! C'est mon rêve à moi, et le sort veut que je n'aie que des cousins!

— Cela ne revient-il pas au même? répondit Félix d'un ton bourru.

— Tu te moques de moi; on aime sa cousine, on l'épouse quelquefois; tandis qu'un cousin est un ennemi donné par la nature.

Au lieu de répondre, Cortail mit la tête à la portière, et s'adressant au conducteur:

— Le chemin est-il assez large pour que vous puissiez tourner?

— Oui, si ça vous est égal de verser dans le Bonnant, répondit le flegmatique Génevois.

— Merci. Continuez donc; mais, à la première place favorable, faites demi-tour à gauche. Nous n'allons plus à Saint-Gervais.

Le cocher baissa la tête en signe d'acquiescement; mais l'autre voyageur prit moins complaisamment cette proposition inattendue.

— Comment! s'écria-t-il, nous n'allons plus à Saint-Gervais! Et pour quelle raison, s'il te plaît?

— Que t'importe Saint-Gervais? répondit Cortail. Je ne pense pas que tu tiennes beaucoup à visiter quelques méchantes baraques en sapin perdues au fond de ce maudit entonnoir. Quant aux naturels de l'endroit, tu viens d'en voir un échantillon qui doit te suffire.

Digitized by Google

— C'est précisément cet échantillon qui me donne envie de faire plus ample connaissance. Je te déclare que ta cousine a des yeux noirs auxquels je sacrifierais au besoin la Savoie et les vingt-deux cantons. Comment s'appelle-t-elle?

— Anastasie.

— Je le sais; mais son nom de famille?

— Chateauvieux; Pourtois de Chateauvieux. Son père, mort il y a six ans, était frère utérin de ma mère, et président de chambre à la cour royale de Lyon. Mme de Chateauvieux est donc bien incontestablement ma tante par alliance, quoiqu'elle veuille que je l'appelle ma cousine. Elle trouve sans doute que c'est assez d'une grande fille de vingt-trois ans, et ne se soucie pas d'avouer un neveu de trente-quatre.

— Cette rencontre n'a pas l'air de te plaire infiniment. Je crois qu'elle n'est pas étrangère à ton antipathie soudaine pour Saint-Gervais, dont tu me faisais ce matin encore le tableau le plus pittoresque?

— Tu n'as donc pas entendu que ma tante, car, elle a beau s'en défendre, elle est ma tante, me menaçait d'une confidence?

— Eh bien! qu'y a-t-il là de si terrible?

— Les confidences d'une femme de quarante-six ans!

— J'avoue qu'avec Mlle Anastasie la tâche serait plus agréable.

— D'ailleurs j'ai des raisons particulières pour être peu désireux de cet entretien.

En parlant de la sorte, les voyageurs arrivèrent au détour du sentier où Mlle de Chateauvieux leur avait apparu. Machinalement Bennezons leva les yeux vers le hêtre qui avait menacé la belle écuyère du sort d'Absalon. A travers les rameaux d'une branche presque horizontale, il aperçut un lambeau de gaze verte.

— Je ne m'étonne plus, dit-il, de l'accroc que j'avais remarqué à son voile; mais ce qui a touché une si jolie tête ne doit pas servir d'épouvantail aux moineaux.

A ces mots le jeune homme ouvrit le tablier du char-à-bancs et s'élança dehors. Au moment où ses pieds touchaient la terre, il se trouva face à face avec un cavalier dont l'apparition fut si soudaine, qu'on eût pu croire qu'il sortait du fond du torrent, comme autrefois le spectre de l'Argeil venant redemander son casque à Ferragus. Cet inconnu, âgé en apparence d'une trentaine d'années, était doué d'une telle profusion de cheveux, de barbe et de moustaches, qu'au premier coup d'œil on ne distinguait de sa figure que deux

Digitized by Google

gros yeux noirs couverts d'épais sourcils jouant l'un contre l'autre. Son vêtement consistait en une courte redingote de valouna verdâtre, boutonnée jusqu'au menton. Pour coiffure il portait une casquette rouge, dont la forme conique et contournée affectait une réminiscence du bonnet phrygien. Ce symbole républicain était complété par un ruban bleu à liseré amaranthe passé à la boutonnière, dans lequel il était facile de reconnaître la décoration de juillet, alors dans la fleur de sa nouveauté, et par conséquent de sa gloire.

Avant que Bennezons eût pu faire un mouvement pour exécuter son projet, l'étranger, dont les yeux s'étaient aussi fixés sur le feuillage du hêtre, se dressa sur les étriers, s'empara du morceau de gaze, qu'il mit à sa boutonnière, à côté de son ruban; puis, laissant tomber sur les deux amis un regard sérieux, éperonna son cheval, et disparut en deux sauts du côté où s'éloignait la cavalcade des baigneurs.

A la vue de son compagnon ébahi et immobile au milieu du sentier, Cortail partit d'un éclat de rire.

— Il paraît, dit-il, que tu n'as pas seul le goût des reliques. Voici un pèlerin aussi dévot que toi et plus alerte. Si du moins il avait eu la générosité de partager!

— Alerte! grace à son cheval, répondit Armand avec un peu d'humeur. Mais je reverrai cet homme des bois. S'il est leste, en revanche il n'est ma foi pas beau, avec sa face à tous crins! Il est impossible que Mlle de Chateauvieux soit très flattée de voir figurer un échantillon de son voile à la boutonnière d'un pareil orang-outang.

— Propos de vaincu, reprit son ami. Allons, remonte en voiture, et retournons sur nos pas. En partant tout de suite, nous risquerons moins de rencontrer ma tante.

—Retourne si tu veux; quant à moi, je continue ma route. Je suis trop curieux de voir ce qui adviendra de ce voile déchiré et métamorphosé en décoration. Que crains-tu, après tout? D'être contraint par la présence de ta tante à ces frais de petits soins et d'attentions, apanage obligatoire des neveux! Eh bien! si la corvée te fait peur, nous la partagerons.

— Tu ne sais pas ce que c'est que ma tante!

— Une femme qui a dû être fort bien. Quand je te dis que je serai ton adjudant, ton remplaçant s'il le faut.

— En considération des beaux yeux d'Anastasie?

— Que t'importe, pourvu que je prenne pour moi les épines du rôle d'écuyer? Sois tranquille, je sais comment on captive une femme

Digitized by Google

d'un âge respectable. Mme de Chateauvieux joue-t-elle le boston? je ferai sa partie; a-t-elle un petit chien? je serai l'ami d'Azor. Il y a des gimblettes partout.

— D'abord, sache qu'à une femme de quarante-six ans on ne doit jamais parler carlin, ni boston, ni lunettes, ni tabac, ni chapeaux jaunes, ni de rien, en un mot, qui sente la douairière.

— Je parlerai bals et spectacle, musique et poésie, amour et printemps; première communion, s'il le faut.

— A la bonne heure! puisque tu l'exiges, je me résigne; mais je te déclare qu'après dîner je fais une présentation solennelle de ton aimable personne, et qu'à partir de là, le bras de Mme de Chateauvieux devient ta propriété exclusive. Je ne m'en mêle plus. Souviens-toi qu'elle donne toujours le bras droit; offre-lui le gauche, par conséquent. Ma tante a des idées fort chevaleresques; elle prétend que même en accompagnant une femme, un cavalier doit toujours conserver libre la main dont il tient son épée.

Cette discussion terminée, les deux amis continuèrent leur route et arrivèrent bientôt aux bains de Saint-Gervais. Après avoir pourvu à leur installation et donné un coup d'œil aux curiosités fort peu curieuses de l'établissement, il quittèrent leurs blouses de voyageurs, en entendant sonner la cloche du dîner, pour endosser un costume plus convenable. A la porte de la salle à manger, ils rencontrèrent Mme et Mlle de Chateauvieux qui avaient également échangé leurs redingotes d'amazone contre des robes de demi-toilette dont la fraîcheur rivale semblait annoncer deux sœurs plutôt qu'une mère accompagnée de sa fille.

— Ma chère tante, dit Cortail en les abordant, puisque je dois avoir le plaisir de passer quelques jours près de vous, permettez-moi de vous présenter mon ami, M. Armand de Bennezons, un de mes camarades de l'ex-garde.

— Ce titre est, pour monsieur ainsi que pour vous, la meilleure des recommandations, répondit Mme de Chateauvieux avec courtoisie; la garde royale est sûre d'être bien accueillie partout.

— Même devant les héros des glorieuses journées? demanda Bennezons en désignant d'un regard expressif le décoré de juillet qui s'avançait gravement, sa casquette rouge enfoncée sur l'oreille.

— Surtout en face de ces messieurs, repartit vivement la femme de quarante-six ans; car vous ne pouvez que gagner à la comparaison. Mais on se met à table, il nous faut entrer.

A ces mots, elle prit le bras d'Anastasie et franchit le seuil d'un

Digitized by Google

parallélogramme démesuré, plutôt semblable à un réfectoire qu'à une salle à manger, où une soixantaine de baigneurs avaient déjà pris place en observant pour unique loi de classement la date de leur arrivée respective. D'après ce réglement inviolable, en leur qualité de derniers venus, les deux amis s'assirent au bout de la table, tandis que Mme de Chateauvieux et sa fille s'allèrent placer du même côté, mais à quelque distance, près d'un monsieur à cheveux gris, fashionable sexagénaire, portant la tête droite, regardant avec affabilité quoique de haut en bas, souriant souvent, ne riant jamais; d'ailleurs parfaitement brossé, peigné, lustré, offrant en un mot, dans sa personne comme dans ses manières, une de ces physionomies à la fois patriarcales et aristocratiques qu'on ne rencontre guère, en France, que parmi les membres de l'ancienne noblesse. Au premier coup d'œil, on devinait en lui le gentilhomme; au second, on reconnaissait ce que les Anglais nomment, dans un sens exclusif, le gentleman.

— Vois-tu, entre ma tante et ma cousine, cette tête gracieusement respectable? demanda Félix à son voisin; c'est un représentant de la vieille France qui fera de notre rôle de cavaliers servans une véritable sinécure. Le connais-tu?

— Quelque chevalier de Coblentz? répondit Bennezons.

— Tu n'y es pas. C'est le marquis de Montespard.

— Le pair de France?

— C'est-à-dire l'ex-pair, car la révolution de juillet lui a enlevé son manteau fleurdelisé, ainsi qu'à nous deux nos modestes épaulettes. Il est un peu le parent et beaucoup l'ami de ma respectable tante. Du vivant de M. de Chateauvieux, les médisans se permettaient de gloser sur cette amitié plus intime, en effet, que ne le comporte d'ordinaire un arrière-cousinage; mais depuis que l'amie est veuve et que l'ami a soixante ans, les mauvaises langues ont fait silence : le monde finit toujours par consacrer ce qu'il a blâmé d'abord, et son approbation manque rarement à qui sait l'attendre. Qu'as-tu donc? tu ne m'écoutes pas!

— Tu parles fort bien cependant; mais c'est ce héros de juillet qui me cause des distractions; il a trouvé moyen de s'asseoir précisément en face de ta cousine.

— Cela prouve seulement qu'il est arrivé en même temps qu'elle, car cette table a l'air d'un bureau d'omnibus; chacun s'y assied d'après son numéro d'ordre. Il me semble que le décoré a supprimé la gaze verte à sa boutonnière?

— Il aurait aussi bien fait de supprimer sa redingote râpée, ré-

Digitized by Google

pondit Armand avec la double ironie d'un homme du monde blessé d'un manque d'usage, et d'un amoureux naissant, toujours prêt à ridiculiser son rival. Il est le seul qui ne se soit pas habillé pour dîner. Et puis, Dieu me pardonne! le voilà qui coupe son pain. Je suis sûr maintenant qu'il a mangé le potage à l'aide de sa fourchette. C'est un homme jugé.

Cet arrêt prononcé, l'ex-officier de la garde royale rentra dans un silence dédaigneux et peut-être jaloux, qu'interrompirent à peine de loin en loin les vulgaires incidens du repas. Après dîner, les baigneurs, profitant d'une belle soirée d'août, se disséminèrent par groupes sur une étroite esplanade, fermée, d'un côté, par le Bonnant, de l'autre, par plusieurs petits logis en pierre, luxe inoui, qui servaient d'aile au bâtiment principal. Laissant sa fille au milieu d'un groupe féminin qu'égayait l'amabilité sénile du marquis de Montespard, Mme de Chateauvieux rejoignit Cortail qui s'esquivait sur cette espèce de préau, dans l'espoir, promptement déçu, d'y fumer en liberté. A la vue de sa tante, qui lui prit le bras d'un air sérieux, celui-ci jeta, par un geste d'humeur, le cigarre qu'il était près d'allumer, et attendit en silence la confidence à laquelle il ne pouvait se soustraire.

— Mon cher Félix, lui dit Mme de Chateauvieux, ce n'est pas sans raison que j'ai insisté pour que vous vous arrêtiez à Saint-Gervais. Nous nous trouvons, Anastasie et moi, dans une position propre à nous faire désirer la présence, peut-être même l'appui d'un membre de notre famille. En un mot, j'ai un service à vous demander.

— J'espère, ma tante, que vous ne doutez pas de mon dévouement, répondit Cortail d'un ton assez froid.

— D'abord, interrompit la veuve du président, avec un sourire forcé, quittez donc cette habitude de m'appeler votre tante à chaque propos; cela vous donne un air petit garçon, passablement ridicule pour un homme de votre âge.

— Qu'à cela ne tienne, ma tante, répondit l'incorrigible officier; je vous appelerai ma nièce, pour peu que cela puisse vous plaire.

— Il ne s'agit pas de cela. Parlons sérieusement. Avez-vous remarqué un individu, porteur d'une physionomie sinistre et de la croix de juillet, qui se trouvait assis à table en face de moi?

— Vous voulez dire en face d'Anastasie?

— Précisément. Je vois que vos observations ont précédé ma confidence. Elles m'épargneront la moitié du chemin. Vous l'avez deviné, c'est au sujet de cet homme que je veux tenir avec vous un conseil de famille. Vous savez que depuis la révolution j'ai presque

Digitized by Google

toujours habité la Suisse, où plusieurs de
par les évènemens de 1830, ont cherché
fort tranquillement une partie de l'été à (
pard, les Castignon, les d'Hautecourt, et p
gitimistes, lorsque, un beau matin, ce per
l'*Ecu de Genève*, où nous logions. Quand
de supposer qu'un décoré de juillet puisse
manière de parler. Quoi qu'il en soit, dep
ce monsieur, sans en être prié le moins d
notre garde-du-corps. Aux promenades,
sur le lac, partout, enfin, nous étions s
pas. Je n'ai pas besoin de vous dire ce q
la part d'un être à bonnet rouge, a d'impa
Anastasie, qu'il se permettait de poursui
nés (il a de gros yeux farouches qu'il c
Anastasie en avait les nerfs tellement ag
stant qu'elle ne tombât malade. C'est en p
cette persécution, que nous sommes venu
savez-vous quelle est la première person
à table, en face de nous, le lendemain de
juillet, avec son immuable redingote ve
et son regard impitoyable. Depuis quinz
supplice qu'il nous avait infligé à Genève.
un pas, seule ou accompagnée, sans voir
que buisson cette figure de sauvage qui
Heureusement, vous voici. Jusqu'à pré
qu'il avait affaire à deux femmes sans
barricades; mais votre présence lui impo

— Maintenant, ma belle tante, qu'atte
Félix, qui avait écouté ce récit sans mar

— De la part d'un militaire et d'un ge
paraître singulière, répondit Mme de Ch
ambigu; ce que j'attends de vous, mon
fiez à cet individu d'avoir à cesser sur-le
me trouve offensée, surtout à cause d'A

— Il est possible, observa froidement l
de cette nature il réponde en m'envoya
je ferais à sa place; dans ce cas, il en résu

— Eh bien! n'avez-vous pas votre épé
la femme à sentimens chevaleresques.

Digitized by Google

— Sans doute, et tout à votre service, s'il m'est prouvé que vous en ayez réellement besoin. Veuillez donc, je vous prie, me citer quelque insulte, quelque impertinence, ou seulement quelque impolitesse dont ce monsieur se soit rendu coupable envers vous; la moindre chose qui me mette dans mon droit; par exemple, un propos déplacé, adressé par lui à ma cousine.

— Vous êtes fou. Jamais cet homme n'a parlé à ma fille ni à moi. Ici notre société est en majorité et fait la loi; malgré ses efforts pour y être admis, nous l'avons, en raison de sa croix et de ses manières, frappé d'un ostracisme sans pitié; la vie qu'il mène est celle d'un paria que nul ne fréquente et que chacun repousse.

— Alors je vois que ses crimes se réduisent à jouer le rôle du Solitaire, à se poster sur le passage d'Anastasie, à la contempler sentimentalement à travers le feuillage, et pour méfait suprême à dîner en face, mais séparé d'elle par une table large de six pieds. Cela est sans doute fort ridicule, mais ne me donne pas le droit d'intervenir raisonnablement à main armée.

— Puisqu'il vous faut des raisons *raisonnables*, suivez-moi, répondit Mme de Chateauvieux avec une sorte d'aigreur mal déguisée.

Elle se dirigea, en parlant ainsi, vers un petit pavillon dont le rez-de-chaussée servait de salon de compagnie. Redoutant l'humidité du soir que rendaient plus âcre le voisinage du torrent et la position même de l'établissement qui, fermé de toutes parts par une montagne perpendiculaire, semble construit au fond d'un puits, plusieurs baigneurs s'étaient déjà réfugiés dans cet asile sans feu et presque sans lumière; sorte d'antre inhospitalier dont rougirait un cabaret de village. Mme de Chateauvieux traversa ce soi-disant salon sans parler à personne, et ne daigna pas accorder un regard au décoré de juillet, qui s'était levé avec empressement pour lui faire place. Le maintien raide, la physionomie sévère, elle s'approcha d'une table placée près de la cheminée, et sur laquelle se trouvait le registre où les voyageurs ont l'habitude d'écrire leurs noms; elle ouvrit ce livre, posa l'index dans le haut d'une page; puis, se retournant vers son neveu, lui jeta un regard qu'eût fidèlement traduit la célèbre interrogation de Manlius : — *Qu'en dis-tu?*

Cortail se pencha vers le registre et y lut, au-dessus du doigt de sa tante, plusieurs lignes dont la première, qui était imprimée, renfermait les indications suivantes, séparées par autant de filets :

NOMS. — PRÉNOMS. — QUALITÉS. — D'OU L'ON VIENT.

Digitized by Google

Immédiatement au-dessous une main évidemment féminine avait écrit avec un certain *grossoiement*, à intention majestueuse :

Madame de Chateauvieux, — Jeanne, — noble, — Genève.
Mademoiselle de Chateauvieux, — Anastasie, — id. — id.

Enfin, sous cette dernière ligne, une plume dont M. Prudhomme eût pu s'enorgueillir avait buriné les mots que voici :

Guibout, — Alexandre, — décoré de la croix de juillet, — France.

Puis venaient d'autres noms sans intérêt.

— Eh bien! vous ne dites rien? demanda la femme entre deux âges d'un ton vif et un peu sec.

— Je dis, répondit Félix, qu'il se nomme Alexandre Guibout et qu'il possède une magnifique écriture contre laquelle j'échangerais volontiers mes pattes de mouche; quant au délit, j'avoue que je ne le découvre pas.

— Vous ne voyez pas l'impertinence préméditée de ce paraphe par lequel votre héros s'est permis d'accoler son nom à celui de ma fille?

Hasard ou intention, l'E final du mot Alexandre se terminait par une sorte de volute ascendante, admirable sous le rapport calligraphique, et dans laquelle se trouvait amoureusement enlacé le nom d'Anastasie, placé précisément au-dessus. En se posant de nouveau sur cet audacieux enroulement, le doigt de la veuve indignée semblait près de trouer le papier. L'officier de la garde avança la lèvre inférieure, et hochant la tête avec un sérieux affecté :

— Ceci devient grave, en effet, répondit-il; mais avant de décider si ce trait de plume mérite un coup d'épée, il me semble qu'une expertise d'écrivains jurés serait indispensable. L'affaire est du ressort de Brard et de Saint-Omer plus que du mien; car enfin, cette accolade peut être innocente; chacun signe à sa guise; les uns paraphent en-dessous, les autres en-dessus, et s'il était prouvé que ce M. Guibout a l'habitude d'embellir son écriture de serpentins, de tirebouchons, ou autres arabesques, que pourrait-on lui dire?

Mme de Chateauvieux ferma brusquement le registre et s'assit près de la table, dont ses doigts, entraînés dans une sorte de galoppade nerveuse, martelèrent le tapis comme s'il eût été le clavier d'un piano.

— Vous avez sans doute beaucoup d'esprit, et je sais que vous plaisantez à ravir, dit-elle enfin avec une colère concentrée; mais il est des questions de délicatesse, des choses de tact et de convenances au sujet desquelles votre esprit lui-même peut se montrer en défaut. Je n'ai pas besoin de votre avis sur un fait jugé dans mon

Digitized by Google

opinion ; ce que je vous demande, c'est un service sans phrase. Que votre sentiment diffère du mien, peu importe, ce me semble. Les hommes d'autrefois obéissaient aux femmes sans les contredire. Aujourd'hui, au lieu de servir, on argumente, et la discussion dispense du dévouement.

— Ma chère tante, répondit Félix avec l'impassibilité poliment ironique qui lui était habituelle, voulez-vous bien me permettre une question? J'admets que la conduite de ce M. Guibout soit aussi monstrueuse qu'elle vous paraît l'être; mais, dans ce cas, comment se fait-il que M. de Montespard, votre parent ainsi que moi, et votre ami depuis long-temps, ne se soit pas chargé d'une admonestation que légitimerait son âge en la rendant naturellement pacifique? Je ne pense pas qu'au fond vous veuillez la mort de personne; et si j'en crois ma connaissance du cœur masculin, la parole d'un vieillard aurait sur ce farouche républicain une autorité qu'obtiendrait plus difficilement l'intervention d'un homme de mon âge.

— D'abord M. de Montespard n'est pas un vieillard, répondit sèchement l'amie de l'ex-pair de France; ensuite des raisons particulières lui interdisent tout contact avec l'individu dont nous parlons. Ce M. Guibout est le neveu d'un personnage du même nom, paysan enrichi, libéral renforcé, acquéreur de biens nationaux, maître de forges, grand industriel, tout ce que vous voudrez, en un mot, et voisin de campagne du marquis, dans le Beaujolais. Après la révolution de juillet, M. de Montespard s'était retiré dans son château, sans que personne songeât à l'inquiéter, lorsqu'un beau jour votre chevalier de barricades est arrivé de Paris chez son oncle, l'esprit enflammé par la victoire, et avec des idées de propagande révolutionnaire dont vous devinez le résultat. Deux jours après son arrivée, la position de ce pauvre marquis n'était plus tenable; c'était tous les jours quelque provocation nouvelle; l'arbre de la liberté planté devant le château, *la Marseillaise* et *la Parisienne* chantées sous les fenêtres, les ouvriers des forges en émeute perpétuelle, les charivaris, les vexations pour la garde nationale! Enfin les choses sont venues à ce point que M. de Montespard a cru devoir s'absenter momentanément de sa terre. Vous comprenez alors que se retrouvant en face du sieur Guibout, le sentiment de sa dignité, le respect qu'il se doit à lui-même, lui font un devoir du silence le plus dédaigneux.

— Oui, je comprends, répondit Félix en souriant :

Louis, les animant du feu de son courage,

Digitized by Google

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

. . . . . .

Et vous pensez que les mêmes considérations de majesté à maintenir n'existent pas pour un petit gentillâtre comme moi. Je vous remercie de cette distinction. Maintenant, une seconde et dernière question, si vous voulez bien me la permettre. Vous rappelez-vous, mon aimable tante, une petite promenade que nous fîmes, il y a deux ans environ, le long des boulevarts, depuis le passage des Panoramas à la rue de la Paix?

Mme de Chateauvieux rougit légèrement, grace devenue rare à son âge, et froissa le tapis de la table au lieu de répondre.

— Je vais réveiller vos souvenirs s'ils sont effacés, poursuivit Cortail sans s'émouvoir de ce symptôme orageux; vous alliez faire des emplettes dans différens magasins, et j'avais l'honneur de vous donner le bras. A l'angle des Bains-Chinois, nous rencontrâmes un jeune homme qui, selon vous, et je dus vous croire, se permit de nous regarder de travers de la manière la plus insolente. Sur votre observation, j'allai lui demander raison de ce regard; car alors, ainsi qu'Œdipe,

J'étais jeune et superbe...

Au lieu de m'adresser des excuses, il s'emporta, et se prétendit insulté. De fait, le seul tort de ce pauvre diable était de loucher horriblement. Bref, nous nous disputâmes; le lendemain, nous nous battîmes; et, comme la cause la plus juste ne triomphe pas toujours, d'un coup de pistolet je guéris mon adversaire de son mauvais œil; en sorte que maintenant, à cela près qu'il est borgne, il regarde comme tout le monde. Je l'ai rencontré trente fois depuis, et jamais sans éprouver un remords, jamais sans me faire le serment solennel d'apporter désormais moins de légèreté dans une affaire aussi sérieuse que l'est un duel; car enfin, au lieu de l'éborgner, j'aurais pu le tuer, et je ne me le serais pardonné de ma vie.

— Voilà des sentimens fort chrétiens, et qui vous assureront une vieillesse paisible, dit Mme de Chateauvieux avec un ricanement dédaigneux.

Cortail lissa ses moustaches en souriant.

— La paix, répondit-il ensuite, convient à la vieillesse des femmes au moins autant qu'à celle des hommes. Si j'étais un élève de Saint-Cyr ou de l'École Polytechnique, ou seulement un étourdi comme il y a deux ans, votre moquerie me pousserait sans doute à quel-

Digitized by Google

que nouvelle sottise; mais j'ai trente-quatre ans, malheureusement; malheureusement aussi je me suis battu cinq fois, et mes preuves sont faites. Soyez-en sûre, je connais les devoirs que m'impose notre parenté, et pour les remplir je n'ai pas besoin de coups d'éperon. Le jour où une insulte réelle et non imaginaire sera faite à vous ou à ma cousine, vous me verrez prendre ma place entre vous et l'offenseur. Jusque-là, souffrez que je garde mon épée dans le fourreau, car le donquichottisme n'est pas mon fait. Qu'y a-t-il de vrai dans tout ceci? M. Guibout a conçu pour ma cousine un amour qu'il manifeste d'une manière gauche et puérile. Je vois là un ridicule, peut-être, mais non un outrage. Anastasie est assez bien pour causer une passion extravagante; et vous-même, ma belle tante, devez être habituée aux folies que le cœur inspire. N'ai-je pas entendu dire que, pour avoir le bonheur de faire de la musique avec vous, M. de Montespard avait appris à pincer de la guitare... autrefois?

Au lieu de répondre, Mme de Chateauvieux foudroya son neveu d'un regard rajeuni par le courroux, et lui tournant brusquement le dos, adressa la parole à une vieille dame assise de l'autre côté de la table.

— Ma tante est encore bien quand elle se met en colère, se dit Cortail; l'indignation lui colore le teint et lui rend l'œil brillant comme une escarboucle; certes, il se rompt des lances pour des femmes qui ne la valent pas; mais en conscience ceci regarde M. de Montespard.

La nuit étant venue pendant ce dialogue, le salon s'était rempli peu à peu. Plusieurs parties de jeu, plaisir unique des vétérans de la société, se formaient dans les angles réservés pour cet usage. Au milieu, autour d'une grande table ronde, un cercle de jeunes femmes, travaillant à différens ouvrages, se livrait à une conversation futile, décousue, moqueuse d'ordinaire, quelquefois spirituelle, le plus souvent insignifiante et vide, propre, en un mot, à faire illusion aux auditeurs en leur persuadant que la scène se passait à Paris plutôt que dans un désert de la Savoie. Parmi les rares privilégiés admis près de ce groupe d'élite, Armand de Bennezons se faisait remarquer par un empressement particulier. Usant, avec l'aisance insinuante d'un homme bien élevé, des droits que lui donnait sa présentation à Mme de Chateauvieux, il avait réussi à s'asseoir derrière Anastasie; la manière complaisante dont la jeune fille tournait la tête pour l'écouter ou lui répondre, présageait une de ces intimités improvisées pour ainsi dire, auxquelles ne se refusent pas les gens de la plus exclusive compagnie, tant elles semblent autorisées par les

Digitized by Google

mœurs exceptionnelles des eaux. D'ailleurs, une éducation plus anglaise que parisienne, le séjour de Genève, l'habitude de voir des étrangers, l'exemple de sa mère, l'indépendance de son esprit, enfin l'assurance qu'inspire l'usage du monde joint à une instruction variée, donnaient à Mlle de Chateauvieux un aplomb facile et gracieux, cause d'une méprise journalière dont elle ne se trouvait flattée qu'à demi. En la voyant pour la première fois, tout le monde lui disait : Madame.

— Je parais donc bien vieille? demanda-t-elle un jour à sa mère, avec une inquiétude mêlée de dépit.

— Tu parais charmante, répondit celle-ci, qui professait un extrême dédain pour la timidité silencieuse et gauche, partie obligée de l'uniforme dans les pensionnats de Paris.

Ainsi encouragée, Anastasie était devenue, en effet, extrêmement aimable, trop aimable même selon quelques-uns; car il est des esprits chagrins toujours prêts à chercher la cantharide dans la rose. Pleine de déférence envers les femmes âgées, polie mais prudente avec celles de son âge, elle réservait de préférence pour la société des hommes dont le mérite lui semblait mériter cette faveur, les charmes d'un esprit que colorait un mélange d'enthousiasme artistique et d'exaltation chevaleresque. Ses succès la contraignirent promptement à se ranger à l'opinion générale qui la proclamait une personne accomplie. Contente d'elle-même, elle se fût trouvée avare en épargnant une amabilité dont elle voyait les miettes les plus chétives disputées à ses pieds par d'élégans affamés. Elle était donc généreuse, parfois jusqu'à la coquetterie; écoutait en souriant, répondait des yeux ainsi que de la voix; parlait bien, et beaucoup, et de tout. Au besoin, elle eût renouvelé la thèse de Pic de la Mirandole. L'intelligence d'une jolie femme n'équivaut-elle pas à l'omniscience?

En ce moment, Bennezons se trouvait sous le charme d'une conversation abondante, dont il avait fini par obtenir la jouissance à l'exclusion de tout autre concurrent. De son côté, pour plaire à une si diserte interlocutrice, il se ruinait en frais, selon l'usage des jeunes gens de Paris, qui mettent volontiers tout leur esprit à l'avant-garde et ne sont jamais si aimables que la première fois. Après avoir épuisé plusieurs questions littéraires, les controverses sentimentales ne s'improvisant guère qu'avec une femme mariée, le jeune homme amena la discussion sur la peinture, car il peignait. Une fois qu'il eut laissé soupçonner son talent, il se vit obligé d'en donner une preuve, et alla chercher un album, dont ses œuvres personnelles ne faisaient que la moindre richesse, car plusieurs dessins signés par Deveria,

Digitized by Google

Decamps et Roqueplan donnaient à ce recueil une valeur positive. Cette manœuvre, inspirée par une innocente vanité, fut une maladresse; l'espèce de tête-à-tête qu'Armand avait su se ménager jusqu'alors se trouva rompu, son album ayant attiré l'attention générale. Peut-être fut-il consolé de ce contre-temps par la louange; briller aux yeux d'une femme c'est lui parler encore, et l'éloquence du triomphe est presque toujours la plus pénétrante.

Parmi les témoins de cette scène, deux surtout contemplaient les succès de l'officier de la garde avec une mauvaise humeur à peine déguisée. D'abord M. de Montespard, qui, grace à une disette absolue de jeunes gens, s'était trouvé jusqu'alors la fleur des poix du salon de Saint-Gervais! Fleur un peu fanée malgré son parfum d'exquise politesse, et que menaçait d'un détrônement imminent l'arrivée d'un homme élégant, aussi parfaitement élevé que le marquis lui-même, de plus joignant à ses autres avantages la jeunesse, le premier de tous. L'autre mécontent était Alexandre Guibout. Assis à l'écart, derrière une table de boston, tenant, par contenance, *la Quotidienne*, le seul journal français admis en Savoie, et qui devait brûler les doigts du décoré de juillet comme l'eau bénite brûle, dit-on, ceux du diable; il promenait un regard rancuneux sur le groupe aristocratique dont l'avait exclus l'intolérance de Mme de Chateauvieux. Ses gros yeux, rendus plus saillans encore par la pâleur de ses joues, ainsi que par l'encadrement volumineux d'une chevelure bouclée et d'une barbe touffue, prenaient, surtout en se fixant sur Anastasie ou sur son brillant attentif, une expression d'amertume voisine de la menace. En traversant le salon pour s'approcher de sa cousine, Cortail, qui possédait une rare promptitude d'observation, intercepta au passage un de ces regards farouches; en même temps, son oreille, aussi exercée que son coup d'œil, entendit M. de Montespard, disant à un de ses voisins, personnage d'une haute taille et d'un aspect sévère:

— Castignon, dans notre jeunesse nous écoutions les vieillards; aujourd'hui, la mode est changée; ce sont les vieillards qui doivent écouter les jeunes gens. Ce monsieur avec son album me rappelle Diderot, qui, selon Voltaire, était meilleur pour le monologue que pour le dialogue.

— Mon cher, dit Félix en s'asseyant derrière Bennezons, rien ne manque à tes succès; tu as déjà trouvé moyen de te faire deux ennemis.

— Ta cousine est la femme la plus ravissante que j'aie jamais vue, répondit Armand, livré, par anticipation, à la préoccupation habituelle aux amans.

Digitized by Google

Mme de Chateauvieux, dont le visage avait recouvré peu à peu sa sérénité, s'approcha de la table de travail, et, avec laisance d'une femme supérieure, qui, dans tous les salons, se regarde comme chez elle, prit une paire de ciseaux dont elle frappa deux ou trois coups sur le tapis. A ce signal, équivalent au bruit de la sonnette du président de la chambre, le silence s'établit et tous les yeux se fixèrent sur la reine des eaux.

— Mesdames, dit-elle, la soirée se passe, et nous oublions notre vente.

— En effet, c'est aujourd'hui qu'elle doit avoir lieu, répondit-on de toutes parts.

Sur un signe de Mme de Chateauvieux, plusieurs hommes de ceux-là qui dans le monde adoptent l'emploi de complaisans et aident au besoin les domestiques, sortirent mystérieusement du salon. Ils revinrent bientôt après chargés d'une foule de petits objets, broderie, cartonnage, tapisserie, bourses, porte-montres, inutilités de toute espèce qu'ils rangèrent triomphalement sur la table.

— Avant de commencer, reprit la dame patronesse, il est une autre œuvre de bienfaisance que nous ne devons pas oublier. Plusieurs personnes arrivées depuis peu à Saint-Gervais, n'ont pas encore pris part à notre souscription pour les détenus politiques de la Vendée. Nous espérons qu'elles voudront bien joindre leurs offrandes aux nôtres. Anastasie, vous vous êtes chargée du rôle de quêteuse.

— Que la peste t'étouffe! dit tout bas Félix à son ami; sans toi, en ce moment nous fumerions tranquillement un cigarre, au clair de lune, sur la route de Chamouny, au lieu de nous voir égorgés par la bienfaisance de ma tante.

A la voix de sa mère, Mlle de Chateauvieux s'était levée prestement. Improvisant une bourse au moyen d'une petite corbeille empruntée à la table de boston, elle commença aussitôt sa tournée avec une bonne grace qu'eût enviée une quêteuse de Saint-Roch.

— As-tu de l'or? dit Bennezons à son voisin après avoir précipitamment bouleversé toutes ses poches.

Cortail haussa les épaules et lui glissa dans la main une pièce de vingt francs.

— Donne-moi un double louis, reprit le jeune homme qui trouvait toute offrande mesquine en songeant à la beauté de la solliciteuse.

— Calme-toi; nous ne sommes pas au bout de nos actes de bienfaisance. Après les Vendéens tu vas voir venir les blessés de la garde, les pensionnaires de la liste civile, toutes les infortunes de notre parti,

Digitized by Google

à la file : tu peux te reposer sur ma tante, elle te fournira l'occasion de déployer ta magnificence.

Anastasie récompensa Bennezons par un regard céleste et s'approcha de son cousin.

— Vous savez que je suis pauvre, lui dit celui-ci en couvrant d'un écu de cinq francs la pièce d'or offerte par son ami ; d'ailleurs, poursuivit-il avec un sourire malicieux, je suis presque votre frère, et cette parenté me dispense de toute largesse chevaleresque.

Alexandre Guibout s'était levé pour se placer sur le passage de Mlle de Chateauvieux ; en la voyant venir à lui, gracieuse et charmante, encore embellie par l'animation que cause un rôle quelconque joué en face du public, il prépara une offrande destinée à éclipser toutes les autres ; mais comme l'œuvre de bienfaisance à laquelle il allait prendre part avait une couleur légitimiste, le décoré de juillet crut devoir concilier l'austérité de ses principes et la faiblesse de son cœur par une sorte de profession de foi qu'il débita d'un ton dogmatique, de manière à être entendu de ses voisins.

— Après le combat, dit-il, les ennemis sont frères, et le malheur n'a plus d'opinion.

Malgré l'antipathie que lui inspirait cet adorateur à bonnet rouge, Anastasie eût sans doute agréé son tribut, car en ce moment le petit amour-propre de quêteuse dominait en elle tout autre sentiment ; mais un impérieux regard de sa mère lui interdit une condescendance jugée inconvenante. Avertie par ce coup d'œil, la jeune fille passa, rapide comme une gazelle, devant le décoré mis à l'index, et retira la petite corbeille vers laquelle il étendait la main. Une pluie de pièces de cinq francs s'éparpilla sur le parquet ; à ce bruit tous les yeux se fixèrent vers le républicain, qui sans songer à ramasser son argent demeurait immobile, la face rouge jusqu'aux oreilles, les yeux écarquillés, et les cheveux hérissés en apparence plus encore que de coutume.

— Que penses-tu de la charité de ces dames ? demanda Félix à son compagnon ; elles aimeraient mieux, je crois, laisser mourir de faim un malheureux que de le secourir au moyen d'un écu mal pensant.

— Je pense, répondit Bennezons, que ce personnage à mine patibulaire a eu raison de voler à ta cousine un morceau de son voile ; car, à coup sûr, jamais il ne l'aurait obtenu d'elle.

Cortail se contenta de sourire d'un air un peu moqueur, et s'approcha de la table où la vente allait commencer. Un monsieur de quarante ans, gros, frais, frisé et souriant, s'était créé commissaire

Digitized by Google

priseur, emploi qu'il remplissait à la satisfaction générale, en proclamant chaque article d'une voix claire et grasseyante.

— A quelle infortune votre philantropie destine-t-elle le produit de cette vente? demanda Félix à sa cousine en se plaçant derrière elle.

— Aux pensionnaires de la liste civile, répondit Anastasie; pour ma part, j'ai fait un cordon de montre; j'espère, Félix, que vous serez assez aimable pour l'acheter.

— J'ai perdu ma montre à Lausanne, répondit l'officier fort décidé à défendre son modeste budget contre la formidable bienfaisance de ses parentes.

Après la mise aux enchères de plusieurs articles insignifians, le commissaire amateur sourit avec une sorte de béatitude, et de sa voix de faucet la plus insidieuse :

— Messieurs, dit-il, voici un objet qui s'adresse à vous; un joli cordon en soie, d'un travail exquis, pouvant servir pour une montre ou pour un lorgnon. Cet ouvrage a été offert par Mlle de Chateauvieux. Combien le charmant cordon? Nous disons pour commencer : cinq francs!

— Vingt francs! dit Bennezons qui prononça ces mots d'une voix timide, tout officier de la garde qu'il avait été.

— Un cordon de vingt sous! grommela Félix en se renversant sur sa chaise de manière à ôter à sa cousine tout espoir de le voir surenchérir.

Malgré son intolérance aristocratique, Mlle de Chateauvieux était femme; l'enchère exagérée de son nouvel adorateur l'avait flattée d'abord, mais en voyant que personne ne s'empressait de la couvrir, elle éprouva un mouvement de dépit qui, soudainement, humanisa son orgueil. Par un mouvement imperceptible, elle tourna ses beaux yeux noirs du côté d'Alexandre Guibout qu'elle n'avait pas voulu voir jusqu'alors, et lui jeta, plus prompt que l'éclair, un regard qui disait de la manière la plus expressive :

— Et vous? n'avez-vous pas envie de mon cordon?

En toute autre circonstance, le décoré se fût mis à genoux, mais la blessure faite à son amour-propre saignait encore. Au lieu d'obéir à un désir si clairement manifesté, il fronça le sourcil, sourit avec une sorte de dédain vindicatif, et ne dit mot. Confuse et courroucée de ce silence, Anastasie détourna la tête en rougissant.

— Vingt francs! clama le commissaire-priseur; personne n'en veut plus? adjugé, pour vingt francs, à M. de Bennezons.

En voyant la rougeur qui couvrait les joues d'Anastasie, l'officier

Digitized by Google

de la garde royale se passa la tresse de soie autour de la cravate, aussi triomphalement que si c'eût été le collier du Saint-Esprit ou le grand cordon de la Légion-d'Honneur. Ces manières de conquérant redoublèrent le dépit de Mlle de Chateauvieux, qui se dit involontairement :

— Si la vente avait eu lieu avant la quête, ce M. de Bennezons n'aurait pas eu, pour vingt misérables francs, un objet qui m'a coûté quatre heures de travail.

— Tu es adorable ! vint dire Cortail à son ami ; et comme je m'intéresse à tes succès, je te préviens qu'on va vendre des allumettes fabriquées par ma tante. Je suppose que dans cette occasion solennelle ta galanterie ne se démentira pas. Tu sais que pour plaire aux filles, il faut captiver les mères.

Plus frappé de l'axiome que sensible au persiflage, Armand ne laissa pas échapper l'occasion de faire sa cour à la mère d'Anastasie. Pour la modeste somme de quinze francs, il entra en jouissance de vingt-cinq allumettes en papier, fort agréablement découpées et charmant le regard par la variété de leurs couleurs. Ce beau trait obtint sa récompense.

— En vérité, monsieur, vous auriez dû naître au temps de la chevalerie, lui dit Mme de Chateauvieux dont il s'était approché vers la fin de la vente; et, continua-t-elle en jetant à son neveu un regard dédaigneux, plus d'une personne ici pourrait vous choisir pour modèle. — Puis, changeant de ton et prenant un accent insinuant : — Malgré tous nos efforts, nous ne sommes pas bien riches. J'aurai moins d'argent à envoyer à nos pauvres Vendéens que je ne l'espérais. Tout le monde ne comprend pas aussi bien que vous le désintéressement chevaleresque. Cependant il me semble que pour une œuvre de cette nature, chacun devrait s'empresser d'apporter son offrande.

— Si j'étais arrivé plus tôt à Saint-Gervais, observa Cortail, peu disposé à laisser une attaque sans riposte, n'en déplaise à Bennezons, c'est vous, ma chère tante, que j'aurais choisie pour modèle; j'ai aussi un talent particulier pour la confection des allumettes; c'est un article qui se vend bien et ne ruine pas le fabricant.

Au lieu de répondre à ce sarcasme, Mme de Chateauvieux prit sur la table l'album d'Armand et se mit à le feuilleter d'un air rêveur. Avec la promptitude d'esprit particulière à quelques femmes, Anastasie devina la pensée de sa mère et se chargea de l'exprimer, sachant bien, l'aimable jeune fille, tout ce qu'acquérait de pouvoir un désir dont elle se faisait l'interprète. Elle posa donc gentiment sa main blan-

Digitized by Google

che sur l'album, et, regardant le peintre officier avec un timide sourire:

— C'est cela, dit-elle, qui ferait honneur à notre vente, et non de pauvres ouvrages de femme, dont la seule valeur est dans l'intention.

— Anastasie, interrompit la femme bienfaisante, ravie au fond de l'intelligence de sa fille, vous qui parlez d'intention, songez que le sentiment le plus louable ne justifie pas une indiscrétion. Monsieur de Bennezons doit tenir à ce superbe recueil.

— Comment! madame, balbutia le jeune homme, un peu étourdi de cette attaque imprévue, pensez-vous que ces croquis sans prétention... Une pareille association à vos bonnes œuvres... Je serais trop heureux... certainement....

— Non, répondit Mme de Chateauvieux, quelle que soit la sainteté du motif, nous nous ferions scrupule d'abuser de votre générosité. Tenez, cachez cet objet tentateur.

Elle ferma le livre et le lui offrit. Anastasie ne dit rien; mais elle regarda Bennezons. Vaincu par ce regard, aussi doux que celui d'un ange en prières, le jeune officier prit l'album, et le passant au commissaire-priseur :

— Monsieur, lui dit-il, si cette bagatelle peut trouver quelque acquéreur, je serai heureux de contribuer...

Sans lui laisser le temps d'achever sa phrase, le gros monsieur prit le livre avec la prestesse d'un chat qui gobe une souris, et montant sa voix à son diapason le plus aigu :

— Mesdames et messieurs, cria-t-il, voici un nouvel article sur lequel nous ne comptions pas, et qui sera une bonne fortune pour l'acquéreur. Un superbe album, renfermant des vues de Suisse, de Savoie et autres lieux pittoresques, ainsi que plusieurs dessins originaux de MM. Roqueplan, Deveria, Decamps, et autres célèbres artistes. Combien, messieurs, le superbe album? 50 francs d'abord; c'est pour rien. Monsieur de Montespard, vous qui êtes connaisseur, ceci vous regarde.

Le nouvel objet mis en vente passa de main en main, et le donateur dut être satisfait des éloges donnés à son talent ainsi qu'à sa générosité. Mais les amateurs de peinture étant rares, et les femmes achetant fort peu, personne ne disputa l'album à l'ex-pair de France, qui, sur une enchère unique, en devint propriétaire pour l'humble somme de 55 francs. Assez content de faire de la bienfaisance à 1,000 pour 100 de bénéfice, le marquis se pencha vers son voisin :

— Castignon, lui dit-il en souriant, ce M. de Bennezons est probablement quelque prince déguisé. Il y a dans son album un croquis

Digitized by Google

de Roqueplan qui vaut à lui seul quatre fois mon argent. Bennezons ! connaissez-vous ça?

— Il y avait des Bennezons en Normandie, répondit le vieux gentilhomme.

— Oui ; mais ils sont éteints. Celui-ci est sans doute d'une famille entée; cela se devine à cette manière de jeter l'argent par les fenêtres pour se faire honneur. Il n'est telle chère que de vilain !

— Sortons de ce coupe-gorge de charité, dit de son côté Cortail en prenant son ami par le bras. Dans l'exaltation où je te vois, si l'on te demande ton habit pour la Vendée, tu es homme à le mettre en loterie. Pardieu ! saint Martin, après tout, ne donna que la moitié de son manteau ! Un album de prix livré pour 55 francs! et à ce vieux juif encore, qui se moque de toi en te dépouillant !

— J'avoue que mes dessins auraient pu être mieux vendus, répondit Armand un peu froissé dans son amour-propre d'artiste ; mais songe qu'il s'agit de gens de notre opinion, et que leur malheur est une dette sacrée.

— Oui, les infortunes de la Vendée d'une part et les beaux yeux de ma cousine de l'autre ! Pour satisfaire ces deux créanciers, il te faudrait les appointemens d'un maréchal de France, et non la solde d'un lieutenant en disponibilité. Attends du moins que tu aies repris du service; avec tes 1,800 francs au grand complet, tu pourras faire le magnifique tout à ton aise.

— Du service ! je n'en reprendrai peut-être jamais ! répondit Bennezons d'un air pensif.

— Et pourquoi ce nouveau caprice, après la démarche que tu m'as laissé faire pour toi comme pour moi? demanda Cortail en regardant fixément son camarade.

— Je ne sais ! Je pense que la cocarde tricolore ferait mauvais effet à mon front, aux yeux de certaine personne.

—Passe pour les allumettes de ma tante; nous avons tous fait de ces niaiseries-là, dit Félix avec une certaine vivacité; mais, je t'en prie, pas de sentimentalités chevaleresques qui compromettent ton avenir; un homme doit chercher le guide de sa conduite en lui-même et non dans le sourire d'une femme.

Le lendemain, sur le refus que fit Armand de l'accompagner, Cortail partit seul pour le Mont-Blanc.

— Je te quitte pour trois jours, dit-il à son ami en montant en voiture; d'ici là, sois raisonnable, si c'est possible ; songe qu'une passion pour ma cousine ne peut te mener à rien, car elle a peu de

Digitized by Google

fortune et tu n'en as pas. Surtout point de discussion avec le décoré de juillet. Hier au soir déjà vous vous êtes regardés à plusieurs reprises comme pourraient le faire deux coqs de combat; vous m'avez rappelé les plaideurs de la fable se querellant pour une huître dont ils ne doivent avoir que les coquilles. —Si Anastasie savait à quelle comparaison saugrenue je la soumets en ce moment, elle ne me le pardonnerait jamais. — Ainsi donc, pour conclusion : la paix à tout prix! tu comprends combien me serait désagréable une affaire où le nom de ma cousine pourrait se trouver prononcé.

Le jeune homme amoureux promit de se conformer à cette sage recommandation, mais les évènemens contrarièrent sa bonne volonté. Devenu, par le départ de Cortail et l'absence de tout concurrent convenable, le chevalier d'honneur de Mme de Chateauvieux ainsi que de sa fille, il fit subir, deux jours durant, au républicain le supplice des rivaux malheureux. Jusqu'alors Alexandre Guibout n'avait éprouvé que les humiliations d'une passion dédaignée, il connut alors les angoisses plus poignantes encore de la jalousie; exclus de la société légitimiste, ne pouvant par conséquent mettre le pied sur le terrain où se pavanait son adversaire, ce fut dans un état d'exaspération contenue qu'il attendit l'instant d'une revanche ou d'une vengeance. L'occasion qu'il cherchait ne tarda pas à se présenter. Le troisième jour après le départ de Cortail, un bal eut lieu à Saint-Gervais, bal modeste, donné dans une partie de l'immense salle à manger qui se métamorphosait en salon au moyen d'une cloison mobile, comme cela se pratique chez certains restaurateurs de Paris. Trois musiciens, dont une clarinette aveugle et une femme jouant de la basse, étaient venus de Salenches pour cette fête hebdomadaire, et composaient un orchestre que les danseuses de vingt ans pouvaient seules entendre sans frémir. Dans une réunion peu nombreuse, une contredanse est, pour un homme, un moyen d'intrusion que la femme la plus exclusivement aristocratique ne peut pas toujours mettre en défaut. Au bal précédent, Mlle de Chateauvieux s'était abstenue de danser, afin de se soustraire à l'invitation inévitable de son importun adorateur; cette fois, les instances réitérées de Bennezons triomphèrent de la réserve qu'elle s'était imposée, et, vers le milieu de la soirée, elle accepta sa main. Alexandre Guibout, qui jusqu'alors était resté immobile dans l'embrasure d'une fenêtre, s'approcha de la jeune fille, dès qu'elle fut revenue à sa place, et, après une profonde révérence, lui adressa, d'une voix étranglée par l'émotion, la requête banale :

Digitized by Google

— Mademoiselle, me ferez-vous l'honneur de m'accorder une contredanse?

En voyant venir son cauchemar, Anastasie avait regardé Mme de Chateauvieux assise à quelques pas d'elle; un regard expressif accompagné d'un mouvement de tête horizontal lui manifesta la volonté maternelle. Soumise à une décision conforme d'ailleurs à son désir, elle répondit d'un air glacial par la phrase d'usage en pareille importunité :

— Je suis fatiguée, monsieur, et je ne danserai plus.

Le décoré s'inclina en se mordant les lèvres jusqu'au sang; puis il retourna dans l'embrasure de fenêtre où il avait élu domicile, et s'appuya de nouveau contre la boiserie avec la physionomie refrognée du ligueur qui figure dans le tableau de Gérard.

Pendant quelque temps, Mlle de Chateauvieux fut fidèle à son excuse; mais, à la fin, les prières de son attentif, l'amour de la danse, et peut-être aussi un sentiment de bravade familier à plus d'une jolie femme, l'emportèrent sur sa résolution.

— Pourquoi ne danserais-je pas? se dit-elle; après tout, ce vilain monsieur n'a pas le droit de me faire faire tapisserie.

Sur cette réflexion, elle se leva et prit la main que Bennezons lui offrait dans l'attitude la plus gracieusement suppliante. Au moment où ils se plaçaient au quadrille, Alexande Guibout se trouva inopinément devant eux, le visage pâle et le regard flamboyant.

— Vous ne danserez pas, monsieur, dit-il à l'officier avec l'accent calme d'une colère concentrée.

Bennezons rougit, et ses yeux étincelèrent; se penchant rapidement vers son rival :

— Tout à l'heure je serai à vos ordres, lui dit-il à voix basse; mais en ce moment, pas de scène, je vous en prie; songez qu'il s'agit d'une femme!

— *En ce moment* vous ne danserez pas, répéta le décoré en se croisant les bras sur la poitrine d'un air superbe.

Par un mouvement plus prompt que la pensée, Mlle de Chateauvieux saisit et retint avec une énergie nerveuse la main d'Armand qui l'avait effleurée en se levant sur le provocateur. Obéissant à un instinct tout féminin, la jeune fille, malgré son trouble, avait dès le commencement de cette scène observé son danseur. En contemplant sa fière attitude, l'éclat de son regard, et le fard de colère qui rehaussait l'expression de son visage, elle le trouva beau et brave; il lui plut. Dès-lors elle eut peur pour lui.

Digitized by Google

— Je ne danserai plus, dit-elle avec émotion en se plaçant entre les deux adversaires; ainsi, messieurs, cette discussion est inutile; puis se penchant à l'oreille de Bennezons : Suivez-moi, reprit-elle tout bas d'une voix de syrène; je vous en conjure, — je le veux.

L'officier interpréta en sa faveur la gradation de cette phrase commençant par une prière et finissant par un ordre, car femme qui implore engage celui qui l'écoute, mais femme qui ordonne s'engage elle-même. Trop amoureux pour refuser le droit d'obéir, il scella ce pacte muet par une pression de main qui ne trouva point de résistance, offrit ensuite le bras à sa danseuse, et la conduisit près de Mme de Chateauvieux, après avoir jeté à l'oreille de son rival ces mots que ce dernier seul put entendre :

— A demain !

En rentrant dans sa chambre, Armand y fut surpris par Cortail, revenu du Mont-Blanc avec les trophées ordinaires de ce pélerinage : d'une main un long bâton ferré, surmonté d'une corne de chamois, de l'autre un bouquet de rhododendron cueilli pour Anastasie, mais déjà fané à demi.

— Tu arrives à propos, lui dit Bennezons; je me bats demain matin avec le sieur Guibout.

Cortail enfonça la pique dans le parquet, et par un simulacre de coup de poing adressé à je ne sais quel être imaginaire, écrasa sur la table la touffe de rhododendron dont les fleurs roses jaillirent aux quatre coins de la chambre.

— Je l'aurais parié, s'écria-t-il d'une voix tonnante; mais voyons, de quoi s'agit-il ?

— L'homme propose et Dieu dispose, répondit Armand, et il raconta l'évènement du bal avec l'impartialité d'un homme d'honneur prêt à en appeler à son épée, juste par conséquent, même pour son adversaire.

— Ma tante est une folle avec sa morgue insupportable, dit Félix, qui avait écouté très attentivement ce récit; Anastasie est une étourdie, maître Guibout un brutal, et toi tu es une espèce d'Amadis plus ridicule que tout le reste. Ce duel n'aura pas lieu.

— Mais je suis insulté, et ta cousine aussi, cria Bennezons.

— Je te dis que vous ne vous battrez pas. Une femme est toujours plus ou moins compromise par un duel dont elle est la cause, même involontaire. Si Anastasie a été insultée, comme tu le prétends, cela me regarde seul. Tu n'es ni son mari, ni son frère; tu n'as donc aucune qualité pour prendre sa défense. Tu ne peux te déclarer son

Digitized by Google

chevalier sans nuire à sa réputation, cela est évident. Le monde ne pardonne pas ce qui blesse ses convenances. Ces dames, avec leurs idées héroïques, peuvent se croire au-dessus du ridicule, mais moi je le crains pour elles, et, tant que cela sera en mon pouvoir, je l'éloignerai d'Anastasie, qui est bonne, quoique gâtée par sa mère. C'est donc en son nom que je te demande de m'autoriser à terminer cette affaire à l'amiable avec le héros de juillet.

A cette proposition Bennezons se révolta et répondit par un refus; puis il discuta, puis enfin, cédant à la considération toute puissante de la réputation d'Anastasie, intéressée à un dénouement pacifique, il consentit à ce que lui demandait son ami, qui, de son côté, lui jura de se conduire dans cette affaire comme il l'eût fait pour lui-même.

Le lendemain matin, Cortail alla frapper à la porte du décoré de juillet, qui, en le voyant entrer, prit un air solennel.

— Monsieur, lui dit l'officier de la garde en s'asseyant avec une aisance militaire, entre gens d'honneur les périphrases sont superflues. M. de Bennezons m'a raconté ce qui s'est passé hier au soir. Je viens donc ici en son nom, et au mien avant tout. Je suis le cousin de Mlle de Châteauvieux; c'est moi, par conséquent, qui aurai l'honneur de me battre avec vous d'abord, si nous ne nous accordons pas; moi tué ou blessé, vous vous arrangerez ensuite avec Bennezons comme il vous plaira. Or, je ne tiens pas du tout à votre sang; tenez-vous beaucoup au mien?

— Je vous ferai observer que ceci est une affaire personnelle entre M. de Bennezons et moi, dit Alexandre Guibout d'un ton grave.

— Permettez-moi de vous faire observer à mon tour, reprit Cortail, que ma cousine se trouve en tiers dans cette discussion. Comme elle n'a pas d'épée, c'est à moi de prendre sa place; et, puisqu'en France nous cédons toujours le pas aux femmes, c'est à moi, son représentant, de passer le premier; ceci me paraît sans réplique. Maintenant, je dois vous faire une autre observation. La prétention d'empêcher une femme de choisir ses danseurs n'a cours que dans la société vulgaire. Mlle de Châteauvieux n'a donc blessé personne en ne se conformant pas à un usage inconnu dans le monde où elle a été élevée. Tout le reste vient de ce premier mal entendu, et les choses n'ont pas été assez loin pour rendre un arrangement impraticable. J'ai assez d'expérience de ces sortes d'affaires pour penser qu'une conclusion pacifique est possible, en laissant sauf et intact l'honneur de chacun. Hier au soir, j'ai convaincu de cela Bennezons, qui a consenti à me donner plein pouvoir pour traiter avec vous. J'attends

Digitized by Google

de vous une raison égale à la sienne. Ma parenté avec Mlle de Chateauvieux doit justifier suffisamment à vos yeux mon désir de maintenir la paix. C'est donc la paix que je vous offre. Bref, continua Félix avec cette bonhomie qui sied aux courages éprouvés, vous êtes Français, je suis Français, Bennezons aussi : ne pensez-vous pas que l'affaire peut s'arranger ?

A cette ouverture inattendue, Alexandre Guibout répéta d'abord presque mot pour mot les objections faites la veille par Armand; mais subjugué peu à peu par la franchise du négociateur, voyant d'ailleurs que son amour-propre se trouvait à couvert, puisque la démarche conciliatrice venait de ses adversaires, réfléchissant enfin qu'un duel ne ferait que servir son rival, il finit par consentir à ce que l'affaire n'allât pas plus loin. En rentrant chez son ami, Cortail lui apprit que tout était terminé.

La scène du bal était devenue l'entretien de toute la société réunie à Saint-Gervais, et chacun en attendait le résultat avec une impatience mêlée d'anxiété. Les deux adversaires n'ayant pas paru dans la matinée, le bruit courut qu'ils s'étaient allés battre dès le point du jour. Troublée par cette nouvelle, Anastasie ne voulait pas sortir de sa chambre; mais au son de la cloche du déjeuner, Mme de Chateauvieux, craignant que cette retraite ne donnât lieu à de malveillantes interprétations, la força de paraître à table. L'héroïne du duel entra dans la salle à manger d'un pas mal assuré et le visage couvert d'une languissante pâleur, qui l'embellissait encore. En se mettant à sa place, la première personne qu'elle aperçut fut Alexandre Guibout, l'œil sombre et fixé sur elle comme de coutume. A cette vue elle se laissa tomber sur sa chaise, car elle crut Bennezons tué, et le couteau que brandissait le décoré dans un but très inoffensif lui parut une épée teinte de sang. Cependant, avant de s'évanouir, elle eut la présence d'esprit de jeter un regard vers le bas de la table; son cœur près de saigner se ferma soudainement à la vue de l'homme pour qui elle tremblait, assis tranquillement à sa place accoutumée, mangeant d'un appétit de chasseur, et jouissant en apparence de la meilleure santé du monde. De son côté, Mme de Chateauvieux avait éprouvé les mêmes appréhensions et fait les mêmes remarques. La mère et la fille échangèrent un de ces regards confidentiels dont elles avaient l'habitude, puis, par une sorte de sympathie mystérieuse, leurs physionomies prirent au même instant une expression froide et réservée. La présence simultanée des adversaires, tous deux bien portans et paraissant en intelligence pacifique, sinon cordiale, avait excité parmi les

Digitized by Google

baigneurs et surtout parmi les baigneuses un tel désappointement, que plusieurs, par distraction, oublièrent de déjeuner. Des regards échangés d'un bout de la table à l'autre, des signes d'intelligence, des chuchoteries partielles, présagèrent un orage qui ne tarda pas à éclater. Après le repas, la société, jusqu'alors contenue par la présence des parties intéressées, se divisa en plusieurs coteries selon son usage; et dans chacune d'elles fut agitée incontinent la question suivante :

— M. de Bennezons doit-il se battre avec M. Guibout?

Sauf quelques malades à demi morts et par conséquent fort attachés à la vie, cette question fut résolue par une affirmation unanime; les femmes surtout, dont la vaillance éclate d'autant plus en paroles qu'elles sont moins exposées à en faire usage, trouvèrent la conduite du jeune officier inexplicable; quelques-unes même, plus exigeantes en fait d'héroïsme, l'expliquèrent par les suppositions les moins bienveillantes. Puis la politique survint, qui compliqua le débat en l'aggravant. Peu à peu ce tribunal impromptu de juges du point d'honneur ne vit plus dans les parties soumises à son enquête deux jeunes gens amoureux de la même femme, mais bien deux adversaires rangés sous des bannières ennemies; d'une part, un officier de la garde royale, de l'autre, un décoré de juillet; un gentilhomme en face d'un bourgeois; la légitimité, en un mot, aux prises avec le gouvernement des barricades. Arrivée à ce point, la discussion devint une tempête à peine contenue par le savoir-vivre que la bonne compagnie ne viole jamais. La société royaliste se trouva blessée tout entière dans la personne d'un de ses membres et frappa d'une réprobation sans pitié le champion dont la main laissait vaciller son drapeau.

— Castignon, dit à son contemporain le marquis de Montespard en se prononçant un des premiers, dans notre temps nous ne savions pas manier le pinceau, mais nous tenions l'épée d'assez bonne grace; nous ne possédions pas les talens des jeunes gens d'aujourd'hui, mais aussi nous n'avions pas leur longanimité. Vous rappelez-vous mon duel avec Cursy pour un œillet qu'avait laissé tomber Mme de Grigneuse? L'œillet me resta.

— Et un coup d'épée avec l'œillet, répondit M. de Castignon. Je m'en souviens à merveille. Ce jeune Bennezons est vraiment d'une patience angélique; on devrait attacher à son épée le billet que nous collâmes au sabre de ce pauvre Laromière après l'attaque des lignes de Weissembourg, et sur lequel un de nous avait écrit : Homicide point ne seras!

Digitized by Google

— Je serais curieux de connaître celui qui se chargerait d'écrire un pareil billet, dit Cortail en passant brusquement sa tête entre celles des deux interlocuteurs.

Le vétéran de l'armée de Condé se redressa de toute la hauteur de sa taille, et fixant sur l'officier un regard sérieux :

— Celui-là, monsieur, lui dit-il froidement, ce sera moi s'il en est besoin. Lorsque les jeunes gens adoptent la prudence des vieillards, c'est aux vieillards de rajeunir.

Le marquis de Montespard prévint la réponse de Cortail.

— Mon cher Félix, lui dit-il doucement, ne vous faites pas le défenseur d'une mauvaise cause. Quelle que soit votre amitié pour M. de Bennezons, il est impossible que vous ne soyez pas de notre avis.

— J'en suis si peu, répondit le jeune homme avec vivacité, que c'est moi qui l'ai empêché de se battre !

— Alors, monsieur, tant pis pour lui et tant pis pour vous, reprit le vieux M. de Castignon d'un ton sévère ; et, lui tournant le dos, il alla s'asseoir à l'autre extrémité de la chambre.

En voyant Félix prêt à s'emporter, le marquis le retint par le bras.

— Castignon a raison, lui dit-il ; à l'âge de votre ami, une démarche équivoque est irréparable ; il faut qu'il se batte, et ce soir plutôt que demain.

Resté seul au milieu du salon, Cortail prit la pose du lion *quærens quem devoret*, et promena tout autour de lui un regard qui semblait chercher un adversaire à pourfendre. N'ayant aperçu que des vieillards ou des femmes, il haussa les épaules, et sortit lentement. Près de la porte, en passant devant un groupe de jeunes filles, il entendit une discussion fort animée ; une d'elles, charmante enfant de quinze ans, froissait avec dépit sa ceinture verte, semée de fleurs de lis, et disait d'une petite voix vibrante qui rappelait à l'esprit une flûte jouant un solo de trompette :

— Oui, si j'étais un homme, cela ne se serait pas passé ainsi. Maman dit qu'autrefois on aurait envoyé une quenouille à ce M. de Bennezons. Combien je regrette d'avoir dansé avec lui !

Cortail n'en écouta pas davantage, et ne fit qu'un saut du salon à la chambre d'Armand. Il trouva son ami assis devant la fenêtre dans une attitude mélancolique.

— Peux-tu me dire ce que j'ai fait à ta tante et à ta cousine, dit le jeune amoureux en le voyant entrer ; hier encore elles étaient si aimables pour moi ! aujourd'hui, elles me traitent avec une froideur inexplicable.

Digitized by Google

— Je vais te l'expliquer, répondit Félix d'un ton brusque : on trouve que tu aurais dû te battre.

Bennezons se leva d'un bond, les joues couvertes d'une rougeur subite :

— N'est-ce pas toi qui m'en as empêché? s'écria-t-il d'une voix éclatante.

— C'est ce que j'ai dit; mais ils ont tous la tête à l'envers, depuis le vieux Castignon, qui prend des poses de capitan, jusqu'à la petite Lucile de Marillan, qui parle de t'envoyer une quenouille. Ne saute pas au plafond! tu te battras, je me battrai, nous nous battrons tous! Le premier individu valide qui me tombe sous la main me paiera les sottises que je viens de subir. Je vais trouver le décoré, qui me paraît un bon garçon; et demain, au point du jour, nous en découdrons; aujourd'hui, il est trop tard.

En apprenant ce changement inattendu, Alexandre Guibout l'adopta sans observation et raccolla pour témoin un commis-voyageur français, égaré à Saint-Gervais depuis deux jours, dont il conquit l'amitié en lui payant un bol de punch. Le lendemain matin, les quatre jeunes gens se rencontrèrent dans un sentier écarté. Sans autre discussion, les adversaires mirent l'habit bas et l'épée à la main. La veille, livrés à leur volonté personnelle, ils se seraient battus avec l'ardente animosité qu'éprouvent l'un pour l'autre deux rivaux. En ce moment, refroidis par l'obligation qui leur était imposée, et obéissant à un instinct de contradiction naturel à l'homme, ils s'attaquèrent mollement, d'une manière retenue, propre à éterniser le combat. A la fin, ces tâtonnemens sans résultat impatientèrent Cortail, qui sur le terrain oubliait ses principes pacificateurs.

— Jetez-moi donc un cigarre, cria-t-il au commis-voyageur, placé en face de lui, j'aurai le temps de le fumer avant que ces messieurs en finissent.

A ces mots, les deux combattans prirent feu comme deux coursiers généreux piqués par le fouet du cocher. De languissante qu'elle était, la lutte devint vive et sérieuse. Un moment plus tard, après une parade tardive, Bennezons reçut dans le bras droit un coup qui laboura la chair au lieu d'y pénétrer profondément, et fit jaillir le sang en abondance. En se sentant blessé, l'officier serra son épée avec un redoublement d'énergie, et se précipita sur son antagoniste; mais son fer fut aussitôt rabattu par la canne de Cortail, qui, en même temps, arrêta du geste l'autre combattant.

— Sufficit, dit le témoin du blessé. Maintenant, si l'armée de Condé

Digitized by Google

n'est pas contente, c'est moi qui me charge de la satisfaire. Voilà une blessure qui se comporte à merveille, du sang et rien de dangereux.

Avec la dextérité d'un homme habitué à pareille affaire, il fendit de l'épaule au poignet la redingote d'Armand, et lui banda le bras, qu'il ajusta ensuite dans une cravate noire nouée autour du col. Les deux couples se séparèrent ensuite avec une mutuelle politesse, et revinrent aux bains de Saint-Gervais par des sentiers différens. En approchant de la maison, Cortail aperçut plusieurs têtes de femmes à différentes fenêtres de la façade, et reconnut, entre autres, Mme de Chateauvieux, assise près d'Anastasie sur le balcon de leur appartement.

— Donne-moi le bras, et marchons lentement, dit-il alors à son ami. Puisque tu as eu la sottise de te laisser blesser, il faut en tirer parti et te rendre intéressant. C'est dommage que tu ne sois pas plus pâle.

Le retour de Bennezons fut un triomphe. En apercevant l'écharpe noire qui lui soutenait le bras, toutes les femmes se penchèrent aux fenêtres et sourirent au courage malheureux. La petite Marillan déclara qu'elle lui rendait son estime, et qu'elle danserait désormais avec lui six contredanses par bal, s'il l'exigeait. Du haut de son balcon, Mme de Chateauvieux agita son mouchoir, geste à l'usage des femmes chevaleresques. Enfin Anastasie détacha d'un bouquet qu'elle tenait à la main une rose qui vint tomber aux pieds de son champion. Seul, au milieu de cette ovation, le marquis de Montespard, dont la secrète jalousie ne pardonnait pas au jeune officier le succès de sa blessure, essaya le cri satirique que les insulteurs romains faisaient entendre aux triomphateurs du Capitole.

— Ce jeune guerrier, dit-il à Mme de Chateauvieux, manie mieux le pinceau que l'épée.

Mais ce trait fut perdu, et la femme de quarante-six ans, entraînée par l'émotion du moment, envoya son domestique chercher Cortail.

— M. de Bennezons, dit-elle à son neveu, m'avait promis un Shakspeare en anglais, dont il fait son compagnon de voyage; pensez-vous qu'il aurait la complaisance de me l'apporter?

Félix sortit en souriant; un moment après il amena le héros du jour, qui s'avança d'un air modeste, en tenant, avec une gaucherie touchante, son chapeau et Shakspeare de la main gauche.

— J'avais envie de relire *les Deux Gentilhommes de Vérone*, lui dit Mme de Chateauvieux de l'air le plus gracieux; mais, maintenant, je puis m'en dispenser, puisque j'ai sous les yeux un véritable gentilhomme.

Digitized by Google

En prononçant cette phrase prétentieuse, la femme chevaleresque tendit au jeune officier une main un peu sèche, qu'il baisa respectueusement, ainsi que c'était son devoir.

— Anastasie, reprit Mme de Chateauvieux en se tournant vers sa fille qui se tenait à l'écart, ne devez-vous pas aussi une récompense à votre défenseur?

La jeune fille s'avança, la rougeur au front; le ridicule est contagieux de sa nature; ce fut donc en ployant le genou que Bennezons pressa sur ses lèvres la main blanche et satinée qu'il n'avait baisée qu'en rêve jusqu'alors; tandis que dans l'embrasure de la fenêtre, son prosaïque ami protestait par un sourire moqueur contre cette scène, imitée du siècle d'Amadis.

La blessure ou plutôt l'écorchure du romanesque Bennezons fit faire à sa passion une de ces gigantesques enjambées qui placent tout d'abord un jeune homme amoureux en dehors des règles ordinaires.

— Mon cher ami, dit-il à Cortail, quelques jours après le duel, tu es mon confident naturel; ainsi, écoute-moi. J'aime ta cousine; ne souris pas, je te le répète, j'adore ta cousine, et, d'un autre côté, je crois que Mlle Anastasie n'a pas d'aversion pour moi. Tu connais ma fortune, ma naissance, et, avant tout, mon caractère; veux-tu parler en ma faveur à Mme de Chateauvieux?

— Je demande l'ordre du jour, car j'ai à te parler d'une autre affaire, répondit Félix; voici une lettre que je viens de recevoir et que m'adresse le général Amirauld. Elle m'annonce que je suis nommé chef de bataillon au 39e, et toi, capitaine au 7e léger. Discutons la question militaire avant de nous occuper de la question matrimoniale.

— Ces deux questions doivent marcher de front, répondit Armand; cette nomination améliore sans doute ma position financière, mais mon désir d'entrer dans la famille de Mme de Chateauvieux me fait un devoir d'obtenir son approbation avant tout. Depuis quelques jours, ta tante me témoigne beaucoup de confiance; elle m'a parlé de plusieurs choses propres à me faire croire que ma rentrée au service serait vue par elle de mauvais œil. Il est question d'une prise d'armes dans la Vendée. Notre place à nous autres royalistes est là, et non sous le drapeau tricolore; Mlle Anastasie me le disait hier encore avec une éloquence que je ne puis reproduire. Tu vois donc ma position, tu me connais d'ailleurs comme je me connais moi-même, et peut-être mieux; ainsi, sois mon ambassadeur.

Digitized by Google

Fidèle à son amitié pour Armand, Cortail accepta la mission dont il était chargé; mais à la première ouverture, Mme de Chateauvieux, qui gardait rancune au plénipotentiaire, l'interrompit en lui disant d'un ton bref :

— M. de Bennezons peut s'adresser à moi sans intermédiaire.

Cette réplique ne repoussait que le négociateur; aussi, le soir même, l'amant se trouvant seul avec celle qu'il désirait pour belle-mère, lui fit une demande formelle, à laquelle la femme chevaleresque répondit en ces termes :

— Monsieur de Bennezons, ce que vous venez de me dire m'honore ainsi que ma fille; mais je vous dois une déclaration sans arrière-pensée. Votre fortune est médiocre, la nôtre aussi; votre naissance est bonne, la mienne aussi; et sans être illustre, celle de M. de Chateauvieux se peut avouer. Vous aimez Anastasie; je vous le dirai naïvement, Anastasie n'éprouve aucune répugnance à vous donner sa main. Mais, monsieur Armand, à l'époque où nous vivons, il est une chose qui doit dominer toute les questions d'arrangement, d'intérêt ou de sentiment; cette chose, c'est l'honneur. Chacun, je le sais, explique ce mot à sa guise. Ma fille et moi l'interprétons par la constance dans les principes, par l'inviolabilité du serment, par une fidélité sans tache qui peut paraître un anachronisme à mon neveu, M. de Cortail, mais qui nous semble à nous la première qualité d'un gentilhomme, la vertu sans laquelle les autres ne sont rien. En un mot, nous avons la religion du malheur, et nous ne pouvons en tolérer une autre chez nos amis : jamais un homme au service du gouvernement actuel ne sera le mari d'Anastasie.

— Madame, répliqua Bennezons d'un ton chaleureux, Cortail a dû vous dire que j'étais prêt à déchirer mon brevet; ma rentrée au service était dictée par une raison en désaccord avec mes sentimens; du moment que votre désir m'est connu, mon indécision cesse. C'est l'officier de l'ex-garde qui est devant vous, et non le soldat du roi Louis-Philippe.

Mme de Chateauvieux secoua la tête en souriant.

— C'est déjà bien, dit-elle; mais il faudrait encore mieux. Nous autres femmes, nous sommes plus exigeantes ou plus raffinées que vous en fait de dévouement. S'abstenir ne nous suffit pas,

> La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ?

dit Joad dans *Athalie;* nous sommes de l'avis de Joad. Rejeter la cocarde ennemie, n'est pas tout pour un homme. Il faut qu'il sache

Digitized by Google

arborer la sienne. Une prise d'armes dans la Vendés est imminente. Madame, qui est en ce moment à Massa, doit débarquer d'un moment à l'autre à Marseille, et le coup sera électrique; le temps des Clorinde est passé, et nous ne pouvons, ma fille et moi, prendre part à la lutte près de s'engager; mais il est juste que nous réservions, pour ceux qui combattront, les récompenses dont nous pouvons disposer. Anastasie partage mes sentimens sur ce chapitre. L'homme qui aspire à sa main, doit s'en montrer digne; en un mot, monsieur de Bennezons, c'est par la Vendée qu'il faut passer pour conduire ma fille à l'autel.

A cette tirade de mélodrame héroïque, Armand répliqua d'une voix vibrante :

— Madame, je pars demain pour la Vendée; avez-vous des ordres à me donner?

— Quelques lettres que j'ai pris l'engagement de faire parvenir par une main sûre. Je suis heureuse de vous trouver tel que je le désirais. Partez, monsieur, et revenez bientôt. Si des évènemens impossibles à prévoir ne vous retiennent pas, vous nous retrouverez à Genève, et vous verrez alors que nous ne sommes pas ingrates.

A cette promesse, qui lui laissait tout espérer, le jeune enthousiaste s'inclina et baisa, pour la seconde fois, la main que lui tendait sa future belle-mère. Il fit ensuite ses préparatifs de départ avec une ponctualité consciencieuse. Le soir étant venu, il réussit à se dérober aux importuns et à se créer un instant de tête-à-tête avec Anastasie.

— J'ai avoué à Mme de Chateauvieux ce que je n'oserais répéter à vous-même, lui dit-il d'une voix tendrement timide; plus le prix qu'on ambitionne est précieux, plus il exige d'efforts de celui qui ose y aspirer. Je me soumets à cette loi dont mon cœur reconnaît la justice, quoiqu'il en souffre. Je pars demain pour la Vendée; peut-être n'en reviendrai-je pas.

— Vous reviendrez, répondit Anastasie en fixant sur son amant un regard plein d'aveux et d'espérances.

— Peut-être! reprit Armand avec un pressentiment mélancolique. Mais si je ne dois plus vous revoir, n'emporterai-je rien qui me rappelle mon bonheur d'aujourd'hui? En mourant, Bayard baisa la croix que formait le pommeau de son épée : il avait de la foi, je n'ai que de l'amour; si je suis tué, qui recevra mon dernier adieu?

Anastasie resta quelque temps irrésolue; puis, cédant à un irrésistible entraînement du cœur, elle ôta de son doigt une bague d'argent d'une forme bizarre qu'elle avait achetée à Genève deux mois

Digitized by Google

auparavant, et la glissa, pour réponse, dans la main de Bennezons. Elle se leva aussitôt par une sorte de remords virginal et se réfugia sous la sauvegarde maternelle.

Le lendemain matin, sans prendre congé de Cortail dont il redoutait la raison désenchanteresse, et sans renouveler de pénibles adieux, Bennezons partit pour la périlleuse mission que lui avait fait accepter son amour. Au moment même où il montait en voiture, une lettre à large enveloppe et à cachet noir fut remise au décoré de juillet qui, depuis le duel où il avait été vainqueur, se trouvait condamné à un isolement de plus en plus pénible pour son cœur et humiliant pour sa vanité. Témoin des progrès de son rival, impitoyablement repoussé par l'espèce de cordon sanitaire dans lequel Mme de Chateauvieux le tenait emprisonné, il avait subi toutes les phases de la passion malheureuse et était arrivé graduellement à cet état d'exaspération qui ne rêve plus l'amour, mais la vengeance. Après avoir lu la lettre à cachet noir, Alexandre Guibout sortit de sa chambre dans une agitation inexprimable, et se lança, comme un cerf qu'une meute poursuit, à travers les rudes sentiers de la montagne. Le soir, il revint haletant, harassé, les yeux brillans d'un feu sombre et la physionomie empreinte d'une expression machiavélique. Sans songer à dîner, sans reprendre haleine, il passa un crêpe à son chapeau, improvisa un deuil dont sa position de voyageur justifiait l'irrégularité, puis il se rendit chez M. de Montespard qui, dans sa chambre unique, conservait l'habitude de l'étiquette. En entendant son valet de chambre qui lui annonçait la visite du décoré de juillet, le marquis éprouva une vive surprise, mais sans en rien manifester, car l'étonnement, quelle qu'en soit la cause, messied aux gens d'esprit. Il se leva donc, accueillit, dans une attitude aussi froide que polie, le visiteur inattendu, et resta debout pour éviter de lui offrir un siége.

— Monsieur le marquis, lui dit Alexandre Guibout en le saluant avec une déférence respectueuse, ma démarche vous étonne sans doute, et je le conçois. Permettez-moi une explication franche qui convient à mon caractère comme au vôtre. J'ai eu des torts envers vous; je les reconnais et je viens vous prier de les oublier. L'an dernier, lorsque je revins à Montespard, j'avais la tête échauffée par les évènemens de Paris, et cette exaltation que tant d'autres partageaient alors, m'a entraîné à des folies que je regrette aujourd'hui.

Le décoré fit une pause comme pour attendre l'effet de son exorde, mais, au lieu de répondre, l'ex-pair de France inclina légèrement la tête et la releva aussitôt en regardant fixement son interlocuteur.

Digitized by Google

— Ma nouvelle position, reprit celui-ci avec une sorte de câlinerie diplomatique, m'impose comme un devoir la satisfaction que je désire vous offrir. M. Guibout, mon oncle, vient de mourir après m'avoir institué son héritier universel.

Le décoré prononça ces derniers mots d'une voix plus sonore et chercha de l'œil un fauteuil, persuadé sans doute que les quatre-vingt-mille-livres de rente, apportées par la lettre au cachet noir, lui donnaient le droit de s'asseoir même en présence d'un pair de France; mais le marquis était trop gentilhomme pour ployer le genou devant le veau d'or; loin de là, il porta la tête un cran plus haut et se contenta de dire d'un air indifférent :

— Ah! M. Guibout est mort. Tant pis; c'était un honnête homme.

— Le modèle des gens de bien, et je le pleurerai toute ma vie, reprit Alexandre déjà familiarisé avec le langage d'héritier. Mais la mort est la destinée commune. La perte douloureuse que je viens d'éprouver me rend propriétaire des forges de Montespard; je deviens donc, monsieur le marquis, votre plus proche voisin, et c'est en cette qualité que je me présente devant vous. Je crois savoir, continua le décoré en hésitant un peu, que des considérations indépendantes de votre volonté, et auxquelles j'ai le tort de n'avoir pas été étranger, vous éloignent en ce moment de votre terre. Par sa position industrielle, mon oncle jouissait, dans notre pays, d'une influence dont j'hériterai, je l'espère. Veuillez donc me permettre, monsieur le marquis, de vous offrir mes services. Si vous pensez que mon intervention officieuse puisse avoir quelque poids auprès d'une population un peu effervescente, disposez-en, je vous en prie; je serai trop heureux de réparer, en cette occasion, mes extravagances de l'année dernière.

Le pair de France se redressa de nouveau.

— Le marquis de Montespard, dit-il avec une certaine hauteur, n'a besoin de la protection de personne pour habiter son château dès qu'il le jugera convenable. Vous vous trompez, monsieur; je suis ici pour des raisons de santé et non pour aucune de celles que vous supposez. — Sa dignité mise à couvert, le vieux gentilhomme reprit d'un air plus gracieux : — Du reste, monsieur, je vous sais gré de votre démarche. Un tort avoué d'une part doit être oublié de l'autre. Ainsi ne parlons plus de ce qui s'est passé l'an dernier. A mon retour à Montespard je serai charmé de vous recevoir. Entre nous, continua le marquis en souriant finement, ce que la forge et le château ont de mieux à faire, c'est de vivre en bonne intelligence. Songez-

Digitized by Google

qu'après avoir pillé l'un, nos petits Mazaniello du Beaujolais pourraient fort bien se chauffer de l'autre. Mais, j'en suis sûr, je parle à un homme converti, et convaincu désormais comme moi que tout charivari peut finir par le tocsin.

— Un charivari! eh! monsieur le marquis, il y a de la rancune dans ce mot, observa le jeune homme d'un air doucereux.

— Cette petite vengeance ne pourrait plus vous atteindre, répondit M. de Montespard. Quand on a comme vous quatre-vingt mille livres de rentes, on ne donne plus de charivaris, on en reçoit.

Le décoré de juillet se prêta de bonne grace à cette plaisanterie, et, profitant de la disposition favorable de son interlocuteur, reprit, non sans quelque embarras :

— Maintenant que vous avez bien voulu signer la paix, permettez-moi, monsieur le marquis, de vous entretenir d'une affaire à laquelle j'attache la plus haute importance, et qui, je le crois, ne sera pas sans intérêt pour vous-même.

Le pair de France offrit une chaise au jeune visiteur, prit pour lui-même l'unique fauteuil de la chambre et s'assit le premier, maintenant ainsi, malgré sa politesse parfaite, la prééminence de son âge et de son rang. Quoique sa susceptibilité bourgeoise fût en secret irritée de cet arrangement, Alexandre Guibout entra en matière avec un redoublement de déférence.

— Ma confession sera courte, dit-il, je ne veux pas vous importuner. Depuis que j'ai rencontré à Genève Mlle de Chateauvieux, j'ai conçu pour elle une passion dont la manifestation irréfléchie lui a déplu sans doute, car à plusieurs reprises j'en ai été cruellement puni. Cependant, peut-être me fais-je illusion, je n'ai pas perdu tout espoir; jusqu'ici j'ai dû m'interdire une démarche à laquelle m'enhardit aujourd'hui le changement de mon sort. Les différens avantages sociaux peuvent se compenser, du moins je le pense. Ma fortune me permet d'offrir à Mlle de Chateauvieux une position digne d'elle. Ma naissance n'est pas noble, il est vrai, mais elle est honorable. Ma mère était une demoiselle de Saint-Gorgon, famille ancienne et considérée, Enfin, monsieur le marquis, c'est à vous, ami de Mme de Chateauvieux, que j'ose adresser une demande d'où dépend mon bonheur. Si vous me faisiez l'honneur de l'accueillir et de devenir mon protecteur auprès de ces dames, j'en éprouverais une éternelle reconnaissance.

Cachant sous une indifférence affectée l'intérêt que lui inspirait une pareille démarche, le marquis garda quelque temps le silence.

Digitized by Google

— Vous comprenez, dit-il enfin, qu'avant de vous répondre j'ai besoin de réfléchir. Accepter la mission dont vous me chargez, c'est prendre l'engagement de vous servir de tout mon crédit; or, je ne m'engage jamais légèrement. Revenez demain; d'ici là j'aurai pris un parti.

Ce délai n'était qu'un acte de convenance, car la décision du marquis fut instantanée. Avec la promptitude de jugement particulière aux hommes spirituels, il traça de l'amoureux solliciteur une sorte de signalement matrimonial, formulé à peu près en ces termes :

— Age convenable, physique assez bien pour un mari, manières vulgaires, éducation bourgeoise, principes politiques détestables, nom absurde, fortune superbe.

— Le nom peut se changer, pensa le marquis en concluant; Anastasie, qui est bien élevée, se chargera de réformer l'éducation, et la fortune de corriger les principes : le jeune homme est déjà dans le bon chemin; pour venir me voir, il avait ôté son ruban.

Le vieillard se décida donc à protéger le postulant, l'antipathie qu'il avait conçue pour Bennezons le poussant d'ailleurs à cette résolution. Ce fut de l'air le plus affable, et avec un sourire d'heureux présage, qu'il accueillit, le lendemain, le décoré de juillet.

— Mon cher monsieur Guibout, lui dit-il avec une familiarité de grand seigneur, je suis à vous, comptez sur moi. Il est quelques petits arrangemens nécessaires et dont nous conviendrons plus tard. Vous êtes un homme intelligent et raisonnable; ainsi je suis sûr que nous nous entendrons à merveille. Mme de Chateauvieux retourne à Genève dans deux jours; il est inutile que j'entame la négociation avant son départ. Vos intérêts doivent vous appeler dans le Beaujolais; allez-y, mais soyez dans un mois à Genève. D'ici là j'aurai, je l'espère, mené l'affaire à bon port.

Alexandre se confondit en remerciemens et en protestations de reconnaissance; mais, dès qu'il eut quitté son noble protecteur, l'expression obséquieuse de sa physionomie se changea soudain en un épanouissement ricaneur.

— Ah! vieux Polignac, se dit-il en employant une métaphore politique fort à la mode alors parmi le populaire de Paris, tu as mordu à l'hameçon parce qu'il est d'or! J'espère que ces deux princesses seront aussi avides que toi. Oui, dans un mois je serai à Genève. S'il faut manger la moitié de ma fortune pour éblouir cette orgueilleuse créature, je la mangerai; et quand j'aurai son consentement, quand elle m'aura dit : « Je serai votre femme, » je lui répondrai : « Je ne

Digitized by Google

veux pas de vous. » Oui, sacrebleu! je lui dirai : « Je ne veux pas de vous! » et cela le jour de la signature du contrat, en présence de l'impératrice sa mère et de toute son auguste famille. Ces deux femmes-là m'ont trop vexé; je serais un lâche si je n'en tirais pas une vengeance éclatante.

Ignorant ce projet diabolique, inspiré peut-être au décoré par l'histoire du marquis de Brunoy, M. de Montespard tint fidèlement sa promesse. De retour à Genève avec ses deux compagnes, il laissa passer politiquement une quinzaine de jours, afin de donner à l'absence, ce vent destructeur, le temps de souffler sur le souvenir de Bennezons. Ce délai écoulé, un jour que Mme de Chateauvieux lui parlait du mariage d'Anastasie en faisant l'éloge d'Armand, il trouva l'occasion opportune et entama la discussion.

— Sans vos engagemens envers ce jeune homme, dit-il d'un air de regret, j'aurais eu un autre parti à vous proposer.

— Proposez toujours, répondit Mme de Chateauvieux; vous savez qu'une femme aime assez à causer mariage.

— C'est tout simplement un parti de 80,000 livres de rentes, reprit le négociateur, qui mit ce propos colossal en tête de son attaque, ainsi que, pour combattre les Romains, Pyrrhus, roi d'Épire, rangeait des éléphans devant son front de bandière.

La femme chevaleresque tressaillit sur son fauteuil, comme si cet éléphant d'or, qui a nom 80,000 livres de rentes, l'eût touchée de sa trompe.

— Voilà un parti digne d'une duchesse, dit-elle en se remettant de son émotion. De qui voulez-vous parler?

— D'un homme que vous connaissez déjà, quoique peut-être il ait été mal apprécié de vous; d'un homme dont le nom va vous surprendre.

— Quel préambule! Mais parlez donc.

— D'Alexandre Guibout, puisqu'il faut l'appeler par son nom, répondit le marquis en parodiant le vers de Lafontaine au sujet de la peste.

Mme de Chateauvieux fit un second soubresaut. Sans lui donner le temps de prendre la parole, le pair de France lui expliqua l'affaire dans tous ses détails, et conclut sa harangue en demandant formellement la main d'Anastasie pour son protégé. La promesse faite à Bennezons, les mots sonores d'honneur, de délicatesse, de loyauté, les répugnances inspirées par les opinions, la naissance et les manières du nouveau prétendant, furent opposés à l'orateur, comme

Digitized by Google

il s'y attendait et sans qu'il s'en inquiétât beaucoup. Ayant prévu toutes les objections, sa réponse à chacune d'elles était prête.

— Ma chère amie, dit-il à son interlocutrice en usant du langage familier qu'autorisait de sa part une longue intimité, parlons raison. La richesse, je le sais, existe souvent sans le bonheur; mais lui, en revanche, ne se rencontre que bien rarement sans elle. Dans notre classe surtout, la fortune est une nécessité. Vous n'êtes pas riche, Bennezons l'est moins encore; en unissant ces deux médiocrités, vous arrivez tout droit à la gêne pour Anastasie. Je dis la gêne; si elle a plusieurs enfans, je dirai : la pauvreté. Ce projet de mariage a été conçu sans me consulter, et dans un de vos momens d'engouement romanesque. Mais aujourd'hui que j'en appelle à votre bon sens et à votre sollicitude pour votre fille, vous avouerez qu'il ne peut pas supporter une discussion sérieuse.

— M. de Bennezons n'est pas riche, j'en conviens; mais sa naissance est excellente, et, à mes yeux, c'est une considération capitale.

— D'abord les Bennezons sont éteints, et celui-ci est d'une famille greffée sur l'ancienne on ne sait comment.

— Il est Bennezons véritable, j'en suis certaine. Savez-vous que les Bennezons sont la fleur de la noblesse normande, et qu'ils datent de Charles-le-Chauve?

— Et quand ils dateraient de Charles-le-Chauve! ce n'est, après tout, que de la seconde race, répondit le vieux gentilhomme avec le superbe sourire qu'eût pu se permettre un Mérovingien ressuscité.

— C'est quelque chose, dit en riant à son tour Mme de Chateauvieux.

— Quelque chose, mais peu de chose. Voyez-vous, ma chère amie, en France il y a une trentaine de familles historiques dont le nom possède une importance réelle. Tout le reste, petite noblesse ou bourgeoisie, doit être placé au même rang. Pour moi, entre Bennezons et Guibout je ne fais aucune différence; et vous-même, vous vous êtes montrée un jour de mon avis. Entre nous, votre mari s'appelait M. Pourtois.

— Il ne s'agit pas de cela; je me nomme Mme de Chateauvieux. Comment pensez-vous que ma fille puisse s'appeler Guibout?

— Cela serait d'autant plus déplorable, dit le marquis avec un sérieux affecté, que de Guibout on fait très facilement Gibou.

— Et alors, chaque fois qu'Anastasie recevrait du monde, on dirait : Nous allons prendre le thé de Mme Gibou. Vous le premier.

— J'en suis capable. Mais, comme vous le disiez tout à l'heure, il

Digitized by Google

ne s'agit pas de cela. Un nom ridicule se quitte; je ne pense pas que le jeune homme tienne au sien le moins du monde. C'est l'affaire d'un pourvoi devant le garde des sceaux; pas autre chose.

— S'il avait une terre? observa Mme de Chateauvieux d'un air pensif.

— Une terre! Je ne crois pas. Mais il possède près de Montespard des étangs magnifiques.

— Où cela mène-t-il?

— Droit à votre but. Jetez dans un étang dix bourgeois, je me charge de repêcher dix nobles. M. de l'Étang d'abord; à tout suzerain tout honneur; ensuite, M. de Lamare, M. de Leau, M. du Jonc, M. de Labonde, M. de Lile...

— M. du Brochet, dit à son tour Mme de Chateauvieux; faites-moi grace du reste de la pêche. Mais tout cela n'est qu'une plaisanterie.

— Voici qui n'est pas une plaisanterie. La mère de M. Guibout était une demoiselle de Saint-Gorgon, d'une bonne famille du Beaujolais; qui empêche notre jeune homme d'en relever le nom et les armes? Mme de Saint-Gorgon! Trouvez-vous que ce nom ferait un trop mauvais effet à la porte d'un salon?

— Je ne dis pas cela; au contraire, il a quelque chose de chevaleresque qui ne me déplaît pas; Saint-Gorgon! je crois que cela irait assez bien à Anastasie, qui est grande et brune.

Mme de Chateauvieux se laissa vaincre de la sorte, article par article; mais, à la fin de la discussion, elle réitéra le refus par où elle avait débuté, et déclara que, tout en reconnaisant les avantages de l'alliance qu'on lui proposait, elle était décidée à tenir la parole donnée à M. de Bennezons. Le marquis n'insista pas, comptant sur les réflexions de son ancienne amie plus encore que sur sa propre éloquence. Il ne fut pas déçu dans ce calcul. La femme à principes héroïques et religieux, qui, en face du vieux pair de France, avait pris la défense d'Armand, passa à l'ennemi, c'est-à-dire au Guibout, avant d'avoir rejoint sa fille. A son retour d'une promenade sur le lac, Anastasie fut assaillie par une de ces attaques maternellement impitoyables, qui vont droit et raide, comme une charge de cavalerie, en sabrant au profit de l'intérêt tous les liens, tous les sermens, tous les droits de l'amour. A son tour, la jeune fille se révolta contre l'idée de rompre l'alliance dont son anneau d'argent était devenu le gage; puis, elle discuta; elle versa même ces larmes qui tranquillisent la conscience, car toute femme s'absout lorsqu'elle a pleuré; puis, après avoir épuisé ses sanglots, elle se soumit; puis, enfin, elle reconnut qu'elle avait raison de se soumettre. Cortail, qui, seul, eût pu plai-

Digitized by Google

der la cause de son ami, était rentré en France, où l'appelait son service dans son nouveau régiment. Aucune lettre venue de la Vendée n'apporta à Mlle de Chateauvieux un de ces remords qui réveillent le cœur; ou peut-être la prudence maternelle supprima-t-elle une correspondance qui eût contrarié ses projets. Dès-lors Bennezons fut perdu, quoiqu'il ne fût pas encore oublié.

Quelques jours après, M. Alexandre Guibout de Saint-Gorgon, ex-décoré de juillet, car il n'était plus question du ruban bleu à liseré amaranthe, fit son entrée à Genève dans un coupé magnifique dont le cabriolet d'arrière-train contenait deux laquais en grand deuil, et qui offrait sur chaque panneau l'écusson des Saint-Gorgon : d'azur, à trois têtes de gorgones d'argent, arrachées de gueules; armes parlantes et terribles que Mme de Chateauvieux proclama souverainement chevaleresques. Présenté officiellement par le marquis, le prétendu reçut un accueil gracieux qui dissipa en partie ses projets de vengeance. Peu à peu les scènes de Saint-Gervais furent adroitement rappelées par les deux femmes, et reçurent une explication dont la douce moquerie devenait flatteuse, loin de blesser.

— J'avais peur de vous, lui dit une fois Anastasie en le regardant avec un reste de timidité.

Il est des hommes qui sont extrêmement flattés d'être trouvés terribles par les femmes. Alexandre Guibout était du nombre. Cet aveu lui fut donc très agréable et acheva de le désarmer.

— Au fait, se dit-il, je crois bien que j'ai dû lui faire peur. Avec ma vieille redingote de velours et ma casquette rouge, j'avais l'air d'un Robert Macaire.

En faisant cette réflexion, le jeune homme glissa un regard complaisant le long de son individu, dont, selon lui, un costume de deuil, entièrement neuf, rehaussait singulièrement la bonne grace.

— De quoi puis-je me plaindre? reprit-il en lui-même; si je n'ai pas réussi à Saint-Gervais, c'est que, il faut l'avouer, je n'avais rien de fort séduisant. D'ailleurs, comment garder rancune à tant d'esprit et de grace? Et puis enfin : Ce n'est pas au roi de France de venger les injures du duc d'Orléans!

Deux mois après, lorsque le contrat fut signé en présence d'une brillante réunion, l'ex-décoré de juillet, loin d'imiter le marquis de Brunoy, moula sur le papier, dans le ravissement de son cœur, le nom de Guibout emmanché de Saint-Gorgon et illustré d'un prodigieux paraphe auquel cette fois Mme de Chateauvieux ne trouva rien à reprendre; puis le lendemain, devant l'église catholique de Genève,

Digitized by Google

il prononça le oui sacramentel, avec l'énergie qu'il déployait quelque temps auparavant en chantant *la Marseillaise.*

Quinze jours environ après ce mariage, M. de Montespard fut accosté dans la rue des Allemands, naguère la plus pittoresque de Genève, par un jeune homme qui vint à lui avec empressement. C'était Bennezons pâle et amaigri, l'air fatigué, la barbe longue, les vêtemens en désordre. Malgré son usage du monde, le marquis resta un moment interdit.

— Comment se portent Mmes de Chateauvieux? lui dit pour première parole le jeune homme sans remarquer son embarras; il me tarde tant de les voir, que, si j'écoutais mon désir, j'irais chez elles tout de suite en costume de voyageur.

Le pair de France avait recouvré son sang-froid habituel; n'ayant aucune raison de ménager l'amant abandonné, il lui jeta sans préparation ces foudroyantes paroles :

— Vous aurez un compliment à faire à Anastasie. Vous savez sans doute qu'elle est mariée?

— Mariée! s'écria Bennezons devenu pâle comme un mourant.

— Depuis quinze jours, à M. de Saint-Gorgon; vous le connaissez, vous vous êtes battu avec lui à Saint-Gervais; et tenez, si vous voulez les voir tous deux, tournez la tête, les voilà qui passent.

En ce moment en effet, la voiture des nouveaux époux traversait la rue. Ils saluèrent le marquis, mais en reconnaissant Armand Anastasie retira précipitamment la tête.

Bennezons s'était appuyé contre la porte d'une maison; peu à peu il dompta son émotion, et levant sur le vieillard un regard plein d'amertume:

— Si cette femme vous parle de moi, lui dit-il, répondez-lui que je suis condamné à mort en Vendée et que j'y retourne.

Et sans ajouter un mot il s'éloigna.

Le 6 juin de l'année suivante, dans une triste clairière de la Vendée, une maison dont le nom ne périra pas, brûlait au bruit d'une fusillade qui couvrait de ses détonnations acharnées les sifflemens de l'incendie : c'était le château de la Pénissière! Plusieurs compagnies de pantalons rouges, pour employer l'expression du pays, attaquaient ce logis héroïque défendu par une poignée de Vendéens; le feu sur la tête, le feu sous les pieds, criblés d'une grêle de balles, les assiégés se battaient sans crainte comme sans espoir, tandis que deux

Digitized by Google

clairons, placés à chaque étage, sonnaient leur fanfare de mort et rappelaient les templiers chantant sur le bûcher. A la fin les clairons se turent comme s'étaient tus les chevaliers; le feu triomphait. Le toit enflammé termina le combat en s'effondrant sur les Vendéens, ainsi que s'abat le couvercle d'une bière. Une partie de la garnison se fit jour toutefois par une trouée victorieuse; le reste demeura, non pas vaincu ni prisonnier, mais mort et déjà enseveli.

Parmi les assiégeans, un officier se tenait immobile devant le château! la tête tristement penchée, appuyé sur son sabre dont il trouait la terre par un mouvement convulsif, il contemplait d'un œil morne plusieurs corps, reconnus à la blancheur de leurs mains pour corps de gentilshommes, ainsi que s'exprimèrent les journaux du temps, et que des soldats tiraient un à un de dessous les décombres. Tout à coup, il se pencha en pâlissant vers un de ces cadavres à demi consumé, lui souleva la main gauche, et à la vue d'un anneau d'argent dont il reconnut la forme étrange, jeta un cri qui se perdit dans les autres clameurs de cette scène de carnage :

— Armand!

Cortail, car c'était lui que l'impitoyable loi de la guerre avait amené en présence de son ancien frère d'armes, se mit à genoux et pleura. Il fit creuser ensuite une fosse qu'il ouvrit lui-même, et après avoir pris l'anneau, seul signe auquel il eût pu reconnaître un corps défiguré par les flammes, coucha son ami dans cette tombe de soldat, pensant qu'il ne saurait lui en trouver une plus glorieuse.

Plusieurs mois après, le régiment de Cortail vint à Paris. La première visite de l'ami d'Armand fut pour Mme de Saint-Gorgon, rentrée en France depuis quelque temps avec sa mère et son mari. A la vue de son parent, Anastasie rougit un peu; mais l'usage du monde lui fit promptement dompter cet embarras causé par les souvenirs de Saint-Gervais. S'approchant de la cheminée, la jeune femme prit dans une coupe une bague ornée de brillans, qu'elle choisit parmi plusieurs autres, et l'offrant à son cousin avec un geste gracieux :

— Félix, lui dit-elle, vous n'étiez pas à mon mariage, et depuis je ne vous ai pas vu; mais ne croyez pas que je vous aie oublié. Voici qui vous attend depuis long-temps, c'est mon présent de noce.

— J'ai aussi une bague à vous offrir, répondit Cortail d'un ton sévère et sombre; et il lui présenta l'anneau d'argent.

Mme de Saint-Gorgon rougit et pâlit presque en même temps.

— Qui vous a remis cet anneau? dit-elle ensuite d'une voix faible.

— La mort, répondit l'officier gravement; je l'ai pris au doigt

Digitized by Google

d'Armand de Bennezons, tué, il y a trois mois, au château de la Pénissière.

Anastasie tomba sur un fauteuil en se bouchant les yeux; sa douleur, réelle en ce moment, s'épancha par des larmes abondantes autant qu'amères; selon l'usage des jeunes filles qui se laissent marier, elle justifia sa conduite aux dépens de sa mère qu'elle accusa de despotisme; et, de plus en plus abandonnée à son chagrin, elle finit par confesser à son cousin l'antipathie que lui inspirait son mari.

— Je n'ai jamais aimé qu'Armand, dit-elle en sanglottant; au nom du ciel, donnez-moi sa bague! elle ne me quittera qu'à la mort.

A la vue d'un désespoir si profond, Cortail, ému et presque repentant, passa au doigt d'Anastasie l'anneau d'argent, ainsi devenu le symbole de fiançailles étranges entre une florissante jeune femme du faubourg Saint-Germain et un cadavre couché bien loin, au fond d'un bois de la Vendée. Jusqu'à présent Mme de Saint-Gorgon a tenu son serment. L'anneau d'argent brille toujours à sa main gauche, à l'exclusion de tout autre, car, par un raffinement de femme, elle a exilé à la main droite tous les autres joyaux de son baguier, même l'alliance de son mariage. Cette conduite est motivée, selon l'usage, aux yeux d'Alexandre Guibout, par une imaginaire fidélité au souvenir d'une amie; mais le monde, moins crédule que les maris à l'égard des bagues données par les compagnes de pensionnat, a déjà calomnié plus d'une fois la main gauche de Mme de Saint-Gorgon. De leur côté, plusieurs jeunes gens des plus beaux, des plus élégans, ou des plus spirituels de l'aristocratie parisienne, ont juré guerre à mort à l'anneau d'argent. L'un veut le conquérir, l'autre le remplacer; l'un ou l'autre réussira-t-il? qui peut le dire? Anastasie portera-t-elle jusqu'à la mort, ainsi qu'elle l'a juré, la bague du romanesque et malheureux Bennezons? Arioste et Boccace en eussent douté; pour moi, je le crois; sans doute je ne voudrais pas assurer l'anneau d'argent contre une rivalité que l'avenir lui réserve peut-être. Il est exposé à rencontrer un jour un voisin, mais un remplaçant, je ne veux pas le supposer; car enfin une main a cinq doigts. Les défunts et les vivans ne se gênent guère mutuellement; et d'ailleurs quelle femme douée d'une ame chevaleresque pourrait, même pour obéir aux exigences d'une nouvelle passion, répudier le souvenir d'un amant de vingt-cinq ans, mort au combat de la Pénissière?

CHARLES DE BERNARD.

Digitized by Google

GRENADE.

19 septembre 1857.

Il faut qu'il y ait vraiment quelque chose de magique dans ces mots de *Grenade*, l'*Alhambra* et *les orangers des rois maures* que Mme de Staël ne pouvait prononcer sans être émue jusqu'aux larmes, puisque moi-même, ce n'est pas sans une certaine émotion que je date de cette poétique cité la lettre que je vous adresse. Sans doute les Arabes, grands nécromanciens s'il en fut jamais, ont caché sous cet assemblage de lettres quelque formule cabalistique qui a le pouvoir d'évoquer tout d'un coup, devant celui qui le prononce, huit siècles tout entiers de poésie et de gloire; car il n'a tenu qu'à moi, pendant toute cette matinée, que je n'échangerais pour aucune autre dans ma vie, de me croire ramené de quelques siècles en arrière, aux jours du dernier des souverains de Grenade, de ce Boabdil, *el rey chico* (le petit roi), dont j'ai vu le portrait ce matin, à côté de celui de ses habiles et heureux concurrens, Ferdinand et Isabelle.

Dans ce pénible voyage, entrepris follement pendant la canicule, sous le ciel ardent de l'Andalousie, c'était, avant tout, Grenade que je voulais voir; et si l'on ne m'eût laissé qu'un seul jour à passer dans une seule cité de l'Espagne, ce jour, c'est à Grenade que j'aurais voulu le donner. Enfin, j'ai vu l'Alhambra, et, chose rare dans mes souvenirs de voyages, je n'ai pas été désappointé : j'ai trouvé autre chose, mais j'ai trouvé aussi plus et mieux que je n'attendais. Le fini des détails et leur harmonieux effet m'ont fait oublier la petitesse de l'ensemble; et quiconque voudra bien prendre son parti de ne pas chercher, dans cette ravissante bonbonnière de marbre qu'on appelle l'Alhambra, le grandiose de la mosquée de Sainte-Sophie ou du palais du grand-seigneur à Stamboul, ne courra pas plus de risque d'être désappointé que moi. Aussi bien, est-ce un reproche à faire à tous les artistes qui ont dessiné l'Alhambra, menteurs à double titre, et comme artistes et comme voyageurs, d'avoir toujours exagéré ses proportions si réduites, mais en même temps si gracieuses. Même en face de la réalité, ils semblent n'avoir tous vu que l'idéal gigantesque qu'ils avaient apporté avec eux tout dessiné dans leur cerveau, comme si la vérité n'était pas ici au moins aussi poétique que le mensonge.

Ce matin, à six heures, j'étais sur pied pour commencer mon pélerinage *en tierra de Moros*, en terre de Maures, comme disent les chroniques, avant que le brûlant soleil de Grenade ne perçât jusque sous les épais feuillages

Digitized by Google

de la *huerta* de Boabdil. Mais à peine sorti, un air frais et perçant, dont mes poumons ne s'accommodaient guère mieux que de celui de Madrid, me rappela que je me trouvais, avec la cité de Grenade, à quelques mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et que, si le jour j'étais en Afrique, la nuit et le matin j'étais en Suisse ou dans les Pyrénées. Il y a deux choses que j'avais tout-à-fait oubliées depuis deux mois que je voyage en Andalousie, c'est le froid et la pluie; et bien que je me sois surpris quelquefois à désirer l'un ou l'autre, en enfant gâté, qui, lassé de brioche, veut avoir du pain bis, j'avoue que cette poignante sensation du froid, sur une poitrine habituée à l'air tiède de Malaga ou de Cadix, ne fut rien moins qu'agréable. Mais bientôt le soleil, en se montrant au-dessus des tours rougeâtres de la forteresse maure, me fit oublier cette sensation pénible, et je gravis avec courage la longue et tortueuse montée qui conduit de Grenade à l'Alhambra.

Tout à coup une large porte, chrétienne d'un côté, arabe de l'autre, et taillée dans un épais massif de pierres de taille, vint me barrer le chemin, et une inscription espagnole m'apprit que j'entrais dans la juridiction de la forteresse de l'Alhambra. Certes, le style de cette porte, style qui n'est à vrai dire ni moresque, ni gothique, ni romain, n'a rien de bien gracieux. Le cintre arabe si élégant y est à peine indiqué; mais c'était le premier pas que je faisais sur le territoire maure, et je doute que jamais sectateur de l'Islam ait franchi la porte du paradis avec plus de respect que je n'en éprouvai en pénétrant dans le saint lieu.

Déjà le soleil, en s'élevant sur l'horizon, avait échauffé les rues tortueuses de Grenade et la rampe qui conduit à l'Alhambra; mais à peine j'eus franchi la porte de la citadelle, qu'une délicieuse fraîcheur m'assaillit sous cette voûte épaisse de feuillage qui recouvrait des deux côtés le chemin. Il faut avoir parcouru d'un bout à l'autre, pendant l'été, cette aride et triste Andalousie; il faut avoir fait des lieues et des journées à travers ces plateaux brûlés et ces plaines poudreuses où, vingt milles à la ronde, l'œil ne rencontre pas un arbre, pour apprécier tout ce qu'il y a de volupté à se sentir transporté tout d'un coup sous cette épaisse ramée, et enveloppé, comme d'un vêtement, de la fraîcheur qu'elle exhale; à deviner à travers les branches le soleil qu'on ne voit pas, à entendre de tous côtés l'eau ruisseler sous leurs feuilles humides, et à respirer à longs traits leur fraîche et balsamique odeur. Moi, qui, à Cadix, allais au théâtre, ne fût-ce que pour voir des arbres en peinture, c'était enfin de véritables arbres que j'avais là, devant moi; c'était sous une bonne ombre, bien réelle et bien fraîche, que je m'étendais à mon aise, sans être obligé, comme sur la route de Malaga, de disputer aux chèvres un coin d'ombre, sous un buisson, pour le partager avec elles.

Je l'avouerai franchement, peut-être en Suisse ou en Normandie cette voûte de hêtres et d'ormeaux sous laquelle je me promenais n'aurait rien eu que de fort ordinaire; mais le sol où ils croissaient s'appelait Grenade, et ces grandes tours rougeâtres que je voyais percer à travers leur feuillage avaient nom l'Alhambra; c'en était assez pour parer d'un prestige de poésie tous les objets que j'avais autour de moi. Et puis, au milieu de cette végétation toute septentrionale qui m'entourait, il y avait un charme piquant à voir poindre çà et là la raquette épineuse d'un nopal, ou le fer de lance d'un

Digitized by Google

agavé, ou la tige svelte d'un laurier rose, qui venaient vous rappeler de temps en temps que vous étiez en Andalousie. D'ailleurs la coquette Grenade, habituée à être visitée dès le matin par les étrangers, avait déjà paré son Alhambra : des détachemens de forçats, transformés en jardiniers, présidaient à sa toilette, et réparaient le chemin, ou épluchaient les plates-bandes de fleurs. C'était partout un bizarre et curieux mélange de nature sauvage et de nature cultivée, de ruines antiques et de masures modernes, humbles échoppes tout étonnées de se trouver, comme un mendiant à la porte d'un palais, sur ce sol foulé tant de fois par les pieds des khalifes.

Mais, après tout, ce n'étaient pas des arbres que j'étais venu voir à l'Alhambra, et je me décidai enfin à quitter cette magnifique avenue pour entrer dans la citadelle par l'étroite et gracieuse porte qui en ouvre l'accès. Cette fois c'était bien une véritable porte arabe, avec son cintre recourbé comme les deux bouts d'un croissant, armes *parlantes* dont l'islamisme a partout blasonné son architecture. Du reste aucun ornement, aucune sculpture; rien que cette porte, haute et élancée, belle de sa simplicité même, et qui contrastait si heureusement avec l'épais massif quadrangulaire de briques rouges où elle se trouve enchâssée, comme la niche d'un saint sous un mur d'église. Deux ou trois soldats espagnols, y compris le factionnaire qui montait sa garde assis, me laissèrent passer sans mot dire, sans même me demander si j'étais chrétien ou maure, et je me trouvai en pleine terre d'Alhambra, prêt à demander audience à tous ces vénérables fantômes de rois enturbannés dont je venais troubler la poussière.

Quand j'ai parlé de la petitesse de l'Alhambra, il faut pourtant s'entendre. L'Alhambra, dans son ensemble, est une forteresse moresque, et il en est peu assurément au monde de plus vastes et de plus imposantes. Son enceinte renferme, en quelque sorte, une autre ville au-dessus de la ville de Grenade, et l'on peut s'en faire une idée en apprenant qu'elle contient, outre les immenses tours qui subsistent encore, un palais moresque, une église et un palais chrétien, une esplanade assez vaste pour y faire manœuvrer un régiment et une demi-lieue de jardins. Mais l'Alhambra proprement dit, c'est-à-dire le palais des rois maures, est un petit réduit, une bonbonnière (il faut bien que je répète ce mot, car il n'y en a pas d'autre qui exprime aussi bien ma pensée) faite pour donner une plus juste idée de la richesse et du goût des souverains de Grenade que de leur puissance. Ce diminutif de palais ne s'appelle pas, en espagnol, l'Alhambra, mais la *Casa-Real*, et il faut, pour la visiter, une permission que l'on donne à tout le monde, et que, chose rare en Espagne, on ne fait pas payer.

La première impression, en entrant dans la forteresse, est triste et sévère : à gauche, les vieilles ruines de cinq ou six tours moresques, dont la plus élevée sert encore de beffroi, et qu'une cloche chrétienne protége contre les injures des hommes, comme la croix protége le Colysée romain; à gauche, les ruines plus jeunes d'un palais bâti par Charles-Quint, qui a voulu, après Ferdinand et Isabelle, laisser sa trace à l'Alhambra, palais qui ne fut et ne sera jamais qu'une ruine, car il n'a pas été achevé, et sa belle façade dans le style de la renaissance, sans toit et tout à jour avec ses grandes fenêtres, brave hardiment les injures du temps qu'elle supporte depuis trois siècles sans avoir perdu une pierre.

Ce palais, œuvre de Berruguete, le plus célèbre architecte de l'époque

Digitized by Google

de Charles-Quint, semble avoir été bâti par le puissant empereur dans une émulation juvénile d'artiste et de roi, comme pour montrer, à côté du palais des rois maures, ce que pouvait faire l'art de leurs vainqueurs, l'art espagnol et chrétien alors dans toute sa spendeur. Mais les architectes de l'Espagne n'ont pas vaincu comme ses généraux. Le somptueux édifice, bâti sur une portion même de l'Alhambra, et qui étaie de ses lourdes assises de pierre le frêle édifice qui repose sur lui, est resté inachevé; sa triple façade, dans le style imposant, mais bâtard de la renaissance, avec ses arcs surbaissés, et ses riches et lourdes fenêtres affaissées sous le poids des sculptures, forme un contraste peu heureux avec les sveltes colonnettes et les broderies délicates des *patios* de l'Alhambra, qu'un simple mur sépare de lui. L'œil, qui cherche de tous côtés des fabriques moresques, s'étonne et s'afflige de voir se dresser debout, comme une décoration de théâtre, en face de ces belles tours moresques dont les bastions rougeâtres s'écroulent sous le faix des ans, ce grand mur de pierre découpé à jour, vivant emblème de toute cette grandeur déchue, et de cette gloire inachevée qui caractérise l'Espagne depuis Charles-Quint.

Laissant donc de côté le squelette décharné de l'œuvre du Berruguete, j'entrai dans la *Casa-Real*, qu'on me permettra d'appeler, au lieu de ce triste nom moderne, de son antique et vrai nom d'Alhambra, et je me trouvai tout d'un coup dans ce noble vestibule du palais des rois de Grenade, connu sous le nom de *Patio de los Arrayanes* (la Cour des Myrtes). Qu'on ne s'attende pas ici à me voir décrire en détail toutes les merveilles de ce lieu enchanté, et mesurer pied à pied ses sveltes colonnades et ses longues galeries aux festons de stuc et de marbre. L'enthousiasme vrai, chose rare par le temps et par les *touristes* qui courent, se sent et ne se jauge pas, et, pour dire la vérité, je ne vois pas ce que quelques pieds de longueur de plus auraient pu ajouter au sentiment de religieuse admiration dont je me sentis saisi en entrant dans cette enceinte. En fait de détails de ce genre, d'ailleurs, l'auteur du *Paseos artisticos de Granada*, et M. de Laborde, dans son excellente description de l'Alhambra, ne m'ont laissé rien à faire, et je renvoie à leurs ouvrages ceux qui seraient curieux de savoir au juste dans combien de pieds cubes on est parvenu à enfermer l'une des merveilles du monde.

Le *Patio de los Arrayanes* est une cour ouverte, en forme de carré long, au milieu de laquelle s'étend une pièce d'eau étroite, entourée de plates-bandes de fleurs et de cyprès nains et taillés, dont la coquette symétrie s'harmonise parfaitement avec le style symétrique et fleuri de l'architecture arabe. De longs murs blancs, coupés çà et là par quelques portes délicatement ciselées, s'étendent des deux côtés; mais, aux deux extrémités, règne une double galerie où s'étalent dans toute leur splendeur les inépuisables caprices de cet art fantastique qui semble éclos sous la main des fées. La riche salle *des ambassadeurs*, que vous apercevez au fond du *Patio*, s'ouvre devant vous comme une échappée de vue lointaine sur ce monde de féerie, terrestre paradis où il ne manque, pour le peupler, que des femmes et des parfums. Mais à travers la première galerie par laquelle vous êtes entré, vous apercevez bientôt le *Patio de los Leones* et la fameuse fontaine des lions, et le *Patio de los Arrayanes*, comme le vestibule du temple, est bien vite délaissé pour le sanctuaire.

Digitized by Google

J'essaierai encore bien moins de décrire en détail ce lieu de délices, qui, malgré l'exiguité de ses proportions, est peut-être une des plus saisissantes et des plus exquises merveilles que l'art ait jamais enfantées. Tous les murs de Paris sont, depuis quelques années, tapissés de dessins de l'Alhambra, et toutes mes descriptions vaudraient-elles quelques traits du crayon de Roberts? D'ailleurs les termes techniques qu'il faudrait employer effraient mon ignorance et lasseraient bientôt la patience de mes lecteurs. J'aime mieux leur raconter tout bonnement ce que j'ai senti, et en appeler, pour deviner le reste, à leur imagination, aidée d'un simple croquis de l'Alhambra qu'ils peuvent étudier chez le premier marchand d'estampes du boulevart.

La sensation qui, chez moi, domine toutes les autres en face de toute ruine célèbre, et surtout de ces ruines du midi, si fardées encore et si belles dans leur décadence, c'est une espèce d'incrédulité stupide, et d'impuissance de me figurer que ces murs que j'ai là devant moi soient aussi vieux qu'on me le conte. Mais jamais peut-être cette sensation bizarre n'avait été aussi vive que devant l'Alhambra, la plus riante et la mieux conservée de toutes les ruines, si l'on peut donner ce nom à une habitation que les maîtres semblent avoir quittée d'hier, pour y revenir demain. Le fard, hélas! s'y trouve aussi comme sur la joue d'une vieille coquette, car les barbares possesseurs de ce bijou de stuc et de marbre ont, il y a quelque quarante ans, recrépi à la chaux toutes les broderies de sa dentelle de pierre, et bouché avec un ignoble ciment les rides que le temps impitoyable y avait laissées.

Mais, malgré tout ce que les conquérans de Grenade ont pu faire depuis trois siècles pour gâter l'Alhambra tout en le conservant, le *Patio de los Leones* suffirait à lui seul pour nous révéler toute une civilisation, tout un peuple, toute une époque! Pour moi, pendant un grand quart d'heure, j'avais peine à me persuader que les indolens monarques de Grenade à son déclin eussent réellement quitté ce lieu de délices où ils oubliaient tout, jusqu'au trône qu'ils allaient perdre; il me semblait encore entendre sur ces grandes dalles de marbre, endormies depuis tant de siècles, le bruit des sandales traînantes de Boabdil, ou le pas plus léger de quelque odalisque favorite dont le voile flottant s'accrochait à une branche d'oranger. J'avais besoin de regarder de temps en temps l'impassible figure du gardien de l'Alhambra, le type espagnol le plus complet que j'aie jamais rencontré, pour m'assurer que c'était bien un *viejo christiano*, un vieux chrétien à barbe grise, que j'avais à côté de moi, au lieu d'un des muets du harem de Boabdil.

Le brave homme enfin, lassé de mon tenace silence, se décida à me laisser seul avec les fantastiques habitans de ce lieu enchanté, et je pus tout à mon aise me vieillir de trois ou quatre siècles, et faire à loisir, appuyé contre un fût de colonne, de l'histoire d'Espagne, comme on n'en fait ni dans les livres ni à Paris. Je ne sais si je me trompe, mais il me sembla que ces deux heures passées à l'Alhambra me faisaient entrer plus avant que toutes les recherches de la science et que sa lettre morte dans l'esprit de ce peuple mystérieux, dont le véritable caractère est encore une énigme. En face de cette miniature de la vie orientale que j'avais devant mes yeux, avec ses proportions exiguës, son élégance un peu maniérée, et son architecture pliant, comme sa poésie, sous le faix des ornemens, je compris tout d'un coup, par une de ces vives intuitions que l'étude seule ne donne pas, comment cette conquête arabe, naguère à l'étroit dans l'Espagne, avait fini par tenir tout

Digitized by Google

entière dans les murs de l'Alhambra, et y rouler sur elle-même, comme un serpent, cette spirale immense qui avait d'abord enfermé l'univers. Ce riant harem plus semblable à un boudoir qu'à un palais de roi, ces frais ombrages aux eaux murmurantes, ces bains souterrains où la voûte percée d'étoiles ne laissait descendre sur les grandes cuves de marbre qu'un demi-jour doux et voilé; cet air qui semblait tiède des parfums de l'Orient, ces arbres verts encore de leur éternelle jeunesse au milieu de tant de ruines, leurs contemporaines, m'apprirent bien vite comment les farouches courages des conquérans de la Péninsule s'étaient énervés aux molles délices de cette Capoue andalouse. Repassant d'un coup d'œil toute l'histoire de l'Espagne arabe, je vis cette conquête qui, d'abord à l'étroit dans la Péninsule, avait débordé sur la Gaule, se replier peu à peu sur elle-même, et, chassée tour à tour de tous ses points d'arrêt, refoulée par le flot de l'invasion chrétienne, s'arrêter, enfin, pour dernière halte, avant de repasser le détroit, dans cette *huerta* de Grenade, la dernière et la plus belle de toutes les provinces qu'elle avait possédées.

Éloquent emblème de cette destinée de l'Espagne musulmane, mêlée jusqu'à sa dernière heure de combats et de volupté, l'Alhambra, forteresse et harem à la fois, avec ses hautes tours à demi écroulées, et ses salles de marbre debout encore pour attendre des hôtes, m'offrait le camp à côté du palais, la tente des Bedouins en regard du harem du khalife. D'un côté, les vastes murailles, rouges comme le sol sanglant qui les supporte, les *Torres vermejas* (tours vermeilles) lézardées à la fois par les siècles et par les boulets de Ferdinand; de l'autre, l'étroite enceinte où ces Bedouins, passés rois, allaient se reposer de la guerre sous leurs tentes de marbre, et où l'insouciant Boabdil enfermait dans l'Alhambra son royaume d'une lieue carrée.

L'Espagne arabe, d'ailleurs, il faut se le rappeler, avait fini avec les Ommyades sous la conquête africaine, près de trois siècles avant que l'Alhambra n'eût commencé à sortir du sol. Ces grossiers Berbers, transplantés tout d'un coup du sein de leurs déserts au milieu de cette molle civilisation de l'Espagne arabe, s'énervèrent bien vite au sein d'un air trop parfumé pour eux. Depuis la fin du khalifat de Cordoue, l'histoire de l'Espagne musulmane ne marche plus que de chute en chute, et puisqu'elle devait périr, jamais du moins tombeau plus gracieux que l'Alhambra n'a enfermé une monarchie et un peuple qui s'éteignaient tous deux dans la même agonie.

Bien des voyageurs se sont plaints d'avoir été désappointés par la petitesse de l'Alhambra, et pourtant, selon moi, c'est cette petitesse même qui en fait le charme. Il y a dans les détails de cette minutieuse architecture, découpée tout à jour en broderies capricieuses, une délicatesse et un fini qui excluent tout-à-fait la grandeur des proportions. Ici tout est harmonieux, tout est complet, parce que tout est l'œuvre d'une seule et même pensée. Sensuel et raffiné, comme sa religion, comme sa poésie, l'homme se tient ici courbé vers la terre où il a pris racine, et l'architecture n'a pas besoin d'élancer vers l'infini sa pensée toute matérielle. Ces grêles colonnettes, semblables au tronc du palmier nain, épanouissent à quelques pieds du sol leur feuillage luxuriant, et laissent pendre à hauteur de main d'homme leurs grappes de sculpture. Les toits sont bas, car l'hôte de ces lieux s'y tient plus souvent couché que debout. Il a des fleurs, des fontaines, des parfums et des femmes; que lui faut-il de plus, et a-t-on, après tout, besoin de tant de place pour un lit et pour un tombeau?

Digitized by Google

Au milieu des touffes de fleurs qui étalent leur fraîche végétation dans l'intérieur du *Patio*, s'élève la fameuse fontaine supportée par douze lions de marbre. Ces lions sont bien laids, bien lourds, bien peu gracieux, sans doute; mais il y a si long-temps qu'ils sont là pour supporter cette conque de marbre, qu'on leur pardonne leur disgracieuse carrure en faveur de leur vénérable antiquité. On sait d'ailleurs que l'Islam défendait à ses sectateurs de reproduire sur la toile ou dans la pierre l'image de l'homme et des animaux, et la gaucherie de l'artiste a pour excuse son inexpérience. Du reste, cette infraction à la loi de Mahomet n'est pas la seule qu'on rencontre dans l'Alhambra : au fond du *Patio*, dans la salle dite du Tribunal, il existe sous trois petites voûtes, à demi éclairées, trois délicieuses fresques dont M. de Laborde a donné le dessin en y joignant un ingénieux commentaire. Je me garderai bien de les décrire après lui; mais je partage tout-à-fait son opinion, qu'elles sont l'œuvre de quelques chrétiens prisonniers que les Maures ne demandèrent pas mieux que d'exempter de la défense faite par Mahomet. Ces peintures, malgré leur froideur et leur crudité, sont en même temps si vraies et si naïves, à côté d'un dessin pitoyable et d'une absence complète de clair-obscur et de perspective, les airs de tête sont si purs et si candides, les costumes si curieux, l'expression si sentie, qu'on pardonne et qu'on aime, dans cette enfance de l'art, jusqu'à sa délicieuse gaucherie. Parmi ces fresques, il en est une surtout qui m'a frappé : dix personnages, vêtus uniformément du long manteau arabe que j'ai retrouvé à Tanger et coiffés du turban croisé sous leur menton, siégent assis autour de la voûte sur ce prétoire immobile où leur séance dure depuis quatre siècles; ce sont des juges sans doute, et ils écoutent l'exposé d'une affaire, ainsi que l'annonce leur air d'attention profonde et intelligente; mais tous ont la main sur la garde de leur épée courte et large, car la justice est armée dans la loi de l'Islam, et elle frappe plus souvent qu'elle n'absout. Quelques-unes de ces têtes sont vraiment admirables de simplicité, de grandeur et de repos dans la force. Sous ce terrible niveau du despotisme religieux, militaire et civil à la fois, où tous sont égaux dans la servitude, il faut bien que l'équité naturelle du juge supplée au silence de la loi; la justice, quand elle n'est pas faussée par les caprices du despote, est le beau côté de la civilisation orientale, et si le tableau n'a qu'une face, il faut du moins savoir gré à l'Alhambra de nous montrer celle-là.

Je ferai grace au peu de foi de ceux qui liront ces lignes des taches de sang trois ou quatre fois séculaires qu'on montre dans la fameuse cuve de marbre où furent décapités les Abencerrages, trahis par la haine des Zégris. Une veine rouge s'est rencontrée dans le marbre, heureusement pour la tradition; mais j'ajouterai, à l'honneur de mon *cicerone* à barbe grise, qu'il me conta l'histoire, sans trop me la garantir, et en ayant même l'air de la trouver suspecte. Mais à part cette fable populaire, qui n'est pas sans poésie, il y a réellement quelque chose de touchant dans cette tradition de sang et de meurtre, mêlée, comme celle de Rizzio, comme celle de Guise lui-même, à des souvenirs d'amour et de volupté. Blois et Holy-Rood ont aussi leur tache de sang qui ne passe pas, comme celle qui tache la main de l'épouse de Macbeth; or, ce sang qui *ne veut pas s'en aller*, qu'est-ce aux yeux du vulgaire, avec son sens si droit et si profond, sinon la vengeance divine sous une forme palpable et matérielle, qu'il veut toucher de sa main et voir de ses yeux? Qu'est-ce enfin que toute superstition, sinon le côté populaire de

Digitized by Google

la foi, l'enveloppe charnelle qui cache une pensée trop subtile pour les esprits grossiers, auxquels l'instinct révèle, comme à l'enfant, ce que leur raison ne pourrait comprendre?

Je m'aperçois que j'aurais eu aussitôt fait de décrire l'Alhambra que de raconter une à une toutes les rêveries qui m'ont passé par la tête pendant les longues heures où j'ai erré seul sous ses arcades de marbre. Je passerai donc, sans plus m'y arrêter, à son voisin le Généralife, modeste résidence, « qu'un pâtre, devenu fermier des péages de la reine Zénobie, ne trouverait pas, comme dit La Bruyère, dans son beau langage du grand siècle, digne de lui et de sa fortune. » Moins gracieux et moins orné, le Généralife a pourtant un charme de rustique simplicité qu'on ne trouve pas à l'Alhambra. Les portiques y sont moins riches et les arbres moins peignés; mais aussi sa délicieuse *huerta*, abandonnée à elle-même, et que l'art n'a pas symétriquement alignée, y déploie un luxe de végétation tout méridional; d'énormes touffes d'orangers et de figuiers jettent en liberté le long des murs leurs pousses vivaces et luxuriantes. Des grenadiers plient sous le poids de leurs fruits, dont l'écorce toute crevassée laisse percer les pépins rougeâtres, qu'on prendrait pour des gouttes de sang. Deux énormes cyprès, plus vieux peut-être que le Généralife, et qui ont vu bien des siècles passer sous leur ombre, appuient contre le mur leur tige creuse et décharnée, que couronne à peine un reste de feuillage. C'est sous ces arbres vénérables que fut surprise, dit-on, par son époux, dans une conversation adultère, la sultane Zobeirah, dont Florian m'a le premier appris l'histoire en même temps que celle de l'Espagne arabe, et le roman, chez lui, comme on le sait, est à peu près aussi véridique que l'histoire.

Mais, vrais ou faux, tous ces souvenirs, toutes ces traditions dont notre enfance a été bercée, prêtent à ces lieux, qui les encadrent si bien, un charme inexprimable. Le peuple en Espagne, chez qui la rudesse des mœurs n'exclut pas un vif sentiment de toute cette poésie des antiques croyances; le peuple, nourri dès son enfance des vieilles romances chevaleresques, qu'il chante encore à ses heures de loisir; le peuple prend un sincère intérêt au sort de l'amoureuse sultane et de ces tristes Abencerrages, si méchamment mis à mort par les traîtres Zégris. Mais pour se justifier à ses propres yeux de l'intérêt qu'il porte à des païens, il a brodé sa légende chrétienne sur la légende moresque, et croit fermement que les Abencerrages, en mourant, embrassèrent la foi chrétienne, sans doute pour ne pas rencontrer dans l'autre monde leurs éternels ennemis, les Zégris.

Je ne quitterai pas l'Alhambra sans dire un mot d'une délicieuse petite mosquée qu'on voit dans le logement du gouverneur, bâti sur un des cinq *patios* dont se composait naguère l'Alhambra. Ce charmant petit édifice, restauré du temps de Charles-Quint, a été consacré au culte chrétien, et les tours de Léon et les lions de Castille s'y mêlent partout sur ses murs aux caprices de l'art arabe et à ses fines broderies. De charmantes colonnes de marbre soutiennent la voûte de ce petit temple carré, exactement proportionné aux dimensions exiguës de l'Alhambra. Jamais peuple n'a logé son dieu avec si peu de place, mais jamais aussi sa demeure n'a été ni plus coquette ni plus parée. Les peintures et les ornemens, à l'abri des injures de l'air, ont conservé toute leur fraîcheur, et le lourd autel chrétien qui s'élève au fond de la salle a presque l'air plus vieux et plus abandonné que la mosquée qu'il dépare.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

Digitized by Google

LA

COMÉDIE-FRANÇAISE

Et M. Victor Hugo.

Le tribunal de commerce voyait, l'autre jour, paraître à sa barre M. Victor Hugo pour la seconde fois. M. Victor Hugo est une de ces fermes volontés que rien n'arrête, qu'on peut briser, mais qui ne saurait pas plier. Quand fut arrêté son malheureux drame intitulé : *le Roi s'amuse*, M. Victor Hugo fit comparaître en justice la Comédie-Française pour lui demander raison d'une chute dont elle était innocente; aujourd'hui, à bien meilleur droit, M. Victor Hugo cite devant les juges cette même Comédie-Française, qui manque cette fois, non pas à une pièce tombée, mais à trois drames usés, et, qui plus est, à un traité signé.

Il y a encore de vieux juges, au tribunal de commerce, qui doivent être bien étonnés, dans le fond de leur ame, en voyant la littérature, marchandise tout-à-fait ignorée au temps de leur jeunesse, implorer une sentence arbitrale, et le poète assis sur le même banc que le banquier, l'agent de change, le marchand de sucre et d'indigo. Les valeurs de l'esprit, si nouvelles et cependant si importantes, doivent donner aux juges consulaires bien des peines, avant de les juger convenablement, et nous sommes encore trop peu habitués aux affaires de la bourse littéraire, pour pouvoir coter ainsi, à francs, sous et deniers, la hausse et la baisse des esprits contemporains. C'était donc une cause toute nouvelle et remplie d'intérêt.

D'un côté se présentait, armé de son bon droit, un des esprits les plus puissans de ce temps-ci, une imagination active, passionnée, sans frein et sans loi, mais aussi une vanité immense, incommensurable. — Cet homme venait donc, et disait au juge commercial : « Je suis un commerçant comme

Digitized by Google

un autre, seulement je produis des œuvres de génie. Mon fonds de commerce, à moi, c'est l'esprit, c'est l'imagination. Voilà mon domaine, voilà ma fabrique, voilà la terre d'où je tire mes moissons, le moulin d'où je tire ma farine. A force d'employer convenablement cette même imagination et ce même esprit, je me suis placé au niveau d'un notaire, d'un avocat, d'un agent de change, de tout autre privilégié qui a payé son privilége. J'ai été l'un des premiers à tirer la poésie française de cet état de misère et de pauvreté où elle s'était jetée de gaieté de cœur. Écoutez-moi donc, messieurs les juges et les commerçans, tout simplement comme vous écouteriez un de vos confrères qui vendrait un produit tout nouveau dans le commerce, mais utile, salutaire, et reconnu par les lois.

« Il y a donc, rue de Richelieu à Paris, une boutique de spéculateurs Bas-Normands qui vendent en détail, au public, l'esprit, le style et l'imagination qu'ils achètent en gros aux producteurs. Ce commerce-là ne laisse pas que d'être une spéculation importante; il est même si favorisé du gouvernement, que le gouvernement accorde à ces marchands-là, outre le privilége exclusif de vendre cette sorte de denrée, une énorme subvention et une boutique gratis dans le plus beau quartier de Paris. Vous voyez bien que ces messieurs, ainsi favorisés, ne peuvent être admis à aucun bénéfice quand ils manquent de loyauté et de bonne foi.

« Or, ces messieurs, dûment représentés par un fondé de pouvoirs qui leur appartient, qui est leur homme de confiance, qui ne peut rien faire sans leur permission, ayant appris que moi poète, moi producteur dramatique, je logeais dans telle rue, m'ont envoyé leur homme de confiance et m'ont fait proposer, par sa voix, de leur céder à un prix convenu plusieurs pièces de ma récolte intellectuelle, nommées : *Hernani*, *Marion Delorme*, *Angelo, tyran de Padoue*. Toutes ces différentes marchandises, bien et dûment conditionnées, étaient parfaitement connues de messieurs les acquéreurs, ils ne peuvent donc pas exciper de leur ignorance pour dire que je leur ai livré telle qualité quand je leur avais vendu telle qualité; la marchandise qu'ils ont achetée, ils l'ont vue ; je la leur ai livrée telle qu'ils la voulaient et avec toute bonne foi.

« Donc, après bien des allées et des venues, des dits et des contredits, il a été convenu entre moi, vendeur, et lesdits marchands de la rue Richelieu, acquéreurs, que je leur vendais et cédais, à de certaines conditions bien et dûment stipulées, les mêmes pièces qu'ils étaient venus marchander chez moi, à savoir : *Hernani*, *Marion Delorme*, *Angelo*, *tyran de Padoue*. Par ce traité en bonne forme, signé et contresigné de leur mandataire spécial, ou plutôt de leurs mandataires spéciaux, car ces messieurs changent souvent de mandataires, lesdits acquéreurs s'engageaient à faire jouer lesdites pièces de théâtre un certain nombre de fois dans la première année de la première représentation, plus, dix fois chaque année qui suivrait cette année de la première représentation. Le traité est là, il est signé, il est clair et net, il a été ratifié à plusieurs reprises de vive voix et par écrit.

« Et cependant, depuis tantôt trois ans, et malgré toute ma patience, ledit traité n'a pas été mis à exécution, et je suis encore à me demander ce que veut dire ce mot-là, — *traité*, — *engagement*, — *promesse par écrit !*

« Dans un tel état de choses, et me voyant à la merci de négocians qui

Digitized by Google

manquent à leur parole, qui oublient leur signature, qui renient leur homme d'affaires, que pouvais-je autre chose, sinon m'adresser au tribunal qui redresse tous les torts en affaires de commerce? que pouvais-je autre chose, sinon demander justice à ceux qui ne souffrent pas que la plus petite lettre de change soit vingt-quatre heures en retard? J'arrive donc à vous mon traité à la main, comme un simple commerçant, et je vous dis : — *Jugez-nous!*

« Et remarquez bien, messieurs, qu'en ceci je suis dans une position plus favorable peut-être que tout autre créancier. Ma partie adverse est privilégiée, c'est-à-dire que nulle autre n'a le droit de vendre la même marchandise aux mêmes conditions et ne possède les mêmes moyens de la débiter. Ma partie adverse est ingrate, c'est-à-dire qu'après m'avoir attiré par toutes sortes de prévénances, elle me quitte brusquement pour d'autres vendeurs plus heureux, la maison Casimir Delavigne, Eugène Scribe et compagnie. Ma partie adverse est méchante, c'est-à-dire qu'elle laisse partir méchamment Mme Dorval et M. Bocage, et tous les détaillans, pour lesquels j'avais conçu et entrepris mes drames. — Ainsi, messieurs, il s'agit pour moi d'une double ruine, de ma ruine présente et de ma ruine à venir. »

Tel est, à n'en pas douter, et tel a été, en effet, le plaidoyer de M. Victor Hugo, en présence des juges consulaires. Puisque aussi bien la littérature n'a pas maintenant d'autres juges que les juges du tribunal de commerce, il faut bien que les plaideurs littéraires s'abaissent à parler la langue des simples endosseurs de lettres de change. Dans cette affaire, plus M. Victor aura parlé comme parlerait un homme de la Bourse, et plus certainement il aura démontré l'excellence de son bon droit. Et, en effet, ainsi attaqués, que peuvent répondre MM. les débitans comiques et tragiques de la rue Richelieu? Sous quel prétexte peuvent-ils être admis à plaider qu'ils ne se sont pas obligés à reprendre *Hernani*, *Marion Delorme*, *Angelo*, *tyran de Padoue?* Ce traité existe-t-il? L'ont-ils signé? Là est toute la question. Aussi ces pauvres négocians, ainsi poussés dans leurs derniers retranchemens, n'ont guère su que répondre. Ils ont cherché, pour anéantir ce traité solennellement consenti, les chicanes les plus étranges. Ils en ont appelé aux *réglemens constitutifs* de la société, au *conseil d'administration, qui n'avait pas approuvé le traité signé par le directeur*, au *visa du commissaire royal!* Cependant la partie adverse arrive, un traité en main, disant : *Avez-vous signé? N'avez-vous pas signé?* Et songez bien, ce qui est terrible pour MM. les négocians du Théâtre-Français, que la chose se passe devant le tribunal de commerce!

Il est donc évident que le procès ainsi entrepris, M. Victor Hugo ne saurait le perdre. Il a raison, commercialement parlant, et la Comédie-Française est la bien mal avisée et la bien mal venue de se battre contre un traité signé et consenti successivement par trois directeurs. Mais cependant, vous tous qui estimez que la poésie est une chose sainte et redoutable, cela ne fait-il pas peine à voir, la poésie obligée d'employer les protêts, les huissiers, les assignations, les contraintes par corps! Vous qui entourez le poète de respects et d'hommages, cela ne vous cause-t-il pas un violent chagrin de voir le poète à la barre d'un tribunal, d'un tribunal de commerce encore! et là, passant à plaider le temps qu'il devrait passer à écrire; perdant,

Digitized by Google

dans une salle froide et humide, les belles heures de la promenade et de la méditation au soleil; invoquant les juges, quand il devrait évoquer les Muses; remplaçant l'inspiration par le code du commerce! — Pauvre poète, qui redevient un simple mortel!

Mais cependant, si, au lieu de se défendre en tremblant, la Comédie-Française y avait été franchement et vigoureusement; si, au lieu de couvrir M. Hugo d'admiration et d'éloges, tout en faisant à ses ouvrages le plus sanglant des affronts, le refus net et formel de les jouer, elle eût osé dire au poète ce qu'elle a sur le cœur, que pensez-vous qu'aurait pu répondre M. Victor Hugo, et dans quel embarras n'auraient pas été les juges?

J'imagine donc qu'à ce procès étrange où la poésie est ravalée au niveau des produits les plus vulgaires, la Comédie-Française se présente tout en larmes et dans son plus grotesque accoutrement. Son pied gauche est chaussé d'un cothurne usé; son pied droit est plongé dans un brodequin qui fait eau de toutes parts. Elle tient d'une main un sceptre de ferblanc et une fiole de poison; la fiole est sans fond et rouillée; sa tête est coiffée d'un diadème, et son corps est couvert de la souquenille usée de Mascarille; elle est à la fois Monrose et Mme Paradole; ainsi accoutrée, elle s'avance à la barre du tribunal, et elle parle ainsi d'un ton plaintif :

« Honnêtes juges et respectables négocians qui m'écoutez! la Comédie-Française, depuis le sieur Beaumarchais de turbulente mémoire, n'a pas eu d'adversaire plus inquiétant que ledit sieur Victor Hugo. Beaumarchais est le premier qui ait fait payer à la Comédie une valeur régulière aux auteurs dramatiques; avant lui, les poètes étaient trop heureux d'être joués gratis par les comédiens. C'était le bon temps pour eux et pour nous; ils avaient peu d'argent et beaucoup de gloire; aujourd'hui ils ont beaucoup d'argent et peu de gloire, pendant que nous, leurs comédiens, nous n'avons ni argent, ni gloire. Voilà comment, à force de parler de droits d'auteurs, d'argent, de recettes, nous sommes arrivés à l'humble état de négocians en poésie dramatique. A ces causes, nous avons acheté des drames uniquement pour les bien revendre, et non plus pour les bien jouer; nous n'avons plus estimé les poètes que sur l'argent qu'ils rapportaient, et non plus sur leur poésie. C'est là ce qui fait que, pour nous, le plus grand écrivain de ce temps, c'est M. Scribe. Ce n'est donc pas notre faute si l'auteur des *Orientales*, des *Feuilles d'Automne* et de *Notre-Dame de Paris* s'est placé, dans notre estime de marchands dramatiques, bien au-dessous de l'auteur de *Don Juan d'Autriche*. Nous ne reconnaissons, nous autres, que la poésie qu'on achète à notre porte et qu'on vient voir pendant tout un hiver. A ce compte, nous ne pouvons pas reconnaître comme un grand poète dramatique l'auteur de *Marie Tudor*, de *Marion Delorme* et d'*Angelo, tyran de Padoue*, drames excellens, admirables, écrits dans un grand style inconnu à M. Scribe, mais qui se sont tous fort peu vendus.

« Mais nous direz-vous, puisqu'aussi bien ces sortes de drames se vendent si mal, pourquoi donc en acheter ainsi à l'avance, et non-seulement les drames que vous n'avez pas joués, mais encore les drames que vous ne jouerez plus, pourquoi donc les acheter? Hélas! messieurs, vous qui êtes des marchands comme nous, ne savez-vous pas bien l'entraînement commercial? Qui d'entre vous, à la foire de Beaucaire ou sur les marchés du

Digitized by Google

Hâvre, n'a pas outrepassé plus d'une fois sa consommation de drap ou de café? Ainsi nous avons fait, nous autres, pour nos drames. Nous sommes des spéculateurs malhabiles, et plus à plaindre qu'à blâmer, et nous nous sommes conduits en véritables accapareurs. Mais cependant, est-ce bien une raison pour nous punir si cruellement? Payer trente mille francs trois drames que nous avons joués tant qu'ils ont rapporté de quoi payer le luminaire! Trente mille francs! c'est notre bénéfice de deux mois sur la dernière comédie de M. Scribe. Trente mille francs pour *Hernani!* trente mille francs pour *Angelo!* trente mille francs pour *Marion!* Mais *Hernani* est à bout de ses souffrances; mais nous nous sommes époumonnés à souffler dans le cor fatal; nous avons servi ce nouveau Cid bien souvent au public; le public le sait par cœur et n'en veut plus. Mais *Marion Delorme* est bien usée à notre théâtre; il n'y a pas encore quinze jours que nous avons voulu mettre en scène une Marion Delorme toute neuve, et comme elle n'est pas dans l'histoire; cette Marion ne nous a pas rapporté en quinze jours ce que lui rapportait une de ses nuits d'été de la place Royale. Mais *Angelo, tyran de Padoue*, ce terrible, ce farouche, ce niais Angelo, pauvre tyran qui garde toutes choses, qui veille sur toutes choses, et qui ne peut garder ni sa femme ni sa maison, non-seulement nous l'avons joué, mais encore nous l'avons rejoué. Nous avons jeté dans *Angelo* nos plus grands talens et les plus populaires, Mlle Mars et Mme Dorval à la fois; pour mieux piquer la curiosité publique, nous avons fait de Mlle Mars la courtisane, et de Mme Dorval la chaste dame vénitienne; puis ensuite, pour renouveler l'attention, nous avons donné à Mme Dorval le rôle de Mlle Mars; puis plus tard, nous avons transporté, dans l'un et dans l'autre rôle, Mlle Noblet, qui est bien belle, et Mme Volnys, qui ne l'est pas moins; toutes nos femmes, tous nos hommes, tout notre velours, nous l'avons prodigué indistinctement à cet insatiable et cruel *Angelo*, tyran de Padoue et le nôtre; et pensez-vous que si le public eût répondu quelque peu aux avances de toutes nos Thisbé multipliées, nous nous serions fait assigner devant vous pour lui livrer une marchandise qui nous eût fait rentrer dans quelques-unes de nos avances? Nous ne sommes pas si niais, tout comédiens du roi que nous sommes. Non-seulement nous aurions rejoué dix fois *Angelo*, nous l'aurions joué cent fois de suite. Notre caisse est une affamée qui n'a pas d'oreilles et qui n'a pas de goût; nous tombons d'accord là-dessus avec notre partie adverse. Il peut se faire que *la Camaraderie* ne vaille pas *Marion Delorme*, mais *la Camaraderie* rapporte beaucoup plus. En un mot, comme en cent, messieurs les juges, nous venons à vous, en vous suppliant d'éloigner notre ruine. Vous avez le droit de donner au débiteur insolvable le temps de s'acquitter, donnez-nous le temps d'attendre un nouveau drame de M. Victor Hugo, et alors vraiment, quand il s'agira d'un drame nouveau, nous serons tout aux ordres du demandeur.

« Je sais bien, messieurs, que l'avocat de notre adverse partie tient en main un argument spécieux. — Mais, comédiens que vous êtes, peut-il nous dire, d'où vient cette obstination de ne pas jouer dix fois par an les drames de mon client? *Ils ne font pas d'argent*, dites-vous (pardonnez-nous ce mot qui n'est pas français, il est très littéraire et très dramatique); mais faites-vous donc de l'argent tous les jours? Vous n'êtes pas ici pour en imposer à

Digitized by Google

la justice. Quand vous jouez *Nicomède*, faites-vous de l'argent? Quand vous jouez le *Tartufe* sans Mlle Mars, faites-vous de l'argent? Eh bien! argent ou non, il faut nous jouer tout comme vous joueriez *Tancrède, Nicomède, le Tartufe;* et que diable! ruine pour ruine, mieux vaut-il encore vous ruiner en remplissant votre promesse, en exécutant à la lettre les traités signés, consentis, souscrits, approuvés!

« A cela, messieurs les juges, la Comédie-Française ne restera pas sans réplique. Il est bien vrai que depuis la mort de Talma, notre sauveur, la tragédie de Corneille et de Voltaire se joue dans le vide; il est bien vrai que Mlle Mars absente, Molière n'est plus possible, non plus que Marivaux; il est bien vrai, et ceci rentre dans notre défense, que nous sommes de pauvres diables bien à plaindre, et, par conséquent, très fort à ménager; mais quand vous nous demandez de vous jouer, en manière de passe-temps et d'exercice grammatical, seulement comme nous jouons Corneille, Voltaire ou Molière, les drames de M. Hugo, savez-vous que vous nous demandez tout simplement l'impossible? Il faut, en vérité, que l'avocat de notre partie adverse soit bien peu au fait des habitudes du drame moderne, pour le mettre sur la même ligne que la tragédie classique. Nous ne parlons pas ici du mérite des écrivains, qui n'est pas en litige, et que personne ici, pas même vous, messieurs, vous n'avez le droit de juger; mais nous parlons des auteurs du drame, du palais où se joue le drame, des acteurs qui jouent le drame, des habits dans lesquels se joue le drame. Or, vraiment, il faut être bien sans pitié pour mettre sur la même ligne *Tancrède* et *Hernani*, *Angelo* et *Tartufe!* Jouer *Nicomède* ou jouer *Angelo*, même dans une salle vide, c'est pour nous une différence, non pas de cent pour cent, mais de mille pour cent, tout autant. Toute l'ancienne tragédie se passe dans un palais qui est toujours le même, et qui est construit depuis *le Cid*. *Tancrède*, qui est la tragédie la plus pompeuse de Voltaire, ne demande guère qu'un bouclier et une écharpe. D'ordinaire, une demi-douzaine de comédiens, et autant de comparses, nous suffisent pour représenter tout Racine et tout Corneille; les habits, les toges, les manteaux, ne nous manquent pas; un poignard, ou, au besoin, une coupe en carton nous suffisent pour toutes les péripéties. Dans le drame classique, l'unité de lieu nous dispense de tous frais de machinistes et de décorateurs. En un mot, nous pouvons jouer chaque jour cinq actes des grands maîtres, avec un peu moins de dépense qu'il n'en a fallu seulement pour établir le balcon d'*Hernani*.

« Mais le drame moderne, au contraire, loin de se contenter de l'antique simplicité de *Camille*, de *Rodogune*, ou même de *Néron* empereur, le drame moderne nous oblige à d'incroyables dépenses, dont vous seuls, messieurs, qui êtes des marchands comme nous, vous pouvez apprécier l'étendue.

« Et d'abord, le drame moderne se croirait à jamais perdu, déshonoré, vilipendé, s'il se servait d'une décoration qui eût servi à Voltaire et à Corneille. Fi donc! Le drame moderne a inventé une architecture de carton, de planches dorées et de toile peinte, qui, pour être moins durable que l'architecture en pierres et en tuiles, n'est guère moins coûteuse. Le drame moderne veut d'abord un palais bâti pour lui tout exprès, et à chaque nouveau drame, il lui faut un nouveau palais; et dans ce palais, il faut tou-

Digitized by Google

jours une salle haute, une salle basse, un boudoir où l'on prie, un oratoire où l'on s'embrasse, une salle pour faire jouer les gardes, et quelquefois un redoutable tribunal, qui n'est pas le tribunal de commerce, mais qui y mène tout droit. Et dans ces salles ainsi disposées, le drame moderne veut absolument des meubles faits tout exprès pour cet oratoire, pour ce boudoir, pour cette salle des gardes, pour ce tribunal; ici, du bois sculpté; plus loin, du bois doré; ici, du cuir; plus loin, du velours; et dans ces appartemens ainsi meublés, le drame moderne donne des repas où l'on boit, où l'on mange; il donne des bals où l'on danse; il se rue en musique et en cuisine; il lui faut des danseuses, des danseurs, des échansons, et que dis-je, ô ciel! je n'ai pas parlé encore de la plus grande dépense du drame moderne, dépense exagérée, incroyable, impossible, la dépense pour les vêtemens. O messieurs, vous qui êtes pères de famille, vous qui faites porter vos vieux habits à votre fils aîné, et qui faites retourner l'habit de votre fils aîné pour votre fils cadet, vous dont les femmes ne méprisent ni le dégraisseur, ni les marchandes de modes au rabais, si vous saviez, si vous pouviez imaginer ce que coûte un costume, un seul des costumes du drame moderne, oh! que vous seriez épouvantés de savoir à quel prix s'habillent aujourd'hui Charles-Quint, François Ier, Henri II, Catherine de Médicis, les Guises et tous les autres, et non-seulement ces rois et ces reines, mais encore leurs confidens et leurs confidentes, mais encore leurs courtisans, leurs pages, leurs gardes, leurs valets, ou pour mieux dire leurs varlets! C'est à ne pas le croire, c'est à-n'en pas finir. Il faut à tout ce monde plus de bonne soie, plus de bon velours, qu'on n'en dépensait à la cour même de Louis XIV. Et ce velours doit être armoirié pour bien faire, et cette soie doit être brodée; et il faut encore ajouter à ces manteaux un pourpoint, et à ce pourpoint une dentelle, et il faut que ce pourpoint soit accompagné d'un pantalon de soie, et au bout du pantalon, la vérité dramatique exige des souliers de velours, des talons rouges; et, à l'autre extrémité du héros, il faut placer une toque de velours, et au-dessus de cette toque des plumes blanches, et autour de ces plumes des diamans gros comme des œufs d'autruche! Et les femmes donc? Elles ont des queues plus longues que celle qui se fait au parterre! elles ont des manteaux portés par deux pages! elles sont ruisselantes de perles et de pierreries! Tout le reste à l'avenant. Les petits pages sont bariolés comme des papillons. Les soldats, ce que nous appellions autrefois *gardes*, devenus aujourd'hui des *soudards*, ne se contentent plus de la simple armure de carton; il leur faut des armures en fer véritable, qui fait du bruit quand le soudard s'agite. Or, ils ne sont plus, comme autrefois, une douzaine tout au plus; c'est toute une armée à vêtir, à engraisser et à payer le soir, quand nous avons à peine de quoi payer les pompiers de service! Et pensez-vous encore à ce qu'on appelle les *accessoires?* Les accessoires, je veux dire les bonnes lames de Tolède, les bonnes lances, les bonnes dagues; et les bagues, les cheveux, les gages d'amour; et les fioles d'or qui contiennent le poison et le contre-poison; et les fausses clés, les bourses pleines d'or, les lettres déchirées et brûlées, et la cire à cacheter; et les faucons vivans qu'il faut nourrir à la viande de boucherie; et les peaux d'ours, de tigre, de léopard; et les verres qu'on brise dans l'orgie; et les incendies, les orages, les tempêtes, toutes choses qui usent beaucoup de feux d'arti-

Digitized by Google

fice et de pois-résine : et les chevaux vivans qu'il faut louer chez Franconi; et les couronnes de roses, les cercueils, les mandolines, les crucifix, les échelles de soie; et les coups de fusil, les coups de pistolet, les arbalètes, les sarbacanes? O messeigneurs! pardon, je veux dire : ô messieurs! ce sont là d'horribles frais, qui, même lorsque la salle est pleine, font un terrible déficit dans nos succès.

« La Comédie-Française n'abusera pas plus long-temps de la patience du tribunal. Sa conscience est maintenant assez éclairée. Que le tribunal nous juge. Il est vrai que nous avons eu le tort de passer un traité avec l'auteur d'*Hernani* et de *Marion Delorme*, mais ce traité est impossible à remplir. Le palais d'Hernani est en ruines; la voûte de Charles-Quint a croulé, pas un habit qui ne soit usé jusqu'à la corde. Pour meubler, habiller et loger convenablement Marion Delorme, il nous faudrait faire plus de dépenses que n'en font aujourd'hui douze fils de famille pour six danseuses du grand Opéra; *Angelo, tyran de Padoue,* a eu ses jours de prospérité et de gloire, mais il attend un remplaçant. Prenez-nous donc en pitié, ô vous nos juges! Ou plutôt fasse le ciel que M. Victor Hugo soit clément, et qu'il reporte sur un drame à venir toute sa sollicitude malencontreuse pour les drames passés. »

Quand donc la Comédie-Française aura ainsi parlé, quel sera, je vous prie, l'arrêt du tribunal de commerce? En ceci nous n'avons pas le droit de rien préjuger.

Seulement, croyez-vous donc qu'un homme de sang-froid, appelé à résumer cette cause importante, ne serait pas le bienvenu à les résumer en ces termes :

La Comédie-Française a tort de plaider contre un homme comme M. Victor Hugo. Non-seulement elle est liée par un traité avec l'honorable poète, mais encore elle ne saurait témoigner à son talent trop de respect et trop de soumission.

De son côté, M. Victor Hugo sera très humblement supplié de jeter un regard de pitié sur ces pauvres comédiens, qui n'ont *ni assez de talent, ni assez d'argent* dans leur caisse, pour remonter convenablement, et pour jouer, autant qu'ils le devraient, *Hernani, Marion Delorme, Angelo, tyran de Padoue.* — Renvoie les deux parties au nouveau drame que M. Victor Hugo pourra composer; dépens compensés.... par le public!

Digitized by Google

BULLETIN.

La tâche des électeurs est à peu près finie; celle du gouvernement commence. C'est à lui maintenant d'aider les tendances, encore incertaines, de la chambre de 1838 à se révéler clairement et avec décision. Tout n'est pas dit quand la composition d'une nouvelle législature est connue, et même tout ne serait pas dit quand les antécédens de la plupart de ses membres seraient notés par un recensement fidèle et impartial. S'il en était ainsi, on pourrait trop facilement, dès aujourd'hui, après quelques ingénieux travaux de statistique parlementaire, comme ceux dont les journaux s'amusent, tirer l'horoscope de la chambre qui vient de naître. Elle est, en ce qui dépend de sa composition, ce qu'elle sera un peu plus tard : il ne sera pas donné aux élections de Ploërmel et de la Corse, ni aux scrutins nouveaux qui s'ouvriront par suite des élections doubles, si peu nombreuses, de modifier d'une manière sensible ce que nous appellerons son tempérament naturel. D'autres influences auront peut-être cette vertu, ce sont les influences légitimes du gouvernement, qui, en face de toute législature nouvelle, a le droit et le devoir de prendre lui-même l'initiative décidée de toutes les grandes questions, pour rallier autour d'un drapeau fixe une majorité dont il n'existe encore que les élémens dispersés. La composition de la chambre, bien étudiée, permet sans doute d'entrevoir ses tendances à la fois paisibles et progressives; mais ce sera au ministère de les arrêter, de les concentrer, et de s'en faire une force par un programme qui lui soit personnel, par une attitude ferme et digne qui témoigne de sa confiance en lui-même.

Pour la rédaction de son programme, puisqu'il faut incessamment des programmes, et que les esprits les moins systématiques de notre temps ne sont pas satisfaits sans cela, les difficultés se sont aplanies de jour en jour.

Le plus grave embarras, celui des affaires d'Espagne, a disparu, peut-être pour long-temps. On sait combien le cabinet du 15 avril s'est toujours tenu éloigné de toute idée d'intervention en Espagne; on sait aussi quelle imposante opinion, dans le pays, aurait proclamé une intervention néces-

Digitized by Google

aux prévisions du ministère, qui n'a jamais été fort alarmé des triomphes éphémères du prétendant, la constitution espagnole s'affermit sans secours étranger et refoule ses ennemis au-delà de l'Ebre, avec l'espoir et la ferme résolution, cette fois, de ne pas les laisser tranquilles même sur ce dernier champ de refuge. Pouvait-il, en vérité, se trouver un moyen plus heureux d'expliquer au parlement français pourquoi l'on n'est pas intervenu dans les affaires de la Péninsule?

Un autre article du programme ministériel, qu'il suffira d'indiquer en deux mots, c'est le succès de l'amnistie et de tout le système de conciliation. Tout le monde a été forcé d'en rendre témoignage devant les électeurs; il sera bien permis au ministère de s'en prévaloir, et il gardera sa force, une force qui lui sera propre et qui ne lui sera pas aisément ravie, s'il vient dire, en présence d'une chambre nommée presque tout entière à ce cri de ralliement, qu'il persévère dans le même système. On le laissera, si l'on est juste, en continuer l'application et en recueillir les premiers fruits.

Il aura, pour occuper la jeune activité d'une chambre, pressée de faire acte de puissance, une assez abondante moisson de lois positives, que le pays désire voir passer avant tout; on parle de plusieurs grandes lignes de chemins de fer, dont les projets sont tout préparés et approuvés par l'administration des ponts-et-chaussées, et que le ministère est prêt à concéder aux compagnies, s'il ne lui est pas démontré qu'une si vaste émission de travaux simultanés, une si prodigieuse provocation aux capitaux disponibles, ont plus de dangers que d'avantages; ce seraient les chemins de Paris à Bruxelles, de Paris à Rouen, de Paris à Orléans, de Lyon à Marseille. Une commission a été chargée de discuter d'avance, de comparer les dangers ou les avantages d'un grand ensemble de concessions à la fois, et toutes les questions générales qui se rattachent à cette grave matière; elle en dira son avis à M. Martin (du Nord), qui, d'ailleurs, malgré sa vocation première s'est mis promptement au niveau de sa nouvelle et difficile mission, par des études consciencieuses, des voyages et une consultation assidue de tous les intérêts. Il sera puissamment aidé, dans le sein même du ministère, par M. le comte Molé, qui doit se souvenir encore des sept années fécondes pendant lesquelles il dirigea les travaux publics de la France; c'est une des gloires les plus pures et les moins attaquées de sa vie si active, et il aura sans doute plus d'une occasion de raconter, dans le conseil qu'il préside, comment on procédait dans cette période de merveilles où les communications ordinaires, ouvertes à travers le grand empire, étaient la route du Simplon, et d'autres ouvrages gigantesques.

Une loi, invoquée de toutes parts comme préliminaire indispensable aux concessions des chemins de fer, sera celle qui réglera de nouveau le régime des sociétés par actions, et tâchera de prévenir ou de réduire au moins les abus sans nombre que l'agiotage a multipliés autour de nous dans ces derniers temps, et dont le code de 1807 n'avait pas eu même l'idée. Cette loi, dit-on, achève de s'élaborer au ministère du commerce, et doit être présentée, dès le début de la session prochaine. Nous souhaitons qu'elle produise tout l'effet qu'on voudrait pouvoir en espérer, nous le souhaitons plus que nous n'osons le croire, et il est à craindre que la spéculation, toujours habile et souple, ne fasse encore, même sous la législation nouvelle, une

Digitized by Google

énorme place au jeu des différences dans les opérations d'utilité publique que le gouvernement aura prétendu rendre les plus sérieuses. Mais il n'importe : il faut que cette loi se fasse; ce sera toujours une honorable satisfaction donnée à l'opinion générale, et le gouvernement aura rempli un devoir sacré; ce sera au pays de faire le reste par une intelligence plus saine de ses intérêts et une juste méfiance des loups-cerviers de la Bourse.

La révision de nos tarifs est une de ces œuvres immenses, inépuisables, et à peine entamées, que l'on reprend avec une certaine ardeur, presque à chaque année, et qu'on laisse interrompues après quelques modifications laborieusement disputées. Si le ministère, comme on peut s'y attendre, en dit un mot dans sa première entrevue avec la nouvelle chambre, au moins pour sonder sa pensée et lui signaler ce qu'il veut lui-même, il pourra aisément s'excuser, vis-à-vis du pays, de ne pas aller très vite dans cette voie de réforme; on comprendra du premier coup, s'il le veut, les difficultés de la question; il lui suffira, pour cela, de montrer à tous l'hésitation de la Belgique, qui se refuse, en ce moment même, à reconnaître, par une réciprocité de concessions libérales, ce que nous avons déjà fait pour elle.

Heureusement il y aura une réforme, celle des prisons, qui entrera sans aucun doute dans les plans officiels du ministère, et pour celle-là, nous n'aurons pas à attendre le bon vouloir d'aucun peuple étranger; le succès dépendra de notre seule volonté, et s'il s'agit de consulter au dehors, ce sera, non pour demander un assentiment inutile, mais pour éclairer seulement notre inexpérience. Déjà les établissemens du régime pénitentiaire ont été explorés, comme ils devaient l'être, dans les contrées où ils ont le mieux réussi, en Suisse et aux États-Unis. Les derniers documens recueillis sur cette haute question de politique et d'humanité, viennent d'être livrés au public par M. le ministre de l'intérieur : il appelle tous les hommes de théorie ou de pratique à concourir avec lui vers ce but d'amélioration désirée, à lui ouvrir des vues nouvelles et à le seconder de toutes leurs forces. Et pourtant il a déjà, sur ce point, un plan, un système, des sentimens surtout, qu'il mûrit et féconde depuis long-temps par la méditation; il est prêt à se présenter devant les chambres avec des projets simples, raisonnables et précis, qui, si les chambres le permettent enfin par une libéralité bien entendue, attacheront désormais le nom de M. de Montalivet à l'institution du régime pénitentiaire en France.

Avec un tel programme, dans lequel il resterait à faire entrer l'affaire de Constantine, avec un programme si bien fait pour calmer les passions, et un ministère si apte à l'exécuter, car il a contribué plus que personne à calmer les derniers ressentimens des partis, ne croyons pas, toutefois, que les commencemens de la session seront faciles pour le ministère du 15 avril. Toute législature est indocile dans les premiers jours où elle essaie ses forces, sa volonté, et quelquefois tout simplement (chose misérable!) les fantaisies d'amour-propre de ses nouveaux orateurs. Il faut s'attendre, qui sait? à voir flotter encore tous les principes de gouvernement, réveiller tous les souvenirs lamentables de nos luttes récentes, et traîner une dernière fois au tribunal de l'opinion tant de causes qu'on croyait jugées; tout cela, parce qu'il faudra suivre, dans leurs débuts oratoires, M. Corne, M. Martin, et, Dieu nous pardonne! M. Ferdinand Béchard, dont parle la *Gazette de France*, tous inconnus, on peut le dire, car ils n'ont pas encore passé par

Digitized by Google

ce creuset dévorant de l'éloquence politique; et la tribune a le droit de traiter comme des inconnus tous ceux qu'elle n'a pas soumis à son épreuve souveraine. A l'encontre de ces débutans, dont aucun ne pourra être modéré au fond, ni parlementaire du premier coup, avec des passions violentes qui leur montrent dans le lointain, derrière une révolution sociale, le gouvernement populaire qu'ils cherchent, on verra paraître sans doute quelqu'un de ces vieux athlètes de la résistance de six ans, disposé à prendre au sérieux, dans l'intérêt de sa propre ambition, ces champions de la république ou de la légitimité. Des fantômes seront évoqués pour faire peur à la France, qui se repose et s'abandonne; puis, lorsque tous les nuages auront été amoncelés, lorsque les sombres prophéties des Jérémies doctrinaires auront produit l'effet qu'elles peuvent produire sur les nouveaux venus, amis de l'ordre, si ce n'est pas M. Guizot lui-même, ce sera un de ses amis, moins modeste, qui tirera la conclusion de ces menaces solennelles. Cette conclusion est simple, et nous est connue d'avance : c'est qu'il y a en France une seule doctrine, une seule petite famille d'hommes politiques capables de conjurer le péril, et de préserver le pays à la fois de la république et de la légitimité.

A cela, nous ne doutons pas que le ministère ait une réponse toute prête. A défaut de paroles, s'il s'en abstient, comme à la précédente session, avec une réserve qu'il est permis de juger vraiment exagérée, il pourra du moins montrer ses actes; ils ont élevé entre lui et les doctrinaires un mur d'airain, et pourtant ces actes ont trouvé tous à se placer l'un après l'autre sur un terrain où les révolutionnaires d'aucune couleur n'ont jamais mis le pied.

Répondre ainsi, ce serait assez pour satisfaire les esprits politiques, les cœurs désintéressés, les hommes bienveillans et justes, qui savent gré des difficultés vaincues et glorifient maintenant l'amnistie dans la sincérité de leur ame, après avoir eu quelque peine à y croire. On serait sûr enfin, sans en dire plus, d'être compris de ceux qui entendent à demi-mot. Mais une chambre, principalement une chambre nouvelle, contient d'autres élémens plus rebelles à manier. Elle a des hommes lents à saisir un changement de situation politique, elle en a d'autres prompts à haïr, à soupçonner, à accueillir la calomnie, faute de savoir encore de quelles armes trop souvent on use entre rivaux de pouvoir. Eh bien! à cette population flottante, mais saine, irritable, mais qui n'a point fait un pacte irrévocable avec la haine, à cette population qui décide le sort des grandes mêlées parlementaires et qui fixe quelquefois dès les premières séances la destinée de toute une législature, quel homme lui parlera, comme il faut lui parler, à différentes reprises et en tenant la tribune tout le temps nécessaire, et avec cet accent irrésistible de bon sens, cette facilité insinuante qui improvisent en quelques minutes une majorité durable dans une acclamation unanime? Nous ne voyons, pour ce rôle, d'autre orateur que M. Thiers en dehors du cabinet du 15 avril, dans cette nuance d'opinion qui avoisine celle du cabinet même, et qui doit constituer sa plus grande force. M. Thiers ne manquera pas, par sa faute, à cette mission désintéressée, nous le savons. Son désintéressement est plus sincère et plus patient qu'on ne l'imagine. Evidemment un jour viendra où il se trouvera avoir fait un bon calcul, et on le dira, et on pensera qu'il n'y avait que calcul dans sa conduite. Mais, pour le moment présent, qui est toujours beaucoup dans la vie de M. Thiers, nous croyons à son abnégation complète, à un concours personnel qui ne se démentira

Digitized by Google

pas envers le ministère et ne lui marchandera pas les discours de tribune et les services de tout genre : il suffit à M. Thiers, pour aujourd'hui, que M. Guizot soit éloigné.

Cependant M. Thiers n'est pas isolé, il a ses amis qu'il est tenu de ménager et d'écouter; il ne les connaît pas tous à l'heure qu'il est, le nombre s'en est accru dans les élections; pourra-t-il, s'il agit seul sur eux, les discipliner, les conduire à la défense du ministère dans un moment donné? Au ministère il appartiendra de voir de quel côté sont ses défenseurs naturels et de s'y porter par quelque manifestation éclatante; c'est ici qu'il sera bon de relever les résultats des scrutins électoraux et d'en déduire une leçon pour la tactique à suivre; c'est ici qu'un peu de statistique peut être d'usage dans une certaine mesure : la statistique, selon nous, ne vaut rien à trop forte dose.

Il est incontestable, d'abord, que le centre droit de l'ancienne chambre a beaucoup perdu depuis la dissolution. Les doctrinaires, s'ils ne sont pas tout le centre droit, en sont du moins, comme on sait, l'élite, l'élément actif et remuant : sans eux, il se dissoudrait ou changerait de nature. Voyons donc les pertes des doctrinaires. Trois d'entre eux, consultant plutôt leur goût particulier que l'intérêt général de la petite famille doctrinaire, avaient accepté, avant les élections, un siége à la chambre des pairs : ce sont MM. de Daunant, Camille Périer, Pavée de Vandœuvre. Les élections sont venues et ont fait bien d'autres ravages. Elles ont, il est vrai, respecté M. Jaubert, M. Duvergier de Hauranne, M. Piscatory et plusieurs autres, qui en ont pour trois ans encore, à peu près ce que vit une chambre aujourd'hui, après quoi l'on verra; mais elles ont éliminé les doctrinaires que voici, sinon les plus éminens par l'esprit, au moins quelques-uns des plus ardens et des plus purs : MM. de l'Espée, Chastellier, Duchesne, Augustin Giraud, Jay, Renouard, d'Haubersaert, Laréveillère, François Delessert, Hervé, Pataille.

Et le malheur, pour les doctrinaires, c'est que leur parti est vieux, il est de ceux qui ne réparent pas leurs pertes. En vain la seule feuille qui, depuis la subite et miraculeuse conversion du *Journal de Paris*, puisse faire encore quelque chose pour eux, le *Journal des Débats* a recommandé aux électeurs, pendant plusieurs jours, avec une chaleur toujours croissante, des candidats déjà affiliés à la doctrine, ou dont on ferait bien vite des doctrinaires à brevet, M. François Delessert, par exemple, et M. Plougoulm. Les électeurs ont répondu par un refus à ces provocations tantôt doucereuses, tantôt menaçantes, et peut-être M. Arago n'aurait-il pas été élu au sixième collége de Paris, si M. François Delessert, dans ce quartier commerçant, eût mieux caché dans sa poche sa patente de doctrinaire et n'eût pas été si vivement appuyé par le *Journal des Débats*. Après toutes les défaites essuyées par ses candidats de prédilection, le *Journal des Débats* choisira d'autres amis désormais, nous y comptons, et ne s'exposera pas à perdre ce qui peut lui rester d'influence, en donnant obstinément, dans l'exclusif intérêt de M. Guizot, des conseils qui sont dédaignés. Il n'était pas accoutumé autrefois à prêcher dans le désert, et il renoncera bientôt à se faire ainsi le précurseur enthousiaste de celui qui ne doit pas venir.

Les doctrinaires reconnaissent eux-mêmes aujourd'hui que tout va les abandonner à la fois. La répulsion des électeurs doit rendre irrévocable, ils le sentent bien, la défection des journaux qui les protégeaient : il ne leur

Digitized by Google

restera que la tribune pour y faire entendre, de loin en loin, quelques voix tristes et solitaires. Cependant, comme ils ne se tiendront jamais pour battus, au moment même où ils voient le présent leur échapper, ils se reportent vers l'avenir. Là, ils s'imaginent revivre avec une singulière assurance. Et ne croyez pas qu'ils se contentent de dire : « Nous reviendrons un jour; les fautes du pouvoir, les malheurs du pays, nous ramèneront à travers tous les obstacles. » Ce funeste espoir serait bien quelque chose de conforme à leur patriotisme éprouvé; mais une prédiction si vague ne suffit pas à leur esprit systématique. Ils ont une théorie toute prête pour préciser l'époque inévitable de leur retour, et ils disent : « Ceci durera deux ans, d'une manière ou d'une autre, et, après ce délai, on nous rappellera. » — C'est pousser loin l'amour des généralités et l'orgueil philosophique, que de faire, en quelque sorte, une loi historique pour soi-même. Il y aura donc désormais un principe nouveau dans le monde, c'est que les doctrinaires, poussés hors du pouvoir, y rentrent au bout de deux ans, c'est une vicissitude prévue. Ils s'ajournent eux-mêmes à deux ans, comme la secte proscrite des templiers ajournait un autre roi du nom de Philippe à une année.

En attendant que les prophéties s'accomplissent, les doctrinaires sont impossibles; le centre droit est décimé, et le ministère peut tout au plus glaner dans ses rangs un petit nombre de voix qui n'ont pas été à toujours inféodées aux doctrinaires; mais sa véritable force est au centre gauche, comme nous le désirions. Cette section de la chambre se fractionne elle-même, mais sans se séparer, en plusieurs subdivisions; car trouverait-on quelque part aujourd'hui une complète et harmonieuse unité? Il y a donc la subdivision qu'on appelle plus particulièrement le *tiers-parti*, et qui ne secondera jamais avec zèle un ministère dont M. Thiers renierait les personnes et les doctrines; elle a gagné onze voix, selon toute probabilité. Il y a la subdivision qui n'a besoin d'aucune influence pour se ranger sous celle du 15 avril, et qui la préfère même à toute autre; elle a gagné aussi des voix, nous ne saurions dire dans quelle proportion. Enfin il y a une dernière subdivision, qui votera pour toute administration à laquelle on devra l'exclusion des doctrinaires; elle n'a guère de prédilection à exprimer, ni pour un ministère *tiers-parti*, ni pour le ministère qu'on nomme *politique*, il lui suffit de voir qu'on ait une préférence pour le centre gauche, et qu'on fasse dominer ses vues dans le gouvernement. Cette subdivision s'est aussi recrutée largement dans les élections, et nous présumons qu'un grand nombre des députés nouveaux lui appartiennent. En résumé, le centre gauche, dans toutes ses nuances, a conquis des noms nouveaux et n'a presque rien perdu. Cette pléiade de jeunes hommes politiques, qui sont l'ame, la conscience et le faisceau moral du centre gauche, n'a vu disparaître aucun des siens dans la mêlée; nous voyons sur la liste des élus MM. Dufaure, Dubois (de la Loire-Inférieure), Vivien, Félix Réal, Mathieu de la Redorte, Édouard Roger, Reynard, Malleville, Ducos, etc.

Ce n'est pas tout. L'ascendant politique du centre gauche doit s'accroître même de ce qui tend à affaiblir les fractions de la chambre plus avancées que lui vers l'extrémité. Or, le parti radical de la gauche, malgré l'accession de MM. Martin, Corne, Michel, perd neuf voix. La gauche constitutionnelle de M. Barrot en perd sept. Avions-nous tort de dire, il y

Digitized by Google

jours, avant aucun résultat connu des élections, que le centre gauche serait l'élément vital de la chambre prochaine?

C'est un heureux évènement que la scission de M. Barrot, pour tout le monde; hormis pour la gauche radicale, et de jour en jour cette scission s'aggrave et se complète, témoin le discours de M. Barrot à ses électeurs de Chauny. Mais il n'y a point de parti parlementaire qui soit mieux en position que le centre gauche de recueillir les fruits immédiats de la séparation des constitutionnels et des radicaux. Quelle raison, en effet, avait-on jusqu'ici de mettre en suspicion le centre gauche? On disait, non pas tout-à-fait à tort, que le centre gauche était bien voisin de la gauche de M. Barrot, qui était aussi alors celle de M. Arago, de M. Laffitte, de M. Dupont (de l'Eure), de M. Salverte, indistinctement; on tenait à repousser tout ce qui avoisinait, ne fût-ce qu'en apparence, ce parti jusqu'alors indisciplinable, inflexible, et suspect à la royauté depuis le compte-rendu. Voyez, aujourd'hui, quelle heureuse chance nous arrive! En même temps que la gauche constitutionnelle perd de ses forces numériques, elle gagne de plus en plus le droit d'être appelée constitutionnelle; donc on ne pourra plus, pour ces deux motifs, l'opposer comme un épouvantail perpétuel à tous ceux qui, comme nous, estiment la participation du centre gauche aux affaires une nécessité de la politique présente. La gauche est, certes, encore loin et restera loin du pouvoir; mais elle n'épouvante plus personne, surtout on n'osera plus rendre victimes de la frayeur qu'elle inspirait, tous ceux qui l'ont combattue au premier rang et avec le plus de succès, par cela même qu'ils l'approchaient de plus près.

On jugera peut-être que nous avons mis trop de complaisance à tracer des catégories, à en déterminer les limites, pour y classer toutes les opinions probables de la chambre future. Ce n'est pas absolument un mal à l'arrivée d'une législature où il y aura plus de cent députés nouveaux; ce sont, pour ainsi dire, des logemens tout préparés, où ils peuvent aller se caser, ne fût-ce que pour un jour, et en attendant d'autres classifications plus conformes aux intérêts de la circonstance, d'autres dénominations de partis que nous aurons à adopter dans la langue usuelle de la politique. L'imprévu ne manquera pas dans tout ce que nous allons voir; c'est ce qui assure le haut intérêt de la session pour tout le monde, et nous dirions presque l'amusement de ceux qui voient avant tout, dans les affaires publiques, un spectacle et un passe-temps. Il n'y a presque personne de nos jours qui n'en vienne à s'appliquer, un peu plus tôt, un peu plus tard, cette triste parole: « Je vis par curiosité. »

Parmi les choses qui ont eu le don de nous réjouir, nous en convenons, le désappointement électoral de quelques sommités du parquet parisien figure en première ligne. M. Desmortiers a cessé d'être le député de Saint-Jean-d'Angely; M. Frank-Carré n'a pu se faire accepter à La Fèche, ni, comme on sait, M. Plougoulm à Paris. Nous estimons fort le parquet, nous savons qu'il a rendu de grands services, nous croyons qu'il en rendrait encore dans l'occasion, mais s'il reste ce qu'il est, ce qu'il doit être, le parquet et rien de plus. Il ne nous plaît pas, il nous semble plus qu'inutile que les *bonnets carrés* s'introduisent en trop grand nombre dans la politique. Ils n'y sauraient rien faire de bon, la plupart du temps, à moins de s'élever à une

Digitized by Google

certaine hauteur qui n'a guère été atteinte de nos jours. M. Dupin seul, pour des qualités particulières qui n'appartiennent qu'à lui, et qui encore deviennent parfois des défauts, est bien placé à la chambre, il y est nécessaire; mais aussi faut-il convenir qu'il y représente bien de sa personne une douzaine au moins de *bonnets carrés*.

Il est vrai de dire que, si les magistrats, — les magistrats qui ne sont pas de la *magistrature assise*, — ne doivent pas, à notre sens, être nombreux à la chambre, les avocats mériteraient de l'être encore bien moins. Ceux-ci également sont assez représentés par M. Dupin et par plusieurs autres. Aussi approuvons-nous de tout notre cœur ce sage électeur de Saint-Germain qui, donnant sa voix à M. Auguste Bertin de Vaux, le seul anti-doctrinaire du *Journal des Débats*, s'écriait, après un beau discours de Me Coffinières à la réunion préparatoire : « C'est très bien, mais nous avons déjà trop d'avocats à la chambre! »

— Enfin les Italiens ont retrouvé Rubini, et certes bien leur en a pris, car le public commençait à sentir vivement son absence. Cette voix si puissante, si ample, si profondément sympathique, s'est dégagée des brouillards qui l'enveloppaient, et le merveilleux ténor a reparu dans toute la magnificence de son talent et de son triomphe. La rentrée de Rubini nous a valu l'autre jour *la Sonnambula* et le début de la Persiani. Entre tous les opéras de Bellini, *la Sonnambula* est, sans contredit, le plus charmant. Les douces cantilènes s'y exhalent comme d'elles-mêmes, les motifs agréables y coulent de source, cela est frais et pur, plein de calme, de transparence et de mélodie. Les défauts d'instrumentation que l'on déplore à si bon droit chez Bellini, et qui trop souvent vous ravissent à l'enthousiasme où ses plus belles inspirations voudraient vous entraîner, se dérobent ici sous la grace villageoise du motif, et si les négligences de style se rencontrent encore çà et là, elles empruntent à la naïveté du sujet un air simple qui n'est pas sans charme, un gracieux laisser-aller qui plaît. Presque toutes les cantatrices affectionnent le rôle d'Amina ; on sait quels étonnans effets de passion, de coquetterie et de finesse, la Malibran trouvait dans ce caractère; l'an passé, la Taccani l'avait choisi pour ses débuts, et aujourd'hui la Persiani a fait de même. C'est qu'il y a dans ce rôle deux parties bien distinctes, l'une élevée et dramatique, l'autre agile, variée, brillante, la partie de l'ame et celle de la voix, ce qu'il faut, enfin, pour donner en un moment la mesure d'une cantatrice. Jusqu'à présent, le talent de la Persiani ne s'est montré que sous la dernière de ces deux faces, l'autre est restée dans l'ombre. Ainsi le premier jour, elle a presque échoué dans le mouvement énergique du finale; sa voix ne s'entendait qu'à de rares intervalles, et lorsque Rubini lui venait en aide en étouffant le son; du reste, partout ailleurs sa voix a fait preuve d'une agilité merveilleuse, et, sauf quelques petits accidens qui ne se renouvelleront plus, il faut l'espérer, n'a point menti à ce qu'on en disait. La voix de Mme Persiani parcourt, avec une facilité sans exemple, la gamme des soprani les plus élevés; mais, comme il faut toujours qu'on abuse des avantages les plus rares, et qu'on s'évertue à trouver des effets au-delà des limites de son talent, Mme Persiani ne s'arrête point là et se complaît à monter par boutades dans les plus hautes régions de la voix des enfans de chœur, pour y chercher des notes excentriques qui vous font bondir dans votre stalle

Digitized by Google

et viennent tout juste pour gâter un trait composé à ravir. Que Mme Persiani se livre à ces exercices lorsqu'elle travaille à son piano, rien de mieux; qu'elle pipe à la volée des *ré* et des *mi* sur-aigus, à merveille : si l'un fait défaut, l'autre sort, et d'ailleurs elle peut recommencer vingt fois l'épreuve sans que personne y trouve rien à dire. Mais à la scène, il n'en est plus ainsi; on ne doit attaquer devant le public que les notes dont on est sûr, car le public vous tient compte de tout, et la note a beau se donner des airs merveilleux, si elle a l'air faux, il la chute, sans que vous puissiez prendre votre revanche. La Persiani abuse des traits, elle les prodigue à tout propos et sans mesure, au point que la mélodie en devient méconnaissable. Il faut dire aussi que dans le nombre il s'en trouve quelquefois de charmans et dont l'originalité vous émerveille. Dans la *cabalette* finale, elle attaque le motif avec un aplomb, une hardiesse, une témérité qui n'appartiennent qu'aux cantatrices du premier ordre; quant aux ornemens qui se multiplient à l'excès vers la fin de la conclusion, elle fera bien d'en retrancher une partie, d'autant plus qu'ils ne sont pas tous d'un goût irréprochable et nuisent à l'effet. On a parlé de la Sontag à propos de la Persiani. Sauf l'agilité naturelle, je ne vois pas quels rapports peuvent exister entre ces deux cantatrices. La Sontag affectionnait, il est vrai, les trilles, les cadences, et toutes ces coquetteries de la voix, qui font presque tout le talent de la Persiani; mais comme tout était juste, net, irréprochable, comme on l'écoutait avec confiance, comme l'admiration pouvait se répandre, sans que jamais une note douteuse lui fît rebrousser chemin! ensuite quelle expression sublime à certains jours, quelle grandeur de style et de geste! La Sontag a joué dona Anna de manière à faire le désespoir de toutes les cantatrices, et dans *Semiramide* elle a gagné la partie sur la Malibran, dont le vrai rôle était Arsace. Or, je vous le demande, quelle comparaison sérieuse établir entre une cantatrice de cet ordre et la Persiani, un talent délicat, aimable et fin, mais qui jamais ne s'élève au-dessus des artifices de l'école, et même dans ses vocalisations, dont on a fait si grand bruit, ne réussit pas toujours.—Le Théâtre-Italien va maintenant déployer ses richesses, tous sont à leur poste, les deux soprani, les deux basses foudroyantes du duo des *Puritains*, et pour conduire l'harmonieuse légion, le prince des tenors, Rubini. Il ne manque plus maintenant à l'ensemble qu'un jeune et vaillant contralto qui vienne relever Mme Albertazzi du triste embarras où elle s'est fourvoyée en acceptant le rôle d'Arsace, qu'elle aurait bien dû cependant ne plus jouer.

— M. Ernst, le célèbre virtuose, a donné un concert, vendredi, à l'Opéra. Paganini assistait à cette soirée; on sait qu'il porte le plus vif intérêt à ce jeune artiste, qu'il regarde comme son successeur. Le succès de M. Ernst a été des plus complets; il a joué sur le violon un air de Bellini, comme Rubini l'aurait chanté. L'orchestre de l'Opéra a exécuté l'admirable ouverture d'*Obéron* comme on l'exécute au Conservatoire.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LE

CHEVAL DE CRÉQUI.

A la cour de la reine-régente Marie de Médicis, M. de Créqui ne passait point pour l'un des plus beaux hommes, à cause de sa taille trop petite; mais il avait le langage agréable et l'air si hardi, qu'on ne pouvait se défendre d'un certain plaisir à le regarder. Il plaisait aux dames et passait pour le plus intrépide joueur de son temps, après M. de Bassompierre. Quand ces deux champions se mettaient en présence l'un de l'autre, les cartes à la main, on était sûr qu'il y aurait quelque grosse somme perdue, et le plus ordinairement c'était Bassompierre qui empochait l'argent, parce que le hasard le servait avec une constance inouie.

Un matin que M. de Créqui s'était échauffé mal à propos au petit jeu du Louvre, à vouloir lutter contre une veine malheureuse, il avait perdu 60,000 écus sur parole et de bonne grace; mais il s'en était revenu chez lui fort triste, et songeait aux moyens d'acquitter cette énorme dette. En y mettant sa dernière pièce, il lui manquait encore plus de 40,000 livres, et le comte éprouvait bien de la répugnance à recourir au connétable de Lesdiguières, son beau-père. Ce n'était pas que le bonhomme eût jamais fait difficulté de secourir ses enfans en pareille circonstance; mais il accompagnait ordinairement ses envois de fonds d'une petite mercuriale qu'on n'aimait pas à essuyer. Le comte de Créqui demeura donc un jour entier sans se résoudre à rien, et le soir venu, comme il se trouvait seul dans son hôtel de la rue Beauregard, il se mangea les ongles jusqu'à neuf heures.

Digitized by Google

Ensuite, ayant pris une plume, il se mit d'abord à dessiner sur le bois d'une table, et finit par écrire à son ami le chevalier de Guise, pour l'engager à souper.

Au moment où le message allait partir, le chevalier lui-même arriva. Il apportait des consolations et le fond de sa bourse.

— Eh! mon cher Créqui, dit M. de Guise, vous voilà sombre et accablé; la plume sur l'oreille comme un procureur! Est-ce que vous voulez écrire un traité de la vanité des choses humaines? Les cartes ont été tigresses; il reste encore l'amour et la table. Je vous apporte 3,000 écus; c'est bien peu, mais vous connaissez le proverbe : La plus belle fille....

Il faut savoir que M. de Guise, le second, était fils du célèbre Balafré. Il n'était pas des plus lettrés de la jeunesse d'alors. Il préférait les quatrains de Pibrac aux poésies de Malherbe; mais, quoiqu'il eût en effet l'esprit un peu court, il ne manquait point d'à-propos, et pour ce qui est du cœur, il l'avait meilleur et mieux placé que personne.

— Gardez cet argent, chevalier, répondit Créqui. Mon beau-père Lesdiguières ne refusera pas de venir à mon secours. Je suis un peu sombre, comme vous dites; mais je compte sur vous pour secouer l'ennui; et, tenez, je vous écrivais en vous engageant à venir souper.

— A la bonne heure. Je suis invité chez la vicomtesse d'Auchy, qui réunit, ce soir, un tas de beaux-esprits; mais je reste avec vous. Nous causerons du passe-dix qui vous a joué un si mauvais tour, et nous boirons comme il faut.

— C'est cela, et au dessert nous ferons ensemble ma supplique au vieux connétable.

— Fort bien vu! je suis plein d'esprit à la fin de mes repas.

M. de Guise renvoya ses chevaux et ses gens. On se mit à l'aise, et le souper fut promptement servi. La cave du comte de Créqui était bien garnie. Le connétable avait dans ses propriétés des vignobles fameux; il partageait annuellement ses récoltes avec ses enfans : « Le bourgogne, disait-il, convient à tous les âges, et si mon fils a le nez un peu rouge sur ses vieux jours, il me ressemblera. » Aussi le bonhomme riait plus volontiers des excès de table que des pertes de jeu.

Créqui et le chevalier, tous deux entre vingt-cinq et trente ans, avaient la réputation d'être de solides convives. Les bouteilles se succédèrent avec rapidité; les verres étaient grands et ne demeuraient guère en place, de sorte qu'après une heure de conversation,

Digitized by Google

on demanda de l'air à grands cris. Pour noyer les soucis de son ami, le chevalier buvait outre mesure, sans s'apercevoir que les vins de M. de Lesdiguières étaient fort capiteux. A mesure que le souper avançait, la disposition d'esprit des deux jeunes gens se modifiait singulièrement. Créqui devenait plus joyeux à chaque verre, tandis que M. de Guise, contre son ordinaire, sentait sa gaieté s'évanouir. Il passait la main sur ses yeux, et faisait une mine de plus en plus sévère.

— Chevalier, disait Créqui en riant, vous n'êtes pas bien. Si le feu roi vous voyait, il jurerait son ventre-saint-gris que vous avez justement la figure fâchée de votre oncle Mayenne le lendemain de la bataille d'Ivry. Pour vous remettre en belle humeur, chantez un petit air.

— Créqui, mon cher, il me revient à la mémoire un mot que disait M. de Rohan ce matin, et qui ressemble diablement à une insulte.

— Quelle idée! vous avez entendu de travers et vous vous souvenez double.

— Non pardieu! voici comment la chose est arrivée. M. de Rohan était à deux pas de moi, pendant que je saluais la reine-mère, et il parlait à ses voisins du marche-pied d'un carrosse. Or, je sais qu'on m'a sottement accusé d'avoir tué le marquis de Lux, par trahison, sur le marche-pied de son coche, comme il en descendait pour se battre avec moi. C'est une insigne fausseté; je ne suis pas un assassin, mille diables!

Créqui se mit à rire plus fort.

— Vous êtes charmant, chevalier : M. de Rohan ne peut-il parler du marche-pied d'un carrosse, sans qu'il s'agisse de vous?

— Eh! non. Je ne veux pas qu'on prononce ce mot. Le premier qui le dira, je le tuerai séance tenante, en lui faisant beau jeu, pour prouver que je me bats en galant homme; mais, par la corbleu! au diable les marche-pieds! Je les briserai tous comme ce verre, et puisque j'ai entendu parler de marche-pied, j'en veux avoir raison. Sang de Dieu! il m'a outragé; je lui ferai rentrer ce marche-pied dans la gorge.

En discourant ainsi, M. de Guise se promenait à grands pas, le visage fort rouge et les yeux hors la tête. Créqui se tenait les côtes.

— Au lieu de rire, poursuivit le chevalier, vous feriez bien mieux de prendre votre épée pour venir me seconder.

— Vous perdez la raison; la réputation du brave Guise n'est pas à faire. Asseyez-vous, et ne pensez plus à ce marche-pied.

Digitized by Google

— Je ne pourrais fermer l'œil de la nuit si je ne tirais cela au clair ce soir même. Allons! puisque vous ne voulez pas m'offrir votre office, je vais aller seul chez mon homme.

M. de Guise prit en chavirant ses armes et son chapeau et descendit dans la cour de l'hôtel, où Créqui ne tarda pas à le rejoindre. Une pluie fine et perçante tombait sans bruit; l'air était froid et la nuit sombre. Cependant le chevalier, avec l'obstination de l'ivresse, persista dans sa résolution. Créqui, voyant qu'il ne pouvait le retenir, lui fit seller un cheval et lui mit sur les épaules un manteau de campagne.

— Je vous prête là une bonne bête, chevalier; ménagez-la un peu. Appelez-la par son nom pour qu'elle vous traite en ami. On la nomme *Capricieuse*. Ne serrez pas la bride si lourdement et ne la tourmentez pas. Elle n'a pas besoin qu'on l'excite. C'est l'arrière-petite-fille du fameux cheval noir de mon beau-père le connétable.

— N'ayez donc aucune peur, disait M. de Guise; me prenez-vous pour un enfant? Je vous la renverrai demain au coup de huit heures.

— Allez doucement; le pavé sera glissant et il est tard. Attachez ce manteau à votre collet pour ne pas le perdre. Vos plumes vont être gâtées par la pluie; prenez mon chapeau, je remettrai le vôtre demain au valet que vous m'enverrez. La grille est ouverte. Bonsoir, chevalier! Croyez-moi, allez vous mettre au lit.

— Bonsoir, bonsoir!

M. de Guise toucha des éperons le joli cheval, qui partit comme une flèche et disparut au grand trot par la petite rue Saint-Roch.

L'action du vin se concentrant par l'effet du froid sur l'estomac et le cerveau, le chevalier sentit que la tête lui tournait complètement. Le brouillard et l'obscurité étaient si intenses, qu'on ne distinguait pas les maisons. M. de Guise, laissant aller la bride sur le cou du cheval, s'en rapporta entièrement à sa monture du soin de le conduire et se mit à penser à ses affaires.

— Ah! murmurait-il entre ses dents, M. de Rohan s'imagine qu'on peut ainsi me dire une impertinence, à moi! le fils d'un homme qui a fait la guerre au roi! Morbleu! je lui apprendrai à vivre.

Puis, revenant à la jument noire, le chevalier s'écriait :

— Où me mènes-tu, *Capricieuse?* Nous allons à l'hôtel de Rohan. C'est cela. Cours, ma belle, dépêchons-nous.

L'animal poursuivait sa route comme s'il eût fait grand jour; il tourna par les rues sans hésiter, prit une foule de détours, et semblait emporté par la ferme résolution d'arriver à un but.

Digitized by Google

— Que je suis aise, disait le chevalier, d'avoir affaire à ce Rohan, qui n'est prince que d'une main! Je lui veux faire trois trous à son pourpoint. Le premier dans la poitrine, par un dégagement, comme cela...

M. de Guise, oubliant qu'il était à cheval, gesticulait comme un possédé. La jument noire passa sous une voûte sombre, que le chevalier reconnut tout à coup pour une des portes de la ville.

— Holà! eh! où va donc ce cheval d'enfer?

Il allait s'arrêter et demander son chemin aux gardiens, lorsque la jument, prenant le galop, se jeta au travers des champs. Avant qu'il eût remis la main sur les guides, le chevalier entendit la porte se fermer derrière lui, et l'officier de ronde qui posait à grand bruit les chaînes de clôture.

— Pardieu! dit M. de Guise, je suis curieux de savoir où ce damné animal me va conduire. Si c'est en face du diable, j'en serai fort aise, car j'ai toujours eu furieusement d'envie de lui parler.

Et reprenant ses idées querelleuses, il répétait à satiété :

— Ah! vous croyez qu'on peut ainsi me jeter au nez ce marche-pied! Je vous en donnerai dans les côtes pour votre marche-pied! Je veux que personne n'ose plus prononcer ce mot-là, personne que moi seul; et je le dirai sans cesse, pour que tout le monde tremble rien que de l'entendre.

La jument noire avait repris son trot de course ordinaire. Elle tourna dans la campagne par différens sentiers qu'elle paraissait habituée à parcourir, et s'arrêta enfin devant une maisonnette dont l'obscurité ne permit pas au chevalier de remarquer la bonne apparence et l'air de propreté.

— Qu'est-cela? dit M. de Guise dont l'ivresse se dissipait. Le cheval veut entrer ici! C'est pour m'amener à ce logis qu'il a tant couru! Voilà qui est singulier. Il est évident que Créqui vient souvent dans cet endroit. Ce ne peut donc pas être un coupe-gorge, car je ne crois pas qu'il fasse de la fausse monnaie. Ce doit être bien plutôt une maîtresse qu'il garde dans ce manoir. L'aventure peut devenir plaisante. Allons jusqu'au bout.

La jument grattait du pied le sable avec impatience, tandis que le chevalier cherchait la sonnette. Il la trouva enfin et la tira doucement. Une lumière éclaira les unes après les autres toutes les fenêtres d'une petite tour, et un vieux valet ouvrit la grille.

— On ne vous attendait plus, monsieur le comte. Vous n'avez pas coutume d'arriver passé minuit. Madame est au lit.

Digitized by Google

Le chevalier, descendu de sa monture, était fort embarrassé. Il n'osait parler de peur de détromper le valet. Il rabattait son chapeau sur sa figure et s'enveloppait du manteau de Créqui; mais il ne savait quel chemin prendre, ni où se trouvaient les escaliers. Heureusement une femme de chambre, en robe de nuit, se présenta, une lumière à la main, et conduisit le chevalier par les degrés jusqu'à l'appartement de la dame.

— Faut-il réveiller Thomas? demanda la Dariolette.

— Non.

— Monsieur le comte a-t-il besoin de quelque chose?

— De rien.

— S'il veut me donner son manteau...

— Laisse-moi, va-t-en.

M. de Guise entra dans la chambre à coucher, et ferma la porte brusquement, au nez de la suivante.

— C'est bien aimable à vous d'être venu ce soir, mon cher seigneur, dit une voix fort douce. A quel heureux hasard dois-je votre visite, un jour consacré au jeu et à la cour?

Au lieu de répondre, le chevalier s'empara d'une lumière et d'une grosse clochette, qui étaient posées sur un guéridon près du lit, et les porta sur la cheminée. La dame, écartant un peu les rideaux, reconnut aussitôt que ce n'était pas Créqui. Elle cacha sa figure dans ses mains, sans que le chevalier eût le temps de la voir.

— O mon Dieu! cria-t-elle avec l'accent du plus grand effroi, qui est cet homme?

— Ne vous effrayez pas, madame, je suis le chevalier de Guise, et non point un malfaiteur.

— O ciel! je suis trahie! perdue! Au secours! N'approchez pas de moi!

— Prenez garde à ce que vous allez faire, dit le chevalier en s'asseyant avec sang-froid; si vous appelez vos gens, tout Paris saura l'aventure demain. Ne me reconnaissez-vous pas? Je suis M. de Guise, vous dis-je; je ne vous veux point de mal. Laissez-moi vous conter par quel étonnant enchaînement de circonstances je me trouve ici à la place de Créqui.

La dame enveloppa sa tête dans les draps.

— Je ne vous regarderai point, si vous le voulez ainsi, poursuivit le chevalier. Rassurez-vous, je vous en supplie; vous verrez que vous avez affaire à un galant homme.

M. de Guise raconta tout ce qui venait de lui arriver.

Digitized by Google

— La curiosité seule, poursuivit-il, m'a conduit jusque dans cette chambre. Maintenant je consens à me retirer, si vous l'exigez; mais je pense que vous serez assez charitable pour me garder jusqu'au jour, car je veux être roué si je sais en quel pays je suis, et la nuit est noire, glaciale et pluvieuse en diable.

— Eh bien! monsieur le chevalier, dit la dame, je vais vous faire donner une chambre et un lit. Vous partirez demain matin, et vous irez dire au comte de Créqui ce qui s'est passé. Mais, non, vous saurez en vous en allant où vous êtes venu; vous reconnaîtrez la maison; vous apprendrez mon nom; vous le direz partout. Oh! que vais-je devenir, mon Dieu?

— Eh! là! calmez-vous. Je vous promets que je partirai comme je suis venu, sans rien regarder, sur ce même cheval infernal. En vérité, je veux vous contenter, madame.

— Ne cherchez donc pas à me voir, monsieur; jurez-moi que jamais vous ne ferez aucune démarche pour me connaître!

— Je jurerai tout ce que vous voudrez. Ne vous tourmentez pas ainsi, de grace!

— Ouvrez cette armoire, monsieur, et donnez-moi un masque que vous y trouverez.

— Le chevalier obéit scrupuleusement. Il mit le masque au bout de son épée, et le tendit de fort loin à la dame; mais il eut le temps d'apercevoir un bras admirable, de grands yeux pleins d'expression, et un profil d'une si rare beauté, qu'il sentit du regret d'avoir promis tant de générosité.

— Si vous m'en croyez, dit-il, nous n'éveillerons pas vos gens. Vous dormirez paisiblement dans votre lit, et moi, j'attendrai sur ce fauteuil l'heure de partir. Je sais bien qu'on ne voudrait pas me croire si je disais que j'ai passé ainsi la nuit près d'une belle personne; mais, enfin, en vous jurant sur ce crucifix et par l'ame de mon père, le grand Henri de Lorraine, que ce qui m'arrive aujourd'hui sera un secret éternel, vous aurez, j'espère, confiance en moi?

— Il faut bien que je me fie en votre honneur, monsieur, puisque c'est ma seule sauvegarde.

— A la bonne heure! Je suis fier de cette confiance, et je veux que vous appreniez à me connaître. A présent que nous avons fait une trêve, causons donc plus tranquillement, puisque vous craignez de vous endormir près de moi. La nuit n'est pas bien longue, et il y en

Digitized by Google

a la moitié d'écoulée. Pour vous faire passer le temps, je vais vous conter quelques-unes de mes aventures.

M. de Guise était un cavalier fort beau et fort aimé des femmes. Il savait de bonnes histoires, et il trouva le moyen de divertir et d'intéresser la dame, si bien qu'au bout d'une heure ils riaient ensemble de bon cœur. On peut se dire bien des choses dans une nuit, et je regrette de ne pas connaître entièrement cette conversation singulière. Je sais seulement que, vers deux heures après minuit, le chevalier était appuyé sur le chevet de l'inconnue, et que, vers trois heures, fatigué de se tenir sur ses jambes, il était assis au pied du lit. La conversation languissait; la dame s'agitait en étendant ses membres, et M. de Guise se laissait aller, toujours par excès de fatigue. La lumière s'étant éteinte d'elle-même, le chevalier se trouva enfin couché à côté de la belle.

— Voilà, lui dit-elle d'un ton de reproche, une nouvelle aventure ajoutée à votre liste, et que vous conterez comme les autres.

— Jamais, madame! N'ai-je pas fait un serment cette fois? Bannissez donc toute crainte.

La dame garda le silence, et c'était la meilleure capitulation que pût désirer le chevalier.

Une lueur grise s'étendait insensiblement sur les vitres de l'appartement, lorsque la belle inconnue, sautant à bas du lit, sortit de la chambre, en ayant soin de fermer la serrure au double tour. Quoique la conversation eût fait du chemin pendant le reste de la nuit, et que la dame se fût bien adoucie, M. de Guise n'avait pu obtenir d'être dégagé de son serment. Il voulut donc s'exécuter de bonne grace, et remit à la hâte ses habits. Il entendit au dehors des gens qui chuchottaient, et un carrosse auquel on attelait des chevaux. L'inconnue reparut bientôt; elle était encore masquée.

— On vous conduira en voiture, chevalier, dit-elle. Vous aurez soin de dire au comte de Créqui que vous êtes tombé de cheval après avoir erré toute la nuit. Votre ivresse rendra la chose vraisemblable. Je compte sur votre honneur et vos sermens. Je me suis dit souvent que si ma liaison avec Créqui devait faire de moi une femme dissolue, j'aimerais mieux renoncer au monde. Soyez donc certain que si vous faites une tentative pour me voir, je me retirerai aussitôt dans un couvent. Adieu, chevalier, partez vite!

La dame ouvrit avec empressement la porte; et voyant que le che-

Digitized by Google

valier obéissait docilement, par un retour de faiblesse ou de coquetterie, elle ajouta :

— Je ne vous défends pas pourtant de penser à moi.

— De ma vie je ne fus si heureux ! s'écria M. de Guise en la pressant dans ses bras, et vous êtes une cruelle...

— Allons, partez, au nom du ciel !

— Quoi ! ne vous reverrai-je plus ?

— Jamais, monsieur, jamais en ce monde !

— Si vous me défendez de vous chercher, vous m'enverrez du moins de vos nouvelles ?

— Peut-être.

— Vous me donnerez bien aussi les moyens de vous écrire ?

— Ce méchant homme ne s'en ira pas ! dit-elle en frappant du pied avec colère.

— C'est que je sens que je vais vous aimer horriblement.

— En ce cas, vous aurez à souffrir.

— Accordez-moi un gage, un souvenir que je puisse emporter.

— Rien, monsieur. Point de souvenirs ! point de gages ! vous tenez déjà bien mal vos promesses, en hésitant ainsi à m'obéir.

— Eh bien ! adieu donc. Je m'en rapporte à vous, mais n'oubliez pas que je vous aime. Adieu. Je ne puis renoncer à l'espoir de vous retrouver.

— N'y songez pas. Ce n'est pas probable.

— Que mes ordres soient exécutés, dit encore la dame en s'adressant à ses laquais d'un ton impérieux.

Et le chevalier se jeta en soupirant dans le fond du carrosse, qui partit avec la rapidité de la foudre. Un homme était assis sur le coussin de devant. C'était le vieux domestique qui avait ouvert la grille.

— Monseigneur, dit cet homme fort poliment, je vous demande bien pardon de la liberté ; mais il faut que je suive ponctuellement les ordres de madame, comme vous savez. Veuillez donc retirer votre tête de la portière et permettre que j'abaisse les stores.

— Fais ce que tu voudras, vieux drôle, puisque j'ai promis de me laisser traiter aujourd'hui comme les ours de la ménagerie du roi ; mais pardieu ! ces précautions ne servent à rien. Que va-t-on faire du cheval de Créqui ?

— Que votre seigneurie n'en soit pas en peine. On l'a remis dans son chemin, et, avec trois coups de fouet sur la croupe, on l'a lancé

Digitized by Google

tout seul au galop. Je gage bien qu'il est arrivé à présent à la maison de son maître.

— Mais crois-tu que je ne verrai pas par quelle porte nous entrerons dans Paris?

— Nous n'entrerons point par la plus voisine; nous avons déjà fait un long circuit.

— Et si je veux chercher demain dans tous les environs, je saurai bien reconnaître la maison.

— Il y en a deux mille toutes pareilles, et les environs de Paris sont bien grands.

— Mais si je voulais regarder à l'instant même où je suis?

— Je ne vous le conseille pas, dit le valet en armant un énorme pistolet, car je vous ferais sauter la cervelle.

— Si je t'offrais cent écus, pour me dire le nom de ta maîtresse?

— Ah! je lui conterai cela, parce qu'elle m'en donnera le double.

— Mais si je veux dire à Créqui ce qui est arrivé?

— Monseigneur! vous feriez là une laide action qui ne vous servirait de rien et causerait quelque terrible malheur.

— Le vieux singe a raison.

— Où votre seigneurie veut-elle qu'on la conduise? demanda l'homme, quand le carrosse fut entré dans Paris.

— A l'hôtel de Guise.

Une fois arrivé chez lui, le chevalier ne songea plus beaucoup à son aventure. Il changea d'habits et s'en fut aux Étuves avant de se rendre au Louvre pour faire sa cour. Il rencontra justement Créqui dans la rue Saint-Honoré.

— N'êtes-vous point blessé? lui dit le comte en riant. Vous étiez ivre comme un matelot hier soir, chevalier. Mon cheval est revenu tout seul, couvert d'écume. Il paraît que vous avez fait le juif errant toute la nuit.

— Je ne l'ai point passée si mauvaise que vous le pourriez croire.

— Oh! je n'en suis pas en peine. Un galant de votre sorte ne doit pas manquer d'asiles chez les dames.

— Et vous donc, n'en avez-vous pas aussi quelques-uns?

— Un seul, chevalier, mais que je ne changerais pas pour tous les vôtres.

— C'est à savoir.

Le chevalier de Guise, comme les jeunes gens d'alors, aimait à faire connaître au public ses amourettes; aussi les sermens qui l'obli-

Digitized by Google

gaient à garder le silence furent-ils pour moins dans l'impression profonde que lui laissa la rencontre fortuite de la nuit. Le premier jour il n'y pensa guère parce qu'il alla souper chez sa maîtresse. Le second jour, étant importuné par ses souvenirs, il fit la débauche avec des amis, chez un traiteur fameux; mais le troisième il resta enfermé dans son appartement et ne put songer à autre chose qu'à la belle inconnue. Ce fut le quatrième jour, en s'éveillant, qu'il se sentit amoureux à la fureur. Il se leva, déterminé à chercher la dame pour lui peindre ses tourmens. Ce devait être une personne de la cour, puisqu'elle était très riche; son mari devait être absent pour qu'elle pût ainsi recevoir Créqui tous les soirs. Bien des femmes avaient une maison de plaisance aux environs; mais toutes n'y habitaient pas à cause de la saison qui était fort avancée.

Dans le désordre de la nuit, le chevalier avait noté des indices qui pouvaient le guider dans ses recherches. Une tresse de cheveux blonds s'était échappée de la coiffe; le masque ne cachait pas le front qui était d'une beauté remarquable; la grandeur et la forme des yeux, la longueur des cils lui étaient aussi connues; les mains étaient longues et fluettes; le cou mince et les épaules fort tombantes. M. de Guise avait encore remarqué un signe noir; mais il se trouvait placé sur le haut du bras gauche, dans un endroit que la robe cache toujours, que les femmes découvrent leur poitrine ou qu'elles n'aient point de manches.

Pendant une semaine entière, le chevalier ne bougea plus de la cour. Il ne regardait que les dames blondes, et quand il croyait avoir rencontré juste, il s'informait de deux choses: si le mari était absent, et si on avait maison de campagne aux environs, car il était inutile de demander si on connaissait M. de Créqui, le comte étant un des personnages les plus en évidence.

Malgré tous ces moyens de vérification, M. de Guise se trompa plus d'une fois, et il lui arriva de tenir à plusieurs dames des discours à le faire passer pour fou. Peu s'en fallut qu'il ne le devînt en effet une fois qu'il eût reconnu que sa belle ne venait pas chez la reine. La bourgeoisie était un dédale immense à se perdre en poursuites inutiles, et que penserait-on d'un aussi grand seigneur, le second d'une maison princière, qui ne verrait plus que des *demoiselles* et des gens de courte épée?

Les difficultés ne faisant que l'irriter davantage et son amour croissant tous les jours, le chevalier jura mille fois de ne point se rebuter, dût-il employer une année entière à passer en revue toutes les

Digitized by Google

femmes de la robe et de la finance. Un matin qu'il y avait nombreuse compagnie à la ruelle de la reine-mère, sa majesté, qui était un peu malade, pria M. de Bassompierre de raconter une de ses galanteries pour la divertir.

— Par ma foi! dit le colonel des Suisses, je ne sais, madame, que des histoires qu'il me faut taire, ou d'autres bonnes à conter à mes soldats.

— Bah! reprit la reine. On assure que vous avez quatre mille lettres de femmes en vos coffres et une chambre pleine de portraits.

— Ce sont fables à dormir debout. .

— Ne faites point l'hypocrite; vous avez à Chaillot une maison à mener des filles.

— Madame, j'y en mène en effet (1); mais je n'oserais dire ce qu'on y fait à des oreilles royales. Voilà monsieur de Guise qui peut parler de ses affaires, étant prince et bien plus à l'abri que moi de tout danger. C'est lui qui va nous raconter une de ses amourettes.

Le chevalier, voyant un cercle nombreux de jolies femmes parmi lesquelles il y en avait beaucoup de blondes, pensa que son inconnue pouvait bien s'y trouver. Il conçut l'idée hardie de la forcer à se trahir par quelque signe d'émotion au récit de son aventure. Le désir de la découvrir triompha des scrupules et de la foi du serment. Il évita de prononcer le nom de Créqui, et glissa légèrement sur l'épisode du cheval; mais il parla de la dame mystérieuse et de la maisonnette avec les détails les plus minutieux, en ayant soin d'étudier les moindres jeux de physionomie de son auditoire. Il dit tout ce qu'il savait du signalement de la belle, en jurant ses grands dieux qu'il la poursuivrait jusqu'en enfer, et qu'il l'aimait à la rage.

L'histoire eut du succès et réjouit particulièrement la reine; mais aucune des beautés de la ruelle ne laissa voir qu'elle fût troublée. Le chevalier, croyant en être pour ses frais, s'apprêtait à sortir. Une femme qui se trouva près de lui se pencha contre son oreille et lui dit tout bas :

— Vous êtes un indigne et un traître!

Puis elle se retourna fort tranquillement pour reprendre la conversation qu'elle avait avec une autre personne. M. de Guise tressaillit de joie et de surprise. Il vit des cheveux fort beaux, quoique d'un blond un peu trop ardent; une peau d'une blancheur parfaite, de grands yeux pleins de vivacité, une taille admirable et des mains

(1) Cette réponse de Bassompierre à la reine est historique.

Digitized by Google

effilées; ce ne pouvait être que son inconnue. Il la retrouvait en la personne de Mlle Paulet, jeune femme fort à la mode et qu'on accusait d'être galante. On disait même qu'elle avait eu quelque liaison avec le duc, frère du chevalier. Jamais M. de Guise n'avait songé à lui faire la cour; mais depuis un instant elle lui semblait délicieusement belle, et il s'étonnait de ne l'avoir point reconnue plus tôt.

En quittant le Louvre, Mlle Paulet n'avait pas fait cent pas en son carrosse que le chevalier se trouvait à cheval près de la portière. On releva les glaces d'un air fort maussade et on ne voulut pas seulement répondre aux saluts du jeune seigneur. Arrivé à l'hôtel du conseiller Paulet, M. de Guise offrit sa main pour faire descendre la demoiselle.

— Je ne sais, lui dit-on avec colère, comment je puis encore accepter les services d'un homme aussi déloyal que vous, monsieur.

— Vous ai-je fait le moindre tort? répondit humblement le chevalier; quelqu'un, autre que vous et moi, sait-il ce qui s'est passé entre nous? De grace! permettez que je vous accompagne. Il faut que vous connaissiez à quel point je vous aime.

— Vous ne monterez pas chez moi, monsieur, je vous le défends; je suis trop irritée contre vous dans cet instant.

— Dites-moi au moins quand il vous plaira de me recevoir.

— Mais on ne peut donc se défaire de vous?

— Ce sera difficile à présent, à moins que vous ne me fassiez mourir; mais vous ne serez pas assez cruelle pour me condamner sans m'entendre. Accordez-moi une seule audience.

— Eh bien! ce soir, à dix heures, mon carrosse vous ira prendre chez vous. Je vous donnerai audience dans la maisonnette où vous êtes déjà venu. Vous trouverez en moi un juge sévère, je vous en avertis.

— Je consens d'avance à subir toutes les peines qu'il vous plaira de m'infliger. Elles ne sauraient être aussi dures que celle d'être séparé de vous.

— A ce soir donc.

De retour à son hôtel, M. de Guise, ivre d'espérance, fit appeler son barbier, ouvrit ses boîtes de parfums, et mit une chemise à broderie d'or, comme si l'heure du rendez-vous eût été près de sonner. Ne sachant plus comment tuer le temps, il s'alla promener à pied sous les arbres du cours. Cinq heures venaient de sonner, lorsque M. de Créqui vint à passer sur son cheval noir.

Digitized by Google

— Qu'avez-vous donc, chevalier? lui cria le comte. Vous bâillez comme un président en séance.

— Je m'ennuie à la mort. Mais vous, comment venez-vous par ici sans vos gens?

— Je vais dîner à la campagne.

— Où donc cela?

— Je ne puis vous le dire.

— Est-ce que ce serait chez votre maîtresse?

— Précisément. Je suis en retard. Adieu, chevalier!

M. de Guise demeura comme frappé de la foudre. Une fantaisie de M. de Créqui pouvait lui enlever son bonheur. Des projets sinistres roulèrent dans sa cervelle. Il voulait avouer tout au comte et se battre à mort avec lui. Il fallait qu'un des deux cédât le pas à l'autre, car l'idée du partage devenait intolérable, et la jalousie dévorait le cœur du chevalier. La soirée lui sembla mortellement longue. Il descendit dans la rue avant dix heures, et prêta l'oreille avec attention au moindre bruit. Un brouillard épais enveloppait la ville. Quelques passans suivaient les murs avec des lanternes. Cependant le roulement d'un carrosse se fit bientôt entendre. Les chevaux tournèrent dans la rue et s'arrêtèrent devant l'hôtel; la portière s'ouvrit. M. de Guise bondissait de plaisir. Il donna une bourse pleine d'or au laquais, et s'élança joyeusement sur le marche-pied.

— Sans doute, pensait-il chemin faisant, Créqui n'a fait que dîner avec Mlle Paulet, et il n'y passe point la nuit.

Après un assez long voyage, la voiture entra dans une petite cour sablée. Mlle Paulet descendit elle-même les degrés pour recevoir le chevalier; mais il crut s'apercevoir que l'aspect du vestibule n'était pas le même qu'à sa première visite.

— Vous viendrez aujourd'hui dans mon salon, lui dit-elle, c'est là qu'est mon tribunal. Voici le siége de l'accusé.

En parlant ainsi, la demoiselle désignait un large fauteuil placé près du feu, à côté d'une table où le souper était servi.

— Jugez-moi de même tous les soirs, dit le chevalier en prenant un baiser sur deux lèvres entr'ouvertes par le sourire; et puisse mon procès durer plus long-temps que celui de Biron!

La camériste, qui sortit alors du salon, passa devant M. de Guise. Ce n'était pas celle qu'il avait vue la première fois. Le valet qui apporta les viandes était aussi une figure nouvelle. Un doute étrange vint assaillir le chevalier.

Digitized by Google

— Vous l'avez eu aujourd'hui à dîner? dit-il à Mlle Paulet.

— De qui parlez-vous?

— De celui qui fera le malheur de ma vie si je ne vous arrache à lui.

— Ne pensons pas à cela.

— Encore un seul mot, je vous prie. De quelle couleur était le manteau qu'il avait aujourd'hui?

— En vérité, vous êtes singulier! Quelle fureur avez-vous de parler de cet homme? Ne cherchez donc pas à me le remettre dans l'esprit, et surtout ne me donnez pas occasion de prononcer son nom.

— Ouais! pensa M. de Guise, est-ce qu'elle l'ignorerait? est-ce que ce ne serait pas mon inconnue?

Dans l'incertitude où il tombait tout à coup, le chevalier ne voulut pas se priver d'un plaisir qui était si proche et si attrayant. Dans le cas même où il y aurait une tromperie sous jeu, elle était assez douce pour qu'il consentît à prolonger l'illusion.

On verra par la suite de cette histoire combien il était amoureux de son inconnue; mais un caprice d'un moment n'était pas à dédaigner pour cela. L'amour est un remède si sûr aux peines d'amour, qu'il aurait peut-être suffi que l'erreur se prolongeât jusqu'au lendemain pour que le chevalier se trouvât guéri de sa passion, et que Mlle Paulet s'emparât entièrement de cette imagination indécise qui cherchait à se fixer.

M. de Guise avait un moyen sûr d'éclaircir ses soupçons; c'était le signe noir qui devait se trouver à la jonction du bras gauche à l'épaule. Il eut le bon esprit de ne point trop se hâter d'y recourir. Il mangea le souper le plus gaiement qu'il put, et laissa les choses suivre leur cours naturel. Ce fut le lendemain à la pointe du jour seulement comme la demoiselle sommeillait, qu'il écarta d'une main tremblante la manche de la chemise. Le bras était fort joli et d'une blancheur charmante; mais le signe n'y était pas! Mlle Paulet en s'éveillant vit le chevalier qui ajustait tranquillement ses dentelles et attachait son manteau.

— Que faites-vous donc? lui dit-elle.

— Ne vous dérangez pas, ma mignonne, répondit-il; je vais poursuivre mes recherches. Je vous sais gré de la tromperie. Vous n'êtes pas mon inconnue, et si je pouvais l'oublier, ce serait bien auprès de vous; mais je sens que rien ne peut l'ôter de ma pensée, puisque je suis encore tout à elle dans ce moment même. Adieu. Acceptez

Digitized by Google

cette bague en souvenir de cette nuit, et si vous en avez le temps, songez à moi quelquefois.

Le chevalier mit un fort beau diamant au doigt de Mlle Paulet, et sortit de la maison.

Un mois entier s'était écoulé depuis cette rencontre, et M. de Guise n'avait pas reparu à la cour. N'espérant plus retrouver sa belle parmi les femmes de la noblesse, il s'était jeté si avant dans la bourgeoisie, qu'il ne venait plus au Louvre. On s'inquiéta d'une si longue absence. Bassompierre avait vu par les rues le chevalier fort en désordre, la mine pâle et son épée lui traînant sur les talons. Il fallait que l'amour lui eût troublé la raison ou qu'il fût malade. En effet, le pauvre jeune homme était au désespoir, et le jour que Bassompierre l'avait aperçu, il se mit au lit avec une grosse fièvre. On se rappela l'histoire racontée à la ruelle de la reine; on en reparla beaucoup, et la maladie du chevalier devint un sujet général de conversations. Les dames s'intéressaient à son malheur. On s'inscrivait pour lui chez le suisse de son hôtel, et Sa Majesté lui envoya le médecin des enfans.

Pendant qu'il était alité, le chevalier reçut un billet qui lui rendit un peu de courage. C'était de la dame mystérieuse :

« Est-il vrai, lui disait-on, que vous soyez malade par amour pour moi? En ce cas, prenez patience. Les maris sont mortels comme les autres hommes, et les amans sont infidèles. Vous entendrez sans doute parler de moi dans trois mois. »

Le terme était fort long, mais enfin c'était du moins une perspective consolante. Ce qui contribua le plus au prompt rétablissement du malade, ce fut une inspiration lumineuse qui lui vint à force de réfléchir. Sitôt qu'il se vit en état de sortir, le chevalier s'en alla chez M. de Créqui. Après avoir causé de mille choses indifférentes, il témoigna le désir de visiter les écuries. Tous les chevaux furent passés en revue, et le comte, étant riche et magnifique, avait de belles montures. M. de Guise s'arrêta en dernier devant la jument noire qu'il avait aperçue tout d'abord.

— N'est-ce pas là, dit-il sans avoir l'air d'y songer, cette bête que vous m'avez prêtée un soir?

— Précisément. C'est celle que je préfère aux autres.

— Elle me plaît, je ne sais pourquoi, et je voudrais vous l'acheter.

Digitized by Google

— Je n'ai pas envie de m'en défaire. Elle descend en ligne maternelle du fameux cheval de M. le connétable.

— Ce ne serait pas là une raison pour la garder, si elle ne valait rien.

— Mais il s'en faut qu'elle soit mauvaise.

— Je le crois, puisque je vous propose de me la céder. Je vous en donnerai un bon prix, ou bien nous ferons un échange.

— Vous ne la prendriez pas, si je vous offrais de la troquer contre votre beau cheval de Hanovre.

— Peut-être, car celui-là ne me plaît plus autant que les premiers jours.

— Allons donc! vous feriez une mauvaise affaire, et, d'ailleurs, je tiens à ma jument noire.

— Faites-moi l'amitié de me la vendre.

— Voilà un caprice de malade, chevalier.

— C'est vrai. Il faut absolument que je me passe cette fantaisie. Fixez vous-même la somme.

Depuis quelque temps les cartes n'étaient point favorables à M. de Créqui. Il avait besoin d'argent et voulut profiter de l'occasion. Il demanda huit cents écus. C'était énorme; mais le chevalier n'hésita pas.

— Je vous apporterai cela demain soir, à neuf heures, dit-il au comte, et j'emmènerai le cheval.

Le lendemain, avant neuf heures, M. de Guise arriva tenant les huit cents écus. Il ajouta soixante livres pour la selle et la bride, ne voulant gêner en rien la jument noire dans ses habitudes. Le palefrenier qui la soignait d'ordinaire l'apprêta, et le chevalier mit lestement le pied dans l'étrier.

— Bonsoir! dit Créqui en riant. Vous êtes un grand original, chevalier. Si demain vous avez des regrets du marché, vous me trouverez prêt à le rompre, pourvu que le jeu n'ait pas été trop méchant pour moi.

— Je ne reviens jamais sur une affaire conclue.

— Comme il vous plaira. Ménagez cette pauvre bête, et ne lui faites pas mener une aussi rude vie que le jour où je vous l'ai prêtée.

— Soyez tranquille, j'en aurai soin.

Le cheval piaffait d'impatience. M. de Guise était haletant; il partit comme le premier jour par la petite rue Saint-Roch. L'obscurité était profonde, et pourtant la jument allait grand train, ce qui promettait

Digitized by Google

un succès complet. Sa volonté semblait fort arrêtée. Elle prenait, sans hésiter, les détours et marchait avec une rapidité croissante. Le chevalier en riait convulsivement, tant il avait de joie de se sentir ainsi porté vers le but de tous ses désirs.

— Cours, belle Capricieuse! disait-il en laissant aller les guides. Nous atteindrons le bonheur, et ta ration d'avoine sera doublée ce soir; je te le promets.

Cependant M. de Guise, ne voyant point apparaître la porte de la ville qu'il avait passée la première fois, commençait à s'étonner.

— Peut-être, pensa-t-il, Créqui ne prend-il pas exactement le même chemin tous les soirs; qu'importe, pourvu que nous arrivions!

Les tours du Châtelet apparurent tout à coup, et la jument noire traversa rapidement le Pont-au-Change que M. de Guise était certain de n'avoir pas trouvé sur son passage à la première excursion.

— Où me mènes-tu, infernale bête? murmurait-il en retenant son manteau prêt à voler dans les airs. Faut-il que tu te fourvoies justement aujourd'hui! Mille démons! où donc allons-nous?

Le chevalier n'osait pourtant remettre les mains sur la bride, car la pensée lui vint à l'esprit que la dame pouvait bien avoir changé de domicile. Il traversa bientôt le second bras de la rivière et s'enfonça dans les rues tortueuses du faubourg Saint-Jacques. Arrivé près du cloître des Cordeliers, le cheval s'arrêta court devant une maison d'assez pauvre apparence, et posa ses nazeaux entre les barreaux de la porte.

— Plus de doutes! s'écria M. de Guise, *elle* est rentrée à la ville, et voici le séjour où je dois la retrouver!

Il sauta légèrement à terre, et saisissant le marteau, se mit à frapper violemment. Une vieille femme apparut au bout de cinq minutes, tenant une lumière que ses doigts décharnés défendaient mal contre les attaques du vent.

— Un peu de patience! cria-t-elle de loin. Eh! pour Dieu! on ne frappe pas ainsi à cette heure de la soirée. Que voulez-vous, l'homme?

— Ouvre vite, bonne femme, c'est de la part du comte de Créqui.

— Pardon, mon gentilhomme; excusez-moi, je vais aller chercher les clés. Mon maître est dans son lit, mais il se lèvera, s'il est nécessaire.

— Ah! ton maître est au logis! c'est différent; je reviendrai demain; et comment se porte sa femme?

— Vertudieu! méchant écolier, vous moquez-vous des gens? Mon maître n'est pas marié, par la grace du ciel!

Digitized by Google

— Qui est donc ce maître, et comment diable se nomme-t-il?

— Allez, vous êtes un drôle de venir troubler le repos de maître Pucelle, le meilleur avocat du barreau de Paris. Tout le monde le connaît, et c'est lui qui plaidera demain pour M. de Créqui, dont il a l'honneur de recevoir une visite tous les jours depuis un mois, car ce procès donne bien de l'inquiétude à l'illustre seigneur.

Le chevalier, furieux et désespéré, remonta sur sa bête, et lui enfonçant les deux éperons dans le ventre, la conduisit chez lui au triple galop, en la rouant de coups.

— Du moins, disait-il en frappant de toutes ses forces, je te dégoûterai du quartier Saint-Jacques et des visites à maître Pucelle!

Créqui était depuis peu en procès contre les collatéraux de sa femme, et comme il allait tous les jours voir son avocat sur son cheval favori, l'animal avait pris de nouvelles habitudes. Pendant huit jours de suite, M. de Guise s'efforça vainement de lui faire retrouver les anciennes. Tous les soirs le chevalier s'en venait dans l'ombre, sous les murs de l'hôtel Créqui, et partait de là, laissant errer la jument noire à sa fantaisie; mais quand cette bête indocile ne prenait pas le chemin du logis de l'avocat Pucelle, à cause des leçons que lui donnait son cavalier, elle errait au hasard par les rues. Cette vie vagabonde, dans la mauvaise saison, aurait pu coûter cher à M. de Guise, s'il n'eût heureusement fini par se convaincre de l'inutilité de ses efforts. Ayant perdu l'espoir de retrouver sa belle inconnue, il s'enferma chez lui, ne voulut recevoir personne et résolut d'attendre le plus patiemment qu'il pourrait l'époque fixée par la dame. Trois mois sont longs à passer pour un homme aussi amoureux. Le chevalier devint si pâle et si maigre par l'effet de l'ennui, que ses amis avaient peine à le reconnaître.

Ce fut bien pis encore au bout des trois mois, quand le chevalier vit les jours s'écouler sans qu'il lui vînt de nouvelles. Il se promenait éternellement dans la cour de l'hôtel de Guise et courait chez le Suisse dès qu'il arrivait quelque message. Il tomba sérieusement malade à la fin du quatrième mois, et cette fois les médecins crurent qu'il n'en reviendrait pas. La dame eut la cruauté de ne pas envoyer chez lui une seule fois. Le pauvre jeune homme s'imagina qu'elle était morte et commanda des habits de deuil. Lorsqu'il entra en convalescence, le duc son frère, craignant que ces folies n'eussent une mauvaise fin, le voulait emmener en Provence; mais lui n'y voulut jamais consentir. Il finit par former le projet de tout avouer à M. de Créqui, dans l'es-

Digitized by Google

poir que le comte, plus enclin encore au jeu qu'à la galanterie, consentirait peut-être à céder sa maîtresse.

Avant d'oser en venir à ce parti, le chevalier s'en alla un matin se promener tout seul au bord de la rivière. Il avait la tête basse et le regard si morne, qu'il était un objet de pitié pour les passans. Il arriva doucement jusqu'à l'arsenal où M. de Rosny, grand-maître de l'artillerie, faisait essayer des canons qui sortaient de la fonderie; c'étaient de grosses pièces qui faisaient des détonnations effroyables.

—Je gage, messieurs, dit le chevalier aux officiers d'artillerie, que personne de vous n'aurait la hardiesse de se tenir à cheval sur le premier canon que l'on va tirer?

— De la hardiesse! lui répondit-on, ce serait bien plutôt un acte de pure démence; le reculement seul de la pièce doit donner une furieuse secousse!

— Vous ne l'oseriez donc pas, messieurs?

— Non, certes!

— Eh bien! moi, je le veux faire.

— Et moi, dit M. de Rosny, je vous supplie de ne pas risquer ainsi votre vie. S'il vous arrivait malheur, la responsabilité tomberait sur ma tête.

— Voici des témoins qui attesteraient que je l'ai voulu. Pour ce qui est de ma vie, ne vous embarrassez de rien, je vous la cèderais, en ce moment, pour fort peu de chose. Quand Fontenai-coup-d'Épée fit scier par le tronc un arbre où il était monté, pour voir s'il se ferait mal en tombant (1), on ne s'opposa pas à son envie; laissez-moi donc contenter la mienne, je vous prie.

En parlant ainsi, M. de Guise se mit à cheval sur un énorme canon chargé jusqu'à la gueule, et qui n'avait pas encore été tiré.

— Allons, mettez le feu! criait-il sans vouloir écouter les remontrances du grand-maître.

Il fallut lui obéir. Le canonnier abaissa la mèche. Le coup partit avec un bruit terrible et déchirant dont les assistans furent étourdis. Un nuage épais enveloppait le chevalier. Une vieille moustache s'écria :

— Il est perdu! la pièce a dû éclater!

En effet, le canon venait de crever, et M. de Guise gisait à terre horriblement mutilé. On le porta chez lui sur un brancard; il n'était pas mort, mais il n'en pouvait revenir. La nouvelle de cet accident

(1) Historique.

Digitized by Google

se répandit par la ville, et, comme on parlait depuis long-temps des chagrins de ce jeune seigneur, on broda là-dessus une foule de contes étranges.

Vers le soir, comme les médecins se retiraient, déclarant qu'il n'y avait aucune ressource, une dame fort belle accourut à l'hôtel de Guise. Elle pénétra jusqu'au lit du chevalier, et pencha son visage, noyé de larmes, sur celui du moribond. Il ouvrit les yeux, et faisant un grand effort pour parler :

— Vous auriez mieux fait de venir plus tôt, dit-il.

Et il expira.

C'était la dame mystérieuse !

Cette femme s'appelait Marie Droguet : elle était fille d'un simple sergent au Châtelet, et le président Le Coigneux l'avait épousée pour sa beauté. Son humeur était fantasque. Elle rendit ses amans fort malheureux, à l'exception de M. de Créqui. Elle avait pour habitude d'aller à pied par les rues, précédée d'un homme qui jouait du luth de Bologne, ce qui n'était pas d'usage alors, et aurait un peu prêté à rire, si elle n'eût été d'une beauté vraiment extraordinaire.

Son mari, M. Lecoigneux, dont Mignard fit plus tard le portrait, avait une mauvaise mine qui tenait parole, car il montra toujours un cœur très dur. Depuis long-temps il se repentait d'avoir épousé Marie Droguet, et les mémoires du temps racontent qu'il s'en défit vertement par le poignard pour prendre une autre femme qui lui apportait beaucoup de biens quoiqu'il fût déjà riche. C'était peu de jours après la mort du chevalier de Guise.

On sait ce qu'est devenu M. de Créqui, et les historiens l'ont assez fait connaître. Le roi le fit duc et prince de Foix. Il se distingua surtout à la campagne de 1622 et dans ses ambassades.

Il ne nous reste plus qu'à parler de la jument noire qui avait causé tant de malheurs. Elle faillit coûter la vie au frère du chevalier en se jetant avec lui dans une fondrière ; mais elle lui servit beaucoup le jour qu'il s'enfuit en Piémont, ayant appris que M. le cardinal le voulait faire arrêter. Elle mourut fort vieille à Rome dans les écuries d'un prélat qui la mit au carrosse, et à qui elle pensa plus d'une fois faire rompre le cou par ses caprices.

PAUL DE MUSSET.

Digitized by Google

EXPLORATIONS DE VICTOR HUMMER

EN ÉGYPTE.

En 1810, on parlait beaucoup à Munich de Victor Hummer, jeune étudiant qui sortait de l'université. Quelques amis voulurent l'entraîner dans une association nationale, instituée pour exterminer les Français. Victor Hummer répondit qu'il ne voulait exterminer personne, que ses inclinations étaient vouées à la science, et qu'il se proposait de vivre en paix, toute sa vie, dans son cabinet de Munich, pour élever un monument à sa patrie et à l'univers. Il parlait toutes les langues anciennes et modernes.

Hummer avait spécialement cultivé l'histoire de l'université. Nul ne connaissait mieux que lui la cause de la grandeur et de la décadence de tous les empires. Il savait le grec comme M. Gail, et lisait Xénophon comme un vétéran des dix Mille. Un jour, on lui demanda, à l'improviste, quel était le consul romain qui florissait au temps d'Alexandre de Macédoine. Il répondit, sans hésiter, Papirius Cursor. On ouvrit les vingt volumes in-quarto de Catrou et Rouille, et l'on reconnut la vérité du fait.

Hummer se sépara du monde, et se voua corps et ame à la traduction d'Hérodote. Il estimait profondément cet historien, et voulait lui témoigner son affection d'une façon solennelle. Hummer ne fut pas distrait de son travail par tout le fracas des batailles contemporaines. Ami de l'antique, il avait en sincère mépris les soldats allemands et étrangers; il abhorrait le shako et le frac blanc. Tout ce qui n'était pas phalange macédonienne était misérable à ses yeux.

Au bout de dix années de labeur, il avait dévoré son petit patrimoine, mais Hérodote était traduit. Il offrit environ cent kilogrammes

Digitized by Google

de manuscrits au libraire Cotta pour 10,000 florins. L'éditeur de Leipsig lui écrivit une lettre charmante, et refusa d'imprimer sa traduction. Hummer avait fait trois ans de philosophie, et cela lui servit en cette occasion; il se rappela tous les aphorismes des sages sur les contrariétés de la vie, et garda son manuscrit pour en faire les délices de son foyer domestique. Il en lisait des fragmens à ses amis. A la fin de l'année, il n'eut plus d'amis : Hérodote seul lui resta.

A force de se relire, il fondit son individualité dans celle d'Hérodote, et parfois il se croyait Hérodote et pensait en grec. « Ce qui manque à mon ouvrage, disait-il, ce sont des commentaires et des notes; le libraire Cotta me l'a fait observer avec raison. Il faut compléter l'œuvre. Commentons et annotons; j'aurai cent éditeurs pour un. Si l'Allemagne me fait défaut, j'irai à Paris, et le premier libraire du Palais-Royal me donnera 100,000 francs de ma traduction..... O Paris! »

Il lui restait une petite maison de 4,000 florins; il la vendit pour faire ses commentaires. « Heureux ceux qui placent ainsi leur argent sur la postérité! » disait-il en prenant une lettre de change sur la maison Pastré, à Alexandrie d'Égypte. Débarrassé de tout souci, il partit pour l'Égypte, le 15 mars 1822.

En arrivant au Caire, il fut atteint de la peste; mais sachant bien qu'il ne devait pas en mourir, puisque les commentaires n'étaient pas faits, il se laissa tourmenter par le fléau, et ne prit d'autre médecin que le hasard. Cependant il perdit un œil. « C'est justement, dit-il, ce qui est arrivé à Annibal dans les marais étrusques. » On voit que son caractère d'historien se soutenait jusqu'au bout.

A peine convalescent, il prit du papier vélin d'Allemagne, qui est gris, et un crayon hongrois, loua un chameau, et sortit de la ville par la porte du Kalib.

« Commençons par observer le lac Mœris, dit-il; Hérodote s'est étendu complaisamment sur ce lac. Il a vu les deux pyramides qui s'élevaient au milieu de ce lac; elles avaient six cents pieds de haut, dont une moitié dans l'eau et l'autre dans l'air. Elles étaient surmontées de deux statues de bronze doré, et revêtues sur leurs quatre faces d'un beau marbre poli, tiré des carrières du Mokatan. »

Hummer adressa la parole en arabe à des fellahs qui buvaient l'ombre sous la porte du Caire, et leur demanda le chemin du lac Mœris.

Les fellahs regardèrent fixement l'étranger, et ne répondirent pas.

Digitized by Google

— Au fait, dit Hummer, je m'adresse à des paysans stupides; je trouverai bien le lac sans eux. Le lac Mœris avait quatre-vingts lieues de circuit, d'après Hérodote, qui l'a vu comme je vois mon chameau. On ne perd pas un tel lac comme un verre d'eau.

Et il poussa sa monture vers le Mokatan.

Le soleil dardait d'aplomb sur la tête du commentateur d'Hérodote; mais la science ne s'arrêta pas devant 40 degrés Réaumur. Hummer remerciait même le soleil, qu'il appelait Horus, de lui montrer clairement la plaine. Le jour était si radieux, qu'on aurait découvert un scarabée sacré à deux lieues à la ronde. Cette clarté transparente ne servit qu'à prouver à Hummer qu'il ne voyait rien du tout.

Après quatre heures de marche dans le sable, il vit poindre deux pyramides dans la direction de Saccarah. Toute fatigue fut oubliée: « Ce sont les pyramides du lac Mœris! s'écria-t-il, je les reconnais; mais il paraît que le lac est à sec; n'importe, je verrai le lit, un lit de quatre-vingts lieues! Si je ne me trompe, je crois découvrir aussi les ruines du Labyrinthe. Oh! que j'ai dit de belles choses sur le Labyrinthe dans mon ouvrage d'Hérodote! Le Labyrinthe, ai-je dit, était un palais composé de cent palais; il avait été bâti par l'architecte Cramris, sous un Basileos-Ptolomeos, je ne sais plus lequel. Cet édifice prodigieux, ai-je ajouté, occupait autant de terrain qu'une ville; il se baignait dans le lac Mœris, comme un roi d'Orient dans une cuve de porphyre. O palais des palais! »

En achevant ces mots, il découvrit la tête d'une troisième pyramide. Le chameau s'arrêta.

« Trois pyramides dans le lac Mœris! dit-il, voilà qui est singulier; je n'en ai annoncé que deux, et j'ai affirmé les avoir vues. C'est peut-être une ombre; avançons. »

En avançant, il en découvrit quatorze.

« Quatorze pyramides dans le lac Mœris, où il ne devrait en exister que deux! dit Hummer, cela mérite un commentaire particulier. Peut-être l'éloignement m'a fait faire une erreur de calcul; allons examiner le phénomène de plus près. »

Arrivé au pied des pyramides de Saccarah, il en compta dix-sept.

Elles n'avaient pas six cents pieds; c'étaient des pyramides de briques, de dix toises de haut, en fort mauvais état, et qui avaient été probablement bâties, sans façon, pour ensevelir dix-sept petits banquiers de Memphis.

« Ce doit être la monnaie des grandes pyramides d'Hérodote, dit

Digitized by Google

Hummer. Voilà bien le génie démolisseur des peuples! on détruit un palais pour construire cent chétives maisons; on démolit deux pyramides pour en construire dix-sept. Ainsi s'éteignent les grandes choses! Voilà donc ces deux fameuses pyramides dont j'ai parlé. Quelles devaient être belles quand elles n'étaient que deux! Écrivons ce commentaire sur mon album. »

Hummer jeta circulairement ses yeux dans le désert, et dit: « Voilà les ruines du lac Mœris. C'est bien là notre lac, il n'y manque que l'eau. Mes descriptions sont de la plus parfaite exactitude. Je suis au milieu du lac, au pied de ces deux dix-sept pyramides; je n'ai plus que le Labyrinthe à trouver. »

Il avait perdu beaucoup de temps dans ces explorations; la nuit tombait. En cherchant le Labyrinthe, il s'égara.

Il erra long-temps de détours en détours, et découvrit une hutte d'Arabe. « Frappons à cette porte hospitalière, dit-il: avec quel bonheur l'enfant du désert va me recevoir! » Il frappa trois fois; la hutte était déserte. Hummer se coucha sur le sable, en se faisant de son chameau une alcôve à quatre piliers et un lambris. Le premier rayon du soleil l'éveilla en sursaut, comme si un tison eût brûlé son visage. Il fit un petit repas frugal, et, s'orientant à l'aide de la carte et du soleil, il se prouva qu'il n'était pas fort éloigné du lac Natroun et du *Fleuve sans eau*.

« Hérodote a parlé du lac Natroun, dit-il, c'est un lac sans importance; mais je serais bien aise d'explorer le *Fleuve sans eau*. *Anhydropotamos*. Commençons par le lac, le fleuve est tout près. »

En effet, il trouva un amas de sel, durement cristallisé, dans l'étendue d'une demi-lieue. C'était incontestablement le lac. Il en prit un échantillon, et fit un commentaire. Ensuite il s'enfonça dans le désert, en suivant un vallon formé de petites dunes prolongées. Hummer reconnut dans ce vallon le lit du fleuve; il n'y avait pas une goutte d'eau, et le sable était chauffé à quarante-cinq degrés.

Avant de rentrer au Caire, il visita Arsinoë, aujourd'hui *Faïoun*. Hérodote appelle Arsinoë la province des Roses: il avait voyagé dans cette province toujours entre deux haies de rosiers. Hérodote ajoute que le parfum d'Arsinoë arrivait jusqu'à Memphis. Hummer marchait le nez au vent dans la direction du parfum: il trouva des forêts de nopals, qui ont beaucoup d'épines, mais point de fleurs; ils étaient habités par des lézards verts. Le voyageur allemand ne vit dans la dénomination d'Hérodote qu'une allégorie profonde, et il admira le bon sens de l'historien grec.

Digitized by Google

Il rentra au Caire chargé de documens précieux, mais avec deux coups de soleil.

« C'est maintenant, dit-il, que je dois, encouragé par mes premiers succès, étendre mes explorations vers cette Haute-Égypte qu'Hérodote connaissait si bien, et dont nous avons donné ensemble de si merveilleuses descriptions. »

La Haute-Égypte était en ce moment désolée par la guerre. Les Wechabites s'étaient révoltés contre Méhémet-Ali, et Ibrahim-Bey cotoyait le Nil avec une armée pour les soumettre. Il fallait qu'Hummer se munît d'un firman du vice-roi, ou qu'il attendît la soumission des rebelles. Hummer, réduit à ses dernières piastres, résolut de demander un firman. Il descendit le Nil, et se rendit à Alexandrie, où il demanda une audience au vice-roi.

Lorsque le savant de Munich entra au palais, Méhémet-Ali fumait son éternelle pipe, peinte, d'après nature, par Horace Vernet, dans ce charmant tableau où les janissaires sont si horriblement massacrés. Il appuyait ses pieds sur un vieux lion en retraite, façonné en escabeau. Hummer se prosterna devant le redoutable escabeau, frappa trois fois le plancher de son vaste front, ce qui faisait rire aux larmes le grave Méhémet.

En voici un encore, dit le vice-roi, qui va me comparer au serpent, au phénix, à Pharaon, à Joseph en Égypte. Explique-toi, sans préambule, mon ami; que veux-tu?

— Étoile du ciel du prophète, soleil de la nouvelle Memphis, scarabée....

— En voilà assez, arrive au fait: que puis-je faire pour toi?

— Je veux parcourir la terre sacrée de vos états, et converser avec le génie des nations mortes.....

— Eh bien! parcours, mon ami, puisque cela t'amuse. Ils ont tous la rage de se promener dans le désert, ces gens-là! et pour voir quoi? des pierres, du sable et des lézards.

— J'ai fait une histoire ancienne sur vos états, ô sublime pacha, et je brûle de visiter le pays que j'ai décrit....

— Je ne te comprends pas bien, mon ami; tu dis que tu as décrit mon pays avant de le visiter....

— Moi, je ne l'ai pas visité encore, mais Hérodote, le père des historiens, a décrit votre royaume, environ deux mille ans avant la fondation de votre glorieuse dynastie, et....

— Ceci nous mène trop loin; j'ai cent audiences à donner. Si nous remontons à deux mille ans, nous n'en finirons pas aujourd'hui.

Digitized by Google

Expliquons-nous, tu veux te vautrer dans le sable, c'est ta fantaisie, pars, je vais te faire donner un firman. Tu n'es pas le premier Franc que j'aie reçu. J'ai vu Belzoni, le danseur de corde, qui a ouvert la seconde pyramide qui était ouverte. J'ai vu Caillaud l'orfèvre, qui a trouvé l'oasis du Memnon qui n'existe pas. J'ai vu Rossignol qui a prouvé au Nil qu'il ne devait pas couler comme il coule, le Nil a fait son chemin et ne l'a pas écouté. J'ai vu Champollion qui expliquait des hiéroglyphes que mon fils cadet enterrait sous une pierre après les avoir peintes à l'encre de Chine. J'ai vu lord Elgin qui m'a demandé une pyramide à manger. Tous les jours je suis harcelé pour ce misérable désert qui ne me rapporte pas une once de blé ou de coton. Eh! prenez mes colosses, mes momies, mes pyramides, mes sphinx, mes crocodiles, et laissez-moi en repos! Va chercher ton firman. Qu'Allah te garde de la pleurésie et des chacals!

Hummer, en sa qualité d'Allemand, admira la pipe du pacha, mais il plaignit son ignorance. Muni du firman, il secoua la poussière de ses pieds, et s'élança dans le désert.

Il remonta le Nil jusqu'à la première cataracte, et gagna une ophthalmie en route : un Arabe l'opéra, lui rendit la clarté des cieux. Hummer quitta le kaïque et prit un chameau, et un guide, pour aller examiner la fameuse cataracte du Nil.

« J'ai beaucoup parlé, dit-il, des cataractes dans mon histoire d'Hérodote; et tout ce que j'ai dit doit être vrai, comme le reste, excepté le Labyrinthe pourtant; j'ai le Labyrinthe sur le cœur, à moins que ce ne soit encore une allégorie qui fasse allusion aux cent détours du désert inextricable, où le Simoun, monstre plus terrible que le minotaure, dévore les voyageurs égarés. Je suis prêt à me ranger à cet avis. Le Labyrinthe est une allégorie, comme les roses d'Arsinoë. Quant à mon chapitre des cataractes, je me crois sur parole. Le Nil n'est pas un être allégorique; il descend des montagnes de la Lune; il rencontre, chemin faisant, des précipices; alors il tombe en cataracte, comme le lac Érié et le lac Ontario qui forment en collaboration la trombe de Niagara. J'ai dit, et j'ai même affirmé, sur mon honneur d'historien, que les cataractes du Nil font un tel fracas, qu'elles rendent sourds les malheureux habitans du voisinage; j'ai même élevé des plaintes touchantes sur ces habitans frappés d'une surdité endémique : O infortunés Africains! me suis-je écrié, que n'abandonnez-vous ces rives inhospitalières, où le tonnerre éternel des cataractes du Nil prive d'un sens précieux vos enfans, à l'aurore de leur vie! que n'habitez-vous ces oasis tranquilles que le Nil caresse et couronne de son onde apaisée!

Digitized by Google

En arrivant au village des sourds, je ferai afficher ces paroles, en forme de proclamation, sur le tronc d'un palmier. »

« Cicéron, dit-il en poursuivant son monologue, Cicéron a consacré une belle page du *Songe de Scipion* aux mêmes malheureux habitans du village des cataractes. Dans le dialogue qui s'est établi entre Scipion l'Africain et son neveu, l'inventeur des clepsidres, le premier dit, en parlant des étoiles, qu'elles font un tel bruit en roulant sur leur axe, que les habitans de la terre sont tous sourds, à leur insu; et à ce propos, Scipion, qui connaissait l'Afrique, puisqu'il était Africain, cite ses compatriotes du Nil, affectés de surdité, à cause des cataractes.... Si je ne fais erreur, je crois les entendre d'ici. »

Hummer aperçut à l'extrémité de l'horizon une touffe de palmiers isolés dans le désert. C'était la petite oasis de la première cataracte, il crut devoir prendre ses précautions contre la surdité, et se boucha les oreilles avec de la cire, comme Ulysse à l'approche des syrènes, Désormais à l'abri du fléau, il fit doubler le pas de son chameau, et défia les tonnerres du Nil.

A mesure qu'il avançait, il cherchait dans les nues le sommet de la montagne, d'où le Nil se précipitait dans les oreilles des habitans. Le désert et la rive étaient unis comme la mer calme. Le guide se dirigea vers deux cabanes d'argile, pétries au bord du Nil, et il étendit la main, en disant : Voilà la première cataracte. Le fleuve coulait sur une surface légèrement inclinée, et semée de petites roches mousseuses; le murmure de cette eau contrariée était délicieux à entendre, dans le silence du désert.

Hummer regardait couler l'eau; puis il se dit : Quel horrible fracas le Nil doit jeter à l'écho de cette rive! Aussi, ne suis-je pas étonné que tout le village ait enfin suivi mon conseil, et se soit expatrié... La cataracte ne tombe pas de très haut pourtant... Passons à la seconde. La seconde doit être le pendant de Niagara.

Le savant et son guide se couchèrent dans les cabanes abandonnées, après un léger repas composé de dattes et d'eau du Nil. Hummer ne put dormir à cause du fracas qu'il entendait à travers la cire. A l'aube, il était déjà debout, l'infatigable commentateur!

Comme il cheminait dans la direction de la seconde cataracte, il se témoigna le regret de n'avoir pas fait une incursion dans les ruines de Thèbes, que les barbares nomment Karnak. Des deux colosses de Memnon, disait-il, il n'en reste plus qu'un debout, c'est-à-dire assis. Ces colosses, comme je l'ai prouvé, sont des monumens élevés à la gloire des deux Osimandias, qui ont gouverné Thèbes aux cent portes, dix-neuf cent quarante-trois ans avant la naissance du Christ,

Digitized by Google

et trois mille sept cent quatre-vingts ans avant ma naissance. Osimandias le fils est tombé la face contre terre, comme l'idole Dagon; Osimandias le père a résisté; j'ai oublié de lui faire une petite visite, mais je la ferai. C'est le colosse connu dans le monde sous le nom de Memnon. Au lever du soleil, il rendait un son harmonieux comme le soupir d'une lyre; Hérodote a entendu ce son harmonieux; Dioclétien l'a entendu; Adrien l'a entendu; nous l'avons tous entendu. Dioclétien, allant rejoindre son armée campée à la troisième cataracte, mais à bonne distance, à cause du fracas, Dioclétien, me dis-je, s'arrêta devant le colosse et passa la nuit à ses pieds pour attendre l'aurore. Cet illustre empereur fut très agréablement surpris d'entendre, vers les quatre heures du matin, une mélodie délicieuse qui sortait incontestablement des lèvres, granit-rose, du colosse de Memnon. Et pour témoigner sa satisfaction à Osimandias, il prit son stylet, et écrivit sur le piédestal ces mots : Moi, Dioclétien, fils de Dioclès, j'ai entendu le chant de Memnon. Et il signa. Le préfet Mutius, chef de la dixième légion, a donné un certificat pareil. Adrien, lorsqu'il bâtissait Antinoë, se rendait souvent à Thèbes, et trouvait toujours un nouveau plaisir à entendre le chant matinal de Memnon. Son favori, le bel Antinoüs, savait la mesure par cœur, et la chantait à table, lorsqu'on l'en priait. Voilà bien des raisons pour moi de m'arrêter, au moins une aurore, devant l'harmonieux Osimandias, et d'ajouter ma signature à celle d'Hérodote, afin qu'il n'y ait pas de lacune dans les œuvres de l'antiquité.

Après ce monologue, il adressa la parole à son guide; c'était un jeune Arabe de vingt-cinq ans, au regard plein d'intelligence et de feu; il passait pour un guide fort instruit.

— Connais-tu, mon ami, lui dit-il, les colosses d'Osimandias?

— Non, maître; mais je connais tous les autres.

— As-tu entendu parler des colosses de Memnon?

— Non, maître; mais j'ai entendu parler de tous les autres.

— Connais-tu la ville de Thèbes?

— Non, maître.

— Voyez comme l'ignorance désole ce malheureux pays! Mais connais-tu Karnak!

— Ah! Karnak, oui. Il y a des collines de ruines. J'y ai tué des poules d'eau.

— As-tu entendu parler d'une statue de pierre qui salue le soleil en chantant?

— Oui.

Digitized by Google

— Ah! nous y voilà! Où est cette statue?

— Au fleuve jaune, dans le royaume du grand Brededdin-Assem, qui a des montagnes d'or.

— Va té promener, dit le savant; il vaut mieux causer avec des sphinx qu'avec ces fous orientaux.

En causant ainsi, ils arrivèrent à la seconde cataracte, qui coulait tranquillement comme la première; deux crocodiles dormaient sur un lit de mousse, entre les deux principaux courans de la cataracte. Ces animaux sont sourds, dit Hummer; mais passons outre de peur de les réveiller. La troisième cataracte ressemblait aux deux autres, et n'offrit au voyageur d'autre incident nouveau, qu'une gracieuse famille d'ibis endormis, le bec sous l'aile, sur un petit rocher vert qui divisait les eaux. Hummer rendit la liberté à ses oreilles, et s'embarqua sur un caïque pour Dongola.

Il disait, en voguant sur le fleuve : Mon expédition aux trois cataractes sera d'un grand secours pour la science. D'abord, j'ai constaté l'existence des cataractes; point essentiel. Ensuite, j'ai reconnu que le conseil que nous avions donné aux habitans avait été rigoureusement suivi, puisque je n'ai rencontré que des ibis et des crocodiles sourds. On pourrait seulement élever des objections contre la hauteur des cataractes, mais elles ne seraient pas sérieuses. Les chutes ont deux mille toises de hauteur, quoiqu'elles paraissent horizontales à l'observateur superficiel. En physique et en hydrologie, on calcule la hauteur des chutes d'eau d'après l'élévation des montagnes où elles ont leur réservoir. Or, les montagnes de la Lune étant le berceau des cataractes, ces cataractes ont deux mille toises de chute. Niagara est un nain. Tout ce que nous avons écrit sur ce chapitre, et tout ce que Scipion l'Africain en a rêvé, se trouve conforme à la vérité. Maintenant il me reste à faire une dernière observation, la plus importante. Je veux visiter la presqu'île de Méroë.

En arrivant à Dongola, Hummer était d'une belle maigreur scientifique, et son guide, qui était médecin, lui conseilla de prendre un peu de repos et de boire du lait de chamelle.

— Prendre du repos! s'écria l'héroïque Hummer, quand Méroë me tend les bras de sa presqu'île, quand je vois à l'horizon le berceau de ces illustres gymnosophistes qu'Hérodote admirait tant! A chameau tout de suite et à Méroë. Où est Méroë?

Le guide répéta Méroë en regardant le sable et le ciel.

— Comment! dit Hummer indigné, tu te donnes pour guide et tu

Digitized by Google

ne sais pas me conduire à Méroë, le berceau des gymnosophistes, où Hérodote a vécu trois ans!

Le guide resta muet.

— Eh bien! marchons toujours... Comment appelles-tu ce désert?

— Le Sennaar.

— C'est le Sennaar, cela? En avant! Méroë n'est pas loin.

— Vous voulez traverser le Sennaar, maître?

— Et pourquoi pas? Est-ce que je suis le premier? Cambyse l'a bien traversé, à la tête de quatre cent trente-deux milles hommes d'infanterie et de vingt-sept mille chevaux, comme je l'ai dit. Il est vrai que tout cela fut asphyxié là-bas, de ce côté, dans un vallon qui mène en Éthiopie; mais je n'ai rien à faire dans ce vallon, moi; il me suffit de savoir qu'il existe...

— Il n'existe pas, maître.

— Ce vallon n'existe pas?

— Non, maître.

— Ah! tu veux mieux le savoir qu'Hérodote! Cambyse n'a pas été étouffé dans un vallon qui lie la Nubie à l'Éthiopie?

— Maître, il est possible que Cambyse ait été étouffé...

— Comment! Cambyse n'a pas été étouffé?

— Il l'a été si vous voulez, mais ce n'est pas dans ce vallon.

— On a trouvé des ossemens de Perses dans le sable; c'est un fait.

— On trouve des ossemens partout dans le désert.

— Mais de Perses?...

— De Perses, de giraffes, d'autruches, de chakals...

— C'est bon, mon ami, c'est bon; veux-tu m'accompagner?

— Non, maître.

— J'irai seul à Méroë; je connais le pays mieux que toi. Adieu.

Hummer prit ses instrumens de mathématiques et reconnut qu'il était arrivé au dix-neuvième degré de latitude nord et au quarante-huitième de longitude, méridien de l'île de Fer. Voyageant la nuit sur les étoiles, dormant le jour, comptant sur l'hospitalité proverbiale des Arabes, il traversa seul le désert de Sennaar et retrouva le Nil.

— Bien! dit Hummer, voilà mon fleuve, et je tiens Méroë. Le Nil, après avoir reçu le Takaze, se replie sur lui-même et forme la presqu'île de Méroë. J'aperçois une caravane qui va probablement à Méroë; il faut questionner le chef.

— Que la lumière du prophète soit avec vous et guide v[illegible] dans le désert, dit Hummer au chef de la caravane. C'[illegible] lard tout habillé de blanc, la barbe et les cheve[illegible]

Digitized by Google

— Mon fils est égaré dans ces solitudes par le mauvais esprit du désert?

— Je cherche Méroë, berceau des gymnosophistes, et le paradis terrestre de la Nubie. Pouvez-vous étendre votre main vers Méroë pour me guider?

— Depuis soixante ans, mon fils, je traverse le Sennaar, et je n'ai jamais entendu parler de Méroë. L'an dernier, j'ai vendu une Abyssinienne de ce nom à notre seigneur Ibrahim-Bey.

— Croyez-vous, mon père, que le Nil se replie sur lui-même de ce côté?

— Il est possible qu'il se replie là-bas, vers le levant. Ce n'est pas le chemin des caravanes.

— Mon père, que le prophète vous garde des embûches du crocodile et vous donne de l'eau fraîche au milieu du jour.

Hummer tourna le dos à la caravane en disant : Mais a-t-on jamais vu de pareils idiots! En arrivant à Munich, je ferai une note fulminante contre ce peuple stupide qui ne connaît pas son pays. Ombre d'Hérodote, guide mon chameau!

Plein de confiance en cette invocation, il résolut de cotoyer le Nil jusqu'au Takaze. L'eau et les dattes fraîches ne lui manquaient pas, cela lui suffisait. Tous les matins, à l'aube, il jetait un rapide coup d'œil sur le désert, et suivait du regard le Nil éternel qui descendait des abîmes de l'horizon en exhalant une brume grise. Sur les deux rives le désert blanc se déroulait à perte de vue, laissant à découvert, par intervalles, quelques buissons de nopals ou un bouquet de palmiers stériles et agonisans. Le soleil ne se laissait entrevoir qu'à travers une atmosphère massive de sable volant, dont chaque grain était une étincelle; on ne sentait, on ne voyait, on n'aspirait que du feu.

Hummer, pour rafraîchir sa tête brûlante, avait recours à ses monologues scientifiques, et il se disait : « La terre doit avoir subi un cataclysme depuis Hérodote, et ce climat est bien changé, à coup sûr, car il est prouvé que nous avons vu ici deux mille cités, deux mille, ni plus, ni moins; Hérodote les a vues, et moi aussi, par conséquent. L'Égypte était alors, comme l'a dit Hérodote, une longue rue traversée par un ruisseau. La rue, c'étaient les deux mille villes; le ruisseau, c'était ce Nil. Certainement, il en reste bien encore de ces villes; sept ou huit, et en ruines, mais les autres, que sont-elles devenues? C'est ici qu'un commentaire est indispensable; et pourtant un écolier le ferait. Ce qu'elles sont devenues, ces villes? O voyageur frivole, oses-tu le demander? Les voilà, les voilà, partout, devant

Digitized by Google

toi, à tes côtés, sous tes pieds, dans tes sandales, dans tes cheveux, à tes paupières! Ces villes étaient poussière, comme nous, elles sont redevenues poussière; le temps les a pilées comme des grains d'orge dans un mortier. Voyez donc combien il faut de villes pour faire un désert de sable! deux mille. O Hérodote, ta plume ne fut jamais que le conducteur de la vérité. »

Hummer promena ses regards mélancoliques sur tant de villes changées en sable, et il contemplait, dans le vide, les temples, les pyramides, les pylones, les galeries qui se dressaient des deux côtés du fleuve, et faisaient au fleuve une bordure monumentale de granit. Ce beau spectacle ravissait Hummer; il bondissait de joie sur son chameau. Cependant la chaleur s'était élevée à son *maximum* homicide; le Nil fumait comme une source thermale; le sable rayonnait d'embrasement, comme le miroir d'Archimède; les ibis se rôtissaient au vol; la cervelle d'Hummer était en ébullition dans le crâne. Un zéphir incendiaire étreignait le voyageur; on aurait dit que le soleil roulait en fusion dans l'espace, ou que des laves aériennes descendaient d'un volcan du ciel.

« Qu'il est doux! disait le savant, qu'il est doux de respirer à l'ombre de ces sycomores qui s'élevaient jadis, comme des panaches, sur les temples de cette cité! Salut, Crocoditopolis, ville superbe où le saint reptile était adoré! tu n'as de rivale, parmi tes deux mille sœurs, que la cité d'Hermès, Hermopolis, parce que la divine Hermopolis a le plus beau des portiques, un portique dont le plafond est azuré comme le ciel, et étoilé d'or comme la nuit. Les barbares te nomment Achmounain, aujourd'hui, ô ville d'Hermès! et toi, Crocoditopolis, ils ne te nomment pas; ils disent que le Nil a rongé la dernière de tes assises! oh! le fleuve sacré ne dévore pas ses filles! il les abreuve, il les caresse, il emplit leurs mille cuves de porphyre, afin qu'elles baignent leurs beaux corps, polis comme l'ébène ou le sein de la vierge de Méroë! Qu'elles étaient puissantes les mains du peuple qui arracha ces deux mille cités aux carrières de la chaîne libyque, et les sema, ainsi gracieuses et fortes, depuis Gondar jusqu'à Memphis! Je ne me lasse pas d'admirer cette succession infinie de temples si profondément enracinés; ces pylones évasés sur leur base; ces obélisques prodigués comme des aiguilles de femmes sur la mosaïque du gynécée; ces colosses, montagnes sculptées sur place; ces galeries qui courent le long du Nil, comme des allées de palmiers où se promènent les vierges d'Isis et d'Osiris; ces pyramides qui présentent une face au soleil et donnent une ombre triple aux pèle-

Digitized by Google

rins des caravanes; ces palais où conversent les rois et les sages; ces hôtelleries où s'arrêtent les mages de l'Orient; ces caravansérails, épanouis aux portes des villes pour donner la joie de l'hospitalité à l'indigent voyageur! qui pourra dénombrer tant de merveilles? Quel œil assez patient pourra lire toute cette histoire symbolique, écrite dans un alphabet mystérieux, sur des pages de granit, arabesque inépuisable, toujours scellée du scarabée d'azur, cette image de l'être invisible qui tient le monde dans ses doigts? Comptez ces hiéroglyphes : vous compteriez plutôt les atomes de sable qui font ce désert, ou les gouttes d'eau que le Nil tient en réserve dans les monts abyssins. »

Hummer resta muet dans l'extase de la contemplation. Ses yeux ne pouvaient se détacher de ce magnifique spectacle du néant égyptien. Il était alors par le 15e degré de latitude nord, et le 55e de longitude. « Oh! s'écria-t-il, je respire, Méroë! Le Nil fuit vers le Levant! A moi, Méroë! »

Cette région nouvelle était effrayante de solitude; on croit traverser, avant tous les voyageurs, une de ces zônes de l'Afrique intérieure, où jamais les pas d'un homme ne furent empreints. Méroë n'a point de route indiquée par des bornes; il faut s'y rendre d'instinct; c'est une perle qu'on cherche dans le sable et l'immensité : un Allemand seul pouvait la découvrir.

A cinq heures du soir, le savant se trouvait en plein sable, comme on se trouve en pleine mer; un horizon d'un cercle parfait s'étendait autour de lui, et partout, à ces distances infinies, où le désert se fond avec l'azur foncé du ciel, il apercevait, vers le couchant, les bornes noires qui marquent aux caravanes la route de l'Abyssinie. Cette solitude était attristée de ce silence inoui qui ne règne que dans le voisinage des nues, et qui frappe tant les voyageurs d'un aérostat. Hummer reconnaissait à tous ces indices l'approche de Méroë; son chameau donnait des signes de joie, comme s'il eût deviné le terme du voyage.

A mesure que le soleil descendait dans les nuages rouges et crevassés de l'horizon du couchant, tout le ciel se dégageait, à l'orient, des vapeurs de la journée; l'atmosphère reprenait sa transparence, et permettait au regard de distinguer les objets dans un lointain resplendissant d'une pureté sereine. Hummer était comme le voyageur qui succombe à la faim, et cherche dans l'air le clocher providentiel qui lui promet une hôtellerie; à force d'interroger l'horizon, il aperçut une pointe sombre qui surgissait des monticules de sable.

Digitized by Google

Ce n'était pas une illusion. La pointe se fit pyramide; Hummer descendit dans une vallée, et en remontant sur la dune opposée, il distingua un amoncellement de pyramides qui se détachaient comme sur un champ de neige. Le chameau aspira l'air avec une violente agitation de narines, et courut de toute la vitesse d'un cheval arabe. Hummer pleurait de joie; il assistait à la création d'un monde, comme Adam; l'antiquité se révélait à lui dans des solitudes inabordables et inconnues. Méroë, cette noble fille d'Isis et d'Osiris, abandonnée, comme Ariadne, avait retrouvé un adorateur. « Que de siècles se sont écoulés, disait Hummer, depuis qu'elle se livre ainsi aux seules caresses du soleil! Personne, avant moi, n'a osé soulever ce linceul funèbre qui la couvre, le linceul du désert! » Et le voyageur se penchait comme un amant sur l'image adorée, et il jetait à l'air le nom de la ville sainte. Le cri expirait sans échos dans la plaine immense; on n'entendait que le grand Nil qui parlait au désert.

Quarante pyramides! s'écria Hummer, et il se précipita de son chameau sur le sable. Il baisa ce sable auguste, il contempla, dans le ravissement, les premières traces de ses pieds, qui ouvraient enfin un sillon dans cet océan de poussière. Il s'arrêtait pour prêter l'oreille à un applaudissement d'êtres invisibles, témoins surnaturels de son héroïque courage : quelquefois il croyait entrevoir l'ombre d'Hérodote assise et drapée d'un linceul, au pied d'une pyramide; c'était un vieux palmier, sans feuilles, que le dernier simoun avait blanchi de sable; de pâles sycomores, inclinés et relevés par le vent, lui apparaissaient comme un groupe de gymnosophistes excités par la discussion, et cherchant entre eux la sagesse.

Hummer s'arrêta devant ces quarante tombes gigantesques, bâties en quinconce, et assez bien conservées. Autour d'elles, le sol était jonché de ruines amoncelées comme à Thèbes. Le voyageur cherchait une place, pour s'asseoir et contempler à l'aise ces merveilles, lorsqu'en doublant l'angle d'une pyramide, il aperçut une berline à quatre roues, façon anglaise. Robinson, apercevant la trace d'un pied d'homme dans son île, fut moins épouvanté que le savant Hummer devant cette berline. D'abord, il la considéra long-temps avec des yeux effarés, puis il s'approcha, sur la pointe des pieds, et fit lever deux autruches retranchées dans un buisson d'aloës. Hummer reconnut du premier coup que la berline n'était pas antique; il en fit le tour, et il admira un travail de carrossier bien supérieur au génie industriel des gymnosophistes. Une plaque de cuivre

Digitized by Google

incrustée sous le siége, portait cette inscription : MILNE. EDGWARE ROOD. LONDON.

Hummer croisa ses mains, et les éleva au-dessus de sa tête, comme l'adepte qui va pousser le cri de détresse. Un instant, il crut que l'ophthalmie avait une seconde fois éteint ses yeux, et que ce qu'il voyait était le rêve d'un aveugle. Une berline anglaise à Méroë! disait-il; *Milne London!* Après une longue pause, il prit une détermination. Marchons toujours, dit-il, peut-être trouverai-je les chevaux. En effet, à vingt pas plus loin, il découvrit deux beaux chevaux noirs qui mangeaient l'avoine dans une cuve antique de basalte: l'avoine était moderne. Les chevaux regardèrent Hummer, et ne furent pas étonnés.

« Est-ce Hérodote qui, touché de ma fatigue, m'envoie ce magnifique présent? dit-il en levant ses yeux au ciel. Cette idée lui plut, et il s'amusait à la caresser, lorsqu'une troisième surprise le cloua sur un piédestal de sphinx qu'il allait franchir. Il avait vu trois Européens élégamment vêtus, assis à l'est d'une pyramide. Deux de ces messieurs jouaient aux échecs, le troisième lisait un journal pyramidal. Un peu plus loin, deux dames vêtues de blanc se promenaient sous leurs ombrelles; une troisième se tenait mélancoliquement à l'écart, et brodait de la tapisserie. Hummer ne put retenir un cri de surprise qui ricocha contre les quarante échos des pyramides. A ce cri, l'Européen qui lisait le journal se leva; les deux autres restèrent courbés sur l'échiquier. Hummer, ne pouvant plus garder l'incognito, marcha courageusement à la suite de son cri, et tendit la main à l'étranger qui s'avançait aussi vers lui, en riant.

— Je suis fâché de vous avoir dérangé, dit Hummer en allemand, excusez-moi de vous avoir troublés dans votre solitude.

On lui répondit en anglais et en allemand, que cette terre appartenait à tout le monde, et que chacun était libre de s'y promener. Hummer fut présenté aux joueurs d'échecs et aux trois dames; et on l'invita à dîner, ce qu'il accepta de verve.

L'Anglais du journal entama la conversation avec Hummer, pour adoucir l'expectative du dîner.

— Vous êtes venu seul, ici, monsieur? dit l'Anglais.

— Seul, avec mon chameau.

— Vous faites un voyage scientifique, sans doute?

— Oui, monsieur; je visite ce pays pour achever mes commentaires sur Hérodote.

Digitized by Google

— Ah! j'en retiens un exemplaire, voici mon adresse : John Mawbrick, *Regent Circus*, à Londres.

— Je vous l'enverrai de Munich, vous pouvez y compter. Est-ce un voyage scientifique aussi, que vous faites en famille?

— Nous, c'est une promenade d'agrément; voilà déjà huit jours que nous sommes ici.

— A Méroë?

— Vous appelez cela Méroë; nous avons nommé ce pays Mawbrick-Town.

— Y a-t-il long-temps que vous avez quitté Londres?

— Non, cinq ans.

— Vous devez avoir vu bien du pays, en cinq ans!

— Pas trop; nous arrivons du cap de Bonne-Espérance, où nous avons des vignobles; il faut soigner ses propriétés. Au retour du Cap, en passant par Paris, nous avons adopté une petite promenade en Égypte, pour amuser ces dames, ma femme et mes deux belles-sœurs; vous voyez les trois frères Mawbrick. De course en course, nous avons poussé jusqu'ici, notre guide nous a promis un *simoun*, à la nouvelle lune, et nous l'attendons; on ne peut pas quitter l'Égypte sans avoir vu un *simoun*.

— Vous avez raison; avez-vous rencontré ici quelques traces de la secte des gymnosophistes?

— Nous avons trouvé beaucoup de momies; ces pyramides en sont pleines.

— Des momies de gymnosophistes!

— Ah! elles ne sont pas signées, ce sont des momies anonymes.

— Peut-on les emporter?

— Vous en êtes le maître. Nous avons avec nous, dans l'autre voiture de là-bas, le fameux pharmacien chimiste du *Strand*, Fallon White, qui fait une provision de ces momies dans ses caissons.

— Pour la galerie nationale de *Charing-Cross?*

— Non, pour en faire des remèdes de famille; ces momies mêlées à l'essence de rhubarbe composent un digestif souverain; c'est reconnu.

— Un digestif avec des momies! s'écria Hummer en reculant de trois pas; un digestif avec les cendres des gymnosophistes! Mais il n'y a donc rien de sacré pour les pharmaciens?

— Que voulez-vous? c'est la mode; White est patenté pour sa découverte; il est déjà venu qnatre fois ici, pour choisir lui-même sa marchandise; ses correspondans le trompaient indignement. On

Digitized by Google

lui expédiait des momies de janissaires fabriquées à Boulacq, par un Italien. Un chef de maison doit venir sur les lieux. De Londres à cette pyramide, il y a un peu plus loin que de *Regent-Circus* à Richmond. Notre globe est très petit. Voulez-vous que nous allions dîner? Le couvert est mis entre ces deux sphinx.

Hummer apportait au dîner une figure bouleversée par la surprise et l'indignation. Il salua ses convives et s'assit à la place qu'on lui désigna. John Mawbrick lui dit :

— Monsieur Hummer, vous excuserez ces dames; elles font un peu de toilette; elles étaient en négligé de voyage.

Ce John était le seul Anglais causeur de la compagnie; les voyages l'avaient francisé. Ses deux frères méditaient encore sur le *kings-gambit*, et avaient déposé chacun deux pions sur leurs assiettes, qu'ils poussaient avec le couteau. Deux domestiques, en grand costume d'antichambre, apportaient les plats. Le couvert était mis sur une grande dalle de granit rose, posée aux angles sur quatre sphinx.

— Nous vous donnons un dîner sans façon, monsieur Hummer, dit John Mawbrick; à la campagne comme à la campagne. Voulez-vous commencer par ces filets de bœuf au madère, ou par ces suprêmes de chevreuil?

Hummer jeta un regard d'effroi sur ces mets mystérieux, et refusa, malgré son appétit qui lui parlait impérieusement. Il croyait voir des filets de gymnosophistes; il lui semblait qu'Hérodote lui-même lui était offert en détail, sous le pseudonyme de chevreuil.

— Monsieur, dit-il à l'Anglais, me permettez-vous de vous demander d'où viennent vos provisions?

— De Chevet, Palais-Royal, à Paris; ce sont des *conserves* que nous avons achetées en passant. Cela dispense, en voyage, des embarras de la cuisine. Ah! voici ces dames!

Les dames étaient en costume de gala. Elles s'assirent sur des pliants, ôtèrent leurs mitaines, en saluant gracieusement les convives, et se servirent du claret dans de belles coupes de cristal de Bohême.

— Et voici notre chimiste, dit John Mawbrick; toujours en retard, monsieur White!

Le chimiste demanda de l'eau pour une ablution de mains; un domestique lui apporta une aiguière d'argent.

De quels horribles mystères sort-il? murmura Hummer. Fallon White était un Anglais de soixante ans; sa figure était fraîche, ré-

Digitized by Google

Londres.

— Monsieur White, dit John Mawbrick, en lui servant du chevreuil, nous avons un nouveau convive, M. Hummer, de Munich, qui nous a fait l'honneur d'une petite visite.

Hummer et M. White se saluèrent.

— Monsieur vient ici par curiosité ? dit White.

— Oui, monsieur, pour la science.

— Il n'y a pas grand' chose à voir, comme vous voyez. Quand vous aurez passé devant ces quarante nids de chauve-souris, vous direz bonsoir à la compagnie. C'est l'affaire de quarante minutes.

— Avez-vous bien travaillé aujourd'hui, White? demanda Mawbrick.

— J'ai attaqué le second puits; mais la marchandise y est avariée. Sur quarante-huit sujets que j'ai démaillotés, j'en ai trouvé deux pour le commerce. J'attaquerai demain le troisième puits.

— L'infame ! dit tout bas Hummer.

— Il faut se dépêcher d'exploiter ces antiquailles, poursuivit le pharmacien ; les confrères arriveront, je ne veux leur laisser que le rebut. Je suis fort content des deux sujets que j'ai dépecés ce matin; ce devaient être des gens fort distingués de l'époque : ils étaient sous verre et embaumés avec de l'aloès et du bitume première qualité.

— Sous verre ! avez-vous dit, monsieur? s'écria Hummer.

— Oui, sous verre. Cela vous étonne? J'en ai trouvé cent comme cela.

— Ce sont des gymnosophistes ! Les gymnosophistes seuls étaient embaumés sous verre. Ce sont des gymnosophistes ! ah !

— Eh bien ! quand ce seraient des tories?

— Avez-vous trouvé dans les caisses des scarabées?

— Verts.

— Verts ! c'est cela : le scarabée sacré ! Il n'y en a plus en Égypte; la seule Meroë a gardé le scarabée. Vous avez donc vu des scarabées verts?

— J'en ai mangé ce matin.

— *Shocking!* s'écria mélodieusement une des dames; ces messieurs n'auraient donc pu trouver, à table, une autre conversation?

Cette censure arrêta le dialogue. Le repas devint silencieux. Hummer avait croisé les bras, et méditait profondément. Au dessert, on lui rendit sa liberté.

Après avoir donné ses soins à son chameau, Hummer explora les ruines de Méroë. La nuit le surprit; des abîmes du désert, la lune se

Digitized by Google

leva large et rouge, et donna aux ruines une teinte désolée. Le voyageur sentait son cœur se serrer en voyant, à chaque pas, les traces récentes des sacriléges violations de la tombe.

— Quelle horreur! disait-il. Ne dirait-on pas que la sainteté du sépulcre se prescrit après un temps convenu; que ce qui est sacrilége après un siècle, est chose licite après mille ans? O morale! tu n'es plus qu'un nom! L'élysée des gymnosophistes est aujourd'hui une boutique de pharmacien! Sainte et virginale Méroë, te voilà livrée aux ongles des barbares! Cambyse est vaincu par les Anglais! Quel commentaire je prépare sur ces profanations!

Il se tut pour écouter des bruits mystérieux qui passaient dans l'air, et crut entendre les ombres des gymnosophistes qui demandaient vengeance, et se plaignaient d'entrer, comme élémens apéritifs, dans la composition pharmaceutique du *seidlitz-powder*.

John Mawbrick sortit d'une pyramide en robe de chambre de brocard, et aborda gaiement Hummer.

— J'ai fait préparer votre appartement, lui dit-il, 39, *Pyramide-Street*, à l'entresol. Je suis votre voisin; mon domestique a été chercher pour vous un lit de plume à la barque. Prenez-vous du thé?

Hummer fit un signe négatif plein de nonchalance et de mélancolie. John Mawbrick continua :

— Nous attendons ce soir, par la voie du Nil, la famille Sappleton, qui a passé la belle saison à Dongola; une famille charmante! Elle vient nous faire une petite visite; nous danserons. Eh! mon Dieu! il faut bien tuer le temps.

— Vous danserez à Méroë! dit Hummer d'une voix consternée.

— Eh! pourquoi pas? puisque nous aurons huit dames et un violon, et une salle de bal charmante dans la pyramide numéro 7. J'allais en ce moment à la barque pour choisir quelques étoffes de tenture dans notre magasin flottant. Toute notre maison de *Regent-Circus* marche avec nous, comme vous voyez. Sans adieu.

Hummer prit une résolution énergique. Si je restais ici, dit-il en fermant les poings, je me ferais le complice de ces épouvantables profanations; mon chameau a pris du repos et de la nourriture pour dix jours; moi, je suis à l'épreuve de tout; partons, fuyons cette Méroë si indignement violée! Mais ce sont des démons, ces Anglais! Ils s'installent partout comme chez eux; ils numérotent les pyramides; ils appellent Méroë *Mawbrick-town*; ils se purgent avec des gymnosophistes; ils dansent sur des tombes; ils se moquent d'Hérodote, de Dieu, et de moi! Allons dénoncer ces forfaits à l'Europe; allons.

En traversant *Pyramide-Street*, pour aller à son chameau, Hum-

Digitized by Google

mer aperçut les deux autres Anglais qui faisaient leur toilette de bal devant une glace suspendue au cou d'un sphinx, entre deux girandoles à bougies diaphanes. Les dames prenaient du thé derrière un paravent. Oh! si le ciel de Méroë avait un seul tonnerre dans son arsenal, dit Hummer, je le paierais de ma vie, pour le voir tomber sur ces Cambyses à gants blancs! Cependant, à la faveur des ténèbres, il ramassa quelques débris des chevreuils et des filets de Chevet; pour rassurer sa conscience, il dit : J'imite les Hébreux, *in exitu de Egypto, de populo barbaro;* eux prirent les plats, moi les viandes; Dieu me pardonnera.

Il remonta sur son chameau, et s'enfonça dans le désert tout illuminé par la lune, ce doux soleil des voyageurs en Égypte.

Dans sa route faite sur le sable ou sur le Nil, Hummer ferma les yeux sur tout ce qu'il voyait; une seule et constante pensée l'absorba, le sacrilége de Méroë! La nuit, il faisait des songes affreux; il voyait Hérodote pleurant sur un alambic de chimiste, et M. Fallon White dépeçant un gymnosophiste, et suspendant les lambeaux noircis aux étalages de Chevet. Oh! comme il regretta d'avoir été guéri de son ophthalmie! Voilà donc à quoi servent les yeux! disait-il, et il affrontait le soleil, comme l'aigle, pour redevenir aveugle; mais sa paupière se raffermissait.

Ce n'est qu'à son départ d'Alexandrie qu'il commença ses commentaires. En arrivant à Gênes, il en avait écrit deux volumes; à la douane, la police sarde les lui confisqua, parce que certains passages élevaient des doutes sur l'infaillibilité de la Bible. Je les écrirai une seconde fois à Munich, dit-il, avec un nouveau commentaire sur la douane de Gênes. Ce qu'entendant, deux sbires le conduisirent en prison.

Après deux mois de captivité, il lui fut permis de rentrer en Allemagne. Arrivé à Munich, il écrivit ses commentaires; et l'œuvre terminée, il proposa successivement son nouveau manuscrit à tous les éditeurs de l'Europe. Il reçut des lettres de tous, qui le félicitaient sur son beau travail, mais qui refusaient de l'imprimer, à cause d'Hérodote, qui se faisait un peu vieux.

Hummer a offert son manuscrit à la bibliothèque de Munich, où chacun peut le consulter. C'est un ouvrage qui prouve, après cent autres, que l'histoire a été écrite par des fabulistes, et la fable par des historiens.

MÉRY.

Digitized by Google

VOYAGES.

GRENADE.[1]

La plupart des étrangers, et je suis de ce nombre, viennent ici avec la ferme conviction qu'une fois l'Alhambra vu, il n'y a plus rien à voir à Grenade. Mais je puis maintenant leur attester *de visu* que, quand même l'Alhambra n'existerait pas, Grenade toute seule, avec sa *vega*, vaudrait le pénible voyage que j'ai fait depuis Malaga pour lui rendre visite. Rien ne peut rendre le magique panorama que présente, du haut de la *sierra* d'Alhama, cette noble cité, épanouie, comme le fruit dont elle porte le nom, sur le penchant de sa *sierra* vermeille, et au bord de ses deux rivières, dans cette riche et fraîche *vega* où elle s'étale en souveraine. Mais, vue de près, Grenade ne perd pas, comme la plupart de ces villes d'Espagne et d'Italie si pittoresques de loin, et de près si nues et si dégradées, le prestige dont la distance l'avait entourée. Ajoutons cependant que, pour voir Grenade, comme une maîtresse, sous sa plus belle face, il faut y entrer par la route d'Alhama. Le chemin, après avoir serpenté pendant près d'une lieue sous des berceaux de verdure, arrive enfin aux portes de Grenade et aux bords du Xenil, à l'endroit même où le Darro, après avoir traversé toute la ville, vient mêler ses eaux tributaires à celles du roi de la vallée.

Il est bien entendu toutefois que, quand on parle d'eau en Espagne, c'est de trois à quatre mois de l'an tout au plus qu'il s'agit. Cette année surtout, où il n'est pas tombé une goutte d'eau depuis six mois, Darro et Xenil, vassal et suzerain, sont à peu près également à sec; le large bassin où ils se rencontrent, à l'entrée de la ville, sous un pont qui est au moins la moitié de l'année complètement inutile, est en ce moment, comme toutes les rivières d'Espagne, un lit de cailloux et de poussière, où se perd dans les sables un

(1) Voyez la livraison du 12 novembre.

Digitized by Google

maigre filet d'eau. Puis, vienne un orage, et ce lit, large peut-être de deux à trois cents pieds, ne l'est plus assez pour contenir les effroyables masses d'eau que versent ces hautes parois de granit qui ceignent Grenade de toutes parts. Lors de la dernière inondation du Darro, on était à la nage dans les rues de la ville qui l'avoisinent, et l'eau s'éleva dans quelques endroits jusqu'à la hauteur du premier étage. D'affreux malheurs eurent lieu dans ces masures en ruine, où se presse une population décharnée, rongée de saleté et de misère. Mais l'Espagnol, depuis le jour où il naît jusqu'à celui où il meurt, est tellement habitué à souffrir, qu'il accepte ce désastre comme il les accepte tous, comme il a accepté le choléra, qui a duré ici près d'un an, avec le fatalisme de l'Arabe et sa stoïque insensibilité, et Grenade n'en est aujourd'hui, après tant de souffrances, ni moins bruyante, ni moins populeuse, ni moins insouciante que par le passé.

Il est peu de villes dont l'entrée surpasse en beauté celle de Grenade par le côté où je l'ai abordée. A droite et à gauche du pont que vous traversez s'étendent sur les deux rives de magnifiques promenades, où les arbres, cette fois, n'ont pas l'air, comme partout ailleurs, d'avoir été plantés d'une main avare, car Grenade disparaît sous les masses de verdure qui l'enveloppent tout entière. A l'ombre de cette splendide *alameda*, ornée de fontaines imposantes, au moins par leur masse et par les vieilles sculptures qui les décorent, s'étendent le long du Xenil de larges plates-bandes d'arbustes en fleur, où la flore du midi étale sa riche végétation; et, au fond de l'*alameda*, le tableau se ferme par les croupes rougeâtres de la *sierra Colorada* (montagne Rouge), sur laquelle Grenade est couchée au milieu d'un lit de nopals aux larges raquettes épineuses.

Même après votre entrée dans la ville, la promenade semble continuer encore. Une large avenue, bordée de maisons et plantée de beaux arbres, conduit à la place du Théâtre, la seule de Grenade qui puisse avoir quelques prétentions, assez mal fondées encore, à former une place régulière; puis vient un quai, orné des deux côtés de maisons assez belles le long du Darro, et puis c'est tout: vous avez vu de Grenade tout ce qu'elle a de passable en fait d'habitations et de rues. Le reste n'est plus qu'un ramas indigeste de maisons semblables à celles de nos vieilles villes du nord, moitié bois, moitié briques, et coupées en tous sens par un labyrinthe de ruelles étroites et tortueuses, où l'on essaierait en vain de s'orienter, car c'est à peine si on aperçoit le ciel du fond de leurs sales et étroites profondeurs. Dans toutes ces rues circule une immense population, assez bien vêtue, ma foi! et où les *capas* ne font pas faute, quoiqu'elles cachent sans doute bien des trous et des misères. La seule place dans l'intérieur de la ville qui, à défaut de régularité, ait au moins quelque étendue, est celle de la *Capitania-General*, vaste édifice carré, de la fin du XVIe siècle, et d'un style corrompu qui tient le milieu entre la renaissance et le style bâtard qui lui succéda.

Une fois qu'on a quitté ces rues populeuses et sales qui forme-

Digitized by Google

noyau de la ville, viennent de grandes rues désertes, peuplées de loin en loin de vastes hôtels, imposans au moins par leur masse et par les belles portes dans le goût de la renaissance qui les décorent presque tous. Or, dans Grenade, tout ce qui ne date pas des Maures date des rois catholiques et de Charles-Quint. La *renaissance* règne ici en souveraine, et il n'est presque pas d'intérieur de maison un peu ornée où vous ne trouviez quelque bel escalier à pilastres surbaissés, ou quelques-uns de ces riches plafonds en bois sculpté, qui attestent que les flancs de la *sierra Nevada* n'étaient pas naguère dépouillés de forêts comme ils le sont aujourd'hui. Dans cette partie de la ville, presque à chaque coin de rue, vous rencontrez un couvent, transformé tantôt en caserne, tantôt en archives, et le plus souvent fermé comme une maison à louer qui attend des habitans. Grenade, la dévote Grenade, est veuve de ses moines et de sa milice religieuse, comme l'Alhambra de sa garnison moresque. Ces longues façades désertes, aux fenêtres fermées et souvent dégradées, ces murs qui s'écroulent quand on ne les démolit pas, ces amas de décombres qui s'entassent peu à peu à la même hauteur que les voûtes qu'elles remplacent, attristent Grenade, et lui donnent çà et là l'aspect d'une ville qui viendrait d'échapper aux misères d'un siége.

La fermeture des couvens, cette grande et nécessaire mesure qui s'est opérée en Espagne avec une si étrange facilité, et qui a prouvé combien était tombé le prestige de la puissance monastique, s'est accomplie ici sans mouvemens populaires, et avec une espèce d'ordre systématique qui a régné dans le désordre même. Les dépouilles des monastères de toute la province, tableaux, statues, livres et ornemens d'église, ont été réunies dans le beau couvent de San-Domingo. Mais au milieu de l'inévitable anarchie qui a régné dans toute cette opération, à peu près tout ce qu'il y avait de précieux a disparu on ne sait où ni comment. Tous les bons tableaux, les riches ornemens d'autels, les livres de quelque valeur, et ils étaient beaucoup moins communs qu'on ne pense dans les ignares couvens de la Péninsule, ont passé dans des mains laïques, qui ont cru sans doute purifier le bien de l'église en se l'appropriant. Grace à un effroyable gaspillage et à des actes d'un brutal vandalisme qui ne semble pas appartenir à ce siècle, ni à un peuple civilisé, on a détruit encore plus qu'on n'a volé; et le gouvernement, qui, dans une sage pensée, avait voulu réserver pour des temps meilleurs ces dépouilles qu'il destinait aux musées et aux bibliothèques de la Péninsule, n'y trouvera guère, si ces temps arrivent jamais, qu'un amas poudreux de toiles et de livres rongés par les rats et par la poussière, qui n'auront pas, après tout, fait perdre grand chose aux arts ni à la science.

J'ai passé quelques heures à ce couvent de San-Domingo, et je ne sais pas au monde de spectacle plus attristant, plus nauséabond que celui de ces immenses et noirs corridors remplis de tableaux entassés les uns sur les autres, et tellement couverts de poussière, que la peinture a souvent complètement disparu sous cet enduit épais qui la recouvre. Quelques mains

Digitized by Google

pieuses, des mains françaises, ont effacé de cinq ou six de ces têtes vénérables le masque poudreux qui les recouvrait; mais, hélas! dans ces palimpsestes de l'art espagnol, je n'ai guère aperçu que des croûtes. Une esquisse de Cano, empreinte d'une grandeur sombre et triste, et qui représente le Christ versant ses douleurs dans le sein de son divin père, est le seul tableau de valeur que j'aie aperçu dans ces catacombes pittoresques. Le baron Taylor et son digne émule, M. Dauzats, qui vient de recommencer après lui cette difficile mission, rendue plus difficile encore par le succès de la première, ont dépisté, avec leur flair merveilleux d'artistes et de dénicheurs de chefs-d'œuvre, ce trésor oublié dans la poussière où il gisait; ils en ont offert jusqu'à 500 piastres (2,500 francs) sans pouvoir l'obtenir, et d'ici à quelques années cette valeur numéraire (et celle-là au moins aurait dû être appréciée) aura probablement disparu, comme tant d'autres, au double détriment de l'art et des finances de l'Espagne.

Les Espagnols ont reproché amèrement à la France et à M. Taylor d'avoir profité des circonstances malheureuses où elle se trouve pour venir la dépouiller de ses trésors; mais, avec un peu plus de bonne foi et un amour-propre national mieux entendu, l'Espagne aurait reconnu que, dans l'impossibilité où elle est aujourd'hui de recueillir toutes ces richesses qui s'éparpillent comme l'eau dans les mains qui les recueillent, et de donner à cette œuvre pieuse le temps, les soins, et surtout l'argent nécessaires, il était inévitable que, par une voie ou par l'autre, une bonne partie de ces trésors, enlevés à l'état par des mains espagnoles, passassent tôt ou tard dans des mains étrangères. Disons plus : au milieu du déplorable vandalisme qui règne ici sous ce rapport, c'était le seul moyen de préserver ces trésors d'une destruction inévitable, et plus d'un chef-d'œuvre exhumé de la boutique d'un brocanteur n'existerait plus d'ici à dix ans, si la France et l'Angleterre n'avaient un marché toujours ouvert pour cette riche exportation du sol espagnol.

Enfin, une considération qui n'est pas sans importance, ce sont les sommes énormes que ces deux pays ont versées dans la Péninsule en échange des curiosités de tous genres qu'on en exporte et qu'on en exportera sans cesse en dépit de toutes les prohibitions. La dîme de piastres que l'Espagne a prélevée sur la France seule depuis deux ans, ne peut manquer tôt ou tard de rentrer par divers canaux dans les coffres de l'état. D'ailleurs l'Espagne est assez riche en œuvres d'art pour en prêter aux étrangers, et cette inimitable collection de chefs-d'œuvre qu'on appelle le musée de Madrid, et l'Escurial avec la cathédrale de Séville, ces deux autres musées religieux qui servent de pendant au musée royal, suffisent à eux trois pour attester les inépuisables trésors d'art et de science que renferme la Péninsule. Quant à la France, c'est à elle d'apprécier la munificence vraiment royale qui a présidé à la formation d'un musée espagnol à Paris et comblé cette lacune si vivement sentie par tous les amis de l'art. Pour atteindre ce noble but, aucun soin, aucune dépense, n'ont été épargnés, et il faut connaître comme moi les im-

Digitized by Google

menses difficultés d'une pareille œuvre pour savoir tout ce qu'y ont mis de science, de patience et d'habileté, les hommes vraiment dévoués auxquels elle était confiée.

Après les tableaux, j'ai visité les livres, et la visite n'a pas été moins affligeante; qu'on se figure une de ces vastes bibliothèques de couvent, dont les hautes et larges tablettes, pliant sous le poids des bouquins entassés dans tous les sens, s'élèvent jusqu'au plafond de cette immense salle, au grand déplaisir des araignées qu'on a dérangées, pour cette fois seulement, de leur studieuse retraite. Mais ce n'est pas tout : comme l'Escurial lui-même n'eût pas suffi à recevoir cette défroque plus ou moins littéraire de tous les couvens de la province de Grenade, après avoir essayé de dresser un inventaire de cet héritage *ab intestat*, et d'y mettre une espèce d'ordre, la commission nommée à cet effet semble y avoir renoncé de guerre lasse : une effroyable pile d'in-folios amoncelés couvre le plancher jusqu'à la hauteur de sept ou huit pieds. Certes, la pile de manuscrits grecs qu'Omar est accusé, à tort, dit Gibbon, d'avoir fait brûler à Alexandrie, et qui chauffa huit mois durant les bains de toute la ville, ne devait guère monter plus haut que celle-là; mais quand on en aurait allumé, tout un hiver, tous les *braseros*, et fait bouillir tous les *pucheros* (pots-au-feu) de Grenade, la science, je crois, n'y aurait pas perdu grand'chose.

J'eus le courage d'entrer jusqu'aux genoux dans ce terrain mouvant qui se dérobait sous moi, et d'essayer de gravir cette montagne de science, dont peu d'hommes peuvent se vanter d'avoir atteint le faîte; j'avalai à plein gosier la docte poussière qui s'en échappait; je soulevai, en pensant au *Lutrin* de Boileau, ces in-folios épais aux reliures cerclées de fer, qui eussent fourni des munitions à ses belliqueux chanoines pour bien des escarmouches. Je furetai, comme un rat d'église cherchant sa provende, au milieu de ces stériles richesses, qui laissaient, hélas! bien à jeun mon appétit d'historien. Mais ce fut peine perdue; l'éternelle théologie, cette plaie des bibliothèques qui m'a fait tant de fois maudire l'invention de l'imprimerie, faisait presque à elle seule les frais de ce bûcher tout préparé pour les flammes d'un auto-da-fé, qui peut seul en faire bonne et prompte justice. Pendant plus de deux heures, je ne rencontrai pas un seul livre de quelque valeur; pas un seul qui méritât d'être payé plus cher que le poids auquel on les vendra. Les livres même rangés soi-disant en ordre sur les tablettes, l'étaient de manière à ce que jamais deux volumes du même ouvrage ne s'y trouvassent à côté l'un de l'autre. Mais, en revanche, j'y rencontrai plus d'éditions des bulles et des décrétales du saint père que je ne me rappelle en avoir vu de ma vie; des bibles, de quoi en fournir à la société biblique de Londres pour toutes les tribus sauvages des deux Amériques, et assez de sermons pour défrayer pendant tout un carême toutes les chaires de l'Espagne. Enfin, au bout de deux heures de recherches inutiles, je me décidai à lever le siége, et à faire comme la commission qui, ayant reçu l'ordre de classer ces livres

Digitized by Google

et a laissé les choses dans l'état où elles se trouvaient.

Sans doute, au milieu de ce fatras indigeste, il se trouve quelques-uns de ces livres précieux que la poussière des cloîtres a rongés pendant tant de siècles, et que parfumera peut-être bientôt le poivre de l'épicier; car tous ces livres, ou presque tous, seront vendus au poids, et je me répète à moi-même, pour me consoler, que c'est à peu près la seule valeur qu'ils aient. Le gouvernement espagnol, par une de ces bonnes inspirations dont il faut lui savoir gré au milieu des affreuses circonstances où il se trouve, avait songé à composer, dans chaque province, une bibliothèque et un musée publics avec les dépouilles des couvens; mais il faut plus de prospérité et plus de loisirs à la malheureuse Espagne pour que cette pensée pieuse s'exécute. En attendant, l'œuvre de gaspillage et de destruction s'accomplit partout, et des milliers de livres ont déjà été vendus au poids, tandis que les toiles des tableaux servaient à abriter le bivouac ou à essayer les sabres des soldats casernés dans les monastères, comme les archives de l'Alhambra ont servi, dit-on, à faire des cartouches du temps de la guerre de l'indépendance.

Sortons enfin de toute cette crasse et de toute cette poussière scientifique, pour respirer l'air pur et parfumé des coteaux de Grenade. Vous n'avez qu'à choisir entre les promenades; de quelque côté que vous dirigiez vos pas, à peine êtes-vous sortis de la ville, que vous vous trouvez au milieu des plus belles vues du monde, que cinq cents pas de montée mettent à votre disposition. J'ai essayé de toutes ces vues, je les ai toutes comparées, et il faudrait les décrire une à une pour donner une idée de l'inépuisable variété d'aspects qu'elles présentent. La plus vaste de toutes, et qui ressemble le plus à un panomara, est celle de la tour de *la Vela*, la plus haute des tours de l'Alhambra; de là, vous planez à vol d'oiseau sur toute la riche *vega*, et vous avez l'avantage de plonger à la fois sur les deux riches ravins du Xenil et du Darro, qui, comme le Tage, roule de l'or dans ses flots. Mais, en même temps, toute vue prise de l'Alhambra a cet inconvénient que vous y perdez la vue de l'Alhambra lui-même, le plus splendide ornement de tous les paysages de Grenade. Une des meilleures positions est celle que présente, à l'extrémité de l'Alameda, derrière un joli pont, une chapelle isolée, située sur une hauteur sur la rive gauche du Xenil, et mieux encore, une aire découverte ou plate-forme à battre le grain qui s'élève un peu plus haut et domine la chapelle elle-même. Vous apercevez de là, au soleil couchant, une ravissante silhouette de Grenade, dont les cinquante clochers se découpent transparens sur un fond d'or et de lumière, tandis que la fumeuse vallée semble nager dans un brouillard chaud et rosé qui confond toutes les distances et adoucit toutes les formes.

Mais une vue incomparablement plus vaste et plus saisissante est celle qu'on trouve sur l'esplanade de *los Martyres*, couvent situé à quelques centaines de pieds plus haut sur la rive droite, à côté de l'Alhambra. Rien ne peut rendre la magnificence du coup d'œil qui se déroule de là à vos yeux,

Digitized by Google

une ou deux heures avant le coucher du soleil. Alors ses rayons plus inclinés viennent prendre par le flanc les murs rougeâtres de l'Alhambra et y produisent des effets de lumière vraiment magiques. Les *torres vermejas*, vastes massifs de briqueterie qui s'élèvent à gauche de l'Alhambra sur un sol vermeil comme eux, étincellent comme embrasés par un vaste incendie qui semble courir le long des remparts de l'Alhambra. La fabrique imposante et carrée du palais de Charles-Quint s'élève au-dessus d'eux avec ses grandes fenêtres percées à jour, comme si la flamme avait déjà dévoré ses planchers et son toit; Grenade assise dans la plaine, au pied même de l'Alhambra, qu'on dirait prêt à s'écrouler sur elle, s'étale fraîche et reposée au milieu de son lit de verdure, avec la pointe de ses clochers et les larges assises de pierre de sa cathédrale dorées par les obliques rayons qui passent déjà sur elle sans l'atteindre; derrière Grenade se déroule au loin vers l'Occident, l'immense *vega*, ceinte de deux côtés par de hautes et blondes collines qui, partout ailleurs qu'en Espagne, s'appelleraient des montagnes, et terminée, à son extrémité, par une porte étroite, véritable *porte d'Hespérie*, par laquelle sort lentement le soleil.

L'ombre se répand peu à peu sur la vallée; l'incendie s'éteint sur l'Alhambra, les chauds et blonds reflets du soir se retirent des frais ravins du Xenil, où plonge votre vue, et une sensatiou profonde de tristesse et de froid semble descendre sur toute la nature; mais retournez-vous alors, et vous verrez derrière vous l'immense *sierra Nevada*, dont les deux pics, à peine distincts du reste de la chaîne, s'élèvent à l'énorme hauteur de près de onze mille pieds, encore tout étincelante des dernières clartés du jour qui a quitté la vallée. Ses flancs nus et grisâtres, où, sur un espace de dix lieues, vous n'apercevez pas un arbre, cachent alors leur nudité sous d'admirables teintes rosées qui l'enveloppent tout entière depuis la moitié de sa hauteur. Puis, l'ombre monte pas à pas le long de ses gigantesques flancs; bientôt les deux pics de Veleta et de Mulahacen conservent seuls une dernière teinte de lumière qui disparaît à son tour, et cesse de faire étinceler comme autant de points blancs les faibles restes de neige que n'ont pas fondus les chaleurs de ce terrible été.

Alors la nuit est venue, vous le croiriez du moins; mais dans cette atmosphère si pure et si transparente, que les objets les plus distans semblent se rapprocher de vous, tant ils se dessinent avec une netteté merveilleuse, il semble que l'air ait tellement été imbibé de lumière, que les ténèbres de la nuit aient peine à la chasser. Une demi-heure après le coucher du soleil, une sorte de reflet transparent du jour qui s'est enfui remplit encore toute l'atmosphère. Le crépuscule, qui cesse d'exister entre les tropiques, se prolonge en Andalousie plus que je ne l'ai vu encore dans aucun pays, plus qu'à Paris, plus qu'à Naples même. Ignorant que je suis, je laisse à la science le soin de déterminer les causes de ce phénomène, dont je jouis pour ma part en attendant que d'autres me l'expliquent.

Cette froide traduction sur le papier d'un des plus beaux paysages qui

Digitized by Google

soient, je crois, sur la face du globe, ne donne qu'une idée bien imparfaite du panorama de *los Martyres*, où j'allais presque chaque soir voir coucher le soleil. Mais, si l'on veut varier les points de vue, et changer en quelque sorte les coulisses de cette décoration de théâtre, on peut monter, sur la rive droite du Darro, à une petite église isolée, qu'on appelle Santa-Maria, et qui s'élève toute seule au sommet des vieux murs d'enceinte de Grenade, sur une colline toute grise et toute désolée. De ce point élevé, bien connu des peintres, vous plongez sur le ravin du Darro plus vert et plus pittoresque encore que celui du Xenil, et dominé par le vaste séminaire des chanoines, le seul couvent encore habité que j'aie rencontré dans la Péninsule. De l'autre côté du ravin, vous voyez se dresser à pic sur l'abîme les hautes tours de l'Alhambra, dont vous pouvez mieux apprécier de ce point l'immense étendue, et les frais ombrages du Généralife, dont les blancs portiques ressortent au milieu des touffes d'orangers et des noirs cyprès qui l'entourent. Quelques notes fausses pourtant se mêlent à cet harmonieux concert : une ou deux grandes tours de l'Alhambra et quelques bastions badigeonnés à neuf et passés à la chaux contrastent péniblement avec les beaux tons vermeils de cette vénérable ruine, et un belvédère tout neuf et coquettement blanchi étale sa fraîcheur de mauvais goût et son luxe de parvenu à côté des vieilles fabriques du Généralife. Mais ce sont là de ces désappointemens d'artiste qu'il faut prendre en patience, en remerciant encore les moines et les Espagnols de nous avoir conservé tant de chefs-d'œuvre, même en les gâtant.

Et puisque j'en suis sur le Généralife, dont je n'ai pas assez vanté le charme agreste et les beautés toutes champêtres, il est bon de signaler aux artistes et aux amateurs de belles vues, celle qu'on aperçoit des fenêtres de l'appartement où se conservent les portraits de Boabdil, des rois catholiques et des infans de Grenade. Cette vue, toute différente des autres, est extrêmement réduite, car elle n'embrasse qu'une faible portion de Grenade, appelée l'Albaycin, et du ravin de Darro, avec une hauteur où s'élèvent sept ou huit grandes fabriques de couvens, toutes pittoresques à l'envi l'une de l'autre. Nulle part comme à cette place, la *sierra* de Elvira, petite montagne isolée qui s'élève entre Grenade et la longue *sierra* que traverse la route d'Alcala, ne se présente sous un aussi ravissant aspect : cette montagne entièrement nue, mais admirable de forme, se compose de divers mamelons étagés l'un au-dessus de l'autre, et que le soleil, en descendant sur l'horizon, sème de larges flaques d'ombre qui ressemblent à des forêts, et de clairières de lumière qu'on prendrait pour des moissons. La merveilleuse transparence de l'air ajoute un charme singulier à ce paysage si simple, si borné, et qu'encadre aisément la bordure d'une fenêtre. Plus d'une fois, en le contemplant, j'ai pensé à cette assertion si vraie de l'auteur des *Martyrs*, « que la lumière est l'ame du paysage, et qu'une simple falaise nue du golfe de Naples, éclairée par le soleil d'Italie, est plus réelle-

Digitized by Google

ment pittoresque que tous les verts paysages de l'Angleterre et de la Normandie, » et Dieu sait que ce qui est vrai à Naples l'est encore plus à Grenade.

J'ai décrit, je crois, assez en conscience les environs de Grenade, pour qu'on me pardonne de ne rien dire de l'intérieur de la ville. Seulement, les deux rues principales, les deux artères où circule toute la population et tout le commerce de Grenade, la *calle Mesones* et la *calle Zacatin*, ruelles étroites et tortueuses composées de baraques en bois, hautes et étroites, assez semblables à celles qui peuplent encore les quartiers marchands du vieux Paris, donnent une idée exacte, mais fort peu attrayante, de ce que devait être l'intérieur d'une ville arabe. Ce peuple pittoresque, qui, malgré l'étouffante chaleur, se promène drapé dans sa *capa*, ces faces brunes et animées, à l'œil et aux cheveux noirs, au profil régulier de l'Arabe, qu'il ne faut pas confondre avec cet ignoble galbe africain ou plutôt nègre, qui tient le milieu entre l'homme et la bête, figurent bien à côté de ces maisons toutes moresques, qui portent à chaque coin les traces de leur vénérable antiquité. Le nombre de maisons arabes plus ou moins défigurées, que l'on rencontre dans Grenade, est réellement incalculable; mais c'est surtout le long du ravin du Darro que se trouve, à chaque pas, l'empreinte de la domination moresque: ici c'est une belle porte arabe, enchâssée dans un mur moderne, avec son cintre élégant et ses fines arabesques, alourdies par deux doigts de chaux dont on l'a soigneusement recouverte, ou bien deux étroites fenêtres jumelles, séparées par une svelte colonnette; plus loin, ce sont les ruines hardies d'un pont, dont le cintre, à peine indiqué, devait s'élever de cinquante pieds au moins au-dessus du torrent, et au-dessus duquel se dressent à pic les gigantesques parois de l'Alhambra. Plus près enfin, c'est une mosquée arabe, convertie en église, et dont l'intérieur est chrétien, grace aux lourdes ciselures de bois doré qui en recouvrent toutes les parois, tandis qu'au dehors une gracieuse tour moresque, enduite, il est vrai, de l'inévitable chaux, étale ses mosaïques de faïence bleue et les cintres de ses légères arcades.

J'ai peu vu les monumens modernes de Grenade : il en est cependant quelques-uns qu'on peut voir encore après l'Alhambra. L'hôpital des fous, immense édifice carré, plus semblable à une forteresse qu'à un hôpital, mérite surtout une mention. Sa façade, en style de la renaissance, et surtout l'admirable galerie couverte où l'on entre par la porte principale sous un toit de bois sculpté de plus de deux cents pieds de long, sont d'un effet imposant et sévère. Mais Dieu vous garde de visiter en détail, comme je l'ai fait, l'intérieur de cet hospice, où règne la plus dégoûtante malpropreté, et où les malheureux aliénés, enfermés dans des cages de bois où l'air et la lumière ne pénètrent qu'à peine, achèvent d'y perdre le peu de raison que le ciel leur avait laissée, et, gisant tout nus dans un coin dans une stupide impassibilité, finissent par tenir plus de la bête que de l'homme. J'en vis un, couché sur quelques haillons entassés, et qui paraissait plus abattu que les

Digitized by Google

autres. Je demandai ce qu'il avait : *Oh a quello está moriendo ;* celui-là se meurt, me dit tranquillement mon gardien, et nous passâmes à un autre.

La population de Grenade est une population douce et paisible, dont le caractère contraste vivement avec les mœurs dures et féroces des Malagueños (habitans de Malaga), qui jouissent, dans toute l'Espagne, d'une assez triste réputation : est-elle méritée? je n'en sais rien. Le seul grief que j'aie à reprocher à Malaga, c'est qu'on m'y a deux fois volé mon mouchoir, bien qu'une fois, grace à l'agilité de mes jambes et au bâton dont je le menaçais, le voleur ait jugé plus prudent de me le restituer. Mais ce n'est pas assez encore pour justifier le proverbe espagnol : « Quand tu as tué ton père et violé ta mère, va-t-en à Malaga. » Grenade, du reste, jouit d'une réputation beaucoup meilleure, et la mérite. Aussi bien me rappelai-je, en regardant sa fertile *vega*, ces vers du Tasse, que j'estropie sans doute en les citant :

. . . .Pingue la terra e molle
Simili a se egli abitator produce.

Et en effet, la race favorisée du ciel qui habite cet heureux coin de terre semble molle et grasse comme le sol qu'elle habite. Les crimes sont plus rares à Grenade que dans le reste de l'Andalousie; les *bullangas* (émeutes) y sont inconnues, et les élections, sauf un duel dont Grenade parlera longtemps, s'y sont passées avec une édifiante régularité.

J'ai compris, en voyant le dimanche ce peuple affamé de plaisirs, sortir en bourdonnant de sa ruche, et se répandre comme un essaim dans les rians environs de sa cité, la vie molle et sensuelle des Africains, qu'amollirent si vite les délices de l'Andalousie. Rien de plus gai, rien de plus bruyant que Grenade et ses alentours un jour de fête; rien de plus pittoresque que tous ces citadins bien vêtus, bien repus, le dimanche du moins (je n'en réponds pas pour le reste de la semaine), et animant de leurs groupes joyeux les verts sentiers qui bordent le Darro et le Xenil. Au milieu de cette sombre atmosphère de tristesse qui enveloppe l'Espagne depuis tant d'années, c'est quelque chose de si rare que la gaieté, que Grenade, avec ses habits de fête, la joie au front et le sourire sur les lèvres, m'en parut cent fois plus pittoresque; et en regardant ce peuple insouciant, qu'on pourrait rendre heureux à si peu de frais, je maudis les stupides exigences du despotisme, qui, pendant trois siècles, a su rendre tant de dons inutiles, et ruiner l'Espagne en même temps que l'asservir.

Je ne quitterai pourtant pas Grenade sans dire un mot de sa somptueuse cathédrale, malheureusement trop moderne pour que j'en puisse louer le dessin et le style, mais qui n'en est pas moins d'un effet imposant. La seule chose, à vrai dire, qui mérite d'y fixer l'attention, ce sont les deux admirables tombeaux en marbre, dans le plus pur goût de la renaissance, dont le gouvernement français vient de faire prendre les moules, et qu'on verra bientôt, j'espère, à notre École des Beaux-Arts, à côté du chef-d'œuvre de Michel-Ange, si dignement traduit par Sigalon. De ces deux tombeaux,

Digitized by Google

l'un, le plus léger et le plus gracieux, est celui de Philippe-le-Beau et de Jeanne-la-Folle, la malheureuse mère de Charles-Quint. Leurs deux statues, d'un admirable fini, sont couchées sur le tombeau, et l'amoureuse reine, morte à la fois de regret et de jalousie, a enfin fixé à côté d'elle, sur son lit de marbre, son infidèle époux.

Le couple qui repose sur l'autre tombeau porte des noms plus grands et plus historiques encore : c'est Ferdinand d'Aragon, c'est Isabelle-la-Grande, ce sont ces *rois catholiques*, les premiers qui aient doté l'Espagne de ce qui lui manqua pendant tant de siècles et de ce qui lui manque encore aujourd'hui, de l'unité, sans laquelle il n'y a ni peuple ni royauté; c'est Ferdinand et Isabelle, les conquérans de Grenade, les dévots souverains qui arrachèrent du sol de la Péninsule le dernier rejeton qui germât encore sur la souche abattue de l'empire arabe, et firent, pour la première fois, peser l'Espagne de tout le poids de sa puissante unité dans la balance des destinées de l'Europe. Sur son tombeau, comme dans son portrait, que j'ai vu au Généralife, la grande Isabelle, je le dis à regret, au risque de désenchanter quelques-unes de ces illusions dont on aime à se bercer, n'a, sur la toile comme sur le marbre, rien d'héroïque ni de grand; c'est une bonne et ronde figure bourgeoise, au teint frais comme une Biscayenne, et dont la vie routinière semble se partager tout doucement entre la messe et le ménage. Son breviaire, qu'elle tient à la main, au moins dans son portrait, semble l'occuper beaucoup plus que les héroïques pensées qui remplirent toute sa vie. Quant à son époux, le marbre l'a flatté plus que la toile. Il y a de la force et de la volonté dans le repos de cette figure, puissante encore, lors même qu'elle est endormie. Mais sur la toile, que je soupçonne plus exacte, le cauteleux Aragonais est un personnage court et trapu, à peu près ressemblant à notre compère Louis XI, avec sa fausse bonhomie et sa bourgeoise simplicité de manières et de costume. Le regard est décidé sans être franc, et l'épais sourcil qui le recouvre le voile sans l'adoucir. On reconnaît bien là l'homme qui, par astuce plus que par force, réunit sous sa puissante main tous ces morceaux de royaumes, et les pétrit pour en faire l'Espagne. Est-ce sa faute si, plus tard, dans de plus faibles mains, la masse incohérente a cessé de former un tout, sans pouvoir jamais complètement ni se séparer ni se réunir?

Après le tombeau en effigie vient le tombeau réel; sous ces deux gigantesques reposoirs de marbre, longs chacun d'environ dix pieds, se trouve une chapelle souterraine qui renferme les quatre cercueils recouverts de plomb. Depuis le jour où ils y ont été déposés, aucune main profane ne les a touchés; et cette royale poussière, dans le Saint-Denis de l'Espagne, a du moins traversé intacte toutes les révolutions et tous les orages qui ont passé sur ce malheureux pays.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

Grenade, 24 septembre.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

WASHINGTON LEVERT,

Par M. Léon Gozlan.

L'auteur le dit en termes exprès dans sa préface : ce qu'il a voulu, c'est constater, et combattre, par conséquent, l'influence croissante du scepticisme. Il est inutile de remarquer ici que le mot scepticisme, dans la bouche de M. Léon Gozlan, ne signifie point exclusivement, comme au XVIIIe siècle, la raillerie des choses saintes, l'incrédulité religieuse, l'impiété. Depuis Voltaire, le scepticisme a marché de conquête en conquête ; nul ne l'ignore. La religion une fois envahie, il a fait successivement irruption dans la politique, dans la science, dans la poésie même ; l'école de Byron est là pour l'attester. Nous ne songeons pas à nier, certes, les améliorations positives que l'humanité doit aux premiers efforts du scepticisme. C'est par lui qu'ont été enfantées les idées révolutionnaires passées à l'état de principes aujourd'hui. C'est lui qui a montré aux hommes les plus aveugles l'ambition, sous les apparences menteuses du dévouement et de la miséricorde, accroupie au pied des trônes et des autels. C'est lui qui, après avoir ouvert tour à tour le manteau royal et la robe sacerdotale pour laisser paraître, au lieu du prétendu ministre céleste et infaillible, l'homme de chair et d'os, a commencé la grande lutte du droit contre le privilége au cri de Liberté ! C'est lui encore qui a déposé, dans le sol labouré par la bataille, ces germes féconds de réforme sociale dont les timides redoutent déjà les fruits. Nous reconnaissons tout cela, mais nous ne pouvons nous dissimuler cependant que, si l'on n'y met ordre, le scepticisme finira par gâter lui-même son œuvre. A ceux que nos paroles surprendraient, nous demanderions : N'y a-t-il pas des poisons qui, pris à de certaines doses, rendent la santé aux malades ; mais, pris sans mesure, tuent les mieux portans ? Ainsi fait le

Digitized by Google

scepticisme. Une rivière débordée engraissera d'abord le champ qu'elle aura couvert; mais, si elle y séjourne trop long-temps, n'anéantira-t-elle pas les espérances du laboureur au lieu de lui préparer une abondante récolte? Le scepticisme est comme la rivière dont il s'agit. En un mot, pour exprimer notre pensée le plus clairement possible, nous croyons qu'il en est du scepticisme comme de ces épées à deux tranchans qui, la guerre finie, devenant inutiles, sinon dangereuses, doivent être remises prudemment dans le fourreau.

Le livre de M. Léon Gozlan vient à l'appui de notre opinion sur le scepticisme.

Pour rendre sensible, palpable, si cela se peut dire, la vérité qu'il entreprenait de démontrer, l'auteur songea à créer des personnages symboliques. Mais auparavant, et afin de ne se point trouver en contradiction avec la logique, il dut étudier patiemment la marche de l'ennemi qu'il allait combattre. Il reconnut que c'est au cœur, comme étant le siége des passions, que vise d'abord le scepticisme; après quoi il s'adresse à l'esprit.

Le cœur, en effet, est bien plus facile à gagner que l'esprit; plus matériel, par conséquent plus vulnérable. L'esprit raisonne froidement, discute, demande les preuves. Le cœur, au contraire, n'a besoin ni de preuves, ni de raisonnement; il suffit qu'on l'échauffe, qu'on le remue; mensonges ou vérités, peu lui importe! il obéit à ce qui lui plaît. L'esprit, vivant dans la région des abstractions et des idées, regardant toujours en haut plutôt qu'en bas, ne s'appuie jamais sur les faits et les dédaigne. Le cœur, au contraire, bien que recevant de l'esprit le rayon lumineux qui le guide, vit d'une vie moins spirituelle que réelle; il est ouvert à toutes les impressions humaines, à tous les sentimens, à toutes les émotions. La joie ou les larmes, l'amour ou la haine, l'indifférence ou la colère, voilà le cercle dans lequel il est enfermé. Sans insister davantage sur la distance qui les sépare, disons donc que l'esprit pense et que le cœur sent. Ceci accepté, n'est-il pas évident que le cœur, c'est-à-dire la passion, est la porte qu'il faut ouvrir pour arriver à l'esprit, c'est-à-dire à l'intelligence, et que vouloir procéder en sens inverse serait absurde, puisque la réflexion ne peut que suivre la sensation, non la précéder.

S'étant démontré à lui-même, mieux que nous ne venons de le faire sans doute, la nécessité de la gradation psychologique dont nous parlons, M. Léon Gozlan, nous l'avons dit, créa des personnages symboliques au moyen desquels il pût faire agir et parler son idée. Washington Levert, Socrate Leblanc et Des Verriers, tels sont les trois principaux personnages qu'il a mis en scène. Washington signifiant le cœur, Socrate l'esprit, Des Verriers le scepticisme, le but que l'auteur veut atteindre se dessine nettement.

Washington, fils du duc de Levert, est placé dans les conditions sociales les plus favorables. Héritier d'un beau nom et d'une grande fortune, entouré, dès l'enfance, des soins les plus minutieux et les plus tendres, il arrive à

Digitized by Google

s'offre à lui comme une fête continuelle. Il a une famille qui l'accable de prévenantes caresses, des valets qui exécutent ses ordres, de l'or pour satisfaire ses moindres fantaisies. Pour lui, le monde réunit, à certaines heures, ses illustrations les plus diverses, allume ses plus éblouissans flambeaux, apprête ses festins les plus magnifiques. De beaux et vigoureux chevaux lui évitent la peine de marcher. Veut-il essayer, aujourd'hui, de la vie sédentaire? le luxe de ses appartemens n'aura pas d'égal; meubles antiques ou modernes, tentures de soie, tapis de toutes sortes, seront disposés pour embellir sa solitude. Veut-il du bruit, de la joie, de la musique? les salons les plus peuplés lui sont ouverts. Le choix, voilà ce qui l'embarrassera peut-être. Quelque part qu'il aille, il trouvera des mains empressées, des lèvres souriantes, des regards amis; les fleurs les plus parfumées, pour le plaisir de ses narines; les instrumens les plus mélodieux, les voix les plus vibrantes, pour le plaisir de ses oreilles; des cristaux, des porcelaines; des femmes, épouses ou jeunes filles, étalant leurs gorges et leurs épaules, pour le plaisir de ses yeux. Si, fatigué de cette vie énervante, le goût des voyages lui vient, il n'a qu'à dire le nom de la ville qui excite sa curiosité impatiente, du rivage lointain où il veut s'asseoir. Un seul nom, une seule parole, et sa voiture sera emportée avec la rapidité de l'éclair. Où Homère a mendié, il pourra bientôt savourer un cigarre; où Dante a versé des larmes de sang, soupirer quelque romance amoureuse; où Napoléon a livré sa dernière bataille, dresser un cheval. Puis, quand il sera las des belles campagnes, des larges horizons, un seul mot encore, et au bout de quelques heures, de retour dans sa famille, il pourra, s'il le veut, aller danser à la cour. Les princes lui adresseront familièrement la parole; les grandes duchesses le regarderont à la dérobée; le roi, vêtu d'un habit noir comme un autre homme, le touchera du coude en passant.

Socrate Leblanc n'est point, à beaucoup près, dans une position aussi brillante. Fils d'une femme de mauvaise vie, exposé, le jour même de sa naissance, aux Enfans-Trouvés, il a été plus tard, grace à la bienfaisance du duc de Levert, placé dans un hospice. Là, face à face avec quelques livres de poésie et de voyages, sans parens, sans amis, il a grandi pâle et sombre, comme une fleur solitaire entre les murailles d'une prison. N'ayant jamais pu donner carrière aux affectueux sentimens que renfermait son ame, il a vécu par l'esprit. Bien souvent, durant les belles nuits d'automne, s'oubliant à sa petite croisée ouverte, les yeux égarés sur cet océan de maisons qu'il domine, il a senti son cœur plein d'une indéfinissable tristesse; il s'en est demandé la cause, et aucune voix ne lui a répondu. Jeune homme ou jeune femme, nul ne s'est trouvé là pour presser sa main, pour essuyer ses larmes, et Socrate a été emporté plus haut encore, sur les ailes ardentes de la rêverie. Ne connaissant rien de ce monde qui dort à ses pieds, il s'est fait d'abord, dans sa pensée, un Paris magnifique auquel il croit. Il a rêvé, d'après les

Digitized by Google

poètes, des femmes aussi chastes, aussi belles que si elles descendaient du ciel. Peu à peu, toute une création idéale a jailli de son cerveau. Science, mœurs, politique, il connaît tout à présent; il en sait plus que ses livres. Que le monde est beau, imaginé par Socrate! Comme toutes les passions y sont épurées! Socrate n'a rien négligé dans sa poétique fantaisie. Les maisons habitées par les hommes sont des palais splendides, les palais des rois sont des temples. Mais aussi, quels hommes et quels rois pour ces temples et pour ces palais! Des demi-dieux et des héros. Imaginez les codes sublimes que Socrate donne à de pareils peuples, toutes les vertus qu'il leur prête, ce qu'il leur suppose de puissance et de grandeur! Plus il va, et plus, s'éloignant d'une réalité qu'il ignore, il s'élance à corps perdu au sein d'une perfection indéfinie. Aussi n'a-t-il bientôt plus qu'une seule pensée, un seul désir, connaître enfin les merveilles que son esprit lui a révélées.

Des Verriers, oncle maternel de Washington, a cinquante ans. Comment s'est écoulée sa vie? Le livre de M. Léon Gozlan ne nous l'apprend pas; mais le langage de Des Verriers ne permet guère d'hésitation dans les conjectures. Un homme ironique et railleur comme Des Verriers, qui parle de l'expérience avec une froideur si mêlée de mépris et de colère, qui garde, pour le dévouement ou l'ingratitude, pour la lâcheté ou le courage, pour la vertu ou le crime, pour l'opulence ou la misère, un même sourire à la fois compatissant et dédaigneux, un tel homme doit avoir à se plaindre de la destinée. Est-ce l'amour qui lui a manqué? est-ce l'amitié? est-ce la puissance? est-ce la gloire? Des Verriers ne confie pas son secret. Tout ce que l'on peut dire, c'est que, puissance ou gloire, amitié ou amour, rien n'obtient grace devant lui. Quelle que soit la blessure qu'a reçue cet homme, il faut qu'elle saigne encore, et qu'elle soit inguérissable, car sa vengeance ne s'endort pas. Des Verriers, cependant, n'est pas misanthrope. Il ne fuit pas le monde; il ne l'épouvante même pas par une humeur farouche ou des manières brutales. Aimable et bon en apparence, il plaît aux jeunes gens, qu'il n'accable jamais d'inutiles conseils; il amuse les femmes, talent fort rare! sans leur parler d'amour. A voir Des Verriers, causant le soir, assis entre une jeune fille et sa mère, si doux, si galant, si abondant en saillies spirituelles, qui devinerait l'amertume cachée sous cette gaieté charmante comme une vase épaisse au fon d d'un ruisseau? qui penserait que cet homme nourrit, pour les interlocuteurs auxquels il s'adresse avec une courtoisie si exquise, un mépris sans réserve et sans exception? Où il faut voir, où il faut entendre Des Verriers, pour le bien connaître, c'est lorsqu'on agite devant lui une question de probité, de moralité ou de justice. Alors il jette le masque de bonhomie qu'il porte ordinairement par une sorte de convenance, et l'on voit le véritable Des Verriers. Son œil pétille d'une malice cruelle; ses lèvres minces laissent échapper des pensées gonflées de haine, qu'il s'efforce en vain d'affaiblir par l'expression. — La probité? vertu de dupe; la moralité? mensonge; la justice? assurance mutuelle des gros coupables

Digitized by Google

contre les petits; la société? lupanar où l'on se dévalise chapeau bas, où l'on s'égorge avec politesse; la religion? épouvantail des imbéciles; la loi? épouvantail des peureux. Malheureusement, en matière d'intérêts, il n'y a ni peureux ni imbéciles. Conclusion générale : au fond de ce qui est bien comme au fond de ce qui est mal, se cache un mobile unique, plus ou moins apparent, l'égoïsme. Le tout est de le savoir cacher. — Telles sont les maximes que professe Des Verriers quand l'occasion s'en présente. Tel est l'homme placé entre Socrate et Washington.

Cependant, Washington court les bals et les fêtes. Ébloui par les divers spectacles qui fuient chaque jour sous ses yeux, il trouve à peine le temps de tout admirer. Mis en correspondance avec Socrate, par l'intermédiaire du duc de Levert, Washington raconte à son ami inconnu le monde où il vit, les joies bruyantes et multipliées qu'on y goûte; il lui parle de mille plaisirs dont Socrate ignore même le nom. Washington ne juge pas, il énumère. C'est un catalogue qu'il dresse à l'usage de Socrate, voilà tout. Où Washington trouverait-il le temps de réfléchir, absorbé qu'il est par la jouissance? Quelques mois écoulés pourtant, les lettres de Washington prennent un caractère plus sérieux. Il a eu plusieurs conversations avec son oncle, et bien des illusions de jeune homme se sont envolées avec les paroles de Des Verriers. Déjà il oublie ses divertissemens pour entretenir Socrate des prisons et des maisons de prostitution que Paris compte par centaine. Il est presque triste. Un bouleversement violent a eu lieu dans ses idées. Quant à Socrate, les dernières lettres de Washington sont pour lui des énigmes indéchiffrables, comme les premières. Il ne comprenait rien à l'exaltation de Washington, au sujet des jouissances mesquines que l'on goûte dans le grand monde; il ne comprend pas davantage, maintenant, ses accès de mélancolie. Washington s'est trompé et se trompe encore, pense Socrate. Les palais et les jardins qu'il m'a décrits ne sont pas des demeures royales; les créatures singulières dont il m'a fait le portrait ne sont pas des femmes; il a mal vu; si le monde ressemblait à ce que dit Washington, ce n'est pas Dieu qui aurait créé le monde. Et Socrate, presque effrayé, retourne bien vite à ses rêveries.

Le moment approche où la lutte à laquelle nous assistons va devenir plus active. Dégoûté des satisfactions incomplètes que la fortune procure, blasé sur les émotions vulgaires, mécontent de la société, que Des Verriers lui a montrée sous son vrai jour, fausse, lâche, corrompue, Washington médite de réformer sa vie. Il va quitter un monde où toutes les facultés se flétrissent avant de s'être épanouies. Il va chercher dans l'amour pudique et solitaire l'apaisement de cette soif ardente que les voluptés irritent, mais n'étanchent pas. Ce qu'il veut connaître, ce dont il a besoin, ce n'est pas le plaisir brutal, c'est la jouissance qui prend sa source dans la sympathie; c'est l'ivresse morale, pour ainsi dire. La jeune fille qu'il aime est pauvre, placée dans une condition obscure. Trop heureuse, sans doute, qu'un jeune homme, noble

Digitized by Google

et riche, se soit épris d'elle, Alice ne trahira pas l'attente de Washington, et Washington goûtera pleinement les charmes d'une passion partagée, constante, ignorée.

Mais, pendant que Washington aspire à une félicité parfaite, Socrate, blessé par l'expérience de son ami dans ses croyances chimériques, cède insensiblement à une impulsion contraire et redescend avec larmes l'échelle de ses illusions. Retombé dans son incertitude mortelle, d'autant plus douloureuse, à présent, que la réalité lui est apparue comme en un mauvais rêve, il écoute le cri de la nature qui lui dit d'aimer. Baume salutaire, consolation toute puissante! Oui, mais quelle femme méritera l'amour de cet esprit qui en a créé de si pures et de si magnifiques? Où sont les voiles flottantes et sans souillures? où sont les yeux animés d'un rayon céleste, les paroles mélodieuses, les ames transparentes comme le cristal? Hélas! la première jeune fille qu'aperçoit Socrate, c'est une sœur de l'hospice qu'il habite. Elle est assez belle, assez douce, assez réservée, pour captiver les regards ou les cœurs des plus difficiles; Socrate, pourtant, ne peut l'aimer. En vain sœur Mystique déploie toutes les graces de sa personne, toutes les séductions d'une nature tendre et dévouée; Socrate, malgré lui, reste insensible. Il n'y a pas de sa faute. Il avait rêvé mieux.

Long-temps interrompue, la correspondance de Washington et de Socrate recommence. Washington se plaint de ce qu'Alice ne l'aime pas avec ardeur. Elle est froide; c'est un marbre que les baisers les plus ardens n'échaufferent jamais. Durant les promenades qu'ils font ensemble, le soir, à la clarté des étoiles, Alice ne montre aucune émotion; rien ne la surprend, rien ne la touche. Washington est le plus infortuné des hommes, car il avait espéré de rallumer son cœur à l'amour d'Alice, et Alice n'a pas d'amour. — Socrate, lui, se plaint aussi, mais c'est de ne pouvoir répondre à l'affection profonde de la jeune fille dont il est aimé. Mystique lui montre un attachement si désintéressé, un dévouement si plein d'abnégation et de courage, qu'il souffre de ne la pouvoir payer de retour; malheureusement cela est impossible. Entre Mystique et lui passe incessamment une ombre divine, qui fait prendre en pitié la beauté visible et saisissable. Pourquoi Mystique est-elle une femme, quand c'est un ange seul que Socrate peut aimer?

Chacun de ces deux caractères, on le voit, reste fidèle à sa mission symbolique. Ce que le cœur demande, c'est l'émotion, l'exaltation fiévreuse, le délire; ce que demande l'esprit, au contraire, c'est le calme, l'extase, l'admiration. Mais comme le cœur, par sa fumée obscure, a troublé l'esprit dans les régions sereines où il était monté, l'esprit punira le cœur, en brillant près de lui d'une clarté trop vive. Washington a désenchanté Socrate, Socrate ne laissera à Washington que le désespoir.

Alice et Mystique, en effet, c'est une seule et même femme, que son amour pour Socrate rend insensible à l'amour de Washington. Washington, ignorant quel est son rival, livré à une douleur mortelle par l'éloignement

Digitized by Google

d'Alice, demande une dernière consolation à la débauche. Décidé à noyer ses souffrances dans le vin, à étouffer sous le bruit d'une orgie les cris de son ame agonisante, il va passer la nuit chez des courtisanes auxquelles il achète à prix d'or l'oubli du passé. Il chante, il joue, il s'enivre. Sa nuit s'écoule dans les scènes du plus effronté cynisme. Enfin le dénouement arrive. Washington, à la suite de son orgie, apprenant qui lui a ravi le cœur d'Alice, provoque Socrate en duel et le tue. Ainsi, le scepticisme, après avoir empoisonné le cœur et l'esprit l'un par l'autre, leur donne la débauche pour commun tombeau.

Sous l'impression d'une première lecture, nous avions cru trouver que l'idée de l'auteur n'était pas complète. Peut-être, nous disions-nous, M. Léon Gozlan eût-il dû, en face de Des Verriers, cette sombre et fatale figure, placer une figure calme, majestueuse et rayonnante, symbole de la foi. Il nous semblait, dans notre ambitieuse préoccupation, que le livre n'aurait pu que gagner à cette espèce d'équilibre établi entre deux influences rivales. Le duc de Levert, vénérable utopiste, philanthrope naïf, n'étant pas de force contre Des Verriers, nous regrettions sincèrement de le voir exposé sans pitié aux sarcasmes du railleur impitoyable et à la risée du lecteur. Quelques minutes de réflexion ont suffi pour désarmer notre critique. Si M. Léon Gozlan s'était proposé de montrer la supériorité de la foi sur le scepticisme, c'eût été une réelle maladresse de donner les avantages de la perspicacité et de l'éloquence au représentant de l'idée qu'il se fût agi de combattre. Mais M. Léon Gozlan voulant simplement montrer le danger d'un scepticisme exagéré et ses conséquences, il ne pouvait se dispenser de pousser franchement la question à ses dernières limites. Entraver volontairement la marche d'un ennemi qui court de lui-même à l'abîme, cela s'appelle une faute. La meilleure tactique à suivre en pareille circonstance, c'est de laisser la route libre; M. Léon Gozlan l'a très bien compris. La plus chaleureuse argumentation a-t-elle jamais l'autorité d'un fait? Non certes. Il y a quelque chose au-dessus d'une affirmation, une preuve démonstrative; quelque chose au-dessus d'une preuve, un résultat. Voilà pourquoi, loin de blâmer l'auteur, nous le félicitons d'avoir pris le scepticisme dans ses propres filets, pour ainsi dire, en ne lui opposant aucun obstacle dont il se pût faire une excuse après sa défaite. Cela est à la fois habile et hardi.

Au point de vue plastique, le livre de M. Léon Gozlan ne mérite pas moins d'éloges. L'auteur a triomphé avec un rare bonheur des difficultés qu'offre naturellement l'exécution d'une donnée sérieuse. L'action, dans *Washington Levert*, n'est pas sacrifiée, comme on le pourrait craindre, à la déclamation et aux développemens. La gravité du sujet n'y absorbe pas l'intérêt dramatique. La philosophie et la fantaisie s'y donnent la main.

J. Chaudes-Aigues.

Digitized by Google

BULLETIN.

La semaine qui finit a été noblement inaugurée par les récompenses décernées aux braves de l'armée d'Afrique. C'est à peu de chose près le seul évènement qui l'ait remplie, mais il vaut la peine qu'on s'y arrête, et l'on nous permettra sans doute à ce sujet quelques observations qui n'ont pas encore été faites.

Le lieutenant-général Valée est élevé à la dignité de maréchal de France, voilà ce que tout le monde sait, ce que tout le monde a accueilli par un applaudissement unanime; mais l'histoire de son avancement, depuis 1809, non pas seulement depuis hier, offre des singularités qui n'ont pas été assez remarquées et qui doivent l'être; elle prouve quelle part immense le hasard se réserve presque toujours dans les affaires humaines et plus encore dans la destinée des hommes de guerre : ils sont maîtres de leur conduite, de leur bravoure, de toutes leurs ressources d'esprit et de cœur, du sort des armes bien souvent à force d'habileté et de courage, mais ils ne sont pas maîtres de leur propre fortune, et le succès de leur ambition personnelle se dérobe à toutes leurs combinaisons les plus heureuses. En 1809, un capitaine d'artillerie servait, à l'armée d'Aragon, sous le maréchal duc d'Albuféra; quatre ans après, il était général de division dans son arme; c'était le général Valée. Un si rapide avancement, selon toute probabilité, paraissait l'avoir conduit tout d'un coup aux dernières limites de sa carrière d'honneurs militaires. Aussi l'expédition de Constantine, en 1837, le trouva-t-elle encore ce qu'il était en 1813, lieutenant-général d'artillerie, et il ne pouvait être rien de plus, sans un évènement extraordinaire et imprévu qui vînt effacer pour lui les règles établies. En effet, des réglemens militaires, constamment respectés jusqu'ici, ne permettent pas qu'un offi-

Digitized by Google

cier-général d'une arme spéciale soit investi d'un commandement en chef, s'il ne renonce à servir dans son arme. Or, chacun sait qu'à moins d'avoir commandé en chef, on ne peut obtenir le bâton de maréchal. Lorsqu'on fit, au ministère de la guerre et surtout dans le cabinet du président du conseil, les derniers et rapides préparatifs de l'expédition, le général Valée fut choisi pour commander l'artillerie, précisément parce qu'il n'était jamais sorti et ne voulait pas sortir de son arme, dont il est la lumière et l'honneur. Donc, si un boulet n'était venu frapper de mort le général en chef comte de Damrémont, le 12 octobre, dans la batterie de brèche, et donner à l'improviste le commandement de toute l'armée au général de l'artillerie, le gouvernement et les chambres étaient dans l'impuissance de lui trouver aucune récompense militaire pour ce qu'il avait fait jusqu'alors de glorieux et d'utile, dans cette opération presque entièrement d'artillerie, comme il l'a déclaré lui-même; le comte Valée était déjà pair de France, grand' croix de la Légion-d'Honneur; son grade de lieutenant-général était pour lui le dernier échelon de la hiérarchie, il ne pouvait monter plus haut, et le gouvernement même d'Alger n'était pas une distinction qui pût payer ses derniers services, puisque nous le voyons forcé, par son déplorable état de maladie, d'y renoncer aujourd'hui et de rentrer en France.

Un seul jour lui a assuré la plus haute récompense à laquelle un officier ose prétendre; il est maréchal, et désormais non seulement il ne peut plus monter, mais nul ne peut monter plus haut que lui. Le hasard des batailles lui a fait attendre, pendant vingt-cinq ans, un prix qui n'était pas même promis à sa carrière spéciale; y a-t-il un plus intéressant exemple des caprices de la fortune pour les hommes de guerre? *Habent sua fata.* On compte, depuis le commencement du siècle, trois autres maréchaux sortis des armes spéciales, pour devenir maréchaux de France : le duc de Raguse, le duc de Trévise, le marquis de Lauriston; mais ils prirent en quelque sorte leurs précautions d'avance, et acceptèrent du service dans l'infanterie ou la cavalerie, et des commandemens supérieurs de corps d'armée, se préparant ainsi de longue main à la plus haute dignité de l'ordre militaire. On cite aussi deux généraux, l'un du génie, l'autre de l'artillerie, les généraux Bertrand et Foy, qui, sur l'invitation toute-puissante de l'empereur, quittèrent également leurs armes spéciales, et entrèrent dans les catégories où peut tomber le bâton de maréchal, que, du reste, l'empereur lui-même leur destinait publiquement; mais l'empire s'écroula avant qu'ils eussent reçu ce prix de leur sacrifice et de leur docilité à suivre un conseil que, d'ordinaire, on ne repoussait pas. Il y eut pourtant le général du génie Haxo, qui, plus fidèle à son arme, sut résister à toutes les séductions des paroles impériales, et osa répondre, en faisant allusion à je ne sais quels transfuges des armes spéciales assez mal inspirés : « Je pourrais, il est vrai, devenir un général d'infanterie aussi médiocre que certains de ma connaissance. » Le lieutenant-général Haxo ne sera donc pas maréchal; il a refusé noblement l'occasion de l'être; le hasard seul, qui n'est pas tous les jours aussi favorable, pourrait la lui rendre. Il a eu, depuis son refus de changer d'armes, pour consolation le siége d'Anvers, et une devise faite par M. Dupin aîné, à laquelle personne n'a jamais rien compris : *Saxo ab Haxo.*

Le boulet de canon du 12 octobre, en faisant tomber dans les mains du

Digitized by Google

lieutenant-général Valée le commandement en chef et le bâton de maréchal, a causé à la France une grande perte, mais a permis de réaliser un grand acte de justice. La perte n'a été que pour la France, car quelle mort plus glorieuse que celle du général Damrémont! Il n'y a pas de bâton de maréchal qui vaille une mort pareille à celle de Turenne! Mais pour le général Valée, puisqu'il n'a pas été, lui, *enseveli dans son triomphe*, cette suprême dignité militaire n'est pas au-dessus de ses titres à la reconnaissance du pays. Ce n'est pas seulement pour les nombreux siéges auxquels il a pris part dans le cours de sa longue carrière militaire qu'il méritait le plus d'être récompensé; ses droits, comme organisateur, sont peut-être encore plus dignes d'estime, quoiqu'on n'en ait pas dit un mot dans ces derniers temps, où sa dernière action de guerre a dû rappeler naturellement toutes les autres. En 1829, il présidait le comité d'artillerie; il en était pour ainsi dire le grand-maître : il remplissait, par le fait, les fonctions supérieures de cette charge ancienne, dont le titre seul a pu être supprimé; on lui doit d'avoir réorganisé à cette époque le matériel de notre artillerie selon les progrès de la science et de l'expérience, et remplacé le système *Gribeauval*, qui était en usage dans l'armée française depuis près de soixante ans. Des changemens adoptés sous la présidence de M. le général Valée, il est résulté, pour l'artillerie, une grande puissance de mobilité dans ses évolutions en marche et dans sa mise en batterie; il en est résulté aussi une rapidité de feux qui n'avait jamais été égalée, même sous l'empire, dans cette période guerrière où l'on avait bien pressenti la nécessité de ces améliorations fondamentales, mais sans avoir le temps de les méditer et de les accomplir, car on vivait trop vite. L'artillerie doit encore à M. le comte Valée le germe et les premiers développemens de beaucoup d'autres idées déposées alors dans les esprits, et qui porteront leurs fruits, chacune en son temps.

Sur la liste des promotions, au moins en expectative, nous voyons figurer son aide-de-camp, M. le capitaine Piobert, désigné par le roi pour la première place de chef d'escadron qui viendra à vaquer, au tour du choix, dans l'artillerie. Cette désignation tardive, après vingt ans de service, n'est que de la justice la plus rigoureuse. M. Piobert, une des plus hautes réputations scientifiques de l'armée, peut revendiquer une large part dans les travaux, les études et les essais qui ont précédé l'adoption du *système Valée*. Il était, au moment où son général l'invita à l'accompagner en Afrique, professeur d'artillerie à l'école d'application de Metz; en même temps, il dirigeait les recherches de la commission chargée par le ministère de calculer la force d'expansion de la poudre, et de suivre toutes les expériences qu'embrasse la science de l'artillerie. C'est un de ces hommes qui seraient aussi bien placés à l'Institut qu'au siége de Constantine.

Dans les autres nominations, on croit voir que le gouvernement a eu l'honorable et féconde pensée de rajeunir la tête de l'armée. Elle en a besoin, le dernier commandant en chef de l'expédition de Constantine en est une preuve vivante, lui qui était à la veille de recevoir un brevet de retraite pour ses soixante-cinq ans, et d'être enlevé au service de son pays par une législation impitoyable, dont la plupart de nos généraux actuels vont être rapidement frappés les uns après les autres, chaque année. Il faut les remplacer par d'autres plus jeunes, et qui aient devant eux un long avenir de

Digitized by Google

commandement; il faut introduire de même, autant qu'on le pourra, la jeunesse dans toute l'échelle des grades supérieurs, pour les bien remplir avec l'activité et l'ardeur qui lui appartiennent. C'est ce qu'on a voulu faire par plusieurs choix remarquables, après la victoire de Constantine : nous en félicitons le gouvernement et le pays. Les nouveaux lieutenans-généraux Trézel et Rullières sont encore dans la force de l'âge : on en peut dire autant du colonel Bernelle, fait maréchal-de-camp. Les nouveaux colonels Beaufort et Lamoricière sont jeunes, ce dernier surtout, qui n'a guère plus de trente ans, et qui déjà s'est acquis une des plus belles réputations de toute l'armée française par ses talens, son esprit et sa bravoure. Il était lieutenant du génie en 1830, il a pris le bon chemin en quittant son arme et se jetant parmi les Zouaves, pour y commander une compagnie. Cette compagnie est devenue un bataillon, puis un régiment qu'on va compléter et qui lui appartient, pour ainsi dire, en propre : c'est son ouvrage, c'est sa famille, c'est presque sa propriété, comme étaient ces régimens de l'ancien régime qui portaient le nom de leur colonel. Il est permis de dire de M. Lamoricière, qu'en se faisant Arabe autant qu'un Français peut l'être, il a choisi la meilleure part et qu'elle ne lui sera pas ôtée; sa fortune militaire est désormais inséparable de la destinée de notre colonie d'Afrique. Les naturels du pays l'ont adopté, lui ont donné même un surnom arabe, *Sidi-Maboul* (*Seigneur le Fou*), qu'il faut prendre dans un sens favorable, car c'est le cri de leur admiration pour son aveugle intrépidité.

Le lieutenant-colonel Bedeau, de la légion étrangère, qui n'est pas beaucoup plus âgé que M. Lamoricière, et dont l'avancement a été rapide, est déjà, comme lui, chef de corps, dans toute l'ardeur de l'âge et de l'ambition. Il y a aussi, dans la cavalerie, des promotions qui méritent d'être citées. Le colonel Chabannes, le chef d'escadron Morris, sont de jeunes et brillans officiers, vieux seulement par les services multipliés qu'ils ont déjà rendus dans notre armée africaine. On parle généralement du commandant Morris comme d'un officier de la plus grande distinction, qui possède à un très haut degré toutes les connaissances positives et spéciales de son état, et pourra se rendre très utile un jour à la cavalerie française, dans la direction du dépôt de remonte, s'il ne persiste pas, comme il l'a fait jusqu'ici, dans ses préférences de soldat pour les beaux coups de sabre qu'il donne et reçoit en Afrique.

Les récompenses n'ont pas été marchandées au corps du génie, et il est vrai que, s'il n'a pas eu de tranchées à ouvrir, de grands travaux de siége à exécuter, il ne s'est guère épargné dans les dangers de l'assaut. On a pu voir, dans les premiers bulletins de Constantine, combien ses pertes ont été nombreuses et éminentes. Les nominations qu'on lui a accordées ne l'ont pas été moins. On compte dans les nouvelles promotions de ce corps, si digne de n'être jamais oublié, même alors qu'on ne l'emploie pas comme il doit l'être, un colonel, un lieutenant-colonel, deux chefs de bataillon, un sous-lieutenant, deux gardes du génie; et, en outre, l'avancement a été promis, pour les premières vacances, au tour du choix, à deux capitaines, à un garde de première classe, enfin à un sergent-major. C'est faire beaucoup pour le génie, et lui prouver que, si le général Valée a constaté sans périphrases le caractère de la prise de Constantine, *cette opération entièrement d'artillerie*, il n'a pas voulu toutefois ravir à personne sa part légitime.

Digitized by Google

Le succès de l'expédition est une chose accomplie, c'est un grand fait sur lequel les mille chances imprévues des évènemens ultérieurs ne peuvent plus avoir aucune prise. Une garnison suffisante a été laissée dans Constantine pour la défendre; le reste des troupes est rentré à Bone, avec tout le matériel de siége, ou s'est échelonné, selon les conditions militaires, dans les camps de Guelma, de Mjez-Ammar, et d'autres points intermédiaires; tout ce mouvement rétrograde s'est opéré sans tirer un coup de fusil, sans perdre un homme, ni un caisson. De tels résultats, conquis par une habileté qui se continue et surveille encore chaque pas de notre armée, long-temps après le triomphe, ne peuvent manquer, nous le croyons, d'assurer une grande force au ministère du 15 avril, le jour où il paraîtra devant les chambres.

Nous avons dit, il y a huit jours, quelle éloquente justification la fuite de don Carlos est venue apporter, selon nous, au système d'immobilité dans lequel le gouvernement s'est enfermé vis-à-vis de l'Espagne depuis la retraite de M. Thiers. Ce n'est pas tout : les généraux constitutionnels, non contens d'avoir refoulé le prétendant dans les provinces du nord, ont entrepris, à ce qu'il paraît, de rétablir la discipline dans l'armée de la reine, et déjà Espartero a sévi utilement, à Miranda, contre ces soldats assassins qui avaient souillé les armes espagnoles dans le sang de leurs chefs. Pendant ce temps-là, les hommes politiques du parti modéré travaillent à constituer de nouveau le gouvernement de l'Espagne selon leurs idées, qui sont celles du gouvernement français. Si tout cela réussit comme nous l'espérons, le ministère du 15 avril pourra triompher, à plus d'un titre, de ces changemens heureux qui se trouveront avoir donné gain de cause à ses prévisions, en restituant à l'Espagne, sans le concours armé de la France, un territoire presque affranchi de l'insurrection, une armée plus docile et plus forte, un pouvoir central plus sage et mieux obéi.

Les choses n'en sont pas là, à vrai dire; mais, à l'heure qu'il est, elles y tendent, si les apparences ne sont trompeuses. En attendant, s'ouvre à Londres la première session d'un parlement nouveau, où la majorité ne sera pas imposante en faveur des alliés naturels de notre gouvernement, les whigs, mais où cependant leur politique, prudemment mêlée de sentimens conservateurs et de principes de réforme, est sûre de prévaloir encore, de disputer au moins avec avantage le terrain sur lequel sont campés les tories. Ceux-ci ont reculé d'un pas dès le premier jour, et ont refusé le combat pour la nomination de *l'orateur* des communes, qui est toujours l'élu des whigs, le très honorable (*most honourable*) James Abercromby. Si les whigs, sans réussir aussi facilement dans toutes les autres questions qu'ils sont tenus de reprendre, continuent d'écarter les tories du pouvoir, c'est assez pour notre gouvernement, et une certaine accession de force lui viendra encore de ce côté.

Les doctrinaires, voyant avec quel bonheur toutes choses tournent en faveur du cabinet qui les a remplacés, en ont pris de l'humeur, et ils l'exhalent dans leurs journaux. Ce n'est pas M. Guizot cette fois que nous accusons, il est plus calme dans son langage, il accepte et reconnaît sa défaite; pour le moment, il renonce au pouvoir qui s'éloigne de lui, il avoue que l'influence supérieure dans les affaires publiques est allée tout entière au cabinet du 15 avril, et seulement, pour observer son rôle nécessaire de

Digitized by Google

protestant politique, il va répétant à qui veut l'entendre cette maxime de circonstance : « Les mesures prises par le gouvernement ont *été plus heureuses que prudentes.* »

Mais ce sont, disons-nous, les journaux de M. Guizot qu'il faut écouter, et particulièrement le *Journal des Débats*. Celui-ci ne peut entendre nommer, sans entrer dans une colère qui n'est ni prudente ni heureuse, les doctrinaires que les électeurs ont exclus de la chambre : MM. d'Haubersaert, Hervé, Augustin Giraud, Agier, de l'Espée, Duchesne, La Réveillère, Renouard, etc. C'est nous qui faisons quelquefois, avec le plus de plaisir, nous en convenons, litière de tous ces noms frappés de l'ostracisme électoral; c'est donc à nous surtout que s'adresse la grande et innocente colère du *Journal des Débats*, lorsqu'il prétend prouver aux journaux, *quotidiens ou non*, qu'ils servent fort mal les intérêts du ministère actuel par leur lutte sans relâche avec les amis de M. Guizot; c'est nous qu'il a en vue, d'autant mieux qu'il a fait plier pour une fois sa dignité, dont nous connaissons au juste la mesure, jusqu'à citer quelque bout d'une de nos phrases, où nous prenions la liberté de révoquer en doute le *patriotisme éprouvé* des doctrinaires; c'est donc à nous de répondre à une attaque aussi directe, tout en remerciant du fond du cœur nos confrères, les quotidiens, *le Temps* et *le Constitutionnel*, d'avoir répondu déjà pour nous et en leur nom.

Le *Journal des Débats* demande quel profit le cabinet du 15 avril pourrait retirer de l'exclusion de tous ces hommes d'un dévouement aussi éprouvé et aussi courageux, les doctrinaires! Quel profit? nous allons le dire. Ce sera de n'avoir plus dans la chambre, pour en altérer l'esprit et entraver les mouvemens du 15 avril, les hommes qui l'ont persiflé, injurié, déclaré peu viable, dès les premiers jours de sa naissance, et qui, depuis lors, le voyant marcher et agir, ont crié bien haut que chacun de ses pas ramenait la France au bord de l'abîme. Nous sommes heureux qu'un certain nombre de furieux amis de l'ordre n'aient pas été amnistiés par la France électorale, parce qu'ils ont repoussé, parce qu'ils repoussent encore l'amnistie, ce gage et ce signal d'un nouveau système de gouvernement; nous applaudissons surtout à leur défaite, parce qu'ils ont osé balbutier hypocritement des lèvres ce symbole, qui ne sera jamais compris par eux, ni accepté.

Le *Journal des Débats* croit savoir que l'on contrarie le ministère en applaudissant à l'exclusion de ses premiers et plus ardens ennemis, ceux-là même que nous avons nommés. Y aurait-il, comme il voudrait le laisser entendre, une réconciliation possible, ou déjà même entamée entre le 15 avril et ceux qui l'ont tant combattu et offensé? Est-il vrai que le cabinet ne se félicite nullement de la déroute électorale d'une trentaine de ses anciens adversaires, affiliés à la doctrine? Le *Journal des Débats* ose dire qu'il connaît d'avance, sur ce point, la réponse du ministère. Il faut croire que le *Journal des Débats* s'abuse, ou que quelqu'un par le monde se moque de lui. Il ne peut pas y avoir dans le cabinet, nous disons dans la partie influente et vraiment politique du cabinet, deux pensées, une pensée manifeste, que nous connaissons, que tout le public connaît, la répulsion des doctrinaires, et une autre pensée secrète et opposée, à laquelle le *Journal des Débats* seul serait initié. Il n'a pas mérité cette prédilection, cette exclusive confiance

Digitized by Google

du ministère du 15 avril, il ne l'a pas, n'en déplaise à ses insinuations où règne quelque fatuité.

Nous avons maintes fois signalé au cabinet du 15 avril, avec une vivacité et une franchise de langage que d'autres ont mal interprétées, sur quels bancs, dans quelle couleur se trouvent ses alliés naturels; nous avons cité récemment un nom d'orateur, celui de M. Thiers: notre but était seulement de retenir le ministère au centre gauche, où est le faisceau de sa future majorité, selon nous. Si nous nous trompons, c'est de bonne foi, et dans la plus défavorable hypothèse, il nous paraît démontré que le cabinet du 15 avril n'ira quêter aucune voix sur les bancs des doctrinaires; il pourra incliner un peu plus à droite que nous ne l'aurions souhaité, mais jamais jusque-là.

Que le *Journal des Débats* veuille bien, d'après cela, ne pas faire la leçon à ceux qu'il appelle des amis maladroits et peu sincères du gouvernement. Nous avons des premiers salué l'avénement du 15 avril avec confiance; et le lendemain même de cette mémorable harangue de M. Guizot, après laquelle le *Journal des Débats* et d'autres s'écriaient qu'il fallait rendre son portefeuille au chef des doctrinaires, nous disions, nous, sans être émus de tant d'effet oratoire, que ce beau discours ne prouvait rien et ne conduirait à rien. Nous nous flattons donc de n'être pas si maladroits qu'on l'imagine, et, par-dessus tout, d'être sincères.

De quel droit, par quelle singulière fantaisie le *Journal des Débats* prétendrait-il aujourd'hui au monopole de la sincérité? Est-ce qu'il semble démontré à la feuille doctrinaire qu'on n'est pas un homme sincère et loyal, parce qu'après avoir fait cause commune avec les défenseurs exclusifs de l'ordre, dans les temps difficiles, on s'est séparé d'eux, au moment où ils se mettaient à combattre des fantômes? Qui ne sait que, dans le pêle-mêle d'opinions dont on a été témoin après la révolution de juillet, bien des hommes, qui avaient désiré, embrassé avec ardeur cette révolution, la voyant prête à se perdre par ses excès, sont allés au plus pressé, comme on dit, et ont marché quelque temps dans des voies qui n'étaient pas les leurs, pour préserver, avec n'importe quels auxiliaires, l'ordre établi, la dynastie, les lois?

Et à ces hommes-là on doit rendre une justice: c'est qu'ils ont été les plus désintéressés dans le combat et après la victoire; c'est qu'ils ont eu moins peur que d'autres, et plus de foi énergique dans le succès définitif de la lutte. Mais, le danger passé, chacun est retourné librement à ses tendances, chaque élément du grand système de la résistance a repris sa place en raison de sa pesanteur spécifique. Les blancs sont restés blancs; les bleus sont redevenus bleus.

Ainsi a fait M. Thiers, ainsi font aujourd'hui de concert les membres du cabinet du 15 avril, qui tous appartiennent à la dernière de ces deux grandes catégories, entre lesquelles se divise encore la France après cinquante ans de révolutions. A notre avis, la plupart des ministres du 15 avril sont, par leurs principes, par leurs antécédens, par leurs vœux, plus d'accord avec M. Thiers que ne voudrait le faire croire le *Journal des Débats*, ancien ami *peu sincère* de M. Thiers lui-même. C'est pour cela que nous avons prêché aux uns et aux autres, le *Journal des Débats* excepté, une alliance salutaire et sans conditions intéressées: c'était faire preuve d'une sincérité

Digitized by Google

parfaite envers tous, et de la même fidélité toujours aux vrais intérêts du pays.

— La fortune de l'Opéra n'est pas de celles qu'un échec ébranle. *La Chatte* a mal réussi; peu importe. Duprez reparaît dans *la Muette*, dans *Guillaume Tell* et *les Huguenots*, et les jours de fête recommencent. Cela pourrait durer trois ans ainsi, sans que le public songeât à se plaindre de la monotonie du répertoire. Après tout, le plaisir n'est pas seulement dans la variété. Qu'est-il besoin de changer, quand on a des chefs-d'œuvre à entendre chaque soir, et quand on a Duprez pour les exécuter? Ce goût de se réjouir des mêmes choses et de se complaire dans la même musique, lorsqu'elle est belle et dignement exprimée, nous vient de l'Italie, et ne fera que s'étendre de plus en plus, à mesure que le système musical prendra pied sur notre première scène.

Guillaume Tell a fait encore les honneurs de la semaine. Décidément, le grand rôle de Duprez c'est Arnold, c'est là que l'enthousiasme du public l'attend à certains jours pour le fêter comme il le mérite. Vendredi, Duprez a soutenu presque à lui seul tout le fardeau du chef-d'œuvre, car si l'on excepte Levasseur, qui ne paraît guère qu'au second acte, pour faire dignement sa partie dans le trio, les autres rôles ont été bien cruellement traités par les sujets du troisième ordre. M. Molinier doublait M. Massol qui double M. Dérivis, et Mlle Nau doublait Mme Dorus qui double Mlle Falcon. M. Molinier gesticule à ravir, roule des yeux terribles, marche en vainqueur, et d'un bout à l'autre de son rôle abuse de la permission que tout élève du Conservatoire a de chanter faux. Quant à Mlle Nau, elle a démontré en chantant la partie de Mathilde, que M. Duponchel vient de faire un acte indispensable d'administration en renouvelant l'engagement de Mme Dorus. Mlle Nau possède une petite voix de soprano, qui minaude par moment avec assez de gentillesse, mais ne s'étend jamais au-delà du premier rayon de l'orchestre des musiciens. M. Habeneck, à qui seul, dans toute la salle, il arrive de saisir les traits de Mlle Nau, dit que cette jeune cantatrice a le tort de s'aventurer, sans raison, dans toute sorte de vocalisations ambitieuses qu'elle ne peut conclure, qu'elle ne chante pas toujours juste, et que du reste elle est en progrès. En tout cela, M. Habeneck est bien sûr d'être cru sur parole. S'il y a un chef-d'œuvre auquel un chanteur de la trempe de Duprez puisse tenir tête à lui seul, c'est bien *Guillaume Tell*. Duprez a marqué, dans la partition, trois passages que désormais les applaudissemens ont pour but, trois passages qui suffisent à l'activité du public : la belle phrase du grand duo du premier acte *ô Mathilde*, l'adagio sublime du trio, et surtout la cavatine de la fin. Qu'importent les boutades de M. Molinier quand on a de pareils endroits pour s'arrêter? Il est à remarquer d'ailleurs que les belles représentations sont presque toujours celles où l'enthousiasme du public se concentre sur un point éclatant, que tout concourt à faire ressortir. A ce compte, la soirée de vendredi peut passer pour la plus intéressante de la saison qui vient de s'ouvrir.

On annonce pour demain *Robert-le-Diable*. Ce chef-d'œuvre de Meyerbeer aura puisé une vie nouvelle dans un repos bien nécessaire après tant

Digitized by Google

de fatigues glorieuses. On s'est beaucoup récrié de ne pas voir Duprez s'emparer du rôle de Robert à l'occasion de cette reprise. On a tort : entre tous les rôles du répertoire, Robert est un de ceux qui conviennent le moins à Duprez, comme on a pu s'en convaincre lorsqu'il a voulu l'essayer aux fêtes de Versailles. Une voix qui se ménage et se réserve pour deux ou trois élans sublimes qu'elle a dans la soirée ne saurait s'accommoder de cette partie, toujours égale, toujours en scène, où la musique se préoccupe sans cesse de l'action dramatique, qui veut être composée, en un mot, plutôt que chantée. Lorsque Meyerbeer écrivait *Robert-le-Diable*, Nourrit posait devant lui, et nul mieux que Meyerbeer ne réussit à mettre en évidence toutes les qualités d'un chanteur. D'ailleurs, entre toutes les chances défavorables qui viendront embarrasser la fortune de l'Opéra, il faut compter les chances qui peuvent survenir à Duprez. Tous les chanteurs sont égaux devant le froid, et l'hiver a des rigueurs pour les timbres d'or et de cristal, tout comme pour les gosiers de cuivre. Un de ces jours, en sortant de la répétition, la bise peut saisir Duprez à la gorge, ni plus ni moins que s'il s'appelait Moreau-Sainti ou Serda. Confier le rôle de Robert à celui sur qui pèse, à l'heure qu'il est, presque tout le répertoire musical de l'Opéra, c'était s'exposer à se voir, au premier enrouement de Duprez, dans la nécessité de ne pas ouvrir les portes. Le génie de Meyerbeer et le beau talent de Levasseur, qui ne s'est point départi de son magnifique rôle de Bertram, sont à *Robert-le-Diable* des soutiens assez forts pour qu'on n'en souhaite pas d'autres, si toutefois M. Lafont veut bien modérer un peu les transports de sa fougue, et respecter la mesure et l'intonation plus qu'il ne le fait de coutume.

M. Duponchel vient d'engager un jeune gentilhomme sarde, dont on a pu entendre la voix éclatante et pure l'hiver passé, dans le salon de Mme la comtesse M...., M. de Candia. M. de Candia tiendra l'emploi de Duprez ; de la sorte, rien ne manquera plus à l'ensemble de l'Opéra. Les ténors deviennent si rares aujourd'hui, qu'il faut les aller chercher dans les familles de gentilshommes ; la voix de ténor finira par être un signe de noblesse. Rubini est marquis, M. de Candia au moins comte. N'importe, il faut savoir gré à M. Duponchel de tous les soins qu'il prend pour assurer l'avenir de la musique à l'Opéra. C'est là une sollicitude généreuse, et qui mérite bien quelque sympathie quand elle se rencontre.

F. Bonhaire.

Digitized by Google

Mme DE VARNHAGEN.

« Full many a gem of purest ray serene,
« The dark unfathomed caves of ocean bear;
« Full many a flower is born to blush unseen,
« And waste its sweetness on the desert air. »

(*Elegy written in a country church yard*, by Thomas Gray.)

Je n'ai jamais arrêté ma pensée sur le spectacle de la nature sans éprouver un sentiment d'effroi mêlé d'admiration. Le luxe des existences perdues plaît au régulateur de notre univers. Que de germes avortés, que de richesses inconnues!... Quelle dépense de spectacle sans spectateurs!.. Que de problèmes insolubles pour l'intelligence du soi-disant roi de la nature!.. En vain lui répète-t-on que l'indifférence du créateur pour l'individu ne s'étend pas jusqu'à la race.... Il y avait parmi les animaux des espèces qui ont disparu comme des nations parmi les hommes. Si la terrible influence du hasard s'arrête quelque part sur la terre, c'est au bord de la tombe. Là est écrit le mot de toutes les énigmes; là, tout blasphème reçoit sa réponse.

La transformation de notre être est si brusque et si complète, que nous la prenons pour l'anéantissement; mais si la mort était la cessation de la vie, ou ce qui me paraît synonyme, la perte du sentiment individuel, l'iniquité, la déraison, seraient Dieu, le seul Dieu du moins avec lequel l'esprit humain pourrait communiquer.

Des réflexions analogues à celles que fait naître la contemplation de la nature sont inspirées au philosophe par l'étude des sociétés. Que de destinées manquées, que de force infructueuse et même sou-

Digitized by Google

vent aussi pernicieuse aux autres que nuisible à qui la possède! quelle amère ironie dans la répartition des dons les plus rares et du succès, plus rarement encore proportionné au mérite! que d'injustice dans les renommées, que de génie inconnu, de médiocrité illustre, que de talens avortés, de vertu calomniée, de vice déifié! Et tout cela au profit de qui? Au profit de la mort. La mort hérite de toutes les vérités perdues dans le désordre de la vie de ce monde, elle recueille, elle classe, comme des semences précieuses, tous les moyens négligés, tous les dons étouffés, toutes les affections méconnues, tous les mérites obscurcis, tous les desseins de Dieu trompés par les démons de la terre; et c'est avec cette moisson de nobles débris, que la mort, c'est-à-dire l'esprit de vie par excellence, refait des palais aux gloires injuriées, jette des voiles sur les fronts injustement couronnés, entoure d'auréoles des têtes de héros insultés par le silence de la terre; en un mot, la mort, c'est la justice dégagée de toute entrave. La porte de la tombe est la seule ouverture par laquelle le saint jour de la vérité toute puissante pénètre du ciel jusqu'au cœur de l'homme.

Le 7 mai 1833, il y a quatre ans et demi, Rachel, âgée de soixante-deux ans, est morte à Berlin, où elle était née. Je l'ai connue en 1816. C'était une femme aussi extraordinaire que Mme de Staël, par les facultés de l'esprit, par l'abondance des idées, la lumière de l'ame et la bonté du cœur : elle avait de plus que l'auteur de *Corinne* le dédain de l'éloquence; elle n'écrivait pas. Le silence des esprits comme le sien est une force. Avec plus de vanité, une personne aussi supérieure aurait cherché à se faire un public; Rachel n'a voulu que des amis. Elle parlait pour communiquer la vie qui était en elle; jamais elle ne parlait pour être admirée.

Je laisse aux esprits doués de plus de sagacité que je n'en ai à décider si l'obscurité dont elle n'a jamais essayé de sortir, était la conséquence inévitable de l'excès de vivacité qui l'empêchait quelquefois de coordonner ses idées de manière à les faire adopter par la foule, ou si sa foi, dans la spiritualité de l'ame, lui montrait d'un coup d'œil l'inutilité de toutes les créations de l'art humain, où la forme entre toujours pour beaucoup, et la retenait volontairement dans le quiétisme. La contemplation de la nature et de la providence qui la dirige était pour elle une jouissance si vive, que ce spectacle, considéré du point de vue élevé où elle était placée, suffisait à son activité. La vie, pour elle, était un travail continuel; mais elle n'en a pas fait d'autre. Ses lectures même devenaient des conversations;

Digitized by Google

elle vivait, elle discutait avec les livres comme avec des personnes. L'intensité de sa vie était telle qu'elle animait tout sans le vouloir; elle faisait plus que percevoir, elle personnifiait les idées; son intelligence était un monde où tout avait son emploi, comme dans le monde de Dieu. Jamais esprit plus productif ne fut moins connu de la foule; dans des sociétés dont les forces seraient autrement combinées que celles du monde où nous vivons, Rachel aurait été pour les nations ce qu'elle était pour un petit cercle d'amis intimes : la lumière des esprits, le guide des ames.

Ses lettres, recueillies et publiées depuis sa mort, n'étaient point des œuvres; c'étaient des éclairs qui partaient de son cœur et de son brillant esprit pour toucher le cœur de ses amis (1). Pour elle, écrire, ce n'était pas briguer la gloire, c'était chercher un remède à l'absence.

Il me semble qu'on peut la définir d'un mot : elle avait l'esprit d'un philosophe avec le cœur d'un apôtre; et malgré cela elle était enfant et femme autant qu'on peut l'être. Son esprit pénétrait dans les obscurités les plus profondes de la nature; elle pensait avec autant de force et plus de clarté que notre théosophe Saint-Martin, qu'elle comprenait et admirait, et elle sentait comme un artiste. Ses perceptions étaient toujours doubles; elle atteignait aux vérités les plus sublimes par deux facultés qui s'excluent chez les hommes ordinaires : par le sentiment et par la réflexion. Ses amis se demandaient d'où sortaient les éclairs de génie qu'elle lançait dans la conversation. Était-ce le résultat de longues études? Était-ce l'effet d'inspirations soudaines? C'était l'intuition accordée pour récompense, par le ciel, aux ames vraies; ces ames martyres luttent pour la vérité qu'elles pressentent, souffrent pour le Dieu qu'elles aiment, et leur vie entière est l'école de l'éternité.

Voici comment celle-ci se rendait témoignage à elle-même, dans une lettre écrite le 5 novembre 1808, à M. de Varnhagen d'Ense, qu'elle épousa depuis :

Berlin, ce 5 novembre 1808.

« Enfin je suis chagrine! Sais-tu tout ce que ce mot signifie? Mais aussi quelle complication!.. Le temps même devient fou... Depuis le mois de juillet (cela te paraîtra risible), l'hiver, en convulsion, lutte contre l'été. Voilà deux jours que je me tourmente pour savoir si j'écrirai ou non; je ne puis pas mentir, surtout avec toi, avec toi pour

(1) Ce livre a paru à Berlin, en 3 volumes, sous le titre de *Rachel à ses amis*. Il a été publié en allemand par Dunker et Humblot. Berlin, 1834.

Digitized by Google

qui la vérité m'arrive tout entière, et pourtant j'ai de jolies choses à t'écrire!.. Oh! les dons que je possède, on ne les a pas en vain!.. Il faut souffrir pour eux. Ma science des choses, ma sagacité, mon discernement: ce sentiment de l'infini qui est en moi, le rapport intime qui existe entre ma vie et la vie de la nature, enfin le quelque peu de conscience que j'ai de tout cela (et ce peu veut ici dire beaucoup), cela coûte quelque chose. Quelle souffrance, quelle inquiétude, quel abandon pendant le développement!... Quelle lutte intérieure n'ai-je pas à soutenir? Je doute que toi-même tu en aies une idée. Et comme mes entours sont dégoûtans, rabaissans, impatientans, offensans, insensés, misérables! comme ils sont bas! pourtant je ne puis leur échapper; et tant que je ne le puis pas, ils me poursuivent. Les éviter doucement, il n'y faut pas penser; le moindre contact, le moindre rapport me souille, me fait déroger, et ce combat n'a pas de fin; il a commencé avec moi, il durera tant que je vivrai. Où se terminera-t-il? Cette conviction (non que le combat est inévitable, mais que mes efforts sont sans but et ne peuvent cesser qu'avec la perte de mes facultés) me met dans une rage qui approche de la déraison. Tout ce que je rencontre de beau, dans la vie, passe étranger devant moi, comme une visite, et il faut que je vive méconnue parmi des êtres indignes. Ils usent et abusent de moi. Nous sommes liés par des rapports réciproques : eux parce qu'ils se servent de moi, moi parce qu'une lutte corps à corps, une lutte sanglante ne me délivrerait pas d'eux. Tu le vois, je suis hors de moi!... C'est ce qu'on dit quand la vraie voix du cœur parle. Les sots et les menteurs se protégent entre eux; mais moi, point de loi, point de proches, point d'amis, rien... Et ce qu'il y a de pis, c'est que, vivant au milieu de l'injustice, le blâme m'irrite comme une nouveauté. Il n'y a pas un seul de ceux qui me condamnent qui, dans sa propre opinion, n'ait manqué à tout. Personne ne prend ma défense; ils me persécutent, parce que j'ai toujours parlé à chacun en faveur de l'autre. Je te fais grace des misérables histoires qui m'arrachent ces réflexions pendant ton absence. Oh! comme je leur échapperais par ta seule présence, par la présence d'un ami, d'une créature *sympathique!*

« Les femmes que je vois m'anéantissent; c'est un effet physique, leur présence agit sur mes nerfs; elles m'abattent la pensée, tant je les trouve dénuées d'énergie; imprudentes sans excuse, car c'est par pure inconséquence; et elles établissent leur parallèle entre elles et moi avec une sécurité si complète, que je n'ai d'autre refuge que de quitter la chambre. Elles mentent aussi.... elles en ont si souvent

Digitized by Google

besoin!.. C'est qu'il faut de l'esprit pour dire la vérité. Aussi le mensonge m'ennuie comme une maladie, comme la bêtise...

« L'après-midi, le soleil, caché depuis bien des jours, parut au moment où je sortais. Les arbres diaprés m'attirèrent plus loin. C'était comme un printemps, et aussi comme un soir de janvier, calme, pur, quand la neige, déjà battue, n'est point fondante. Des saisons diverses avec le souvenir de tout ce qu'on a senti traversaient ma pensée; toutes les promenades que j'ai jamais faites avec leurs images, et les innocentes dispositions de mon cœur, répassaient rapidement, mais très distinctement, dans mon esprit, et tout cela à la fois, comme un cortége qu'on aperçoit de loin tout entier d'un coup d'œil. Je savais bien ce que je sentais, et pourtant je m'étonnais; mon passé revivait tout entier; l'avenir seul m'était fermé... L'air doux favorisait ma vue : je découvris au loin le jardin du Prince (1), véritable cimetière; j'étais attirée là. Le jardin était déjà brillant et assez semblable au printemps avec ses promesses et l'inquiétude qu'il verse dans les veines; c'était comme s'il dansait avec l'automne à l'instar des grands personnages qui se donnent des fêtes après les combats et les guerres. J'eus envie de traverser le pont; l'eau était limpide, le soleil chaud; je m'acheminai vers la digue. Là je pensai : C'est le chemin de Varnhagen, et la tristesse me revint. Je continuai au grand soleil; près du jardin d'Éphraïm, il fallut revenir sur mes pas; il est trop solitaire, et je ne pouvais pourtant traverser le parc toute seule. Je revis encore ton chemin, et m'en revins doucement. J'avais alors le soleil derrière moi, et devant moi, un arbre magnifique éclairé par lui, vert, touffu; il se trouve à l'entrée du jardin d'Éphraïm; je ne pus résister au désir d'aller à cet arbre; il aurait pu me réjouir le cœur; mais quand je m'approchai, les branches étaient bien plus hautes qu'elles ne m'avaient paru. J'étais absolument seule; un bourgeois vint à passer au sortir du parc, il avait un bâton sous le bras, un habit gris, un chapeau à trois cornes : — Oh! monsieur, vous êtes plus grand que moi!... Cet arbre a encore une si belle verdure, ne pourriez-vous m'en cueillir une feuille? — L'homme, avec beaucoup d'intérêt et de soin, me choisit la plus verte et me la donna d'un air content. Quand je le quittai après l'avoir remercié, il me regarda encore avec satisfaction; il paraissait charmé de voir qu'une personne en douillette, avec un chapeau et un châle, s'amusât d'une

(1) Le prince Louis de Prusse, tué deux ans auparavant dans la campagne d'Iéna.

Digitized by Google

pareille chose. Je l'ai mise dans l'eau et je te l'envoie dans cette lettre. »

Quelle source de bonheur qu'une disposition d'ame si poétique, qu'un si profond sentiment de la nature uni à tant de connaissance des hommes et des choses, à une si grande puissance d'analyse; et tout cela naturel comme l'enfance! Avec une personne qui traite ainsi la vie, il n'y a jamais rien de petit, ni de vulgaire, ni d'impossible.

La lettre qu'on vient de lire a été choisie au hasard; cette fois ce mot veut dire quelque chose, c'est-à-dire l'exacte vérité; j'ai ouvert le premier tome de ce volumineux recueil, et je me suis mis à traduire la page que j'avais sous les yeux. Je n'ai pu bien rendre la poésie du style allemand, de ce style des hommes dominés par le cœur, mais j'espère en avoir donné une idée.

Je n'ai pas connu toutes les circonstances de la vie de Mme de Varnhagen; mais je sais qu'elle a été une des femmes les plus heureuses du monde. Sa manière de sentir la rendait nécessaire à certaines ames, qui, dès-lors, lui étaient nécessaires aussi. Personne n'a été plus aimée. Que faut-il de plus? Toutes les agitations des hommes sont inventées inutilement pour suppléer cette source de la félicité que rien ne supplée et qui tient lieu de tout. Quand l'ame tarit, l'esprit travaille encore, mais sans fruit; voilà le secret de tous les ennuis de la vie du monde; c'est un tourment que Rachel n'a jamais connu, et c'est le plus grand de tous, car il implique une sorte d'humiliation. Mme de Varnhagen, qui savait tout, répétait souvent : Je ne plains pas les malheurs dont on se plaint; le vrai malheur se voile; il est honteux!

Comme toutes les vérités profondes, ce mot simple est capable de faire pleurer.

Et l'on ne pouvait causer un quart d'heure avec elle sans tirer de ce foyer de lumière une foule d'étincelles. Le comique était à sa portée comme le plus haut degré du sublime. La preuve qu'elle était naturelle, c'est qu'elle entendait le rire comme la douleur; elle le prenait comme un moyen plus prompt de montrer la vérité; tout résonnait en elle, et sa manière de recevoir les impressions que vous vouliez lui faire partager modifiait les vôtres; on l'adorait, d'abord parce qu'elle avait des dons admirables, et puis, ce qui l'emportait surtout, parce qu'elle était amusante. Elle n'était rien pour vous, ou elle était tout, et elle pouvait être tout pour plusieurs à la fois sans

Digitized by Google

exciter de jalousie, tant sa noble nature l'approchait de la source de toute vie, de toute clarté. Quand on a perdu jeune une telle amie et quelques autres qui lui ressemblaient, l'époque des souvenirs remonte si haut qu'elle remplit plus de la moitié de la vie.

Qu'est-ce que le monde a su de cet être extraordinaire? Que sait-il aujourd'hui, du moins en France, du livre qui le fait connaître? Un article dans le *Journal des Débats*, racontant l'amour de M. Gentz pour Mlle Fanny Elsler, est, je crois, tout ce que Paris a lu sur les lettres de Rachel... et le monde serait tout!... Non, l'obscurité d'un être tel que Rachel suffirait pour me prouver que la lumière du soleil n'est pas la lumière de l'ame.

Rachel Levin, connue aussi à Berlin sous le nom de Rachel Robert, naquit dans cette ville en 1771. Son enfance fut une lutte prolongée entre une organisation dont la vigueur promettait la santé, et une imagination trop vive pour ne pas détruire l'équilibre. Cette lutte produisit une jeunesse agitée par des maladies extraordinaires, de ces maladies indéfinissables qu'on appelle nerveuses parce qu'elles ont plus d'ame que de corps. Mais cette jeunesse douloureuse fut brillante par l'esprit, et même, dit-on, par l'expression de la figure. Mlle Levin, sans autre moyen d'influence que sa supériorité personnelle, devint le centre de la société la plus spirituelle et la plus élégante de Berlin, à une époque où les hommes distingués affluaient dans cette ville. Le mouvement de la pensée en Allemagne étonnait alors le monde, et Berlin était le point où cette vie de l'esprit avait le plus d'intensité. La philosophie et la poésie se partageaient l'existence de cette nation qui se croyait à plaindre, et qui peut dire aujourd'hui comme Mlle Arnould : « C'était le bon temps, j'étais bien malheureuse. » Mme de Varnhagen, comme tous les êtres doués de facultés supérieures, était le miroir fidèle de ses contemporains et de ses compatriotes. Apprendre à connaître cette femme extraordinaire, c'est étudier l'Allemagne et particulièrement la Prusse à l'époque la plus brillante de leur développement intellectuel et la plus malheureuse de leur histoire : au commencement du siècle.

Paris même, l'ignorant Paris de ce temps-là, ignorant par orgueil et par paresse entendit parler du prince Louis de Prusse. Ce prince était de toutes les soirées de Mlle Levin. L'assiduité du plus proche parent du roi chez cette personne, à part de toutes les autres, paraissait aussi honorable pour lui que pour elle. Les grands qui craignent l'esprit sont bien petits dans ce siècle et bien maladroits; ils font un ennemi d'un allié.

Digitized by Google

En 1814, le 27 septembre, Mlle Levin épousa M. de Varnhagen d'Ense, plus jeune qu'elle de douze ou quinze ans; mais comme il est un des hommes les plus spirituels de l'Allemagne, leur union, qui dura dix-neuf ans, fut la plus heureuse que j'aie vue.

C'est lui qui a recueilli religieusement, et non sans beaucoup de peine, les lettres de Rachel, écrites à diverses personnes et dispersées dans toute l'Europe. Ce livre ne fut tiré d'abord qu'à un très petit nombre d'exemplaires. Le succès qu'il obtint auprès d'un public d'élite a déterminé plus tard l'éditeur à le publier avec de nombreuses et notables augmentations.

Les souvenirs de Rachel, traduits un jour dans toutes les langues, grossiront le nombre, moins considérable qu'on ne le pense peut-être, des ouvrages qui appartiennent à la littérature européenne. Monument littéraire élevé à l'esprit d'une femme qui ne fut ni ne fit rien dans le monde, par un mari dont la vie entière est maintenant consacrée à la mémoire de sa femme, ce livre honore la personne qu'il est destiné à nous faire connaître, plus que ne l'honoreraient les louanges d'une foule d'hommes. M. de Varnhagen est connu pour un homme de talent et de mérite; et l'attachement de ce seul homme, attachement qui survit à la mort, devient un éloge plus flatteur que l'enthousiasme public; la foule est moins puissante qu'elle ne le croit, même sous le règne des majorités. Les masses ne jugent jamais d'après elles, aussi leur suffrage ne peut-il qu'enivrer; celui des hommes supérieurs devrait seul flatter.

Mon but n'est rien moins que d'analyser ici un recueil de lettres aussi variées que les phases de la vie de celle qui les écrivit; je ne veux que donner le désir de la connaître aux personnes qui savent tout ce qu'il y a de supériorité d'esprit et d'ame hors de la liste des noms que le caprice du monde a glorifiés.

Voici comment M. de Varnhagen parle de Rachel dans l'introduction qu'il a mise à la tête de ses lettres :

« Je ne veux pas essayer de vous faire le portrait de ma bien-aimée Rachel; il n'est donné qu'à quelques-uns de ceux qui vécurent de suite et long-temps dans son intimité de la bien connaître et de l'apprécier. Ses lettres mêmes, avec quelque abondance que les sources vives de l'esprit et de l'ame y coulent, ne sont qu'une image incomplète de sa vie. Ce qui caractérise cet être extraordinaire, c'est précisément la création toujours renouvelée, l'inattendu, la spontanéité de ses impressions. C'est l'ame sans cesse en action, et qui, par cette activité même, donne à tout un aspect nouveau, distribue

Digitized by Google

l'ombre et la lumière, enchante, attire, réconcilie, et tout cela à la fois. Comment rendre de telles impressions par un récit? comment une représentation successive pourrait-elle donner l'idée de tant d'actions simultanées? Je ne veux qu'essayer de retracer en peu de paroles le premier effet que produisit sur moi la rencontre de Mlle Levin. »

Il commence par raconter la manière dont elle était jugée par les personnes les plus distinguées qu'il connût, et le désir que ces jugemens favorables, mais singuliers, lui avaient donné de la connaître; enfin, il la voit, et voici comme il retrace la première impression qu'il reçut : « D'abord, je dois dire qu'en sa présence j'éprouvai un sentiment tout nouveau. Je crus retrouver le type primitif de l'être humain; je sentis qu'une créature à peine sortie des mains de Dieu était là devant moi dans sa pureté, dans sa perfection native. Partout l'esprit et le corps échangeant leur mutuelle influence; partout des images vraies, des cordes vibrantes, un sentiment immédiat de la nature; à chaque instant la communication sincère des pensées d'un esprit original et naïf, la révélation des sensations d'un être tout primitif, être grandiose par un mélange d'innocence et de finesse prudente, être prompt en paroles comme en actions, car la présence d'esprit la plus rare, l'adresse, la sagacité, la perspicacité la plus extraordinaire, se trouvaient réunies en elle; et tout cela était vivifié par la chaleur d'une bonté toute pure, par un amour de l'humanité toujours actif, toujours pratique et vrai, par la participation la plus vive au bien et au mal d'autrui. Les qualités que j'avais trouvées jusque-là disséminées parmi plusieurs, je les voyais réunies dans un seul individu. La compréhension et le trait, la profondeur et la franchise, l'imagination et l'ironie, liées ensemble dans son être comme dans un monde, se manifestaient par une suite de petites circonstances inattendues et gracieuses, qui faisaient sa vie, et qui, selon le jugement de Goëthe, touchaient de près au fond des choses, étaient les choses elles-mêmes agissant de toute la puissance de la réalité. Mais à la force et à la grandeur se joignaient toujours en elle la douceur et la grace d'une femme, qui se peignaient surtout dans la charmante expression de ses yeux et de sa bouche, sans exclure la passion, ni l'enthousiasme.

« Je doute qu'on se forme tout d'abord une idée juste de cet ensemble composé de tant d'élémens contraires. Quant à moi, j'ai passé par plusieurs incertitudes, par bien des erreurs, avant de croire à ce que je pressentais, jusqu'à ce qu'enfin je reconnus pour toujours, que j'avais devant les yeux l'être le plus parfait et le plus extraordi-

Digitized by Google

naire... Nul préjugé ne pouvait résister à son influence; sa présence était lumière et vérité; ses manières simples et naturelles, la clarté bienveillante de son esprit, sa facilité à vivre, l'absence de toute prétention, faisaient le ton de sa conversation, même lorsqu'elle roulait d'abord sur des sujets de peu d'importance et elles excluaient tout parti pris; peu à peu le discours s'élevait vers des sujets nouveaux qui naissaient du moment présent, et qui, pour cela même, avaient l'intérêt de la réalité, et réveillaient l'attention des plus indifférens par l'attrait qui s'attache à ce qui est vivant, à ce qui est vrai. Son esprit donnait à ce qui est commun le charme de l'extraordinaire. En sa présence, je me sentis transporté dans un monde nouveau; j'étais conduit à la sphère de la poésie, et cela par ce qu'on est communément convenu d'appeler anti-poétique; par la réalité substituée à l'illusion, la chose à l'apparence; en un mot, par la vérité dont Rachel avait le sens plus que personne. »

. . . . . .

J'ai eu tort de citer, car je m'aperçois que je ne pourrai rien dire, d'après moi, qui soit aussi juste que ce portrait tracé par M. de Varnhagen lui-même. Pourtant j'y joindrai mes propres souvenirs. Ce qu'on a senti et vu a toujours l'intérêt de la vérité, vérité qui, par là même qu'elle est relative, jette un jour nouveau sur l'objet qu'on cherche à faire connaître. Chaque individu est comme une facette de prisme, qui reflète le rayon de lumière en le décomposant à sa manière.

J'ai dit que ce n'est qu'en 1816 que j'ai fait la connaissance de Mme de Varnhagen. Je l'avais rencontrée à Vienne, en 1814, pendant le congrès; mais nous avions passé l'un à côté de l'autre, sans nous voir, au milieu de cette foule de souverains. Deux ans plus tard, j'étais resté malade à Francfort, où ma mère vint passer l'hiver pour me soigner. Des circonstances trop romanesques et trop personnelles pour qu'il soit à propos de les rapporter ici, obligèrent ma mère à se lier un peu avec une dame de Berlin dont le caractère et les manières ne lui convenaient nullement. Cette dame, qui tenait à ce qu'il y avait de plus considérable en Prusse, allait quitter Francfort après avoir rempli notre petit cercle du bruit de ses intrigues d'ambition, et non sans avoir troublé notre vie par des tromperies dont les gens dénués de cœur ne connaissent jamais la portée. Ces personnes paraissent perfides, elles ne sont qu'insensibles; c'est assez pour les fuir, ce n'est pas assez pour les condamner.

Ma mère fut obligée de subir une dernière entrevue avec cette

Digitized by Google

femme, et c'était pour ma mère un sacrifice dont l'étendue ne peut être appréciée que par les personnes qui savent, comme moi, tout ce qu'il lui en coûtait pour faire céder un seul instant les affections du cœur aux convenances sociales.

Je la vis partir pour cette visite avec une répugnance qui m'aurait fait rire, si elle ne m'avait affligé.

— Vous êtes une sauvage de salon, lui disais-je; plus vous voyez que les gens du monde mentent, et plus vous devenez vraie avec eux. Vous parlez un autre langage que le leur. A quoi réussirez-vous? — A rester toute ma vie comme je suis, répondit ma mère en souriant; et elle sortit dans une disposition d'humeur difficile à définir, puisqu'elle paraissait gaie et contrariée en même temps.

On voit que, dès le temps de ma jeunesse, les enfans avaient pour habitude de régenter leurs parens. Je restai seul, attendant avec une anxiété qui combattait mon impatience le récit que ma mère me ferait à son retour. Je désirais vivement et je craignais presque autant de savoir ce qu'aurait dit Mme de *** pour dernier adieu.

Ma mère revint bientôt; son visage était rayonnant. — Eh bien! lui dis-je. — Ah! tu ne sais pas ce que je viens de faire? — Quoi donc? qu'a-t-elle dit? — Qui? de qui parles-tu? — De Mme de ***. Vous a-t-elle dit adieu? — Je n'en sais rien; mais je viens de chez elle, où j'ai fait connaissance avec la personne la plus spirituelle, la plus distinguée que j'aie rencontrée depuis long-temps. Tu seras charmé de la voir; je suis sûre qu'elle te plaira. — Il faut qu'elle me plaise beaucoup pour me faire oublier ce qui m'afflige. — Elle te fera oublier tout, te dis-je.

Ma mère avait raison; elle se connaissait en personnes supérieures. Nous fîmes connaissance avec Mme de Varnhagen, et un mois après, j'avais tout oublié. J'étais lié irrévocablement sans être amoureux. Cet attachement, aussi fort que désintéressé, est tout simplement la perfection des relations humaines : c'est un problème que Rachel seule pouvait résoudre avec sa pureté, sa vérité de sentiment, le prestige de son esprit, la sublime compassion de son ame!..... A cette triste époque de ma vie, je lui dus la résurrection de la pensée, tuée en moi par le chagrin. Nous passions des soirées délicieuses à parcourir les riantes campagnes des environs de Francfort, qui sont le jardin de l'Allemagne, comme la Touraine est le jardin de la France, ou à causer chez ma mère et chez Mme de Varnhagen. Le monde visible, le monde intérieur, l'univers entier et l'ame de l'univers, tout était décrit, analysé, compris, pressenti

Google

dans ces longs entretiens qui me paraissaient courts. La conversation de Mme de Varnhagen n'était pas un discours plus ou moins brillant; c'était une action intime, mais toujours inattendue, parce qu'elle était motivée par le besoin et la disposition de la personne qui causait avec elle; causer n'est pas le mot, tout ce qu'on disait à Mme Varnhagen était une confession, volontaire ou non. Sa manière d'entendre changeait le mensonge même en confidence; jamais clarté si bienfaisante ne pénétra dans les cœurs souffrans.

Elle animait un cercle autant qu'elle intéressait un ami en tête-à-tête, et cette double faculté est rare; son esprit suffisait à tout, parce que c'était mieux que de l'esprit : c'était du génie au service de l'intimité et même de la société; elle ne trouvait rien au-dessous d'elle dans les petits évènemens de la journée, et rien n'était au-dessus dans les plus grandes circonstances de la vie. Sa pensée se faisait toute à tous : elle ne l'économisait pas pour des livres ou pour des intrigues politiques; elle ne jouait pas un rôle, ne calculait jamais un effet : quand on n'a pas assez d'esprit pour en perdre, disait-elle, c'est qu'on n'en a pas assez pour ce qu'on en veut faire.

Le silence, si à la mode chez nous parmi les personnes qui se *posent*, comme elles disent, à la tête des *supériorités intellectuelles* de l'époque, n'était pas à l'usage de Rachel; quand elle était triste ou souffrante, elle restait chez elle où elle ne recevait que les amis qui lui permettaient de se taire; mais quand elle voyait des personnes du monde, c'était pour tâcher de leur être agréable : elle avait une délicatesse de tact qui lui faisait comprendre les devoirs et les plaisirs de la société, comme elle avait un sentiment inné du beau qui la mettait en communication avec la nature et avec l'art.

Le ton dominant de la conversation à Berlin était alors l'enthousiasme, et cet engouement obligé dégénérait assez souvent en affectation; Mme de Varnhagen n'affectait rien, mais elle exprimait ce qu'elle sentait avec plus de liberté que si elle avait vécu habituellement dans un autre pays. Cette confiance dans l'intelligence et la bonne foi des autres lui donnait quelquefois une apparence d'exagération aux yeux des personnes médiocres; mais cette injustice lui rendait ses amis plus chers. La juger, c'était un titre à son affection : son ame avait besoin de se montrer, comme d'autres sentent la nécessité de se cacher, et nous disions, à propos de tout, qu'il n'y a de mal véritable que le mensonge : Point de mensonge sans bêtise, ni de sincérité sans esprit, disait-elle encore. C'est juste, répliquais-je; la vérité a toujours besoin d'excuse, le monde exige qu'on la défende

Digitized by Google

contre lui, et, pour plaider, il faut du talent. Mentir, c'est fuir l'obligation d'expliquer; il y a souvent autant de paresse, c'est-à-dire de bêtise, que d'infidélité dans le mensonge.

En réfléchissant plus tard à ce mot de Mme de Varnhagen, j'ai trouvé que sa définition ne s'appliquait pas à tous les genres de mensonges. Il y a tel mensonge qui dénote moins les bornes de l'esprit que la misère de l'ame. Un attachement vrai apporterait toujours, au cœur qui l'éprouverait, le courage de le manifester; tout sentiment naturel peut s'avouer, l'ambition même, l'amour de la richesse, comme moyen d'influence légitime, l'orgueil du talent, l'amour, cet immortel besoin de la perfection; on peut avouer tout cela, pourvu qu'on l'ait; mais ce qu'on ne peut avouer, c'est la prétention malheureuse de l'acquérir. Alors on retombe dans ce que Mme de Varnhagen appelait le vrai malheur, le malheur honteux et qui se cache; alors on ment. Mais on peut mentir ainsi avec beaucoup d'esprit; ce qu'il faut pour être toujours franc, c'est de la force. On ne ment jamais quand on sent fortement.

Nous parlions souvent de Goëthe : il était à cette époque, en Allemagne, l'objet d'un culte fanatique, et, parmi ses adorateurs, les plus fiers étaient ceux qui l'exaltaient davantage. Moi, étranger, je riais de cette joûte d'esprit pour savoir à qui louerait le maître avec plus d'exagération, et, tout en admirant le génie du dieu, je me permettais quelquefois d'être choqué de l'insensibilité de l'homme.

Je reprochais alors à Mme de Varnhagen de céder trop à l'engouement général et d'oublier, pour Goëthe, une de ses qualités distinctives, l'indépendance. Elle me répondait qu'elle n'était indépendante que du vulgaire, mais que le génie avait sur elle un pouvoir absolu. On demandait un jour, chez elle, quel était le meilleur ouvrage de ce grand poète; chacun nommait celui qu'il préférait, soit en vers, soit en prose. A la fin, Mme de Varnhagen prend la parole et dit : Le meilleur ouvrage de Goëthe, ce n'est pas celui qui plaît davantage à tel ou tel esprit, c'est celui qui nous fait comprendre comment il a pu faire tous les autres; voilà pourquoi je crois que son chef-d'œuvre est *le Tasse*. Elle a répété, dans une de ses lettres, ce jugement motivé d'une manière si frappante; et moi, je l'ai d'autant mieux retenu que j'avais entendu dire à Mme de Staël que, de tous les ouvrages de Goëthe, le seul où elle ne trouvât rien à admirer, c'était *le Tasse*. J'ai pensé bien souvent à cette diversité de sentiment de la part de deux femmes qui me paraissent égales l'une à l'autre par les dons de la nature et l'intensité de la vie intellectuelle. Le

SEINE

grand mérite du *Tasse* est dans le développement du caractère principal, indiqué par des nuances de style; et c'est ce que les étrangers sentent le plus difficilement. On s'épouvante en voyant quelle distance les habitudes, les langues, les sociétés peuvent mettre entre deux esprits que la nature et Dieu avaient créés frères.

Mme de Varnhagen fit un voyage; pendant cette absence, Goëthe vint à Francfort où je le vis pour la première fois. Voici comment je rendais compte de cette rencontre à Mme de Varnhagen, dans une lettre qu'elle me rapporta quelque temps après en m'ordonnant de la garder, parce qu'elle ne voulait pas avoir chez elle ce qu'elle appelait *une diatribe* contre le grand homme : le lecteur jugera de son impartialité et de la mienne :

« Enfin j'ai vu votre Goëthe! et, pour la première fois de ma vie, j'ai senti qu'on peut s'arrêter devant un homme comme devant un monument, sans lui parler. J'ai dû lui paraître bien ridicule : je le contemplais comme un phénomène de la nature. C'est votre faute; pourquoi m'avoir tant parlé de lui? Dans le premier moment, son apparition m'a inspiré le besoin de méditer plus que celui de causer. Il ne m'embarrassait pas, sa sphère est au-dessus de ce qui intimide; je ne crois pas que jamais un homme ait été occupé de sa personne et de l'effet qu'elle peut produire devant le Jupiter du Vatican; je ne pouvais pas non plus penser à moi devant Goëthe. Cet homme, dont l'abord est différent de celui de tous les hommes que j'ai rencontrés, me faisait l'effet d'une solitude; j'étais saisi de respect; j'éprouvais du bien-être et de la frayeur, sans savoir pourquoi; il me semblait que je regardais au bord d'un abîme d'où montait la voix d'un oracle.

« Il y a long-temps que vous n'avez vu Goëthe; il a soixante-quatre ans; son visage est encore superbe; c'est, comme vous le dites, la tête de Jupiter, ou plutôt d'Homère. Quand sa physionomie n'est point animée, elle exprime une noble tristesse : on croit voir un héros de l'antiquité écrasé sous le poids de notre misère. Ce siècle, où le burlesque domine, lui pèse; il a dans le front et dans le regard quelque chose de profondément tragique. Quand il s'anime, il pétille d'esprit; et quand il se laisse aller à sourire, il est plein de grace. Ce qui me frappe surtout dans ses traits, c'est l'harmonie de l'ensemble : je n'ai vu nulle part tant d'accord uni à tant de variété; tous les sentimens et toutes les pensées humaines se peignent sur son visage; sa physionomie, pleine de vie, est le miroir du monde, et en même temps l'expression d'un caractère : on y lit depuis Werther

Digitized by Google

jusqu'à Faust et au Traité sur l'Optique; c'est un esprit universel; la science et la poésie habitent ce front qui contient tout; il semble que c'est d'après lui qu'on a dit : L'homme est l'abrégé du monde.

« Ses manières sont froides; cependant on se sent attiré vers lui comme vers un être surnaturel; mais on sent tout de suite qu'on n'est pas son semblable. Quand il lève les yeux, on dirait qu'il pleure sur l'humanité; quand il les fixe sur vous, son regard vous pénètre. Mais cette perspicacité vous fait du bien. Ce qui rend un homme ordinaire fatigant, c'est qu'il ne comprend jamais tout-à-fait un autre homme. Goëthe comprend la nature; comment ne comprendrait-il pas un pauvre atome humain? J'aurais voulu m'approcher de lui, et lui dire : Apprenez-moi ce que je suis. Oracle, dictez-moi ce qui doit décider de ma vie, ce qui doit sortir de moi.

« Quoique sa dignité constante paraisse un peu raide, il a de la simplicité, et on pourrait le croire naïf: il est pourtant à une distance immense de la naïveté : en lui, tout est volonté et conscience de sa volonté. Si l'on disait à Goëthe : « Pourquoi êtes-vous comme vous êtes? » au lieu de répondre : « Parce que je suis moi, » il dirait: « Parce que *je veux* être moi. » Cette réponse met un espace infini entre lui et la naïveté; mais son esprit lui rend le charme des hommes naïfs. Seulement on ne peut se fier au plaisir qu'on éprouve en causant avec lui. Qu'on ne s'y trompe pas, il est plus qu'un homme. Rien de plus gracieux que sa manière de s'entretenir avec les personnes qui lui sont présentées : il a par momens une ironie si fine et si délicate, qu'elle ne saurait blesser; il possède au suprême degré le talent, ou plutôt le don d'intéresser à ce qu'il dit; sa personne, sa seule présence, son silence, portent à la méditation, et font désirer ses paroles; il réunit la chaleur au calme, il se contient comme s'il avait peu de vie, et cependant il sent comme un autre se passionne; c'est un homme supérieur au vulgaire et supérieur à lui-même. Il est maître de lui; il est résigné à supporter les inconvéniens de sa destinée; c'est le premier grand homme qui m'ait paru décidé à subir sans se plaindre les malheurs du génie; il est malheureux, parce qu'il est seul; mais il veut être seul, parce qu'il a reconnu qu'il le faut.

« J'ai dit qu'on trouvait tout dans sa physionomie, il y manque pourtant une chose, et une chose nécessaire : l'amour. Je ne crois pas qu'il ait la faculté de vivre dans un autre; il a tout en lui, hors ce qui fait qu'on renonce à tout. La richesse de sa nature le trompe, elle le confirme dans la personnalité; il est seul en ce monde, et peut-

Digitized by Google

être déjà se prépare-t-il à rester seul dans l'autre : poussé à ce point, l'égoïsme est un exil.

« C'est un phénomène bien extraordinaire qu'un homme parvenu à cette étendue, à cette élévation de pensée, sans reconnaître le christianisme. C'est comme un naufragé qui ne croirait qu'à la plage (1).

« C'est un malheur pour Goëthe que la religion chrétienne soit une révélation divine, il l'aurait peut-être inventée; mais comme il la trouve arrivée avant lui en ce monde, et avec elle quelques accessoires qu'il n'y aurait pas joints s'il l'avait faite; comme il voit dans ses prêtres ce qu'il n'y voudrait pas voir, et qu'il n'y voit pas ce qu'il voudrait, il la rejette. Aussi le vide qu'elle laisse au dedans de lui l'accable; l'ennui le ronge, il s'attache aux moindres détails de l'existence, il s'impose l'étude et le goût des petites choses, enfin il se traîne dans la nuit de ce monde comme s'il n'en était pas une des lumières; et l'on est forcé de convenir que ce prodigieux génie est aussi étonnant par ce qui lui manque que par ce qu'il a. Aussi mon ami Werner compare-t-il la tête de Goëthe à une immense coupole sans lanterne, ce qui fait que le jour y vient d'en bas. »

L'engouement aveugle et exclusif de quelques esprits pour Goëthe était tel en Allemagne, à l'époque où je fis connaissance avec Mme de Varnhagen, que, malgré sa supériorité, elle eut peine à me pardonner ce jugement, et pourtant elle pardonnait beaucoup, parce qu'elle voyait loin et juste.

Mme de Varnhagen avait sur le mariage des idées qui, depuis elle, ont été adoptées par bien des gens, et fort exagérées dans l'application. Les inventeurs sont toujours des metteurs en œuvre plus timides que les imitateurs. Elle regardait cette institution comme trop sacrée pour être dégradée au service des petits intérêts du monde : elle blâmait le mariage comme affaire, et trouvait la société absurde de rabaisser une loi divine au niveau des réglemens qui fixent les devoirs civils du citoyen. Sa profonde horreur pour l'hypocrisie lui faisait condamner même ce que le monde appelle la bonne conduite, quand elle n'est pas l'expression des bons sentimens.

Je n'ai jamais bien connu le fond de ses idées sur le christianisme; ce que je sais, c'est qu'elle aimait Dieu et le prochain avec ferveur;

(1) Depuis ce temps, Goëthe s'est rapproché du christianisme, comme on peut s'en assurer dans l'intéressant ouvrage publié en allemand par Ackermann, sous le titre de *Conversations de Goëthe*. On s'étonne de voir que tant de livres curieux ne soient pas encore traduits en français.

Digitized by Google

elle était plus religieuse que la plupart des dévots que j'ai rencontrés. J'avais un tel besoin de penser que j'étais de son avis, que je me suis répété souvent en son absence qu'elle pressentait une révolution religieuse, dont la fin serait la régénération pacifique et volontaire des formes du christianisme sous la direction de l'église catholique, la seule qui eût l'autorité nécessaire pour conserver la vérité intacte, et pour la défendre jusqu'à la fin des temps. Je ne pourrais pourtant assurer que ce fût là son espoir; peut-être son grand esprit se faisait-il une idée plus libre des moyens adoptés par la puissance infinie pour se manifester à la terre; mais ce que je puis dire, c'est que toutes les fois que le regret et le désir me ramenaient en pensée vers Rachel, je me consolais en me répétant que nous avions la même opinion sur la seule chose vraiment importante en ce monde. Cet accord avec un être si supérieur, ne l'eussé-je que rêvé, suffirait pour me tranquilliser : c'était comme une assurance contre mes propres incertitudes.

La moisson d'idées fécondes, d'expressions soudaines, originales, sublimes, piquantes, d'aperçus neufs et surprenans, qu'on recueille en lisant ses trois volumes de lettres, montre ce qu'aurait pu produire en littérature celle qui les a écrites, non pour écrire, mais pour manifester et pour étendre sa bienfaisante existence.

Si je n'avais pas connu Mme de Varnhagen, je ne serais peut-être pas aussi persuadé que je le suis d'une vérité consolante, c'est que le vulgaire juge les hommes sur ce qu'ils ont fait, tandis que les esprits supérieurs les apprécient d'après ce qu'ils pourraient faire. C'est ainsi que Rachel jugeait, et c'est ainsi qu'elle a le droit de demander qu'on la juge.

A. DE CUSTINE.

Saint-Gratien, ce 2 novembre 1837.

Digitized by Google

UN ACTE

DANS UNE SCÈNE.

— Il me semble que votre oncle Fernand s'est levé aujourd'hui plus tôt que d'habitude. Serait-il indisposé?

— Je ne le pense pas; s'il était malade, il ne serait pas sorti; et je ne vois pas ici sa canne.

— Vous avez raison, Floride, il est sorti; il a même pris son thé. Ce beau temps l'aura séduit; il aura eu la fantaisie d'aller faire un tour de promenade sur le port. Boulogne, il est vrai, a un aspect délicieux quand le soleil se montre.

— Jamais, je crois, les baigneurs n'ont été en aussi grand nombre; Londres se dépeuple cette année.

— On ne rencontre partout que des Anglais.

— Vous en plaindriez-vous?

— Moi! N'êtes-vous pas Anglaise, Floride? A propos, cette lettre d'Angleterre est pour vous; je venais de la recevoir quand vous êtes entrée.

— Je vous remercie, mon ami. C'est quelque camarade de pension qui m'écrit.

(Floride met la lettre dans la poche de son tablier.)

Je lirai cela après déjeuner.

Digitized by Google

— Pourquoi ne liriez-vous pas cette lettre tout de suite ?

— Ne sais-je pas tout ce qu'une amie peut dire à une amie? Au reste, j'aime à deviner sous leur enveloppe tous ces petits secrets qui n'en sont pas.

— Vous m'assurez que ce n'est pas ma présence qui vous gêne ?

— Vous ne le pensez pas, Lucien. Ai-je quelque mystère pour vous ?

— Il n'en faut qu'un pour commencer, Floride.

— Heureusement vous n'êtes pas sérieux en disant cela.

— Et si je l'étais, vous vous fâcheriez sans doute, Floride ?

— Je rirais au contraire.

— Vous auriez raison. Se fâcher à propos de rien, d'une lettre écrite de Douvres à une amie de Boulogne.

— Vous avez donc remarqué que la lettre venait de Douvres?

— Il eût été difficile de ne pas le voir aux gros caractères rouges de la poste. Au surplus, mon coup d'œil n'a pas été plus rapide que le vôtre, qui a deviné sur-le-champ que cette lettre vous était adressée par une amie de pension. Jusqu'ici les lettres n'avaient guère annoncé sur leur enveloppe que les pays d'où elles viennent ; vous étiez destinée à y découvrir, par une divination particulière, une empreinte infaillible de l'amitié.

— Mais ne reconnaît-on pas l'écriture d'une amie entre mille, Lucien?

— On a ordinairement deux ou trois cents amies dans un pensionnat. Quelle amitié particulière ne faut-il pas avoir pour distinguer une écriture sur deux ou trois cents autres!

— Mon cher Lucien, je vais rire, vous devenez sérieux.

— Non, mais raisonnable ; car je suis prêt à me fâcher contre moi-même. Parce que je reconnais la nécessité, pour la durée de la paix domestique, de vivre sans mystère, de tout se dire, de tout se confier; parce qu'il me semble que rien n'est beau comme de voir réciproquement dans la profondeur de sa vie ; parce que mon sentiment est qu'avec cette franchise, la femme n'a pas de meilleur ami que son mari, qui, de son côté, prévient souvent en lui des écarts blâmables en condamnant ses actions à la publicité; parce qu'à mes yeux, enfin, cette confiance en ménage est le ciel sur la terre, ce n'était pas là une raison pour vous obliger à inventer un fait en l'air et à colorer d'un prétexte spécieux le désir fondé ou non que vous avez de ne lire cette lettre qu'après le déjeuner. Si vous vous êtes mal tirée du petit mensonge, c'est ma faute.

Digitized by Google

— Lucien, ce n'était pas un mensonge. Allez-vous m'excuser maintenant?

— Avouez que vous avez besoin de ce que vous êtes trop fière pour demander!

— Quoi? mon pardon! parce que vous avez tort!

— Et certainement j'ai tort. Car, au fond, que m'importe, Floride, que cette lettre vous soit écrite par Louisiana, Mathilde, Geneviève ou Julie? Quand même ce ne serait pas de quelque personne aussi chère qu'elles que vous tiendriez cette preuve d'attention, ai-je eu raison en vérité de tant vous tourmenter? N'êtes-vous pas maîtresse de recevoir des lettres de qui il vous plaît? J'ai mes amis et vous avez les vôtres; nous les confondons sans doute dans une même estime, mais puisqu'ils ne nous sont pas communs, et j'ai plus de raison que vous de me plaindre de ce malheur, il serait mal de nous partager des secrets que ces amis indivisibles n'adressent qu'à la discrétion de l'un de nous.

— Vous croyez donc que cette lettre renferme un secret?

— Pourquoi me demandez-vous cela, Floride?

— Ne venez-vous pas de supposer que je puis avoir des secrets, même avec d'autres qu'une simple amie?

— Mon Dieu, nul ne peut répondre des confidences que le premier venu se croit en droit de nous infliger. Beaucoup de jeunes gens abusent aujourd'hui de la bonté romanesque des femmes pour en faire des complices de quelque intrigue en l'air; et les femmes ne détestent pas, avouez-le, cette condescendance dont ils les honorent. On les consulte comme amies, surtout quand elles ont des amies.

— Je ne connais personne qui pût m'écrire dans cette intention.

— Je ne parlais pas de vous, Floride : comme on vous blesse facilement, en frappant au hasard!

— Tant de personnes ne touchent le but que de cette manière!

— Encore faut-il avoir un but. Vous atteindre d'une allusion même détournée, vague, générale, n'était pas le mien. Ne vous ai-je pas dit d'ailleurs que je ne voyais aucun mal dans une intimité d'esprit entre un jeune homme et une jeune femme, même mariée, qui, par exemple, se seraient connus autrefois, à l'époque des beaux jours de leur enfance?

— Et vous voulez me ménager une place dans votre théorie, n'est-ce pas? Qui aurais-je connu autrefois pour justifier cette tolérance de votre part?

Digitized by Google

— Je craindrais de me tromper en vous nommant quelqu'un. C'est à vous de prévenir une erreur qui me rendrait peut-être ridicule.

— Vous tenez donc beaucoup à me convaincre que cette lettre m'est écrite par un jeune homme?

— Parmi les étrangers auxquels votre oncle, M. Fernand, ouvrait ses salons, au nombre de ces réfugiés espagnols admis dans la familiarité de votre intérieur à Douvres, n'y en avait-il pas un, jeune, beau, intéressant par ses malheurs politiques, déjà capitaine à vingt-un ans, un peu poète, très sentimental?

— M. le chevalier Almoracin est absent depuis deux ans, vous le savez.

— Ce sont les absens qui écrivent.

— Et il m'aurait écrit de Douvres?

— M. Almoracin aimait beaucoup cette ville, qu'il préférait à Londres. Peut-être après un voyage est-il de retour à Douvres, d'où il s'est empressé de vous écrire pour vous faire savoir son arrivée. Voyons, ai-je deviné juste?

— Si je vous disais, oui, ne fût-ce que pour vous punir?

— Me punir! Vous me supposeriez jaloux de M. le chevalier Almoracin? Aurais-je perdu tout souvenir du passé? Ne sais-je pas que, lorsque je vous demandai en mariage, il y a deux ans, M. Fernand, votre oncle, me répondit, qu'un de vos compatriotes, c'était M. Almoracin, s'étant mis sur les rangs ainsi qu'un Anglais M. James Tornwall, il vous laissait la liberté de faire un choix entre nous trois, M. James Tornwall, M. Almoracin et moi.

— Et ce ne fut, personne ne le sait mieux que vous, ni M. Almoracin, ni M. James Tornwall que je choisis.

— Voilà ce que je pourrais vous rappeler, Floride, si vous m'attribuiez trop l'intention d'être jaloux de M. Almoracin, votre charmant compatriote.

— Si je vous l'attribuais un peu?

— A toute autre femme, je répondrais que la supposition serait fort admissible. Espagnole, vous auriez pu préférer un instant, par la séduction banale des contrastes, un Français à un Espagnol; mais le charme de cette singularité une fois épuisé, vous vous seriez laissé entraîner, sans blâmer votre premier choix, à quelque intérêt pour le compatriote malheureux. Du regret à l'affection le chemin est rapide, si rapide, qu'on ne le parcourt même pas. On est arrivé sans être parti.

Digitized by Google

— J'aimerais donc le chevalier Almoracin, et cette lettre de Douvres est de lui?

— J'ai supposé, il me semble, que je parlais à une autre femme que vous, Floride.

— A votre ton, je ne m'en suis pas aperçue. Il y a six mois, Lucien, que vous ne m'eussiez pas tenu un tel langage.

— Vous en eussiez ri, il y a six mois. Peut-être même ne l'eussiez-vous pas compris.

— Ainsi votre persuasion est de m'avoir blessée par une accusation vraie?

— Je serais le dernier à le désirer.

— Décidément vous me croyez aimée de M. Almoracin?

— Peut-être.

— Et je l'aime aussi, n'est-ce pas?

— Comme vous me questionnez? Suis-je votre juge, madame?

— Non, mais mon accusateur.

— Si c'est un besoin chez vous de vous défendre, que puis-je y faire?

— Ma défense, en tous cas, ne sera pas embarrassante. Je m'attachai à ce jeune homme par la pitié. C'était un proscrit, monsieur; né à Cadix, ma patrie, il avait été blessé en se battant contre les troupes du roi Ferdinand qui a ruiné ma famille. Quoique Anglaise par mon éducation, quoique venue en Angleterre si jeune, que je ne sais plus même la langue de mon pays, j'éprouvai de l'intérêt pour ce jeune homme. Et à qui n'en a-t-il pas inspiré d'ailleurs? M. James Tornwall ne l'a-t-il pas envoyé à la Havanne, sur un vaisseau qu'il lui a donné? M. James Tornwall comprit d'abord tout ce qu'il valait; il en fit son ami; il le mena de Douvres à Londres où il le présenta à ses sœurs, mes deux bonnes amies, miss Dorothea et miss Love. Toute la haute société de Londres désira le voir. Partout ses belles qualités, rehaussées par le malheur, furent appréciées. Flatté de l'accueil que recevait son ami, M. James Tornwall insista pour qu'il allât passer la saison d'hiver à son château, rendez-vous des jeunes gens les plus distingués de Londres. Là, M. James Tornwall essaya de le consoler des ennuis de l'exil par des distractions de tout genre; il organisa des chasses, des courses au clocher, dont miss Love et miss Dorothea m'ont fait les plus séduisantes descriptions dans leurs lettres. M. James est un admirable cavalier, savez-vous? Il franchissait, avec une intrépidité d'aigle, les fossés, les torrens, les haies, les murs, au grand étonnement de son ami, M. Almoracin. En vérité,

Digitized by Google

M. James Tornwall est un excellent jeune homme; il s'est conduit comme un frère pour M. le chevalier.

— Cette lettre, madame, est de M. James Tornwall!

— Votre jalousie est bien peu arrêtée.

— Vous vous trompez, madame; M. le chevalier Almoracin, que vous avez aimé peut-être, n'a été pour moi qu'un prétexte pour arriver à M. James Tornwall, dont j'étais sûr que vous me parleriez, si j'amenais avec un peu d'adresse la conversation sur lui. Votre amitié pour ses sœurs, miss Dorothea et miss Love, n'a jamais été qu'un voile jeté sur votre penchant pour ce jeune homme, d'un nom éblouissant, d'un esprit beaucoup trop vanté, mais enfin assez remarquable pour vous avoir captivée, et que vous auriez accepté pour mari, s'il n'eût appartenu à une famille dont les opinions politiques, toutes dévouées au torysme, n'eussent été blessées d'un mariage avec la fille d'un ancien membre des cortès. M. James Tornwall est venu, l'an passé, ici à l'époque des bains; il s'est présenté chez vous pendant mon absence; il vous a accompagnée aux concerts, et trois fois sur le bateau à vapeur qui promène les baigneurs. Il se rendra cette année à Boulogne. Cette lettre vous annonce son arrivée. Et voilà l'amie de pension qui vous écrit de Douvres! Je n'ai pas besoin maintenant de savoir le contenu de cette lettre; je le connais. Voulez-vous que je vous le dise?

— Si cela vous est agréable, monsieur.

— Ah! de l'ironie! madame.

— De la pitié! monsieur.

— Oui, je sais mot pour mot ce qu'elle renferme : on vous plaint à chaque ligne d'avoir pour mari un homme qui vous néglige, qui est toujours en voyage, qui vit à Paris au milieu des plaisirs, tandis que vous périssez d'ennui ici près d'un vieil oncle et dans une ville déserte les trois quarts de l'année. Vous savez pourtant que ce sont mes affaires, et non mes caprices, qui m'éloignent de vous.

— Ai-je jamais prétendu le contraire?

— Vos amis se chargent de le dire pour vous. Ah! je vous oublie dans votre solitude; vous méritez qu'on vous plaigne. Vous éties née pour un meilleur sort. C'est un ami dévoué, constant, d'un attachement sans bornes, qui vous eût convenu. Oh! comme il vous eût aimée celui-là! Mais vous n'en avez pas voulu; vous lui avez préféré un homme léger, indigne de son bonheur.

— Il me semble que, dans ce moment, vous ne seriez pas loin de justifier les fautes dont vous vous accusez avec tant de véhémence,

Digitized by Google

et cette accusation ne serait pas la partie la plus romanesque de votre monologue.

— Vos moqueries cachent un trouble profond, madame; mais le masque n'est pas assez épais.

— Moi troublée! Dites-moi plutôt si vous êtes calme, vous!

— Comme un juge. Si calme, que je vous dirai la fin de cette confidence, que j'ai surprise au passage.

— Puisque vous savez tant de choses, révélez-moi le contenu des lettres qui suivront celle-ci. Vous m'épargnerez l'ennui des délais et les frais de poste.

— En effet, vous êtes calme. Votre expérience l'emporte sur la mienne, madame. C'est une supériorité dont je ne serais pas flatté, à votre place.

— Vous m'avez promis la fin de cette lettre.

— La voici. On se rapprochera de Boulogne pour essayer de vous consoler; on vous décidera à repasser en Angleterre, où vous attendent vos bonnes amies, miss Dorothea et miss Love. Le prétexte sera votre santé; mais la cause, la véritable cause, madame, ce sera l'amour.

— L'amour! pour qui?

— Pour M. James Tornwall! Il vous plaît, je m'en aperçois, d'entendre souvent ce nom sortir de ma bouche? Oui, pour M. James Tornwall!

— Monsieur, en vous donnant à lire cette lettre, je vous convaincrais peut-être de la fausseté de vos opinions; mais ce serait une faiblesse dont je rougirais plus tard pour vous, si je consentais à l'avoir. Vous n'aurez point cette lettre.

— Et si je l'exigeais?

— La voilà!

(Floride tendant la lettre à Lucien.)

— N'exigez rien, monsieur; prenez! Mais n'oubliez pas qu'après l'avoir lue, non pour vous punir d'avoir surpris dans ma vie un secret que je tenais à garder, mais pour vous flétrir dans votre curiosité si peu raisonnable, si peu honnête; n'oubliez pas que l'un de nous quittera Boulogne sur-le-champ; il n'y aura plus rien de commun entre nous.

— Beaucoup de femmes spirituelles emploient cette menace, qui leur réussit souvent, quand elles ne savent comment sortir de la position difficile où vous êtes.

— Je ne vous menace pas; je vous prie de lire cette lettre.

Digitized by Google

— Parlez-vous sérieusement? Est-ce au prix d'une séparation éternelle que vous m'accorderez de la lire?

— Je croyais que vous étiez décidé.

— Vous êtes toujours Espagnole.

— Et vous bien peu curieux. A votre place, je n'aurais pas tant hésité.

— Qu'auriez-vous fait à ma place?

— D'abord je n'aurais pas eu de soupçon, monsieur.

— Et ensuite?

— Mais si j'en avais eu un, j'aurais fait sauter le cachet de cette lettre.

— Vous voulez me pousser à bout, parce que vous pensez que, plus je serai au bord de l'abîme, plus j'hésiterai à le franchir. C'est encore de l'esprit. Qu'il soit fait comme vous le désirez, madame, ou plutôt comme vous ne le désirez pas. Donnez-moi cette lettre.

(Floride prête à la remettre à Lucien.)

— Adieu, monsieur! Je partirai pour Paris dans une heure.

— Adieu, madame!

(Floride tout bas.)

— Il persiste à vouloir la lire!

(Lucien à part.)

— Je crois qu'elle n'est pas aussi résolue qu'elle le fait paraître.

— Vous ne la prenez donc pas?

— Il me semble, Floride, que vous ne mettez pas beaucoup de bonne volonté à vous en dessaisir.

— Que vous importe ce qui se passe en moi dans ce moment?

(Lucien, à part.)

— Si c'était une comédie qu'elle jouât. La sensibilité est aussi une arme comme la colère. Oh! je ne puis plus reculer sans me mettre pour toujours à sa merci. (Haut.) Je souffre le premier, madame, de la dureté de mon action, mais je l'accomplirai, puisqu'il le faut. Donnez-moi cette lettre!

(Floride la retire avec vivacité, et, après en avoir regardé attentivement la suscription, elle se met à rire):

— Quelle est, madame, la cause de cette gaieté si subite?

— Vous allez l'apprendre.

— Mais tout de suite.

— Dans un instant; permettez que je ne m'étouffe pas. Ah! c'est trop singulier! Laissez-moi rire encore un peu.

— Vous voulez gagner du temps pour trouver dans votre imagination un moyen d'échapper à une révélation terrible.

Digitized by Google

— Oui, terrible! extraordinairement terrible! Quelle délicieuse erreur! Cela me fait du bien de tant rire.

— Mais cette lettre, madame, remettez-la-moi!

— De grand cœur! Mais sachez, monsieur, que cette lettre ne vient pas de Douvres; elle y a passé, mais elle a été jetée à la poste à Canterbury. Vous n'avez pas remarqué ce second timbre rouge qui couvre la première ligne de la suscription.

— Cette lettre est écrite de Canterbury!

— Où je ne connais personne, où je ne suis jamais allée, d'où personne n'a pu m'écrire.

— C'est étrange!

— Voyez vous-même, Lucien.

(Lucien et Floride se rapprochent pour mieux observer l'empreinte des timbres de la poste.)

— Lucien, on n'est pas plus étourdi que nous ne l'avons été, en convenez-vous? Non-seulement cette lettre ne vient pas de Douvres, mais elle ne m'est pas adressée.

— Comment cela?

— Derrière cette ligne de caractères rouges je ne distingue qu'un M devant notre nom de Courberive.

— C'est vrai.

— Et cet M isolé signifie aussi bien monsieur que madame de Courberive; or, comme Mme de Courberive n'a aucune relation avec Canterbury, c'est à M. de Courberive, très certainement, que la lettre est adressée. La voici; je n'ai aucun désir d'en savoir le contenu, moi.

(Floride met la lettre dans la main de Lucien.)

— Oui, elle est pour moi; vous avez raison, Floride. Oubliez, je vous prie, tout ce qui m'est échappé de paroles fâcheuses en vous demandant avec tant d'importunité d'être de moitié dans une confidence que je n'étais pas appelé à partager.

— Je ne me suis pas opposée un seul instant à ce partage. Ce n'est que parce que vous apportiez des formes vraiment trop despotiques dans votre désir que j'ai été blessée : mais, en principe, je reconnais la nécessité, pour la durée de la paix domestique, de vivre sans mystère, de tout se dire, de tout se confier. Je pense comme vous là-dessus.

— Que je suis heureux de cette conformité d'opinion!

— Si vous vous y étiez pris d'une autre manière, mon Dieu! cela n'eût pas souffert la moindre résistance. Il est si beau, Lucien, de voir

Digitized by Google

réciproquement dans les profondeurs de sa vie comme dans un lac pur!

— Sans doute, Floride.

— Avec cette franchise, la femme n'a pas de meilleur ami que son mari, qui, de son côté, prévient souvent chez lui des écarts blâmables en condamnant ses actions à la publicité. C'est votre sentiment.

— Je ne le nie pas, Floride.

— La curiosité, si naturelle en nous, n'a plus d'alimens possibles. L'imagination n'invente plus de faits, et surtout elle ne grossit pas ceux qu'elle sait déjà. La confiance en ménage, c'est enfin le ciel sur la terre. Je crois, Lucien, que ce sont vos propres paroles?

— Je ne les ai pas oubliées. Attachez-vous quelque prix à connaître ce que renferme cette lettre de Canterbury, Floride?

— Un tel désir serait presque une vengeance.

— Et les Anglaises ne sont pas vindicatives?

— J'étais Espagnole il n'y a qu'un instant. Mais dites-moi! Canterbury, est-ce une jolie ville, Lucien?

— Charmante, quoique petite.

— Vous l'avez habitée pendant quelque temps, je crois?

— Trois ans.

— Dans trois ans on apprend beaucoup.

— Ce qu'on peut demander à une ville comme Canterbury, c'est de ne pas trop s'y déplaire.

— Vous vous y plaisiez, j'imagine.

— A cause de l'air.

— Et un peu à cause des amis que vous y aviez.

— Il me semble que je vous en ai parlé quelquefois?

— Vaguement.

— Vous n'aviez pas besoin de renseignemens plus précis.

— Sans doute. Vous y connaissiez, si je ne me trompe...

— Un ancien ingénieur irlandais et un colonel de dragons qui vivait retiré dans son château : eux seuls peuvent prendre la peine de me donner de leurs nouvelles.

— Oui, vous ne m'avez jamais parlé que de ces deux personnes; mais n'étiez-vous pas reçu dans une famille de quakers? Vous y étiez assez bien vu, a-t-on dit à mon oncle Fernand, quand il est allé prendre des informations sur vous à Canterbury.

— Une pauvre famille, fort honnête, fort obscure, vivant sans bruit, dans l'humilité, comme vivent en général les quakers. Vous ne

Digitized by Google

les connaissez peut-être pas. Voulez-vous que je vous le dépeigne?...

— C'est inutile. Je sais que les filles élevées dans cette religion sont ordinairement fort distinguées, très sentimentales surtout.

— On le dit.

— Miss Sophia ne dément pas sans doute cette bonne opinion qu'on a des jeunes quakeresses; n'est-ce pas, Lucien?

— Ah! vous avez entendu parler de miss Sophia!

— Beaucoup. Elle a une fort jolie taille.

— Oui; elle est plus grande que petite.

— Elle a le front élevé, des cheveux très noirs.

— Oui, très noirs.

— On m'a vanté son teint et la douceur de ses yeux. Vous les rappelez-vous, Lucien?

— On vous a dit vrai, Floride.

— Ses talens, m'a-t-on assuré, surpassaient encore sa beauté.

— Je crois qu'elle est musicienne.

— Elle peint supérieurement aussi. A l'exhibition de l'an passé à Londres, on admirait un paysage d'elle. Vous l'a-t-elle montré?

— Je ne me souviens pas, Floride.

— Vous avez dû lire au moins de ses vers.

— Oui, quelques-uns, tournés avec assez de facilité.

— Pleins de passion, Lucien.

— Je m'en rapporte à vous si vous les avez lus.

— Un jeune homme que vous connaissez particulièrement l'aima avec exaltation, m'a-t-on dit.

— C'est un roman.

— Lucien, c'est une histoire, au contraire. Miss Sophia aima aussi ce jeune homme.

(Floride mettant la suscription sous les yeux de Lucien.)

— Ne trouvez-vous pas que cette écriture est d'une femme?

— En Angleterre tout le monde écrit de la même manière, à présent.

— Miss Sophia donc...

— Comme vous en savez!

— Est-ce que cela vous fatigue, Lucien, d'en entendre parler?

— Au contraire.

— Miss Sophia fut jouée par ce jeune homme qui l'abandonna, qui vint à Douvres, où il se maria, et miss Sophia devint folle.

— Floride! Floride! décachetez cette lettre et lisez-la, car.... c'est un mensonge ce que vous dites.

Digitized by Google

— Seriez-vous ce jeune homme qui a fait perdre la raison à la quakeresse? Allez donc la lui rendre!

— Mais assurez-vous du moins que ce n'est pas elle qui m'écrit, madame!

— Elle est donc vraie cette histoire?

— Moins vraie que celle de M. le chevalier Almoracin et de M. James Tornwall.

— Voilà comme vous étiez sincère quand vous disiez que j'étais la première femme aimée de vous; vous en tuiez une pendant que vous mentiez à l'autre. Il y a des abîmes dans votre passé; voici le premier que je sonde; que sont les autres! Vous ne répondez plus. Suis-je Anglaise ou Espagnole en ce moment; faut-il que je vous poignarde ou que je vous méprise? Je serai Française, monsieur, je consentirai à laisser dans l'ombre votre passé, à la condition que vous y laisserez le mien; nous étendrons même ce privilége d'indifférence jusque sur l'avenir. Chacun de son côté. Voulez-vous?

— Vous me proposez là un pacte odieux.

— Pourquoi donc?

— Une convention infâme.

— Qui nous rendra heureux l'un et l'autre.

— En nous faisant un éternel sujet de honte l'un pour l'autre.

— Tant de gens vivent ainsi.

— Ah! vous ne savez pas, Floride, ce qui se passe dans leur intérieur.

— Le nôtre dans ce moment est-il déjà si digne d'envie, Lucien!

— Venez plutôt, Floride, tout près de moi; donnez-moi votre bras; et mari et femme qui s'honorent, amant et amante qui s'aiment, ami et amie qui s'entendent, lisons ensemble cette lettre, et pardonnons-nous d'avance tout ce qu'elle pourra contenir à la charge de l'un de nous.

— J'y consens; mais hâtez-vous.

— C'est convenu, Floride.

— Oui, Lucien.

(Floride prend la lettre, la décachette et trouve que ce qu'ils ont pris pour la lettre même n'est qu'une enveloppe qui renfermait une autre lettre. Elle la voit tomber par terre. — Elle la ramasse.)

— Quoi! une autre lettre!

— Ce que nous avons pris pour la lettre même, Floride, n'était qu'un pli!

Digitized by Google

(Floride lisant l'adresse.)

A monsieur ou à madame de Courberive, pour remettre à monsieur Fernand, ancien membre des cortès, ex-consul d'Espagne à Bogota.

— Ainsi, Floride, cette lettre n'était ni pour vous ni pour moi!

— Ni pour moi ni pour vous, Lucien. Mais elle n'en a pas moins été l'occasion de reproches les plus immérités qu'une femme ait souffertes.

— Et ajoutez aussi, Floride, qu'un homme ait jamais entendus.

— Sur une erreur aussi déplorable un ménage va se rompre.

— Puisque la lettre n'était pas pour nous, Floride, que rien n'ait été dit.

— Vos reproches ne se sont pas trompés d'adresse, Lucien.

— Ni les vôtres, Floride.

— Cette erreur m'a dévoilé le fond de votre ame.

— Je pourrais en dire autant contre vous, Floride, mais je vous avoue que mes soupçons s'évanouissent quand je songe à la faible base sur laquelle reposent les vôtres.

— Nierez-vous la belle quakeresse?

— Non.

— Sa folie?

— Pas davantage.

— Nierez-vous que vous en êtes la cause?

— Non.

— Et alors pourquoi mes soupçons seraient-ils si mal fondés?

— Voici. Je suis la cause de cette folie avec tout le genre humain. Devenue folle bien avant mon introduction dans sa famille, Sophia la quakeresse a ce genre de folie, qu'elle croit être délaissée par tous les jeunes gens qui se marient. Quand on sut à Canterbury que j'allais me marier avec vous, on se dit comme à chaque mariage : Sophia à coup sûr perdra la raison. Le proverbe vous fut répété, et vous l'accueillîtes comme un fait qui m'était personnel.

— En vérité, c'est surprenant : si M. le chevalier Almoracin, qui faisait un recueil de légendes anglaises, n'était pas mort à la Havanne, il n'aurait pas manqué de s'emparer de celle-là.

— Quoi! M. Almoracin est mort?

— Et vous avez été jaloux d'un mort!

— Et vous d'une folle!

— Nous raconterons tout cela cet hiver à Paris, à M. James Tornwall : il en rira beaucoup; pourvu qu'il ne se trouve pas aux Grandes-Indes d'où l'on ne peut plus l'arracher depuis trois ans.

Digitized by Google

— Depuis trois ans! Plaisantez-vous? M. Tornwall n'était-il pas ici, aux eaux, l'an passé?

— Sans doute.

— Ne vous a-t-il pas accompagnée sur le bateau à vapeur et aux concerts?

— Sans doute, Lucien.

— Floride!

— Mais celui qui ne m'a pas quittée l'an passé, c'était M. Lewis Tornwall, et non M. James Tornwall; c'était le frère de celui dont vous êtes jaloux, et non lui-même. M. James n'a pas quitté les Indes, et M. Lewis, mon beau cavalier, aura quatorze ans à Pâques.

— Floride, vous êtes une femme charmante, et je ne vous ai jamais tant aimée. Allons remettre cette lettre à votre oncle Fernand.

— Vous me ferez désormais lire toutes les vôtres; n'est-ce pas, Lucien?

— Toutes. Et vous, Floride?

— Je vous ferai lire les miennes aussi, — mais après moi.

LÉON GOZLAN.

Digitized by Google

LA
COMÉDIE-FRANÇAISE
ET LE TRIBUNAL DE COMMERCE.

La Comédie-Française a perdu, cette semaine, le procès qu'elle soutenait contre M. Victor Hugo. A notre avis, il était facile de prévoir la condamnation prononcée contre M. Védel; car le conseil judiciaire de MM. les comédiens ordinaires, Me Delangle, a défendu son client avec une maladresse pitoyable. Il faut que l'étude de la jurisprudence soit un exercice bien dangereux pour l'intelligence, puisqu'elle a fourni au bâtonnier de l'ordre des avocats, c'est-à-dire à un homme dont tout le monde se plaît à louer le talent et la sagacité, le moyen d'identifier le juste et l'injuste, ou plutôt d'invoquer la mauvaise foi comme moyen de droit. Car si nous avons bien compris le plaidoyer de Me Delangle, et nous avons pris la peine de le relire plusieurs fois, tant nous répugnions à croire qu'une première lecture ne nous avait pas trompé, si nous avons nettement pénétré le sens et la portée de l'argumentation de l'honorable bâtonnier, tous les moyens de défense de M. Védel et des comédiens qu'il représente, se réduisent à cette seule pensée : Nous avons signé successivement trois traités avec M. Victor Hugo; mais notre dessein a toujours été de ne pas exécuter les engagemens que nous contractions avec l'auteur d'*Hernani*, de *Marion Delorme* et d'*Angelo*. Ces traités, obligatoires pour M. Victor Hugo, étaient nuls pour nous, et nous n'avons pas cru un seul instant qu'ils pussent aucunement gêner notre conduite ultérieure. En vérité, nous avons peine à compren-

Digitized by Google

dre comment un homme habitué, par sa profession, à distinguer toutes les formes du droit, a pu développer devant un tribunal, en présence d'un public nombreux, une pareille pensée. Nous ne concevons pas qu'un avocat prête le secours de sa parole à la déloyauté qui s'avoue hautement. Si les habitudes du barreau permettent un tel abus de la parole, si elles encouragent un pareil scandale, nous plaignons sincèrement les hommes qui consacrent leur vie aux luttes du barreau. Mais nous sommes sûr que Me Delangle compte, parmi ses confrères, de nombreux censeurs, et quelle que soit la souplesse des interprétations auxquelles se prête le droit écrit, il est impossible qu'il ne se rencontre pas, dans les rangs des stagiaires, des intelligences assez clairvoyantes pour juger sévèrement une défense exclusivement fondée sur l'aveu de la mauvaise foi.

Malheureusement l'opinion est tellement indulgente, qu'elle autorise l'avocat à plaider toutes les causes, bonnes ou mauvaises. L'avocat, en défendant, en essayant de justifier une action qu'il sait contraire à toutes les notions du droit, ne fait que remplir les devoirs de sa profession. S'il en était ainsi, s'il fallait accepter littéralement cette singulière théorie, l'idée même du devoir serait bientôt effacée de la conscience humaine; car le devoir qui ne prescrirait pas le respect de la justice, et qui permettrait de défendre une action évidemment injuste, se réduirait à rien, et ne serait plus qu'un mot vide de sens.

Toutefois, nous devons reconnaître que Me Delangle n'a pas osé produire avec une entière franchise la pensée à laquelle se rattachent tous les développemens de son plaidoyer. Quoique la mauvaise foi soit l'unique moyen de justification invoqué par l'avocat de M. Védel, cependant elle se cache sous un nom qui a du moins le mérite de la singularité. « La Comédie-Française, dit Me Delangle, en signant les traités dont M. Victor Hugo réclame aujourd'hui l'exécution littérale et complète, a méconnu la limite des droits qui lui sont conférés par l'acte de société, par le décret de Moscou et par les ordonnances royales de la restauration. Elle ne pouvait s'engager sans l'assentiment du commissaire royal et du conseil judiciaire appelé à surveiller les intérêts de la société. Tout engagement contracté par la Comédie-Française sans ce double assentiment est un engagement nul et qui doit être assimilé aux signatures données par les mineurs. » L'excuse est plaisante, et pourrait à bon droit passer pour un trait de comédie. Me Delangle, en déclarant mineurs MM. les comédiens ordinaires, a-t-il voulu présenter sous une forme satirique l'opinion qu'il a de ces messieurs? a-t-il voulu, par cette singulière qualification, ex-

Digitized by Google

primer publiquement, mais avec toute la réserve que sa position lui commande, la défiance que lui inspire la sagacité de MM. les comédiens ordinaires toutes les fois qu'il s'agit d'une question sérieuse? Nous ne pouvons croire que Me Delangle se soit permis une pareille épigramme; nous sommes donc forcé de penser qu'en cette occasion il n'a consulté que l'opinion indulgente que nous blâmions tout à l'heure, et qu'il a déclaré mineurs MM. les comédiens ordinaires parce que sa mémoire ne lui fournissait pas d'autre argument. Il espérait que la lettre de la loi, en prononçant la nullité des engagemens contractés par la Comédie-Française, dispenserait M. Védel d'exécuter les traités signés par lui ou par ses prédécesseurs. Aux yeux de la raison, il avait tort, sans doute; mais peut-être cette argumentation singulière eût-elle obtenu gain de cause au Palais-de-Justice devant un tribunal habitué, comme Me Delangle, à placer l'interprétation du droit écrit au-dessus de l'équité la plus évidente.

M. Victor Hugo avait beau jeu, et nous ne pouvons le blâmer d'avoir qualifié sévèrement la défense présentée par la Comédie-Française. Il a usé de son droit et il a bien fait. Quand il a traité de dérision l'appel fait à la mauvaise foi, quand il a vu dans l'assimilation de la Comédie-Française aux enfans mineurs une insulte à la raison publique, au bon sens du tribunal, il a répondu loyalement à une attaque déloyale. Il est évident, en effet, que la Comédie-Française, qui a recueilli les bénéfices des traités, ne peut être admise à décliner l'exécution complète et littérale des engagemens qu'elle a signés. Car un traité qui n'obligerait qu'une des parties contractantes serait un traité absurde, et ne pourrait être accepté par aucun tribunal équitable et clairvoyant. Si donc M. Victor Hugo se fût renfermé dans l'affirmation et la défense de son droit, s'il se fût borné à mettre en regard la franchise de sa conduite et la mauvaise foi de ses adversaires, il ne mériterait aucun reproche, et nous serions disposé à voir dans l'auteur des *Orientales* un habile avocat. M. Hugo, dans le plaidoyer qu'il a prononcé devant le tribunal de commerce, a rivalisé d'abondance, ou plutôt de prolixité, avec les plus vieux athlètes du barreau; il a ramené vingt fois la même pensée sous vingt formes différentes, comme s'il eût craint que le tribunal, distrait ou endormi, ne le comprît pas ou ne le comprît mal; les juges ont dû lui savoir gré de cette complaisance, et pour notre part nous lui pardonnons volontiers d'avoir traité son auditoire comme une classe d'écoliers étourdis. Les redites innombrables qu'il s'est permises ont mis en évidence toute l'étendue de son droit. Un avocat rompu à toutes

Digitized by Google

les ruses verbeuses du plaidoyer par une longue pratique du palais n'eût pas réussi plus sûrement. Mais M. Hugo, encouragé par les flatteries de Me Delangle, pénétré de la grandeur de son génie, s'est posé comme le protecteur et le patron de la Comédie-Française. Au lieu de circonscrire sa défense dans la discussion des traités, il a représenté les comédiens et les directeurs qui ont stipulé en leur nom, comme une troupe de cliens qui assiégeraient sa porte au lever du soleil. Peu s'en est fallu qu'il ne se plaignît de son sommeil abrégé par l'empressement des solliciteurs. Arrivé à ce point difficile et dangereux, à l'éloge de lui-même, M. Hugo a commis d'innombrables bévues. Quoique habitué depuis plusieurs années à faire le panégyrique de son génie dans ses préfaces et dans ses odes, il a compromis l'exorde et la narration de son discours par une péroraison très maladroite. Le public se soucie très peu de savoir si M. Hugo protége ou ne protége pas le Théâtre-Français; il ne connaît de M. Hugo que ses pièces, et n'a pas le temps de compter les visites faites à l'auteur d'*Hernani* et d'*Angelo* par MM. Taylor, Jouslin de Lasalle ou Védel. Tous ces menus détails du ménage littéraire n'intéressent tout au plus que les disciples du poète, et sont de véritables hors-d'œuvre devant un tribunal.

Tout en reconnaissant que MM. les comédiens ordinaires, qui ont signé successivement trois traités avec M. Hugo, doivent exécuter la teneur complète de leurs engagemens, nous ne pouvons nous défendre d'appeler l'attention sur les traités contractés par la Comédie-Française avec les écrivains dramatiques, et en particulier avec M. Hugo. Notre dessein n'est pas de prendre parti contre l'inviolabilité de la propriété littéraire au nom de la dignité des lettres. Quel que soit notre respect pour la pensée humaine et pour toutes les formes qu'elle peut revêtir, nous comprenons très bien que l'intelligence réclame, sans déroger, le prix de son travail. L'industrie littéraire bien comprise se concilie facilement avec la dignité des lettres. Sans doute il vaudrait mieux que les tribunaux ne fussent jamais appelés à statuer sur des différends relatifs à la propriété littéraire, car chacune de ces contestations diminue le respect de la foule pour les littérateurs. Mais, tout en regrettant que de pareils procès s'engagent devant les tribunaux consulaires, nous sommes loin d'y voir une tache injurieuse pour la littérature. Toute propriété, quelle qu'elle soit, a droit à la protection des tribunaux, et il serait étrange que les œuvres de la pensée fussent traitées avec moins de

Digitized by Google

bienveillance que les œuvres de l'industrie proprement dite. Ce n'est donc pas le jugement du tribunal de commerce que nous blâmons, mais bien les traités signés par la Comédie-Française avec les auteurs dramatiques. Les engagemens pris doivent être exécutés; mais il y a lieu de discuter la valeur et l'opportunité de ces engagemens. Sans admettre, avec l'avocat de M. Védel, que MM. les comédiens ordinaires soient mineurs et inhabiles à s'engager, nous croyons sincèrement qu'en signant les trois traités à l'exécution desquels ils viennent d'être condamnés, ils ont fait une action déraisonnable, et qu'un tuteur prudent ne leur eût pas conseillé une pareille étourderie.

Les comédiens sont capricieux, et les écrivains dramatiques ont cent fois raison de demander aux directeurs, aux comités de lecture, aux comités administratifs, des garanties positives. Les actrices n'ont pas le privilége des volontés inexplicables, et les acteurs eux-mêmes, loin de ressembler aux autres hommes, ont des mouvemens de défiance et de coquetterie que les écrivains dramatiques doivent chercher à prévenir. Ceux qui ont pu étudier personnellement les comédiens, savent seuls jusqu'où peut aller l'instabilité de caractère, et comment de subites jalousies réduisent à rien les promesses les plus formelles. Je suis donc loin de blâmer les poètes qui, avant d'abandonner leur ouvrage aux chances de la représentation, demandent des gages aux comédiens. Il serait absurde, en effet, qu'après avoir consacré une année de sa vie à la composition d'une pièce de théâtre, l'auteur fût obligé de subir les caprices des comédiens, caprices tellement nombreux, qu'une femme de vingt ans, gâtée par sa mère et par son mari, n'en pourrait donner l'idée. Quand la pièce est acceptée, jugée digne de la représentation, l'auteur fait bien d'exiger une promesse écrite qui détermine positivement la date de la représentation, ou qui, du moins, assigne une limite aux délais imprévus; car s'il ne prend cette précaution, il court le danger de voir son ouvrage vieillir dans les cartons. Si les comédiens ont jugé la pièce digne des honneurs de la scène, ils ne peuvent refuser de s'engager à la jouer dans six mois, dans trois mois ou dans six semaines, selon le nombre des pièces déjà mises en répétition. Mais cette première précaution serait insuffisante si l'auteur, après avoir distribué les rôles de sa pièce, ne s'assurait contre les caprices et les jalousies qui divisent les acteurs; s'il n'exigeait, par exemple, des acteurs qui ont accepté un rôle, la promesse de ne pas le quitter avant de l'avoir joué vingt fois au moins dans le cas où la pièce réussirait. Un direc-

Digitized by Google

teur qui comprendrait les véritables intérêts de son théâtre, loin de repousser une pareille condition, l'accompagnerait d'une clause pénale, et condamnerait à une amende considérable l'acteur qui abandonnerait un rôle sans alléguer un motif valable. L'acteur, en souscrivant à cette condition, prouverait sa loyauté, et l'administration du théâtre n'aurait jamais à regretter les concessions qu'elle aurait faites à la juste défiance de l'auteur. Quant aux émolumens alloués aux écrivans dramatiques, il n'y a pas lieu à les stipuler dans un traité, puisque ces émolumens sont déterminés d'avance par un usage librement consenti de part et d'autre. Si donc la Comédie-Française, dans les traités qu'elle signe avec les auteurs, se bornait à déterminer la date de la première représentation et à prévenir par une clause pénale l'abandon des rôles distribués, jamais, sans doute, les tribunaux ne seraient appelés à se prononcer sur la validité de ces engagemens. Les poètes, les acteurs et les administrations dramatiques seraient également intéressés à l'exécution des traités, et nous ne verrions pas la mauvaise foi invoquée comme un moyen de droit. Mais si nous devons ajouter foi aux révélations de l'audience, les engagemens contractés par la Comédie-Française avec M. Victor Hugo dépassent de beaucoup les limites et les conditions que nous avons déterminées. Non-seulement, en effet, la Comédie-Française a promis de représenter les ouvrages de M. Hugo dans un délai donné, mais elle s'est obligée par écrit à les jouer un certain nombre de fois dans l'année de la première représentation, et les années suivantes un nombre de fois également déterminé d'avance. Or, il est évident qu'un pareil engagement est absurde, et peut devenir ruineux pour l'administration du théâtre. M. Hugo, en exigeant impérieusement l'accomplissement de cette condition, ne fait qu'user du droit énoncé dans les traités; mais l'administration, en lui accordant un pareil droit, a fait une promesse insensée, car au moment où elle reçoit une pièce de théâtre et s'engage à la jouer, elle ne sait pas quel sera l'avis du public; elle ne sait pas si l'ouvrage qu'elle accueille avec enthousiasme sera salué par les applaudissemens ou par les sifflets. En promettant de la jouer quarante fois la première année et quarante fois dans les trois années qui suivront, elle regarde comme certain ce qui est encore très problématique, le succès. Une pareille promesse est d'autant plus ridicule, qu'après la première représentation d'un ouvrage applaudi, les intérêts de l'auteur, des acteurs et de l'administration se confondent et s'identifient. Si la pièce a réussi,

Digitized by Google

il n'est pas vraisemblable que les acteurs refusent de la jouer, ni que l'administration refuse de la maintenir au répertoire; car les acteurs aiment les applaudissemens autant que l'auteur peut les aimer, et l'administration ne raye pas volontiers de l'affiche une pièce qui appelle la foule. Un seul accident pourrait arrêter le cours des représentations, l'abandon d'un rôle important; mais je suppose que cet accident a été prévenu par une clause pénale. Si la pièce a été sifflée pendant les trois premières représentations, le directeur qui la maintient au répertoire agit manifestement contre les intérêts de l'administration, et l'auteur qui, son traité à la main, exige que sa pièce soit sifflée trois fois par semaine ou jouée devant les banquettes, compromet, par une puérile vanité, le sort de ses ouvrages futurs.

Le tribunal consulaire présidé par M. Pierrugues paraît n'avoir aperçu dans les traités signés par MM. Victor Hugo et Jouslin de Lasalle, et acceptés par M. Védel, aucune des inconséquences que nous signalons. Il n'a vu dans ces engagemens qu'une stipulation commerciale de nature ordinaire, et il a ordonné l'exécution littérale de toutes les clauses revêtues de la double signature des parties, sans prendre la peine de se demander si ces clauses sont ou ne sont pas exécutables. Il a pompeusement insisté sur la sainte origine de la propriété littéraire, origine que personne, je crois, ne songe à contester; il a même cru nécessaire de donner son avis sur la valeur du répertoire tragique et comique de la France, qui, assurément, n'avait rien à voir dans un pareil débat; il s'est généreusement prononcé pour la liberté illimitée de la poésie dramatique, comme s'il eût été chargé d'apprécier la doctrine des trois unités; mais il a oublié de discuter et de résoudre le point le plus important, la valeur des traités pris en eux-mêmes, abstraction faite de toute considération purement commerciale. Puisqu'il est reconnu en jurisprudence que les conventions des parties font loi, le tribunal a eu raison, d'après le droit écrit, d'ordonner l'exécution littérale des traités. Mais si l'exécution des traités est réellement impossible, que deviendra le jugement du tribunal? *Marion Delorme*, *Hernani*, *Angelo*, sont remis au répertoire par sentence consulaire; mais si aucune de ces trois pièces ne suffit à payer les dépenses quotidiennes du théâtre, si l'administration du Théâtre-Français, en se conformant à la décision consulaire, court le danger de perdre cinq cents francs par jour, après deux ou trois épreuves faites, sur chacune des pièces remises

Digitized by Google

judiciairement au répertoire, ne sera-t-elle pas dispensée, par les statuts mêmes de la société qu'elle régit, de poursuivre l'exécution des traités? Pour quiconque a étudié les réglemens de la Comédie-Française depuis la seconde moitié du XVIIe siècle jusqu'à nos jours, la réponse n'est pas douteuse. Dès qu'une pièce ne couvre pas les frais de la soirée, les comédiens sont autorisés par les réglemens du théâtre à suspendre le cours des représentations. Or, ces réglemens sont imprimés, et les écrivains dramatiques ne peuvent les ignorer, ou du moins, s'ils ne les connaissent pas, ils n'ont pas le droit d'arguer de leur ignorance pour soutenir la validité d'un engagement contraire à ces réglemens. Tous les traités particuliers sont soumis à l'empire de ces réglemens, et les comédiens, en promettant de jouer une pièce quarante fois, sous entendent naturellement que cette promesse deviendra nulle, si la pièce ne couvre pas les frais. Si la Comédie-Française, au lieu d'invoquer la mauvaise foi et de se déclarer mineure, eût démontré que les traités signés par MM. Victor Hugo et Jouslin de Lasalle ne sont exécutoires que dans les limites marquées par les réglemens du théâtre, j'ose croire que M. Pierrugues, malgré son respect pour l'origine sacrée de la propriété littéraire, n'eût pas assimilé les engagemens pris par l'administration à une stipulation commerciale ordinaire, et qu'il n'eût ordonné l'exécution des traités qu'en maintenant les réserves exprimées dans les réglemens.

Nous partageons pleinement les doctrines de M. Pierrugues sur la valeur du répertoire tragique et comique de la France, et sur la liberté de l'invention dramatique; nous pensons, comme lui, que tous les systèmes littéraires doivent obtenir l'honneur de se produire à leurs risques et périls; mais nous sommes loin de croire à la longévité de *Marion Delorme*, d'*Hernani* et d'*Angelo*. *Hernani* et *Marion* sont assurément les meilleurs ouvrages dramatiques de M. Hugo, et dominent de bien haut *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, et surtout *Angelo*. Toutefois, il est très douteux qu'*Hernani* et *Marion Delorme* couvrent les frais de représentation. L'esprit le plus bienveillant ne peut méconnaître le défaut capital de ces deux ouvrages, l'absence du naturel. Les prodiges de versification n'intéressent guère le public; le spectateur préfère l'émotion à l'étonnement. Or, *Hernani* et *Marion*, quoique très supérieurs aux autres ouvrages dramatiques de M. Hugo, émeuvent rarement. Les développemens lyriques, les images éclatantes qui ont ébloui la foule en 1830 et en 1832, pourront très bien demeurer sans effet sur les

Digitized by Google

spectateurs de 1837. M. Hugo et ses disciples ont le droit de maudire l'inconstance publique, comme les plaideurs ont le droit de maudire leurs juges; mais il est malheureusement vrai qu'*Hernani* et *Marion*, dépouillés aujourd'hui du charme de la lutte, sont à peu près oubliés. Sera-t-il donné aux acteurs de la Comédie-Française de réveiller les inimitiés et les amitiés qui ont inauguré *Hernani* et *Marion Delorme?* Charles-Quint et don Ruy de Silva réussiront-ils à faire écouter leurs tirades nombreuses comme aux jours de leurs débuts? Pour notre part, nous ne l'espérons pas. L'excitation littéraire qui a donné tant d'intérêt à la représentation de ces deux ouvrages est aujourd'hui apaisée; l'Académie ne signe plus de pétitions au roi pour obtenir que le Théâtre-Français soit fermé à M. Hugo et à ses disciples. L'impartialité que l'auteur d'*Hernani* demandait en 1830 ne manque certainement à aucun de ses juges. Il n'y a pas un spectateur, lettré ou non, qui demande autre chose que l'émotion et qui s'inquiète du nom et des doctrines de l'auteur. Or, cette impartialité pourrait bien s'opposer à l'exécution du jugement rendu par M. Pierrugues. Il est permis d'accuser l'injustice des sifflets, mais que répondre au silence et au désert?

Reste une dernière question, que M. Pierrugues a résolue sans hésiter, mais qui nous semble pouvoir être discutée malgré le caractère affirmatif de la décision consulaire. Le Théâtre-Français, qui reçoit du ministère de l'intérieur deux cent mille francs de subvention, a-t-il le droit de suspendre les représentations d'une pièce écrite par un auteur contemporain, en alléguant les pertes pécuniaires auxquelles il s'exposerait, s'il continuait de la jouer? M. Pierrugues se prononce hardiment pour la négative. Nous sommes d'un avis différent, et voici pourquoi. La subvention nous semble destinée à encourager la représentation des ouvrages dont la valeur et la beauté sont unanimement reconnues par tous les juges compétens, mais qui cependant, en raison de leur âge, ne font pas recette, ou même ne couvrent pas les frais. Il est bon, il est utile que *Cinna*, *le Misanthrope*, *Athalie*, soient représentés au Théâtre-Français, l'administration dût-elle perdre cinq cents francs chaque fois qu'elle représentera un de ces trois ouvrages si justement admirés. C'est un plaisir et un enseignement dont le budget fait cadeau aux hommes lettrés, ou plutôt c'est un cadeau que la nation se fait à elle-même. En échange des deux cent mille francs que touche annuellement la Comédie-Française, le public aurait le droit d'exiger que l'ancien répertoire fût représenté au moins cent vingt fois dans l'espace de

Digitized by Google

douze mois; le ministère de l'intérieur devrait imposer cette condition à M. Védel. Mais nous ne croyons pas que la subvention soit destinée à faire les frais des expériences littéraires qu'il pourra plaire à M. Hugo de tenter sur la scène française. M. Hugo n'est pas encore entré dans la postérité; le mérite de ses ouvrages n'est pas encore une vérité tellement démontrée, que la représentation d'*Hernani* et de *Marion* soit devenue un enseignement pour la jeunesse de nos écoles et pour les étrangers qui visitent la France. Si M. Hugo a des rivaux redoutables, c'est à lui de les vaincre; si plusieurs écrivains contemporains attirent à eux le public qu'il ne peut émouvoir, c'est à lui et non au budget de triompher de l'indifférence. Il a eu des beaux jours qu'il a cru éternels; il a été applaudi, envié, il a été proclamé régénérateur de la scène française, et il s'est admiré lui-même avec ferveur; aujourd'hui tout est changé, l'enthousiasme s'est attiédi, et M. Hugo n'est plus qu'un homme dont personne ne méconnaît le talent, mais dont chacun s'attribue le droit de juger les œuvres. Un jugement consulaire ne changera pas l'opinion publique.

G. P.

Digitized by Google

CHANSON DU SOIR.

A Meyerbeer.

Mais, silence! le jour décline;
Déjà les bois de la colline,
Sous un voile épais de bruine,
Commencent à se dérober;
L'oiseau s'endort, la fleur nocturne
S'éveille, et prépare son urne
Pour les trésors qui vont tomber!

Une vapeur rose et fluide
Enveloppe la terre humide,
Et semble à l'œil, en descendant,
La poussière d'or que secoue
Le soleil qui plonge sa roue
Dans l'ornière de l'occident.

La charrette revient couverte
De la plus belle moisson verte
Que puisse donner le jardin;
Et tandis que la fleur nouvelle
File sa robe la plus belle,
Ignorante de son destin,

Digitized by Google

Du haut du chariot superbe
Les épis verts et les brins d'herbe,
Déjà liés et mis en gerbe
Par l'avide main du faucheur,
Déplorant leur tige flétrie,
Pour derniers baisers à la vie,
Jettent au vent de la prairie
Leur mélancolique senteur;

Pauvres fleurs dont le sort s'achève!
Et sentant s'épancher leur sève
Goutte à goutte sur le chemin,
En mourant se tournent encore
Vers l'endroit du ciel où l'aurore
Se lèvera le lendemain.

Silence! la journée est close:
Voici l'heure où l'on se repose.
Femmes, artisans, écoliers,
Laissez là les graves volumes,
Et les marteaux, et les enclumes,
Et les rouets, et les métiers.

Écoutez la cloche du maître
Qui sonne l'heure de renaître
A la vie, à l'air, au ciel bleu;
Et celle de l'auguste enceinte
Qui sonne la prière sainte.
Voici la fin du jour qui tinte;
Louez Dieu, frères, louez Dieu!

En laissant, pâles jeunes filles,
Travaux de quenouille et d'aiguilles,
Où le corps s'incline en souffrant;
En respirant l'air salutaire
Que la Nature, votre mère,
Avec les baumes de la terre,
Fait pour rafraîchir votre sang.

Louez Dieu, vous, docteurs sublimes,

Digitized by Google

En sortant des sombres abîmes
Où vos fronts se penchent en vain,
Pour venir tous, libres d'envie,
Sur l'aile de la fantaisie
Contempler l'horizon divin,

En laissant parchemin et livre,
En chantant, en vous sentant vivre,
L'ame heureuse et le corps dispos.
Louez Dieu, forgerons robustes,
En donnant des mesures justes
Aux saintes heures du repos;

En quittant la maison des flammes,
Pour aller retrouver vos femmes,
Qui béniront votre retour;
En saluant l'aïeule grise,
Dans son fauteuil de chêne assise;
En jetant sur la table mise
Le joyeux salaire du jour.

Louez Dieu, globes de lumières,
En ouvrant vos blondes paupières,
Entre le paradis et nous,
Votre miroir pur et sonore,
Où se rencontrent, dans l'aurore
D'un jour harmonieux et doux,

Les regards de sainte Marie,
Qui, dans sa douce rêverie,
Du fond de la sainte prairie
Cherche la terre en souriant,
Et ceux de sa chaste servante,
Qui, dans son extase fervente,
Regarde le ciel en priant.

Louez Dieu, vapeur éthérée,
En prenant la teinte empourprée
De nos belles illusions;
Lis, en ouvrant votre saint vase,

Digitized by Google

Et vous, lumineuse topaze,
En filant vos plus doux rayons.

Louez Dieu, fraîches aubépines,
En exhalant sur les collines,
Dans le jardin et dans les champs,
Vos fleurs, étoiles de la terre,
Qui gardent, au lieu de lumière,
Les tièdes senteurs du printemps.

Gouttes de rosée et de flamme,
Étoiles du ciel et de l'ame,
Chastes pensers, rayons de feu,
Hôtes divins de la nature,
Chacun selon votre mesure,
Louez Dieu, frères, louez Dieu!

Louez Dieu, fleur immaculée,
En parfumant votre vallée;
Louez Dieu, milice étoilée,
En reluisant au firmament;
Rosée, en mouillant chaque plante,
Ruisseaux, en suivant votre pente,
Et vous, jeunes gens, en aimant.

HENRI BLAZE.

Digitized by Google

BULLETIN.

La vie politique, excitée un moment par les élections, s'est mise à sommeiller de nouveau; on ne vit plus, on attend la chambre. Pendant ces longs jours d'attente, dont la durée ne sera plus que de trois semaines, les rumeurs qui se répandent n'ont pas même la valeur de ces petits bruits auxquels parfois on prête l'oreille avec un singulier bonheur, à la porte de la salle des conférences. Il n'y a pas encore de salle des conférences, et c'est une grande privation pour les chercheurs de nouvelles, car là il se débite d'ordinaire beaucoup de vérités, plus de vérités infailliblement que dans le sein de la chambre, et quelques-unes s'en échappent pour circuler dans le domaine public. Mais, aujourd'hui, les conversations, en dehors de la chambre, sur la chambre elle-même, sur le ministère, sur les partis vieux ou nouveaux, ou qui cherchent à se rajeunir, sont des entretiens sans conséquence: ce sont propos de désœuvrés qui ont pris la file sous un péristyle, pour assister à l'inauguration d'une grande scène que tous ont déjà vue, mais dont il s'agit de juger la transformation plus ou moins complète; et c'est là qu'est le mystère. Chacun imagine d'avance, selon ses passions et ses intérêts, les choses que l'on doit voir et s'en applaudit ou s'en effraie à plaisir, dans une émotion un peu factice; et tout le monde a tant de loisir, de curiosité, d'imprévoyance, que chacun réussit à occuper tout le monde, un moment, de sa fantaisie individuelle. Mettons-nous donc, nous aussi, à la suite de toutes ces hypothèses fantastiques, avec moins de crédulité toutefois.

Voici, à notre connaissance, ce qui a été imaginé de plus fabuleux, et l'honneur en appartient à un journal déjà vieux, qui, dans ces derniers temps,

Digitized by Google

a subi tour à tour deux influences tant soit peu contradictoires, et défendu tantôt la gauche constitutionnelle et M. Barrot, tantôt le comité électoral de MM. Laffitte, Arago, Cormenin, Garnier-Pagès. Le centre gauche, qui n'est pas du tout un groupe fantastique, comme les élections l'ont bien prouvé, et qui vit plus que jamais de sa propre vie, destiné à appeler les alliances plutôt qu'à les solliciter, pourrait avoir besoin cependant, selon l'hypothèse du journal dont nous parlons, d'aller demander du secours contre les doctrinaires et les quasi-doctrinaires jusque dans les rangs de l'opposition constitutionnelle. D'abord c'est une hypothèse que nous n'admettons pas. Le centre gauche, fortifié comme il l'est par l'accession de trente ou quarante membres nouveaux, fortifié surtout par cet ascendant moral, inséparable d'un parti qui n'a point fait de pertes, ira prendre, s'il le désire, et comme il le doit, le reste de ses alliés nécessaires dans l'ancienne majorité, à laquelle il n'est pas étranger lui-même; il les y choisira : cette précaution suffit à sa sécurité. Nous entendons ainsi cette résurrection de l'ancienne majorité, que les doctrinaires ont tant prêchée et prophétisée dans un autre but; telle que nous l'entendons, elle est possible, elle sera bonne et durable. Ce sera, si l'on veut, l'ancienne majorité, mais dominée et conduite pour la première fois par le centre gauche, qui en sera l'élément prépondérant et vital : une semblable fortune n'était pas encore échue décidément au centre gauche, qui avait toujours été jusqu'ici dirigé et absorbé; on ne pouvait se passer de lui dans les deux précédentes législatures, pas plus qu'on ne pourrait s'en passer aujourd'hui; mais il n'avait pas la prééminence qui lui est arrivée maintenant. Sur le terrain de l'ancienne majorité, comme elle existait alors, c'était M. Guizot qui était le plus à son aise, on ne peut le nier, quels que fussent les talens, la vive éloquence et l'admirable sens politique de ceux qui l'accompagnaient. Désormais M. Guizot ne peut plus y trouver place : il nous semble que ce n'est pas le moment de déserter une force parlementaire qui abandonne M. Guizot, car elle peut en servir d'autres, et le ministère du 15 avril tout le premier, s'il sait la manier en la prenant du bon côté.

Nous avons des premiers félicité M. Barrot du courage qu'il a montré, quoique un peu tard, en se séparant de la gauche radicale; nous avons même, dans un premier mouvement de surprise et de contentement, déclaré cette rupture éclatante un des plus grands faits, à notre sens, de l'élection générale de 1837. Nous saurons donner cette fois, à notre langage, plus de réserve, puisque M. Barrot a des amis, et aussi des ennemis déguisés, qui s'abusent à un degré incroyable sur la portée et les avantages immédiats de sa résolution courageuse. L'idée ne nous est jamais venue, au milieu de tous nos éloges pour un changement inespéré, que M. Barrot pût devenir, par sa conversion, et en un seul jour, l'allié d'aucun de ceux dont il s'est rapproché. Il est bien vrai qu'on connaît un repentir qui est parfois mis au-dessus de tous les titres d'une vie sans erreurs; mais ce

Digitized by Google

n'est pas ici le cas. M. Barrot perdrait tous ceux qui se laisseraient dériver vers l'alliance qu'on offre en son nom : c'est ce que nous aurions dit, même en le félicitant, le lendemain de sa conversion imparfaite, si nous avions supposé qu'il rêvât déjà un traité de paix et d'union avec des hommes qui l'ont si long-temps combattu. L'utilité que notre cause peut tirer du changement de M. Barrot, la voici, telle que nous l'avons aperçue tout d'abord. C'était avant les élections; nous avions, dès ce moment-là, le ferme espoir que le centre gauche était en voie de progrès dans l'opinion des électeurs, et que son influence, dans les affaires, allait devenir prédominante; mais cette fraction de la chambre a quelquefois suscité, nous le savions, certaines méfiances, moins pour elle-même que pour les autres fractions parlementaires qui viennent après elle et s'enfonçent plus ou moins vers la gauche : un parti est trop souvent responsable, non pas seulement de ce qu'il pense et veut, mais aussi de ce que pense et veut le parti qui, sans l'avoisiner de très près, se cache derrière lui. La gauche, même celle qui avait suivi jusqu'alors M. Barrot, était soupçonnée de pactiser, à son insu peut-être, avec des théories hostiles à l'établissement monarchique de juillet; elle s'est lavée de ce soupçon; nous venons d'expliquer comment le centre gauche lui-même, pour son compte, a dû s'en applaudir. Notre appréciation du rôle nouveau embrassé par le chef de la gauche dynastique, vraiment dynastique enfin, est restée, jusqu'à présent, dans ces limites où il ne s'agit que de nous et des nôtres.

Cela est bien loin du rêve de ce journal, ami de M. Barrot par intermittences, et qui suppose, dans son illusion de nouveau converti, qu'il se trouvera quelqu'un dans le centre gauche pour solliciter l'alliance du grand orateur de la gauche constitutionnelle, implorer son appui comme nécessaire et lui offrir des conditions avantageuses entre lesquelles il n'aurait qu'à choisir. Par exemple, on est allé jusqu'à demander pour lui la vice-présidence de la chambre. La gauche va vite lorsqu'elle se met en marche pour aller à l'assaut du pouvoir; elle n'allait pas plus vite lorsqu'elle s'en éloignait, il y a quelques années, par ses fautes; c'est toujours, dans quelque direction qu'elle se précipite, la même inexpérience des affaires. M. Barrot vice-président de la chambre de 1838! Y pense-t-on sérieusement? Ce serait une candidature au ministère, et le chef de l'opposition dynastique n'en est pas là. Le pouvoir a un vestibule dans lequel il faut se maintenir quelque temps avec patience, esprit de suite et habileté, si l'on veut pénétrer plus loin; M. Barrot n'est pas même encore dans ce vestibule, quoi qu'en disent ses partisans enthousiastes et ses rivaux, qui le flattent pour l'égarer. Il est vrai que les mêmes gens, qui ont eu cette heureuse idée de porter M. Barrot à la vice-présidence, ont parlé aussi de lui associer M. Thiers dans le même honneur. Ils iraient s'asseoir tous deux sous le fauteuil de M. Dupin; les noms de MM. Calmon et Étienne compléteraient, sans grands débats politiques, la liste des quatre vice-présidens. Voilà, dans toute sa naïveté, l'ar-

Digitized by Google

rangement qui a été proposé. C'est trop pour M. Barrot, car ce serait, nous le répétons, lui promettre une place dans le gouvernement de son pays au premier incident parlementaire; ce serait en faire, comme disaient les Romains, un *consul désigné* pour l'année suivante. En même temps, c'est trop peu de chose que la vice-présidence pour M. Thiers; c'est une idée folle que de la lui offrir, et s'il l'acceptait, on croirait qu'il donne sa démission d'homme politique, autant qu'il peut la donner. N'est-ce pas à titre de retraite que d'autres veulent faire de M. Guizot un président de la chambre? Et, pour M. Guizot, il s'agirait du moins de la présidence même, et non d'une vice-présidence partagée avec MM. Etienne et Calmon. Nous espérons bien que M. Thiers comprend mieux sa position, et qu'il ne désire, à l'heure présente, rien absolument, pas même la périlleuse mission de former lui-même un nouveau cabinet du 22 février. On n'est pas plus sage et plus clairvoyant; mais, pour Dieu! qu'on lui épargne d'être vice-président de la chambre et de doubler M. Dupin, quand M. Dupin aura la fièvre.

Nous savons bien qu'il faut des capacités de quelque élévation pour conduire facilement et dignement les débats de la chambre, quand M. Dupin est obligé de céder le fauteuil, et nous convenons qu'il est donné tout au plus à un petit nombre d'hommes de remplir aussi bien que lui les laborieuses fonctions de la présidence : aussi est-ce par ce motif, entre plusieurs autres, qu'on a essayé de justifier ces étranges candidatures de M. Thiers et de M. Barrot à la vice-présidence de la chambre. Pour M. Thiers, cela se conçoit : il n'y a pas d'esprit plus facile, plus prompt à saisir les questions, à les bien poser et à les résoudre presque en les posant. Mais M. Barrot est loin de briller par les mêmes qualités. Nous rendons l'hommage qui est dû à la gravité de ses habitudes parlementaires, à la dignité de son langage, à tous les dons enfin qui font de lui un des plus beaux orateurs dans les jours solennels. Malheureusement il faudrait autre chose pour diriger les discussions de la chambre, surtout dans la session d'intérêts positifs qui va s'ouvrir. M. Barrot, chargé de suppléer de temps à autre M. Dupin, ne pourrait que déchoir dans l'opinion même de son parti, et perdre beaucoup de sa réputation de talent, si légitime sous tant d'autres rapports. Quoiqu'il ait passé sa vie au barreau, il n'est pas propre à discuter les affaires, du moins celles qui se traitent dans le cercle plus étendu de la politique : on se souvient du brevet de pauvre financier qu'il obtint de Casimir Périer pour un discours sur l'amortissement, et certes Casimir Périer, qui se laissait aller trop souvent à des préventions injustes envers ses adversaires, avait cent fois raison ce jour-là. Il est pourtant nécessaire, quand on aspire à présider une chambre qui vote annuellement un budget et vingt autres lois de finances, de travaux publics, de commerce, il est indispensable de comprendre au moins quelques mots de toutes ces questions compliquées, et de savoir descendre un moment des hauteurs de la théorie générale sur le gouvernement représentatif.

Digitized by Google

Et puis, ce n'est pas tout, M. Barrot a la vue très courte; on en a la preuve par ce lorgnon phénoménal dont il place le point d'appui entre ses dents tant qu'il ne parle pas. C'est un grave embarras, quand on n'y voit que de très près, de présider une chambre où les discussions se transportent bien souvent de la tribune sur les bancs de l'assemblée, et sont livrées à vingt orateurs qui élèvent ensemble leurs voix confuses de toutes les parties de la salle, jetant pêle-mêle au président leurs objections et leurs amendemens improvisés. M. Barrot, s'il est appelé un jour à cet honneur difficile qu'on ambitionne trop tôt pour lui, se résoudra-t-il jamais à regarder la chambre à travers des lunettes, comme fait bourgeoisement M. Dupin? Aura-t-il le courage d'altérer à ce point les lignes régulières de sa figure et la majesté de son front olympien?

Pour ne rien dissimuler, un seul des journaux amis de M. Barrot a eu l'idée de lui faire présider la chambre par *intérim*, un seul a essayé de lui inspirer cette prétention peu sérieuse, et que nous n'avons pu traiter sérieusement jusqu'au bout. Une autre feuille, plus intimement admise aux confidences de l'honorable député, a pris soin de réduire à de plus étroites proportions cette alliance présumée de la *gauche convertie* avec le centre gauche; elle semble avoir eu peur que, par trop de zèle pour rendre plus fort son patron politique, on ne le compromît en le confondant avec des hommes qui n'ont pas ses principes. Nous avons, quant à nous, pour le moins autant de scrupules, et nous nions qu'aucune alliance soit possible et que personne y ait songé. La gauche dynastique, en s'amendant, n'a pu rendre au centre gauche, nous l'avons dit, qu'un service négatif, celui de ne pas lui nuire par un voisinage incommode et menaçant.

Il a couru d'autres bruits, ces jours-ci, et ils ne sont pas mieux fondés. On a dit, entre autres choses, que les ministres se disposaient à paraître devant une chambre nouvelle, inconnue, avec une loi de dotation pour fêter sa bien-venue et payer celle de M. le duc de Nemours, qui revient d'Afrique. C'est mal juger les ministres, qui voudront sans doute faire comme tout le monde ferait à leur place, dans les premiers momens d'une législature, étudier son esprit, ses tendances, et se comporter selon les vœux qu'elle exprimera. Nul ministère jusqu'ici n'a montré plus de respect sincère et profond pour les volontés parlementaires, et M. Molé a mieux aimé dissoudre la dernière chambre que d'être un moment en désaccord avec elle, et d'avoir à lutter contre ses vieux souvenirs et ses penchans équivoques. Renvoyer une législature devant les électeurs, c'est encore la respecter, rendre hommage à son autorité légitime; c'est lui montrer qu'on ne veut rien lui enlever de vive force, ni par ruse. Telle sera toujours, nous le croyons, la conduite du ministère du 15 avril, dans l'affaire de la dotation, comme dans toutes les autres.

On est bien allé jusqu'à dénoncer à la France je ne sais quel projet de vice-royauté africaine, dont le duc de Nemours serait titulaire, non sans

Digitized by Google

dotation probablement, car il en faudrait une à plus forte raison pour soutenir un rang si élevé, et ce ne serait pas un très heureux moyen de diminuer les embarras du ministère, s'il en a, pour cette loi de famille. Aussitôt que l'opposition a eu mis la main sur une idée si féconde, elle a rappelé le luxe et les dépenses presque impériales du prince Eugène, vice-roi d'Italie, et, continuant de poursuivre des fantômes créés par elle-même, elle a montré dans l'avenir l'Afrique française se révoltant contre la mère-patrie, avec son vice-roi, destiné à fonder toute une dynastie chrétienne de deys d'Alger. Peu s'en faut qu'on n'ait prédit la renaissance de la piraterie sous un chef transfuge de la maison d'Orléans, et évoqué l'ombre de Barberousse à propos du jeune prince que nous connaissons.

Laissons ces chimères : on a parlé d'un projet plus sérieux, celui de la conversion de la rente 5 pour 100; seulement on en a mal parlé, pour ne pas perdre l'habitude de mêler toujours beaucoup de faux avec un peu de vrai. On a dit d'abord que le gouvernement était résolu à entreprendre cette grande opération financière dès la session prochaine. Là dessus la rente a baissé; le 5 pour 100 avait fermé à 109 fr. 30 cent. le 15 novembre, avant que l'on eût donné quelque consistance à ces bruits, qui se reproduisent d'ailleurs périodiquement chaque année à la même époque; il a subi tout à coup une dépression qui a été un moment de plus de 2 fr. 50 cent. Ensuite on est venu annoncer, sans plus de mission, que le gouvernement, ému lui-même de cette panique, n'osait plus penser à la conversion, comme si le gouvernement ne savait pas d'avance qu'une pareille mesure, une fois qu'elle sera décidée et irrévocable, doit déterminer une baisse encore plus prononcée. La rente, sur la foi de cette promesse téméraire, n'a pas encore repris faveur; elle est, à l'heure où nous écrivons, au taux de 107 fr. 60 cent. Tout le monde n'est donc pas encore rassuré, et en effet il n'y a pas lieu de l'être, avant que la chambre ait fait connaître ses dispositions sur ce point. Nous croyons volontiers que le ministère n'a pas mis la question du remboursement en délibération formelle dans le cabinet, nous le croyons, puisque les journaux officiels l'ont dit, et nous comprenons néanmoins qu'il soit décidé à ne demander, dans tous les cas, qu'une réduction d'un demi pour cent : il n'est pas nécessaire pour cela d'une longue délibération en forme, n'en déplaise à ceux qui demandent malicieusement par quel miracle une chose peut être résolue avant d'être discutée.

Malgré notre foi dans la sincérité des déclarations officielles, il nous paraît vraisemblable que le ministère sera entraîné par la chambre nouvelle à tenter la conversion. Un très grand nombre de députés ont accepté l'opinion impérative de leurs électeurs à ce sujet, et ils n'auraient pas été élus s'ils ne s'y étaient soumis. Le ministère subira à son tour le contre-coup de cette influence presque générale; nous disons plus, il sera heureux de se voir forcer la main, pour avoir, de son côté, la puissance de surmonter quelques obstacles supérieurs.

Digitized by Google

Comment résisterait-il, d'ailleurs, à la décevante tentation de terminer aussi cette affaire après tant d'autres? *Macte animo!* S'il y réussit, ce seront, dans l'histoire du gouvernement de juillet, d'assez grands et beaux souvenirs que ceux du ministère auquel M. Molé a attaché son nom.

Il est glorieux d'accomplir ce qui fut vainement essayé, il y a quinze ans, par M. de Villèle dans toute sa puissance, et secondé, de plus, par M. Laffitte, qui osait lui donner raison contre tout le parti libéral (chose étrange pour l'époque), et compromettre, pour cette question de finances, sa popularité de chef politique. Ceux qui avaient raison alors, M. de Villèle et quelques autres, échouèrent contre deux puissances qui n'avaient pas ensemble deux idées financières, l'archevêque de Paris, qui fit, à la chambre des pairs, une homélie au nom de ses *ouailles*, dont les fonds étaient, disait-il, dans la rente 5 pour 100, et le *Journal des Débats*, qui faisait ces articles foudroyans dont on se souvient encore. Ces deux puissances ne sont plus à craindre. M. de Quélen n'a plus la parole que dans sa chaire, et le *Journal des Débats* ferait bien de parler des rentes à l'endroit de son spirituel feuilleton : cela pourrait avoir autant d'autorité que l'article sérieux où il nous montre, cette semaine, à défaut d'autres argumens, la conversion mise à l'ordre du jour, dans notre intérieur, « par les partis qui rêvent le « renversement du jeune établissement de juillet, et au dehors, toutes les « puissances jalouses qui vont se croire bientôt dispensées de tout égard, de « tout ménagement envers une nation engagée dans d'inextricables embarras « financiers; enfin la lutte de principes, aujourd'hui suspendue par une trêve « tacite, prête à recommencer lorsque nous ne pourrons plus défendre les « nôtres! »

Il n'est ni honorable, ni prudent, ni national de remettre toujours en question, comme le fait le *Journal des Débats* quand il est contrarié, la paix extérieure, la dynastie, *le jeune établissement de juillet*. Heureusement, cette fantasmagorie n'épouvante aujourd'hui personne. Pour le dire en passant, elle aura autant de succès que cette autre amusante fantaisie du *Journal des Débats*, qui s'en va cherchant dans le centre gauche une *camarilla* et s'imagine l'avoir trouvée. Lui qui devient de plus en plus le journal du château auquel il faisait si bien la leçon autrefois, il doit savoir où est la véritable *camarilla*, et de quels hommes elle se compose. Au château, nous le savons, on pourra simuler une grande frayeur pour la conversion des rentes, comme pour l'amnistie, comme pour tout le système qu'elle a inauguré : sur l'amnistie principalement, le château n'est pas encore bien revenu de sa surprise, ni, par conséquent, le *Journal des Débats*. Mais qu'importe? Tout le monde, dans cette querelle, sera de l'avis d'un homme de beaucoup d'esprit et de goût, quelque peu intéressé dans le succès de l'amnistie, qui nous disait : « Des châteaux! j'en ai vu trois ou quatre qui se sont renouvelés successivement; ils se ressemblent tous! »

En attendant la conversion de la rente, et pour le cas où elle n'aurait pas

Digitized by Google

lieu, il ne manquera pas de questions d'intérêts matériels pour occuper la chambre et offrir un aliment sain à sa jeune activité. La commission des chemins de fer, constituée par M. Martin (du Nord), est au moment de terminer ses travaux, auxquels elle s'est livrée sans relâche depuis le jour où elle s'est assemblée. Elle a préparé plus d'ouvrage que la chambre ne voudra en accepter et que les ingénieurs de France ne pourraient en exécuter d'ici à long-temps. Nous avons lu, au sujet de cette commission, un reproche adressé au ministre pour y avoir fait entrer tant de députés et de pairs, et n'y avoir admis *aucun des hommes qui ont agité avec succès la question des travaux publics*. Quels sont ceux-ci? Qui veut-on signaler?

Hormis M. Michel Chevalier, qui sans doute n'a pas désiré en faire partie, nous ne voyons aucun nom dont l'absence y ait pu être vivement regrettée. Et quant aux députés « qui sont utiles à la chambre, mais qu'il ne faut pas appeler à toutes choses, ni partout, en les érigeant en candidats universels, » de quoi se plaint-on? Les chambres sont-elles assemblées? leur enlève-t-on une partie du temps qui leur est dû? Non; il ne pouvait être défendu à M. le ministre des travaux publics d'ajouter à ses lumières, dans une série d'entretiens familiers, mais nourris de faits et d'idées, les lumières d'hommes aussi distingués que MM. Passy, d'Argout, de Fréville, Mounier, Mathieu de la Redorte, Félix Réal. Aurait-il fallu exclure, pour faire place à d'autres, on ne sait lesquels, M. le directeur-général des ponts et chaussées, qui lui-même a le malheur d'être député, et, à ce titre, un de ces candidats universels dont on parle? La vérité, nous la pouvons dire, c'est que M. Legrand a dignement secondé le ministre des travaux publics dans la mission qu'ils avaient l'un et l'autre de diriger la commission dans ses recherches, et de mettre sous ses yeux tous les renseignemens qui ont été réclamés par elle. Il s'est dit là plus de choses peut-être qu'il n'en sera dit à la tribune, et de meilleures, parce que, autour du tapis vert, on s'éclaire, on se contredit, on se rétracte, sans faux amour-propre, sans autre but que la vérité.

La session de 1838, qui, avec tous ces travaux d'intérêt public, risquerait néanmoins d'être un peu trop matérialisée, recevra son caractère de moralité des réformes intéressantes que prépare M. de Montalivet dans le régime des prisons. Une commission a été nommée aussi pour cet objet et s'est déjà réunie; les pairs et les députés qui la composent sont, avec le ministre lui-même : MM. Portalis, Decazes, d'Argout, Mounier, Rambuteau, Bérenger (de la Drôme), Vatout, Cochin, Legentil. En outre, on y voit : MM. Ardit, chef de bureau des prisons à l'intérieur; Blouet, architecte; Victor Charlier; Delaville de Mirmont; Gabriel Delessert, préfet de police; Demetz, conseiller à la cour royale; Dugat, inspecteur des prisons; Lesourd, maître des requêtes; Charles Lucas; Macarel, directeur de l'administration départementale et communale; de Tocqueville; Tourin, inspecteur des prisons.

Digitized by Google

On croit déjà entrevoir que la commission, non contente d'améliorer l'état actuel des choses, se prononcera pour la substitution d'un système complet à un autre. Aujourd'hui, c'est la vie des prisonniers en commun, sans obligation de silence, qui fait la base de notre régime de détention; il faut que cette base soit radicalement changée et qu'on introduise dans nos prisons le double principe du silence absolu et de l'isolement, au moins à un certain degré. C'est, en d'autres termes, le régime pénitentiaire tel qu'il est pratiqué depuis long-temps avec succès en Angleterre, aux États-Unis, en Suisse, dans d'autres pays, pendant que nous délibérons encore.

Au moment où notre société démocratique, et qui n'est pas encore, par le fait, aussi démocratique qu'on la suppose, cherche à s'éclairer pour ne pas se corrompre et pour être digne du pouvoir qu'elle a conquis; au moment où elle tente de guérir même ces parties malades qu'on croyait incurables, il y a des gens qui n'ont pour elle que de sinistres augures. Cette semaine, M. Guizot a élevé de nouveau sa voix dans quelques journaux dévoués, et repris cette leçon perpétuelle qu'il fait à la démocratie depuis sept ans, depuis que la démocratie lui a offert, en triomphant elle-même, l'occasion d'être ce qu'il ne sera jamais, un homme vraiment politique. Il veut bien avertir la démocratie encore une fois, une dernière fois, nous l'espérons, que « la société ne consent point à périr; que, quand elle se sent profondément ébranlée, quand on lui impose des conditions impossibles, elle les secoue violemment *et se replace violemment sur ses bases naturelles, n'importe à quel prix.* »

Nous nous permettrons de répondre, au nom de beaucoup de lecteurs de M. Guizot, que tout cela ennuie la société. Tout cela ennuie, parce que ce n'est pas à sa place. Si M. Guizot a un si grand besoin de régenter le monde, qu'il retourne à sa chaire de la Sorbonne, ne fût-ce que pour remplacer, à la satisfaction du public, le dernier de ceux qui l'ont suppléé lui-même dans ces derniers temps. Mais il devrait maintenant savoir que notre pays de France ne veut pas être gouverné par un homme en robe de docteur : ce pays a tout souffert tour à tour, le frein le plus dur, l'éperon, la hache même du licteur populaire, mais la férule, jamais! M. Guizot prend à tâche de démontrer chaque jour la vérité de ce mot un peu hardi d'un de ses anciens disciples : « Quand on sait si bien l'histoire, on est condamné à n'y avoir jamais une place; on ne sera jamais un personnage historique. » — C'est là cependant la maladie chronique de M. Guizot.

— Dimanche dernier, la distribution des prix aux lauréats du Conservatoire a été célébrée avec un éclat inaccoutumé, sous la présidence du ministre de l'intérieur. On aime à voir le haut fonctionnaire placé en tête du protectorat des arts venir lui-même donner à ces séances de noble encouragement une consécration officielle. Aux yeux de l'élève, le ministre représente la France qui vient en aide aux jeunes artistes, et leur adresse des

Digitized by Google

paroles d'espoir et des garanties pour l'avenir. On ne saurait croire ce que donnent de joie à ces élèves de pareilles cérémonies. M. de Montalivet l'a bien compris; le discours qu'il a prononcé en cette occasion restera dans les souvenirs du Conservatoire; jamais la jeunesse artiste n'avait entendu un langage si noble, si rassurant. On voit que le ministre est artiste lui-même, et qu'il porte un intérêt de conviction à ce magnifique établissement que son père avait aussi protégé au temps de l'empire.

M. de Montalivet a traité, dans son discours, toutes les questions qui agitent le domaine des artistes, et il n'a pas laissé une de ces questions sans lui donner une solution satisfaisante dans le plus prochain avenir. D'abord il a placé la musique assez haut pour la dérober dorénavant à certaines attaques isolées qui lui viennent, à époque fixe, de quelques hommes plus parlementaires que musiciens. Certes, M. le ministre de l'intérieur a dignement apprécié notre époque; il sait que notre siècle est aussi artiste que politique; il a su voir ce mouvement prodigieux de l'art qui peuple nos musées et nos salles lyriques, et qui retentit en Europe, après avoir remué la France. Sachons gré au ministre d'avoir reconnu que la France dominait aujourd'hui l'Europe par les conquêtes pacifiques de l'art; oui, toutes les capitales sont nos tributaires, tous les théâtres étrangers s'enrichissent de nos œuvres, tous les artistes d'Allemagne et d'Italie viennent demander à la France des lettres de naturalisation. Voilà des faits qu'il faut constater; cette statistique est, pour la France, un titre de noblesse; il appartenait au ministre de l'intérieur de recueillir et de proclamer publiquement d'aussi glorieux résultats.

Les élèves *grands-prix* ont enfin entendu de la bouche d'un ministre des paroles d'espoir. Ces jeunes gens, à leur retour de Rome, voyaient presque toujours leurs talens dépérir de langueur, faute d'encouragement officiel. A peine si quelque heureux de l'école, après avoir assiégé longtemps les avenues du théâtre, parvenait à lancer un petit acte, qui ne révélait qu'imparfaitement au public un talent si contrarié dans ses débuts. M. de Montalivet a levé l'interdit qui pesait sur les lauréats; c'est lui qui prend leur avenir sous sa protection, qui leur fera la route facile, qui réduira à des proportions tolérables la durée d'un pénible noviciat. Ces promesses ont été accueillies avec des transports de joie, par cette ardente jeunesse qui ne demande, pour se produire au grand jour, qu'un petit coin de place au foyer des élus.

Le ministre, parlant dans le sanctuaire de la musique, ne pouvait oublier les noms et les actes des maîtres qui sont l'honneur vivant du Conservatoire, des artistes qui se sont élancés de ce berceau commun pour rayonner sur toutes nos grandes scènes; la revue détaillée de ce personnel illustre a rendu à chacun selon ses œuvres. M. de Montalivet n'a oublié personne, ni dans les anciens qui ont ouvert la voie du progrès, ni dans les modernes qui ont popularisé l'art et en ont fait le besoin de l'ame. Une note funèbre a été

Digitized by Google

jetée dans cette glorification des vivans; M. le ministre a profondément ému l'auditoire en parlant de la mort récente du célèbre Lesueur, ce maître qui a formé tant d'élèves qui seront maîtres à leur tour.

Nous avons assisté à beaucoup de cérémonies de ce genre, et nous pouvons dire, sans crainte d'être démenti, que jamais discours de solennité n'a obtenu un assentiment aussi unanime. Le ministre a été interrompu à diverses reprises par des applaudissemens nombreux. Certes, dans sa carrière politique, M. de Montalivet a reçu souvent des témoignages flatteurs de sympathie, mais il nous semble que rien ne doit jamais lui avoir été aussi doux que cette pure et chaleureuse explosion de reconnaissance dans le temple de l'art, que ces énergiques démonstrations d'une jeunesse vouée, par sa noble profession, aux gloires musicales de la France, dans le présent et l'avenir.

— Un député de la Sarthe, dit-on, n'a pas été réélu pour un motif assez singulier. Quelques électeurs ont porté contre lui une accusation unique peut-être dans l'histoire de la législature. On lui a reproché d'avoir gagné 200,000 francs au *trente-un* du salon Benazet. Le candidat, interpellé sur ce fait, n'a pu se disculper qu'en réduisant la somme à moitié. — Il est bien vrai, a-t-il dit, que j'avais eu le malheur de gagner, par hasard, la fatale somme de 200,000 francs; mais j'ai eu la louable générosité d'en perdre sur-le-champ la moitié pour concilier ce que je devais à la morale publique et à mes intérêts. Au reste, j'ai voté contre la loi de disjonction. — Ces excuses n'ont pas paru admissibles. Le candidat a promis, s'il était réélu, de perdre, en arrivant à Paris, ce qui lui restait du gain malheureux qui avait compromis son élection. Cette promesse n'a pas désarmé le collége électoral. L'infortuné ponte a perdu la partie au scrutin, et il a eu la douleur de garder ses 100,000 fr., et d'acheter, par désespoir, une belle terre de 50,000 écus, où il s'est bien promis de laisser couler le reste de ses jours jusqu'au 1er janvier prochain, époque de la fermeture officielle des jeux publics.

Théâtres. — Le Théâtre-Français n'a pas été heureux cette semaine; le même soir il perdait son grand procès contre M. Victor Hugo, et il essuyait le furibond naufrage d'une comédie de M. Scribe, et quelle comédie! Cette chose tombée, et sifflée et mal jouée, s'appelle *les Indépendans*. Peu de mots suffisent pour vous donner une idée de cette indécente plaisanterie politique. Un membre de la nouvelle chambre des députés arrive chez un sien ami, chef de bureau au ministère de la guerre, nommé d'Hennebon. Ce député qui est de l'opposition, ne parle que du bonheur d'être *indépendant*. D'Hennebon fait chorus avec ses amis, et pendant ces trois

Digitized by Google

longs actes, ces messieurs s'en donnent à cœur-joie et exécutent *la Marseillaise* en prose. En même temps arrive de province une vieille fille qui est *indépendante* à sa manière, c'est-à-dire qu'elle n'a jamais voulu se marier. Arrive alors, derrière ces trois *indépendans*, M. Scribe, qui nous dit : Mais mes braves gens *l'indépendance* n'est pas dans la nature; chacun dépend de tous et de tout le monde! M. d'Hennebon dépend de son chef de division, le chef de division dépend du ministre, le ministre dépend du roi, le roi dépend des chambres, les chambres dépendent des électeurs, les électeurs *c'est tout le monde;* donc chacun dépend de tout le monde! Quant au député de l'opposition, il dépend des journaux de son parti, des libéraux d'estaminet, il dépend de Mlle Amanda et de Mlle Palmyre, ses deux maîtresses, il dépend de M. Télémaque, un bâtard; il dépend de ses neveux, il dépend de ses passions, il dépend de la gravelle qu'il a dans la vessie. La vieille fille dépend de sa domestique, du cocher de fiacre qui la mène, de l'opinion, de son banquier, de ses fermiers; Mme d'Hennebon dépend de M. d'Hennebon, la petite d'Hennebon dépend de Mme d'Hennebon, etc., etc., et tout ce raisonnement-là dure trois grands actes, et la chose n'est quelque peu modifiée que par deux ou trois petits millions qui sont en jeu, plus, vingt-cinq actions du chemin de fer, qui subissent, en vingt-quatre heures, la baisse la plus extraordinaire. A la fin, M. le député, qui veut épouser la vieille fille riche, est poliment éconduit; la vieille fille riche, qui veut épouser un jeune colonel pauvre, fait croire au jeune colonel pauvre, qu'elle-même elle est très pauvre, et à l'aide de cette ruse, *innocente* s'il en fût, elle épouse son colonel; de son côté, M. d'Hennebon, qui s'est donné la liberté d'acheter des actions du chemin de fer, se permet de les revendre au pair. Tout le monde est content, mais tout ce monde-là doit bien être hors d'haleine, et pour long-temps, d'avoir couru sans les attrapper le moins du monde, après toutes sortes de bons mots, de traits, de calembours, d'allusions. — A coup sûr, ce n'est pas de la sorte que M. Scribe, cet homme d'esprit, deviendra l'Aristophane politique de notre temps!

— La représentation au bénéfice de Mlle Georges avait attiré un assez bon nombre de spectateurs; mais cependant ces sortes de solennités dramatiques pèchent d'ordinaire par un excès de plaisir qui fatiguerait le provincial le plus avide d'émotions. Toute la belle foule des gens de talent, qui sont l'honneur des théâtres de Paris, avait voulu payer son tribut de bonne volonté à Mlle Georges, cette reine autrefois toute-puissante, et si admirablement belle, des vastes royaumes de Corneille, de Racine et de Voltaire. Mlle Déjazet, espiègle esprit qui a toujours le sourire sur les lèvres, le pied en l'air et le nez au vent, a commencé le spectacle, et elle avait un certain air goguenard qui voulait dire : — *Rira bien qui fera rire la première*, c'est une fille qui sait son métier, et que les plus courtes folies sont les meilleures. Après elle est venue Mme Damoreau, la douce voix qui rou-

Digitized by Google

seule, et elle a chanté avec un goût, avec une élégance incroyable. Quel talent! suave, ingénieux, modéré, calme, et comme cette femme-là joue naturellement la comédie sans se douter qu'elle est comédienne! La jolie petite musique de Mlle Puget a été fort bien écoutée, et c'est justice. Cette immense salle de la Porte-Saint-Martin, sombre et triste, et qui ressemble à une antre, est très favorable à la musique. Enfin, il était déjà dix heures quand a commencé la véritable solennité de la soirée : *Sémiramis!*

Ne disons pas de mal de Voltaire, cela porte malheur; mais cependant, quel ennui, *Sémiramis!* Un grand prêtre ronflant, un tyran subalterne, une petite princesse amoureuse, un soldat de fortune qui commet, à cette cour assyrienne, toute sorte d'impudences, une reine déjà vieille qui s'abandonne à l'amour sur la foi d'un oracle menteur; — sur le devant de la scène, un tombeau qui parle à certains intervalles, et quand la reine n'est pas là, enfin un parricide qu'il était si facile d'éviter. Voilà une tragédie! — Le style en est peu soutenu. Otez de ces cinq actes les grands vers à effet que jetait Voltaire du haut de son théâtre à cette foule qui l'écoutait bouche béante, et vous trouverez toute sorte de phrases languissantes, incomplètes, toute sorte de sentimens calqués sur le chaste et violent amour des jeunes gens de Racine. — Aussi a-t-il bien paru, avant-hier, que *Sémiramis* était une tragédie passée de mode, et à laquelle personne ne croyait plus, ni les comédiens qui la jouaient, ni les spectateurs qui l'écoutaient. Ligier, qui est le dernier représentant de la tragédie, se souvient trop qu'il a eu l'honneur de voir jouer Talma, et il l'imite comme on copie un tableau placé loin du jour.

Nous ne parlerons pas de plusieurs artistes qu'on avait affublés, pour ce soir seulement, d'un manteau et d'une épée, et des vers de Voltaire, et qui étaient bien malheureux ainsi chargés de tous ces oripeaux menteurs.

Mlle Georges a paru enfin! Vous vous rappelez que c'est à la dernière scène du premier acte, quand la reine éperdue, tremblante, bourrelée de remords, s'en vient pour raconter à sa suivante, les premiers transports de sa passion naissante. Évidemment, une pareille scène a été écrite pour faire valoir quelques-unes de ces belles tragédiennes dont le type s'est perdu au théâtre. Mlle Georges, qui a conservé ces traditions et qui ne les a pas oubliées au milieu de tout le délire dramatique de la Porte-Saint-Martin, avait appelé, ce soir-là, tous ses souvenirs à son aide. Il est impossible de mettre plus d'art, plus d'habileté, plus d'entraînement et d'émotion, dans une scène qui est tout-à-fait une scène de parade. Mais, hélas! la voix manque à Mlle Georges, ses forces la trahissent; il faut deviner avec grand soin ce qu'elle veut faire, et quand on la devine, on gémit tout bas de cette impuissance funeste. — Dans la grande scène : *Le vainqueur est Arsace!* elle a déployé une grandeur pleine de majesté! Mais, arrivée à la scène dernière et quand elle sort du tombeau, il faut dire que Mlle Georges s'est trop souvenue de ce méchant mélodrame furibond et sanglant auquel elle a trop sa-

Digitized by Google

crifié. Elle est morte, non pas comme doivent mourir les héroïnes de Voltaire, bien et duement assassinées par un beau damas fraîchement aiguisé, mais elle est morte comme si elle avait été tuée par un méchant poignard de truand acheté sur le quai de la Ferraille. Cette agonie était affreuse à force de vérité. Dans ces chefs-d'œuvre du vieux théâtre, il n'y a rien de vrai, comme on entend le vrai depuis dix ans. Ce sont des poses, des tortures, des râles faits tout exprès, dont on est convenu depuis le premier jour, et dont il ne faut pas s'écarter d'une lame de poignard. En résumé, cette tragédie de *Sémiramis* a fort peu amusé le spectateur bénévole.

Mlle Mars n'a guère commencé sa comédie qu'à minuit, et cependant, même à cette heure, on s'est fort bien aperçu que Mlle Mars est une charmante comédienne, et que ces petites personnes insignifiantes qu'on lui veut opposer, ne peuvent lui être en rien comparées, et qu'il n'y a encore, pour jouer la comédie, que Mlle Mars.

Le froid matin étendait, tout à l'entour du théâtre, un nuage glacé, quand la toile s'est relevée pour nous montrer la légère et jolie Fanny Elssler et sa sœur. *La Cachuca* a commencé, et qui le croirait? à deux heures du matin, il y avait des gens au parterre qui disaient : *encore!* et qui demandaient tout simplement qu'on leur jouât tout *le Diable Boiteux*.

— *L'Ane Mort et la Femme Guillotinée*, par M. Jules Janin, est un livre populaire en France. Depuis 1827, ce petit livre a été imprimé bien souvent, et toujours l'auteur, qui est pour lui-même plein de sévérité, comme il l'est pour les autres, a corrigé avec le plus grand soin ce premier né de son imagination. Une nouvelle édition de *l'Ane Mort* a paru cette semaine, et c'est la première fois qu'on l'imprime in-8°. Cette nouvelle édition a donné lieu à un travail plein de conscience et d'intérêt. L'auteur n'a rien retranché à son livre, mais il l'a complété. Partout où le style lui avait manqué, où l'observation l'avait abandonné, il est revenu lentement sur ses pas, et d'une main sûre il a rempli ces lacunes, et il les a remplies si habilement, que même à l'esprit le plus exercé, il serait impossible de distinguer les pages nouvelles du premier texte. Un livre ainsi refait vaut bien, à notre sens, un livre nouveau.

Digitized by Google

REVUE ÉTRANGÈRE.

RUCKBLICKE AUF PERSONEN UND ZUSTAENDE.
SOUVENIRS DE VOYAGES DE M. GANS.

Parmi les nombreux ouvrages que publient sur notre pays, chaque année, des voyageurs plus avides de distractions que d'enseignement, il est rare de rencontrer une appréciation juste et complète de la situation de la France. Si l'on excepte l'œuvre spirituelle de Henri Heine, il règne dans la plupart de ces livres une déplorable préoccupation des choses extérieures, jointe à une ignorance à peu près complète de leur signification. La description des édifices et des spectacles remplit des volumes où la pensée cherche en vain un aliment. Le mal que nous indiquons a une cause bien connue, mais sur laquelle il est bon d'insister. On a considéré en effet trop long-temps les récits de voyages comme une distraction seulement propre à récréer les imaginations oisives, mais indigne d'occuper un esprit sérieux. On y a presque toujours sacrifié les idées à la forme, et le désir d'instruire à celui de peindre. Pourtant, le but principal du voyageur n'est pas de tracer d'ingénieux romans; sa tâche ne se borne pas même à quelques paysages d'une exécution brillante, à la mise en scène plus ou moins heureuse de matériaux que la vie extérieure a seule fournis. S'il n'a pas su découvrir la vie plus pure que lui dérobait à peine ce voile transparent, il n'a que faire d'entretenir le public de ses aventures insignifiantes et de ses éblouissemens de touriste; son livre, s'il en écrit un, sera nul, ou au moins incomplet. L'orgueil seul peut expliquer la conception de ce fragment d'autobiographie; un lecteur facile peut y trouver un délassement, mais l'intelligence n'a rien à y voir, les ignorans n'ont rien à y apprendre.

Nous espérions que le livre où M. Gans raconte ses voyages en France, relèverait un genre qui ne doit qu'à la témérité et à l'insouciance de quelques écrivains le discrédit où il est tombé. L'autobiographie, en Allemagne, occupe, depuis Goëthe surtout, une place élevée parmi les plus sérieuses conceptions de l'art. Puis, l'ouvrage était signé d'un nom célè-

Digitized by Google

bre autre part que dans les universités prussiennes. Nous attendions de M. Gans une œuvre complète dans le vrai sens du mot, exacte sans minutie, profonde sans emphase, allant droit au but sans se perdre ni dans les longueurs du récit, ni dans les détours du raisonnement. Les détails n'y devaient jamais dominer l'ensemble; la biographie, dans sa sécheresse, n'y devait point usurper la place de l'observation et de la philosophie. En un mot, nous ne considérions le livre de M. Gans que comme l'épanchement nécessaire d'une intelligence élevée; nous n'y cherchions point, comme dans la plupart des relations de voyages, les frivoles souvenirs de l'homme du monde, encore moins les récits insignifians du touriste. M. Gans n'a cependant pas obéi, en publiant cette œuvre, au besoin que le penseur éprouve de mettre le public dans la confidence de ses raisonnemens et de ses prévisions; il a cédé à un désir moins grave. De tous les salons qu'il a visités, de toutes les villes qu'il a parcourues, il a rapporté une si riche moisson de portraits, de bons mots et d'anecdotes, qu'il n'a pu résister à l'envie de nous faire part de ses observations et de ses causeries. Nous ne pouvons nous rendre compte autrement du plan et de l'exécution de son ouvrage. Si M. Gans avait voulu faire, sur Paris ou Bruxelles, un livre complet, il est à croire qu'il s'y serait pris autrement. La lecture la plus attentive ne nous a fait découvrir, dans ses *souvenirs*, qu'une amusante préface, le prologue d'une œuvre qui s'écrira sans doute, et qui, en attendant, ne nous est révélée qu'à l'état de notes et de narrations confuses. Il est impossible, en effet, de croire que M. Gans en reste, sur la France, à ces quelques pages écrites assurément avec une irréprochable élégance, mais qui ne font connaître ni la nation, ni l'époque où elle se révèle au voyageur. Si toutefois nous attendions en vain le complément de cette œuvre, il faudrait croire que le professeur berlinois n'attache à ses souvenirs de voyages qu'une médiocre importance, ou qu'il s'est imposé pour règle, en écrivant ce livre, de ne pas dépasser les limites de la biographie. Dans le premier cas, l'insuffisance du livre nous serait expliquée par la modestie de l'écrivain; dans le second, la fantaisie du penseur serait également respectable, et la critique s'interdirait d'en rechercher les motifs.

Le livre de M. Gans n'est donc pas un ouvrage sérieux; c'est un récit clair et facilement écrit, semé çà et là d'observations fines, mais ne laissant jamais la pensée envahir la narration, ni la réflexion occuper la place qui est réservée aux détails biographiques. Rien de philosophique, on le voit, dans sa conception. Le hasard toutefois a bien servi l'auteur, et le cadre des observations sur la France est aussi large qu'on peut le désirer. M. Gans a visité Paris en 1825, 1830 et 1835; il a vu les causes, et il peut aborder avec confiance l'appréciation des effets. Ces trois époques sont parfaitement choisies. La connaissance du passé devait le mener, par une voie directe et lumineuse, à l'interprétation du présent. Nul doute qu'un grand travail intérieur n'ait été la conséquence de ces trois voyages entrepris à des époques si

Digitized by Google

différentes; mais on le sait déjà : ce n'est pas dans ces *souvenirs* qu'il en faut chercher les traces. Ce livre est tout consacré aux émotions extérieures; M. Gans réserve, nous l'espérons, dans un autre ouvrage, une part plus large à la réflexion et à la pensée.

En 1825, quelques soirées suffisent à M. Gans pour comprendre la France de la restauration. Ces soirées, il les passe chez George Cuvier, chez Gérard le peintre, chez M. Dubois, le rédacteur en chef du *Globe*. Dans leurs salons, le voyageur allemand se trouve en rapports avec la plupart des hommes distingués dans les sciences et la littérature. Il ne perd aucune occasion d'observer et de s'instruire; aussi ne lui reprocherons-nous pas de manquer d'exactitude dans cette partie de ses mémoires. M. Gans, comme nous l'apprend le titre de son livre, veut connaître à fond les hommes et la situation; il veut faire, en penseur habile et clairvoyant, la part de l'humanité et celle des évènemens; mais cette grande vue historique n'est malheureusement qu'indiquée : on la devine; à certains endroits, elle se révèle avec magnificence, mais le plus souvent les détails obscurcissent l'ensemble; la fréquentation des hommes laisse à peine au voyageur le temps d'observer les masses et d'étudier les évènemens. Les récits de présentations, d'entretiens et de soirées se multiplient et ne laissent aucune place aux observations sérieuses.

Ce caractère de narration légère, une fois reconnu, ne se dément plus dans le reste du livre. Les deux autres voyages en France nous montrent M. Gans également vif et spirituel dans le récit; mais il reste toujours trop préoccupé des détails, trop oublieux de l'ensemble. En 1830, le tableau est vaste. Au premier coup d'œil, nous l'avouons, il peut sembler obscur et confus; mais un instant de réflexion doit suffire pour en faire concevoir l'ordonnance et en éclairer tous les détails. La popularité est le mot d'une immense énigme, c'est la nouvelle conquête, c'est le but nouveau vers lequel tendent tous les efforts des hommes d'action et de pensée. M. Gans, arrivant à Paris à cette époque, n'a pu refuser son attention à ce complément du drame. Pourquoi nous le laisse-t-il ignorer dans son livre? Assurément, sous sa plume éloquente, le Paris de 1830 se serait révélé sous de vives et saisissantes couleurs. Placé comme il l'a été pour observer les passions politiques et les intrigues des partis, M. Gans pouvait aborder ce travail de haute histoire avec une entière confiance. Pourquoi donc s'est-il contenté, en 1830 comme en 1825, de nous introduire dans quelques salons et de tracer à la course quelques portraits? A-t-il trouvé la tâche de l'historien au-dessus de ses forces? Nous ne pouvons le croire. L'esprit de M. Gans est trop élevé pour reculer devant l'appréciation lumineuse des époques de l'histoire les plus confuses; nous ne savons d'autre raison de cette négligence apparente que celle que nous avons déjà dite : M. Gans a préféré pour cette fois la narration frivole au raisonnement laborieux; les modèles qu'il s'est proposés appartiennent à la France et à l'Angleterre plutôt qu'à sa studieuse patrie.

Digitized by Google

Si l'on se tient pour averti et qu'on ne demande plus à M. Gans l'accomplissement d'une tâche élevée et sévère, on lira avec intérêt les quelques pages qu'il a écrites sur le salon de Mme Récamier. Le tableau est cette fois plein de vie; les personnages s'y détachent avec énergie sur un fonds brillant et coloré; le style a du mouvement et de la franchise. M. Gans réussit à merveille dans ces rapides esquisses de salons; le portrait de M. Guizot, dans un autre chapitre, est tracé de main de maître.

Les trois chapitres sur la France sont suivis de plusieurs autres qui ne sont pas d'un moindre intérêt. Nous citerons, entre autres, *l'Anniversaire de la naissance de Gœthe*, et *Une soirée entre Sieyès et Merlin*. Mais, à nos yeux, ce travail de conteur, de touriste, n'est pas celui que M. Gans avait à remplir, et la critique pouvait attendre de lui autre chose que des pages spirituellement écrites et des miniatures esquissées avec finesse.

Si notre langage paraît sévère, nous trouverons dans le titre même du livre de M. Gans une réponse à ceux qui trouveraient nos exigences excessives. Ce titre, nous l'avons dit, n'est que l'énoncé d'une grande vue historique qui nous paraissait devoir dominer tout l'ouvrage. Les souvenirs de M. Gans devaient s'étendre à la fois aux personnes et aux choses. Il faut le dire : plus la conception du professeur berlinois était grande et élevée, plus la critique a droit d'être sévère quant à son exécution.

Peut-être a-t-il suffi à M. Gans de formuler en tête de son œuvre la règle qu'il devait suivre. Peut-être ayant prouvé en une ligne de titre qu'il comprenait sa tâche sérieusement et philosophiquement, n'a-t-il pas jugé à propos de continuer cette démonstration laborieuse à toutes les pages du livre. Mais M. Gans ne peut l'ignorer : il ne suffit pas de poser, au début d'un ouvrage, une pensée profonde, un plan lumineux, si on veut méconnaître plus tard ce plan et cette pensée. La critique ne juge pas seulement la conception; elle s'adresse aussi à la mise en œuvre, et elle ne tient pas compte à l'écrivain d'une idée heureuse dont la réalisation n'est pas suffisamment large et claire.

Pour nous résumer en quelques mots, nous ne pouvons refuser à ce livre ni l'intérêt, ni une remarquable vivacité de style; mais nous croyons que si M. Gans s'était conformé exactement à la donnée que lui imposait son titre, il serait arrivé à produire une œuvre beaucoup plus complète, mieux ordonnée et plus consciencieuse. Il y aurait eu dès-lors plus de clarté dans son ouvrage, et les divers fragmens qui le composent, auraient dû à l'intervention d'une pensée vivifiante de ne former qu'un seul tout logique et satisfaisant.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUARANTE-SEPTIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Études historiques. — La Littérature des Esclaves, par M. A. GRANIER DE CASSAGNAC. 5
Les Fumées du vin, par P. L. JACOB, Bibliophile. 19
Historiens modernes. — M. Michelet, par M. ÉMILE SOUVESTRE. . 29
Des Travaux de la chambre des communes sur les chemins de fer, pendant la session de 1836, par M. A. GUILBERT.. 40
BULLETIN 48

L'Anneau d'argent, par M. CHARLES DE BERNARD. 65
Voyages — V.--Grenade, par M. ROSSEEUW SAINT-HILAIRE. . . 112
La Comédie-Française et M. Victor Hugo. 120
BULLETIN. 128

Le Cheval de Créqui, par M. PAUL DE MUSSET. 137
Explorations de Victor Hummer, par M. MÉRY. 158
Voyages. — VI. — Grenade, par M. ROSSEEUW SAINT-HILAIRE. . 178
Critique littéraire. — *Washington Levert*, de M. Léon Gozlan, par M. J. CHAUDES-AIGUES. 189
BULLETIN. 196

Mme de Varnhagen, par M. A. DE CUSTINE. 205
Un Acte dans une Scène, par M. LÉON GOZLAN. 222
La Comédie-Française et le Tribunal de Commerce, par M. G. P.. 236
Chanson du soir. — A Meyerbeer, par M. HENRI BLAZE. 246
BULLETIN. 250

Digitized by Google

Digitized by Google

Replaced with Commercial Microform

1993

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
[redacted]
3 9015 03[illegible] 1[illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google